This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

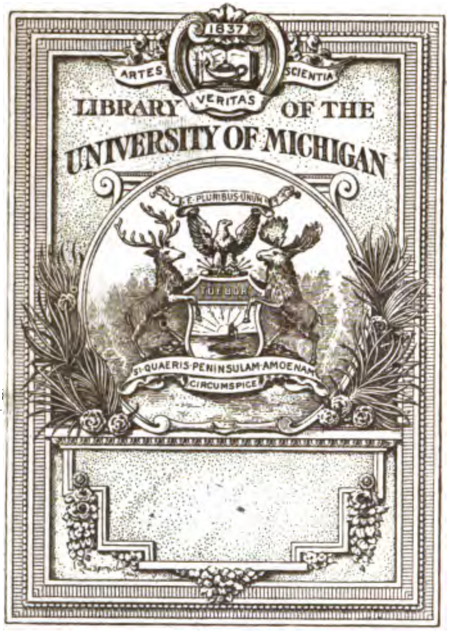
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 723,698


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
D35

848
J 35

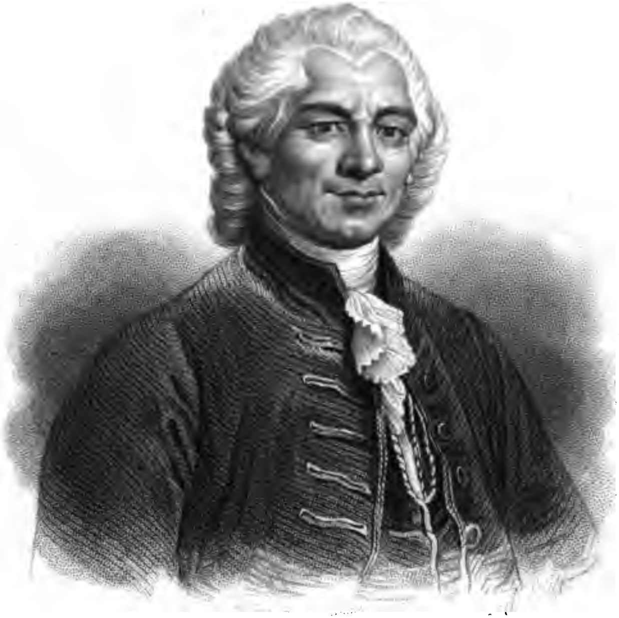
~~3.7.2.3.~~

ŒUVRES

CHOISIES

DE DELILLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56



DELILLE.

1305

ŒUVRES
CHOISIES
DE DELILLE.

LES GÉORGIQUES DE VIRGILE,
TEXTE ET TRADUCTION;
LES JARDINS,
L'HOMME DES CHAMPS,
MALHEUR ET PITIÉ.

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1850.

1805

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR J. DELILLE.

Jacques Delille, dont le talent enchanteur a répandu tant d'éclat sur la poésie française, fut privé dès son berceau de toutes les douceurs que l'heureuse enfance trouve d'ordinaire dans les affections de famille. Il naquit dans la Limagne, le 22 juin 1738, à Aigue-Perse, près de Clermont, de Marie-Hiéronyme Bérard, qui appartenait à la famille de l'illustre chancelier de l'Hospital, et fut reconnu sur les fonts baptismaux par M. Montanier, avocat du parlement, qui mourut peu de temps après, lui laissant pour tout héritage une pension viagère de cent écus.

Ce fut avec ce modique secours qu'il vint à Paris commencer ses études au collége de Lisieux, où bientôt son excellent caractère, son application, et surtout ses progrès, lui gagnèrent l'amitié des professeurs, qui se plurent à seconder ses heureuses dispositions. Encouragé par des succès, qui déjà présageaient ceux qu'il devait obtenir un jour dans la littérature, le jeune élève sentit peut-être moins l'isolement auquel le réduisait le malheur de sa naissance, et puisa dans cet isolement même le courage nécessaire pour se créer une existence indépendante des caprices de la fortune et des secours de la parenté.

Forcé de se livrer d'abord à l'instruction publique, il eut à vaincre, à son entrée dans la carrière, tous les dégoûts attachés à l'emploi de maître élémentaire au collége de Beauvais; et celui qui devait un jour enrichir notre langue poétique, dit un de ses panégyristes, se vit réduit à donner à des enfants des leçons de syntaxe latine.

Cependant, la destruction de l'ordre des jésuites ayant laissé le collége d'Amiens à la disposition de l'autorité séculière, Delille y fut appelé en qualité de professeur d'humanités, et passa ensuite à la chaire de troisième au collége de la Marche, à Paris. Ce fut pendant qu'il remplissait ces diverses fonctions qu'il travailla à son immortelle traduction des *Géorgiques.*

Jusque alors Delille n'était connu comme poëte que par quelques pièces fugitives, qui s'oublient aussi vite que la circonstance qui les fait naître. Quelques fragments des *Géorgiques*, qui se répandirent vers cette époque dans le monde littéraire, donnèrent enfin la mesure du talent du jeune poëte.

Louis Racine, qu'il avait consulté dès le commencement de son travail, avait d'abord blâmé l'audace d'un tel projet. « La traduction des *Géorgiques!* s'était-il écrié d'un ton sévère, c'est la plus téméraire des entreprises! Mon ami Le Franc l'a tentée, et je lui ai prédit qu'il échouerait. » Ayant consenti néanmoins à entendre la lecture que le jeune homme lui proposait, non-seulement il avait cessé de condamner son projet, mais il l'avait fortement engagé à le poursuivre. Encouragé par un tel suffrage, Delille poursuivit en effet, et l'événement prouva que Louis Racine avait bien jugé du travail des deux rivaux; mais il ne vécut pas assez pour voir accomplir sa double prédiction : il était mort depuis six ans lorsque Delille publia sa traduction, à la fin de 1769.

Cette traduction, vraiment *originale*, suivant l'expression de Frédéric II, fut accueillie par un concert d'applaudissements, et fonda tout d'un coup la réputation du poëte; mais au milieu de l'admiration générale que devaient naturellement exciter un si beau talent et tant de difficultés vaincues, un critique sévère, Clément de Dijon, qui bientôt devait attaquer Voltaire lui-même, voulut obscurcir la gloire du traducteur en recherchant minutieusement ses fautes. « Il apporta dans ses *Observations critiques*, dit M. Amar, savant éditeur et biographe de Delille, tout l'enthousiasme d'un admirateur passionné de Virgile, la sévérité pédantesque, la minutieuse diligence d'un professeur qui du haut de sa chaire, et la férule en main, corrige le devoir d'un écolier. Toujours sûr d'avoir raison quand il rapproche deux langues entre lesquelles il y a l'immensité, quand il compare non pas un morceau d'une certaine étendue au morceau qui lui répond dans la traduction, mais quand il oppose le vers au vers, quelquefois même l'hémistiche à l'hémistiche, il abuse de ses forces et de ses avantages pour accabler le traducteur, vaincu d'avance par la supériorité de son modèle. Il eût été plus juste, plus digne d'une critique impartiale, de lui savoir gré de ses efforts, si souvent heureux; de cette élégance continue, de cet emploi d'une foule de termes exclus jusque alors de la langue des poëtes, et surpris de s'y voir accueillis avec honneur; de ne rechercher enfin dans cette *traduction* qu'un beau poëme français sur le même sujet qui avait inspiré à Virgile un si beau poëme latin. Le comble de l'art et le prodige du talent, dans le traducteur, était d'avoir fait lire et aimer Virgile de ceux mêmes qui connaissaient à peine de nom son chef-d'œuvre des *Géorgiques*, et d'avoir placé sur la toilette et entre les mains des femmes celui peut-être de tous les ouvrages anciens qui devait, par la nature de son sujet, prétendre le moins à cet honneur. Voilà ce qu'il convenait de faire, et ce que n'a point fait Clément. Sa critique cependant ne fut point inutile à Delille : il fit habilement son profit de ce qu'il y trouva de bon; et il en est résulté de nombreuses corrections de détails et des améliorations sensibles dans l'ensemble de l'ouvrage. »

Les *Observations* de Clément, auxquelles se joignirent bientôt une infinité d'autres critiques, la plupart dictées par l'envie, ne purent arrêter le succès d'un ouvrage destiné à être l'un des plus beaux monuments de notre littérature. Voltaire, qui en jugeait ainsi, rendit un hommage public au talent du traducteur, avec lequel il n'avait eu jusque alors aucune relation, en écrivant à l'Académie, le 4 mars 1772 : « Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. Delille, je sens tout le prix de la difficulté si heureusement surmontée, et je pense qu'on ne pouvait faire plus d'honneur à Virgile et à la nation. Le poëme des *Saisons* et la traduction des *Géorgiques* me paraissent les deux meilleurs poëmes qui aient honoré la France après l'*Art poétique*. Le petit serpent de Dijon (Clément) s'est cassé les dents à force de mordre les deux meilleures limes que nous ayons. Je pense, messieurs, qu'il est digne de vous de récompenser les talents en les faisant triompher de l'envie. M. Delille ne sait point quelle liberté je prends avec vous ; je désire même qu'il l'ignore. »

Delille fut en effet élu, peu de temps après, membre de l'Académie française ; mais le maréchal de Richelieu, qui, grâce à son rang, avait été admis dans cette société illustre à l'âge de vingt-quatre ans, bien qu'à cette époque il n'eût encore écrit que des lettres galantes, ne craignit point de faire observer au monarque, sur lequel il avait un entier ascendant, que le poëte était trop jeune (quoiqu'il eût alors trente-quatre ans) pour prétendre à un honneur que Voltaire n'avait obtenu qu'à l'âge de cinquante-cinq ans.

Un prélat apprenant l'objection faite au poëte, dont il était l'ami, s'écria : « Trop jeune ! il a près de deux mille ans ; il est de l'âge de Virgile. » Les membres de l'Académie, qui probablement étaient de l'avis du prélat, nommèrent de nouveau, deux ans après, le traducteur des *Géorgiques*, et cette fois la nomination fut confirmée par le roi, qui joignit à cet acte de justice des témoignages particuliers de son estime pour le récipiendaire.

Delille succédait à La Condamine, et le discours qu'il prononça à la louange de cet intrépide voyageur, dont il retraça avec autant d'art que de précision les courses aventureuses, obtint les suffrages de la nombreuse assemblée qui l'écoutait, et fut cité comme l'un de nos plus brillants morceaux académiques.

Nommé, peu de temps après, à la chaire de poésie latine au Collége de France, le nouvel académicien s'y vit bientôt entouré d'une foule d'auditeurs, qui ne se lassaient pas d'admirer cette chaleur entraînante, cette grâce de diction qu'il possédait à un si haut degré, et qui fit inventer pour lui le mot plaisant de *dupeur d'oreilles*.

Du reste, l'empressement avec lequel le public et les hommes de lettres les plus distingués accueillaient toujours ses ouvrages imprimés, prouve assez qu'il n'avait pas besoin du débit pour assurer leur succès. Lorsque son poëme des *Jardins* parut, en 1780, le comte de Schomberg, qui déjà lui en avait entendu réciter quelques fragments, mais qui trouva plus de charme encore à la lecture qu'il en fit lui-même, lui dit d'une manière à la fois délicate et flatteuse : « Je vous avais bien toujours dit que vous ne saviez pas lire vos vers. »

Les beautés de ce poëme, dont les deux derniers chants sont comptés parmi les meilleurs morceaux de poésie descriptive que nous ayons dans notre langue, ne purent toutefois désarmer la critique, qui depuis longtemps s'apprêtait à le juger : il fut l'objet de diverses satires plus ou moins amères, parmi lesquelles se signala surtout celle de Rivarol. Delille ne répondit point à ses détracteurs ; mais il profita des observations des littérateurs éclairés, et les nouvelles éditions de son poëme se succédèrent avec une telle rapidité, qu'un homme d'esprit lui écrivit : « Vos ennemis sont bien peu diligents ; ils n'en sont encore qu'à leur septième critique, et vous en êtes à votre onzième édition. »

Cet ouvrage avait paru sous les auspices du comte d'Artois ; et ce prince, voulant donner à l'auteur une marque particulière de son estime, lui offrit l'abbaye de Saint-Séverin, bénéfice *simple*, qui n'exigeait pas l'engagement dans les ordres sacrés. Riche désormais du produit de ses travaux et des bienfaits de la cour, Delille put paraître avec plus d'aisance et d'agrément encore dans la société, dont il faisait le principal ornement par les grâces de son esprit et le charme particulier de son caractère.

Il avait été accueilli à son entrée dans le monde, et ne possédant encore que son talent, par la célèbre madame Geoffrin, qui s'était plu à lui offrir des secours qu'il n'accepta pas, mais dont il consigna le souvenir dans ces vers du troisième chant du poëme de *la Conversation* :

Aux offres de ta bienfaisance
Ma fière pauvreté ne consentit jamais :
Mais en refusant tes bienfaits,
J'ai gardé ma reconnaissance.

C'était auprès de cette femme charmante, véritable modèle d'amabilité, que le poëte avait puisé les premières leçons de cette politesse pleine d'élégance qui le distinguait si éminemment.

Quels que fussent, cependant, les agréments dont il jouissait dans cette société brillante qui chaque jour le recherchait avec plus d'ardeur, il s'en éloigna en 1784, pour suivre le comte de Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople. Trop près des beaux climats de la Grèce pour ne pas visiter des lieux si chers aux muses, il vit cette terre célèbre, il vit les ruines de la patrie de Sophocle et d'Euripide, et fut transporté d'un enthousiasme qu'il exprime d'une manière à la fois naïve et piquante dans une lettre adressée à une dame de Paris, madame de Vaisnes, qui en fit circuler plusieurs copies.

Le petit bâtiment où il se trouvait, à son retour d'Athènes, avec l'ambassadeur et sa suite, ayant été poursuivi par deux forbans, Delille donna dans cette circonstance des marques de sang-froid et même de gaîté dont toutes les gazettes parlèrent dans le temps : « Ces coquins-là, dit-il, ne s'attendent pas à l'épigramme que je ferai contre eux. »

Il arriva toutefois sain et sauf à Constantinople avec son illustre ami, et passa une partie de l'été dans la charmante retraite de Tarapia, située sur les confins de l'Europe et de l'Asie, à l'embouchure de la mer Noire, où il avait sans cesse sous les yeux le magnifique spectacle des innombrables vaisseaux qui entrent de la mer Noire dans le Bosphore et du Bosphore dans la mer Noire ; cette foule de barques légères qui se croisent à chaque instant sur ce bras de mer, et, sur l'autre bord, ces riantes prairies d'Asie, ombragées de beaux arbres, arrosées de plusieurs rivières et ornées d'un nombre infini de kiosques.

C'est dans ce lieu si propre aux inspirations poétiques qu'il travailla à son poëme de l'*Imagination*, où sa muse flexible et brillante a répandu tant d'intérêt et de richesses, et que l'on place au premier rang de ses compositions originales.

De retour à Paris au bout d'une année environ, Delille y reprit les fonctions qu'il remplissait avec tant d'éclat, soit dans l'université, soit au Collége de France, et se livra de nouveau à la société, qui se montrait chaque jour plus empressée de l'accueillir. La révolution qui éclata vint bientôt l'arracher à ses travaux, à ses succès et à ses plaisirs, et lui enlever la fortune qu'il avait amassée : il s'en consola en faisant des vers charmants sur la pauvreté ; mais ce qu'il ne put supporter avec la même résignation fut la perte de ses amis, dont le sang ruisselait chaque jour sur les échafauds. Poursuivi lui-même et conduit devant un comité révolutionnaire, il y parut avec cette tranquillité d'âme qui ne l'abandonnait jamais que pour les afflictions d'autrui, et fut chaudement défendu par un compagnon maçon qu'il ne connaissait pas, et dont le principal argument fut qu'il ne fallait pas *tuer tous les poëtes, mais en conserver au moins quelques-uns pour chanter nos victoires.* L'argument réussit, et le poëte fut sauvé. Il eut le courage de refuser, peu de temps après, un hymne que lui fit demander Robespierre pour la bizarre cérémonie à laquelle on donna le nom de *Fête de l'Être Suprême*, et répondit aux menaces qu'on lui faisait : « Que la guillotine était fort commode et fort expéditive. » Cédant ensuite cependant aux instances réitérées que lui fit le président d'un comité révolutionnaire, il composa un dithyrambe, où il peignit avec autant d'énergie que de talent l'effrayante immortalité du coupable et l'immortalité consolante de l'homme de bien.

Échappé, comme par miracle, à ces périlleuses épreuves, Delille quitta Paris en 1794, et se retira à Saint-Dié, patrie de la compagne fidèle qui partageait alors ses peines et devait bientôt soulager ses infirmités. C'est là qu'il termina un ouvrage commencé depuis plus de vingt ans, sa traduction de *l'Énéide*, dont il avait lu le IVe chant à l'Académie française, en 1775, et quelques fragments à Voltaire, qu'il était allé voir à Ferney, en 1776. Cette traduction, que l'on trouve inférieure à celle des *Géorgiques*, mais qui n'en restera pas moins une portion durable de la gloire du Virgile français, ne fut publiée qu'en 1804, et fut dédiée à l'empereur Alexandre.

Après une année environ de séjour dans les Vosges, Delille s'éloigna définitivement de la France, toujours en proie à l'anarchie, et se réfugia à Bâle. Il s'y trouvait en 1796, lors de la retraite de Moreau et du bombardement d'Huningue, et se rendait souvent, dit-on, sur les bords du Rhin pour y contempler ce terrible spectacle, et suivre de l'œil le jeu et les effets de la bombe, qu'il a décrits d une manière si poétique dans le premier chant de son beau poëme des *Trois Règnes de la Nature*. Ce trait, qui rappelle celui de Vernet peignant une tempête au milieu de la mer en courroux, fut révoqué en doute par M. Daru, dans son *Épître à Delille :*

Le croirai-je, qu'au lieu de ces chants héroïques,
Tranquille sous l'abri des rochers helvétiques,
Tu venais tous les jours, près du Rhin embrasé,
Sous le foudre ennemi voir Huningue écrasé;
Suivre dans l'air en flamme, avec des yeux débiles,
Ces comètes d'airain qui renversaient nos villes;
....
Non, non : tes faux amis l'ont en vain publié;
Je ne le croirai point : ils t'ont calomnié.

« Oui sans doute, dit M. Amar, tous ceux qui ont personnellement connu le chantre de *la Pitié* savent assez combien il était incapable, par caractère, de se faire un jeu barbare du spectacle de la destruction et de la mort, pour le spectacle lui-même; mais ils conçoivent également qu'une tête aussi éminemment poétique fût très-susceptible d'émotions nouvelles, qu'elle les recherchât et les reçût avec avidité, de quelque nature qu'elles fussent, et abstraction faite de l'objet qui les excitait. C'est ainsi qu'habitant peu de temps après le village de Glairesse, le seul aspect de cette île de Saint-Pierre, dernière retraite du malheureux Rousseau, et si délicieusement décrite par lui, retrace tout à coup au poëte de *l'Imagination* les infortunes, le génie, le caractère et les faiblesses du célèbre écrivain, et inspire à Delille ce morceau d'une sensibilité si vraie, si affectueuse, et d'une mélancolie si douce, dont il a enrichi le sixième chant de son poëme. »

Le poëte obtint du gouvernement de Berne le droit de bourgeoisie dans cette même île dont l'illustre prosateur avait été banni; et ce fut dans cette retraite paisible, embellie de tout ce que la nature peut offrir de plus enchanteur et de plus pittoresque, qu'il acheva le poëme des *Trois Règnes* et celui de *l'Homme des Champs*, ou *les Géorgiques françaises*, que l'on trouve supérieur au poëme des *Jardins*, par l'intérêt du sujet et la régularité du plan.

Après deux ans de séjour en Suisse, Delille se rendit à Brunswick, où il composa le poëme de *la Pitié*, dont le succès a été contesté avec tant d'aigreur, malgré les beautés qu'il renferme; il passa ensuite à Londres, où il traduisit *le Paradis perdu*, et donna une seconde édition du poëme des *Jardins*, enrichie de nouveaux épisodes, et de la description des parcs qu'il avait eu occasion de voir en Allemagne et en Angleterre [1].

Ainsi, chaque pause de son exil était marquée par quelque nouvelle production de son talent. Mais cette suite non interrompue de travaux, qui dès longtemps avaient contribué à affaiblir la vue du poëte, finit aussi par altérer sa santé. Sa traduction du *Paradis perdu*, qu'il fit, dit-on, en l'espace de quinze mois, fut suivie d'une attaque de paralysie qui augmenta ses infirmités; et lorsque dans la suite on le félicitait sur cette admirable traduction, que l'on trouve plus *originale* encore que celle des *Géorgiques*, il répondait qu'elle lui avait coûté la vie.

Cependant l'ordre se rétablissait en France; les arts et les lettres y étaient remis en honneur, et les débris épars des quatre académies avaient été réunis, en 1795, sous le nom d'*Institut national*. Delille ne répondit point alors aux vœux unanimes de ce corps illustre, qui le réclamait, et ce ne fut qu'en 1802, que, cédant enfin aux instances réitérées de ses nombreux amis, il renonça à son exil volontaire, et rentra dans sa patrie, « comme l'abeille rentre dans sa ruche, dit M. Michaud, chargé des trésors qu'il avait amassés dans ses courses lointaines. » Outre l'*Homme des Champs*, qu'il avait fait paraître en 1800, Delille publia, presque simultanément, *la Pitié*, *l'Énéide*, *le Paradis perdu*, l'*Imagination*, et une nouvelle édition du poëme des *Jardins*. Ces nombreuses publications, dont on est peut-être moins redevable à la volonté de l'auteur qu'à l'insatiable avidité de gloire que sa femme avait pour lui, furent toujours accueillies avec transport, malgré les traits de l'envie, qui s'efforçait de les déprécier; et il n'en est pas une dont le succès n'ait été constaté par des réimpressions multipliées, et plusieurs d'entre elles par des traductions en diverses langues.

Réintégré dans ses fonctions de professeur au Collége de France, Delille entra enfin à l'Institut. Le jour où il y parut en séance publique fut pour lui un véritable triomphe, qui s'est renouvelé chaque fois qu'il s'y est montré. Il n'eût tenu qu'à lui d'obtenir, avec ces marques touchantes de l'estime et de l'admiration de ses contemporains, les faveurs d'une cour jalouse de le compter au nombre de ses partisans; mais l'inébranlable fermeté de sentiments qui l'avait fait braver les menaces de la terreur, le fit résister aux séductions du pouvoir impérial, et rien ne put le décider à consacrer à la gloire de Napoléon les accents d'une lyre qu'il avait vouée à retracer les malheurs de ses anciens maîtres.

---

[1] On a généralement blâmé Delille d'avoir ajouté à son poëme des *Jardins* de longues descriptions de parcs étrangers. C'était sans doute une dette à l'amitié et à l'hospitalité, qu'il paya trop largement. Aussi la première édition est-elle généralement préférée des Français. Nous avons cru rendre un service à Delille et aux lecteurs en supprimant ces longueurs. Les noms seuls de ces parcs, qui pour la plupart nous sont inconnus, choquent nos oreilles; et nulle personne de goût ne regrettera la suppression de ces vers, cités comme exemple :

> Combien j'aime Parkplace, où, content d'un bocage,
> L'ambassadeur des rois se plaît à vivre en sage;
> Leasowe, de Shenstone autrefois le séjour,
> Où tout parle de vers, d'innocence et d'amour;
> Hagley, nous déployant son élégance agreste,
> Et Pain'shill, si charmant dans sa beauté modeste,
> Et Bowton et Foxly, que le bon goût planta,
> Fier d'obéir lui-même aux lois qu'il nous dicta.

Cependant les infirmités de Delille s'accroissaient : il était aveugle; mais les soins assidus de sa compagne, et ceux de ses amis, lui dérobaient l'ennui de cette cruelle cécité. Chaque jour se rassemblait autour de lui un cercle de littérateurs et d'artistes distingués, de femmes charmantes qui s'empressaient à lui plaire et à lui offrir toutes les délices de la plus franche amitié. On sait avec quelle ingénieuse adresse ce cercle aimable se prêtait à l'entourer de toutes les jouissances auxquelles il avait attaché du prix dans sa jeunesse : témoin ce dîner charmant qu'il crut faire au *Cadran Bleu*, pour lequel il avait une prédilection particulière, et qu'il fit au faubourg Saint-Germain, chez un de ses amis, où s'étaient réunis d'avance plusieurs membres de l'Académie, des gens de lettres, des artistes célèbres, des femmes aimables et l'élite des premiers théâtres de la capitale, qui, tous, s'étaient distribué différents rôles pour amuser l'honorable vieillard, lui rendre hommage, et lui retracer l'une de ces scènes populaires auxquelles il se plaisait tant autrefois à assister au boulevart du Temple.

Cette scène, que la plume élégante de M. Bouilly a retracée de la manière la plus touchante, produisit sur Delille une si complète illusion, les rôles furent joués avec un ensemble, une gaieté, une précision si parfaite, qu'en reconnaissant son erreur, il doutait encore qu'il ne fût pas à son cher *Cadran Bleu;* mais, enfin désabusé par l'aveu même des acteurs, et ne pouvant plus résister aux diverses émotions qui remplissaient son âme, il s'écria, se laissant aller dans les bras de ses amis : « Ah ! comment exprimer ce que j'éprouve?... Quoi, tant de monde pour amuser un pauvre vieillard !... Ce n'est qu'en France que l'on peut inventer une scène aussi délicieuse; ce n'est que dans sa patrie que l'on peut recevoir de si touchants hommages... Mes amis, mes confrères, hommes aimables, artistes célèbres qui m'entourez, et vous, femmes charmantes, que je sens près de moi, et que je crois voir encore, puissiez-vous tous partager mon ivresse !... Ah ! quand je ne serai plus, vous aurez le droit de vous dire : *Nous avons prolongé la vie du poëte-aveugle ; c'est parmi nous que Delille passa le plus beau jour de sa vie.* »

Les heureuses qualités qui avaient attiré à Delille des amis si empressés ne s'altérèrent point dans ses dernières années, et, malgré l'affaiblissement progressif de sa santé, il continua à cultiver les muses. Le poëme de *la Conversation*, qui parut en 1812, et qui révéla dans l'auteur un nouveau genre de talent, celui de saisir et de peindre les travers de la société avec la justesse et la finesse caustique de la Bruyère, est le dernier ouvrage qu'il ait publié, mais non le dernier auquel il travailla : il s'occupait d'un poëme sur la vieillesse, disant quelquefois à ses amis qu'il n'était que trop *plein de son sujet,* lorsqu'il fut enlevé aux lettres et à l'amitié, le 1er mai 1813, à l'âge de soixante-quinze ans.

Les plus grands honneurs furent prodigués à ses restes. Son corps, embaumé, resta durant plusieurs jours exposé sur un lit de parade, dans une des salles du Collége de France. L'Institut en corps, l'Université, et tout ce que la capitale avait de savants, d'hommes de lettres et d'artistes distingués, assistèrent à ses funérailles. Ses élèves, parmi lesquels se trouvaient des maitres, portèrent son cercueil et payèrent à sa mémoire, dans plusieurs discours éloquents, le tribut de leur douleur et de leur admiration.

Delille avait donné, dans l'épître dédicatoire de son poëme de l'*Imagination,* l'idée du modeste monument où il désirait que reposât un jour sa dépouille mortelle :

Ma plus chère espérance et ma plus douce envie,
C'est de dormir au bord d'un clair ruisseau,
A l'ombre d'un vieux chêne ou d'un jeune arbrisseau :
Que ce lieu ne soit pas une profane enceinte :
Que la religion y répande l'eau sainte;
Et que de notre foi le signe glorieux,
Où s'immola pour nous le Rédempteur du monde,
M'assure, en sommeillant dans cette nuit profonde,
De mon réveil victorieux.

La veuve du poëte chrétien a rempli ces pieuses intentions aussi fidèlement que les circonstances locales le permettaient, en lui faisant élever, au cimetière du P. La Chaise, un mausolée où se trouve pour toute inscription : JACQUES DELILLE. Ces mots sont à eux seuls un grand éloge, car, en même temps qu'ils nous rappellent le souvenir d'une perte immense pour les lettres, ils retracent à notre pensée cette longue suite de travaux qui n'a fatigué que l'envie, et qui portera le nom de Jacques Delille à la postérité.

Aucun poëte, en effet, ni dans l'antiquité, ni parmi les modernes, n'a laissé un plus grand nombre de vers et de beaux vers. S'il a souvent négligé l'invention et la régularité dans la conception et l'ensemble de ses poëmes, aucun écrivain n'a montré plus d'esprit et de goût ; un sentiment plus exquis des mystères de notre versification, une connaissance plus approfondie des ressources de notre style poétique : personne n'a possédé à un plus haut degré l'art d'ennoblir les mots par leur emploi, de donner à ses idées un coloris plus brillant, à la langue une harmonie plus soutenue, et personne enfin n'a su répandre plus d'intérêt, de grâce et de richesses dans les détails.

Sous le rapport des qualités sociales, ce poëte n'a pas moins de droits à notre estime et à nos éloges : l'urbanité, la douceur de son caractère, la bonté de son cœur, la gaieté, le charme inimitable de sa conversation, lui attirèrent autant d'amis qu'il y eut de gens distingués à portée de le connaître. « Il racontait avec grâce, dit M. Duviquet, s'exprimait avec feu, ne parlait de lui qu'en reculant devant les provocations les plus pressantes, comme Horace ne récitait ses vers que lorsqu'il s'y voyait obligé par la reconnaissance ou par l'amitié. Frondait-il un ridicule, ce qui lui arrivait assez souvent, il regardait autour de lui, et si le trait prêt à partir pouvait atteindre, même indirectement, une personne de l'assemblée, il le retenait dans sa main, ou le laissait tomber à terre. Un caractère aussi liant et aussi aimable le faisait rechercher dans les premières sociétés de la capitale ; il y portait l'enjouement et la naïveté d'un enfant ; galant et respectueux auprès des dames ; libre, mais sans morgue et avec décence auprès des grands ; applaudissant au succès, je ne dirai pas de ses rivaux (depuis la mort de Voltaire il n'en avait plus), mais de ses confrères ; sûr de sa supériorité, parce qu'il avait trop d'esprit pour la méconnaître, et trop aussi pour ne pas affecter de l'ignorer ; comme il savait se taire, et que sa présence ne gênait point les parleurs, il observait en souriant, prenait ses notes, de mémoire, et le soir, rentré chez lui, les confiait à ses tablettes. »

Si nous joignons à ce portrait celui que l'on attribue à sa veuve elle-même, nous aurons une idée plus complète encore du caractère de l'homme célèbre qui a laissé dans la mémoire de ses amis de si doux souvenirs. « Delille faisait remarquer, dit-elle, une grande conformité entre le caractère de ses écrits et sa physionomie : ils avaient de la noblesse, de la simplicité, de l'élévation, de l'esprit, de la franchise, de la gaieté et de la mélancolie. Mais c'était dans ses regards qu'il fallait chercher sa physionomie tout entière. Ils étaient si expressifs, qu'on ne voulait plus croire à leur extrême faiblesse, lorsque la conversation animait ses yeux, et qu'ils animaient la conversation. « Laissez-moi le voir, disait une femme « à quelqu'un qui s'était placé devant elle dans une société nombreuse « où il lisait un poëme : quand je ne le vois pas, je ne l'entends plus. »

« Sa sensibilité le rendait fidèle, non-seulement à ses amis, mais aux personnes qui l'intéressaient, aux lieux mêmes qu'il avait habités. Ses ouvrages sont pleins de ses premiers souvenirs. Le commentaire de ses vers était toujours dans son cœur... Il semblait n'avoir aucune mémoire pour les choses de vanité ; et quand il parlait de lui, il oubliait toujours les moments les plus brillants de sa gloire... Ses ouvrages l'occupaient beaucoup ; il aimait le travail ; il détestait la publicité : s'il fût né avec un peu de fortune, il n'eût rien fait imprimer de son vivant. Il donnait des preuves de faiblesse dans les petites occasions ; il était sublime dans les grands événements. Son âme semblait appartenir tour à tour à la gaieté, à la mélancolie ; l'une se répandait dans sa conversation, l'autre dans ses ouvrages. Ses entretiens avaient de la grâce, parce que, toujours naturel et simple, il ignorait l'affectation, qui la détruit. En général, il régnait un grand accord entre son esprit et son cœur; il n'aurait pu se peindre, il ne se connaissait pas. Il n'exprimait jamais que ce qu'il avait éprouvé ou senti. Quoi qu'en aient dit des détracteurs injustes, j'ai vu souvent ses larmes suivre ou précéder les vers qu'il me dictait. L'envie de plaire chez lui ressemblait à la vertu; inspiré par sa bienveillance naturelle, il faisait pour sa société ordinaire les mêmes frais que pour les cercles les plus nombreux. De toutes les vertus qui composaient son caractère, la reconnaissance était celle qu'il cultivait le plus soigneusement. L'ingratitude lui semblait le plus hideux des vices. Il aimait beaucoup: il aimait d'être aimé. Il ne regrettait point la perte de sa fortune; mais il pleurait amèrement celle de ses amis. »

MM. Regnaud de Saint-Jean d'Angély, Arnault et Delambre, ont prononcé l'éloge funèbre de Delille sur sa tombe. M. Campenon, son successeur à l'Institut, lui a payé un juste tribut d'éloges, ainsi que M. Tissot, qui l'a remplacé dans la chaire de poésie latine, au Collége de France.

WOILLEZ.

LES GÉORGIQUES

DE VIRGILE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On ne peut publier dans un moment plus favorable la traduction d'un ouvrage sur l'agriculture. Cette matière est devenue l'objet d'une foule de livres, de recherches et d'expériences. Dans toutes les parties du royaume je vois s'élever des sociétés d'agriculture. On a imaginé de nouvelles façons de labourer et de semer. Plusieurs citoyens ont eu la générosité de sacrifier des arpents de terre et des années de récolte à des essais sur l'économie rurale. L'agriculture, comme les autres arts, a ses amateurs. La mode a disputé à la philosophie l'honneur d'ennoblir ce que le luxe et l'orgueil avaient longtemps avili; et la théorie de cet art occupe presque autant de têtes dans les villes que la pratique exerce de bras dans les campagnes. Il est vrai que lorsque j'ai interrogé les cultivateurs de profession, que nos cultivateurs de ville sont tentés de regarder comme des espèces de machines un peu moins ingénieuses que celles qu'ils ont imaginées, je leur ai entendu dire que toutes ces découvertes, faites dans le cabinet, souffraient de grandes difficultés sur les lieux. Cependant, malgré ces observations, malgré le ridicule de l'agromanie, il faut convenir que l'agriculture ne peut que gagner aux travaux des savants : par leur secours elle sortira insensiblement des sentiers étroits que lui a tracés la routine, et des ténèbres où la retient un instinct aveugle.

On ne s'est pas contenté de chercher des méthodes nouvelles, on a voulu connaître celles des anciens. On sait combien l'agriculture était florissante et honorée parmi eux. Pour ne parler que des Romains, avec quel plaisir lisons-nous dans leur histoire les noms des consuls et des dictateurs qu'on allait prendre à la charrue, et qui, comme dit Pline, du Capitole, où ils étaient montés triomphants, retournaient dans leurs terres enorgueillies de se voir cultivées par leurs mains victorieuses!

L'agriculture a exercé non-seulement les plus grands héros, mais encore les plus grands écrivains de l'antiquité. Parmi les Grecs, Hésiode, qui vivait un siècle après la guerre de Troie, a écrit un poëme sur l'agriculture; Démocrite, Xénophon, Aristote, Théophraste, en ont traité en prose. Parmi les Romains, Caton, le fameux censeur, a composé un ouvrage sur l'économie rurale, et a été imité par le savant Varron. Caton écrit comme un vieux cultivateur plein d'expérience : ses ouvrages abondent en sentences; il entremêle aux leçons d'agriculture des préceptes de morale. Varron montre dans ses écrits plus de théorie que de pratique; il se livre à des recherches sur l'antiquité, remonte à l'étymologie des mots, et nous lui devons un catalogue de ceux qui ont écrit avant lui sur l'agriculture. L'ouvrage de Columelle est le plus considérable que les anciens nous aient laissé sur ce sujet. Plusieurs souverains ont aussi honoré l'agriculture, en composant des traités sur cette matière. Si les rois sont dispensés aujourd'hui d'écrire sur cet art, ils ne le sont pas de le protéger.

Mais, parmi ces écrivains, Virgile tient sans contredit le premier rang, même indépendamment de la beauté du style. Lui-même cultiva ses terres près de Mantoue jusqu'à l'âge de vingt ans. Ce fut alors qu'il parut à Rome pour la première fois, et qu'il fut admis à la faveur d'Auguste. La longue durée des guerres civiles avait presque dépeuplé les campagnes, et Rome même l'était au point qu'Auguste se vit menacé de ne régner que sur des déserts et des tombeaux. Une grande partie des terres de l'Italie avait été partagée entre les soldats, qui s'étaient occupés trop longtemps à les ravager pour avoir appris à les cultiver. Il fallait donc ranimer parmi les Romains leur premier amour et leur premier talent pour l'agriculture. Mécène, qui mettait toute sa gloire à augmenter celle de son maître et de son ami, engagea Virgile à se charger de cette entreprise. On voit combien les arts, dans les anciens gouvernements, influaient sur la politique. Réduits chez les peuples modernes à distraire l'oisiveté des riches, à exercer la critique des prétendus connaisseurs, à exciter l'envie des artistes, à faire de bas protégés et d'insolents protecteurs, ils étaient chez les anciens un ressort utile, qui remuait puissamment les esprits de la multitude; et les orateurs et les poëtes furent en quelque sorte les premiers législateurs.

Virgile employa sept ans à la composition de cet ouvrage. On y reconnait partout le dessein dans lequel il l'avait composé et les vues de Mécène; mais on le reconnait surtout dans ces plaintes touchantes sur la décadence de l'agriculture qu'on lit à la fin du premier livre; encore plus dans ce bel éloge de la vie champêtre qui termine le second, et dans lequel Virgile semble avoir réuni toute la force et toutes les grâces de la poésie, pour rappeler les Romains à leur ancien amour de l'agriculture.

Virgile fut le premier, parmi les Romains, qui introduisit trois genres de poésie empruntés de trois fameux poëtes grecs, Théocrite, Hésiode, et Homère. Théocrite et Homère lui ont toujours disputé la palme, l'un dans le poëme pastoral, et l'autre dans le poëme épique; mais il a laissé Hésiode bien loin derrière lui dans le poëme géorgique. Hésiode était plus agriculteur que poëte; il songe toujours à instruire, et rarement à plaire; jamais une digression agréable ne rompt chez lui la continuité et l'ennui des préceptes. Cette manière de décrire chaque mois l'un après l'autre a quelque chose de trop uniforme et de trop simple, et donne à son ouvrage l'air d'un almanach en vers. On retrouve, il est vrai, la nature dans sa poésie; mais ce n'est pas toujours la belle nature. Il n'est pas plus judicieux dans ses préceptes, qui souvent sont entassés sans choix, chargés de détails minutieux, et revêtus d'images puériles. Après tout, il faut regarder son ouvrage comme la première esquisse du poëme géorgique : l'antiquité de ce monument nous offre quelque chose de vénérable. Mais si nous voulons voir cette esquisse s'agrandir, les figures devenir plus correctes, les couleurs plus brillantes, et le tableau parfait, il faut l'attendre de la main d'un plus grand maître.

Tel est le poëme de Virgile. Je crois devoir essayer ici de détruire quelques préjugés que j'ai trouvés répandus à ce sujet, même parmi un certain nombre de gens de lettres et de personnes éclairées. A quoi bon, m'a-t-on dit, traduire un ouvrage plein d'erreurs, écrit sans méthode, et dont le fond est peu intéressant?

1° Je crois que ceux qui regardent les *Géorgiques* comme un ouvrage rempli d'erreurs en jugent moins d'après une connaissance exacte de ce poëme, que d'après sa qualité de poëme et son antiquité.

On s'imagine d'abord qu'un poëte, même dans une matière sérieuse, songe plus à plaire qu'à instruire, et sacrifie souvent une vérité ennuyeuse à une erreur agréable. Je crois Virgile absous de cette accusation, par le respect avec lequel tous ceux qui, parmi les Romains, ont écrit après lui sur l'agriculture, parlent de ses ouvrages.

Pline le Naturaliste s'appuie souvent sur son autorité. Un pareil suffrage est assurément très-décisif en faveur de Virgile. Si quelqu'un de nos premiers poëtes avait écrit sur l'histoire naturelle, de quel poids ne serait pas pour lui l'avantage d'être cité par M. de Buffon! Il est vrai que Virgile n'est point entré dans les détails; il n'a embrassé que les grands principes de l'agriculture; et comme ils sont à peu près les mêmes dans tous les lieux, c'est une preuve de plus en sa faveur.

On croit, en second lieu, que l'antiquité de ce poëme le rend justement suspect d'erreur. Mais si on veut observer que l'agriculture était, après l'art de vaincre, l'art favori des Romains, qu'ils se vantaient de lui devoir leur grandeur, que l'art le plus honoré est toujours le mieux cultivé, que celui-ci était l'occupation de ce qu'il y avait de plus grand et de plus éclairé; si l'on songe de plus que Virgile avait pu recueillir les observations de plusieurs siècles, s'enrichir des remarques d'une foule d'écrivains, on conviendra qu'il est possible que le plus grand poëte des Romains ait bien écrit sur un art cultivé, dès les premiers temps de la république, par le premier peuple du monde. La lecture de ses ouvrages, jointe à ces présomptions, achèvera d'en convaincre ceux qui pourraient en douter.

Je ne vois de répréhensible que quelques vers sur les lunaisons dans le premier livre, et quelques morceaux du quatrième; encore dans celui-ci les erreurs n'intéressent-elles que les choses de pure curiosité et la partie physique, sur laquelle les anciens, faute d'instruments propres à observer, étaient moins à portée que nous de s'instruire. La partie économique n'offre presque rien à réformer. La reproduction des abeilles est une tradition que Virgile adopta, sans doute, moins comme naturaliste que comme poëte, parce qu'elle amène cette belle fable d'Aristée, qui est reconnue pour un chef-d'œuvre de sentiment et de poésie, et dont on achèterait volontiers les beautés par quelques erreurs.

Est-il bien vrai, en troisième lieu, que les *Géorgiques* manquent de méthode? J'avouerai ici, puisque l'occasion s'en présente, que je trouve peu fondée la préférence que nous accordons en ce genre à nos ouvrages sur ceux des anciens; et j'observe que ce préjugé a pris naissance dans un temps où Pérault censurait ce qu'il n'entendait pas, où la Motte défigurait Homère pour le corriger. Je crois qu'en fait d'écrits il y a deux sortes de méthodes : celle qui doit se trouver dans les ouvrages de raisonnement, et celle qu'on exige dans les ouvrages d'agrément. Dans les uns, l'esprit, déjà rebuté par la sécheresse des matières, ou fatigué de leur obscurité, veut au moins que l'ordre le plus méthodique, la filiation la plus exacte des idées, lui épargne une attention trop pénible. Dans les autres, l'auteur doit songer d'abord à la suite naturelle des idées, sans doute; mais un devoir non moins essentiel, c'est l'effet de la variété; il faut qu'il place chaque objet dans son plus beau point de vue; qu'il le fasse ressortir par les oppositions, qu'il contraste les couleurs, qu'il varie les nuances, que les doux succède au fort, le riant au sombre, le pathétique aux descriptions. L'esprit, qui veut être amusé, ne demande pas qu'on le traîne lentement sur toutes les idées intermédiaires, qu'on lui fasse compter, pour ainsi dire, successivement tous les anneaux de cette chaîne, il veut voler d'objet en objet, faire une promenade et non pas une route. Voilà la méthode de Virgile.

Un exemple rendra la chose plus sensible. Prenons le commencement du poëme des *Géorgiques.* Le poëte prescrit d'abord le temps du labour : nous voilà dans la sécheresse didactique. Il recommande ensuite d'étudier la nature du terrain, ce qui amène un morceau agréable et presque épisodique sur les diverses productions des différents sols. La généralité de ce précepte semblait devoir déterminer le poëte à en faire la base des autres; mais, comme il était plus susceptible de poésie que celui qui le précède, Virgile l'a placé le second, pour faire oublier la sécheresse du premier. Ce premier précepte lui-même ne contient que dix vers. Virgile veut nous accoutumer insensiblement à la sévérité du ton didactique; à peine l'a-t-il pris, qu'il l'abandonne aussitôt pour une description riante. Voilà, si je ne me trompe, l'art du grand poëte; et c'est celui qui règne dans tout cet ouvrage.

On reproche aussi à Virgile le défaut de transitions. J'avoue qu'elles sont moins marquées que celles de nos ouvrages de philosophie, et même de poésie et d'éloquence. Elles consistent pour l'ordinaire dans une conjonction, qui marque entre ce qui précède et ce qui suit, ou une opposition, ou une ressemblance, ou quelque autre rapport. Cette conjonction tient peu de place : par ce moyen le style marche rapidement; point de vide d'idées; point de liaisons froides, allongées : où nous mettons une phrase Virgile ne met qu'un mot. Il doit en être d'un poëme comme d'un tableau : les teintes qui séparent les différentes couleurs doivent être si légères, que l'œil le plus attentif, même en apercevant leur variété, ne puisse distinguer celle qui finit de celle qui commence. Mais pour que les liaisons aient cette légèreté il faut que les idées elles-mêmes se lient naturellement et que pour passer de l'une à l'autre l'auteur n'ait pas besoin d'un long circuit. Personne n'a mieux connu cet art que Virgile : ses transitions sont dans les choses plus que dans les mots; et comme il n'y a jamais un grand intervalle entre l'idée qui suit et celle qui précède, il ne lui faut pas de longues transitions pour le remplir.

Un reproche bien plus grave, c'est le défaut d'intérêt. Deux choses sont nécessaires pour rendre un ouvrage d'esprit intéressant, l'agrément et l'utilité. Les poëtes doivent non-seulement peindre la nature, mais l'imiter dans ses procédés : partout elle réunit dans ses ouvrages l'agréable et l'utile. Les *Géorgiques* réunissent ce double intérêt. L'auteur a pris pour sujet le premier de tous les arts, celui qui nourrit l'homme, qui est né avec le genre humain, qui est de tous les lieux, de tous les temps : rien de plus utile. Pour l'agrément, je ne conçois pas de sujet plus heureux. L'attrait naturel de la campagne, les travaux et les amusements champêtres, l'admirable variété des trésors qui couvrent la terre, l'abondance des moissons, la richesse des vendanges, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces objets qui, malgré la dépravation de nos mœurs, les préjugés de l'orgueil, ont des droits si puissants sur notre âme; voilà ce que présente le poëme de Virgile : il est riche comme la nature, il est inépuisable comme elle. Joignez à cela les idées d'innocence, de félicité, de tranquillité, attachées à la vie champêtre; ce plaisir délicieux avec lequel nos yeux, fatigués de la pompe des villes et des merveilles des arts, se rejettent vers les beautés simples de la campagne et les prodiges variés de la nature : est-il rien de plus intéressant pour les âmes qui conservent encore quelque sensibilité? Les anciens nous ont laissé des poëmes didactiques sur d'autres sujets. Théognis a écrit en vers sur la morale; Aratus et Lucrèce sur la philosophie naturelle. Le sujet des *Géorgiques* me paraît l'emporter de beaucoup pour l'agrément. Les préceptes moraux, indépendamment de l'aversion naturelle que nous avons pour eux, sont si éloignés de nos sens, que rarement ils fournissent au poëte ces belles descriptions, ces images vives qui font l'essence de la poésie. La philosophie naturelle présente, à la vérité, des objets sensibles, mais souvent elle rebute le lecteur par la sécheresse des définitions, l'ennui des discussions et l'incertitude des systèmes. Le sujet que Virgile a choisi frappe sans cesse l'imagination; sans cesse il parle à notre âme par nos sens : les leçons y sont en images, et les préceptes en tableaux.

La forme n'est pas moins précieuse que le fond. Virgile ennoblit les opérations les plus simples et les instruments les plus vils; il parle aussi noblement de la faux du cultivateur que de l'épée du guerrier, d'un char rustique que d'un char de triomphe; il sait rendre la charrue digne et des consuls et des dictateurs. Enfin, on peut dire que non-seulement il a surpassé les autres écrivains, mais qu'il s'est surpassé lui-même dans le style des *Géorgiques ;* la vivacité de ses images nous donne une idée plus claire que n'aurait fait la vue de ces choses mêmes, et l'objet décrit nous aurait moins affectés que la description. Mais, de quelques couleurs que les préceptes soient revêtus, ils fatiguent à la longue si le poëte n'en corrige l'uniformité. Virgile, dans cette vue, entremêle à ses leçons d'agriculture des traits de morale. S'il conseille de transplanter un arbrisseau dans un terrain semblable à son sol natal, il ajoute noblement ;

> Tant de nos premiers ans l'habitude a de force !

Nous recommande-t il de profiter de la jeunesse des troupeaux pour les multiplier, il y joint cette réflexion touchante :

> Hélas ! nos plus beaux jours s'envolent les premiers.

Et comme les poëtes qui écrivent sur la morale embellissent leurs vers d'images empruntées des objets physiques, Virgile aux descriptions des objets physiques mêle des traits de morale; mais ces traits, vu leur brièveté, étant insuffisants pour le délassement du lecteur, souvent il abandonne son sujet pour détendre et amuser notre esprit par d'heureuses digressions. Car si les épisodes sont nécessaires, même dans le poëme épique, où le poëte est soutenu par l'intérêt d'une action importante, ils le sont bien davantage dans le didactique, pour couper la monotonie et adoucir l'ennui des préceptes.

Cependant Virgile, sage même dans ses écarts, a senti que les digressions, quelque agréables qu'elles fussent par elles-mêmes, ne devaient point être un hors-d'œuvre dans son poëme; que les fleurs y étaient nécessaires pour en couvrir les épines, mais qu'elles doivent naître du fond du sujet, et non y être transplantées; que dans les épisodes les plus étrangers en apparence au sujet des *Géorgiques* on devait voir la campagne, au moins en perspective. Voyez, à la fin du premier livre, comment, après avoir parlé de la mort de César, des batailles de Pharsale et de Philippes, il rentre ingénieusement dans son sujet et intéresse le cultivateur au récit de ces grands événements, par ces vers admirables dans l'original :

> Un jour le laboureur dans ces mêmes sillons,
> Où dorment les débris de tant de bataillons,

Heurtant avec le soc leur antique dépouille
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler[1],
Et des soldats romains les ossements rouler.

Ainsi, s'il maîtrise partout son sujet, son sujet le domine partout.

Concluons que si l'utilité, l'agrément du sujet, le génie et l'art du poëte, peuvent rendre un poëme intéressant, on ne peut refuser cet éloge aux *Géorgiques*. Je sais qu'elles ne peuvent avoir l'intérêt d'un poëme dramatique; mais serait-il raisonnable de l'exiger? Qu'il me soit permis de remarquer ici que le goût exclusif de nos auteurs pour ce genre leur inspire un dédain injuste pour les autres; et c'est un véritable malheur pour notre littérature. Les Anglais, plus sensés que nous, encouragent tous les genres de poésie; aussi ont-ils des poëmes agréables sur toutes sortes de sujets, et une littérature infiniment plus variée que la nôtre; mais parmi nous il est si difficile de faire lire des vers qui n'aient pas été récités sur le théâtre, que tous les jeunes talents se jettent dans cette carrière. D'ailleurs, on sait que le style de la tragédie n'est guère que celui de la conversation noble, le style de la comédie celui de la conversation familière. Notre langue, resserrée jusqu'ici dans ces deux genres, est restée timide et indigente, et n'acquerra jamais ni richesse ni force si, toujours emprisonnée sur la scène, elle n'ose se promener librement sur tous les sujets susceptibles de la grande et belle poésie. On ne peut donc savoir trop de gré à ceux qui, au lieu de grossir cette foule de drames platement imités, ou monstrueusement originaux, nous ont donné des poëmes sur les travaux des arts ou sur les beautés de la nature : c'est pour notre langue un monde nouveau, dont elle peut rapporter des richesses sans nombre.

Je crois qu'il est à propos de donner ici une idée des quatre livres des *Géorgiques*. Virgile dans le premier parle des moissons, du labourage, des instruments nécessaires aux cultivateurs, de la connaissance de la sphère, des différentes saisons où il faut semer les différents grains, des signes qui annoncent l'orage ou les beaux jours. La variété des tableaux, la rapidité du style, caractérisent ce livre, qui est terminé par un magnifique épisode sur la mort de César.

Dans le second on trouve plus d'art peut-être et plus de hardiesse que dans tous les autres. Le poëte attribue à des arbres toutes les passions et les affections humaines : l'oubli, l'ignorance, le désir, l'étonnement. Le quatrième est riche en métaphores, mais moins hardies que dans celui-ci ; car il est bien plus naturel de prêter les passions de l'homme à des animaux, comme les abeilles, qu'à des êtres inanimés, comme les arbres. On ne peut lire, à la fin du second livre, l'éloge de la vie champêtre dont j'ai déjà parlé, sans être tenté de vivre à la campagne, et sans préférer, contre le consentement de Virgile lui-même, la vie d'un cultivateur à celle d'un philosophe.

---

[1] L'auteur avait mis d'abord ces deux vers :

Entendra retentir les casques des héros,
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.

Le troisième paraît le plus travaillé de tous. Il règne une vigueur et une verve admirables dans la description du cheval et des courses de chevaux. La violence de l'amour y est représentée avec des expressions aussi brûlantes que l'amour même. L'hiver de la Scythie y est si bien peint, qu'on frissonne, pour ainsi dire, en le lisant. Dans la description de la peste il s'est efforcé de surpasser Lucrèce ; et il faut avouer que si dans l'un on aperçoit mieux le physicien, dans l'autre on reconnaît bien mieux le poëte.

Mais Virgile semble n'avoir rien traité avec autant de complaisance que les abeilles. Il ennoblit toutes les actions de ces petits animaux, par des métaphores empruntées des plus importantes occupations des hommes. Il ne peint pas en vers plus forts les batailles d'Énée et de Turnus, que le choc de deux essaims. Si dans l'*Énéide* il compare les travaux des Troyens à ceux des abeilles et des fourmis, ici il compare les occupations des abeilles à celles des Cyclopes. Enfin, le quatrième livre des *Géorgiques* semble être un prélude de l'*Énéide* : en parlant si magnifiquement d'un insecte, il nous annonçait sur quel ton il était capable de traiter un objet véritablement grand. En un mot les *Géorgiques* de Virgile ont toute la perfection que peut avoir un ouvrage écrit par le plus grand poëte de l'antiquité, dans l'âge où l'imagination est la plus vive, le jugement le plus formé, où toutes les facultés de l'esprit sont dans toute leur vigueur et dans leur entière maturité.

Dans cet éloge, je ne crains pas d'être accusé de prévention par les véritables connaisseurs, ni d'avoir vu les beautés de Virgile avec le microscope des commentateurs et des traducteurs. Voulons-nous prendre de cet ouvrage une juste idée ? consultons Virgile lui-même. C'était son ouvrage favori, celui sur lequel il fondait l'espoir de son immortalité. L'*Énéide*, malgré ses défauts, fait, depuis plus de dix-sept cents ans, les délices des amateurs de la poésie : cependant ce poëme, admiré des Romains, immortel comme leur gloire, dont il est le plus beau trophée; qui avait arraché à Octavie des larmes si célèbres, qui valut à Virgile l'honneur d'être salué au théâtre comme l'empereur lui-même, il voulait le jeter au feu comme indigne de lui, malgré le faible des auteurs pour leur dernier ouvrage, tandis qu'il laissait subsister les *Géorgiques*, comme le plus beau monument de sa gloire. On peut dire que s'il s'est trop défié de l'effet de son *Énéide*, il n'a pas trop présumé de celui des *Géorgiques*.

Je ne puis me dispenser de parler des poëmes dont Virgile a fourni l'idée ou le modèle. Le plus considérable de tous est le *Prædium rusticum* du P. Vanière : il a traité dans le plus grand détail toutes les parties de l'agriculture; et c'est peut-être le défaut de son ouvrage. Il est plus abondant que Virgile, Virgile est plus rapide que lui. Le poëte romain est plus agréable dans les détails arides que le poëte toulousain dans les objets les plus riants. Celui-ci explique quelquefois prosaïquement les objets les plus poétiques; l'autre revêt de la plus belle poésie les objets les plus simples. Je remarque dans l'un une profusion souvent mal entendue; j'admire dans l'autre une économie toujours pleine de goût. Enfin, on trouve plus de variété dans le petit terrain qu'a défriché Virgile, que dans l'espace immense que Vanière a cultivé. Mais ce qu'on ne peut trop admirer dans celui-ci, c'est qu'il loue la campagne de bonne foi, qu'il peint ce qu'il aime, et qu'il fait passer dans l'âme de ses lecteurs le sentiment qui l'anime.

Ces vers du quatrième livre des *Géorgiques*,

> Si mon vaisseau, longtemps égaré loin du bord,
> Ne se hâtait enfin de regagner le port,
> Peut-être je peindrais les lieux chéris de Flore, etc.

ont fourni à Rapin l'idée de son poëme sur les *Jardins*. Dryden prétend que cette esquisse de Virgile que je viens de citer vaut mieux que tout l'ouvrage de Rapin. Ce jugement me paraît injuste. Le poëme des *Jardins* est plein d'agrément et de poésie. Je n'y trouve pas cependant la précision dont le loue l'abbé Desfontaines : il est moins long que Vanière; mais ni l'un ni l'autre n'ont connu, comme Virgile, cette heureuse distribution, cette sage économie d'ornements. L'harmonie imitative, cette qualité essentielle de la poésie, qui est portée à un si haut point par le poëte romain, se trouve rarement dans les deux poëtes modernes; et presque jamais ils n'ont eu ni sa force ni son élévation. Les épisodes des *Géorgiques* suffisent seuls pour mettre une distance immense entre cet ouvrage et les deux autres, dont les digressions sont toujours froides. Virgile a encore un avantage sur Rapin, c'est l'importance de l'objet de ses leçons. L'art qui féconde les guérets est bien autrement intéressant que celui qui embellit les jardins; et l'on ne partage pas aussi volontiers les transports d'un fleuriste passionné à la vue du plus beau parterre de fleurs, que ceux d'un laboureur à la vue d'une abondante moisson.

Le poëme de Thomson a été traduit dans notre langue. Comme Milton, il a secoué le joug de la rime : il a beaucoup de ressemblance avec ce grand poëte; il est abondant et fécond comme lui. Quelle profusion d'images! quelle magnificence d'expressions! Rien de si frais que son Printemps, de si brûlant que son Été, de si riche que son Automne, de si sombre que son Hiver. Les épisodes sont, en général, infiniment supérieurs à ceux de Vanière et de Rapin. Les mœurs et le séjour de la campagne ont dans son livre un attrait délicieux. Il ne s'est pas contenté de peindre le climat qu'il habitait : l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, le monde entier, ont, pour ainsi dire, payé tribut à sa poésie. Mais il ne sait point s'arrêter; il n'abandonne jamais une idée sans l'avoir épuisée; il manque d'ordre et de transitions; il imite souvent Virgile, et l'imite mal; et c'est surtout dans ces morceaux que l'on sent combien le poëte latin connaissait mieux l'art d'écrire; combien ses images sont plus vraies, ses expressions plus justes, ses peintures moins chargées. D'ailleurs Virgile a un but, et Thomson n'en a point : dans Virgile le retour successif des préceptes et des digressions forme une variété piquante; dans Thomson la continuité des descriptions rebute à la longue le lecteur, fatigué de cette multitude de tableaux. Quoi qu'il en soit, je conseillerais la lecture de ce poëme, non-seulement aux poëtes, mais encore aux peintres, qui y trouveront partout les grands effets et les plus magnifiques tableaux de la nature.

Nous avons sous ce même titre deux poëmes. L'un des deux est attribué à une personne qui a passé quelques instants de sa vie à faire de beaux vers, et le reste à faire de belles actions. Il est plein de grâces, de fraîcheur, et de cette harmonie qu'on ne trouve presque plus dans les poëtes français.

L'autre est beaucoup plus considérable. L'auteur a les grandes beautés de Thomson, et n'a point ses défauts. Il a donné un but moral à son poëme; c'est d'inspirer l'amour de la campagne et des sentiments d'humanité pour ceux qui la cultivent. Mais ce qui le caractérise surtout, c'est d'avoir toujours placé l'homme au milieu de ses descriptions; d'avoir su émouvoir à la fois l'imagination et le cœur : il contraste ses tableaux, varie leurs couleurs, et tous les traits qui composent chaque morceau concourent à produire un seul et unique sentiment; par là il a évité les peintures vagues, qui sont trop fréquentes dans les *Saisons* anglaises. Ces différents poëmes nous offriront de temps en temps des objets de comparaison.

Il me reste à parler de ma traduction et des difficultés que j'y ai rencontrées. Comme ces difficultés viennent principalement de la différence des deux langues [1], elles m'ont conduit à quelques réflexions sur ce sujet, que je ne crois pas déplacées ici.

---

[1] M. Leibnitz avait formé le projet d'une langue universelle; mais malheureusement ce projet est plus séduisant que possible.

On demande comment les hommes, qui ont eu la même origine, ont pu parler différentes langues : mais on devrait demander plutôt comment il a été possible qu'une grande quantité d'hommes parlât la même langue. En effet, il se trouve une si grande différence dans la conformation de nos organes, la combinaison des sons est si variée, si infinie, qu'il est bien étrange qu'une multitude d'êtres se soit réunie constamment à articuler de la même façon une même suite de sons pour exprimer une certaine suite d'idées, qui aurait pu être exprimée tout aussi facilement par une foule infinie d'autres combinaisons.

Les hommes concentrés dans un même canton ont pu, par la force d'une habitude continuelle, surmonter les obstacles que la nature et la foule des hasards mettaient à l'identité de leur langage; mais dès qu'ils se sont séparés la nature a repris ses droits, le langage s'est altéré insensiblement; et ces altérations ont augmenté de génération en génération, au point que le premier peuple n'a plus entendu la langue du second. Une colonie de Normands, sur la fin du siècle dernier, alla s'établir sur les côtes de Saint-Domingue, et forma les flibustiers et les boucaniers. Étant restés vingt ans sans avoir de relations avec les Français, quoiqu'ils communiquassent entre eux, la langue qu'ils avaient tous apprise et parlée dès leur enfance se trouva tellement dénaturée, qu'il n'était plus guère possible de les entendre.

Non-seulement les mots de la langue se sont corrompus, mais la nouveauté des objets y en a introduit de nouveaux. Par exemple, aurait-on pu parler la même langue en Espagne et à la Chine, lorsque toutes les productions du pays, les plantes, les animaux, sont si différents? Joignez à cela la différence des mœurs : comment est-il possible que la langue d'un peuple ichthyophage soit la même que celle d'un peuple chasseur, celle d'un peuple chasseur la même que celle d'un peuple pasteur, celle d'un peuple pasteur la même que celle d'un peuple guerrier?

La différence des climats a dû aussi en apporter une considérable dans la langue. Dans les climats du Midi les organes ont toute leur souplesse : aussi les mots sont coulants, harmonieux, la douce influence de l'air invite à la gaieté, enflamme l'imagination, augmente le babil : les mots y sont allongés, abondants; la nature ne présente que des objets riants : les mots y sont doux et flatteurs. Dans les pays du Nord l'organe est resserré par le froid : aussi la prononciation est dure, paresseuse; la nature n'y présente que des objets hideux, hérissés; la tristesse du climat se communique aux esprits; le silence lugubre de la nature produit la taciturnité, raccourcit les mots, multiplie les monosyllabes. Toutes les langues méridionales, composées de mots différents, ont à peu près le même caractère de douceur et d'harmonie : celles du Nord diffèrent de même par les mots, et se ressemblent également par l'âpreté des sons.

La différence des mots qui composent les langues amènera nécessairement

Chez les Romains le peuple était roi; par conséquent les expressions qu'il employait partageaient sa noblesse. Il y avait peu de ces termes bas dont les grands dédaignassent de se servir; et des expressions populaires n'auraient pas signifié, comme parmi nous, des expressions triviales. Voilà donc une foule de mots que leurs poëtes pouvaient employer sans dégrader leur style. On peut en dire autant d'une mul-

---

celle du génie de ces langues. Ce qui fait les mots d'une langue, c'est la différente combinaison de sons, et ce qui fait son génie, c'est la différente combinaison de mots entre eux, leurs rapports avec les idées qu'ils expriment; rapports qui peuvent varier d'une infinité de manières, qui peuvent être plus directs ou plus réfléchis, plus justes ou moins exacts. Ce qui fait encore le génie des langues, c'est leur facilité ou difficulté à exprimer de certaines idées, leur richesse ou leur indigence, leur force ou leur faiblesse, leur précision ou leur prolixité. Mille causes peuvent varier leur génie; plusieurs de celles qui varient les mots d'une langue varient son génie. Nous avons dit que dans telle langue il y aurait une foule de mots qui manqueraient à une autre; le genre de vie d'un peuple amène nécessairement une foule de mots qui lui seront particuliers. On remarquera tous les objets qui frapperont continuellement: on observera toutes leurs nuances, tous leurs genres, toutes leurs espèces; on aura des synonymes: on observera toutes leurs qualités; on aura des adjectifs: on observera leurs différentes actions sur les corps; on aura des verbes. Les Arabes ont cent cinquante mots pour exprimer le mot *lion*, et trois cents pour exprimer le mot *serpent*.

Nous avons dit aussi que les mots d'une langue seraient doux, que les autres seraient durs: cela détermine encore le génie d'une langue. La première aura plus de facilité à exprimer des choses agréables et voluptueuses, la seconde, des choses horribles et sombres. La peinture des jardins d'Armide appartenait à la langue italienne, celle de l'enfer et du combat des anges ne convenait guère qu'à la langue anglaise.

Le génie d'une langue est encore déterminé par celui de la nation, et ce qui détermine le génie d'une nation, c'est d'abord le climat, ensuite le gouvernement. Dans les climats du Midi l'imagination, plus vive, plus exaltée, peindra les objets d'une manière plus brillante; les images seront plus fréquentes, plus hardies; le passage d'une idée à l'autre sera plus brusque. Dans les climats moins chauds, l'imagination, plus tempérée, produira des ouvrages plus froids et plus corrects. Dans les pays plus froids encore, l'imagination laissant plus de flegme, on raisonnera mieux, et on parlera moins bien; on aura plus de profondeur que de saillie; la nation produira plus de philosophes que de poëtes, et ces poëtes seront plus profonds, plus penseurs que ceux des autres nations.

Cependant ce qu'on dit ici des pays froids ne convient pas à tous les peuples, aux Anglais, par exemple, dont les ouvrages ont une effervescence et une force d'imagination prodigieuses. C'est ce qui prouve l'influence du gouvernement sur le génie d'une nation, et, par contre-coup, sur celui de la langue. Dans un pays où tout le monde est libre, la langue est fière et précise. Dans les monarchies, où l'on dépend d'un prince, à qui l'on doit du respect, et de supérieurs, qu'on est forcé de ménager, la langue aura moins de fierté et de précision; elle aura de la délicatesse, de l'élégance, de la finesse, qui consiste à ne laisser entrevoir que la moitié de ce qu'on dit. Dans les pays despotiques, où l'esclave n'ose parler à son maître, la langue prendra un ton allégorique et mystérieux, et c'est là que naîtront les apologues et le style figuré.

Enfin, le degré de civilisation d'un peuple influe beaucoup sur sa langue. Les peuples barbares ont une langue très-grossière, presque tous les verbes à l'infinitif; point de ces mots abstraits qui lient les idées, qui expriment les propriétés générales des corps ou les notions purement spirituelles: enfin, le défaut d'idées amène la disette de mots.

titude d'idées et d'images qui n'étaient point ignobles, parce que le caractère de souveraineté dont le peuple était revêtu imprimait un caractère de noblesse à toutes ses actions, et par contre-coup aux idées et aux images qui les exprimaient ou qui en étaient empruntées. Parmi nous, la barrière qui sépare les grands du peuple a séparé leur langage; les préjugés ont avili les mots comme les hommes, et il y a eu, pour ainsi dire, des termes nobles et des termes roturiers. Une délicatesse superbe a donc rejeté une foule d'expressions et d'images. La langue, en devenant plus décente, est devenue plus pauvre; et comme les grands ont abandonné au peuple l'exercice des arts, ils lui ont aussi abandonné les termes qui peignent leurs opérations. De là la nécessité d'employer des circonlocutions timides, d'avoir recours à la lenteur des périphrases; enfin d'être long, de peur d'être bas : de sorte que le destin de notre langue ressemble assez à celui de ces gentilshommes ruinés, qui se condamnent à l'indigence de peur de déroger.

A la pauvreté s'est jointe la faiblesse. Le peuple met dans son langage cette franchise énergique qui peint avec force les sentiments et les sensations : le langage des grands est circonspect comme eux. Aussi dans tous les pays où le peuple donne le ton on trouve dans les écrits des sentiments si profonds, si forts, si convulsifs, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il est impossible de les faire passer dans une langue qui exprime faiblement, parce que ceux qui donnent le ton sentent de même.

Il y a dans ces langues des idées qui manquent absolument d'expressions. Les Romains pour rendre l'action de faire du bien avaient une foule de mots : nous n'avons que depuis peu celui de *bienfaisance*. N'est-ce pas encore parce qu'à Rome c'était le peuple qui fixait la langue, et que parmi nous ce sont les grands?

Les mœurs n'influent pas moins sur la langue que le gouvernement. Les Romains se voyaient toujours en public, et pour ainsi dire en perspective : nous nous voyons de plus près et plus en détail. Dans leurs assemblées tumultueuses, l'effervescence de l'ambition, l'enthousiasme de la liberté, faisaient fermenter avec violence leurs passions; dans nos petites sociétés, l'envie de plaire, l'esprit de galanterie, les contraignent, les modifient ou les masquent. Les grands ressorts de l'âme, les grands éclats des passions, voilà ce qu'ils ont dû peindre avec force : les nuances de ces mêmes passions, la délicatesse des sentiments, et les fibres les plus imperceptibles de l'âme, voilà ce que notre langue sait rendre avec finesse. Ils vivaient davantage dans les campagnes, et nous davantage dans les villes; ils ont dû peindre mieux les objets physiques, et nous avons dû mieux exprimer les idées morales; ils ont eu des mots pour toutes les productions de la terre, et nous pour tous les mouvements du cœur.

C'est sans doute ce qui a fait longtemps regarder comme étrangère à notre langue la poésie épique, qui vit d'images et de descriptions. Ronsard et quelques autres, imitateurs des anciens plutôt que peintres de la nature, ont écrit sans succès en ce genre, ont rempli leurs poésies de descriptions, d'épithètes dans le goût des Grecs et des Romains. Cette manière n'a eu qu'un temps. Est-ce, comme on l'a dit, parce qu'ils ont méconnu le génie de leur langue? Non, puisqu'elle n'était pas encore formée : mais c'est qu'ils ont méconnu ce qui détermine ce génie, c'est-à-dire celui de la nation et l'influence des mœurs, qui, nous resserrant dans l'enceinte des villes, ont, par un ascendant invincible, détourné nos idées, et par conséquent notre langue, des objets physiques vers les objets moraux. Aussi un poëme sur l'agriculture est-il bien plus difficile à écrire en français qu'un poëme sur la morale.

Outre leur caractère général, les langues ont encore un génie particulier, dépendant des mots qui les composent, de leurs sons, de leurs combinaisons entre eux. A cet égard la langue française, comparée avec la langue latine, perd encore au parallèle. En latin la désinence des substantifs marque le cas et le nombre; la désinence des verbes désigne le temps, la personne, le nombre et le mode. Les Français ont besoin pour décliner des articles *de*, *du*, etc., *le*, *la*, etc.; pour conjuguer, des verbes auxiliaires *être* et *avoir*; quand les Latins en emploient un, nous en employons deux. Nous avons encore besoin pour conjuguer des pronoms *je*, *tu*, *il*, etc. Ainsi, tandis que la langue française, embarrassée d'articles, de prépositions, de verbes auxiliaires, se traîne lentement, la langue latine, que la désinence de chaque mot dispense de se charger de tout cet attirail, s'avance d'un pas rapide et dégagé.

Elle n'a pas moins de supériorité sur la nôtre par l'harmonie. En effet, soit que l'on considère les mots pris séparément, notre langue est pleine d'*e* muets, de syllabes sourdes, qui trompent l'oreille, amortissent les sons et interceptent l'harmonie; soit que l'on considère les mots liés entre eux, l'inversion permet aux Latins d'essayer une foule de combinaisons, jusqu'à ce qu'ils aient assorti et marié les mots de la manière la plus flatteuse pour l'oreille : au contraire, l'obligation de ranger toujours nos phrases dans le même ordre de construction donne plus rarement à l'écrivain l'occasion de faire entre les mots des alliances agréables, de varier le nombre du style et la cadence des périodes. Ajoutez que dans une langue où l'inversion est permise il est plus aisé de trouver non-seulement la juste proportion qui doit régner dans la coupe des phrases, mais encore la gradation qui doit se trouver entre les idées.

Les règles de la poésie latine sont aussi bien plus faciles à observer que celles de la poésie française : la gêne qu'elle impose n'approche pas de l'esclavage où est réduit le poëte français, par l'obligation de suspendre l'hémistiche, de remplir le nombre des syllabes, d'éviter le froissement des sons qui se heurtent désagréablement, et surtout de porter le joug de la rime, qui seul est plus pesant que toutes les entraves de la poésie latine.

Enfin, malgré cette gêne, l'observation des règles de notre poésie produit de moins grandes beautés que l'observation des règles de la poésie latine. Dans celle-ci le mélange marqué des syllabes brèves et longues amène nécessairement le rhythme; dans la nôtre les règles ne prescrivent rien sur la durée des syllabes, mais seulement sur leur nombre arithmétique, de sorte que des vers français peuvent être réguliers sans être nombreux, et satisfaire aux lois de la versification sans satisfaire à celles de l'harmonie.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que de cette harmonie générale qui, par l'heureux choix, l'enchaînement mélodieux des mots, flatte agréablement l'oreille. Il est une autre espèce d'harmonie, nommée *imitative,* harmonie bien supérieure à l'autre, s'il est vrai que l'objet de la poésie soit de peindre. Pope en donne l'exemple et le précepte à la fois dans des vers imités admirablement par l'abbé Duresnel, et que j'ai essayé de traduire :

Peins-moi légèrement l'amant léger de Flore ;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
Entend-on de la mer les ondes bouillonner,
Le vers, comme un torrent, en roulant doit tonner.
Qu'Ajax soulève un roc, et le lance avec peine,
Chaque syllabe est lourde, et chaque mot se traîne.
Mais vois d'un pied léger Camille effleurer l'eau;
Le vers vole et la suit, aussi prompt que l'oiseau.

Mais, il faut en convenir, c'est peut-être à cet égard que la langue latine l'emporte le plus sur la nôtre. La quantité des syllabes, dont la brièveté ou la longueur précipite ou ralentit le vers, était déterminée chez les Latins. Nous avons aussi des brèves et des longues, mais beaucoup moins marquées; notre prosodie n'est point décidée comme celle des anciens, et cette indécision laisse tout le jugement et tout le travail de l'harmonie à l'oreille et au goût du poëte.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, nous avons dans notre langue trop peu de sons pleins, trop d'e muets, trop de syllabes sourdes. L'enjambement, les mots rejetés, plusieurs coupes de vers propres à l'harmonie imitative, sont proscrits dans nos grands vers. Peut-être aussi notre langue est-elle devenue moins favorable à cette harmonie que les langues anciennes, parce que nous-mêmes y sommes moins sensibles que les anciens. On sait combien ils étaient heureusement organisés à cet égard. Il nous faut des sentiments pathétiques, des pensées fortes; nous voulons que le poëte aille droit à notre cœur, sans le secours de l'oreille : aussi n'avons-nous guère que des poëmes dramatiques.

Enfin, nos premiers poëtes, Ronsard, Théophile, ont décrédité cette harmonie par l'usage barbare qu'ils en ont fait. Leurs successeurs ont été trop effrayés du ridicule qu'on a justement attaché à certains vers imitatifs, où ces auteurs effarouchaient à la fois l'oreille, tourmentaient la langue, et choquaient le bon sens.

Par cette exposition des avantages que la poésie latine a sur la nôtre on peut juger combien est difficile une traduction des *Géorgiques* en vers français. Cependant, j'ose le dire, j'ai cru sentir plusieurs fois que ces difficultés ne seraient pas invincibles pour un grand écrivain, s'il voulait déroger jusqu'à traduire. Si le climat, le gouvernement, les mœurs, influent, comme je l'ai dit, sur les langues, le génie des grands écrivains n'y influe pas moins : c'est lui qui les dompte, les plie à son gré; qui rajeunit les mots antiques, naturalise les nouveaux, transporte les richesses d'une langue dans une autre, rapproche leur distance, les force, pour ainsi dire, à sympathiser; rend fécond l'idiome le plus stérile, rend harmonieux le plus âpre, enrichit son indigence, fortifie sa faiblesse, enhardit sa timidité, met à profit toutes ses ressources, lui en crée de nouvelles, en fait la langue de tous les lieux, de tous les temps, de tous les arts.

La lecture de nos bons poëtes en fournit une infinité d'exemples. Depuis que notre langue a été, j'ose ainsi parler, fécondée par ces grands génies, une foule d'idées, d'expressions, d'images, qu'il aurait paru impossible de transporter dans notre langue, sont déjà adoptées, ou n'attendent pour l'être qu'un écrivain habile. Le briquet est aussi bien exprimé dans ces vers de Boileau :

Et du sein d'un caillou qu'il frappe au même instant
Il fait jaillir un feu qui petille en sortant,

que dans celui-ci de Virgile :

> Ac primum silicis scintillam excudit Achates.

Le mot *pavé* semble être banni de la grande poésie : voyez quelle noblesse il emprunte de ces beaux vers où Racine l'a placé :

> Tu le vois [1] tous les jours, devant toi prosterné,
> Humilier ce front de splendeur couronné,
> Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
> Baiser avec respect le pavé de tes temples.

Dévorer un règne d'un moment, dans Corneille, *de David éteint rallumer le flambeau*, dans Racine, sont-ils bien inférieurs pour la hardiesse à ce que les Latins ont de plus fort en ce genre?

A l'égard de l'harmonie, lisons les beaux morceaux de Boileau et de Racine, et nous serons étonnés de voir jusqu'à quel point le génie et le travail peuvent dompter l'inflexibilité d'une langue.

L'harmonie imitative elle-même n'est pas exclue de nos vers. Je ne veux pour le prouver que ce beau récit tant critiqué dans *Phèdre,* et qu'on serait si fâché de n'y pas trouver : Racine semble l'avoir travaillé exprès pour prouver que dans l'art de peindre les objets par des mots énergiques, des images fortes, des sons nombreux, et même des sons imitatifs, nous pouvons souvent lutter contre les anciens. C'est peut-être de tous les morceaux de notre poésie celui qui approche le plus des poésies de Virgile.

Quel vers du poëte latin est plus expressif que celui-ci?

> Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.

On admirait dans Homère μέγα δ' ἔβραχε φήγινος ἄξων. *L'essieu crie* vaut ἔβραχε; *et se rompt* vaut mieux assurément que φήγινος, qui est une épithète oiseuse.

Lorsque nous ne pouvons pas peindre par le son des mots, nous le pouvons par le mouvement du style, comme dans ces vers :

> L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
> Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

Ou dans ce beau vers de Boileau,

> Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Notre langue, maniée avec adresse, subjuguée par le travail, peut donc descendre sans bassesse aux objets les plus communs, s'élever sans témérité jusqu'aux plus nobles, peindre presque tout par des images, des sons, ou des mouvements.

---

[1] Louis XIV.

C'est dans cette persuasion que j'ai hasardé une traduction des *Géorgiques*. Je crois devoir rendre compte au public des vues dans lesquelles j'ai entrepris cette traduction, des raisons qui m'ont décidé à la faire en vers, et du système de version que j'ai cru devoir suivre.

J'ai toujours regardé les traductions comme un des meilleurs moyens d'enrichir une langue. La différence de gouvernements, de climats et de mœurs, tend sans cesse à augmenter celle des idiomes : les traductions, en nous familiarisant avec les idées des autres peuples, nous familiarisent avec les signes qui les expriment; insensiblement elles transportent dans la langue une foule de tours, d'images, d'expressions, qui paraissaient éloignés de son génie, mais qui, s'en rapprochant par le secours de l'analogie, quelquefois s'annonçant comme le seul mot, la seule expression, la seule image propre, sont soufferts d'abord, et bientôt adoptés. Tant qu'on écrit des ouvrages originaux dans sa langue, on n'emploie guère que des tours, des expressions déjà reçues; on jette ses idées dans des moules ordinaires, et souvent usés : lorsqu'on fait une version, la langue dans laquelle on traduit prend imperceptiblement la teinture de celle dont on traduit. Écrire un ouvrage original dans sa langue, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, consommer ses propres richesses; traduire, c'est importer en quelque façon dans sa langue, par un commerce heureux, les trésors des langues étrangères. En un mot, les traductions sont pour un idiome ce que les voyages sont pour l'esprit.

La traduction des *Géorgiques* était plus propre qu'aucune autre, si elle eût été entreprise par un grand poëte, à donner à notre langue des richesses inconnues. Une belle version de l'*Énéide* l'enrichirait moins : les aventures héroïques s'éloignent moins de son génie. Les opérations champêtres, les détails de la nature physique, voilà ce qu'il fallait la forcer à exprimer noblement; et c'eût été une véritable conquête sur sa fausse délicatesse et son dédain superbe pour tout ce que nos préjugés ont osé avilir.

J'ai préféré de traduire en vers, parce que, quoi qu'en dise l'abbé Desfontaines, la fidélité d'une traduction de vers en prose est toujours très-infidèle.

Un des premiers charmes des vers est l'harmonie. Or, l'harmonie de la prose ne saurait représenter celle des vers. La même pensée rendue en prose ou en vers produit sur nous un effet tout différent. Il y a dans La Bruyère et dans La Rochefoucauld autant de pensées fines et vraies que dans Boileau. Or, on retiendra quarante vers de Boileau contre dix lignes de ces deux auteurs. C'est que l'oreille cherche naturellement le rhythme, et surtout dans la poésie.

Un autre charme de la poésie, comme de tous les autres arts, c'est la difficulté vaincue. Une des choses qui nous frappent le plus dans un tableau, dans une statue, dans un poëme, c'est qu'on ait pu donner au marbre la flexibilité, c'est qu'une toile colorée fasse illusion à la vue, c'est que des vers, malgré la gêne de la mesure, aient la même liberté que le langage ordinaire, et c'est encore un avantage dont le traducteur en prose prive son original.

Enfin le caractère de la prose diffère trop de celui des vers. Ceux-ci ont une hardiesse qui effraye la timidité de l'autre, une vivacité de mouvement qui contraste avec sa pesanteur, une rapidité de marche que sa lenteur ne saurait atteindre. Ce qui n'est que saillant en vers devient tranchant en prose, ce qui n'est que fort devient dur, ce qui n'est que vif devient brusque, ce qui n'est que hardi devient téméraire. Le traducteur en prose, cédant, sans s'en apercevoir, au caractère de ce genre d'écrire, remplacera la force par la faiblesse, l'expression figurée par l'expression simple, le mètre par le discours non mesuré, le charme de la difficulté vaincue par l'insipidité d'une prose facilement écrite. Après cela, qu'il soit un peu plus fidèle au sens littéral de quelques mots, à la construction de quelques phrases, le traducteur en vers lui abandonne sans peine cette apparente fidélité, qui ne saurait compenser des infidélités réelles, s'il est vrai que la hardiesse, le mouvement, l'harmonie, les figures, fassent le mérite de la poésie.

L'abbé Desfontaines, comme je l'ai dit, est celui qui a soutenu le plus vivement le système des traductions en prose. C'est assurément le meilleur traducteur de Virgile que nous ayons. Or, il est aisé de le réfuter par lui-même, c'est-à-dire en citant quelques morceaux de sa traduction. Pour peu qu'on sente la beauté des vers de Virgile, on sera étonné des énormes infidélités qu'il a faites à son auteur.

« Multum adeo, rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva; neque illum
Flava Ceres alto nequidquam spectat Olympo :
Et qui, proscisso quæ suscitat æquore terga,
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis. »

« Cérès, du haut de l'Olympe, jette toujours un regard favorable sur le laboureur attentif qui a soin de briser avec la herse ou le râteau les mottes de son champ; elle ne favorise pas moins celui qui, avec le soc de sa charrue, sait croiser les sillons, et qui ne cesse d'agiter sa terre. »

De bonne foi, qui peut reconnaître Virgile dans cette prose? Où est l'harmonie, surtout l'harmonie imitative, qui, par des vers travaillés et un rhythmé pénible, me peint si bien les efforts du laboureur qui tourmente sa terre pour la forcer à la fécondité? Où sont ces expressions si pittoresques ou si justes, *glebas inertes, trahit crates, exercet tellurem,* et surtout *imperat arvis?* Je sens combien mes vers sont au-dessous de ceux de Virgile; mais si j'ai été plus exact en vers que l'abbé Desfontaines en prose, j'aurai cause gagnée.

Voyez ce laboureur, constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux;
Écraser sous le poids des longs râteaux qu'il traîne
Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine;
Gourmander sans relâche un terrain paresseux:
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.

« Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris; et, dum se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acie nondum falcis tentanda; sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde.
Ante reformidant ferrum : tum denique dura
Exerce imperia, et ramos compesce fluentes. »

« Dans le temps qu'elle pousse ses premières feuilles, ménagez un bois si tendre; et même lorsqu'il est devenu plus fort, et qu'il s'est élevé plus haut, abstenez-vous d'y toucher avec le fer : arrachez les feuilles adroitement avec la main. Mais quand le bois est devenu ferme et solide, et que les branches de votre vigne commencent à embrasser l'orme, alors ne craignez point de la tailler; n'épargnez ni son bois, ni son feuillage : elle ne redoute plus le fer. »

Je ne dis rien de la différence que met entre ces deux morceaux, d'un côté la mélodie la plus sensible, de l'autre le défaut total d'harmonie. Voyez seulement comment toutes les expressions figurées, toutes les images hardies, se sont évanouies dans la traduction :

« Prima ætas adolescit... Dum se lætus ad auras palmes agit... Laxis per purum immissus habenis... Nondum acie falcis tentanda... Dura exerce imperia... ramos compesce fluentes... »

Enfin, la répétition de ces trois *tum*, qui donne au vers tant de mouvement et de vivacité.

Je demande encore pardon au lecteur de citer mes vers après ceux de Virgile; mais si j'ai réussi à conserver la plupart de ses images, que n'aurait pas fait un poëte qui aurait eu plus de talent que moi pour manier sa langue?

> Quand les premiers bourgeons s'empresseront d'éclore,
> Que l'acier rigoureux n'y touche point encore :
> Même lorsque dans l'air, qu'il commence à braver,
> Le rejeton moins frêle ose enfin s'élever,
> Pardonne à son audace, en faveur de son âge;
> Seulement de ta main éclaircis son feuillage.
> Mais enfin, quand tu vois ses robustes rameaux
> Par des nœuds redoublés embrasser les ormeaux,
> Alors saisis le fer, alors sans indulgence
> De la séve égarée arrête la licence;
> Borne des jets errants l'essor présomptueux,
> Et des pampres touffus le luxe infructueux.

Qu'on n'imagine pas que j'ai choisi ces deux morceaux : toute la traduction de l'abbé Desfontaines est dans ce genre. Il y a sans doute de la faute du traducteur; mais on sent, en le lisant, que presque partout la hardiesse du poëte a effarouché la timidité du prosateur. On peut être plus fidèle que lui, même en prose; mais cette fidélité sera toujours très-imparfaite; et pour une image heureusement rendue, mille autres avorteront infailliblement, par l'effet de la circonspection timide nécessairement attachée à ce genre d'écrire.

A l'égard de ceux qui prétendent que la meilleure traduction en vers défigure les originaux et affaiblit leurs beautés, il me suffit de leur opposer celle d'Homère par le célèbre Pope. J'ai vu des personnes très-instruites de la langue grecque convenir de bonne foi que la traduction leur avait fait infiniment plus de plaisir que l'original. Celle de Virgile par Dryden m'a paru moins nerveuse, moins brillante, plus négligée; mais encore est-il vrai qu'il nous fait mieux connaître Virgile que les meilleures versions en prose : c'est du moins un poëte qui traduit un poëte.

Il me reste à parler du système de traduction que j'ai suivi, et des libertés que je me suis permises. J'ai toujours remarqué qu'une extrême fidélité en fait de traduction était une extrême infidélité. Un mot est noble en latin; le mot français qui y répond est bas : si vous vous piquez d'une extrême exactitude, la noblesse du style est donc remplacée par de la bassesse.

Une expression latine est forte et précise; il faut en français plusieurs mots pour la rendre : si vous êtes exact, vous êtes long.

Une expression est hardie dans le latin; elle est tranchante en français : vous remplacez donc la hardiesse par la dureté.

Une suite de mots est harmonieuse dans l'original; ceux qui y répondent immédiatement peuvent n'être pas aussi mélodieux : l'âpreté de sons va donc prendre la place de l'harmonie.

Une image était neuve dans l'auteur latin; elle est usée en français : vous rendez donc une image neuve pour une image triviale.

Un détail géographique, une allusion aux mœurs, pouvait être agréable dans votre auteur au peuple pour lequel il écrivait, et ne l'être pas pour vos lecteurs : vous n'êtes donc qu'étrange, lorsque votre auteur est intéressant.

Que fait donc le traducteur habile? il étudie le caractère des deux langues. Quand leurs génies se rapprochent, il est fidèle; quand ils s'éloignent, il remplit l'intervalle par un équivalent, qui, en conservant à sa langue tous ses droits, s'écarte le moins qu'il est possible du génie de l'auteur. Chaque écrivain a, pour ainsi dire, sa démarche et sa physionomie; il est plus ou moins chaud, plus ou moins rapide, plus ou moins ingénieux : on ne prendra donc pas, pour rendre le style toujours vrai, toujours précis, toujours simple, de Virgile, le style brillant, fécond et diffus d'Ovide.

On consultera ensuite le genre d'ouvrage. On ne traduira pas un poëme didactique comme un poëme épique; les *Géorgiques*, par exemple, comme l'*Énéide*.

Chaque morceau de l'ouvrage a aussi son caractère dépendant du fond des idées et du mouvement du style. Les idées sont simples ou brillantes, gaies ou sombres, riantes ou majestueuses : le traducteur non-seulement ne confondra pas ces différents tons, ces différentes couleurs, mais en saisira, autant qu'il lui sera possible, les nuances principales.

Le mouvement du style dépend surtout de la longueur ou de la brièveté des phrases. Le traducteur ne noiera pas dans de longues périodes des traits détachés qui doivent s'élancer avec vivacité; il ne hachera pas non plus des périodes nombreuses, qui doivent rouler avec majesté.

Il sera surtout fidèle à l'harmonie : dans une traduction en vers, surtout dans une traduction de Virgile, il vaudrait mieux sacrifier quelquefois l'énergie et la justesse que l'harmonie. Il en est de la poésie comme d'un instrument musical; il ne suffit pas que les tons soient justes, il faut qu'ils soient mélodieux. Lorsque Virgile a dit,

Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus;

en vain vous rendrez la force de cette pensée si vous ne représentez pas la majesté de l'harmonie.

Mais c'est surtout l'harmonie imitative qu'il faut s'attacher à rendre. J'avoue que c'est ce qui m'a le plus coûté dans cette traduction : notre langue à cet égard a si peu de ressources! Aussi ai-je passé quelquefois sur les règles ordinaires qui ordonnent la suspension de l'hémistiche et qui proscrivent l'enjambement. J'en citerai quelques exemples; c'est aux connaisseurs à me juger. Lorsque Virgile a dit,

Et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor; ille flagranti, etc.;

pour rendre cette suspension sublime, j'ai osé dire

L'univers ébranlé s'épouvante... le dieu, etc.

Lorsque Virgile, peignant un flot qui tombe, a fait ces vers admirables,

Ad terras immane sonat per saxa, nec ipso
Monte minor procumbit; at ima exæstuat unda, etc.;

pour rendre la pesanteur de cette chute j'ai cru pouvoir hasarder une coupe de vers nouvelle :

Soudain le mont liquide élevé dans les airs
Retombe; un noir limon bouillonne au fond des mers.

Il n'y a pas dans Virgile un seul endroit imitatif pour lequel je n'aie fait les mêmes efforts : mais comme il n'est pas possible que j'aie toujours réussi, je m'en suis dédommagé, autant que je l'ai pu, en mettant de l'harmonie imitative dans plusieurs vers où Virgile n'en a point mis; car il faut être quelquefois supérieur à son original, précisément parce qu'on lui est très-inférieur.

Enfin le traducteur portera le scrupule jusqu'à conserver à chaque membre de phrase la place qu'il occupe, toutes les fois que la gradation naturelle des idées l'exigera. Il s'attachera surtout à rendre chaque trait avec précision. Il ne mettra que rarement en deux vers ce que son auteur exprime en un. Plus un trait gagne en étendue, plus il perd en force : c'est une liqueur spiritueuse, qui lorsqu'on y verse de l'eau diminue de qualité en augmentant de quantité.

C'est surtout dans un ouvrage didactique, comme les *Géorgiques* de Virgile, que la précision est essentielle : un précepte exprimé brièvement se grave bien mieux dans la mémoire, que lorsqu'il est noyé dans une foule de mots qui la surchargent. C'est sans doute dans cette vue que Boileau a rempli son *Art poétique* de vers pleins de précision, et par cette raison faciles à retenir.

J'ai fait tous mes efforts pour être aussi précis que mon original : sur deux mille vers et plus, ma traduction n'excède guère que de deux cent vingt ; et j'ai cherché en cela, non la gloire puérile de faire à peu près le même nombre de vers que Virgile, mais l'avantage d'égaler, autant qu'il m'a été possible, la rapidité de l'original, qui doit à cette qualité un de ses principaux charmes.

Mais le devoir le plus essentiel du traducteur, celui qui les renferme tous, c'est de chercher à produire dans chaque morceau le même effet que son auteur. Il faut qu'il représente, autant qu'il est possible, sinon les mêmes beautés, au moins le même nombre de beautés. Quiconque se charge de traduire contracte une dette ; il faut pour l'acquitter qu'il paye, non avec la même monnaie, mais la même somme : quand il ne peut rendre une image, qu'il y supplée par une pensée ; s'il ne peut peindre à l'oreille, qu'il peigne à l'esprit ; s'il est moins énergique, qu'il soit plus harmonieux ; s'il est moins précis, qu'il soit plus riche. Prévoit-il qu'il doive affaiblir son auteur dans un endroit, qu'il le fortifie dans un autre ; qu'il lui restitue plus bas ce qu'il lui a dérobé plus haut ; en sorte qu'il établisse partout une juste compensation, mais toujours en s'éloignant le moins qu'il sera possible du caractère de l'ouvrage et de chaque morceau. C'est pour cela qu'il est injuste de comparer chaque vers du traducteur au vers du texte qui y répond : c'est sur l'ensemble et l'effet total de chaque morceau qu'il faut juger de son mérite.

Mais pour traduire ainsi il faut non-seulement se remplir, comme on l'a dit si souvent, de l'esprit de son poëte, oublier ses propres mœurs pour prendre les siennes, quitter son pays pour habiter le sien, mais aller chercher ses beautés dans leur source, je veux dire dans la nature : pour mieux imiter la manière dont il a peint les objets il faut voir les objets eux-mêmes ; et à cet égard c'est composer jusqu'à un certain point, que de traduire.

C'est en voyant la campagne, les moissons, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces tableaux délicieux qui ont inspiré l'auteur des *Géorgiques*, que j'ai cru sentir quelque étincelle du feu nécessaire pour le bien rendre. Jamais je n'ai trouvé la nature plus belle qu'en lisant Virgile; jamais je n'ai trouvé Virgile plus admirable qu'en observant la nature : la nature, en un mot, a été pour moi le seul commentaire de celui de tous les poëtes qui l'a le mieux imitée.

Voilà les idées que je me suis faites de la traduction; je sens combien je suis loin de les avoir remplies; mais j'ose dire que cet ouvrage serait parfait s'il n'avait fallu, pour le rendre tel, qu'un goût vif pour la poésie, la plus grande admiration pour Virgile, et le plus grand respect pour le public.

Il y a plusieurs traductions des *Géorgiques* en vers français. On ne connaît guère celle de l'abbé de Marolles, qui traduisait encore plus mal en vers qu'en prose. Il en existe une de Segrais, qui n'a été imprimée qu'après sa mort : on ne la lit pas plus que son *Énéide*. Quelque temps après celle-ci il en parut une de Martin, qu'on a faussement prétendu être le même que Pinchêne, neveu de Voiture, l'un de ces malheureux dont Boileau enchaînait les noms dans ses vers satiriques. Sa traduction, dont on ne peut soutenir la lecture, est cependant supérieure à celle de Segrais, dont Despréaux a vanté les églogues.

Dans les notes qui accompagnent cet ouvrage je ne me suis pas borné à rapporter quelques traits de la mythologie, qu'on peut trouver partout; je me suis attaché surtout à éclaircir les endroits obscurs, qui, malgré la foule des traducteurs et des commentateurs, sont encore en grand nombre. Tantôt j'explique Virgile par Virgile lui-même, en rapprochant les passages qui peuvent s'expliquer mutuellement; tantôt je compare ses préceptes avec ceux des écrivains du même genre, qui l'ont précédé ou suivi. J'ai emprunté de nos auteurs tout ce qui pouvait offrir des objets de comparaison. La partie des plantes offre, je crois, des observations neuves. Enfin, je n'ai rien négligé pour rendre utile cette partie de mon ouvrage; j'ai tâché de faire en sorte qu'elle obtînt grâce pour l'autre, et de réparer, en interprétant bien les vers de Virgile, le tort que je puis leur avoir fait en les traduisant mal.

LES GÉORGIQUES.

LIVRE I.

Je chante les moissons : je dirai sous quel signe
Il faut ouvrir la terre et marier la vigne;
Les soins industrieux que l'on doit aux troupeaux,
Et l'abeille économe, et ses sages travaux.
Astres qui, poursuivant votre course ordonnée,
Conduisez dans les cieux la marche de l'année;
Protecteur des raisins [1], déesse des moissons,
Si l'homme encor sauvage, instruit par vos leçons,
Quitta le gland des bois pour les gerbes fécondes,
Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes;
Divinités des prés, des champs et des forêts,
Faunes aux pieds légers, vous, Nymphes des guérets,
Faunes, Nymphes, venez; c'est pour vous que je chante.
Et toi, dieu du trident, qui de ta main puissante
De la terre frappas le sein obéissant,
Et soudain fis bondir un coursier frémissant,

LIBER PRIMUS.

v. 1 Quid faciet lætas segetes, quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites,
Conveniat; quæ cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori; apibus quanta experientia parcis,
Hinc canere incipiam. Vos, o clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit arista,
Poculaque inventis Acheloia miscuit uvis;
10 Et vos, agrestum præsentia numina, Fauni,
Ferte simul Faunique pedem, Dryadesque puellæ :
Munera vestra cano. Tuque, o, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,

Pallas[2], dont l'olivier enrichit nos rivages;
Vous, jeune dieu de Cée[3], ami des verts bocages,
Pour qui trois cents taureaux, éclatants de blancheur,
Paissent l'herbe nouvelle et l'aubépine en fleur;
Pan, qui sur le Lycée, ou le riant Ménale,
Animes sous tes doigts la flûte pastorale;
Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant[4], qui le premier sillonnas les guérets;
Vous tous, dieux bienfaisants, déesses protectrices,
Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices[5],
Qui versez l'eau des cieux, qui fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons, présidez à mes chants.
Et toi qu'attend le ciel[6], et que la terre adore,
Sous quel titre, ô César, faudra-t-il qu'on t'implore?
Veux-tu[7], le front paré du myrte maternel,
Remplacer Jupiter sur son trône éternel?
Va, préside aux saisons, gouverne le tonnerre,
Protège les cités, fertilise la terre.
Veux-tu sur l'océan[8] un pouvoir souverain?
Le trident de Neptune est remis dans ta main;

Neptune; et cultor nemorum, cui pinguia Ceæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci;
Ipse, nemus linquens patrium saltusque Lycæi,
Pan, ovium custos, tua si tibi Mænala curæ,
Adsis, o Tegeæe, favens; oleæque Minerva
Inventrix, uncique puer monstrator aratri;
Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum;
Dique deæque omnes, studium quibus arva tueri,
Quique novas alitis non ullo semine fruges,
Quique satis largum cœlo demittitis imbrem.
Tuque adeo, quem mox quæ sint habitura deorum
Concilia incertum est: urbesne invisere, Cæsar,
Terrarumque velis curam, et te maximus orbis
Auctorem frugum tempestatumque potentem
Accipiat, cingens materna tempora myrto;
An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant; tibi serviat ultima Thule,
Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis;

Téthys t'offre sa fille ; et, roi des mers profondes,
Tu recevras pour dot tout l'empire des ondes.
Peut-être, plus voisin de tes nobles aïeux,
Nouveau signe d'été [9], veux-tu briller aux cieux ?
Le Scorpion brûlant [10] déjà loin d'Érigone
S'écarte avec respect, et fait place à ton trône.
Choisis : mais garde-toi d'accepter les enfers !
Qu'on vante l'Élysée et ses bois toujours verts ;
Fière d'un sceptre affreux, que Proserpine y règne ;
Toi, je veux qu'on t'adore, et non pas qu'on te craigne.
De nos cultivateurs viens donc guider les mains,
Et commence par eux le bonheur des humains.
Quand la neige au printemps [11] s'écoule des montagnes,
Dès que le doux zéphyr amollit les campagnes,
Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon ;
Qu'un soc longtemps rouillé brille dans le sillon.
Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides ?
Par les soleils brûlants [12], par les frimas humides,
Qu'ils soient deux fois mûris et deux fois engraissés :
Tes greniers crouleront sous tes grains entassés.

Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Qua locus Erigonen inter Chelasque sequentes
Panditur ; ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justa plus parte relinquit :
Quidquid eris, nam te nec sperent Tartara regem,
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,
Quamvis Elysios miretur Græcia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem ;
40 Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis,
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari.
Vere novo, gelidus canis quum montibus humor
Liquitur, et zephyro putris se gleba resolvit,
Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere, et sulco attritu splendescere vomer.
Illa seges demum votis respondet avari
Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit ;
Illius immensæ ruperunt horrea messes.

Toutefois dans le sein d'une terre inconnue [13]
Ne va point vainement enfoncer la charrue :
Observe le climat, connais l'aspect des cieux,
L'influence des vents, la nature des lieux,
Des anciens laboureurs l'usage héréditaire,
Et les biens que prodigue ou refuse une terre.
Dans ces riches vallons la moisson jaunira ;
Sur ces coteaux riants la grappe noircira :
Ici sont des vergers qu'enrichit la culture ;
Là règne un vert gazon qu'entretient la nature ;
Le Tmole [14] est parfumé d'un safran précieux ;
Dans les champs de Saba l'encens croît pour les dieux :
L'Euxin [15] voit le castor se jouer dans ses ondes ;
Le Pont [16] s'enorgueillit de ses mines fécondes ;
L'Inde produit l'ivoire ; et dans ses champs guerriers
L'Épire, pour l'Élide, exerce ses coursiers.
Ainsi jadis le ciel partagea ses largesses,
Lorsqu'un mortel, sauvé [17] des ondes vengeresses,
De fertiles cailloux semant d'affreux déserts,
D'hommes laborieux repeupla l'univers.
Connais donc la nature, et règle-toi sur elle.
Si ton terrain est gras, dès la saison nouvelle

At prius ignotum ferro quam scindimus æquor,
Ventos et varium cœli prædiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum,
Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.
Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ ;
Arborei fetus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides, croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua tura Sabæi ?
At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epiros equarum ?
Continuo has leges æternaque fœdera certis
Imposuit natura locis, quo tempore primum
Deucalion vacuum lapides jactavit in orbem,
Unde homines nati, durum genus. Ergo age, terræ
Pingue solum primis extemplo a mensibus anni,
Fortes invertant tauri, glebasque jacentes

Qu'on y plonge le soc, et que l'été poudreux
Mûrisse les sillons embrasés par ses feux;
Mais si ton sol ingrat n'est qu'une faible arène,
Qu'au retour du Bouvier [18] le soc l'effleure à peine.
Ainsi l'un perd l'excès de sa fécondité;
L'autre de quelque suc est encore humecté.
Qu'un [19] vallon moissonné dorme un an sans culture;
Son sein reconnaissant te paye avec usure :
On sème un pur froment dans le même terrain
Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin [20],
Ou la vesce légère ou ces moissons bruyantes
De pois retentissants dans leurs cosses tremblantes.
Pour l'avoine et le lin [21], et les pavots brûlants,
De leurs sucs nourriciers ils épuisent les champs :
La terre toutefois [22], malgré leurs influences,
Pourra par intervalle admettre ces semences,
Pourvu qu'un sol usé, qu'un terrain sans vigueur,
Par de riches engrais raniment leur langueur.
La terre ainsi repose en changeant de richesses;
Mais un entier repos redouble ses largesses.

Pulverulenta coquat maturis solibus æstas.
At si non fuerit tellus fecunda, sub ipsum
Arcturum tenui sat erit suspendere sulco.
Illic, officiant lætis ne frugibus herbæ;
Hic, sterilem exiguus ne deserat humor arenam.
Alternis idem tonsas cessare novales,
Et segnem patiere situ durescere campum;
Aut ibi flava seres, mutato sidere, farra,
Unde prius lætum siliqua quassante legumen,
Aut tenuis fetus viciæ, tristisque lupini
Sustuleris fragiles calamos silvamque sonantem,
Urit enim lini campum seges, urit avenæ,
Urunt lethæo perfusa papavera somno.
Sed tamen alternis facilis labor; arida tantum
Ne saturare fimo pingui pudeat sola, neve
Effetos cinerem immundum jactare per agros.
Sic quoque mutatis requiescunt fetibus arva;
Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.

Cérès approuve encor que des chaumes flétris [23]
La flamme en petillant dévore les débris :
Soit que les sels heureux d'une cendre fertile
Deviennent pour la terre un aliment utile ;
Soit que le feu l'épure, et chasse le venin
Des funestes vapeurs qui dorment dans son sein ;
Soit qu'en la dilatant par sa chaleur active
Il ouvre des chemins à la séve captive ;
Soit qu'enfin, resserrant les pores trop ouverts
D'un sol que fatiguait l'inclémence des airs,
Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant, il en ferme l'entrée.
Vois-tu ce laboureur [24], constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux ;
Écraser, sous le poids des longs râteaux qu'il traîne,
Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine,
Gourmander sans relâche un terrain paresseux ?
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.
J'aime des hivers secs [25] et des étés humides :
L'été des sillons frais, l'hiver des champs arides,

Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis :
Sive inde occultas vires et pabula terræ
Pinguia concipiunt ; sive illis omne per ignem
Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor ;
Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat qua succus in herbas ;
Seu durat magis, et venas astringit hiantes,
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.
Multum adeo, rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva ; neque illum
Flava Ceres alto nequidquam spectat Olympo ;
Et qui, proscisso quæ suscitat æquore terga,
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.
Humida solstitia atque hiemes orate serenas,
Agricolæ : hiberno lætissima pulvere farra,

Sont un garant certain de la fertilité :
C'est alors que, surpris de leur fécondité,
Et le riche Gargare [26], et l'heureuse Mysie,
Enfantent ces moissons qui nourrissent l'Asie.
Au maître des saisons adresse donc tes vœux.
  Mais l'art du laboureur peut tout après les dieux.
Dans les champs la semence est-elle déposée,
Il la couvre à l'instant sous la glèbe écrasée;
Puis d'un fleuve, coupé par de nombreux canaux [27],
Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
  Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
Aussitôt je le vois par une douce pente
Amener, du sommet d'un rocher sourcilleux,
Un docile ruisseau, qui sur un lit pierreux
Tombe, écume, et, roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime la verdure.
  Tantôt, pour empêcher qu'un frêle chalumeau
Ne languisse accablé sous un riche fardeau,
Dès qu'il voit du sillon sortir ses blés superbes,
Il livre à ses troupeaux le vain luxe des herbes.
Tantôt son bras actif, desséchant des marais,
De leurs dormantes eaux délivre les guérets;

Lætus ager; nullo tantum se Mysia cultu
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.
  Quid dicam, jacto qui semine cominus arva
Insequitur, cumulosque ruit male pinguis arenæ?
Deinde satis fluvium inducit rivosque sequentes?
  Et, quum exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit. Illa cadens raucum per levia murmur
110 Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.
  Quid, qui, ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenera depascit in herba,
Quum primum sulcos æquant sata? quique paludis
Collectum humorem bibula deducit arena?
Præsertim incertis si mensibus amnis abundans
Exit, et obducto late tenet omnia limo,
Unde cavæ tepido sudant humore lacunæ.

Surtout lorsque, gonflant ses ondes orageuses,
Un fleuve a submergé les campagnes fangeuses,
Et que du noir limon dont les champs sont couverts
L'exhalaison impure empoisonne les airs.
Mais malgré tant de soins, malheureux que nous sommes!
Malgré les animaux qui secondent les hommes,
Tout n'est pas fait encor; crains pour tes jeunes blés [28]
L'ombre, et l'herbe indomptable, et les brigands ailés [29].
Tel est l'arrêt fatal du maître du tonnerre :
Lui-même il força l'homme [30] à cultiver la terre,
Et, n'accordant ses fruits qu'à nos soins vigilants,
Voulut que l'indigence éveillât les talents.
Avant lui point d'enclos, de bornes, de partage;
La terre était de tous le commun héritage;
Et sans qu'on l'arrachât, prodigue de son bien,
La terre donnait plus à qui n'exigeait rien.
C'est lui qui, proscrivant une oisive opulence,
Partout de son empire exila l'indolence.
Il endurcit la terre, il souleva les mers,
Nous déroba le feu, troubla la paix des airs,
Empoisonna la dent des vipères livides,
Contre l'agneau craintif arma les loups avides,

Nec tamen, hæc quum sint hominumque boumque labores
Versando terram experti, nihil improbus anser,
Strymoniæque grues, et amaris intuba fibris,
Officiunt, aut umbra nocet. Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit, primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno.
Ante Jovem nulli subigebant arva coloni;
Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat. In medium quærebant; ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri,
Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina repressit;

Dépouilla de leur miel [31] les riches arbrisseaux,
Et du vin dans les champs fit tarir les ruisseaux.
Enfin l'art à pas lents vint adoucir nos peines ;
Le caillou rend le feu recélé de ses veines ;
Le terre obéissante et les flots étonnés
Par la rame et le soc déjà sont sillonnés;
Déjà le nocher compte et nomme les étoiles;
Des chiens lancent un cerf, le chasseur tend ses toiles;
La glu trompe l'oiseau; le crédule poisson
Tombe dans des filets ou pend à l'hameçon.
Bientôt le fer rougit dans la fournaise ardente;
J'entends crier la dent de la lime mordante;
L'acier coupe le bois que déchiraient les coins.
Tout cède aux longs travaux, et surtout aux besoins.
Quand Dodone [32] aux mortels refusa leur pâture,
Cérès vint des guérets leur montrer la culture.
De ces nouveaux bienfaits sont nés des soins nouveaux :
La rouille [33] vient ronger le fruit de nos travaux
La ronce naît en foule [34], et les épis périssent;
D'arbustes épineux les sillons se hérissent;

Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam;
Ut silicis venis abstrusum excuderet ignem.
Tunc alnos primum fluvii sensere cavatas;
Navita tum stellis numeros et nomina fecit,
Pleiadas, Hyadas claramque Lycaonis Arcton.
Tum laqueis captare feras, et fallere visco,
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus.
Atque alius latum funda jam verberat amnem;
Alta petens, pelagoque alius trahit humida lina.
Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ;
Nam primi cuneis scindebant fissile lignum :
Tum variæ venere artes. Labor omnia vicit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas.
Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit, quum jam glandes atque arbuta sacræ
Deficerent silvæ, et victum Dodona negaret.
Mox et frumentis labor additus, ut mala culmos
Esset rubigo, segnisque horreret in arvis

Et Cérès, à côté de ses plus riches dons,
Voit triompher l'ivraie et régner les chardons.
  Tourmente donc la terre, appelle donc la pluie,
Chasse l'avide oiseau, détruis l'ombre ennemie;
Ou, bientôt affamé près d'un riche voisin,
Retourne au gland des bois pour assouvir ta faim.
  Mais les moments sont chers : hâte-toi de connaître
Ce qui doit composer ton arsenal champêtre.
D'abord on forge un soc; on taille des traîneaux [35];
De leurs ongles de fer on arme des râteaux;
On entrelace en claie un arbuste docile;
Le van [36] chasse des grains une paille inutile;
Le madrier pesant te sert à les fouler;
Et des chars au besoin seront prêts à rouler.
Sans tous ces instruments, il n'est point de culture.
  De la charrue enfin dessinons la structure.
D'abord il faut choisir [37] pour en former le corps
Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts.
Le joug qui t'asservit ton robuste attelage,
Le manche qui conduit le champêtre équipage,

Carduus. Intereunt segetes; subit aspera silva,
Lappæque tribulique; interque nitentia culta
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.
  Quod nisi et assiduis terram insectabere rastris,
Et sonitu terrebis aves, et ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaveris imbrem;
Heu! magnum alterius frustra spectabis acervum,
Concussaque famem in silvis solabere quercu.
160 Dicendum, et quæ sint duris agrestibus arma,
Queis sine nec potuere seri, nec surgere messes.
Vomis, et inflexi primum grave robur aratri,
Tardaque Eleusinæ matris volventia plaustra,
Tribulaque, traheæque, et iniquo pondere rastri;
Virgea præterea Celei vilisque supellex,
Arbuteæ crates, et mystica vannus Iacchi;
Omnia quæ multo ante memor provisa repones,
Si te digna manet divini gloria ruris.
  Continuo in silvis magna vi flexa domatur
170 In burim, et curvi formam accipit ulmus aratri.

Pour soulager tes mains et le front de tes bœufs,
Du bois le plus léger seront formés tous deux.
Le fer, dont le tranchant dans la terre se plonge,
S'enchâsse entre deux coins, d'où sa pointe s'allonge.
Aux deux côtés du soc de larges orillons,
En écartant la terre, exhaussent les sillons.
De huit pieds en avant que le timon s'étende;
Sur deux orbes roulant[38] que ta main le suspende:
Et qu'enfin tout ce bois, éprouvé par les feux,
Se durcisse à loisir sur ton foyer fumeux.
Il est mille autres soins consacrés par nos pères;
Ne dédaigne donc pas ces préceptes vulgaires.
D'abord, qu'un long cylindre également roulé
Aplanisse la terre où tu battras le blé.
Si d'un ciment visqueux tes mains ne la pétrissent,
D'herbes et d'animaux les fentes se remplissent :
Là, l'immonde crapaud dans un coin s'assoupit;
Dans son trou tortueux la taupe se tapit;
Prévoyant les besoins de la triste vieillesse,
La fourmi diligente y butine sans cesse;
Le charançon [39] dévore un vaste amas de grains ;
Et le mulot remplit ses greniers souterrains.

Huic a stirpe pedes temo protentus in octo,
Binæ aures, duplici aptantur dentalia dorso.
Cæditur et tilia ante jugo levis, altaque fagus,
Stivaque, quæ currus a tergo torqueat imos :
Et suspensa focis exploret robora fumus.
Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas.
Area cum primis ingenti æquanda cylindro,
Et vertenda manu, et creta solidanda tenaci,
180 Ne subeant herbæ, neu pulvere victa fatiscat,
Tum variæ illudant pestes : sæpe exiguus mus
Sub terris posuitque domos atque horrea fecit;
Aut oculis capti fodere cubilia talpæ;
Inventusque cavis bufo, et quæ plurima terræ
Monstra ferunt; populatque ingentem farris acervum
Curculio, atque inopi metuens formica senectæ.

Peut-être voudrais-tu, dès la saison de Flore,
Prévoir ce que pour toi l'été va faire éclore?
Regarde l'amandier reverdir tous les ans,
Et courber en festons ses rameaux odorants :
Abonde-t-il en fleurs, par des chaleurs ardentes
Le soleil mûrira des moissons abondantes;
Si des feuilles sans fruit surchargent ses rameaux,
Le fléau ne battra que de vains chalumeaux.
Des légumes souvent [40] l'enveloppe infidèle
Déguise la maigreur des fruits qu'elle recèle.
Pour qu'ils soient mieux nourris, et pour rendre le grain
Plus prompt à s'amollir en bouillant dans l'airain,
J'ai vu dans le marc d'huile et dans une eau nitrée
Détremper la semence avec soin préparée :
Remède infructueux! inutiles secrets!
Les grains les plus heureux, malgré tous ces apprêts,
Dégénèrent enfin, si l'homme avec prudence
Tous les ans ne choisit la plus belle semence.
Tel est l'arrêt du sort : tout marche à son déclin.
Je crois voir un nocher qui, la rame à la main,
Lutte contre les flots, et les fend avec peine;
Suspend-il ses efforts, l'onde roule et l'entraîne.

Contemplator item, quum se nux plurima silvis
Induet in florem, et ramos curvabit olentes.
Si superant fetus, pariter frumenta sequentur,
Magnaque cum magno veniet tritura calore;
At si luxuria foliorum exuberat umbra,
Nequidquam pingues palea teret area culmos.
Semina vidi equidem multos medicare serentes,
Et nitro prius et nigra perfundere amurca,
Grandior ut fetus siliquis fallacibus esset,
Et, quamvis igni exiguo properata maderent,
Vidi lecta diu, et multo spectata labore,
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quæque manu legeret. Sic omnia fatis
In pejus ruere, ac retro sublapsa referri.
Non aliter quam qui adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit; si brachia forte remisit,

Il faut savoir encore interroger les cieux.
L'Arcture, les Chevreaux, le Dragon lumineux,
Sont pour le laboureur d'aussi fidèles guides
Que pour l'adroit nocher qui sur des mers perfides,
Implorant son pays, la terre, et le repos,
Du détroit de Léandre ose affronter les flots.
Observe donc leur cours. Sitôt que la Balance
Du travail, du repos, du bruit et du silence,
Rendra l'empire égal, et du trône des airs
Entre l'ombre et le jour suspendra l'univers,
Avant que des vents froids [41] le souffle la resserre,
Tandis qu'elle est traitable, on façonne la terre :
De tes taureaux nerveux aiguillonne les flancs;
Sème l'orge [42], le lin, les pavots nourrissants;
Ne quitte point le soc : hâte-toi; les tempêtes
Vont verser les torrents suspendus sur nos têtes.
Sitôt que dans nos champs [43] Zéphire est de retour,
On y sème la fève; et quand l'astre du jour [44],
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carrière,
Engloutit Sirius [45] dans des flots de lumière,
Les sillons amollis reçoivent les sainfoins,
Et le millet doré [46] redemande tes soins.

Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.
Præterea tam sunt Arcturi sidera nobis
Hædorumque dies servandi, et lucidus Anguis,
Quam quibus in patriam ventosà per æquora vectis
Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi.
Libra die somnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividit orbem,
210 Exercete, viri, tauros; serite hordea campis,
Usque sub extremum brumæ intractabilis imbrem.
Nec non et lini segetem, et Cereale papaver
Tempus humo tegere, et jamdudum incumbere aratris,
Dum sicca tellure licet, dum nubila pendent.
Vere fabis satio : tum te quoque, medica, putres
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura,
Candidus auratis aperit quum cornibus annum
Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro.

Préfères-tu des blés, dont les gerbes flottantes
Roulent au gré de vents leurs ondes jaunissantes,
Attends jusqu'au lever [47] de la Couronne d'or.
Plusieurs jettent leurs grains quand Maïa luit encor :
Mais la terre à regret reçoit cette semence,
Et de maigres épis trompent leur espérance.
La faisole à tes soins a-t-elle quelque part,
Jusqu'à l'humble lentille abaisses-tu ton art,
Attends que dans les cieux [48] disparaisse l'Arcture,
Et poursuis jusqu'au temps où règne la froidure.
Pour régler nos travaux, pour marquer les saisons,
L'art divisa du ciel les vastes régions.
Soleil, âme du monde, océan de lumière,
Douze astres différents partagent ta carrière.
Cinq zones [49] de l'olympe embrassent le contour :
L'une des feux brûlants est l'aride séjour;
Deux autres, qu'en tout temps attriste la froidure,
Des deux pôles glacés ont formé la ceinture :
Mais entre ces glaçons et ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels;

At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabis aristis;
Ante tibi Eoæ Atlantides abscondantur,
Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,
Debita quam sulcis committas semina, quamque
Invitæ properes anni spem credere terræ.
Multi ante occasum Maiæ cœpere : sed illos
Exspectata seges vanis elusit aristis.
Si vero viciamque seres vilemque faselum,
Nec Pelusiacæ curam aspernabere lentis;
Haut obscura cadens mittet tibi signa Bootes.
Incipe, et ad medias sementem extende pruinas.
Idcirco certis dimensum partibus orbem
Per duodena regit mundi sol aureus astra.
Quinque tenent cœlum zonæ, quarum una corusco
Semper sole rubens, et torrida semper ab igni;
Quam circum extremæ dextra lævaque trahuntur,
Cærulea glacie concretæ atque imbribus atris.

Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.
  Le globe vers le Nord [50], hérissé de frimas,
S'élève, et redescend vers les brûlants climats.
Notre pôle des cieux voit la clarté sublime :
Du Tartare profond l'autre touche l'abîme.
Calisto [51], dont le char craint le flots de Téthys,
Vers les glaces du Nord brille auprès de son fils;
Le Dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense.
Le pôle du Midi [52], noir séjour du silence,
N'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit :
Peut-être en nous quittant Phébus chez eux s'enfuit;
Et lorsque ses coursiers nous soufflent la lumière,
Pour eux l'obscure nuit commence sa carrière.
  Le globe ainsi connu t'annonce les saisons;
Quand il faut ou semer, ou couper les moissons,
Abattre le sapin destiné pour Neptune,
Aux infidèles mers confier sa fortune :

Has inter mediamque duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divum, via secta per ambas,
Obliquus qua se signorum verteret ordo.
Mundus, ut ad Scythiam Rhipæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in austros.
Hic vertex nobis semper sublimis; at illum
Sub pedibus Styx atra videt Manesque profundi.
Maximus hic flexu sinuoso elabitur Anguis
Circum, perque duas in morem fluminis Arctos
Arctos Oceani metuentes æquore tingi.
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox
Semper, et obtenta densantur nocte tenebræ;
Aut redit a nobis Aurora diemque reducit;
Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper.
  Hinc tempestates dubio prædiscere cœlo
Possumus, hinc messisque diem tempusque serendi;
Et quando infidum remis impellere marmor
Conveniat; quando armatas deducere classes,
Aut tempestivam silvis evertere pinum.

Et ce n'est pas en vain que ces astres brillants
En quatre temps égaux nous partagent les ans.
Plusieurs font à loisir, retenus par l'orage,
Ce qu'il faudrait hâter sous un ciel sans nuage :
Ils aiguisent leur soc, ils comptent leurs boisseaux;
Creusent une nacelle [53], ou marquent leurs troupeaux;
Préparent des liens à leurs vignes naissantes;
Taillent des pieux aigus, des fourches menaçantes :
La meule met en poudre [54] ou le feu cuit leurs grains;
Et le jonc en panier s'arrondit sous leurs mains.
Les fêtes même il est un travail légitime.
Ne peut-on pas alors sans scrupule et sans crime
Tendre un piége aux oiseaux, embraser des buissons,
D'un mur tissu d'épine entourer ses moissons,
Ou rafraîchir ses prés que la chaleur altère,
Ou baigner ses brebis [55] dans une eau salutaire?
C'est dans ces mêmes jours que, libre de travaux,
Chacun porte aux cités les présents des hameaux;
Et, rapportant chez soi les tributs de la ville [56],
Presse les pas tardifs de son âne indocile.
La lune apprend aussi, dans son cours inégal,
Quel jour à tes travaux est propice ou fatal.

Nec frustra signorum obitus speculamur et ortus,
Tempóribusque parem diversis quatuor annum.
Frigidus agricolam si quando continet imber,
260 Multa, forent quæ mox cœlo properanda sereno,
Maturare datur. Durum procudit arator
Vomeris obtusi dentem ; cavat arbore lintres;
Aut pecori signum, aut numeros impressit acervis.
Exacuunt alii vallos furcasque bicornes,
Atque Amerina parant lentæ retinacula viti.
Nunc facilis rubea texatur fiscina virga;
Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo.
Quippe etiam festis quædam exercere diebus
Fas et jura sinunt : rivos deducere nulla
270 Relligio vetuit, segeti prætendere sepem,
Insidias avibus moliri, incendere vepres,
Balantumque gregem fluvio mersare salubri.

Le cinquième est funeste ; en ce jour de colère
Naquirent Érinnys, Tisiphone, Mégère,
Et vous, fameux Titans, géants audacieux,
Que la Terre enfanta pour attaquer les cieux.
Trois fois, roulant des monts [57] arrachés des campagnes,
Leur audace entassa montagnes sur montagnes,
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa ;
Trois fois, le foudre en main, le dieu les renversa.
Au dixième croissant de la lune nouvelle,
On peut du fier taureau dompter le front rebelle,
Planter la jeune vigne, ou d'une agile main
Promener la navette errante sur le lin.
Une clarté plus pure embellit le neuvième :
Le brigand le redoute, et le voyageur l'aime.
Chacun a son emploi ; mais dans ce choix du temps,
Ainsi que d'heureux jours, il est d'heureux instants.
Faut-il couper le chaume, on le coupe sans peine,
Quand la nuit l'a mouillé de son humide haleine :
Pour dépouiller les prés attends que sur les fleurs
L'Aurore en souriant ait répandu ses pleurs.

Sæpe oleo tardi costas agitator aselli
Vilibus aut onerat pomis, lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis, urbe reportat.
Ipsa dies alios alio dedit ordine luna
Felices operum. Quintam fuge ; pallidus Orcus,
Eumenidesque satæ ; tum partu Terra nefando
Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres.
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum
Ter Pater exstructos disjecit fulmine montes.
Septima post decimam felix, et ponere vitem,
Et prensos domitare boves, et licia telæ
Addere : nona fugæ melior, contraria furtis.
Multa adeo gelida melius se nocte dedere,
Aut quum sole novo terras irrorat Eous.
Nocte leves melius stipulæ, nocte arida prata
Tondentur ; noctes lentus non deficit humor.

Plusieurs pendant l'hiver, près d'un foyer antique,
Veillent à la lueur d'une lampe rustique :
Leur compagne près d'eux, partageant leurs travaux,
Tantôt d'un doigt léger fait rouler ses fuseaux ;
Tantôt cuit dans l'airain le doux jus de la treille,
Et charme par ses chants la longueur de la veille.
Mais c'est en plein soleil, dans l'ardente saison,
Qu'au tranchant de la faux on livre la moisson,
Que sur l'épi doré le fléau se déploie.
Donne aux soins les beaux jours, et l'hiver à la joie.
L'hiver, tel qu'un nocher qui, plein d'un doux transport,
Couronne ses vaisseaux triomphants dans le port,
Tranquille sous le chaume, à l'abri des tempêtes,
L'heureux cultivateur donne ou reçoit des fêtes :
Pour lui ces tristes jours rappellent la gaîté ;
Il s'applaudit l'hiver des travaux de l'été.
Alors même sa main n'est pas toujours oisive ;
De l'arbre de Pallas il recueille l'olive ;
Le myrte de Vénus lui cède un fruit sanglant,
Et le laurier sa graine, et les chênes leur gland.
Les flots sont-ils glacés, les champs couverts de neige,
Il tend des rets au cerf, prend l'oiseau dans un piége,

Et quidam seros hiberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto.
Interea, longum cantu solata laborem,
Arguto conjux percurrit pectine telas,
Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem,
Et foliis undam trepidi despumat aheni.
At rubicunda Ceres medio succiditur æstu,
Et medio tostas æstu terit area fruges.
Nudus ara, sere nudus : hiems ignava colono.
300 Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur,
Mutuaque inter se læti convivia curant.
Invitat genialis hiems, curasque resolvit.
Ceu pressæ quum jam portum tetigere carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.
Sed tamen et quernas glandes tum stringere tempus,
Et lauri baccas, oleamque, cruentaque myrta ;

Ou presse un lièvre agile, ou, la fronde à la main,
Fait siffler un caillou qui terrasse le daim.
D'autres temps, d'autres soins. Dirai-je à quels désastres
De l'automne orageux nous exposent les astres,
Quand les jours sont moins longs, les soleils moins ardents ;
Ou quels torrents affreux épanche le printemps,
Quand le blé d'épis verts a hérissé les plaines,
Et des flots d'un lait pur déjà gonfle ses veines ?
L'été même, à l'instant qu'on liait en faisceaux
Les épis jaunissants qui tombent sous la faux,
J'ai vu les vents, grondant sur ces moissons superbes,
Déraciner les blés, se disputer les gerbes,
Et, roulant leurs débris dans de noirs tourbillons,
Enlever, disperser les trésors des sillons.
Tantôt un vaste amas d'effroyables nuages,
Dans ses flancs ténébreux couvant de noirs orages,
S'élève, s'épaissit, se déchire ; et soudain
La pluie, à flots pressés, s'échappe de son sein ;
Le ciel descend en eaux, et couche sur les plaines
Ces riantes moissons, vains fruits de tant de peines ;

Tum gruibus pedicas et retia ponere cervis,
Auritosque sequi lepores ; tum figere damas,
Stuppea torquentem Balearis verbera fundæ,
Quum nix alta jacet, glaciem quum flumina trudunt.
Quid tempestates auctumni et sidera dicam ?
Atque, ubi jam breviorque dies, et mollior æstas,
Quæ vigilanda viris ? vel, quum ruit imbriferum ver,
Spicea jam campis quum messis inhorruit, et quum
Frumenta in viridi stipula lactentia turgent ?
Sæpe ego, quum flavis messorem induceret arvis
Agricola, et fragili jam stringeret hordea culmo,
Omnia ventorum concurrere prælia vidi,
Quæ gravidam late segetem ab radicibus imis
Sublime expulsam eruerent ; ita turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem stipulasque volantes.
Sæpe etiam immensum cœlo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes ; ruit arduus æther,

Les fossés sont remplis; les fleuves débordés
Roulent en mugissant dans les champs inondés;
Les torrents bondissants précipitent leur onde,
Et des mers en courroux [58] le noir abîme gronde.
Dans cette nuit affreuse, environné d'éclairs,
Le roi des dieux s'assied sur le trône des airs :
La terre tremble au loin sous son maître qui tonne;
Les animaux ont fui [59]; l'homme éperdu frissonne;
L'univers ébranlé [60] s'épouvante... Le dieu,
D'un bras étincelant dardant un trait de feu,
De ces monts si souvent mutilés par la foudre,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre,
Et leur sommet brisé vole en éclats fumants :
Le vent croît, l'air frémit d'horribles sifflements;
En torrents redoublés les vastes cieux se fondent;
La rive au loin gémit, et les bois lui répondent.
Pour prévenir ces maux, lis aux voûtes des cieux;
Suis dans son cours errant le messager des dieux;
Observe si Saturne [61] est d'un heureux présage :
Surtout aux dieux des champs présente un pur hommage.

Et pluvia ingenti sata læta boumque labores
Diluit; implentur fossæ, et cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.
Ipse Pater, media nimborum in nocte, corusca
Fulmina molitur dextra; quo maxima motu
Terra tremit; fugere feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor. Ille flagranti
Aut Atho, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit. Ingeminant austri, et densissimus imber;
Nunc nemora ingenti vento, nunc litora plangunt.
Hoc metuens, cœli menses et sidera serva,
Frigida Saturni sese quo stella receptet,
Quos ignis cœli Cyllenius erret in orbes.
In primis venerare deos, atque annua magnæ
Sacra refer Cereri, lætis operatus in herbis,
Extrmæ sub casum hiemis, jam vere sereno :
Tunc agni pingues, et tunc mollissima vina;
Tunc somni dulces densæque in montibus umbræ.

Quand l'ombrage [62] au printemps invite au doux sommeil,
Lorsque l'air est plus doux, l'horizon plus vermeil,
Les vins plus délicats, les victimes plus belles,
Offre des vœux nouveaux pour des moissons nouvelles;
Choisis pour temple un bois, un gazon pour autel,
Pour offrande du vin [63], et du lait, et du miel:
Trois fois autour des blés on conduit la victime;
Et trois fois enivré d'une joie unanime,
Un chœur nombreux la suit en invoquant Cérès:
Même, avant que le fer [64] dépouille les guérets,
Tous entonnent un hymne; et couronné de chêne,
Chacun d'un pied pesant frappe gaîment la plaine.
Si ce culte pieux n'obtient pas de beaux jours,
La lune de l'orage annonce au moins le cours;
Et le berger connaît par d'assurés présages
Quand il doit éviter les lointains pâturages.
Au premier sifflement des vents tumultueux,
Tantôt, au haut des monts, d'un bruit impétueux
On entend les éclats; tantôt les mers profondes
Soulèvent en grondant et balancent leurs ondes,
Tantôt court sur la plage un long mugissement,
Et les noires forêts murmurent sourdement.

Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret;
Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho,
Terque novas circum felix eat hostia fruges;
Omnis quam chorus et socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta; neque ante
Falcem maturis quisquam supponat aristis,
Quam Cereri torta redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos, et carmina dicat.
Atque hæc ut certis possimus discere signis,
Æstusque, pluviasque, et agentes frigora ventos,
Ipse Pater statuit, quid menstrua luna moneret,
Quo signo caderent austri, quid sæpe videntes
Agricolæ propius stabulis armenta tenerent.
Continuo, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor; aut resonantia longe

Que je plains les nochers, lorsqu'aux prochains rivages
Les plongeons effrayés, avec des cris sauvages,
Volent du sein de l'onde, ou quand l'oiseau des mers
Parcourt en se jouant les rivages déserts,
Ou lorsque le héron, les ailes étendues,
De ses marais s'élance, et se perd dans les nues!
Quelquefois, de l'orage avant-coureur brûlant,
Des cieux se précipite un astre étincelant,
Et dans le sein des nuits, qu'il rend encor plus sombres,
Traîne de longs éclairs qui sillonnent les ombres :
Tantôt on voit dans l'air des feuilles voltiger,
Et la plume, en tournant, sur les ondes nager.
Si l'éclair brille au nord; de l'Eure et de Zéphire
Si la foudre en éclat ébranle au loin l'empire :
Alors, ô laboureur, crains les torrents des cieux;
Nochers, ployez la voile, et redoublez vos vœux.
Que dis-je? tout prédit l'approche des orages.
Nul, sans être averti, n'éprouva leurs ravages :
Déjà l'arc éclatant qu'Iris [65] trace dans l'air
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer;
La grue, avec effroi s'élançant des vallées,
Fuit ces noires vapeurs de la terre exhalées;

Litora misceri, et nemorum increbrescere murmur.
360 Jam sibi tum curvis male temperat unda carinis,
Quum medio celeres revolant ex æquore mergi,
Clamoremque ferunt ad litora; quumque marinæ
In sicco ludunt fulicæ; notasque paludes
Deserit, atque altam supra volat ardea nubem.
Sæpe etiam stellas, vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram
Flammarum longos a tergo albescere tractus;
Sæpe levem paleam et frondes volitare caducas,
Aut summa nantes in aqua colludere plumas.
370 At Boreæ de parte trucis quum fulminat, et quum
Eurique Zephyrique tonat domus, omnia plenis
Rura natant fossis, atque omnis navita ponto
Humida vela legit. Numquam imprudentibus imber
Obfuit : aut illum surgentem vallibus imis

Le taureau hume l'air par ses larges naseaux ;
La grenouille se plaint au fond de ses roseaux ;
L'hirondelle en volant effleure le rivage ;
Tremblante pour ses œufs, la fourmi déménage ;
Et des affreux corbeaux les noires légions
Fendent l'air, qui frémit sous leurs longs bataillons.
Vois les oiseaux des mers et ceux que les prairies
Nourrissent près des eaux sur des rives fleuries ;
De leur séjour humide on les voit s'approcher,
Offrir leur tête aux flots qui battent le rocher,
Promener sur les eaux leur troupe vagabonde,
Se plonger dans leur sein, reparaître sur l'onde,
S'y replonger encore, et par cent jeux divers
Annoncer les torrents suspendus dans les airs.
Seule, errant à pas lents sur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle aussi l'orage.
Le soir la jeune fille, en tournant son fuseau,
Tire encor de sa lampe un présage nouveau,
Lorsque la mèche en feu, dont la clarté s'émousse,
Se couvre, en petillant, de noirs flocons de mousse.

Aeriæ fugere grues ; aut bucula, cœlum
Suspiciens, patulis captavit naribus auras ;
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo,
Et veterem in limo ranæ cecinere querelam.
Sæpius et tectis penetralibus extulit ova
380 Angustum formica terens iter ; et bibit ingens
Arcus ; et e pastu decedens agmine magno
Corvorum increpuit densis exercitus alis.
Jam varias pelagi volucres, et quæ Asia circum
Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri,
Certatim largos humeris infundere rores,
Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassum videas gestire lavandi.
Tum cornix plena pluviam vocat improba voce,
Et sola in sicca secum spatiatur arena.
390 Nec nocturna quidem carpentes pensa puellæ
Nescivere hiemem, testa quum ardente viderent
Scintillare oleum, et putres concrescere fungos.

Mais la sérénité reparaît à son tour :
Des signes non moins sûrs t'annoncent son retour ;
Des astres plus brillants ont peuplé l'hémisphère ;
La Lune sur son char le dispute à son frère ;
On ne voit plus dans l'air des nuages errants
Flotter, comme la laine éparse au gré des vents ;
Ni l'oiseau de Thétis [66] sur l'humide rivage
Aux rayons du soleil étaler son plumage ;
Ni ces vils animaux dans la fange engraissés
Délier des épis les faisceaux dispersés.
Enfin l'air s'éclaircit ; du sommet des montagnes
Le brouillard affaissé descend dans les campagnes ;
Et le triste hibou, le soir au haut des toits,
En longs gémissements ne traîne plus sa voix.
Tantôt l'affreux Nisus [67], avide de vengeance,
Sur sa fille, à grand bruit, du haut des cieux s'élance ;
Scylla vole et fend l'air ; Nisus vole et la suit ;
Scylla, plus prompte encore, se détourne et s'enfuit.
Même les noirs corbeaux, bannissant la tristesse,
Annoncent les beaux jours par trois cris d'allégresse,

Ne minus ex imbri soles et aperta serena
Prospicere, et certis poteris cognoscere signis.
Nam neque tum stellis acies obtusa videtur,
Nec fratris radiis obnoxia surgere luna ;
Tenuia nec lanæ per cœlum vellera ferri.
Non tepidum ad solem pennas in litore pandunt
Dilectæ Thetidi alcyones ; non ore solutos
400 Immundi meminere sues jactare maniplos.
At nebulæ magis ima petunt, campoque recumbunt,
Solis et occasum servans de culmine summo
Nequidquam seros exercet noctua cantus.
Apparet liquido sublimis in aere Nisus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo.
Quacumque illa levem fugiens secat æthera pennis,
Ecce inimicus, atrox, magno stridore per auras
Insequitur Nisus ; qua se fert Nisus ad auras,
Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.
410 Tum liquidas corvi presso ter gutture voces

Et d'un gosier moins rauque expriment leur gaîté :
Souvent, au haut de l'arbre où flotte leur cité,
Vous voyez leurs ébats agiter le feuillage;
Une douceur secrète attendrit leur ramage :
Ils aiment à revoir, depuis longtemps bannis,
Leur arbre hospitalier, leur famille et leurs nids.
  Non que du ciel [68] en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique ait mis quelque étincelle :
L'instinct seul les éclaire : et lorsque ces vapeurs
D'où naissent tour à tour le froid et les chaleurs,
Ou des vents inconstants lorsque l'humide haleine
Change pour nous des cieux l'influence incertaine,
Les êtres animés changent avec le temps :
Ainsi, muet l'hiver, l'oiseau chante au printemps.
Ainsi l'agneau bondit sur le naissant herbage,
Et même le corbeau pousse un cri moins sauvage.
  Mais, malgré ces leçons, crains-tu d'être séduit
Par le perfide éclat d'une brillante nuit,
Du Soleil, de sa sœur, observe la carrière.
Quand la jeune Phébé rassemble sa lumière,

Aut quater ingeminant; et sæpe cubilibus altis,
Nescio qua præter solitum dulcedine læti,
Inter se foliis strepitant; juvat imbribus actis
Progeniem parvam dulcesque revisere nidos.
  Haud equidem credo quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major;
Verum, ubi tempestas et cœli mobilis humor
Mutavere vias, et Jupiter uvidus austris
Denset, erant quæ rara modo, et quæ densa, relaxat,
420 Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt. Hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, et ovantes gutture corvi.
  Si vero solem ad rapidum lunasque sequentes
Ordine respicies, nunquam te crastina fallet
Hora, neque insidiis noctis capiere serenæ.
Luna, revertentes quum primum colligit ignes,
Si nigrum obscuro comprenderit aera cornu,

Si son croissant terni s'émousse dans les airs,
La pluie alors menace et la terre et les mers.
Du fard de la pudeur peint-elle son visage,
Des vents prêts à gronder c'est le plus sûr présage.
Le quatrième jour [69] (cet augure est certain),
Si son arc est brillant, si son front est serein,
Durant le mois entier que ce beau jour amène,
Le ciel sera sans eau, l'Aquilon sans haleine,
L'océan sans tempête; et les nochers heureux [70]
Bientôt sur le rivage acquitteront leurs vœux.
  Le soleil à son tour t'instruit, soit dès l'aurore,
Soit lorsque de ses feux l'occident se colore.
Si de taches semé, sous un voile ennemi
Son disque renaissant se dérobe à demi,
Crains les vents pluvieux; leurs humides haleines
Menacent tes troupeaux, tes vergers et tes plaines.
Si de son lit de pourpre on voit l'Aurore en pleurs
Sortir languissamment sans force et sans couleurs;
Si Phébus, à travers une vapeur grossière
Dispersant faiblement quelques traits de lumière,

Maximus agricolis pelagoque parabitur imber.
At si virgineum suffuderit ore ruborem,
Ventus erit; vento semper rubet aurea Phœbe.
Sin ortu quarto, namque is certissimus auctor,
Pura, neque obtusis per cœlum cornibus ibit,
Totus et ille dies, et qui nascentur ab illo
Exactum ad mensem, pluvia ventisque carebunt,
Votaque servati solvent in litore nautæ
Glauco, et Panopeæ, et Inoo Melicertæ.
  Sol quoque et exoriens, et quum se condet in undas,
Signa dabit : solem certissima signa sequuntur,
Et quæ mane refert, et quæ surgentibus astris.
Ille ubi nascentem maculis variaverit ortum,
Conditus in nubem, medioque refugerit orbe,
Suspecti tibi sint imbres : namque urget ab alto
Arboribusque satisque Notus pecorique sinister.
Aut ubi sub lucem densa inter nubila sese
Diversi rumpent radii, aut ubi pallida surget

Semble luire à regret, de leurs feuillages verts
Les raisins colorés vainement sont couverts;
Sous les grains bondissants dont les toits retentissent,
La grêle écrase, hélas! les grappes qui mûrissent.
Surtout sois attentif lorsque achevant leur tour
Ses coursiers dans la mer vont éteindre le jour;
Du pourpre, de l'azur, les couleurs différentes
Souvent marquent son front de leurs taches errantes:
Saisis de ces vapeurs le spectacle mouvant :
L'azur marque la pluie, et le pourpre le vent;
Si le pourpre et l'azur colorent son visage,
De la pluie et des vents redoute le ravage :
Je n'irai point alors, sur de frêles vaisseaux,
Dans l'horreur de la nuit m'égarer sur les eaux.
Mais lorsqu'il recommence et finit sa carrière,
S'il brille tout entier d'une pure lumière ,
Sois sans crainte : vainqueur des humides Autans,
L'Aquilon va chasser les nuages flottants.
Ainsi ce dieu puissant; dans sa marche féconde
Tandis que de ses feux il ranime le monde,
Sur l'humble laboureur veille du haut des cieux;
Lui prédit les beaux jours, et les jours pluvieux.

Tithoni croceum linquens Aurora cubile;
Heu! male tum mites defendet pampinus uvas!
Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.
Hoc etiam, emenso quum jam decedet olympo,
Profuerit meminisse magis; nam sæpe videmus
Ipsius in vultu varios errare colores.
Cæruleus pluviam denuntiat, igneus Euros.
Sin maculæ incipient rutilo immiscerier igni,
Omnia tunc pariter vento nimbisque videbis
Fervere. Non illa quisquam me nocte per altum
Ire, neque a terra moneat convellere funem.
At si, quum referetque diem, condetque relatum,
Lucidus orbis erit, frustra terrebere nimbis,
Et claro silvas cernes aquilone moveri.
Denique, quid Vesper serus vehat, unde serenas
Ventus agat nubes, quid cogitet humidus Auster,

Qui pourrait, ô Soleil, t'accuser d'imposture?
Tes immenses regards embrassent la nature :
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
  Quand César expira[71], plaignant notre misère,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière;
Tu refusas le jour à ce siècle pervers;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je? tout sentait notre douleur profonde,
Tout annonçait nos maux : le ciel, la terre et l'onde,
Les hurlements des chiens et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna[72], brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes!
Des bataillons armés dans les airs se heurtaient;
Sous leurs glaçons tremblants les Alpes s'agitaient;
On vit errer, la nuit, des spectres lamentables;
Des bois muets sortaient des voix épouvantables;
L'airain même parut sensible à nos malheurs;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs :

Sol tibi signa dabit. Solem quis dicere falsum
Audeat? Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpe monet, fraudemque et operta tumescere bella.
  Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
  Cum caput obscura nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.
Tempore quamquam illo tellus quoque, et æquora ponti,
Obscenique canes, importunæque volucres,
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa!
Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit; insolitis tremuerunt motibus Alpes.
Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens; et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis; pecudesque locutæ,
Infandum! sistunt amnes, terræque dehiscunt;
Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant.

La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent;
Et, pour comble d'effroi... les animaux parlèrent;
Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux;
Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes;
L'onde changée en sang roule des flots impurs;
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs;
Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde;
Et la comète en feu vient effrayer le monde.
Aussi la Macédoine [73] a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions romaines.
Un jour le laboureur [74], dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains [75] les ossements rouler.
O père des Romains, fils du dieu des batailles!
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,

Proluit insano contorquens vortice silvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit; nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit, et altæ
Per noctem resonare, lupis ululantibus, urbes.
Non alias cœlo ceciderunt plura sereno
Fulgura; nec diri toties arsere cometæ.
Ergo inter sese paribus concurrere telis
490 Romanas acies iterum videre Philippi;
Nec fuit indignum superis, bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.
Scilicet et tempus veniet, quum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,

Vesta! dieux paternels[76], ô dieux de mon pays!
Ah! du moins que César rassemble nos débris!
Par ces revers sanglants dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! le ciel, jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, la terre sans culture;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble[77], et là mugit l'Euphrate;
Partout la guerre tonne et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois[78] lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain:
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.
Di patrii indigetes, et Romule, Vestaque mater,
Quæ Tuscum Tiberim et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete! Satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos.
Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella per orbem;
Tam multæ scelerum facies: non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum:
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt: sævit toto Mars impius orbe.
Ut, quum carceribus sese effudere, quadrigæ
Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens,
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

LIVRE II.

J'ai chanté les guérets et le cours des saisons :
Soyez à votre tour l'objet de mes leçons,
Beaux vergers, sombres bois, et vous, riches vendanges.
Viens ; tout répète ici ton nom et tes louanges;
Viens, Bacchus : de tes dons ces coteaux sont couverts,
L'Automne a sur son front tressé tes pampres verts;
Et déjà sur les bords de la cuve fumante
S'élève en bouillonnant la vendange écumante :
Descends de tes coteaux, mets bas ton brodequin,
Et rougissons nos pieds dans des ruisseaux de vin.
Et toi[1], de qui la main vint m'ouvrir la barrière,
Mécène, soutiens-moi dans ma longue carrière.
Que d'autres de la fable empruntent les atours,
Que leur muse s'égare en de vagues détours :
Le vrai seul est mon but, et toi seul es mon guide.
Sur la fleur des objets glissons d'un pas rapide :
Pour tout approfondir, tout peindre dans mes vers,
La nature est trop vaste, et tes moments trop chers.

LIBER II.

Hactenus arvorum cultus et sidera cœli :
Nunc te, Bacche, canam, nec non silvestria tecum
Virgulta, et prolem tarde crescentis olivæ.
Huc, pater o Lenæe; tuis hic omnia plena
Muneribus; tibi pampineo gravidus auctumno
Floret ager : spumat plenis vindemia labris :
Huc, pater o Lenæe, veni; nudataque musto
Tinge novo mecum dereptis crura cothurnis.
Tuque ades, inceptumque una decurre laborem,
O decus, o famæ merito pars maxima nostræ,
Mæcenas, pelagoque volans da vela patenti.
Non ego cuncta meis amplecti versibus opto;
Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox. Ades, et primi lege litoris oram.
In manibus terræ. Non hic te carmine ficto,
Atque per ambages et longa exorsa, tenebo.

Les arbres, de la terre agréable parure,
Sortent diversement des mains de la nature.
Les uns, sans implorer [2] des soins infructueux,
Dans les champs, sur les bords des fleuves tortueux,
Naissent indépendants de l'industrie humaine :
Ainsi le souple osier se reproduit sans peine ;
Tels sont l'humble genêt, les saules demi-verts,
Et ces blancs peupliers balancés dans les airs.
D'autres furent semés [3] : ainsi croissent l'yeuse,
Qui redouble des bois l'horreur religieuse ;
Le châtaignier couvert de ses fruits épineux,
Et le chêne, à Dodone interprète des dieux.
Plusieurs sont entourés de rejetons sans nombre :
Ainsi le cerisier [4] aime à voir sous son ombre
S'élever ses enfants ; ainsi ces vieux ormeaux
Sur leur jeune famille étendent leurs rameaux ;
Et même le laurier, que le Pinde révère,
Lève son front timide à l'abri de son père.
Tels, sans les soins de l'art [5], d'elle-même autrefois
La nature enfanta les vergers et les bois,
Et les humbles taillis, et les forêts sacrées.
Depuis, l'art, se frayant des routes ignorées,

Principio, arboribus varia est natura creandis :
Namque aliæ, nullis hominum cogentibus, ipsæ
Sponte sua veniunt, camposque et flumina late
20 Curva tenent, ut molle siler, lentæque genistæ,
Populus, et glauca canentia fronde salicta.
Pars autem posito surgunt de semine, ut altæ
Castaneæ, nemorumque Jovi quæ maxima frondet
Æsculus, atque habitæ Graiis oracula quercus.
Pullulat ab radice aliis densissima silva ;
Ut cerasis ulmisque ; etiam Parnassia laurus
Parva sub ingenti matris se subjicit umbra.
Hos natura modos primum dedit ; his genus omne
Silvarum fruticumque viret nemorumque sacrorum.
Sunt alii, quos ipse via sibi repperit usus.
Hic plantas tenero abscindens de corpore matrum

Par des moyens nouveaux créa de nouveaux plants.
Là d'un arbre fécond les rejetons naissants,
Par le tranchant acier séparés de leur père,
Vont recevoir ailleurs une séve étrangère;
Ici des souches d'arbre, ou des rameaux fendus,
Ou des pieux aiguisés, à nos champs sont rendus :
Celui-ci courbe en arc la branche obéissante,
Et dans le sol natal l'ensevelit vivante;
Cet autre émonde un arbre, et plante ses rameaux,
Qui dans son champ surpris deviennent arbrisseaux.
Un aride olivier[6], surpassant ces prodiges,
Des éclats d'un vieux tronc pousse de jeunes tiges.
De rameaux étrangers un arbre s'embellit,
D'un fruit qu'il ignorait son tronc s'enorgueillit;
Le poirier sur son front voit des pommes éclore,
Et sur le cornouiller la prune se colore.
Connais donc chaque espèce, et soigne sa beauté;
D'un fruit sauvage encore adoucis l'âpreté :
Point d'arbres négligés, point de terres oisives;
Couvrons de pampre Ismare[7], et Taburne d'olives.
L'arbre né de lui-même[8] étale fièrement
De ses rameaux pompeux le stérile ornement;

Deposuit sulcis; hic stirpes obruit arvo,
Quadrifidasque sudes, et acuto robore vallos :
Silvarumque aliæ pressos propaginis arcus
Exspectant, et viva sua plantaria terra.
Nil radicis egent aliæ, summumque putator
Haud dubitat terræ referens mandare cacumen.
Quin et caudicibus sectis, mirabile dictu!
Truditur e sicco radix oleagina ligno,
Et sæpe alterius ramos impune videmus
Vertere in alterius, mutatamque insita mala
Ferre pirum, et prunis lapidosa rubescere corna.
Quare agite, o, proprios generatim discite cultus,
Agricolæ, fructusque feros mollite colendo.
Neu segnes jaceant terræ. Juvat Ismara Baccho
Conserere, atque olea magnum vestire Taburnum.
Sponte sua quæ se tollunt in luminis auras,

La nature se plut à parer son ouvrage :
Mais qu'on prête à sa tige un rameau moins sauvage,
Ou qu'il soit transplanté dans un sol plus heureux ;
Dompté par la culture, il comblera tes vœux.
Tels encore, si tu veux les ranger dans la plaine,
Ces faibles rejetons paîront un jour ta peine ;
Par l'ombre de leur père étouffés aujourd'hui,
Stériles avortons, ils languissent sous lui.
L'arbre qu'on a semé, croissant pour un autre âge,
A nos derniers neveux réserve son ombrage :
Sa tige même enfante un fruit décoloré ;
Le pommier méconnaît son suc dénaturé ;
La grappe est des oiseaux la honteuse pâture.
Tous ces arbres enfin ont besoin de culture ;
Que tous soient transplantés, rangés dans les sillons,
Et qu'à force de soins on achète leurs dons.
Mais chacun d'eux exige un art[9] qu'il faut connaître.
De tronçons enfouis[10] l'olivier veut renaître ;
D'un rameau[11] sort un myrte agréable à Vénus ;
Et les ceps provignés sont plus chers à Bacchus.

Infecunda quidem, sed læta et fortia surgunt ;
Quippe solo natura subest. Tamen hæc quoque si quis
Inserat, aut scrobibus mandet mutata subactis,
Exuerint silvestrem animum, cultuque frequenti,
In quascumque voces artes, haud tarda sequentur.
Nec non et sterilis, quæ stirpibus exit ab imis,
Hoc faciet, vacuos si sit digesta per agros ;
Nunc altæ frondes et rami matris opacant,
Crescentique adimunt fetus, uruntque ferentem.
Jam, quæ seminibus jactis se sustulit arbos
Tarda venit, seris factura nepotibus umbram ;
Pomaque degenerant, succos oblita priores ;
Et turpes avibus prædam fert uva racemos.
Scilicet omnibus est labor impendendus, et omnes
Cogendæ in sulcum, ac multa mercede domandæ.
Sed truncis oleæ melius, propagine vites,
Respondent, solido Paphiæ de robore myrtus.
Plantis et duræ coryli nascuntur, et ingens

Avec plus de succès on transplante le frêne,
L'arbre de Jupiter[12], celui du fils d'Alcmène,
Le coudrier noueux; les palmiers toujours verts,
Et le sapin, qui croît pour affronter les mers.
D'autres[13] seront greffés : sur les planes[14] stériles
On porte du pommier les rejetons fertiles;
Le hêtre[15] avec plaisir s'allie au châtaignier;
La pierre abat la noix sur l'aride arboisier;
Le poirier de sa fleur blanchit souvent[16] le frêne;
Et le porc sous l'ormeau broya le fruit du chêne.
  Cet art a deux secrets dont l'effet est pareil :
Tantôt dans l'endroit même[17] où le bouton vermeil
Déjà laisse échapper sa feuille prisonnière,
On fait avec l'acier une fente légère;
Là d'un arbre fertile on insère un bouton,
De l'arbre qui l'adopte utile nourrisson :
Tantôt des coins aigus entr'ouvrent avec force
Un tronc[18] dont aucun nœud ne hérisse l'écorce;
A ses branches succède un rameau plus heureux.
Bientôt ce tronc s'élève en arbre vigoureux;

Fraxinus, Herculeæque arbos umbrosa coronæ,
Chaoniique patris glandes; etiam ardua palma
Nascitur, et casus abies visura marinos.
Inseritur vero ex fetu nucis arbutus horrida;
Et steriles platani malos gessere valentes;
Castaneæ, fagus, ornusque incanuit albo
Flore piri, glandemque sues fregere sub ulmis.
  Nec modus inserere, atque oculos imponere, simplex.
Nam qua se medio trudunt de cortice gemmæ,
Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus; huc aliena ex arbore germen
Includunt, udoque docent inolescere libro.
Aut rursum enodes trunci resecantur, et alte
Finditur in solidum cuneis via; deinde feraces
Plantæ immittuntur, nec longum tempus, et ingens
Exiit ad cœlum ramis felicibus arbos,
Miraturque novas frondes, et non sua poma.
  Præterea genus haud unum, nec fortibus ulmis,

Et, se couvrant des fruits d'une race étrangère,
Admire ces enfants dont il n'est pas le père.
  Le même arbre d'ailleurs [19], diversement produit,
Voit changer son feuillage et varier son fruit.
La terre, dans les bois, nourrit sous plusieurs formes
La race des lotos [20], des cyprès et des ormes;
Les saules ne sont pas les mêmes en tous lieux;
L'olive [21], ainsi qu'au goût, est différente aux yeux :
En des moules divers la nature la jette;
En globe l'arrondit, ou l'allonge en navette.
La poire [22] est distinguée, ici par sa grosseur,
Là par son coloris, plus loin par sa douceur.
L'une mûrit l'été, l'autre tombe en automne,
Celle-ci dans l'hiver à la main s'abandonne.
Notre vigne fleurit suspendue aux ormeaux;
La grappe de Lesbos [23] rampe sur les coteaux;
Les raisins sont tardifs ou se pressent d'éclore;
Le pourpre les rougit ou le safran les dore :
Ceux-ci sur les rochers se cuiront lentement,
Ceux-là s'amolliront dans l'airain écumant.
Ici d'un jus vermeil la séve généreuse
Dans nos veines répand une chaleur heureuse;

Nec salici, lotoque, nec Idæis cyparissis.
Nec pingues unam in faciem nascuntur olivæ,
Orchades, et radii, et amara pausia bacca,
Pomaque, et Alcinoi silvæ; nec surculus idem
Crustumiis, Syriisque piris, gravibusque volemis.
Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
90 Quam Methymnæo carpit de palmite Lesbos.
Sunt Thasiæ vites, sunt et Mareotides albæ;
Pinguibus hæ terris habiles, levioribus illæ :
Et passo Psithia utilior, tenuisque Lageos,
Tentatura pedes olim, vincturaque linguam;
Purpureæ, preciæque; et quo te carmine dicam,
Rhætica? nec cellis ideo contende Falernis.
Sunt et Aminææ vites, firmissima vina,
Tmolius assurgit quibus, et rex ipse Phanæus;
Argitisque minor, cui non certaverit ulla,

Là les esprits fumeux de ce vin sans couleur
Enchaîneront la langue et les pas du buveur.
Vois les vins blancs de Thase et de Maréotide :
L'un veut un terrain gras, et l'autre un sol aride.
Rhétie, on vante au loin tes vins délicieux;
Mais Hébé verserait notre Falerne aux dieux.
Veut-on boire un vin fort, on choisit l'Aminée,
Vainqueur heureux du Tmole et même du Phanée.
Argos est renommé par ses vins bienfaisants,
Dont la séve résiste à l'injure des ans.
Et toi, divin nectar que Rhodes nous envoie,
Du convive assoupi viens réveiller la joie.
Puis-je encore oublier ces énormes raisins...
Mais qui pourrait compter [24] et nommer tous ces vins.
On compterait plutôt sur les mers courroucées
Les vagues vers les bords par l'Aquilon poussées,
On compterait plutôt, dans les brûlants déserts,
Les sables que les vents emportent dans les airs.
Tout sol [25] enfin n'est pas propice à toute plante :
Le saule aime une eau vive, et l'aune une eau dormante;
Le frêne veut plonger dans un coteau pierreux;
Au bord riant des eaux les myrtes sont heureux;

100 Aut tantum fluere, aut totidem durare per annos.
Non ego te, dis et mensis accepta secundis,
Transierim, Rhodia, et tumidis, Bumaste, racemis.
Sed neque, quam multæ species, nec, nomina quæ sint
Est numerus; neque enim numero comprendere refert.
Quem qui scire velit, Libyci velit æquoris idem
Discere quam multæ Zephyro turbentur arenæ;
Aut, ubi navigiis violentior incidit Eurus,
Nosse, quot Ionii veniant ad litora fluctus.
Nec vero terræ ferre omnes omnia possunt.
110 Fluminibus salices, crassisque paludibus alni,
Nascuntur, steriles saxosis montibus orni;
Litora myrtetis lætissima; denique apertos
Bacchus amat colles, Aquilonem et frigora taxi.
Aspice et extremis domitum cultoribus orbem,
Eoasque domos Arabum, pictosque Gelonos.

Le soleil sur les monts cuit la grappe dorée :
Et l'if s'épanouit au souffle de Borée.
De l'aurore au couchant parcourons l'univers.
Les différents climats ont des arbres divers :
Chez l'Arabe l'encens embaume au loin la plaine ;
Sur les rives du Gange [26] on voit noircir l'ébène,
Là d'un tendre duvet [27] les arbres sont blanchis,
Ici d'un fil doré [28] les bois sont enrichis ;
Le Nil du vert acanthe [29] admire les feuillages :
Le baume [30], heureux Jourdain, parfume tes rivages ;
Et l'Inde au bord des mers [31] voit monter ses forêts
Plus haut que ses archers ne font voler leurs traits.
Vois les arbres du Mède [32] et son orange amère,
Qui lorsque la marâtre aux fils d'une autre mère
Verse le noir poison d'un breuvage enchanté,
Dans leur corps expirant rappelle la santé.
L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime ;
S'il en avait l'odeur, c'est le laurier lui-même.
Sa feuille sans effort ne se peut arracher ;
Sa fleur résiste au doigt qui la veut détacher,

Divisæ arboribus patriæ. Sola India nigrum
Fert ebenum ; solis est thurea virga Sabæis.
Quid tibi odorato referam sudantia ligno
Balsamaque, et baccas semper frondentis acanthi?
Quid nemora Æthiopum, molli canentia lana?
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?
Aut quos Oceano propior gerit India lucos,
Extremi sinus orbis? ubi aera vincere summum
Arboris haud ullæ jactu potuere sagittæ?
Et gens illa quidem sumptis non tarda pharetris.
Media fert tristes succos, tardumque saporem
Felicis mali, quo non præsentius ullum,
Pocula si quando sævæ infecere novercæ,
Miscueruntque herbas et nou innoxia verba,
Auxilium venit, ac membris agit atra venena.
Ipsa ingens arbos, faciemque simillima lauro :
Et, si non alium late jactaret odorem,
Laurus erat. Folia haud ullis labentia ventis ;

Et son suc du vieillard qui respire avec peine
Raffermit les poumons et parfume l'haleine.
Mais l'Inde et ses forêts[33], et leur riche trésor,
Et le Gange, et l'Hermus, qui roule un limon d'or,
Et les riches parfums que l'Arabie exhale,
A l'antique Ausonie ont-ils rien qui s'égale?
Colchos [34], pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au joug des taureaux étincelants de feux;
Que des dents d'un dragon les fatales semences
Hérissent tes guérets d'une moisson de lances.
Le blé pare nos champs, le raisin nos coteaux;
J'y vois mûrir l'olive, et bondir nos troupeaux.
Ici l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe :
Là paissent la génisse et le taureau superbe,
Qui, baignés d'une eau pure, et couronnés de fleurs,
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.
Deux fois nos fruits sont mûrs [35], deux fois nos brebis pleines;
Même au sein des hivers l'été luit dans nos plaines :
Mais ce sol ne nourrit [36] ni le tigre inhumain,
Ni le poison qui trompe une imprudente main.

Flos ad prima tenax : animas et olentia Medi
Ora fovent illo, et senibus medicantur anhelis.
Sed neque Medorum silvæ, ditissima terra,
Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus,
Laudibus Italiæ certent : non Bactra, neque Indi,
Totaque thuriferis Panchaia pinguis arenis.
Hæc loca non tauri spirantes naribus ignem
Invertere, satis immanis dentibus hydri;
Nec galeis densisque virum seges horruit hastis :
Sed gravidæ fruges, et Bacchi Massicus humor
Implevere; tenent oleæque armentaque læta.
Hinc bellator equus campo sese arduus infert;
Hinc albi, Clitumne, greges, et maxima taurus
Victima, sæpe tuo perfusi flumine sacro,
Romanos ad templa deum duxere triumphos.
Hic ver assiduum, atque alienis mensibus æstas;
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbor.
At rabidæ tigres absunt, et sæva leonûm

Nul lion n'y rugit [37]; et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable à longs plis ne s'y traîne.
Partout sont de beaux champs qu'éclairent de beaux cieux,
Où la nature est riche et l'art industrieux.
Vois ces forts supendus [38] sur ces rochers sauvages,
Ces fleuves dont nos murs couronnent les rivages :
La mer [39] de deux côtés nous présente son sein;
Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
Ici le Lare [40] étend son enceinte profonde;
Là, tel qu'un océan, le Bénac s'enfle et gronde.
Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,
Et dans les lacs voisins, lui laissant un passage,
Présente à nos vaisseaux une mer sans orage?
Fouille ces champs féconds : le fer, l'argent, l'airain,
L'or même, en longs ruisseaux circulent dans leur sein.
Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables,
Les Sabins belliqueux, les Marses indomptables,
Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
Et ces Volsques, armés d'énormes javelots.
Ces champs ont enfanté les Dèces, les Émiles,
Les braves Scipions, les généreux Camilles;

Semina; nec miseros fallunt aconita legentes;
Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto
Squameus in spiram tractu se colligit anguis.
Adde tot egregias urbes, operumque laborem,
Tot congesta manu præruptis oppida saxis,
Fluminaque antiquos subterlabentia muros.
An mare quod supra memorem, quodque alluit infra?
Anne lacus tantos? te, Lari maxime, teque,
160 Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino?
An memorem portus, Lucrinoque addita claustra;
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia qua ponto longe sonat unda refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?
Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
Ostendit venis, atque auro plurima fluxit.
Hæc genus acre virum, Marsos, pubemque Sabellam,

Toi surtout, toi, César [41], qui sur des bords lointains
Soumets l'Inde tremblante à l'aigle des Romains.
Terre féconde en fruits [42], en conquérants fertile,
Salut! je chante un art à ta grandeur utile;
Du Permesse pour toi les canaux sont rouverts :
Hésiode aux Romains va parler dans mes vers.
Maintenant des terrains distinguons la nature,
Leur force et leur couleur, leurs fruits et leur culture.
D'abord le sol pierreux de ces arides monts,
D'argile entremêlés, hérissés de buissons,
De l'arbre de Pallas aime l'utile ombrage :
En veux-tu des garants? vois l'olivier sauvage
Sur ces coteaux chéris croître de toutes parts,
Et sur la terre au loin semer ses fruits épars.
Mais ces terrains féconds que la nature engraisse,
Qui regorgent de sucs, où croît une herbe épaisse,
Tels qu'au pied de ces rocs s'étend ce beau vallon,
Où l'eau des monts voisins porte un riche limon,
Si des feux du midi le soleil les éclaire,
S'ils présentent au soc l'importune fougère,

Assuetumque malo Ligurem, Volscosque verutos,
Extulit; hæc Decios, Marios, magnosque Camillos,
Scipiadas duros bello; et te, maxime Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.
Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum! tibi res antiquæ laudis et artis
Ingredior, sanctos ausus recludere fontes,
Ascræumque cano Romana per oppida carmen.
Nunc locus arvorum ingeniis : quæ robora cuique,
Quis color, et quæ sit rebus natura ferendis.
Difficiles primum terræ, collesque maligni,
Tenuis ubi argilla, et dumosis calculus arvis,
Palladia gaudent silva vivacis olivæ.
Indicio est tractu surgens oleaster eodem
Plurimus, et strati baccis silvestribus agri.
At quæ pinguis humus, dulcique uligine læta,
Quique frequens herbis et fertilis ubere campus,

Ils te prodigueront des vins délicieux,
Ces vins brillant dans l'or, et versés pour les dieux,
Lorsque, auprès des taureaux immolés à leur gloire,
Le Toscan [43] sous ses doigts fait résonner l'ivoire.
Voudrais-tu faire envie aux bergers tes rivaux?
Les forêts de Tarente appellent tes troupeaux :
Va dans ces prés ravis à ma chère Mantoue [44],
Où le cygne argenté sur les ondes se joue;
Là tout rit aux pasteurs, la beauté du vallon,
La fraîcheur des ruisseaux, l'épaisseur du gazon;
Et tout ce qu'un long jour consume de pâture
La plus courte des nuits le rend avec usure.
Enfin pour le froment choisis ces terrains forts,
Pleins de sucs au dedans, noirâtres au dehors,
Dont la terre est broyée, et pour qui la nature
Semble avoir épargné les frais de la culture.
Aucun champ ne verra tant de bœufs attelés
T'apporter à pas lents le tribut de ses blés.

Qualem sæpe cava montis convalle solemus
Dispicere; huc summis liquuntur rupibus amnes,
Felicemque trahunt limum; quique editus Austro,
Et filicem curvis invisam pascit aratris :
190 Hic tibi prævalidas olim multoque fluentes
Sufficiet Baccho vites; hic fertilis uvæ,
Hic laticis, qualem pateris libamus et auro,
Inflavit quum pinguis ebur Tyrrhenus ad aras,
Lancibus et pandis fumantia reddimus exta.
Sin armenta magis studium vitulosque tueri,
Aut fetus ovium, aut urentes culta capellas;
Saltus et saturi petito longinqua Tarenti,
Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cycnos.
200 Non liquidi gregibus fontes, non gramina desunt;
Et, quantum longis carpent armenta diebus,
Exigua tantum gelidus ros nocte reponet.
Nigra fere, et presso pinguis sub vomere terra,
Et cui putre solum, namque hoc imitamur arando,
Optima frumentis : non ullo ex æquore cernes
Plura domum tardis decedere plaustra juvencis.

Tel encor ce terrain couvert d'un bois stérile,
Que son maître rougit de laisser inutile.
D'une main indignée il y porte le fer,
Détruit les vieux palais des habitants de l'air :
L'oiseau tremblant s'enfuit de ses toits qu'on ravage,
Et le soc rajeunit cette plaine sauvage.
Mais fuis ce mont pierreux[45], dont le maigre terrain
Offre à peine à l'abeille un humble romarin;
Fuis de ce tuf ingrat la rudesse indocile,
Et ce fond plein de craie où gît l'affreux reptile;
Aucun champ ne fournit à ses enfants impurs
Ni d'aliments plus doux ni d'asiles plus sûrs.
Pour ce terrain poreux[46] où l'air trouve un passage,
Qui pompe sa vapeur et l'exhale en nuage;
Que tapisse à nos yeux un gazon toujours frais,
Où le coûtre brillant ne se rouille jamais,
Ce fond se prête à tout, pourvu qu'on le cultive;
Il se couvre d'épis, il fait mûrir l'olive.
La vigne, si je veux, s'y marie aux ormeaux,
Ou dans des prés fleuris il nourrit mes troupeaux

Aut unde iratus silvam devexit arator,
Et nemora evertit multos ignava per annos,
Antiquasque domos avium cum stirpibus imis
210 Eruit : illæ altum nidis petiere relictis;
At rudis enituit impulso vomere campus.
Nam jejuna quidem clivosi glarea ruris
Vix humiles apibus casias roremque ministrat;
Et tophus scaber, et nigris exesa chelydris
Creta : negant alios æque serpentibus agros
Dulcem ferre cibum, et curvas præbere latebras.
Quæ tenuem exhalat nebulam fumosque volucres,
Et bibit humorem, et, quum vult, ex se ipsa remittit;
Quæque suo viridi semper se gramine vestit,
220 Nec scabie et salsa lædit rubigine ferrum,
Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos;
Illa ferax oleæ est; illam experiere colendo,
Et facilem pecori, et patientem vomeris unci.
Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo

Telles on aime à voir[47] ces campagnes fécondes,
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes :
Tels les champs du Vésuve, et ces heureux vallons
Dont la riche Capoue admire les moissons.
Apprenons maintenant par quelle épreuve sûre
On peut des sols divers distinguer la nature.
Ici la terre est forte, et Cérès la chérit ;
Ailleurs elle est légère, et Bacchus lui sourit.
Pour ne pas t'y tromper, que la bêche la sonde,
Creuse dans son enceinte une fosse profonde :
Ce qui vient d'en sortir, il faut l'y repousser ;
Sur ce monceau poudreux bondis pour l'affaisser.
Descend-il sous les bords, cette terre est légère ;
Là ton troupeau s'engraisse, ou ta vigne prospère.
Si cet amas épais, rebelle à ton effort,
Refuse de rentrer dans le lieu dont il sort,
A la plus forte terre il faut dès lors t'attendre :
Que tes plus forts taureaux gémissent pour la fendre.
Mais ce terrain amer qu'aucun soin n'adoucit,
Où l'arbre de Pallas jamais ne réussit,
Où le cep dégénère, où le blé craint de naître,
Apprends par quel moyen tu peux le reconnaître.

Ora jugo, et vacuis Clanius non æquus Acerris.
Nunc, quo quamque modo possis cognoscere, dicam.
Rara sit, an supra morem si densa, requiras ;
Altera frumentis quoniam favet, altera Baccho :
Densa magis Cereri, rarissima quæque Lyæo :
Ante locum capies oculis, alteque jubebis
In solido puteum demitti, omnemque repones
Rursus humum, et pedibus summas æquabis arenas.
Si deerunt, rarum, pecorique et vitibus almis
Aptius, uber erit : sin in sua posse negabunt
Ire loca, et scrobibus superabit terra repletis,
Spissus ager ; glebas cunctantes crassaque terga
Exspecta, et validis terram proscinde juvencis.
Salsa autem tellus, et quæ perhibetur amara,
Frugibus infelix (ea nec mansuescit arando,
Nec Baccho genus, aut pomis sua nomina servat),

Sous tes toits enfumés prends ces paniers de joncs
Dont le tissu n'admet que de faibles rayons;
Ces vases du pressoir, où des raisins qu'on foule
En ruisseaux épurés le jus brillant s'écoule.
Là, pour mieux l'éprouver, j'ordonne que ta main
Détrempe d'une eau douce et presse ce terrain :
Ces eaux, pour s'échapper se frayant une route,
Coulent le long des joncs, et tombent goutte à goutte :
Alors fais-en l'essai; ton palais révolté
Connaît ce sol ingrat à leur triste âcreté.
Un sol maigre est celui qui, prompt à se dissoudre,
Sitôt qu'on l'a touché, tombe réduit en poudre.
Un terrain gras, semblable à la gomme des bois,
S'amollit dans tes mains et s'attache à tes doigts.
La hauteur de l'herbage annonce un fond humide :
Ah! de ces jeunes blés crains la beauté perfide!
De la couleur du sol l'œil décide aisément,
Et la main de son poids t'informe sûrement :
Mais son froid meurtrier coûte plus à connaître;
Quelquefois cependant les plantes qu'il fait naître,

Tale dabit specimen : tu spisso vimine qualos
Colaque prælorum fumosis deripe tectis :
Huc ager ille malus, dulcesque a fontibus undæ
Ad plenum calcentur : aqua eluctabitur omnis
Scilicet, et grandes ibunt per vimina guttæ;
At sapor indicium faciet manifestus, et ora
Tristia tentantum sensu torquebit amaror.
Pinguis item quæ sit tellus, hoc denique pacto
Discimus : haud unquam manibus jactata fatiscit,
Sed picis in morem ad digitos lentescit habendo.
Humida majores herbas alit, ipsaque justo
Lætior : ah! nimium ne sit mihi fertilis illa,
Neu se prævalidam primis ostendat aristis!
Quæ gravis est, ipso tacitam se pondere prodit,
Quæque levis. Promptum est oculis prædiscere nigram,
Et quis cui color : at sceleratum exquirere frigus
Difficile est; piceæ tantum, taxique nocentes
Interdum, aut hederæ pandunt vestigia nigræ.

Le pin, le lierre noir [48], les ifs contagieux,
De ce défaut secret avertiront tes yeux.
Enfin à ton vignoble as-tu choisi sa terre,
Dès lors, pour la dompter, qu'on lui fasse la guerre.
Il faut entrecouper le penchant des coteaux,
Et retourner la glèbe élevée en monceaux;
Que les froids aquilons, que l'hiver la mûrissent,
Et que tes bras nerveux sans cesse l'amollissent.
Si tu le peux encor, que le cep transplanté
Retrouve un sol pareil au sol qu'il a quitté :
Le jeune arbuste ainsi jamais ne dégénère,
Et ne s'aperçoit pas qu'il a changé de mère.
Plusieurs même, observant dans l'endroit dont il sort
Quel côté vit le sud et quel côté le nord,
Conservent ces aspects qu'ils gravent sur l'écorce :
Tant de nos premiers ans l'habitude a de force!
Mais avant de creuser, de peupler les sillons,
Il faut choisir d'abord de la plaine ou des monts.
On peut presser les rangs dans de grasses campagnes;
On doit les élargir au penchant des montagnes :

His animadversis, terram multo ante memento
260 Excoquere, et magnos scrobibus concidere montes,
Ante supinatas Aquiloni ostendere glebas,
Quam lætum infodias vitis genus : optima putri
Arva solo; id venti curant, gelidæque pruinæ,
Et labefacta movens robustus jugera fossor.
At, si quos haud ulla viros vigilantia fugit,
Ante locum similem exquirunt, ubi prima paretur
Arboribus seges, et quo mox digesta feratur,
Mutatam ignorent subito ne semina matrem.
Quin etiam cœli regionem in cortice signant;
270 Ut, quo quæque modo steterit, qua parte calores
Austrinos tulerit, quæ terga obverterit axi,
Restituant. Adeo in teneris consuescere multum est!
Collibus, an plano melius sit ponere vitem,
Quære prius. Si pinguis agros metabere campi,
Densa sere; in denso, non segnior ubere Bacchus.
Sin tumulis acclive solum, collesque supinos,

Enfin dans les vallons, comme sur les coteaux,
Qu'ils soient distribués [49] en espaces égaux.
Vois de longs bataillons rangés sur une plaine
Où flotte de l'airain la lueur incertaine,
Avant qu'un choc affreux confonde tous ces bras,
Quand Mars prélude encore à l'horreur des combats.
Imite de ces rangs l'exacte symétrie,
Non pour flatter les yeux par ta vaine industrie;
Mais chaque tige ainsi peut croître en liberté,
Et le suc se partage avec égalité.
Apprends aussi combien tu dois creuser la terre,
Qui de tes jeunes plants sera dépositaire.
Comme tes nourrissons diffèrent en grandeur,
Il faut que leur berceau diffère en profondeur.
Dans un léger sillon la vigne croît sans peine,
L'arbre doit plus avant s'enfoncer dans la plaine,
Surtout le chêne altier, qui, perdu dans les airs,
De son front touche aux cieux [50], de ses pieds aux enfers.
Aussi les noirs torrents, les vents et la tempête,
En vain rongent ses pieds, en vain battent sa tête :

Indulge ordinibus; nec secius omnis in unguem
Arboribus positis secto via limite quadret.
Ut sæpe, ingenti bello quum longa cohortes
280 Explicuit legio, et campo stetit agmen aperto,
Directæque acies, ac late fluctuat omnis
Ære renidenti tellus, nec dum horrida miscent
Prælia, sed dubius mediis Mars errat in armis :
Omnia sint paribus numeris dimensa viarum;
Non animum modo uti pascat prospectus inanem,
Sed quia non aliter vires dabit omnibus æquas
Terra, neque in vacuum poterunt se extendere rami.
Fortisan et scrobibus quæ sint fastigia quæras.
Ausim vel tenui vitem committere sulco.
290 Altior ac penitus terræ defigitur arbos,
Æsculus in primis, quæ, quantum vertice ad auras
Ætherias, tantum radice in Tartara tendit.
Ergo non hiemes illam, non flabra, neque imbres,
Convellunt : immota manet, multosque nepotes
Multa virum volvens durando sæcula, vincit.

Malgré les vents fougueux, malgré les noirs torrents,
Tranquille, il voit passer les hommes et les temps;
Et loin de tous côtés tendant ses rameaux sombres,
Seul il jette alentour une immensité d'ombres.
N'attends rien d'une vigne[51] exposée au couchant;
Que le vil coudrier[52] n'affame point ton plant :
Fais choix, pour le former[53], de la branche nouvelle
Qui reçoit de plus près la séve maternelle;
Ne la déchire point par un fer émoussé;
Surtout[54] que de tes plants l'olivier soit chassé :
Quelquefois de bergers une troupe imprudente
Laisse au pied de cet arbre une étincelle ardente.
Le feu, nourri du suc dont ce bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit;
Il s'empare du tronc, et, gagnant le feuillage,
Dévore en petillant l'aliment de sa rage;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet :
Il vole d'arbre en arbre, il couvre la forêt,
Et, présentant au loin une plaine enflammée,
Roule un torrent de flamme et des flots de fumée;
Surtout si l'aquilon s'élève en ce moment,
Et chasse devant lui ce vaste embrasement.

Tum, fortes late ramos et brachia tendens,
Huc illuc, media ipsa ingentem sustinet umbram.
Neve tibi ad solem vergant vineta cadentem;
Neve inter vites corylum sere : neve flagella
Summa pete, aut summas destringet ex arbore plantas
Tantus amor terræ! neu ferro læde retuso
Semina; neve oleæ silvestres insere truncos :
Nam sæpe incautis pastoribus excidit ignis,
Qui, furtim pingui primum sub cortice tectus,
Robora comprendit, frondesque elapsus in altas
Ingentem cœlo sonitum dedit : inde secutus
Per ramos victor, perque alta cacumina regnat,
Et totum involvit flammis nemus, et ruit atram
Ad cœlum picea crassus caligine nubem;
Præsertim si tempestas a vertice silvis
Incubuit, glomeratque ferens incendia ventus.

Dès lors plus d'espérance : atteints dans leurs racines,
N'attends pas que tes ceps réparent leurs ruines ;
La race en est éteinte, et jamais ne revit :
L'auteur seul de sa mort, l'olivier, lui survit.
Tu n'iras pas non plus, quand le froid la resserre,
Confier vainement tes vignes à la terre :
Alors son suc oisif, glacé dans ses canaux,
Refuse de nourrir les jeunes arbrisseaux.
Avec plus de succès les vignes sont plantées,
Soit lorsque, déployant ses ailes argentées,
L'ennemi des serpents [55] vient, après les frimas,
Retrouver les beaux jours dans nos riants climats ;
Soit lorsque le soleil, sur son char plus rapide,
De l'été vers l'hiver conduit l'automne humide.
Mais le printemps surtout seconde tes travaux ;
Le printemps rend aux bois des ornements nouveaux :
Alors la terre, ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes.
Le dieu de l'air [56] descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son âme puissante ;
Le monde se ranime, et la nature enfante.

Hoc ubi, non a stirpe valent, cæsæque reverti
Possunt, atque ima similes revirescere terra :
Infelix superat foliis oleaster amaris.
Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat auctor
Tellurem Borea rigidam spirante movere.
Rura gelu tum claudit hiems, nec semine jacto
Concretam patitur radicem affigere terræ.
Optima vinetis satio, quum vere rubenti
320 Candida venit avis longis invisa colubris ;
Prima vel auctumni sub frigora, quum rapidus Sol
Nondum hiemem contingit equis, jam præterit æstas.
Ver adeo frondi nemorum, ver utile silvis :
Vere tument terræ, et genitalia semina poscunt.
Tum pater omnipotens fecundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fetus.

Dans les champs, dans les bois, tout sent les feux d'amour;
L'oiseau reprend sa voix ; les Zéphyrs de retour
Attiédissent les airs de leurs molles haleines;
Un suc heureux nourrit l'herbe tendre des plaines ;
Aux rayons doux encor du soleil printanier
Le gazon sans péril ose se confier ;
Et la vigne, des vents bravant déjà l'outrage,
Laisse échapper ses fleurs et sortir son feuillage.
Sans doute le printemps vit naître l'univers ;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs ;
Il ouvrit au soleil sa brillante carrière,
Et pour l'homme naissant épura la lumière.
Les aquilons glacés et l'œil ardent du jour
Respectaient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul printemps sourit au monde en son aurore :
Le printemps tous les ans le rajeunit encore;
Et des brûlants étés séparant les hivers,
Laisse du moins entre eux respirer l'univers.[1]
Tes ceps sont-ils plantés, il faut couvrir de terre,
Engraisser de fumier le lit qui les resserre :

Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus.
Parturit almus ager : Zephyrique tepentibus auris
Laxant arva sinus ; superat tener omnibus humor :
Inque novos soles audent se gramina tuto
Credere ; nec metuit surgentes pampinus Austros,
Aut actum cœlo magnis aquilonibus imbrem,
Sed trudit gemmas, et frondes explicat omnes.
Non alios prima crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem
Crediderim. Ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, et hibernis parcebant flatibus Euri :
Quum primæ lucem pecudes hausere, virumque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis,
Immissæque feræ silvis, et sidera cœlo.
Nec res hunc teneræ possent perferre laborem,
Si non tanta quies iret frigusque caloremque
Inter, et exciperet cœli indulgentia terras.

Là, que la pierre ponce aux conduits spongieux,
Que l'écaille poreuse [57], enfouie avec eux,
Laissent pénétrer l'air dans leurs couches fécondes,
Et du ciel orageux interceptent les ondes.
J'ai vu des vignerons, du ciel favorisés,
Couvrir leurs ceps de pierre ou de vases brisés :
Ainsi du Chien brûlant ils évitent l'haleine;
Ainsi la froide Hyade inonde en vain la plaine.
Mais à la terre enfin dès qu'ils sont confiés,
Que souvent le hoyau la ramène à leurs pieds :
Qu'on y pousse la bêche, et [58], sans rompre les lignes,
Que le soc se promène au travers de tes vignes.
Puis tu présenteras aux naissants arbrisseaux
Ou des appuis de frêne, ou de légers roseaux;
La vigne les rencontre; et l'arbuste timide,
Conduit sur les ormeaux par ce fidèle guide,
Bientôt unit son pampre à leurs feuillages verts,
Comme eux soutient l'orage, et les suit dans les airs.
Quand ses premiers bourgeons [59] s'empresseront d'éclore,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore :

Quod superest, quæcumque premes virgulta per agros,
Sparge fimo pingui, et multa memor occule terra :
Aut lapidem bibulum, aut squalentes infode conchas.
Inter enim labentur aquæ, tenuisque subibit
350 Halitus, atque animos tollent sata : jamque reperti,
Qui saxo super, atque ingentis pondere testæ
Urgerent : hoc effusos munimen ad imbres,
Hoc, ubi hiulca siti findit Canis æstifer arva.
Seminibus positis, superest deducere terram
Sæpius ad capita, et duros jactare bidentes,
Aut presso exercere solum sub vomere, et ipsa
Flectere luctantes inter vineta juvencos.
Tum leves calamos, et rasæ hastilia virgæ,
Fraxineasque aptare sudes, furcasque bicornes,
360 Viribus eniti quarum, et contemnere ventos
Assuescant, summasque sequi tabulata per ulmos.
Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris, et, dum se lætus ad auras

Même lorsque dans l'air, qu'il commence à braver,
Le rejeton, moins frêle, ose enfin s'élever,
Pardonne à son audace en faveur de son âge;
Seulement de ta main éclaircis son feuillage.
Mais enfin, quand tu vois ses robustes rameaux
Par des nœuds redoublés embrasser les ormeaux,
Alors saisis le fer : alors sans indulgence
De la séve égarée arrête la licence;
Borne des jets errants l'essor présomptueux,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.
Surtout que de buissons la vigne environnée
Évite des troupeaux la dent empoisonnée;
Que la génisse avide et les chevreaux gloutons
Respectent sa faiblesse et ses jeunes boutons :
L'hiver, dont les frimas engourdissent la terre,
L'été, qui fend la plaine et qui brûle la pierre,
Lui seraient moins cruels que ces vils animaux,
Dont la dent déshonore et flétrit ses rameaux.
Aussi le dieu du vin, pour expier ce crime,
Partout sur ses autels veut un bouc pour victime :

Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acie nondum falcis tentanda, sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
Inde, ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde.
Ante reformidant ferrum : tum denique dura
Exerce imperia, et ramos compesce fluentes.
Texendæ sepes etiam, et pecus omne tenendum,
Præcipue dum frons tenera imprudensque laborum;
Cui, super indignas hiemes, solemque potentem,
Silvestres uri assidue capreæque sequaces
Illudunt : pascuntur oves, avidæque juvencæ.
Frigora nec tantum cana concreta pruina,
Aut gravis incumbens scopulis arentibus æstas,
Quantum illi nocuere greges, durique venenum
Dentis, et admorso signata in stirpe cicatrix.
Non aliam ob culpam Baccho caper omnibus aris
Cæditur, et veteres ineunt proscenia ludi;
Præmiaque ingeniis pagos et compita circum

Un bouc[60] était le prix de ces grossiers acteurs
Qui, de nos jeux brillants barbares inventeurs,
Sur un char mal orné promenaient dans l'Attique
Leurs théâtres errants et leur scène rustique;
Et, de joie et de vin à la fois enivrés,
Sur des outres[61] glissants bondissaient dans les prés.
Nos Latins, à leur tour, ont des fils de la Grèce
Transporté dans leurs jeux la bachique allégresse :
Ils se forment d'écorce un visage hideux,
Entonnent pour Bacchus des vers grossiers comme eux ;
Et de l'objet sacré [62] de leurs bruyants hommages
Suspendent à des pins les mobiles images.
Soudain l'aspect du dieu fertilise les monts,
Les arides coteaux, les humides vallons.
Gloire, honneur à ce dieu! célébrons ses mystères;
Chantons pour lui les vers que lui chantaient nos pères;
Qu'un bouc soit par la corne entraîné vers l'autel.
Préparons de ses chairs un festin solennel;
Et que le coudrier, de ses branches sanglantes,
Perce de l'ennemi les entrailles fumantes.
  La vigne veut des soins sans cesse renaissants;
De la terre trois fois il faut fendre les flancs,

Thesidæ posuere, atque inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saliere per utres.
Nec non Ausonii, Troja gens missa, coloni
Versibus incomptis ludunt, risuque soluto,
Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis;
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.
390 Hinc omnis largo pubescit vinea fetu;
Complentur vallesque cavæ, saltùsque profundi,
Et quocumque deus circum caput egit honestum.
Ergo rite suum Baccho dicemus honorem
Carminibus patriis, lancesque et liba feremus;
Et ductus cornu stabit sacer hircus ad aram,
Pinguiaque in veribus torrebimus exta colurnis.
  Est etiam ille labor curandis vitibus alter,
Cui nunquam exhausti satis est; namque omne quotannis

Sans cesse retrancher les feuilles inutiles,
Sans cesse tourmenter des coteaux indociles.
Le soleil[63] tous les ans recommence son cours :
Ainsi roulent en cercle et ta peine et tes jours.
Même lorsque le cep, privé de sa parure,
Cède aux froids aquilons un reste de verdure,
Déjà le vigneron, reprenant ses travaux,
Bien loin vers l'autre année étend ses soins nouveaux;
Déjà, d'un fer courbé, la serpette tranchante
Taille et forme à son gré la vigne obéissante.
Veux-tu de ses trésors t'enrichir tous les ans,
Prends le premier la bêche et les hoyaux pesants :
Retranche le premier les sarments inutiles;
Le premier, jette aux feu leurs dépouilles fragiles;
Renferme leurs appuis, remets-les le premier :
Pour boire du nectar vendange le dernier.
Deux fois de pampres verts la vigne est surchargée;
Deux fois d'herbage épais sa tige est assiégée.
Ne désire[64] donc point un enclos spacieux :
Le plus riche est celui qui cultive le mieux.
Ne faut-il pas encor, le long des marécages,
Dans le fond des forêts, au penchant des rivages

Terque quaterque solum scindendum, glebaque versis
400 Æternum frangenda bidentibus; omne levandum
Fronde nemus : redit agricolis labor actus in orbem,
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.
Et jam olim, seras posuit quum vinea frondes,
Frigidus et silvis Aquilo decussit honorem,
Jam tum acer curas venientem extendit in annum
Rusticus, et curvo Saturni dente relictam
Persequitur vitem attondens, fingitque putando.
Primus humum fodito, primus devecta cremato
Sarmenta, et vallos primus sub tecta referto;
410 Postremus metito. Bis vitibus ingruit umbra;
Bis segetem densis obducunt sentibus herbæ :
Durus uterque labor. Laudato ingentia rura,
Exiguum colito. Nec non etiam aspera rusci
Vimina per silvam, et ripis fluvialis arundo

Couper le saule inculte et le houx épineux,
Et marier la vigne aux ormeaux amoureux?
Enfin au dernier rang tu parviens avec joie :
Tout ton plant façonné sous tes yeux se déploie,
Et je t'entends chanter la fin de tes travaux.
Eh bien, la bêche encor doit fouiller tes coteaux;
Et quand la grappe enfin mûrit sous son feuillage,
Pour noyer ton espoir il suffit d'un orage.
  L'olivier[65], par la terre une fois adopté,
De ces pénibles soins n'attend pas sa beauté :
Fouille à ses pieds le sol qui nourrit sa verdure,
C'est assez : dédaignant une vaine culture,
Et la serpe tranchante, et les pesants râteaux,
L'arbre heureux de la paix voit fleurir ses rameaux.
  Tel encor, quand les ans ont augmenté sa force,
Quand son tronc est muni d'une plus dure écorce,
L'arbre fruitier sans nous s'élève dans les airs;
Sans nous mille arbrisseaux de leurs fruits sont couverts.
Sur le buisson inculte on voit rougir la mûre,
Et l'abri des oiseaux donne aussi leur pâture.

Cæditur, incultique exercet cura salicti.
  Jam vinctæ vites, jam falcem arbusta reponunt,
Jam canit extremos effetus vinitor antes;
Sollicitanda tamen tellus, pulvisque movendus;
Et jam maturis metuendus Jupiter uvis.
  Contra, non ulla est oleis cultura, neque illæ
Procurvam exspectant falcem, rastrosque tenaces,
Quum semel hæserunt arvis, aurasque tulerunt.
Ipsa satis tellus, quum dente recluditur unco,
Sufficit humorem, et gravidas cum vomere fruges.
Hoc pinguem et placitam paci nutritor olivam.
  Poma quoque, ut primum truncos sensere valentes,
Et vires habuere suas, ad sidera raptim
Vi propria nituntur, opisque haud indiga nostræ.
Nec minus interea fetu nemus omne gravescit,
Sanguineisque inculta rubent aviaria baccis.
Tondentur cytisi; tædas silva alta ministrat,
Pascunturque ignes nocturni, et lumina fundunt.

Que d'arbres en tous lieux multipliés par nous !
Ah ! du moins plantez-les, puisqu'ils croissent sans vous.
Pour nos jeunes chevreaux[66] les aliziers fleurissent;
Du suc des pins altiers les flambeaux se nourrissent.
Mais pourquoi te parler de ces rois des forêts?
Tout sert, même le saule et les humbles genêts;
Le miel leur doit des sucs, les troupeaux du feuillage,
Les moissons des remparts, les pasteurs de l'ombrage.
J'aime et des sombres buis[67] le lugubre coup d'œil,
Et de ces noirs sapins le vénérable deuil;
J'aime à voir ces forêts qui croissent sans culture,
Où l'art n'a point encor profané la nature :
Ces bois même, d'Athos enfants infructueux,
Et l'éternel jouet des vents impétueux,
Dans leur stérilité sont encore fertiles.
Pour former nos lambris[68] leurs arbres sont utiles :
Ici taillés en char, là courbés en vaisseaux,
Ils roulent sur la terre, ils voguent sur les eaux.
Le saule prête aux ceps sa branche obéissante;
L'orme donne aux troupeaux sa feuille nourrissante;
L'if en arc est ployé; le cormier fait des dards;
Le myrte de Vénus fournit des traits à Mars.

Et dubitant homines serere atque impendere curam !
Quid majora sequar? salices humilesque genistæ,
Aut illæ pecori frondem, aut pastoribus umbras
Sufficiunt, sepemque satis, et pabula melli.
Et juvat undantem buxo spectare Cytorum,
Naryciæque picis lucos; juvat arva videre
Non rastris hominum, non ulli obnoxia curæ.
440 Ipsæ Caucasio steriles in vertice silvæ,
Quas animosi Euri assidue franguntque feruntque
Dant alios aliæ fetus; dant utile lignum,
Navigiis pinos, domibus cedrosque cupressosque.
Hinc radios trivere rotis, hinc tympana plaustris
Agricolæ, et pandas ratibus posuere carinas.
Viminibus salices fecundæ, frondibus ulmi :
At myrtus validis hastilibus, et bona bello

Le tilleul cependant cède au fer qui le creuse;
Le buis, au gré du tour, prend une forme heureuse;
L'aune léger fend l'onde; et des jeunes essaims
Le vieux chêne en ses flancs recèle les larcins.
  Les trésors de Bacchus valent-ils ces richesses?
Mortels, défiez-vous de ses faveurs traîtresses:
C'est par lui que l'on vit les Centaures vaincus,
Et Pholus immolé par la main de Rhétus;
Et le plus menaçant de cette horrible troupe,
Hylée, à l'ennemi lançant sa large coupe.
  Ah! loin des fiers combats[69], loin d'un luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur!
Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
La terre lui fournit un aliment facile.
Sans doute il ne voit pas au retour du soleil,
De leur patron superbe adorant le réveil,
Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques[70],
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques;
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux;
D'agréables poisons ne brûlent pas ses veines;
Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines;

Cornus; Ityræos taxi torquentur in arcus.
Nec tiliæ leves, aut torno rasile buxum
Non formam accipiunt, ferroque cavantur acuto.
Nec non et torrentem undam levis innatat alnus,
Missa Pado; nec non et apes examina condunt,
Corticibusque cavis vitiosæque ilicis alveo.
  Quid memorandum æque Baccheia dona tulerunt?
Bacchus et ad culpam causas dedit: ille furentes
Centauros letho domuit, Rhœtumque, Pholumque,
Et magno Hylæum Lapithis cratere minantem.
  O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas, quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus!
Si non ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam;
Nec varios inhiant pulchra testudine postes,

Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui
Mais que lui manque-t-il? la nature est à lui.
Des grottes [71], des étangs, une claire fontaine,
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne;
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts;
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse,
C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse :
La Justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.
  O vous [72], à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices!
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde;
Comment [73] de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères dans leur cours entretient l'harmonie.

Illusasque auro vestes, Ephyreiaque æra;
Alba neque Assyrio fucatur lana veneno,
Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi :
At secura quies, et nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt. Illic saltus ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus,
Sacra deum, sanctique patres; extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.
  Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, Lunæque labores;
Unde tremor terris; qua vi maria alta tumescant,
Objicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant;
Quid tantum Oceano properent se tingere soles

Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien, vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète :
Adieu, gloire, projets. O coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh! qui me portera dans vos bois reculés!
Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages!
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages;
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.
Heureux le sage[74] instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs;
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux et des nymphes des bois!
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadème,
L'intérêt[75], dont la voix fait taire le sang même,

Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
Sin, has ne possim naturæ accedere partes,
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis,
Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem silvasque inglorius. O, ubi campi,
Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! O, qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!
Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
Panaque, Silvanumque senem, Nymphasque sorores!
Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres,
Aut conjurato descendens Dacus ab Histro;
Non res Romanæ, perituraque regna; neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.

De l'Ister conjuré les bataillons épais,
Rome, les rois vaincus, ne troublent point sa paix :
Auprès de ses égaux passant sa douce vie,
Son cœur[76] n'est attristé de pitié ni d'envie;
Jamais aux tribunaux, disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix :
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fit naître;
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.
D'autres, la rame en main, tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer;
L'avide conquérant, la terreur des familles,
Égorge les vieillards, les mères et les filles,
Pour dormir sur la pourpre[77], et pour boire dans l'or;
L'avare ensevelit et couve son trésor;
L'orateur au barreau, le poëte au théâtre,
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre;
Le frère égorge un frère, et va sous d'autres cieux
Mourir loin des lieux chers qu'habitaient ses aïeux.
Le laboureur en paix coule des jours prospères;
Il cultive le champ que cultivaient ses pères :
Ce champ nourrit l'État, ses enfants, ses troupeaux,
Et ses bœufs, compagnons de ses heureux travaux.

500 Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere sua, carpsit; nec ferrea jura,
Insanumque forum, aut populi tabularia vidit.
Sollicitant alii remis freta cæca, ruuntque
In ferrum, penetrant aulas et limina regum :
Hic petit excidiis urbem miserosque penates,
Ut gemma bibat, et Sarrano dormiat ostro.
Condit opes alius, defossoque incubat auro :
Hic stupet attonitus rostris : hunc plausus hiantem
Per cuneos, geminatur enim, plebisque patrumque
510 Corripuit. Gaudent perfusi sanguine fratrum,
Exsilioque domos et dulcia limina mutant,
Atque alio patriam quærunt sub sole jacentem.
Agricola incurvo terram dimovit aratro :
Hinc anni labor; hinc patriam parvosque nepotes

Ainsi que les saisons, sa fortune varie :
Ses agneaux au printemps peuplent sa bergerie ;
L'été remplit sa grange, affaisse ses greniers ;
L'automne d'un doux poids fait gémir ses paniers ;
Et les derniers soleils, sur les côtes vineuses,
Achèvent de mûrir les grappes paresseuses.
L'hiver vient ; mais pour lui l'automne dure encor :
Les bois donnent leurs fruits[78], l'huile coule à flots d'or.
Cependant ses enfants, ses premières richesses,
A son cou suspendus disputent ses caresses :
Chez lui de la pudeur tout respecte les lois ;
Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts ;
Et ses chevreaux, tout fiers de leur corne naissante,
Se font en bondissant une guerre innocente.
Les fêtes, je le vois partager ses loisirs
Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs :
Il propose des prix à la force, à l'adresse ;
L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse ;
L'autre frappe le but d'un trait victorieux,
Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.

Sustinet ; hinc armenta boum, meritosque juvencos.
Nec requies quin aut pomis exuberet annus,
Aut fetu pecorum, aut cerealis mergite culmi,
Proventuque oneret sulcos, atque horrea vincat.
Venit hiems : teritur Sicyonia bacca trapetis ;
520 Glande sues læti redeunt ; dant arbuta silvæ ;
Et varios ponit fetus auctumnus, et alte
Mitis in apricis coquitur vindemia saxis.
Interea dulces pendent circum oscula nati :
Casta pudicitiam servat domus ; ubera vaccæ
Lactea demittunt ; pinguesque in gramine læto
Inter se adversis luctantur cornibus hædi.
Ipse dies agitat festos, fususque per herbam,
Ignis ubi in medio, et socii cratera coronant.
Te, libans, Lenæe, vocat ; pecorisque magistris
530 Velocis jaculi certamina ponit in ulmo ;
Corporaque agresti nudant prædura palæstra.
Hanc olim veteres vitam coluere Sabini ;

Ainsi les vieux Sabins vivaient dans l'innocence ;
Ainsi des fiers Toscans s'agrandit la puissance ;
Ainsi Rome, aujourd'hui reine des nations,
Seule en sa vaste enceinte a renfermé sept monts.
Même avant Jupiter, avant que l'homme impie
Du sang des animaux osât souiller sa vie,
Ainsi vivait Saturne : alors d'affreux soldats
Au bruit des fiers clairons ne s'entr'égorgeaient pas ;
Et le marteau pesant, sur l'enclume bruyante,
Ne forgeait point encore l'épée étincelante.
Mais ma seconde course a duré trop longtemps ;
Et je dételle enfin mes coursiers haletants.

LIVRE III.

Jeune Palès[1], et toi, divin berger d'Admète,
Qui sur les bords d'Amphryse as porté la houlette ;
Déesses des forêts, divinités des eaux,
Ma muse va pour vous reprendre ses pinceaux.
Assez et trop longtemps de vulgaires merveilles
Ont des peuples oisifs fatigué les oreilles :

Hanc Remus et frater ; sic fortis Etruria crevit ;
Scilicet et rerum facta est pulcherrima Roma,
Septemque una sibi muro circumdedit arces.
Ante etiam sceptrum Dictæi regis, et ante
Impia quam cæsis gens est epulata juvencis,
Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.
Necdum etiam audierant inflari classica, necdum
Impositos duris crepitare incudibus enses.
Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
Et jam tempus equum fumantia solvere colla.

LIBER III.

Te quoque, magna Pales, et te, memorande, canemus,
Pastor ab Amphryso ; vos, silvæ amnesque Lycæi.
Cætera, quæ vacuas tenuissent carmine mentes,
Omnia jam vulgata. Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras ?

Eh! qui n'a pas cent fois[2] chanté le jeune Hylas,
Busiris et sa mort, Hercule et ses combats?
Qui ne connaît Pélops[3] et sa fatale amante,
Les courses de Latone[4] et son île flottante?
Osons enfin, osons, loin des vulgaires yeux,
Prendre aussi vers la gloire un vol audacieux.
Oui, je veux, ô Mantoue, en dépit de la Grèce,
T'amener les neuf Sœurs des bords de son Permesse:
C'est moi qui le premier de son sacré vallon
Transplanterai chez toi les palmes d'Apollon;
Bien plus, sur le penchant de ces rives fécondes
Où, parmi les roseaux qui couronnent ses ondes,
Ton fleuve se promène à flots majestueux,
Mes mains élèveront un temple somptueux.
De César au milieu je placerai l'image,
Et là de ma victoire il recevra l'hommage.
En longs habits de pourpre attirant les regards,
Moi-même au bord des eaux ferai voler cent chars.
La Grèce[5] quittera pour ces jeux magnifiques
Ses combats Néméens, ses fêtes Olympiques
Le front ceint d'olivier, c'est moi qui du vainqueur
Couronnerai l'adresse ou la mâle vigueur.

Cui non dictus Hylas puer, et Latonia Delos?
Hippodameque, humeroque Pelops insignis eburno,
Acer equis? Tentanda via est qua me quoque possim
Tollere humo, victorque virum volitare per ora.
Primus ego in patriam mecum, modo vita supersit,
Aonio rediens deducam vertice Musas:
Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas;
Et viridi in campo templum de marmore ponam,
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius et tenera prætexit arundine ripas.
In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit.
Illi victor ego, et Tyrio conspectus in ostro,
Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.
Cuncta mihi, Alpheum linquens lucosque Molorchi,
Cursibus et crudo decernet Græcia cæstu.

Je me trompe, ou déjà la pompe auguste est prête :
Allons, marchons au temple et commençons la fête;
Allumons cet encens, égorgeons ces taureaux.
Le théâtre[6] m'appelle à ses mouvants tableaux;
J'y vole : nos captifs[7] à ma vue empressée
Étalent ces tapis où leur honte est tracée :
Sur les portes[8] ma main grave nos fiers combats,
Le Nil au loin roulant sous des forêts de mâts.
Pour mieux représenter sa honte et notre gloire,
L'Indien me fournit son or et son ivoire;
Et l'airain[9] des vaisseaux usurpateurs des mers,
En colonne, à ma voix, va monter dans les airs.
Je montrerai l'Asie et ses villes tremblantes,
Le Niphate pleurant sur ses rives sanglantes;
Et le Parthe perfide, en son courroux prudent,
Qui combat dans sa fuite et résiste en cédant;
Et César aux deux mers étalant leurs conquêtes,
Et d'un double trophée embellissant nos fêtes.
Au milieu je ranime en marbre[10] de Paros
Les fils d'Assaracus, les descendants de Tros,
Ces dieux, ces demi-dieux, cette famille immense,
Que termine César, que Jupiter commence.

Ipse, caput tonsæ foliis ornatus olivæ,
Dona feram. Jam nunc solemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæsosque videre juvencos;
Vel scena ut versis discedat frontibus, utque
Purpurea intexti tollant aulæa Britanni.
In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto
Gangaridum faciam, victorisque arma Quirini;
Atque hic undantem bello magnumque fluentem
Nilum, ac navali surgentes ære columnas.
30 Addam urbes Asiæ domitas, pulsumque Niphaten,
Fidentemque fuga Parthum versisque sagittis,
Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab littore gentes.
Stabunt et Parii lapides, spirantia signa,
Assaraci proles, demissæque ab Jove gentis

Dans un coin du tableau[11] je mets l'Envie aux fers,
Et j'étale à ses yeux les tourments des enfers :
Les serpents d'Alecton, les ondes de Tantale,
La roue infatigable, et la roche fatale.
Cependant, ô Mécène, animé par ta voix,
Pour guider les troupeaux je rentre dans les bois.
Viens : déjà des bergers[12] les trompes m'avertissent ;
Déjà des chiens ardents les clameurs retentissent ;
Le coursier frappe l'air de ses hennissements :
Le taureau lui répond par ses mugissements ;
Et l'écho des forêts et l'écho des rivages
Se joignent aux concerts de leurs accents sauvages.
Achevons de dicter ces champêtres leçons ;
Et ma muse bientôt, par de plus nobles sons,
Fera vivre les faits du héros que j'adore,
Plus longtemps que l'époux de la brillante Aurore.
Veut-on pour vaincre à Pise un coursier généreux,
Veut-on pour la charrue un taureau vigoureux,
Des mères avec soin il faut choisir l'espèce.
Je veux dans la génisse[13] une mâle rudesse,

Nomina, Trosque parens, et Trojæ Cynthius auctor.
Invidia infelix Furias amnemque severum
Cocyti metuet, tortosque Ixionis angues,
Immanemque rotam, et non exsuperabile saxum.
40 Interea Dryadum silvas saltusque sequamur
Intactos, tua, Mæcenas, haud mollia jussa.
Te sine nil altum mens inchoat. En age, segnes
Rumpe moras ; vocat ingenti clamore Cithæron,
Taygetique canes, domitrixque Epidaurus equorum ;
Et vox assensu nemorum ingeminata remugit.
Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas
Cæsaris, et nomen fama tot ferre per annos,
Tithoni prima quot abest ab origine Cæsar.
Seu quis, Olympiacæ miratus præmia palmæ,
50 Pascit equos, seu quis fortes ad aratra juvencos,
Corpora præcipue matrum legat. Optima torvæ
Forma bovis, cui turpe caput, cui plurima cervix,
Et crurum tenus a mento palearia pendent.

Une oreille velue, un regard menaçant,
Des cornes dont les dards se courbent en croissant;
Que son flanc allongé sans mesure s'étende;
Vers la terre en flottant que son fanon descende;
Qu'enfin ses pieds, sa tête, et son cou monstrueux,
De leur beauté difforme épouvantent les yeux.
J'aime aussi sur son corps, taché par intervalles,
Et de noir et de blanc les marques inégales;
J'aime à lui voir du joug secouer le fardeau,
Par son mufle sauvage imiter le taureau,
Menacer de la corne, et, dans sa marche altière,
D'une queue à longs crins balayer la poussière.
L'âge, soit de l'hymen, soit du travail des champs,
Après quatre ans commence, et cesse avant dix ans.
Ces jours sont précieux : dès le printemps de l'âge
Livre au taureau fougueux son amante sauvage;
Qu'elle laisse en mourant de nombreux héritiers.
Hélas! nos plus beaux jours s'envolent les premiers :
Un essaim de douleurs bientôt nous environne;
La vieillesse nous glace, et la mort nous moissonne.
Préviens donc leur ravage, et que dans tes troupeaux
L'hymen forme toujours des nourrissons nouveaux.

Tum longo nullus lateri modus; omnia magna,
Pes etiam, et camuris hirtæ sub cornibus aures.
Nec mihi displiceat maculis insignis et albo,
Aut juga detrectans, interdumque aspera cornu,
Et faciem tauro propior, quæque ardua tota,
Et gradiens ima verrit vestigia cauda.
60 Ætas Lucinam justosque pati hymenæos
Desinit ante decem, post quatuor incipit annos :
Cætera nec feturæ habilis, nec fortis aratris.
Interea, superat gregibus dum læta juventas,
Solve mares; mitte in Venerem pecuaria primus,
Atque aliam ex alia generando suffice prolem.
Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit : subeunt morbi tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.

Dans le choix des coursiers ne sois pas moins sévère.
Du troupeau dès l'enfance il faut soigner le père :
Des gris et des bais-bruns [14] on estime le cœur ;
Le blanc, l'alezan clair, languissent sans vigueur.
L'étalon généreux [15] a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets pliants se balance avec grâce ;
Aucun bruit ne l'émeut ; le premier du troupeau
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau :
Il a le ventre court [16], l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie ;
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler :
Que du clairon bruyant [17] le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter [18], trembler, dresser l'oreille ;
Son épine se double [19] et frémit sur son dos ;
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots ;
De ses naseaux brûlants il respire la guerre ;
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.
Tel, dompté par les mains du frère de Castor [20],
Ce Cyllare fameux s'assujettit au mor :

Semper erunt quarum mutari corpora malis.
Semper enim refice ; ac, ne post amissa requiras,
Anteveni, et sobolem armento sortire quotannis.
Nec non et pecori est idem delectus equino.
Tu modo, quos in spem statues submittere gentis,
ræcipuum jam inde a teneris impende laborem.
Continuo pecoris generosi pullus in arvis
Altius ingreditur, et mollia crura reponit.
Primus et ire viam, et fluvios tentare minaces,
Audet, et ignoto sese committere ponti :
Nec vanos horret strepitus. Illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga,
Luxuriatque toris animosum pectus. Honesti
Spadices, glaucique ; color deterrimus albis,
Et gilvo. Tum, si qua sonum procul arma dedere,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.
Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo ;

Tels les chevaux d'Achille et du dieu de la Thrace
Soufflaient le feu du ciel, d'où descendait leur race :
Tel Saturne[21], surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain,
Et, secouant dans l'air sa crinière flottante,
De ses hennissements effraya son amante.
Quel que soit le coursier qu'ait adopté ton choix,
Quand des ans ou des maux il sentira le poids,
Des travaux de l'amour dispense sa faiblesse :
Vénus ainsi que Mars demande la jeunesse.
Pour son corps, dévoré d'un impuissant désir,
L'hymen est un tourment, et non pas un plaisir ;
Vieil athlète, son feu dès l'abord se consume :
Tel le chaume s'éteint au moment qu'il s'allume.
Connais donc et son âge, et sa race, et son cœur,
Et surtout dans la lice[22] observe son ardeur.
Le signal est donné : déjà de la barrière
Cent chars précipités fondent dans la carrière ;
Tout s'éloigne, tout fuit : les jeunes combattants,
Tressaillant d'espérance et d'effroi palpitants,

At duplex agitur per lumbos spina; cavatque
Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.
Talis Amyclæi domitus Pollucis habenis
90 Cyllarus, et, quorum Graii meminere poetæ,
Martis equi bijuges, et magni currus Achillis.
Talis et ipse jubam cervice effudit equina
Conjugis adventu pernix Saturnus, et altum
Pelion hinnitu fugiens implevit acuto.
Hunc quoque, ubi aut morbo gravis, aut jam segnior annis,
Deficit, abde domo, nec turpi ignosce senectæ.
Frigidus in Venerem senior, frustraque laborem
Ingratum trahit ; et, si quando ad prælia ventum est,
Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis,
100 Incassum furit. Ergo animos ævumque notabis
Præcipue ; hinc alias artes, prolemque parentum,
Et quis cuique dolor victo, quæ gloria palmæ.
Nonne vides, quum præcipiti certamine campum
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus,

A leurs bouillants transports abandonnent leur âme ;
Ils pressent leurs coursiers ; l'essieu siffle et s'enflamme ;
On les voit se baisser, se dresser tour à tour ;
Des tourbillons de sable ont obscurci le jour ;
On se quitte, on s'atteint ; on s'approche, on s'évite :
Des chevaux haletants le crin poudreux s'agite ;
Et, blanchissant d'écume et baigné de sueur,
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur :
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime !
  Érichthon le premier [23], par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux,
Et porté sur un char s'élancer avec eux.
Le Lapithe, monté sur ces monstres farouches,
A recevoir le frein accoutuma leurs bouches,
Leur apprit à bondir, à cadencer leurs pas,
Et gouverna leur fougue au milieu des combats.
Mais, soit qu'il traîne un char, soit qu'il porte son guide,
J'exige qu'un coursier soit jeune, ardent, rapide.
Fût-il sorti d'Épire, eût-il servi les dieux,
Fût-il né du trident, il languit, s'il est vieux.

Quum spes arrectæ juvenum, exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans ? Illi instant verbere torto,
Et proni dant lora ; volat vi fervidus axis :
Jamque humiles, jamque elati sublime videntur
Aera per vacuum ferri, atque assurgere in auras.
Nec mora, nec requies ; at fulvæ nimbus arenæ
Tollitur ; humescunt spumis flatuque sequentum :
Tantus amor laudum, tantæ est victoria curæ !
  Primus Erichthonius currus et quatuor ausus
Jungere equos, rapidusque rotis insistere victor.
Frena Pelethronii Lapithæ gyrosque dedere
Impositi dorso, atque equitem docuere sub armis
Insultare solo, et gressus glomerare superbos.
Æquus uterque labor : æque juvenemque magistri
Exquirunt, calidumque animis, et cursibus acrem
Quamvis sæpe fuga versos ille egerit hostes,
Et patriam Epirum referat, fortesque Mycenas,
Neptunique ipsa deducat origine gentem.

Enfin ton choix est fait, aucun soin ne t'arrête :
Que le chef du troupeau pour son hymen s'apprête.
D'une prodigue main verse-lui sa boisson ;
Qu'il s'engraisse du lait de la jeune moisson :
Autrement il succombe, aux plaisirs inhabile,
Et d'un père affaibli naît un enfant débile.
Au contraire[24], sitôt que les tendres désirs
Sollicitent la mère aux amoureux plaisirs,
Éloigne-la des eaux, retranche sa pâture ;
Et quand l'été brûlant fatigue la nature,
Lorsque l'aire gémit sous les fléaux pesants,
Qu'une pénible course amaigrisse ses flancs :
Des routes de l'amour[25] l'embonpoint inutile
Aux germes créateurs ouvre un champ moins fertile.
Dès que son sein grossit, tous nos soins lui sont dus,
Et le soc et le char lui seront défendus.
Je ne veux plus la voir bondir dans les campagnes,
Lutter contre un torrent, gravir sur les montagnes :
Qu'elle paisse en des prés où les plus clairs ruisseaux
Parmi des bords fleuris roulent à pleins canaux,

His animadversis, instant sub tempus, et omnes
Impendunt curas denso distendere pingui,
Quem legere ducem, et pecori dixere maritum :
Pubentesque secant herbas, fluviosque ministrant,
Farraque, ne blando nequeat superesse labori,
Invalidique patrum referant jejunia nati.
Ipsa autem macie tenuant armenta volentes;
Atque, ubi concubitus primos jam nota voluptas
Sollicitat, frondesque negant, et fontibus arcent;
Sæpe etiam cursu quatiunt, et sole fatigant,
Quum graviter tunsis gemit area frugibus, et quum
Surgentem ad Zephyrum paleæ jactantur inanes.
Hoc faciunt, nimio ne luxu obtusior usus
Sit genitali arvo, et sulcos oblimet inertes;
Sed rapiat sitiens Venerem, interiusque recondat.
Rursus cura patrum cadere et succedere matrum
Incipit. Exactis gravidæ quum mensibus errant,
140 Non illas gravibus quisquam juga ducere plaustris,

Où le sommeil l'invite au fond d'un antre sombre,
Où des rochers voisins versent le frais et l'ombre.
   Surtout je crains pour elle et la rage et le bruit
Des insectes ailés que la chaleur produit.
Aux rives du Silare, où des forêts d'yeuses
Prolongent dans les champs leurs ombres ténébreuses,
Vole un insecte affreux [26], que Junon autrefois,
Pour tourmenter Io, déchaîna dans les bois.
Aux bourdonnements sourds de son aile bruyante,
Tout un troupeau s'enfuit en hurlant d'épouvante :
De leurs cris furieux le Tanagre frémit;
La forêt s'en ébranle, et l'Olympe en gémit.
Fais donc paître la mère au soir ou dès l'aurore,
Lorsque de son hymen les fruits sont près d'éclore.
   Sont-ils nés, à tes soins ils ont droit à leur tour.
Marque au front de chacun quel sort l'attend un jour :
Les uns sont du troupeau l'espérance certaine;
D'autres d'un soc tranchant déchireront la plaine;
D'autres pour les autels de fleurs seront parés,
Et le reste au hasard [27] bondira dans les prés.

Non saltu superare viam sit passus, et acri
Carpere prata fuga, fluviosque innare rapaces.
Saltibus in vacuis pascant, et plena secundum
Flumina, muscus ubi, et viridissima gramine ripa,
Speluncæque tegant, et saxea procubet umbra.
   Est lucos Silari circa ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, œstrum Graii vertere vocantes :
Asper, acerba sonans; quo tota exterrita silvis
150 Diffugiunt armenta; furit mugitibus æther
Concussus, silvæque et sicci ripa Tanagri.
Hoc quondam monstro horribiles exercuit iras
Inachiæ Juno pestem meditata juvencæ :
Hunc quoque, nam mediis fervoribus acrior instat,
Arcebis gravido pecori, armentaque pasces
Sole recens orto, aut noctem ducentibus astris.
   Post partum cura in vitulos traducitur omnis;
Continuoque notas et nomina gentis inurunt;

Ceux qu'on destine au soc, il faut dès leur jeune âge
Discipliner au joug leur docile courage :
Sur son cou libre encor, ton jeune nourrisson
Porte un collier flottant, pour première leçon;
Bientôt deux compagnons, qu'un joug d'osier rassemble,
Apprennent à marcher, à s'arrêter ensemble;
Déjà même un char vide est par eux emporté,
Et glisse sur l'arène avec agilité;
Puis sous un lourd fardeau, qu'ils ébranlent à peine,
Ils font crier la roue, et sillonnent la plaine.
Cependant, pour nourrir tes élèves naissants,
Au feuillage du saule, au vert gazon des champs,
A l'herbe des marais joins la moisson nouvelle.
De la mère autrefois on pressait la mamelle :
Pasteur plus indulgent, laisse-la sans regret
Pour ses tendres enfants épancher tout son lait.
Mais veux-tu près d'Élis, dans des torrents de poudre,
Guider un char plus prompt, plus brûlant que la foudre;

Et quos aut pecori malint submittere habendo,
Aut aris servare sacros, aut scindere terram,
Et campum horrentem fractis invertere glebis.
Cætera pascuntur virides armenta per herbas.
Tu quos ad studium atque usum formabis agrestem,
Jam vitulos hortare, viamque insiste domandi,
Dum faciles animi juvenum, dum mobilis ætas.
Ac primum laxos tenui de vimine circlos
Cervici subnecte; dehinc, ubi libera colla
Servitio assuerint, ipsis e torquibus aptos
Junge pares, et coge gradum conferre juvencos;
Atque illis jam sæpe rotæ ducantur inanes
Per terram, et summo vestigia pulvere signent:
Post valido nitens sub pondere faginus axis
Instrepat, et junctos temo trahat æreus orbes.
Interea pubi indomitæ non gramina tantum,
Nec vescas salicum frondes, ulvamque palustrem,
Sed frumenta manu carpes sata; nec tibi fetæ,
More patrum, nivea implebunt mulctralia vaccæ;
Sed tota in dulces consument ubera natos.

Veux-tu, dans les horreurs d'un choc tumultueux,
Régler d'un fier coursier les bonds impétueux,
Accoutume son œil au spectacle des armes,
Et son oreille au bruit, et son cœur aux alarmes;
Qu'il entende déjà le cliquetis du frein,
Le roulement des chars, les accents de l'airain;
Qu'au seul son de ta voix son allégresse éclate;
Qu'il frémisse au doux bruit de la main qui le flatte.
   Ainsi, de la mamelle à peine séparé,
Ton élève à son art est déjà préparé :
Déjà son front timide et sans expérience
Vient aux premiers liens s'offrir sans défiance.
Mais compte-t-il trois ans, bientôt mordant le frein,
Il tourne, il caracole, il bondit sous ta main;
Sur ses jarrets nerveux il retombe en mesure :
Pour la rendre plus libre on gêne son allure;
Tout à coup il s'élance, et, plus prompt que l'éclair,
Dans les champs effleurés il court, vole, et fend l'air.
   Tel le fougueux époux[28] de la jeune Orythie
Vole et disperse au loin les frimas de Scythie,

Sin ad bella magis studium, turmasque feroces,
180 Aut Alphæa rotis prælabi flumina Pisæ,
Et Jovis in luco currus agitare volantes :
Primus equi labor est, animos atque arma videre
Bellantum, lituosque pati, tractuque gementem
Ferre rotam, et stabulo frenos audire sonantes;
Tum magis atque magis blandis gaudere magistri
Laudibus, et plausæ sonitum cervicis amare.
   Atque hæc jam primo depulsus ab ubere matris
Audeat, inque vicem det mollibus ora capistris
Invalidus, etiamque tremens, etiam inscius ævi.
190 At, tribus exactis, ubi quarta accesserit æstas,
Carpere mox gyrum incipiat, gradibusque sonare
Compositis, sinuetque alterna volumina crurum,
Sitque laboranti similis; tum cursibus auras,
Tum vocet, ac per aperta volans, ceu liber habenis,
Æquora, vix summa vestigia ponat arena.
   Qualis hyperboreis Aquilo quum densus ab oris

Fait frémir mollement les vagues des moissons,
Balance les forêts sur la cime des monts,
Chasse et poursuit les flots de l'océan qui gronde,
Et balaye en fuyant les airs, la terre, et l'onde.
Un jour tu le verras, ce coursier généreux,
Ensanglanter son mors et vaincre dans nos jeux;
Ou [29], plus utile encor dans les champs de la guerre,
Sous de rapides chars faire gémir la terre.
Ne l'engraisse [30] surtout qu'après l'avoir dompté;
Autrement son orgueil jamais n'est surmonté :
Il se dresse en fureur sous le fouet qui le touche,
Et s'indigne du frein qui gourmande sa bouche.
Crains aussi, crains l'amour, dont la douce langueur
Des troupeaux, quels qu'ils soient, énerve la vigueur :
Que des fleuves profonds, qu'une haute montagne,
Sépare le taureau de sa belle compagne;
Ou que loin de ses yeux, dans l'étable caché,
Près d'une ample pâture il demeure attaché.
Près d'elle il fond d'amour, il erre triste et sombre,
Et néglige les eaux et la verdure et l'ombre.

Incubuit, Scythiæque hiemes atque arida differt
Nubila; tum segetes altæ campique natantes
Lenibus horrescunt flabris, summæque sonorem
200 Dant silvæ, longique urgent ad littora fluctus :
Ille volat, simul arva fuga, simul æquora verrens.
Hic vel ad Elei metas et maxima campi
Sudabit spatia, et spumas aget ore cruentas;
Belgica vel molli melius feret esseda collo.
Tum demum crassa magnum farragine corpus
Crescere jam domitis sinito; namque ante domandum
Ingentes tollent animos, prensique negabunt
Verbera lenta pati, et duris parere lupatis.
Sed non ulla magis vires industria firmat,
210 Quam Venerem et cæci stimulos avertere amoris,
Sive boum, sive est cui gratior usus equorum,
Atque ideo tauros procul atque in sola relegant
Pascua, post montem oppositum, et trans flumina lata;
Aut intus clausos satura ad præsepia servant.

Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
Une Hélène au combat entraîne deux rivaux.
Tranquille, elle s'égare[31] en un gras pâturage :
Ses superbes amants s'élancent pleins de rage;
Tous deux, les yeux baissés et les regards brûlants,
Entre-choquent leurs fronts, se déchirent les flancs;
De leur sang qui jaillit les ruisseaux les inondent;
A leurs mugissements les vastes cieux répondent.
Entre eux point de traité : dans de lointains déserts
Le vaincu désolé va cacher ses revers,
Va pleurer d'un rival la victoire insolente,
La perte de sa gloire et surtout d'une amante;
Et, vers ces bords chéris tournant encor les yeux,
Abandonne l'empire où régnaient ses aïeux.
Mais l'amour le poursuit jusqu'en ces lieux sauvages.
Là, dormant sur des rocs, nourri d'amers feuillages,
Furieux, il s'exerce à venger ses affronts :
De ses dards tortueux il attaque des troncs;
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et sous ses bonds fougueux il fait voler l'arène.

Carpit enim vires paulatim, uritque videndo
Femina; nec nemorum patitur meminisse nec herbæ.
Dulcibus illa quidem illecebris et sæpe superbos
Cornibus inter se subigit decernere amantes.
Pascitur in magna silva formosa juvenca;
Illi alternantes multa vi prælia miscent
Vulneribus crebris; lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu : reboant silvæque et magnus Olympus.
Nec mos bellantes una stabulare; sed alter
Victus abit, longeque ignotis exsulat oris,
Multa gemens ignominiam plagasque superbi
Victoris, tum, quos amisit inultus, amores;
Et stabula adspectans regnis excessit avitis.
Ergo omni cura vires exercet, et inter
Dura jacet pernox instrato saxa cubili,
Frondibus hirsutis et carice pastus acuta;
Et tentat sese, atque irasci in cornua discit

Mais c'en est fait ; il part, et, bouillant de désirs,
De l'orgueilleux vainqueur va troubler les plaisirs.
Tel [32], par un pli léger ridant le sein de l'onde,
Un flot de loin blanchit, s'allonge, s'enfle et gronde :
Soudain le mont liquide, élevé dans les airs,
Retombe ; un noir limon bouillonne sur les mers.
Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage ;
Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.
Amour, tu fais rugir les monstres des déserts :
Alors, battant ses flancs, la lionne inhumaine
Quitte ses lionceaux et rôde dans la plaine ;
C'est alors que, brûlant pour d'informes appas,
Le noir peuple des ours sème au loin le trépas ;
Alors le tigre affreux ravage la Libye :
Malheur au voyageur errant dans la Nubie !
Si le coursier fougueux sent l'attrait du plaisir,
Voyez-vous tout son corps frissonner de désir ?

Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena.
Post, ubi collectum robur viresque refectæ,
Signa movet, præcepsque oblitum fertur in hostem.
Fluctus uti, medio cœpit quum albescere ponto,
Longius ex altoque sinum trahit ; utque, volutus
Ad terras, immane sonat per saxa, neque ipso
240 Monte minor procumbit : at ima exæstuat unda
Vorticibus, nigramque alte subjectat arenam.
Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres,
In furias ignemque ruunt : amor omnibus idem.
Tempore non alio catulorum oblita leæna
Sævior erravit campis ; nec funera vulgo
Tam multa informes ursi stragemque dedere
Per silvas : tum sævus aper, tum pessima tigris.
Heu, male tum Libyæ solis erratur in agris !
250 Nonne vides, ut tota tremor pertentet equorum
Corpora, si tantum notas odor attulit auras ?
Ac neque eos jam frena virum, neque verbera sæva,

Il ne sent plus le fouet, ne connaît plus les rênes;
Il vole; il franchit tout, et les bois et les plaines,
Et les rocs menaçants, et les gouffres profonds,
Et les torrents enflés par les débris des monts.
L'horrible sanglier se prépare à la guerre;
Il aiguise sa dent, il tourmente la terre :
Contre un chêne ridé s'endurcit aux assauts,
Hérisse tous ses crins, et fond sur ses rivaux.
Que n'ose un jeune amant [33] qu'un feu brûlant dévore!
L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul traverse à la nage une orageuse mer;
Il n'entend ni les cieux qui grondent sur sa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ses tristes parents de douleur éperdus,
Ni son amante, hélas! qui meurt s'il ne vit plus.
Vois combattre [34] le lynx, le chien, le cerf lui-même;
N'entends-tu pas le loup hurler pour ce qu'il aime?
Des cavales surtout rien n'égale les feux;
Vénus même alluma leurs transports furieux,
Quand, pour avoir frustré [35] leur amoureuse ivresse,
Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.

Non scopuli, rupesque cavæ, atque objecta retardant
Flumina, correptos unda torquentia montes.
Ipse ruit, dentesque Sabellicus exacuit sus,
Et pede prosubigit terram, fricat arbore costas,
Atque hinc atque illinc humeros ad vulnera durat.
Quid juvenis, magnum cui versat in ossibus ignem
Durus amor? Nempe abruptis turbata procellis
260 Nocte natat cæca serus freta: quem super ingens
Porta tonat cœli, et scopulis illisa reclamant
Æquora; nec miseri possunt revocare parentes,
Nec moritura super crudeli funere virgo.
Quid lynces Bacchi variæ, et genus acre luporum,
Atque canum? Quid, quæ imbelles dant prælia cervi?
Scilicet ante omnes furor est insignis equarum :
Et mentem Venus ipsa dedit, quo tempore Glauci
Potniades malis membra absumpsere quadrigæ.

L'impérieux amour conduit leurs pas errants
Sur le sommet des monts, à travers les torrents :
Surtout, lorsqu'aux beaux jours leur fureur se ranime,
D'un rocher solitaire elles gagnent la cime.
Là, leur bouche brûlante, ouverte aux doux zéphyrs,
Reçoit avidement leurs amoureux soupirs :
O prodige[36] inouï ! le zéphyr les féconde.
Soudain du haut des rocs leur troupe vagabonde
Bondit, se précipite et fuit dans les vallons;
Non vers les lieux blanchis[37] par les premiers rayons ,
Mais vers les champs du Nord, mais vers ces tristes plages
Où l'Autan pluvieux entasse les orages.
C'est alors qu'on les voit, dans l'ardeur de leurs feux,
Distiller en courant l'hippomane amoureux ;
L'hippomane, filtré par la marâtre impie,
Qui joint au noir poison l'infernale magie.
Mais moi-même, où m'entraîne, où m'égare l'amour ?
Revenons : le temps vole, et s'enfuit sans retour.
Après les grands troupeaux, il est temps que je chante
Des chèvres, des brebis la famille bêlante.

Illas ducit amor trans Gargara, transque sonantem
Ascanium; superant montes, et flumina tranant.
Continuoque, avidis ubi subdita flamma medullis,
Vere magis, quia vere calor redit ossibus, illæ
Ore omnes versæ in Zephyrum stant rupibus altis,
Exceptantque leves auras : et sæpe sine ullis
Conjugiis, vento gravidæ, mirabile dictu!
Saxa per et scopulos et depressas convalles
Diffugiunt, non, Eure, tuos, neque solis ad ortus,
In Boream Caurumque, aut unde nigerrimus Auster
Nascitur, et pluvio contristat frigore cœlum.
Hic demum, hippomanes vero quod nomine dicunt
Pastores, lentum destillat ab inguine virus :
Hippomanes, quod sæpe male legere novercæ,
Miscueruntque herbas, et non innoxia verba.
Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus,
Singula dum capti circumvectamur amore.
Hoc satis armentis. Superat pars altera curæ,

O vous, heureux bergers, veillez à leurs besoins;
Leur toison et leur lait vous paieront de vos soins.
Et moi, puissé-je orner cette aride matière!
Des ronces[38], je le sais, hérissent ma carrière;
Mais des sentiers battus je détourne mes pas :
Oui, les déserts du Pinde ont pour moi des appas :
Dans ces sentiers nouveaux qu'a frayés mon audace,
Mon œil d'aucun mortel ne reconnaît la trace.
Viens, auguste Palès, viens soutenir ma voix.
  D'abord[39], que tes brebis, à couvert sous leurs toits,
Jusqu'au printemps nouveau se nourrissent d'herbage;
Qu'une molle fougère et qu'un épais fourrage,
Sous leurs corps délicats étendus par ta main,
Rendent leur lit moins dur, leur asile plus sain.
Les chèvres[40], à leur tour, veulent pour nourriture
Des feuilles d'arboisier et l'onde la plus pure :
Écarte de leur toit l'inclémence des airs;
Qu'il reçoive au midi le soleil des hivers,
Jusqu'aux jours où Phébus, quittant l'urne céleste,
Du cercle de l'année achève enfin le reste.

Lanigeros agitare greges, hirtasque capellas.
Hic labor; hinc laudem fortes sperate coloni.
Nec sum animi dubius, verbis ea vincere magnum
Quam sit, et angustis hunc addere rebus honorem.
Sed me Parnassi deserta per ardua dulcis
Raptat amor : juvat ire jugis, qua nulla priorum
Castaliam molli devertitur orbita clivo.
Nunc, veneranda Pales, magno nunc ore sonandum.
  Incipiens stabulis edico in mollibus herbam
Carpere oves, dum mox frondosa reducitur æstas ;
Et multa duram stipula filicumque maniplis
Sternere subter humum, glacies nec frigida lædat
Molle pecus, scabiemque ferat turpesque podagras.
Post hinc digressus, jubeo frondentia capris
Arbuta sufficere, et fluvios præbere recentes ;
Et stabula a ventis hiberno opponere soli
Ad medium conversa diem, quum frigidus olim
Jam cadit, extremoque irrorat Aquarius anno.

Oui[41], comme les brebis, l'humble chèvre a ses droits :
Si leur riche toison, pour habiller les rois,
Aux fuseaux de Milet offre une laine pure,
Et du poisson de Tyr boit la riche teinture,
La chèvre a des trésors qui ne lui cèdent pas :
Ses enfants[42] sont nombreux, son lait ne tarit pas;
Et plus ta main avare épuise sa mamelle,
Plus sa douce ambroisie entre tes doigts ruisselle.
Cependant son époux[43] contre l'âpre saison
Nous cède ces longs poils qui parent son menton.
Le jour[44], au fond des bois, au penchant des collines,
Elle vit de buissons, de ronces et d'épines;
Le soir, fidèle à l'heure, elle rentre au hameau :
Elle-même rassemble et conduit son troupeau;
Et, le sein tout gonflé des tributs qu'elle apporte,
Du bercail avec peine elle franchit la porte.
Soigne-la donc au moins durant les froids hivers,
Et tiens sa maison chaude et tes greniers ouverts.
Mais le printemps renaît[45], et le zéphyr t'appelle :
Viens, conduis tes troupeaux sur la mousse nouvelle :

Hæ quoque non cura nobis leviore tuendæ,
Nec minor usus erit, quamvis Milesia magno
Vellera mutentur Tyrios incocta rubores.
Densior hinc soboles, hinc largi copia lactis.
Quam magis exhausto spumaverit ubere mulctra,
Læta magis pressis manabunt flumina mammis.
Nec minus interea barbas incanaque menta
Cinyphii tondent hirci, setasque comantes,
Usum in castrorum, et miseris velamina nautis.
Pascuntur vero silvas, et summa Lycæi,
Horrentesque rubos, et amantes ardua dumos;
Atque ipsæ memores redeunt in tecta, suosque
Ducunt, et gravido superant vix ubere limen.
Ergo omni studio glaciem ventosque nivales,
Quo minor est illis curæ mortalis egestas,
Avertes; victumque feres, et virgea lætus
Pabula, nec tota claudes fœnilia bruma.
At vero, Zephyris quum læta vocantibus æstas

Sors sitôt que l'aurore a rougi l'horizon,
Quand de légers frimas blanchissent le gazon,
Lorsque, brillant encor sur la tendre verdure,
Une fraîche rosée invite à la pâture.
Mais quatre heures après, quand déjà de ses chants[46]
La cigale enrouée importune les champs,
Que ton peuple, conduit à la source prochaine,
Boive l'eau qui s'enfuit dans des canaux de chêne.
A midi, va chercher ces bois noirs et profonds
Dont l'ombre au loin descend dans les sombres vallons;
Le soir, que ton troupeau s'abreuve et paisse encore.
Le soir rend à nos prés la fraîcheur de l'aurore;
Tout semble ranimé, gazon, zéphyrs, oiseaux :
Rossignols dans les bois; alcyons sur les eaux.
Selon les lieux pourtant ces lois sont différentes :
Vois les bergers d'Afrique et leurs courses errantes;
Là, leurs troupeaux épars, ainsi que leurs foyers,
Et paissant au hasard durant des mois entiers,

In saltus utrumque gregem atque in pascua mittet,
Luciferi primo cum sidere frigida rura
Carpamus, dum mane novum, dum gramina canent,
Et ros in tenera pecori gratissimus herba.
Inde, ubi quarta sitim cœli collegerit hora,
Et cantu querulæ rumpent arbusta cicadæ,
Ad puteos aut alta greges ad stagna jubeto
330 Currentem ilignis potare canalibus undam;
Æstibus at mediis umbrosam exquirere vallem,
Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos, aut sicubi nigrum
Ilicibus crebris sacra nemus accubet umbra.
Tum tenues dare rursus aquas, et pascere rursus
Solis ad occasum, quum frigidus aera vesper
Temperat, et saltus reficit jam roscida luna,
Litoraque alcyonen resonant, acalanthida dumi.
Quid tibi pastores Libyæ, quid pascua versu
340 Prosequar, et raris habitata mapalia tectis?
Sæpe diem noctemque, et totum ex ordine mensem,
Pascitur, itque pecus longa in deserta sine ullis
Hospitiis; tantum campi jacet! Omnia secum

Soit que le jour renaisse ou que la nuit commence,
S'égarent lentement dans un désert immense :
Leurs dieux, leur chien, leur arc, leurs pénates roulants,
Tout voyage avec eux sur ces sables brûlants.
Telle de nos Romains[47] une troupe vaillante
Marche d'un pas léger sous sa charge pesante,
Et traversant les eaux, franchissant les sillons,
Court devant l'ennemi planter ses pavillons.
  Mais aux champs[48] où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs et des eaux Méotides,
Aux lieux où le Rhodope, après un long détour,
Termine vers le Nord son oblique retour,
Aucun troupeau ne sort de son étable obscure :
Là les champs sont sans herbe et les bois sans verdure;
Là le temps l'un sur l'autre entasse les hivers :
L'œil ébloui n'y voit que de brillants déserts,
Que des plaines de neige ou des rochers de glace;
Dont jamais le soleil n'effleura la surface :
Des frimas éternels et des brouillards épais
Éteignent tous ses feux, émoussent tous ses traits;
Et soit que le jour naisse, ou qu'il meure dans l'onde
La nature y sommeille en une horreur profonde :

Armentarius Afer agit, tectumque, Laremque,
Armaque, Amyclæumque canem, Cressamque pharetram.
Non secus ac patriis acer Romanus in armis
Injusto sub fasce viam quum carpit, et hosti
Ante exspectatum positis stat in agmine castris.
  At non, qua Scythiæ gentes, Mæotiaque unda,
350 Turbidus et torquens flaventes Hister arenas,
Quaque redit medium Rhodope porrecta sub axem.
Illic clausa tenent stabulis armenta : neque ullæ
Aut herbæ campo apparent aut arbore frondes;
Sed jacet aggeribus niveis informis et alto
Terra gelu late, septemque assurgit in ulnas.
Semper hiems, semper spirantes frigora Cauri :
Tum sol pallentes haud unquam discutit umbras,
Nec quum invectus equis altum petit æthera, nec quum

Là le fleuve en courant sent épaissir ses eaux;
Des chars osent rouler où voguaient des vaisseaux :
Plus loin un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace;
La laine sur les corps se roidit en cuirasse;
La hache[49] fend le vin, le froid brise le fer,
Glace l'eau sur la lèvre et le souffle dans l'air.
Cependant sous les flots de la neige qui tombe
La faible brebis meurt, le fier taureau succombe.
Les daims sont engloutis, et le cerf aux abois
Découvre à peine aux yeux la pointe de son bois.
Contre ces animaux, désormais moins agiles,
Les rets sont superflus, les chiens sont inutiles :
Tandis que, rugissant dans leurs froides prisons,
Ils soulèvent en vain le fardeau des glaçons,
Le barbare les perce, et, mugissant de joie,
Dans ses antres profonds court dévorer sa proie.
  C'est là que ces mortels dans d'immenses brasiers
Entassent des ormeaux et des chênes entiers;

Præcipitem Oceani rubro lavit æquore currum.
Concrescunt subitæ currenti in flumine crustæ;
Undaque jam tergo ferratos sustinet orbes,
Puppibus illa prius patulis, nunc hospita plaustris.
Æraque dissiliunt vulgo, vestesque rigescunt
Indutæ, cæduntque securibus humida vina,
Et totæ solidam in glaciem vertere lacunæ,
Stiriaque impexis induruit horrida barbis.
Interea toto non secius aere ninguit;
Intereunt pecudes, stant circumfusa pruinis
Corpora magna boum; confertoque agmine cervi
Torpent mole nova, et summis vix cornibus exstant.
Hos non immissis canibus, non cassibus ullis,
Puniceæve agitant pavidos formidine pennæ;
Sed frustra oppositum trudentes pectore montem
Cominus obtruncant ferro, graviterque rudentes
Cædunt, et magno læti clamore reportant.
  Ipsi in defossis specubus secura sub alta
Otia agunt terra, congestaque robora totasque
Advolvere focis ulmos, ignique dedere.
Hic noctem ludo ducunt, et pocula læti

Là, brute comme l'ours qui fournit sa parure [50],
Dans un morne loisir toute une horde obscure
Abrège par le jeu la longueur des hivers,
Et boit un jus piquant [51], nectar de ces déserts.
Nourris-tu des brebis pour dépouiller leurs laines,
Fuis les bois épineux et les fertiles plaines;
Que tes troupeaux [52], couverts d'un duvet précieux,
D'une laine sans tache éblouissent les yeux.
Qu'on vante du bélier la blancheur éclatante;
Et même eût-il l'éclat de la neige brillante,
Si sa langue à tes yeux offre quelque noirceur,
A l'époux du troupeau choisis un successeur :
Au lieu de rappeler la blancheur de sa mère,
L'enfant hériterait des taches de son père.
Diane, si l'on peut soupçonner que ton cœur
Ait pu dans le dieu Pan reconnaître un vainqueur,
Ce fut une toison plus blanche que l'ivoire
Qui dans le fond d'un bois lui valut la victoire.
Le laitage à tes yeux est-il d'un plus grand prix,
Engraisse tes troupeaux de cytises fleuris;

Fermento atque acidis imitantur vitea sorbis.
Talis Hyperboreo septem subjecta trioni
Gens effrena virum Rhipæo tunditur Euro,
Et pecudum fulvis velantur corpora sætis.
Si tibi lanitium curæ, primum aspera silva,
Lappæque tribulique absint; fuge pabula læta;
Continuoque greges villis lege mollibus albos.
Illum autem, quamvis aries sit candidus ipse,
Nigra subest udo tantum cui lingua palato,
Rejice, ne maculis infuscet vellera pullis
Nascentum, plenoque alium circumspice campo.
Munere sic niveo lanæ, si credere dignum est,
Pan, deus Arcadiæ, captam te, Luna, fefellit,
In nemora alta vocans; nec tu adspernata vocantem.
At, cui lactis amor, cytisum lotosque frequentes
Ipse manu salsasque ferat præsepibus herbas :
Hinc et amant fluvios magis, et magis ubera tendunt,
Et salis occultum referunt in lacte saporem.

Sème d'un sel piquant[53] l'herbage qu'on leur donne :
Il répand dans leur lait un suc qui l'assaisonne ;
Et, leur soif plus ardente épuisant les ruisseaux,
En des sources de lait ils transforment ces eaux.
Plusieurs, pour conserver ce nectar salutaire,
Défendent aux enfants l'approche de leur mère.
Les laitages nouveaux du matin ou du jour,
On les fait épaissir quand l'ombre est de retour ;
Ceux du soir, dans des joncs tressés pour cet usage,
La ville au point du jour les reçoit du village ;
Ou, le sel les sauvant des atteintes de l'air,
Dans un repas frugal on s'en nourrit l'hiver.
Il faut savoir aussi dresser des chiens fidèles[54] :
D'un pain pétri de lait nourris ces sentinelles ;
Tu braves avec eux et les loups affamés[55],
Et le voleur nocturne, et les brigands armés :
Tantôt tu les verras, pleins d'adresse ou d'audace,
Du lièvre[56] fugitif interroger la trace,
Lancer le faon timide, ou dans les bois fangeux
Livrer au sanglier un assaut courageux,

Multi jam excretos prohibent a matribus hædos,
Primaque ferratis præfigunt ora capistris.
400 Quod surgente die mulsere horisque diurnis,
Nocte premunt; quod jam tenebris et sole cadente,
Sub lucem exportans calathis adit oppida pastor;
Aut parco sale contingunt, hiemique reponunt.
Nec tibi cura canum fuerit postrema; sed una
Veloces Spartæ catulos acremque Molossum
Pasce sero pingui : nunquam custodibus illis
Nocturnum stabulis furem, incursusque luporum,
Aut impacatos a tergo horrebis Hiberos.
Sæpe etiam cursu timidos agitabis onagros,
410 Et canibus leporem, canibus venabere damas;
Sæpe volutabris pulsos silvestribus apros
Latratu turbabis agens, montesque per altos
Ingentem clamore premes ad retia cervum.
Disce et odoratam stabulis accendere cedrum,
Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.

Ou, par leur course agile et leur voix menaçante,
Presser des daims légers la troupe bondissante.
Surtout que le bercail soit purgé de serpents :
Poursuis, la flamme en main[57], tous ces hôtes rampants.
Quelquefois sous la crèche une affreuse vipère
Loin du jour importun a choisi son repaire ;
Et souvent la couleuvre y roulant ses anneaux,
Domestique ennemie, infeste les troupeaux.
Dès que tu la verras s'agiter sur la terre,
Va, cours, soulève un tronc, saisis-toi d'une pierre ;
Malgré ses sifflements, malgré son fier courroux,
Frappe : déjà sa tête est cachée à tes coups,
Tandis que de son corps, déchiré sur l'arène,
Les cercles déroulés la suivent avec peine.
Plus terrible cent fois ce serpent écaillé
Qui rampe fièrement sur son ventre émaillé,
Qui, dressant dans les airs une crête superbe,
Glisse assis sur sa croupe, et se roule sur l'herbe :
Quand le printemps humide et l'autan orageux
Gonflent les noirs torrents, mouillent les champs fangeux,
Il habite des lacs les retraites profondes,
Engloutit les poissons et dépeuple les ondes :

Sæpe sub immotis præsepibus aut mala tactu
Vipera delituit, cœlumque exterrita fugit ;
Aut tecto assuetus coluber succedere et umbræ,
Pestis acerba boum, pecorique adspergere virus,
Fovit humum. Cape saxa manu, cape robora, pastor ;
Tollentemque minas et sibila colla tumentem
Dejice : jamque fuga timidum caput abdidit alte,
Quum medii nexus extremæque agmina caudæ
Solvuntur, tardosque trahit sinus ultimus orbes.
Est etiam ille malus Calabris in saltibus anguis,
Squamea convolvens sublato pectore terga,
Atque notis longam maculosus grandibus alvum,
Qui, dum amnes ulli rumpuntur fontibus, et dum
Vere madent udo terræ ac pluvialibus austris,
Stagna colit ; ripisque habitans, hic piscibus atram

L'été fend-il les champs, a-t-il tari les eaux,
Furieux il bondit du fond de ses roseaux,
Et, les yeux enflammés et la gueule béante,
De sa queue à grand bruit bat la terre brûlante.
Me préservent les dieux d'aller dans les forêts
Goûter le doux sommeil ou respirer le frais,
Lorsque, oubliant ses œufs ou sa jeune famille,
Ce monstre, enorgueilli de l'éclat dont il brille,
Sous sa nouvelle peau, jeune, agile et vermeil,
Darde une triple langue et s'étale au soleil!
  Je veux t'apprendre aussi les marques, l'origine
Des maux qui d'un bercail entraînent la ruine.
Si des buissons aigus, ou les âpres hivers,
Ou les eaux de la pluie ont pénétré leurs chairs;
Si, lorsque le ciseau leur ravit leur dépouille,
Le bain ne lave pas la sueur qui les mouille,
Souvent un mal honteux infecte les agneaux :
Pour les en garantir plonge-les dans les eaux;
Que le hardi bélier s'abandonne à leur pente,
Et sorte en secouant sa laine dégouttante;

Improbus ingluviem ranisque loquacibus explet.
Postquam exhauta palus, terræque ardore dehiscunt,
Exsilit in siccum, et flammantia lumina torquens
Sævit agris, asperque siti atque exterritus æstu.
Ne mihi tum molles sub divo carpere somnos,
Neu dorso nemoris libeat jacuisse per herbas,
Quum, positis novus exuviis nitidusque, juventa
Volvitur, aut catulos tectis aut ova relinquens,
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis!
440 Morborum quoque te causas et signa docebo.
Turpis oves tentat scabies, ubi frigidus imber
Altius ad vivum persedit, et horrida cano
Bruma gelu; vel quum tonsis illotus adhæsit
Sudor, et hirsuti secuerunt corpora vepres.
Dulcibus idcirco fluviis pecus omne magistri
Perfundunt, udisque aries in gurgite villis
Mersatur, missusque secundo defluit amni;
Aut tonsum tristi contingunt corpus amurca,

Ou bien enduis leur corps, privé de sa toison,
De la graisse du soufre et des sucs de l'oignon;
Joins-y des verts sapins la résine visqueuse,
L'écume de l'argent, une cire onctueuse,
Et la fleur d'Anticyre, et le bitume noir,
Et le marc de l'olive enlevé du pressoir;
Ou plutôt, pour calmer la sourde violence
D'un mal qui se nourrit et s'accroît en silence,
Hâte-toi : que l'acier, sagement rigoureux,
S'ouvre au sein de l'ulcère un chemin douloureux.
C'en est fait des troupeaux si les bergers, tranquilles,
Ne combattent le mal que par des vœux stériles.
Même quand la douleur, pénétrant jusqu'aux os,
D'un sang séditieux fait bouillonner les flots,
Sous le pied des brebis que la fièvre ravage
Qu'à ces flots jaillissants le fer ouvre un passage;
Art connu, dans le Nord[58], de ces peuples guerriers
Qui rougissent leur lait du sang de leurs coursiers.
Vois-tu quelque brebis chercher souvent l'ombrage,
Effleurer à regret la pointe de l'herbage,

Et spumas miscent argenti, vivaque sulfura,
450 Idæasque pices, et pingues unguine ceras,
Scillamque, elleborosque graves, nigrumque bitumen.
Non tamen ulla magis præsens fortuna laborum est,
Quam si quis ferro potuit rescindere summum
Ulceris os. Alitur vitium, vivitque tegendo,
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat, aut meliora deos sedet omina poscens.
Quin etiam, ima dolor balantum lapsus ad ossa
Quum furit, atque artus depascitur arida febris,
Profuit incensos æstus avertere, et inter
460 Ima ferire pedis salientem sanguine venam;
Bisaltæ quo more solent, acerque Gelonus,
Quum fugit in Rhodopen, atque in deserta Getarum,
Et lac concretum cum sanguine potat equino.
Quam procul aut molli succedere sæpius umbræ
Videris, aut summas carpentem ignavius herbas,
Extremamque sequi, aut medio procumbere campo

Sur le tendre gazon tomber languissamment,
La nuit seule au bercail revenir lentement,
Qu'elle meure aussitôt; le mal, prompt à s'étendre,
Deviendrait sans remède, à force d'en attendre.
Autant qu'on voit de flots se briser sur les mers,
Autant dans un bercail règnent de maux divers :
Encor s'ils s'arrêtaient dans leur funeste course !
Pères, mères, enfants, tout périt sans ressource.
Timave [59], Noricie, ô lieux jadis si beaux,
Empire des bergers, délices des troupeaux,
C'est vous que j'en atteste : hélas! depuis vos pertes,
Vous n'offrez plus au loin que des plaines désertes.
Là, l'automne exhalant tous les feux de l'été,
De l'air qu'on respirait souilla la pureté,
Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
Mais quelle affreuse mort! D'abord des feux brûlants
Couraient de veine en veine, et desséchaient leurs flancs;
Tout à coup aux accès de cette fièvre ardente
Se joignait le poison d'une liqueur mordante,

Pascentem, et seræ solam decedere nocti;
Continuo culpam ferro compesce, priusquam
Dira per incautum serpant contagia vulgus.
Non tam creber agens hiemem ruit æquore turbo,
Quam multæ pecudum pestes; nec singula morbi
Corpora corripiunt : sed tota æstiva repente,
Spemque gregemque simul, cunctamque ab origine gentem.
Tum sciat, aerias Alpes et Norica si quis
Castella in tumulis, et Iapydis arva Timavi,
Nunc quoque post tanto videat, desertaque regna
Pastorum, et longe saltus lateque vacantes.
Hic quondam morbo cœli miseranda coorta est
Tempestas, totoque auctumni incanduit æstu,
Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum;
Corrupitque lacus, infecit pabula tabo.
Nec via mortis erat simplex; sed ubi ignea venis
Omnibus acta sitis miseros adduxerat artus,
Rursus abundabat fluidus liquor, omniaque in se

Qui, dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinait lentement et dévorait leurs os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante
Des prêtres en tombant prévient la main trop lente;
Ou, si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint:
On n'ose interroger ses fibres corrompues,
Et les fêtes des dieux restent interrompues.
Tout meurt dans le bercail; dans les champs tout périt;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit;
La génisse languit dans un vert pâturage;
Le chien, si caressant, expire dans la rage;
Et d'une horrible toux[60] les accès violents
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.
Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,
Distillant lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe, et se débat en vain:
Sa peau, rude, se sèche et résiste à la main;
Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
Et sent s'évanouir son superbe courage.

Ossa minutatim morbo collapsa trahebat.
Sæpe in honore deum medio stans hostia ad aram,
Lanea dum nivea circumdatur infula vitta,
Inter cunctantes cecidit moribunda ministros.
Aut si quam ferro mactaverat ante sacerdos,
Inde neque impositis ardent altaria fibris,
Nec responsa potest consultus reddere vates;
Ac vix suppositi tinguntur sanguine cultri,
Summaque jejuna sanie infuscatur arena.
Hinc lætis vituli vulgo moriuntur in herbis,
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt:
Hinc canibus blandis rabies venit, et quatit ægros
Tussis anhela sues, ac faucibus angit obesis.
Labitur infelix, studiorum atque immemor herbæ,
Victor equus, fontesque avertitur, et pede terram
Crebra ferit: demissæ aures; incertus ibidem
Sudor, et ille quidem morituris frigidus; aret
Pellis, et ad tactum tractanti dura resistit.

Tels sont de ses tourments les préludes affreux;
Mais si le mal accroît ses accès douloureux,
Alors son œil s'enflamme : il gémit; son haleine
De ses flancs palpitants ne s'échappe qu'à peine ;
Sa narine à longs flots vomit un sang grossier,
Et sa langue épaissie assiège son gosier.
Un vin pur, épanché dans sa gorge brûlante,
Parut calmer d'abord sa douleur violente;
Mais ses forces bientôt[61] se changeant en fureur
(O ciel ! loin des Romains ces transports pleins d'horreur !),
L'animal frénétique, à son heure dernière,
Tournait contre lui-même une dent meurtrière.
Voyez-vous le taureau[62], fumant sous l'aiguillon,
D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon ?
Il meurt; l'autre, affligé de la mort de son frère,
Regagne tristement l'étable solitaire;
Son maître l'accompagne, accablé de regrets,
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.
Le doux tapis des prés, l'asile d'un bois sombre,
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,

Hæc ante exitium primis dant signa diebus.
Sin in processu cœpit crudescere morbus,
Tum vero ardentes oculi, atque attractus ab alto
Spiritus, interdum gemitu gravis, imaque longo
Ilia singultu tendunt; it naribus ater
Sanguis, et obsessas fauces premit aspera lingua.
Profuit inserto latices infundere cornu
Lenæos; ea visa salus morientibus una.
Mox erat hoc ipsum exitio, furiisque refecti
Ardebant; ipsique suos, jam morte sub ægra,
(Di meliora piis, erroremque hostibus illum!)
Discissos nudis laniabant dentibus artus.
Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, et mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus. It tristis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt

Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés,
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la faiblesse;
Leurs flancs sont décharnés; une morne tristesse
De leurs stupides yeux éteint le mouvement,
Et leur front affaissé tombe languissamment.
Hélas ! que leur servit de sillonner nos plaines[63],
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons,
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
Leurs mets, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure;
Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure;
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.
Pour apaiser les dieux, on dit que ces contrées
Préparaient à Junon des offrandes sacrées :
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux;
A peine on put trouver deux buffles inégaux.
On vit des malheureux, pour enfouir les graines,
Sillonner de leurs mains et déchirer les plaines,
Et, roidissant leurs bras, humiliant leurs fronts,
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.

Prata movere animum, non, qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis; at ima
Solvuntur latera, atque oculos stupor urget inertes,
Ad terramque fluit devexo pondere cervix.
Quid labor, aut benefacta juvant? quid vomere terras
Invertisse graves? Atqui non Massica Bacchi
Munera, non illis epulæ nocuere repostæ :
Frondibus et victu pascuntur simplicis herbæ;
Pocula sunt fontes liquidi, atque exercita cursu
530 Flumina; nec somnos abrumpit cura salubres.
Tempore non alio dicunt regionibus illis
Quæsitas ad sacra boves Junonis, et uris
Imparibus ductos alta ad donaria currus.
Ergo ægre rastris terram rimantur, et ipsis
Unguibus infodiunt fruges, montesque per altos

Le loup même oubliait ses ruses sanguinaires;
Le cerf parmi les chiens errait près des chaumières;
Le timide chevreuil ne songeait plus à fuir,
Et le daim, si léger, s'étonnait de languir.
La mer ne sauve pas ses monstres du ravage;
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage;
Les phoques, désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles;
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.
Vainement les bergers changent de pâturage;
L'art vaincu cède au mal [64], ou redouble sa rage:
Tisiphone, sortant du gouffre des enfers,
Épouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante
Lève de jour en jour sa tête dévorante.
Des troupeaux expirants les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois;

Contenta cervice trahunt stridentia plaustra.
Non lupus insidias explorat ovilia circum,
Nec gregibus nocturnus obambulat; acrior illum
Cura domat: timidi damæ cervique fugaces
Nunc interque canes et circum tecta vagantur.
Jam maris immensi prolem, et genus omne natantum
Litore in extremo, ceu naufraga corpora, fluctus
Proluit: insolitæ fugiunt in flumina phocæ.
Interit et curvis frustra defensa latebris
Vipera, et attoniti squamis adstantibus hydri.
Ipsis est aer avibus non æquus, et illæ
Præcipites alta vitam sub nube relinquunt.
Præterea nec jam mutari pabula refert,
Quæsitæque nocent artes; cessere magistri,
Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus;
Sævit, et, in lucem Stygiis emissa tenebris,
Pallida Tisiphone Morbos agit ante Metumque,
Inque dies avidum surgens caput altius effert.

Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines;
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines.
En vain l'onde et le feu pénétraient leur toison,
Rien ne pouvait dompter l'invincible poison;
Et malheur au mortel qui, bravant leurs souillures,
Eût osé revêtir ces dépouilles impures!
Soudain son corps, baigné par d'immondes humeurs,
Se couvrait tout entier de brûlantes tumeurs;
Son corps se desséchait, et ses chairs, enflammées,
Par d'invisibles feux périssaient consumées.

LIVRE IV.

Enfin je vais chanter le peuple industrieux
Qui recueille le miel, ce doux présent des cieux.
Mécène, daigne encor sourire à mes abeilles.
Dans ces petits objets que de grandes merveilles
Viens; je vais célébrer leur police, leurs lois,
Et les travaux du peuple, et la valeur des rois;

Balatu pecorum et crebris mugitibus amnes
Arentesque sonant ripæ collesque supini.
Jamque catervatim dat stragem, atque aggerat ipsis
In stabulis turpi dilapsa cadavera tabo,
Donec humo tegere ac foveis abscondere discunt.
Nam neque erat coriis usus; nec viscera quisquam
560 Aut undis abolere potest, aut vincere flamma;
Nec tondere quidem morbo illuvieque peresa
Vellera, nec telas possunt attingere putres.
Verum etiam, invisos si quis tentarat amictus,
Ardentes papulæ, atque immundus olentia sudor
Membra sequebatur; nec longo deinde moranti
Tempore contactos artus sacer ignis edebat.

LIBER IV.

v. 1 Protenus aerii mellis cœlestia dona
Exsequar. Hanc etiam, Mæcenas, adspice partem.
Admiranda tibi levium spectacula rerum,
Magnanimosque duces, totiusque ordine gentis

Et si le dieu des vers veut me servir de maître,
Moins le sujet est grand, plus ma gloire va l'être.
D'abord, de tes essaims établis le palais
En un lieu dont le vent ne trouble point la paix :
Le vent, à leur retour, ferait plier leurs ailes,
Tremblantes sous le poids de leurs moissons nouvelles.
Que jamais auprès d'eux le chevreau bondissant
Ne vienne folâtrer sur le gazon naissant,
Ne détache des fleurs ces gouttes de rosée
Qui tremblent, le matin, sur la feuille arrosée.
Loin d'eux le vert lézard, les guêpiers ennemis,
Progné sanglante encor[1] du meurtre de son fils ;
Tout ce peuple d'oiseaux, avide de pillage :
Ils exercent partout un affreux brigandage,
Et saisissant l'abeille errante sur le thym,
En font à leurs enfants un barbare festin.
Je veux près des essaims une source d'eau claire,
Des étangs couronnés d'une mousse légère ;
Je veux un doux ruisseau, fuyant sous le gazon,
Et qu'un palmier épais protège leur maison.

Mores, et studia, et populos, et prælia dicam.
In tenui labor ; at tenuis non gloria : si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.
Principio sedes apibus statioque petenda,
Quo neque sit ventis aditus (nam pabula venti
Ferre domum prohibent), neque oves hædique petulci
Floribus insultent, aut errans bucula campo
Decutiat rorem, et surgentes atterat herbas.
Absint et picti squalentia terga lacerti
Pinguibus a stabulis, meropesque, aliæque volucres,
Et manibus Procne pectus signata cruentis :
Omnia nam late vastant, ipsasque volantes
Ore ferunt dulcem nidis immitibus escam.
At liquidi fontes et stagna virentia musco
Adsint, et tenuis fugiens per gramina rivus,
Palmaque vestibulum aut ingens oleaster inumbret ;
Ut, quum prima novi ducent examina reges
Vere suo, ludetque favis emissa juventus,

Ainsi, lorsqu'au printemps, développant ses ailes,
Le nouveau roi conduit ses peuplades nouvelles[2],
Cette onde les invite à respirer le frais,
Cet arbre les reçoit sous son feuillage épais.
Là, soit que l'eau serpente, ou soit qu'elle repose,
Des cailloux de ses bords, des arbres qu'elle arrose,
Tu formeras des ponts, où les essaims nouveaux,
Dispersés par les vents ou plongés dans les eaux,
Rassemblent au soleil leurs bataillons timides,
Et raniment l'émail de leurs ailes humides.
Près de là que le thym, leur aliment chéri,
Le muguet parfumé, le serpolet fleuri,
S'élèvent en bouquets, s'étendent en bordure,
Et que la violette y boive une onde pure.
Leurs toits, formés d'écorce ou tissus d'arbrisseaux,
Pour garantir de l'air le fruit de leurs travaux,
N'auront dans leur contour qu'une étroite ouverture.
Ainsi que la chaleur, le miel craint la froidure;
Il se fond dans l'été, se durcit dans l'hiver:
Aussi dès qu'une fente ouvre un passage à l'air
A réparer la brèche un peuple entier conspire;
Il la remplit de fleurs, il la garnit de cire,

Vicina invitet decedere ripa calori,
Obviaque hospitiis teneat frondentibus arbos.
In medium, seu stabit iners, seu profluet humor,
Transversas salices et grandia conjice saxa,
Pontibus ut crebris possint consistere, et alas
Pandere ad æstivum solem, si forte morantes
Sparserit, aut præceps Neptuno immerserit Eurus.
Hæc circum casiæ virides, et olentia late
Serpylla, et graviter spirantis copia thymbræ
Floreat, irriguumque bibant violaria fontem.
Ipsa autem, seu corticibus tibi suta cavatis,
Seu lento fuerint alvearia vimine texta,
Angustos habeant aditus: nam frigore mella
Cogit hiems, eademque calor liquefacta remittit.
Utraque vis apibus pariter metuenda; neque illæ

Et conserve en dépôt pour ces sages emplois
Un suc plus onctueux[3] que la gomme des bois.
Souvent même on les voit s'établir sous la terre,
Habiter de vieux troncs, se loger dans la pierre.
Joins ton art à leurs soins ; que leurs toits entr'ouverts
Soient cimentés d'argile, et de feuilles couverts.
De tout ce qui leur nuit garantis leur hospice :
Loin de là sur le feu[4] fais rougir l'écrevisse ;
Défends à l'if impur[5] d'ombrager leur maison ;
Crains les profondes eaux, crains l'odeur du limon,
Et la roche sonore, où l'Écho qui sommeille
Répond, en l'imitant, à la voix qui l'éveille.
Mais le printemps renaît ; de l'empire de l'air
Le soleil triomphant précipite l'hiver,
Et le voile est levé qui couvrait la nature :
Aussitôt, s'échappant de sa demeure obscure,
L'abeille prend l'essor, parcourt les arbrisseaux ;
Elle suce les fleurs, rase, en volant, les eaux.
C'est de ces doux tributs de la terre et de l'onde
Qu'elle revient nourrir sa famille féconde,

Nequidquam in tectis certatim tenuia cera
Spiramenta linunt, fucoque et floribus oras
Explent, collectumque hæc ipsa ad munera gluten
Et visco et Phrygiæ servant pice lentius Idæ.
Sæpe etiam effossis, si vera est fama, latebris
Sub terra fovere larem, penitusque repertæ
Pumicibusque cavis, exesæque arboris antro.
Tu tamen e levi rimosa cubilia limo
Unge fovens circum, et raras super injice frondes.
Neu propius tectis taxum sine, neve rubentes
Ure foco cancros ; altæ neu crede paludi,
Aut ubi odor cœni gravis, aut ubi concava pulsu
Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.
Quod superest, ubi pulsam hiemem sol aureus egit
Sub terras, cœlumque æstiva luce reclusit,
Illæ continuo saltus silvasque peragrant,
Purpureosque metunt flores, et flumina libant
Summa leves. Hinc nescio qua dulcedine lætæ

Qu'elle forme une cire aussi pure que l'or,
Et pétrit de son miel le liquide trésor.
Bientôt, abandonnant[6] les ruches maternelles,
Ce peuple, au gré des vents qui secondent ses ailes,
Fend les vagues de l'air, et sous un ciel d'azur
S'avance lentement, tel qu'un nuage obscur :
Suis sa route; il ira sur le prochain rivage
Chercher une onde pure et des toits de feuillage :
Fais broyer[7] en ces lieux la mélisse ou le thym;
De Cybèle à l'entour fais retentir l'airain :
Le bruit qui l'épouvante, et l'odeur qui l'appelle,
L'avertissent d'entrer dans sa maison nouvelle.
Mais lorsque entre deux rois[8] l'ardente ambition
Allume les flambeaux de la division,
Sans peine l'on prévoit leurs discordes naissantes :
Un bruit guerrier s'élève, et leurs voix menaçantes
Imitent du clairon les sons entrecoupés.
Les combattants épars déjà sont attroupés,
Déjà brûlent de vaincre, ou de mourir fidèles;
Ils aiguisent leurs dards, ils agitent leurs ailes,

Progeniem nidosque fovent; hinc arte recentes
Excudunt ceras, et mella tenacia fingunt.
Hinc, ubi jam emissum caveis ad sidera cœli
Nare per æstatem liquidam suspexeris agmen,
Obscuramque trahi vento mirabere nubem,
Contemplator; aquas dulces, et frondea semper
Tecta petunt. Huc tu jussos adsperge sapores,
Trita melisphylla, et cerinthæ ignobile gramen;
Tinnitusque cie, et Matris quate cymbala circum.
Ipsæ consident medicatis sedibus; ipsæ
Intima more suo sese in cunabula condent.
Sin autem ad pugnam exierint (nam sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu),
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere : namque morantes
Martius ille æris rauci canor increpat, et vox
Auditur fractos sonitus imitata tubarum.
Tum trepidæ inter se coeunt, pennisque coruscant,

Et rangés près du roi, défiant son rival,
Par des cris belliqueux demandent le signal.
Dans un beau jour d'été soudain la charge sonne :
Ils s'élancent du camp, et le combat se donne :
L'air au loin retentit du choc des bataillons;
Le globe ailé s'agite, et roule en tourbillons ;
Précipité des cieux, plus d'un héros succombe.
Ainsi pleuvent les glands, ainsi la grêle tombe.
A leur riche parure, à leurs brillants exploits,
Au fort de la mêlée on distingue les rois;
Ils pressent le soldat, ils échauffent sa rage,
Et dans un faible corps s'allume un grand courage [9] :
Mais tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.
Quand les rois ont quitté les plaines de Bellone,
Donne au vaincu la mort, au vainqueur la couronne.
Aisément on connaît le plus vaillant des deux :
De sa tunique d'or l'un éblouit les yeux;
L'autre, à regret montrant sa figure hideuse,
Traîne d'un ventre épais la masse paresseuse.

Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos,
Et circa regem atque ipsa ad prætoria densæ
Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem.
Ergo, ubi ver nactæ sudum camposque patentes,
Erumpunt portis, concurritur; æthere in alto
Fit sonitus, magnum mixtæ glomerantur in orbem,
Præcipitesque cadunt. Non densior aere grando,
Nec de concussa tantum pluit ilice glandis.
Ipsi per medias acies, insignibus alis,
Ingentes animos angusto in pectore versant,
Usque adeo obnixi non cedere, dum gravis aut hos
Aut hos versa fuga victor dare terga subegit.
Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescunt.
Verum ubi ductores acie revocaveris ambo,
Deterior qui visus, eum, ne prodigus obsit,
Dede neci : melior vacua sine regnet in aula.
Alter erit maculis auro squalentibus ardens;
Nam duo sunt genera; hic meliore, insignis et ore,

Il faut, comme les rois[10], distinguer les sujets.
Les uns n'offrent aux yeux que d'informes objets :
Leur couleur est pareille à la poussière humide
Que chasse un voyageur de son gosier aride :
Les autres sont polis, et luisants, et dorés,
Et d'un brillant émail richement colorés.
Préfère cette race : elle seule, en automne,
T'enrichira du suc des fleurs qu'elle moissonne ;
Elle seule, au printemps, te distille un miel pur,
Qui dompte l'âpreté[11] d'un vin fougueux et dur.
Cependant si ce peuple, en son humeur volage,
Quittait ses ateliers, suspendait son ouvrage,
Sans peine on le rappelle à ses premiers emplois.
Arrache[12] seulement les ailes de ses rois ;
Quels sujets oseront quand leur chef est tranquille
Abandonner leur poste et déserter la ville ?
Toi-même, pour fixer leurs folâtres humeurs,
Parfume tes jardins des plus douces odeurs ;
Ombrage de pins verts les dômes qu'ils habitent ;
Que les vapeurs du thym au travail les invitent ;

Et rutilis clarus squamis : ille horridus alter
Desidia, latamque trahens inglorius alvum.
Ut binæ regum facies, ita corpora plebis :
Namque aliæ turpes horrent, ceu pulvere ab alto
Quum venit, et sicco terram spuit ore viator
Aridus ; elucent aliæ, et fulgore coruscant
Ardentes auro, et paribus lita corpora guttis.
Hæc potior soboles : hinc cœli tempore certo
Dulcia mella premes, nec tantum dulcia quantum
Et liquida, et durum Bacchi domitura saporem.
At quum incerta volant, cœloque examina ludunt,
Contemnuntque favos, et frigida tecta relinquunt,
Instabiles animos ludo prohibebis inani.
Nec magnus prohibere labor. Tu regibus alas
Eripe : non illis quisquam cunctantibus altum
Ire iter, aut castris audebit vellere signa.
Invitent croceis halantes floribus horti,
Et custos furum atque avium cum falce saligna
Hellespontiaci servet tutela Priapi.

Que Priape[13], en ces lieux, écarte avec sa faux
Et la main des voleurs et le bec des oiseaux ;
Fais-y naître des fruits, fais-y croître des plantes,
Et verse aux tendres fleurs des eaux rafraîchissantes.
  Si mon vaisseau[14], longtemps égaré loin du bord,
Ne se hâtait enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrais les lieux chéris de Flore ;
Le narcisse[15] en mes vers s'empresserait d'éclore ;
Les roses[16] m'ouvriraient leurs calices brillants ;
Le tortueux concombre arrondirait ses flancs ;
Du persil toujours vert, des pâles chicorées,
Ma muse abreuverait les tiges altérées ;
Je courberais[17] le lierre et l'acanthe en berceaux ;
Et le myrte amoureux ombragerait les eaux.
  Aux lieux où le Galèse[18], en des plaines fécondes,
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,
Possesseur d'un terrain longtemps abandonné.
C'était un sol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offrait aux troupeaux qu'une aride verdure ;
Ennemi des raisins, et funeste aux moissons :
Toutefois en ces lieux hérissés de buissons,

Ipse thymum pinosque ferens de montibus altis
Tecta serat late circum, cui talia curæ ;
Ipse labore manum duro terat ; ipse feraces
Figat humo plantas, et amicos irriget imbres.
  Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum
Vela traham, et terris festinem advertere proram,
Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti ;
Quoque modo potis gauderet intyba rivis,
Et virides apio ripæ, tortusque per herbam
Cresceret in ventrem cucumis ; nec sera comantem
Narcissum, aut flexi tacuissem vimen acanthi,
Pallentesque hederas, et amantes litora myrtos.
  Namque sub Œbaliæ memini me turribus arcis,
Qua niger humectat flaventia culta Galesus,

Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses
Qu'élevaient avec soin ses mains laborieuses,
Un jardin, un verger, dociles à ses lois,
Lui donnaient le bonheur, qui s'enfuit loin des rois.
Le soir, des simples mets que ce lieu voyait naître
Ses mains chargeaient, sans frais, une table champêtre :
Il cueillait le premier les roses du printemps,
Le premier de l'automne amassait les présents ;
Et lorsque autour de lui, déchaîné sur la terre,
L'hiver impétueux brisait encor la pierre,
D'un frein de glace encore enchaînait les ruisseaux,
Lui déjà de l'acanthe [19] émondait les rameaux ;
Et, du printemps tardif accusant la paresse,
Prévenait les zéphyrs, et hâtait sa richesse.
Chez lui le vert tilleul tempérait les chaleurs ;
Le sapin [20] pour l'abeille y distillait ses pleurs :
Aussi, dès le printemps, toujours prêt à renaître,
D'innombrables essaims enrichissaient leur maître ;
Il pressait le premier ses rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumait sous ses mains.
Jamais Flore chez lui n'osa tromper Pomone :
Chaque fleur du printemps était un fruit d'automne.

Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant : nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna seges, nec commoda Baccho.
Hic rarum tamen in dumis olus, albaque circum
Lilia, verbenasque premens, vescumque papaver,
Regum æquabat opes animis, seraque revertens
Nocte domum dapibus mensas onerabat inemptis.
Primus vere rosam atque auctumno carpere poma ;
Et quum tristis hiems etiamnum frigore saxa
Rumperet, et glacie cursus frenaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
Æstatem increpitans seram, Zephyrosque morantes.
Ergo apibus fetis idem atque examine multo
Primus abundare, et spumantia cogere pressis
Mella favis : illi tiliæ, atque uberrima pinus ;

Il savait aligner[21], pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux,
Et des pruniers greffés, et des platanes sombres
Qui déjà recevaient les buveurs sous leurs ombres.
Mais d'autres chanteront les trésors des jardins ;
Le temps fuit; je revole aux travaux des essaims.
  Jadis parmi les sons des cymbales bruyantes,
L'abeille, secondant les soins des Corybantes,
Nourrit dans son berceau le jeune roi du ciel :
Son admirable instinct fut le prix de son miel.
  Chez elle les sujets unissent leurs fortunes;
Les enfants sont communs, les richesses communes :
Elle bâtit des murs, obéit à des lois,
Et prévoit aux temps chauds les besoins des temps froids.
L'une[22] s'en va des fleurs dépouiller le calice;
L'autre d'un suc brillant et des pleurs du narcisse
Pétrit[23] les fondements de ses murs réguliers,
Et d'un rempart de cire entoure ses foyers;
L'autre[24] forme un miel pur d'un essence choisie,
Et comble ses celliers de sa douce ambroisie;

Quotque in flore novo pomis se fertilis arbos
Induerat, totidem auctumno matura tenebat.
Ille etiam seras in versum distulit ulmos,
Eduramque pirum, et spinos jam pruna ferentes,
Jamque ministrantem platanum potantibus umbras.
Verum hæc ipse equidem spatiis exclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post me memoranda relinquo.
  Nunc age, naturas apibus quas Jupiter ipse
150 Addidit, expediam, pro qua mercede, canoros
Curetum sonitus crepitantiaque æra secutæ,
Dictæo cœli regem pavere sub antro.
  Solæ communes natos, consortia tecta
Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum,
Et patriam solæ et certos novere penates;
Venturæque hiemis memores æstate laborem
Experiuntur, et in medium quæsita reponunt.
Namque aliæ victu invigilant, et fœdere pacto
Exercentur agris : pars intra septa domorum

L'autre [25] élève à l'État des enfants précieux :
Celles-ci tour à tour vont observer les cieux ;
Plusieurs font sentinelle, et veillent à la porte ;
Plusieurs vont recevoir les fardeaux qu'on apporte ;
D'autres livrent la guerre au frelon dévorant :
Tout s'empresse ; partout coule un miel odorant.
  Tels les fils de Vulcain, dans les flancs de la terre,
Se hâtent à l'envi de forger le tonnerre :
L'un, tour à tour, enferme et déchaîne les vents ;
L'autre plonge l'acier dans les flots frémissants ;
L'autre du fer rougi tourne la masse ardente :
L'Etna tremblant gémit sous l'enclume pesante ;
Et leurs bras vigoureux lèvent de lourds marteaux,
Qui tombent en cadence et domptent les métaux.
  Tels, aux petits objets si les grands se comparent,
En des corps différents [26] les essaims se séparent.
La vieillesse d'abord préside aux bâtiments,
Dessine des remparts les longs compartiments ;

160 Narcissi lacrimam, et lentum de cortice gluten,
Prima favis ponunt fundamina ; deinde tenaces
Suspendunt ceras : aliæ, spem gentis, adultos
Educunt fetus : aliæ purissima mella
Stipant, et liquido distendunt nectare cellas.
Sunt quibus ad portas cecidit custodia sorti ;
Inque vicem speculantur aquas et nubila cœli ;
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto
Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.
170 Ac veluti lentis Cyclopes fulmina massis
Quum properant, alii taurinis follibus auras
Accipiunt redduntque ; alii stridentia tingunt
Æra lacu : gemit impositis incudibus Ætna.
Illi inter sese magna vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.
  Non aliter, si parva licet componere magnis,
Cecropias innatus apes amor urget habendi,
Munere quamque suo. Grandævis oppida curæ,
Et munire favos, et Dædala fingere tecta

La jeunesse, des murs abandonnant l'enceinte,
Sur le safran vermeil [27], sur la sombre hyacinthe,
Sur les tilleuls fleuris enlève son butin,
Moissonne la lavande et dépouille le thym.
On les voit s'occuper [28], se délasser ensemble.
L'aurore luit, tout part; la nuit vient, tout s'assemble;
L'espoir d'un doux repos les invite au retour;
On s'empresse à la porte, on bourdonne à l'entour;
Dans son alcôve enfin chacune se cantonne :
Plus de bruit; tout ce peuple au sommeil s'abandonne.
L'air est-il orageux et le vent incertain,
Il ne hasarde point de voyage lointain :
A l'abri des remparts de sa cité tranquille
Il va puiser une onde à ses travaux utile;
Et souvent dans son vol, tel qu'un nocher prudent,
Lesté d'un grain de sable [29], il affronte le vent.
Ses enfants sont nombreux; cependant, ô merveille,
L'hymen [30] est inconnu de la pudique abeille;

At fessæ multa referunt se nocte minores,
Crura thymo plenæ; pascuntur et arbuta passim,
Et glaucas salices, casiamque, crocumque rubentem
Et pinguem tiliam, et ferrugineos hyacinthos.
Omnibus una quies operum, labor omnibus unus.
Mane ruunt portis, nusquam mora; rursus easdem
Vesper ubi e pastu tandem decedere campis
Admonuit, tum tecta petunt, tum corpora curant.
Fit sonitus, mussantque oras et limina circum.
Post, ubi jam thalamis se composuere, siletur
In noctem, fessosque sopor suus occupat artus.
Nec vero a stabulis pluvia impendente recedunt
Longius, aut credunt cœlo, adventantibus Euris :
Sed cirum tutæ sub mœnibus urbis aquantur,
Excursusque breves tentant, et sæpe lapillos,
Ut cymbæ instabiles fluctu jactante saburram,
Tollunt; his sese per inania nubila librant.
Illum adeo placuisse apibus mirabere morem,
Quod nec concubitu indulgent, nec corpora segnes
In Venerem solvunt, aut fetus nixibus edunt;

Ignorant ses plaisirs ainsi que ses douleurs,
Elle adopte des vers éclos du sein des fleurs,
De jeunes citoyens repeuple son empire,
Et place un roi nouveau dans ses palais de cire :
Aussi, quoique le sort, avare de ses jours,
Au septième printemps en termine le cours,
Sa race est immortelle, et, sous de nouveaux maîtres,
D'innombrables enfants remplacent leurs ancêtres.
Plus d'une fois aussi, sur des cailloux tranchants,
Elle brise son aile en parcourant les champs,
Et meurt sous son fardeau, volontaire victime :
Tant du miel et des fleurs le noble amour l'anime.
Quel peuple de l'Asie[31] honore autant son roi ?
Tandis qu'il est vivant, tout suit la même loi :
Est-il mort, ce n'est plus que discorde civile :
On pille les trésors, on démolit la ville ;
C'est l'âme des sujets, l'objet de leur amour ;
Ils entourent son trône, et composent sa cour,
L'escortent au combat, le portent sur leurs ailes,
Et meurent noblement pour venger ses querelles.

200 Verum ipsæ e foliis natos et suavibus herbis
Ore legunt ; ipsæ regem parvosque Quirites
Sufficiunt, aulasque et cerea regna refingunt.
Ergo ipsas quamvis angusti terminus ævi
Excipiat, neque enim plus septima ducitur æstas,
At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domus, et avi numerantur avorum.
Sæpe etiam duris errando in cotibus alas
Attrivere, ultroque animam sub fasce dedere :
Tantus amor florum, et generandi gloria mellis.
210 Præterea regem non sic Ægyptus, et ingens
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaspes
Observant. Rege incolumi mens omnibus una est :
Amisso rupere fidem, constructaque mella
Diripuere ipsæ, et crates solvere favorum.
Ille operum custos ; illum admirantur, et omnes
Circumstant fremitu denso, stipantque frequentes ;
Et sæpe attollunt humeris, et corpora bello

Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé.
Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre, et l'onde;
Dieu circule partout, et son âme féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer,
Et, retournant aux cieux en globe de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.
Enfin [32] veux-tu ravir leur nectar écumant,
Devant leur magasin porte un tison fumant,
Et qu'une onde échauffée en roulant dans ta bouche
Pleuve, pour l'écarter, sur l'insecte farouche.
L'abeille est implacable en son inimitié,
Attaque sans frayeur, se venge sans pitié,
Sur l'ennemi blessé s'acharne avec furie,
Et laisse dans la plaie [33] et son dard et sa vie.
Deux fois d'un miel doré ses rayons sont remplis,
Deux fois ces dons heureux tous les ans sont cueillis :
Et lorsque, abandonnant l'humide sein de l'onde,
Taygète [34] monte aux cieux pour éclairer le monde,

Objectant, pulchramque petunt per vulnera mortem.
His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Ætherios dixere : deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia; nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.
Si quando sedem angustam servataque mella
Thesauris relines, prius haustus sparsus aquarum
Ore fove, fumosque manu prætende sequaces.
Illis ira modum supra est, læsæque venenum
Morsibus inspirant, et spicula cæca relinquunt
Affixæ venis, animasque in vulnere ponunt.
Bis gravidos cogunt fetus, duo tempora messis;
Taygete simul os terris ostendit honestum

Et lorsque cette nymphe[35], au retour des hivers,
Redescend tristement dans le gouffre des mers.
Toutefois, si l'hiver [36], alarmant ta prudence,
Te fait de tes essaims craindre la décadence,
Épargne leurs trésors dans ces temps malheureux,
Et n'en exige point un tribut rigoureux;
Mais parfume leurs toits, et prends les rayons vides
Dont viennent se nourrir leurs ennemis avides.
La chenille[37] en rampant gagne leur pavillon;
Le lourd frelon[38] se rit de leur faible aiguillon;
Le lézard de leur miel se nourrit en silence;
Leur travail de la guêpe engraisse l'indolence;
Des cloportes sans nombre assiègent leur palais;
Et l'impure araignée y suspend ses filets.
Mais plus on les épuise, et plus leur diligence
De l'État appauvri répare l'indigence.
Comme nous cependant[39] ces faibles animaux
Éprouvent la douleur et connaissent les maux;
Des symptômes certains toujours en avertissent:
Leur corps est décharné, leurs couleurs se flétrissent·

Plias, et Oceani spretos pede reppulit amnes;
Aut eadem sidus fugiens ubi Piscis aquosi
Tristior hibernas cœlo descendit in undas.
Sin duram metues hiemem, parcesque futuro,
240 Contusosque animos et res miserabere fractas;
At suffire thymo, cerasque recidere inanes,
Quis dubitet? Nam sæpe favos ignotus adedit
Stellio, et lucifugis congesta cubilia blattis,
Immunisque sedens aliena ad pabula fucus,
Aut asper crabro imparibus se immiscuit armis,
Aut dirum tineæ genus, aut invisa Minervæ
Laxos in foribus suspendit aranea casses.
Quo magis exhaustæ fuerint, hoc acrius omnes
Incumbent generis lapsi sarcire ruinas,
250 Complebuntque foros, et floribus horrea texent.
Si vero, quoniam casus apibus quoque nostros
Vita tulit, tristi languebunt corpora morbo,
Quod jam non dubiis poteris cognoscere signis:

On les voit dans leurs murs languir emprisonnés,
Ou bien suspendre au seuil leurs essaims enchaînés;
Tantôt leur troupe en deuil autour de ses murailles
Accompagne des morts les tristes funérailles;
Tantôt le bruit plaintif de ce peuple aux abois
Imite l'aquilon murmurant dans les bois,
Et le reflux bruyant des ondes turbulentes,
Et le feu prisonnier dans les forges brûlantes.
Veux-tu rendre à l'abeille une utile vigueur,
Que des sucs odorants raniment sa langueur;
Et dans des joncs remplis du doux nectar qu'elle aime,
A prendre son repas invite-la toi-même.
Joins-y du raisin sec, du vin cuit dans l'airain,
Ou la pomme du chêne, ou les vapeurs du thym,
Et la rose flétrie, et l'herbe du centaure[40].
Mais il est une fleur[41] plus salutaire encore.
Sur les bords tortueux qu'enrichit son limon,
Le Melle[42] la voit naître, et lui donne son nom.
De rejetons nombreux un amas l'environne;

Continuo est ægris alius color; horrida vultum
Deformat macies; tum corpora luce carentum
Exportant tectis, et tristia funera ducunt.
Aut illæ pedibus connexæ ad limina pendent,
Aut intus clausis cunctantur in ædibus, omnes
Ignavæque fame et contracto frigore pigræ.
Tum sonus auditur gravior, tractimque susurrant,
Frigidus ut quondam silvis immurmurat Auster,
Ut mare sollicitum stridit refluentibus undis;
Æstuat ut clausis rapidus fornacibus ignis.
Hic jam galbaneos suadebo incendere odores,
Mellaque arundineis inferre canalibus, ultro
Hortantem, et fessas ad pabula nota vocantem.
Proderit et tunsum gallæ admiscere saporem,
Arentesque rosas, aut igni pinguia multo
Defruta, vel psithia passos de vite racemos,
Cecropiumque thymum, et grave olentia centaurea.
Est etiam flos in pratis, cui nomen amello
Fecere agricolæ, facilis quærentibus herba.

D'un disque éclatant d'or sa tête se couronne;
Mais de la violette, amante des gazons,
La pourpre rembrunie embellit ses rayons;
Et souvent les autels, chargés de nos offrandes,
Aiment à se parer de ses riches guirlandes :
Le goût en est pourtant moins flatté que les yeux.
Dans les flots odorants d'un vin délicieux
Fais bouillir sa racine, et devant tes abeilles
De ce mets précieux fais remplir des corbeilles.
Mais si de tes essaims tout l'espoir est détruit,
Apprends par quels secrets ce peuple est reproduit :
Je vais de ce grand art éterniser la gloire,
Et dès son origine en rappeler l'histoire.
Le peuple[43] dont le Nil inonde les sillons,
Qui, sur des vaisseaux peints voguant dans ses vallons,
Fend les flots nourriciers du fleuve qu'il adore,
Et de son noir limon[44] voit la verdure éclore;
Les voisins des Persans, qu'il baigne de ses eaux;
Les lieux où, vers la mer courant par sept canaux,

Namque uno ingentem tollit de cespite silvam,
Aureus ipse; sed in foliis, quæ plurima circum
Funduntur, violæ sublucet purpura nigræ.
Sæpe deum nexis ornatæ torquibus aræ;
Asper in ore sapor; tonsis in vallibus illum
Pastores et curva legunt prope flumina Mellæ.
Hujus odorato radices incoque Baccho,
280 Pabulaque in foribus plenis appone canistris.
Sed si quem proles subito defecerit omnis,
Nec genus unde novæ stirpis revocetur habebit :
Tempus et Arcadii memoranda inventa magistri
Pandere; quoque modo cæsis jam sæpe juvencis
Insincerus apes tulerit cruor. Altius omnem
Expediam prima repetens ab origine famam.
Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur sua rura phaselis,
290 Quaque pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et viridem Ægyptum nigra fecundat arena,

Il fuit les cieux brûlants témoins de sa naissance,
De cet art[45] précieux attestent la puissance.
Ce mystère d'abord veut des réduits secrets :
Il te faut donc choisir et préparer exprès
Un lieu dont la surface, étroitement bornée,
Soit enceinte de murs et d'un toit couronnée ;
Et que, des quatre points qui divisent le jour,
Une oblique clarté se glisse en ce séjour.
Là, conduis un taureau dont les cornes naissantes
Commencent à courber leurs pointes menaçantes ;
Qu'on l'étouffe, malgré ses efforts impuissants ;
Et, sans les déchirer, qu'on meurtrisse ses flancs.
Il expire : on le laisse en cette enceinte obscure,
Embaumé de lavande, entouré de verdure.
Choisis pour l'immoler le temps où des ruisseaux
Déjà les doux zéphyrs font frissonner les eaux,
Avant que sous nos toits voltige l'hirondelle,
Et que des prés fleuris l'émail se renouvelle.
Les humeurs cependant fermentent dans son sein.
O surprise[46] ! ô merveille ! un innombrable essaim

Et diversa ruens septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab Indis ;
Omnis in hac certam regio jacit arte salutem.
Exiguus primum, atque ipsos contractus ad usus,
Eligitur locus : hunc angustique imbrice tecti
Parietibusque premunt arctis ; et quatuor addunt,
Quatuor a ventis, obliqua luce, fenestras.
Tum vitulus, bima curvans jam cornua fronte,
300 Quæritur : huic geminæ nares, et spiritus oris
Multa reluctanti obsuitur, plagisque perempto
Tunsa per integram solvuntur viscera pellem.
Sic positum in clauso linquunt, et ramea costis
Subjiciunt fragmenta, thymum, casiasque recentes.
Hoc geritur, Zephyris primum impellentibus undas,
Ante novis rubeant quam prata coloribus, ante
Garrula quam tignis nidum suspendat hirundo.
Interea teneris tepefactus in ossibus humor
Æstuat, et visenda modis animalia miris,

Dans ses flancs échauffés tout à coup vient d'éclore :
Sur ses pieds mal formé l'insecte rampe encore ;
Sur des ailes bientôt il s'élève en tremblant ;
Plus vigoureux enfin, le bataillon volant
S'élance, aussi pressé que ces gouttes nombreuses
Qu'épanche un ciel brûlant sur les plaines poudreuses,
Ou que ces traits dans l'air élancés à la fois
Quand les Parthes guerriers épuisent leurs carquois.
Muses, révélez-nous l'auteur de ces merveilles.
  Possesseur autrefois de nombreuses abeilles,
Aristée avait vu ce peuple infortuné
Par la contagion, par la faim moissonné :
Aussitôt, des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose
Il arrive ; il s'arrête, et, tout baigné de pleurs,
A sa mère en ces mots exhale ses douleurs :
« Déesse de ces eaux, ô Cyrène ! ô ma mère !
Si je puis me vanter qu'Apollon est mon père,
Hélas ! du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis ?
Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre ?
Où sont donc ces honneurs où je devais prétendre ?

Trunca pedum primo, mox et stridentia pennis
Miscentur, tenuemque magis magis aera carpunt :
Donec, ut æstivis effusus nubibus imber,
Erupere ; aut ut, nervo pulsante sagittæ,
Prima leves ineunt si quando prælia Parthi.
Quis deus hanc, Musæ, quis nobis extudit artem ?
Unde nova ingressus hominum experientia cepit ?
  Pastor Aristæus, fugiens Peneia Tempe,
Amissis, ut fama, apibus morboque fameque,
Tristis ad extremi sacrum caput adstitit amnis,
Multa querens, atque hac affatus voce parentem :
« Mater ! Cyrene mater ! quæ gurgitis hujus
Ima tenes, quid me præclara stirpe deorum
(Si modo, quem perhibes, pater est Thymbræus Apollo),
Invisum fatis genuisti ? aut quo tibi nostri

Hélas ! parmi les dieux j'espérais des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels!
Ce prix de tant de soins qui charmait ma misère,
Mes essaims ne sont plus ; et vous êtes ma mère !
Achevez ; de vos mains ravagez ces coteaux,
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux ;
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre âme. »
  Cyrène entend sa voix au fond de son séjour :
Près d'elle, en ce moment, les nymphes de sa cour[47]
Filaient d'un doigt léger des laines verdoyantes ;
Leurs beaux cheveux tombaient en tresses ondoyantes.
Là sont la jeune Opis aux yeux pleins de douceur,
Et Clio toujours fière, et Béroé sa sœur :
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Étalant toutes deux l'or, la pourpre, et l'hermine;
Et la brune Nésée, et la blonde Phyllis,
Thalie au teint de rose, Éphyre au sein de lis ;
Près d'elle Cymodoce à la taille légère,
Cydippe vierge encor, Lycoris déjà mère ;

Pulsus amor ? quid me cœlum sperare jubebas?
En etiam hunc ipsum vitæ mortalis honorem,
Quem mihi vix frugum et pecudum custodia solers
Omnia tentanti extuderat, te matre, relinquo!
Quin age, et ipsa manu felices erue silvas ;
330 Fer stabulis inimicum ignem, atque interfice messes ;
Ure sata, et validam in vites molire bipennem,
Tanta meæ si te ceperunt tædia laudis. »
  At mater sonitum thalamo sub fluminis alti
Sensit : eam circum Milesia vellera Nymphæ
Carpebant, hyali saturo fucata colore ;
Drymoque, Xanthoque, Ligeaque, Phyllodoceque,
Cæsariem effusæ nitidam per candida colla ;
Nesæe, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque,
Cydippeque, et flava Lycorias ; altera virgo,
340 Altera tum primos Lucinæ experta labores ;
Clioque, et Beroe soror, Oceanitides ambæ,
Ambæ auro, pictis incinctæ pellibus ambæ ;

Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitants des bois.
Pour charmer leur ennui, Clymène au milieu d'elles
Leur racontait des dieux les amours infidèles,
Et Vénus de Vulcain trompant les yeux jaloux,
Et le bonheur de Mars, et ses larcins si doux.
Tandis qu'à l'écouter les Nymphes attentives
Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
Du malheureux berger la gémissante voix
Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois.
Cyrène s'en émeut; ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides :
Aréthuse, cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots :
« O ma sœur ! tu sentais de trop justes alarmes ;
Ton fils, ton tendre fils, tout baigné de ses larmes,
Paraît au bord des eaux accablé de douleurs ;
Et sa mère est, dit-il, insensible à ses pleurs. »
« Mon fils ! répond Cyrène en pâlissant de crainte ;
Qu'il vienne : et quel est donc le sujet de sa plainte ?
Qu'on amène mon fils, qu'il paraisse à mes yeux ;
Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux :

Atque Ephyre, atque Opis, et Asia Deiopeia,
Et tandem positis velox Arethusa sagittis.
Inter quas curam Clymene narrabat inanem
Vulcani, Martisque dolos, et dulcia furta ;
Atque chao densos divum numerabat amores.
Carmine quo captæ, dum fusis mollia pensa
Devolvunt, iterum maternas impulit aures
350 Luctus Aristæi, vitreisque sedilibus omnes
Obstupuere ; sed ante alias Arethusa sorores
Prospiciens, summa flavum caput extulit unda ;
Et procul : « O gemitu non frustra exterrita tanto,
Cyrene soror ! ipse tibi, tua maxima cura,
Tristis Aristæus Penei genitoris ad undam
Stat lacrymans, et te crudelem nomine dicit. »
Huic percussa nova mentem formidine mater :
« Duc, age, duc ad nos ; fas illi limina divum

Fleuve, retire-toi. » L'onde respectueuse,
A ces mots suspendant sa course impétueuse,
S'ouvre, et, se repliant en deux monts de cristal,
Le porte mollement au fond de son canal.
Le jeune dieu descend ; il s'étonne, il admire
Le palais de sa mère et son liquide empire ;
Il écoute le bruit des flots retentissants,
Contemple le berceau de cent fleuves naissants[48],
Qui, sortant en grondant de leur grotte profonde,
Promènent en cent lieux leur course vagabonde.
De là partent le Phase et le vaste Lycus,
Le père des moissons, le riche Caïcus,
L'Énipée orgueilleux d'orner la Thessalie ;
Le Tibre, encor plus fier de baigner l'Italie,
L'Hypanis se brisant sur des rochers affreux,
Et l'Anio paisible, et l'Éridan fougueux,
Qui, roulant à travers des campagnes fécondes,
Court dans les vastes mers ensevelir ses ondes.
Mais enfin il arrive à ce brillant palais
Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais :

Tangere, ait. » Simul alta jubet discedere late
360 Flumina, qua juvenis gressus inferret : at illum
Curvata in montis faciem circumstetit unda,
Accepitque sinu vasto, misitque sub amnem.
Jamque domum mirans genitricis, et humida regna,
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
Ibat, et, ingenti motu stupefactus aquarum,
Omnia sub magna labentia flumina terra
Spectabat diversa locis, Phasimque, Lycumque,
Et caput, unde altus primum se erumpit Enipeus ;
Unde pater Tiberinus, et unde Aniena fluenta,
370 Saxosumque sonans Hypanis, Mysusque Caicus,
Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus, quo non alius per pinguia culta
In mare purpureum violentior effluit amnis.
Postquam est in thalami pendentia pumice tecta
Perventum, et nati fletus cognovit inanes
Cyrene, manibus liquidos dant ordine fontes

Sa mère en l'écoutant, sourit et le rassure;
Les Nymphes sur ses mains épanchent une eau pure,
Offrent pour les sécher de fins tissus de lin;
On fait fumer l'encens, on fait couler le vin.
« Prends ce vase, ô mon fils : afin qu'il nous seconde,
Invoquons l'Océan[49], le vieux père du monde.
Et vous, reines des eaux, protectrices des bois,
Entendez-moi, mes sœurs. » Elle dit; et trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur petillante :
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante.
Elle accepte l'augure, et poursuit en ces mots :
« Protée[50], ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.
C'est lui que nous voyons, sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallène[51] est sa patrie; et, dans ce même jour,
Vers ces bords fortunés il hâte son retour.
Les Nymphes, les Tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,
Respectent de ce dieu la science sacrée;
Ses regards pénétrants, son vaste souvenir,
Embrassent le présent, le passé, l'avenir;

Germanæ, tonsisque ferunt mantelia villis.
Pars epulis onerant mensas, et plena reponunt
Pocula : Panchæis adolescunt ignibus aræ.
380 Et mater : « Cape Mæonii carchesia Bacchi;
Oceano libemus, » ait. Simul ipsa precatur
Oceanumque patrem rerum, Nymphasque sorores,
Centum quæ silvas, centum quæ flumina servant.
Ter liquido ardentem perfudit nectare Vestam :
Ter flamma ad summum tecti subjecta reluxit.
Omine quo firmans animum, sic incipit ipsa :
« Est in Carpathio Neptuni gurgite vates
Cæruleus Proteus, magnum qui piscibus æquor
Ut juncto bipedum curru metitur equorum.
390 Hic nunc Emathiæ portus patriamque revisit
Pallænen; hunc et Nymphæ veneramur, et ipse
Grandævus Nereus; novit namque omnia vates,
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.
Quippe ita Neptuno visum est, immania cujus

Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
Par lui tu connaîtras d'où naissent tes revers;
Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
On a beau l'implorer; son cœur, sourd à la plainte,
Résiste à la prière, et cède à la contrainte.
Moi-même, quand Phébus, partageant l'horizon,
De ses feux dévorants jaunira le gazon,
A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre
Où sommeille ce dieu, sorti du sein des flots.
Là tu le surprendras dans les bras du repos.
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;
Serpent il s'entrelace, et lion il rugit;
C'est un feu qui petille, un torrent qui mugit.
Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets,
Et forcer ton captif à reprendre ses traits. »

Armenta et turpes pascit sub gurgite phocas.
Hic tibi, nate, prius vinclis capiundus, ut omnem
Expediat morbi causam, eventusque secundet.
Nam sine vi non ulla dabit præcepta, neque illum
Orando flectes; vim duram et vincula capto
400 Tende; doli circum hæc demum frangentur inanes.
Ipsa ego te, medios quum sol accenderit æstus,
Quum sitiunt herbæ, et pecori jam gratior umbra est,
In secreta senis ducam, quo fessus ab undis
Se recipit, facile ut somno aggrediare jacentem.
Verum ubi correptum manibus vinclisque tenebris,
Tum variæ illudent species atque ora ferarum.
Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, et fulva cervice leæna;
Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vinclis
410 Excidet, aut in aquas tenues dilapsus abibit.
Sed, quanto ille magis formas se vertet in omnes,
Tanto, nate, magis contende tenacia vincla;

Sur son fils, à ces mots, sa main officieuse
Répand d'un doux parfum l'essence précieuse
Cette pure ambroisie embaume ses cheveux,
Rend son corps plus agile et ses bras plus nerveux.
Au sein des vastes mers s'avance un mont sauvage
Où le flot mugissant, brisé par le rivage,
Se divise, et s'enfonce en un profond bassin
Qui reçoit les nochers dans son paisible sein.
Là, dans un antre obscur se retirait Protée :
Cyrène le prévient, y conduit Aristée,
Le place loin du jour dans l'ombre de ces lieux,
Se couvre d'un nuage, et se dérobe aux yeux.
Déjà le chien brûlant dont l'Inde est dévorée
Vomissait tous ses feux sur la plaine altérée;
Déjà l'ardent midi, desséchant les ruisseaux,
Jusqu'au fond de leur lit avait pompé leurs eaux :
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde,
Protée en ce moment quittait le sein de l'onde;
Il marche; près de lui le peuple entier des mers
Bondit, et fait au loin jaillir les flots amers.

Donec talis erit mutato corpore, qualem
Videris, incepto tegeret quum lumina somno. »
Hæc ait, et liquidum ambrosiæ diffudit odorem,
Quo totum nati corpus perduxit; at illi
Dulcis compositis spiravit crinibus aura,
Atque habilis membris venit vigor. Est specus ingens
Exesi latere in montis, quo plurima vento
Cogitur, inque sinus scindit sese unda reductos.
Deprensis olim statio tutissima nautis.
Intus se vasti Proteus tegit objice saxi.
Hic juvenem in latebris aversum a lumine Nympha
Collocat : ipsa procul nebulis obscura resistit.
Jam rapidus torrens sitientes Sirius Indos
Ardebat cœlo et medium sol igneus orbem
Hauserat; arebant herbæ, et cava flumina siccis
Faucibus ad limum radii tepefacta coquebant,
Quum Proteus consueta petens e fluctibus antra
Ibat : eum vasti circum gens humida ponti

Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive.
Alors, tel qu'un berger, quand la nuit sombre arrive ;
Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau,
Le dieu sur son rocher compte au loin son troupeau.
A peine il s'assoupit, que le fils de Cyrène
Accourt, pousse un grand cri, le saisit et l'enchaîne.
Le vieillard de ses bras sort en feu dévorant ;
Il s'échappe en lion, il se roule en torrent.
Enfin, las d'opposer une défense vaine,
Il cède ; et, se montrant sous une forme humaine :
« Jeune imprudent, dit-il, qui t'amène en ce lieu ?
Parle, que me veux-tu ? » « Vous le savez, grand dieu,
Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée ;
Le livre des destins est ouvert à Protée :
L'ordre des immortels m'amène devant vous :
Daignez... » Le dieu, roulant des yeux pleins de courroux,
A peine de ses sens dompte la violence,
Et tout bouillant encor rompt ainsi le silence :

Exsultans, rorem late dispersit amarum.
Sternunt se somno diversæ in litore phocæ.
Ipse, velut stabulis custos in montibus olim,
Vesper ubi e pastu vitulos ad tecta reducit,
Auditisque lupos acuunt balatibus agni,
Considit scopulo medius, numerumque recenset.
Cujus Aristæo quoniam est oblata facultas,
Vix defessa senem passus componere membra,
Cum clamore ruit magno, manicisque jacentem
440 Occupat. Ille, suæ contra non immemor artis,
Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.
Verum, ubi nulla fugam reperit pellacia, victus
In sese redit, atque hominis tandem ore locutus :
« Nam quis te, juvenum confidentissime, nostras
Jussit adire domos? quidve hinc petis? » inquit. At ille :
« Scis, Proteu, scis ipse ; neque est te fallere quidquam :
Sed tu desine velle : deum præcepta secuti
Venimus, hinc lapsis quæsitum oracula rebus. »
450 Tantum effatus. Ad hæc vates vi denique multa
Ardentes oculos intorsit lumine glauco,

« Tremble, un dieu te poursuit! pour venger ses douleurs,
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs;
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivais sa fidèle Eurydice[52];
Eurydice fuyait, hélas! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recélaient sous ses pas.
La mort ferma ses yeux: les Nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira;
Le Rhodope en gémit, et l'Èbre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage:
Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
Tendre épouse, c'est toi qu'appelait son amour,
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.
C'est peu: malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes;
Et, perçant ces forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi,
Et la Parque inflexible, et les pâles Furies,
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries.
Il chantait; et ravis jusqu'au fond des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,

Et, graviter frendens, sic fatis ora resolvit:
« Non te nullius exercent numinis iræ.
Magna luis comissa: tibi has miserabilis Orpheus
Haud quaquam ob meritum pœnas, ni fata resistant,
Suscitat, et rapta graviter pro conjuge sævit.
Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.
460 At chorus æqualis Dryadum clamore supremos
Implerunt montes; flerunt Rhodopeiæ arces,
Altaque Pangæa, et Rhesi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, et Actias Orithyia.
Ipse, cava solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in litore secum,
Te veniente die, te decedente canebat.
Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,

Les légers habitants de ces obscurs royaumes,
Des spectres pâlissants, de livides fantômes,
Accouraient, plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain ou qu'un soir ténébreux
Rassemble par milliers dans les bocages sombres;
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendait aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Victimes que le Styx, dans ses prisons profondes,
Environne neuf fois des replis de ses ondes,
Et qu'un marais fangeux, bordé de noirs roseaux,
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'enfer même s'émut; les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides;
Ixion, immobile, écoutait ses accords;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts;
Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.
« Enfin il revenait, triomphant du trépas;
Sans voir sa tendre amante, il précédait ses pas :

Et caligantem nigra formidine lucum
Ingressus, Manesque adiit, regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.
At cantu commotæ Erebi de sedibus imis
Umbræ ibant tenues, simulacraque luce carentum,
Quam multa in foliis avium se millia condunt,
Vesper ubi aut hibernus agit de montibus imber :
Matres, atque viri, defunctaque corpora vita
Magnanimum heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum;
Quos circum limus niger et deformis arundo
Cocyti, tardaque palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet.
Quin ipsæ stupuere domus, atque intima Lethi
Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora,
Atque Ixionii vento rota constitit orbis.
« Jamque pedem referens, casus evaserat omnes,

Proserpine à ce prix couronnait sa tendresse.
Soudain ce faible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînait,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnait!
« Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne,... il revoit ce qu'il aime!
C'en est fait; un coup d'œil a détruit son bonheur:
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des enfers, charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie : « O destin rigoureux!
Hélas! quel dieu cruel nous a perdus tous deux?
Quelle fureur! voilà qu'au ténébreux abîme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu; déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints, et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée! Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante;
L'horrible mort, jetant un voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi. »
« Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore.
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,

Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Pone sequens, namque hanc dederat Proserpina legem;
Quum subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes!
« Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsa,
Immemor, heu! victusque animi, respexit. Ibi omnis
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera, terque fragor stagnis auditus Avernis.
Illa, « Quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orpheu
Quis tantus furor? en iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale! Feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas. »
« Dixit, et ex oculis subito, ceu fumus in auras
Commixtus tenues, fugit diversa, neque illum,

Il n'embrasse qu'une ombre ; et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors, deux fois privé d'une épouse si chère,
Où porter sa douleur, où traîner sa misère ?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts ?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.
« Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce :
Sa voix adoucissait les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinaient dans les airs:
Telle sur un rameau [53], durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain,
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.
Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour..
Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,

Prensantem nequidquam umbras, et multa volentem
Dicere, præterea vidit; nec portitor Orci
Amplius objectam passus transire paludem.
Quid faceret quo se rapta bis conjuge ferret?
Quo fletu Manes, qua numina voce moveret?
Illa quidem Stygia nabat jam frigida cymba.
« Septem illum totos perhibent ex ordine menses
Rupe sub aeria deserti ad Strymonis undam
Flevisse, et gelidis hæc evolvisse sub antris,
Mulcentem tigres, et agentem carmine quercus.
Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fetus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit : at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mœstis late loca questibus implet.
Nulla Venus, non ulli animum flexere Hymenæi.
Solus Hyperboreas glacies, Tanaimque nivalem,
Arvaque Rhipæis numquam viduata pruinis

Il pleurait Eurydice, et, plein de ses attraits,
Reprochait à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçaient de lui plaire :
Il dédaigna leurs feux ; et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Èbre roula sa tête encor toute sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
D'Eurydice, en flottant, murmurait le doux nom :
Eurydice ! ô douleur ! Touchés de son supplice,
Les échos répétaient Eurydice ! Eurydice ! »
  Le devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes :
« Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes ;
Tu connais ton destin. Eurydice autrefois
Accompagnait les chœurs des Nymphes de ces bois ;
Elles vengent sa mort : toi, fléchis leur colère :
On désarme aisément leur rigueur passagère.

Lustrabat, raptam Eurydicen atque irrita Ditis
520 Dona querens. Spretæ Ciconum quo munere matres,
Inter sacra deum, nocturnique orgia Bacchi,
Discerptum latos juvenem sparsere per agros.
Tum quoque marmorea caput a cervice revulsum
Gurgite quum medio portans Œagrius Hebrus
Volveret, Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah miseram Eurydicen ! anima fugiente, vocabat :
Eurydicen toto referebant flumine ripæ. »
  Hæc Proteus, et se jactu dedit æquor in altum ;
Quaque dedit, spumantem undam sub vortice torsit.
530 At non Cyrene ; namque ultro affata timentem :
« Nate, licet tristes animo deponere curas.
Hæc omnis morbi causa ; hinc miserabile Nymphæ,
Cum quibus illa choros lucis agitabat in altis,
Exitium misere apibus : tu munera supplex
Tende, petens pacem, et faciles venerare Napæas ;
Namque dabunt veniam votis, irasque remittent.

Sur le riant Lycée, où paissent tes troupeaux,
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Choisis un nombre égal de génisses superbes,
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes;
Pour les sacrifier élève quatre autels;
Et, les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leurs corps sanglants dans la forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux
Offre une brebis noire et la fleur des pavots;
Enfin, pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
De retour dans les bois, immole une génisse. »
  Elle dit : le berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Immole un nombre égal de génisses superbes,
Qui des prés émaillés foulaient en paix les herbes.
Pour la neuvième fois quand l'aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige! le sang, par sa chaleur féconde

Sed modus orandi qui sit prius ordine dicam.
Quatuor eximios præstanti corpore tauros,
Qui tibi nunc viridis depascunt summa Lycæi,
540 Delige, et intacta totidem cervice juvencas.
Quatuor his aras alta ad delubra dearum
Constitue, et sacrum jugulis demitte cruorem,
Corporaque ipsa boum frondoso desere luco.
Post, ubi nona suos Aurora ostenderit ortus,
Inferias Orphei lethæa papavera mittes;
Placatam Eurydicen vitula venerabere cæsa,
Et nigram mactabis ovem, lucumque revises. »
  Haud mora : continuo matris præcepta facessit.
Ad delubra venit, monstratas excitat aras;
550 Quatuor eximios præstanti corpore tauros
Ducit, et intacta totidem cervice juvencas.
Post, ubi nona suos Aurora induxerat ortus,
Inferias Orphei mittit, lucumque revisit.
Hic vero, subitum ac dictu mirabile monstrum!

Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim ;
Des peuples bourdonnants s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent,
Et sur l'arbre voisin en grappes se suspendent.
Ma muse ainsi chantait les rustiques travaux,
Les vignes, les essaims, les moissons, les troupeaux,
Lorsque César [54], l'amour et l'effroi de la terre,
Faisait trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre,
Rendait son joug aimable à l'univers dompté,
Et marchait à grands pas vers l'immortalité.
Et moi je jouissais d'une retraite obscure ;
Je m'essayais dans Naple à peindre la nature,
Moi qui dans ma jeunesse, à l'ombre des vergers,
Célébrais les amours et les jeux des bergers.

FIN DES GÉORGIQUES.

Adspiciunt liquefacta boum per viscera toto
Stridere apes utero, et ruptis effervere costis,
Immensasque trahi nubes ; jamque arbore summa
Confluere, et lentis uvam demittere ramis.
Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
560 Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti,
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventa,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

FINIS GEORGICON.

NOTES.

LIVRE I.

[1] J'ai déjà dit, dans le discours préliminaire, que Mécène avait engagé Virgile à composer les *Géorgiques :* il sut faire servir à la gloire de son ami et de son maître les talents de tous les genres; il fut aussi utile à Auguste par la finesse de sa politique qu'Agrippa par son courage. Il rassemblait les qualités les plus opposées : la plus infatigable activité et la plus excessive mollesse; les vues d'un grand homme et les faiblesses d'une femmelette.

[1] Protecteur des raisins, déesse des moissons.

Quelques interprètes ont cru que par Cérès et Bacchus Virgile entendait le Soleil et la Lune. Voilà un de ces paradoxes que les commentateurs n'avancent que pour avoir un prétexte d'étaler de l'érudition. Varron, comme Virgile, invoque au commencement de son ouvrage tous les dieux qui président à l'agriculture : 1° Jupiter et la Terre, 2° le Soleil et la Lune, 3° Cérès et Bacchus, 4° Robigus et Flore, 5° Minerve et Vénus, 6° l'Eau, qu'il appelle *Lympha,* 7° et le Succès, qu'il nomme *Bonus Eventus.* On voit que ces divinités sont absolument distinguées : cela doit suffire pour faire entendre le véritable sens de Virgile.

[2] Pallas, dont l'olivier enrichit nos rivages.

J'ai rapproché dans ma traduction Pallas de Neptune, parce qu'ayant fait naître dans le même jour, l'une l'olivier, et l'autre le cheval, ce rapprochement m'a paru naturel.

[3] Vous, jeune dieu de Cée, ami des verts bocages.

Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, révéré particulièrement des bergers, auxquels il enseigna l'art de recueillir le miel.

[4] Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant, qui le premier sillonnant les guérets.

Il s'agit, dans le premier vers, de Sylvain, par qui le jeune Cyparisse fut changé en cyprès; dans le second, de Triptolème selon les uns, d'Osiris suivant les autres.

[5] Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices.

Quelques éditions portent *non ullo :* cette leçon me paraît fausse. Il est question ici des plantes qui viennent d'elles-mêmes, et Virgile les distingue des plantes semées, *satis,* dont il parle dans le vers suivant.

[6] Et toi qu'attend le ciel et que la terre adore.

Rien de plus pompeux et de plus bas que cette invocation à César. Deux poëtes, après Virgile, se sont avilis par des invocations moins poétiques et plus basses encore; Lucain a prodigué les plus viles flatteries à Néron, et

Stace à Domitien. Ce dernier est le plus coupable des trois : Auguste eut pour lui la fin de son règne, Néron le commencement du sien; Domitien ne fut jamais qu'un monstre. Au reste, ce n'est pas d'avoir divinisé des hommes qu'il faut accuser ces poëtes, les mœurs de leur pays les y autorisaient, mais d'avoir mis au rang des dieux des scélérats qui méritaient à peine le nom d'homme.

[7] **Veux-tu, le front paré du myrte maternel...**

Le myrte était consacré à Vénus, dont les Jules se croyaient issus. On sait que les Romains avaient la prétention d'être descendus des Troyens. L'ambition des généalogies a donné de tout temps des ridicules aux peuples comme aux particuliers.

[8] **Veux-tu sur l'océan un pouvoir souverain,...**

Les géographes ne s'accordent pas sur la situation de Thulé : tous les auteurs et tous les poëtes qui en ont fait mention en parlent comme de la patrie la plus reculée vers le nord du monde connu. Il n'est pas vraisemblable que ce soit aucune des petites îles qui environnent la Grande-Bretagne. Cette contrée était regardée du temps de Virgile comme faisant partie de l'Empire romain : Virgile, qui voulait flatter Auguste, avait donc en vue un pays plus reculé. Quelques auteurs ont conjecturé que ce pouvait être l'Islande.

[9] **Nouveau signe d'été, veux-tu briller aux cieux,...**

Par ces mots *tardis mensibus* on entend généralement les mois d'été, parce qu'alors les jours sont plus longs. Peut-être ce passage, qui a tant exercé les commentateurs, peut s'expliquer encore plus naturellement, si on veut se rappeler que le Lion, la Vierge, et le Scorpion, sont en effet plus lents dans leur ascension que les neuf autres signes du zodiaque.

[10] **Le Scorpion brûlant, déjà loin d'Érigone...**

Érigone est le même signe que la Vierge. Les Égyptiens et les Chaldéens, créateurs de l'astronomie, différaient sur le nombre des signes du zodiaque. Les premiers en comptaient douze, et les autres onze. Virgile s'autorise de cette diversité d'opinions entre les anciens astronomes, et substitue Auguste à la Balance, entre la Vierge et le Scorpion, qui se resserrent pour lui. Il peut y avoir aussi deux allusions dans ces vers : Auguste était né sous le signe de la Balance, et ce signe est l'emblème de la justice.

[11] **Quand la neige au printemps s'écoule des montagnes.**

Le printemps commençait au mois de mars. Mais ce n'est pas là ce que Virgile entendait par *vere novo;* et ceux qui écrivent sur l'agriculture n'affectent point, en parlant des saisons, la précision des astronomes; la fin des gelées est pour eux le commencement du printemps. C'est ainsi que Columelle explique ce passage.

[12] **Par les soleils brûlants, par les frimats humides.**

Ce passage est un de ceux qui ont le plus exercé les commentateurs.

Servius, le plus ancien, et peut-être le moins judicieux, entendait par *frigora* la fraîcheur de la nuit, et par *solem* la chaleur du jour. Ce vers s'explique naturellement par le passage de Pline, *Quarto seri sulco Virgilius existimatur voluisse, cum dixit optimam esse segetem, bis quæ solem, bis frigora sensisset.* Columelle emploie souvent ces expressions, *secundo, tertio, quatro sulco*, pour exprimer un second, un troisième, un quatième labour. Virgile ne se contente pas d'ordonner aux cultivateurs quatre labours, il en donne la raison : c'est afin que la chaleur et le froid mûrissent la terre.

[13] Toutefois dans le sein d'une terre inconnue
Ne va pas vainement enfoncer la charrue.

Columelle, en citant ce passage de Virgile, dit, *Verissimo vati, velut oraculo, crediderimus.* Cet éloge, que Virgile mérite presque partout, me paraît assez mal appliqué à cet endroit, qui n'est qu'un précepte très-ordinaire, quoique très-important. Je l'ai cité cependant, pour prouver combien Virgile était estimé, pour la partie agronomique, par les auteurs qui ont écrit sur le même sujet.

[14] Le Tmole est parfumé d'un safran précieux.

Montagne de la grande Phrygie, fertile en vin et en safran.

[15] L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes.

Le *castoreum* est d'un grand usage en médecine; c'est un soporifique très-efficace. Lucrèce a dit :

Castoreoque gravi mulier sopita recumbit.

On s'en sert surtout pour les maladies de nerfs. Les Romains le tiraient du Pont. Le meilleur vient maintenant de la Moscovie et des pays les plus septentrionaux.

[16] Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes.

Les Chalybes étaient des peuples du Pont, qui exploitaient de riches mines de fer sur les bords du Thermodon.

[17] Lorsqu'un mortel, sauvé des ondes vengeresses...

On peut lire dans Ovide l'histoire de Deucalion et de Pyrrha. Ce poëte la termine par ces vers, où l'on trouve presque les mêmes expressions que dans Virgile :

Inde genus durum sumus experiensque laborum,
Et documenta damus qua simus origine nati.

Mais Ovide, selon son usage, exprime longuement ce que Virgile indique finement; l'un est pour ainsi dire le texte, et l'autre le commentaire.

[18] Qu'au retour du Bouvier le soc l'effleure à peine.

L'Arcture, ou le Bouvier, du temps de Columelle et de Pline, se levait pour les Athéniens avec le soleil quand il était dans le douzième degré un tiers de la Vierge, et pour les Romains trois jours plus tôt, quand le soleil était dans le neuvième degré un quart de la Vierge, l'équinoxe d'automne commençant alors le 24 ou le 25 septembre.

[19] Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture.

Pline entend par le mot *novales* une terre qu'on ensemence de deux ans l'un.

[20] Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin.

Tristis signifie amer, comme Pline le fait entendre par ce passage, *Lupinum ab omnibus animalibus amaritudine sua tutum.* Le lupin des Romains n'est pas le même que le nôtre; c'est une graine qu'ils laissent longtemps dans l'eau pour lui faire perdre son amertume, et on l'achète ainsi dans les rues d'Italie. Notre lupin n'est autre chose que la faisole des Romains.

[21] Pour l'avoine, et le lin, et les pavots brûlants,
De leurs sucs nourriciers ils épuisent les champs.

Virgile ne défend point ici de semer du lin, de l'avoine, et des pavots, comme on peut le voir par le vers 212, où il prescrit le temps de les semer ; mais il ordonne aux cultivateurs d'observer que ces sortes de graines, au lieu d'amender la terre comme les légumes, l'épuisent et l'amaigrissent; qu'ainsi, lorsqu'ils sèment du blé immédiatement après, il faut fumer la terre que ce produit a épuisée, *arida et effeta :* ces deux mots sont essentiels pour l'intelligence de ces vers. Columelle dit, liv. II, chap. 10 : *Lini semen, nisi magnus est ejus in ea regione quam colis proventus, et pretium provitat, serendum non est; agris enim præcipue noxium est.* Et au chap. 14 : *Una præsens medicina est, ut stercore adjuves, et absumptus vires hoc velut pabulo refoveas.*

[22] La terre toutefois, malgré leurs influences...

Virgile, en parlant plus haut du rapport des terres, se sert du mot *alternis*, et c'est sans doute pour cela que les commentateurs l'expliquent ici dans le même sens; mais il faut observer que plus haut il est joint aux mots *novales* et *cessare,* ce qui en détermine le sens dans cet endroit. Je pense qu'ici il ne peut être entendu de même, et que Virgile veut parler seulement du changement de semence. En effet, le poëte parle maintenant de ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas laisser reposer leur terre, *aut tibi flava seres*, etc. Il les avertit de semer du blé immédiatement après les fèves, du lupin, ou de la vesce, parce que ces graines amendent la terre; mais il ajoute qu'il faut craindre les pavots, le lin et l'avoine, parce que ce produit épuise la terre : cependant il permet de les semer alternativement, pourvu qu'on prenne soin d'engraisser le sol qu'ils ont desséché.

Arida tantum
Ne saturare fimo pingui pudeat sola, neve
Effetos cinerem immundum jactare per agros.

Ce qui rend encore cette interprétation plus naturelle, c'est ce vers,

> Sic quoque mutatis requiescunt fetibus arva,

qui prouve que le poëte regarde le changement de semence comme l'équivalent d'un repos absolu. Cependant pour l'encouragement de ceux qui laissent leurs terres en jachère, il ajoute :

> Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.

Je crois que ce morceau ainsi interprété devient plus clair et plus suivi.

[23] Cérès approuve encor que des chaumes flétris...

Cet usage s'est conservé en Italie. Fontanini, dans son *Histoire des Antiquités d'Horta*, rapporte à ce sujet une anecdote assez singulière. Marie Lancisius, qui avait beaucoup de crédit auprès du pape Clément XI, incommodé par la chaleur que causait l'incendie des chaumes dans les campagnes voisines de Rome, persuada au souverain pontife de proscrire cet usage par un édit. Le pape fit part de ce projet au cardinal Nuptius, qui l'en détourna, en lui représentant l'antiquité et l'utilité de cet usage, et en lui citant ces beaux vers de Virgile. Le pape supprima son édit. Cette méthode s'observe aussi dans les provinces méridionales de la France, qui, plus voisines de l'Italie, se rapprochent aussi davantage de ses coutumes et de ses usages en tous genres.

[24] Vois-tu ce laboureur, constant dans ses travaux...

Les Romains brisaient d'abord la terre avec des râteaux, et l'aplanissaient ensuite en y traînant des claies; c'est ce que Columelle exprime par ces mots, qui répondent exactement aux vers de Virgile : *glebas sarculis resolvere, et inducta crate coæquare.*

[25] J'aime des hivers secs et des étés humides.

Ceci ne peut s'entendre que du solstice d'été. Ovide a employé *solstitium* dans le même sens :

> Nec mihi solstitium quidquam de noctibus aufert.

Pline trouve qu'en cet endroit Virgile a été plus poëte qu'agriculteur. Virgile a pour lui l'expérience; ce précepte même était proverbial. Macrobe nous apprend que dans un vieux livre en vers, qu'on dit être le plus ancien des livres romains, on lisait les mots suivants : *Hiberno pulvere, verno luto, grandia farra, Camille, metes.* D'ailleurs ce précepte ne doit pas se prendre à la lettre : Virgile ne veut pas que tout l'été soit pluvieux, que l'hiver entier soit sec; il veut seulement que la chaleur de l'un soit tempérée par des pluies, et l'humidité de l'autre par des gelées.

[26] Et le riche Gargare, et l'heureuse Mysie...

La Mysie est une partie de l'Asie Mineure; il y a dans cette province une montagne et une ville appelées *Gargare.* Comme les peuples de ce pays devaient moins leurs belles moissons à leur industrie qu'à la bonté du sol, Virgile a dit très-bien *ipsa suas mirantur Gargara messes.*

[27] Puis d'un fleuve, coupé par de nombreux canaux...

Ceci ne se pratique point en France, et n'est plus guère en usage en Italie que pour les jardins.

[28] .... Crains pour tes jeunes blés
L'ombre, et l'herbe indomptable...

Quelques interprètes ont cru qu'il s'agissait ici du chiendent; il est plus probable qu'il est question de la chicorée. Pline dit : *Est et erraticum intubum, quod in Egypto cichorium vocant*. Cette plante s'appelle encore à Rome *cichorio* : elle sert de nourriture au peuple; mais comme elle est très-amère, il en ôte la peau, et surtout les fibres, qui sont d'une amertume plus piquante : c'est sans doute ce que Virgile a voulu dire par *amaris fibris*.

[29] .... Et les brigands ailés...

Virgile parle des oies comme d'un oiseau funeste aux moissons : on en rencontre encore aujourd'hui des troupeaux dans la Campanie, que Virgile avait principalement en vue en composant ses *Géorgiques*. A l'égard des grues, on sait qu'elles habitaient en foule sur les bords du Strymon, fleuve de la Thrace.

[30] Lui-même il força l'homme à cultiver la terre.

Ceci ne veut pas dire qu'il inventa le labourage, puisque Virgile, quelques vers plus bas, attribue cette invention à Cérès; mais seulement qu'il obligea l'homme à cultiver la terre, en la hérissant de plantes inutiles ou nuisibles.

[31] Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux.

Il est assez ordinaire de trouver une liqueur douce et glutineuse sur les feuilles de quelques arbres; ce qui peut avoir donné lieu aux poëtes d'imaginer que dans l'âge d'or les arbres distillaient du miel.

[32] Quand Dodone aux mortels refusa leur pâture.

Arbuta signifie ici l'arboisier : son fruit ressemble beaucoup à la fraise, mais il est plus gros, et n'a point, comme elle, ses graines en dehors. Cet arbre est très-commun en Italie, et donne un fruit amer dont le bas peuple se nourrit.

[33] La rouille vient ronger les fruits de nos travaux.

La rouille est une maladie à laquelle le blé est très-sujet. Selon Pline, la rouille et le charbon sont la même chose, et nuisent non-seulement aux blés, mais aux vignes, qu'ils brûlent comme le feu. Varron invoque le dieu Robigus, qu'il prie de préserver la vigne de ce que les Latins appelaient *robigo*.

[34] La ronce naît en foule, et les épis périssent;
D'arbustes épineux les sillons se hérissent.

Il y a dans le texte :

> Lappæque, tribulique; interque nitentia culta
> Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.

Par *lappæ* Virgile entend la *bardane*, plante qui porte une feuille large, et dont les fruits s'attachent aux habits; par *tribuli*, la *chausse-trappe*, ou *chardon étoilé*, dont le fruit est armé d'épines, et qui est commun en Italie et dans les pays chauds. *Lolium* est l'*ivraie*. C'est une opinion générale dans l'Italie que l'*ivraie*, ou le *gioglio*, selon la manière de parler du peuple, si elle est mêlée dans le pain avec la farine, dérange la tête de celui qui en mange. On dit aussi d'un homme mélancolique, *a mangiato di pane con loglio*. L'avoine sauvage, *avenæ*, ainsi que l'ivraie, ressemble au blé; mais l'une et l'autre s'élèvent plus haut, ce qui rend l'expression *dominantur* aussi juste que brillante.

[35]......... On taille des traîneaux.

Ces instruments servaient à fouler le blé. Varron décrit ainsi le *tribulum : Id fit e tabula lapidibus aut ferro asperata, quo imposito auriga, aut pondere grandi, trahitur jumentis junctis, ut discutiat spica grana*. Cap. LII. *Traheæ* était aussi un instrument à peu près semblable, et destiné au même usage. Au reste, les anciens avaient pour battre leur blé trois manières, exprimées par ces mots de Pline : *Messis alibi tribulis in area, alibi equarum gressibus exteritur, alibi perticis flagellatur*.

[36] Le van chasse des grains une paille inutile.

Les personnes qui étaient initiées aux mystères devaient être scrupuleusement vertueuses; elles se regardaient comme séparées du vulgaire; c'est peut-être ce qui a fait employer le van dans la célébration des mystères. Ce qui sépare la paille du grain était un emblème propre à représenter la séparation des hommes vertueux d'avec le vulgaire des hommes vicieux. Il existe des copies de deux tableaux anciens qui semblent avoir rapport aux initiations : dans l'un la personne initiée paraît couverte d'un voile, tandis que deux autres tiennent un van sur sa tête; dans l'autre on voit un personnage qui tient un van, dans lequel est un enfant.

[37] D'abord il faut choisir, pour en former le corps...

Cette description de la charrue renferme quelques obscurités qui n'ont été éclaircies par personne. L'endroit le plus difficile, c'est *duplici aptantur dentalia dorso*. Lacerda et Servius veulent que *duplici* signifie *lato*. Cette explication est insoutenable; il faudrait, pour entendre cette description, avoir devant les yeux la charrue qu'a voulu peindre Virgile. A ce passage près, j'ai tâché de faire en sorte que ma traduction fût à la fois une interprétation fidèle et un commentaire de Virgile : aussi suis-je plus long que lui en cet endroit.

[38] Sur deux orbes roulants que ta main le suspende.

J'ai cru que *currus* signifiait une charrue à roues, et j'ai traduit en ce sens.

[39] Le charançon dévore un vaste amas de grains.

Il y a dans le texte *curculio.* A Lyon le bas peuple appelle *gourguillon* un petit insecte dont la forme ressemble à celle d'un escarbot, et qui se trouve souvent dans les fèves : on l'appelle communément *calandre.*

[40] Des légumes souvent l'enveloppe infidèle
Déguise la maigreur des fruits qu'elle recèle.

Quoique le mot *semina* s'entende généralement de toute sorte de semence, Virgile parle ici des légumes seulement : cette interprétation est appuyée sur ce passage de Columelle : *Priscis rusticis, nec minus Virgilio, prius amurca vel nitro macerari fabam et ita seri placuit.* Il me semble que dans la plupart des éditions cet endroit est mal ponctué; il faut un point après *maderent*, et une virgule seulement après *esset :*

Grandior ut fetus siliquis fallacibus esset,
Et quamvis igni exiguo properata maderent.

Et voici, à ce qu'il me semble, ce que veut dire Virgile. On trouve deux avantages à tremper la semence dans du marc d'huile et du nitre : d'abord les légumes sont plus gros, et en second lieu cuisent plus promptement. Palladius rapporte le même effet : *Græci asserunt fabæ semina... nitrata aqua respersa cocturam non habere difficilem. Madere*, dans plusieurs auteurs latins, signifie bouillir; on en trouve des exemples sans nombre : mais, sans multiplier les citations, il suffira de ce passage de Columelle : *Hæc res efficit ut in coctura celerius madescat.* Les commentateurs auraient dû, au lieu de s'épuiser en conjectures absurdes, chercher dans les anciens auteurs agronomiques l'interprétation des endroits obscurs des *Géorgiques.* Les véritables commentateurs de Virgile en ce genre sont Palladius, Varron, Pline, et surtout Columell

[41] Avant que des vents froids le souffle la resserre,
Tandis qu'elle est traitable, on façonne la terre.

Pline a expliqué le fond de ce passage : *Virgilius seri jubet hordeum inter æquinoctium autumni et brumam ;* mais le mot *extremum* est obscur dans Virgile. Comment, si l'hiver est *intraitable* pour le laboureur, peut-on semer l'orge jusqu'aux derniers orages de cette saison? Ne pourrait-on pas dire que *extremus* signifie les extrémités d'une chose, soit d'un côté, soit de l'autre; et qu'ainsi *extremum imbrem* peut signifier aussi bien les premières pluies que les dernières? Ceci n'est qu'une conjecture; mais elle s'accorde avec tout ce qu'ont écrit Varron, Caton, Columelle, qui assurent que les laboureurs habiles s'abstenaient scrupuleusement de travailler à la terre pendant le temps qu'on appelait *bruma ;* et Virgile le fait entendre lui-même par le mot *intractabilis.* D'ailleurs il est ici question d'orge; et Columelle assure qu'il ne faut jamais la semer que dans une terre sèche.

[42] Sème l'orge, le lin, les pavots nourrissants.

Il y a dans le texte *Cereale papaver.* Pourquoi *cereale* attribué au pavot? Les commentateurs se sont tourmentés pour interpréter ce mot. Le pavot se mêlait avec le blé chez les anciens pour faire le pain; d'ailleurs, on en ornait les statues de Cérès : voilà, je crois, l'explication la plus naturelle du mot *cereale.*

[43] Sitôt que dans nos champs Zéphire est de retour,
On y sème la fève.

Aucun des anciens écrivains agronomiques ne s'accorde avec Virgile sur le temps auquel il faut semer les fèves : Varron veut que ce soit à la fin d'octobre; Palladius au commencement de novembre. Columelle assure que le temps le moins favorable est le printemps. Pline veut qu'on les sème en octobre; mais il ajoute que Virgile s'est conformé à l'usage suivi par les peuples qui habitaient près du Pô; ce qui explique la contradiction qui se trouve entre Virgile et les autres auteurs latins.

[44] .... Et quand l'astre du jour,
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carrière..

Virgile a dit :

Candidus auratis aperit quum cornibus annum
Taurus.

C'est par le Bélier que commence l'année astronomique; mais comme c'est au mois d'avril que la terre ouvre son sein, et que c'est l'étymologie d'*aprilis*, Virgile a jugé à propos de faire ouvrir l'année rurale par le signe du Taureau, où le soleil entre le 22 d'avril. Virgile donne au Taureau deux cornes dorées, à cause d'une étoile brillante qu'il porte au bout de chacune de ses deux cornes.

[45] Engloutit Sirius dans des flots de lumière.

Il y a dans le texte *adverso cedens Canis occidit astro.* Ce vers a exercé les plus savants commentateurs : je le crois le plus inintelligible de toutes les *Géorgiques.* J'ai suivi dans ma traduction l'interprétation de Macrobe, qui m'a paru la plus naturelle.

[46] Et le millet doré redemande tes soins.

Il y a dans le texte *milio venit annua cura.* Le sainfoin, dont nous venons de parler, dure plusieurs années; le millet, au contraire, veut être semé tous les ans.

[47] Attends jusqu'au lever de la Couronne d'or.
Plusieurs jettent leurs grains quand Maïa luit encor.

Il y a dans le texte :

Ante tibi Eoæ Atlantides abscondantur.

Par le mot *Eoæ* Virgile entend le coucher des Pléiades au matin, c'est-à-dire quand les Pléiades descendent sous l'horizon au couchant, en même temps que le soleil paraît sur l'horizon à l'orient. Columelle, en expliquant ce passage de Virgile, nous apprend que cela arrivait au neuvième jour des calendes d'octobre.

Par cet autre vers,

> Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,

Virgile entend, selon tous les commentateurs, le lever héliaque de la Couronne d'Ariane, qui se fait lorsque cette constellation, éclipsée auparavant par les rayons du soleil, commence à s'en dégager, et à paraître à l'orient avant le lever du soleil : c'était, selon Columelle, le 13 ou le 14 d'octobre. Cette interprétation me paraît suspecte, à cause du mot *decedere*, qui partout marque le coucher d'un astre : il y en a une foule d'exemples. En général tout ce morceau sur l'astronomie est encore plus obscur que poétique.

> [48] Attends que dans les cieux disparaisse l'Arcture.

L'Arcture ou le Bouvier (*Bootes*) se couche, selon Columelle, le 21 d'octobre.

> [49] Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour.

Sous la zone torride est cette partie de la terre qui est contenue entre les deux tropiques. Les anciens la croyaient inhabitable à cause de son excessive chaleur ; mais on a découvert depuis qu'elle était habitée par un grand nombre de nations. Elle contient une partie considérable de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique méridionale. Sous les deux zones glaciales sont les parties de la terre que renferment les deux cercles polaires ; au nord sont la Nouvelle-Zemble, la Laponie, le Groënland ; au midi, des pays qui sont encore sans nom, et où l'on n'a fait encore aucune découverte : sous les zones tempérées sont les parties du globe renfermées entre les tropiques et les cercles polaires. La zone tempérée, qui est entre le cercle arctique et le tropique du Cancer, contient la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, une partie de l'Afrique, et presque tout le nord de l'Amérique. Celle qui est entre le cercle antarctique et le tropique du Capricorne contient une partie de l'Amérique méridionale. Au reste, il est inutile d'expliquer les différents traits qui composent cette description ; un coup d'œil jeté sur la sphère en apprendra davantage que le plus long commentaire.

> [50] Le globe, vers le Nord, hérissé de frimas,
> S'élève, et redescend vers les brûlants climats.

Virgile parle ici des pôles et de leur élévation relative à l'horizon de chaque peuple.

> [51] Calisto, dont le char craint les flots de Téthys...

C'est une manière poétique d'exprimer que l'Ourse est toujours sur l'horizon.

[52] Le pôle du Midi, noir séjour du silence...

Les anciens imaginaient que le soleil n'éclairait point l'autre hémisphère; on voit cependant, par la suite de ce morceau, que Virgile a du moins soupçonné le contraire. Lucrèce s'en était douté avant lui (Liv. V, 649), comme on peut le voir dans ces vers, que Virgile a sûrement imités :

At nox obruit ingenti caligine terras,
Aut ubi de longo cursu sol extima cœli
Impulit, atque suos efflavit languidus ignes
Concussos itere, et labefactos aere multo :
Aut quia sub terras cursum convertere cogit
Vis eadem, supera terras quæ pertulit orbem.

[53] Creusent une nacelle, ou marquent leurs troupeaux.

On marquait les troupeaux avec un fer chaud, comme nous le voyons dans ce vers du troisième livre des *Géorgiques :*

Continuoque notas et nomina gentis inurunt.

[54] La meule met en poudre ou le feu cuit leurs grains.

Les Romains séchaient leurs grains avant de les moudre; et il est probable qu'ils y étaient obligés par une ancienne loi. Nous lisons dans Pline : *Instituit far torrere, quoniam tostum cibo salubrius esset. Id uno modo consecutum, statuendo non esse purum ad rem divinam nisi tostum.*

[55] Ou baigner ses brebis dans une eau salutaire.

Rarement on trouve dans Virgile des mots oisifs : il y a dans le texte :

Balantumque gregem fluvio mersare salubri.

Salubri est essentiel au sens; car Columelle nous apprend qu'il n'était pas permis de baigner les brebis aux jours de fête pour épurer leur laine, mais seulement pour cause de maladie.

[56] Et, rapportant chez soi les tributs de la ville...

Il y a dans le texte :

Lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis, urbe reportat.

Lapidem signifie, selon Servius, une pierre à moudre; selon d'autres, un mortier de pierre où l'on broyait le grain, comme on l'apprend par ce passage de Rosinus sur les antiquités romaines : *Ante usum molarum, frumenta in pila comminuebantur.* A l'égard de la poix, les Romains en faisaient grand usage pour goudronner les vases où ils gardaient le miel et le vin.

[57] Trois fois, roulant des monts arrachés des campagnes...

On a remarqué avant moi le bel effet que produisent ces élisions,

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam ;

mais les efforts pénibles des géants, exprimés par deux vers d'un rhythme laborieux, tandis que leur défaite est rendue en un seul vers d'une tournure facile, forment un contraste qui valait la peine d'être remarqué. J'ai tâché de le faire sentir dans ma traduction. Au reste, dans cette énumération des jours heureux ou malheureux, il est difficile de croire que Virgile ait été de bonne foi : les poëtes anciens, en général, se faisaient une loi de suivre les préjugés populaires, surtout lorsqu'ils tenaient à la religion. L'expérience prouve qu'il est très-indifférent de planter, de semer, etc., dans le croissant ou le déclin de la lune ; la nature du terrain, la qualité des vents, l'action du soleil, voilà ce qui influe sur les fruits de la terre. M. de la Quintinie a réfuté le préjugé sur les lunaisons dans le second tome des *Instructions sur le Jardinage.*

[58] Et des mers en courroux le noir abîme gronde.

Il y a dans le texte :

Fervetque fretis spirantibus æquor.

Quelques traducteurs ont cru que Virgile parlait ici des fleuves trop serrés dans leur lit : c'est défigurer entièrement ce morceau. Virgile a mis dans ces vers une gradation admirable ; d'abord on voit les fossés se remplir, ensuite les fleuves mugissants se déborder, et enfin la mer bouillonner dans ses gouffres :

... Implentur fossæ, cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.

D'ailleurs on sait que Virgile écrivait dans un pays très-voisin de la mer ; aussi en parle-t-il souvent dans les quatre livres des *Géorgiques.*

[59] Les animaux ont fui...

Il y a dans le texte *fugere feræ.* J'ai cru qu'on me pardonnerait d'avoir essayé de rendre la vivacité admirable de ce trait, produit, à ce qu'il me semble, par sa précision, et par le changement du présent en parfait. Je suis étonné que Dryden, écrivant dans une langue plus hardie que la nôtre, ait défiguré cet endroit par ce vers traînant et froid :

And flying beasts in forests seek abode.

[60] L'univers ébranlé s'épouvante... le dieu...

Le texte dit :

Et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor...

Pour peu qu'on soit sensible à la belle poésie, on sent l'effet de cette cadence suspendue. J'ai osé passer, pour la rendre, sur la règle de l'hémistiche : je crois que c'est dans ces occasions que les licences sont permises.

[61] Observe si Saturne est d'un heureux présage.

Il y a dans le texte :

Frigida Saturni sese quo stella receptet.

Ce qui peut avoir donné lieu à l'épithète *frigida*, c'est que Saturne est à une plus grande distance du Soleil que les autres planètes. D'ailleurs les anciens le regardaient comme le dieu du froid, ainsi qu'on peut le voir par ce vers de Lucain,

> Frigida Saturno glacies et zona nivalis
> Cessit.

[62] Quand l'ombrage au printemps invite au doux sommeil.

Je ne sais si mon admiration pour Virgile ne me fait pas trop d'illusion; mais je trouve bien de l'adresse à avoir placé cette fête de Cérès immédiatement après la description d'un orage. Ces fêtes s'appelaient *Ambarvalia*, parce que la victime faisait le tour des moissons, *ambiret arva*.

[63] Pour offrande du vin, et du lait, et du miel.

Si on veut voir combien ceux qui composent de gros livres font profit de tout, et combien ceux qui écrivent sur l'antiquité hasardent d'opinions peu fondées, on n'a qu'à lire le passage suivant du P. Montfaucon, dont l'ouvrage d'ailleurs est très-estimable. Il s'agit de prouver que Cérès et Bacchus étaient adorés conjointement.

« Virgile marque aussi le culte des deux dans les *Géorgiques*, où il « parle des trois tours qu'on faisait faire à la victime autour des moissons « avant que de l'immoler... Il met Cérès et Bacchus ensemble, etc. » Cette assertion est fondée sur ce vers :

> Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho...

Il est clair que *Baccho* signifie ici du vin, comme dans mille autres endroits; on délayait le miel dans du lait et du vin. Il est vrai que Bacchus et Cérès partageaient souvent les honneurs du même sacrifice; mais ce passage ne le prouve assurément pas.

[64] Même avant que le fer dépouille les guérets,
Tous entonnent un hymne; et, couronné de chêne...

Virgile parle ici d'une autre fête, qui précédait les moissons. Un commentateur anglais (M. Holdsworth) dit avoir vu des paysans florentins danser et chanter dans le mois de juillet la tête couronnée de feuilles de chêne. Horace fait naître la poésie en Italie des fêtes qui précédaient ou suivaient les moissons (*Lib. II*, *ép.* 1, *v.* 139).

[65] Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer.

Les anciens croyaient que l'arc-en-ciel pompait les eaux de la mer. On trouve parmi les poëtes plusieurs allusions à ce préjugé. Dans une comédie de Plaute, quelqu'un voyant boire une femme vieille et courbée dit plaisamment :

> Ecce autem bibit arcus : pluet, credo, hodie.

On croit communément aujourd'hui que l'arc-en-ciel présage tantôt la pluie et tantôt le beau temps. Il est à remarquer que Virgile a presque copié ce morceau de Varron et autres, et en particulier ce vers :

> Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo.

[66] Ni l'oiseau de Thétis...

L'alcyon. On peut lire dans les *Métamorphoses* d'Ovide celle d'Alcyon et de Céyx ; liv. XI.

[67] Tantôt l'affreux Nisus, avide de vengeance...

Nisus avait un cheveu couleur de pourpre, dont dépendait le sort de ses États. Scylla, sa fille, amoureuse de Minos, qui assiégeait Nisus dans Mégare, lui coupa le cheveu fatal. Nisus fut métamorphosé en épervier, et Scylla en alouette. Depuis ce temps-là le père, pour se venger de sa fille, la poursuit dans les airs.

[68] Non que du ciel en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique ait mis quelque étincelle.

Il y a dans le texte :

> Haud equidem credo quia sit divinitus illis
> Ingenium, aut rerum fato prudentia major.

On a été fort partagé sur le sens de ces deux vers. Virgile veut dire, à ce qu'il me semble, non que les animaux aient une portion de l'âme divine (comme certains philosophes l'ont dit des abeilles), ni que le destin, qui assigne à chaque être ses facultés, leur ait donné des connaissances supérieures : *divinitus* est opposé à *fato*.

[69] Le quatrième jour (cet augure est certain)...

Il s'agit ici du quatrième jour de la lune. Virgile a suivi l'opinion des astronomes égyptiens, *Quartam maxime observat Ægyptus*.

[70] .... Et les nochers heureux
Bientôt sur le rivage acquitteront leurs vœux.

Il y a dans le texte :

> Glauco, et Panopeæ, et Inoo Melicertæ.

C'étaient des divinités de la mer. Glaucus, selon la fable, fut un berger qui, ayant pêché des poissons, les vit sauter dans la mer et lui échapper, parce qu'ils avaient touché une certaine herbe. Le berger, surpris, voulut goûter cette herbe : il sauta lui-même dans la mer, et devint dieu marin. Panope ou Panopée était fille de Nérée et de Doris, et par conséquent nymphe de la mer. Mélicerte fut le fils d'Ino, fille de Cadmus, et femme d'Athamas, roi de Thèbes. Ino, selon la fable, se précipita dans la mer avec son fils ; et l'un et l'autre ils devinrent dieux marins. Ino est le même que les Grecs appellent *Leucothoé*, et les Latins *Matuta*. Les Grecs donnèrent aussi à Mélicerte le nom de *Palæmon*, et les Latins celui de *Portunus*. (DESFONTAINES.)

[71] Quand César expira, plaignant notre misère...

Tous les prodiges qui précédèrent ou suivirent la mort de César sont rapportés différemment par les différents historiens qui en ont parlé. On peut lire dans Ovide un récit de ces mêmes prodiges : son morceau ne peut soutenir la comparaison avec celui de Virgile. L'art de peindre par les sons, qui caractérise les grands poëtes, lui manque entièrement : Virgile dans cet épisode, le porte au plus haut point.

[72] Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes !

Il y a dans le texte *liquefactaque volvere saxa*. Le P. Larue l'interprète par *exesa, imminuta igne*. C'est un contresens : *liquefacta saxa* veut dire des rochers réellement fondus. L'académie de Naples, qui assurément ne peut que trop bien juger de la description d'un volcan, dans le compte qu'elle a pubié de l'éruption du Vésuve, arrivée en 1737, applaudit justement à la justesse des expressions de Virgile, et relève durement la méprise du P. Larue : *Ex quibus manifestum est poetæ phrasim imperiti hominis temerario judicio in præposteram explicationem esse deductam.*

[73] Aussi la Macédoine a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs.

Virgile a dit :

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi.

Ce passage a fort embarrassé les interprètes. Il faudrait des pages entières, je ne dis pas pour apprécier, mais pour rapporter les différentes opinions. Le P. Larue est un de ceux qui ont discuté ce passage avec le plus de soin ; mais son explication me paraît peu naturelle. Je crois que Virgile parle ici de deux batailles différentes, livrées dans deux endroits différents qui portaient le même nom : la première à Philippes près de Pharsale, en Thessalie ; la seconde près d'une autre Philippes, sur les confins de la Thrace. Pour donner plus de clarté à cette interprétation, je crois qu'il est à propos de faire voir, 1° qu'il y avait deux Philippes auprès desquelles les deux batailles ont été livrées ; 2° que ces deux villes étaient dans la Macédoine, autrement nommée *Emathie ;* 3° que ces deux villes étaient au pied du mont Hémus.

La première de ces deux propositions servira à expliquer les deux premiers vers :

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi.

La seconde fera comprendre ces deux autres :

Nec fuit indignum superis bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.

D'abord on convient généralement qu'il y avait une fameuse ville, nommée *Philippes*, sur les confins de la Thrace et de la Macédoine : elle fut dans son origine appelée *Datum*, ensuite *Crenides*, jusqu'à ce qu'elle fut nommée du nom de *Philippe*, père d'Alexandre. Outre cette ville célèbre, il y en avait une autre du même nom en Thessalie, qui fut d'abord nommée *Thèbes*, et ensuite *Philippopolis*, et par contraction *Philippi*, de *Philippe*, fils de Démétrius. Lucain désigne souvent la bataille de Pharsale par le mot de *Philippi :*

Video Pangæa nivosis
Cana jugis, latosque Hæmi sub rupe Philippos.

1° Stace donne indifféremment au poëme de Lucain le nom de *Pharsale* ou de *Philippes*. Outre la fameuse ville de Philippes sur les confins de la Thrace, il y en avait donc encore une dans la Thessalie près de Pharsale; et la bataille où Pompée fut vaincu par César est aussi souvent désignée dans les auteurs grecs et latins par le nom de *Philippes* que par celui de *Pharsale*.

2° Il n'est pas plus difficile de prouver que les deux Philippes étaient dans la Macédoine, autrement appelée *Émathie*. Ce pays, comme beaucoup d'autres, a éprouvé plusieurs changements, tant pour son nom que pour son étendue : il fut d'abord appelé, *Péonie*, ensuite *Émalhie*, et enfin *Macédoine*. L'Émathie, ou la Péonie proprement dite, n'était qu'une petite partie de ce qu'on nomma ensuite la *Macédoine;* mais par la suite des temps le nom d'*Émathie* fut donné à toute la Macédoine, et ces deux mots signifièrent la même chose. Les prosateurs employaient le mot *Macedonia*, et les poëtes, par une raison facile à deviner, celui d'*Émathia*. Il s'agit maintenant de montrer que les deux Philippes étaient dans cette province. Depuis qu'elle fut devenue tributaire des Romains, elle s'étendait à l'orient jusqu'au Nessus, et par conséquent renfermait Philippes de Thrace; au sud, elle comprenait toute la Thessalie, et par la même raison Philippes voisine de Pharsale. Il n'y a que ceux qui s'en sont rapportés aux anciennes divisions de la Macédoine pour qui ce passage a été inintelligible.

3° Enfin les deux Philippes étaient au pied du mont Hémus. Cette assertion paraît d'abord contredire manifestement ce que je viens d'avancer; car si les deux Philippes étaient aux deux extrémités de la Macédoine, comment pouvaient-elles être situées toutes deux au pied du mont Hémus, montagne de Thrace? D'abord l'une des deux était sur les confins de la Thrace, et par conséquent on peut la placer au pied de l'Hémus; mais prolonger l'Hémus jusqu'en Thessalie, il semble que c'est vouloir imiter en quelque sorte les géants, qui dans ce même pays transportaient l'Ossa et le Pélion l'un sur l'autre. Cependant, à examiner la chose de près, elle paraît moins difficile à concevoir. Ne peut-on pas regarder le mont Hémus non comme une seule montagne, mais comme une chaîne de montagnes? Il est bien vrai que la plus haute partie, ou, si l'on veut, la tête du mont Hémus, était dans la Thrace, ce qui a fait donner à une province de ce pays le nom d'*Hæmimontana;* mais plusieurs autres montagnes, telles que le Rhodope, le Pangée, etc., peuvent être regardées comme des membres du même corps : c'est ainsi qu'on a donné à différentes parties des Alpes et de l'Apennin les noms de *Saint-Gothard*, *Cénis*, etc., quoique ces montagnes ne soient pour ainsi dire que des chaînons d'une même chaîne. Les Italiens appellent encore le mont Hémus *Catena del mondo.* Si je ne craignais d'allonger cette note, déjà trop diffuse, je pourrais citer plusieurs passages qui favorisent cette interprétation; je me contenterai d'un seul endroit de Lucain : à la fin du premier livre, il prédit que la bataille de Pharsale, qu'il désigne sous le nom de *Philippes*, sera livrée au pied du mont Hémus :

> Latosque Hæmi sub rupe Philippos.

Enfin on sait que les anciens donnaient aux mots géographiques une grande extension : *Dulichias rates* signifient les vaisseaux de la Grèce, quoique Dulichium ne fût qu'une petite île.

74 Un jour le laboureur...

J'ai déjà fait remarquer dans le discours préliminaire comment Virgile, dans cet épisode, ramenait adroitement l'agriculture, qu'il semblait avoir perdue de vue.

75 Et des soldats romains les ossements rouler.

Il y a dans le texte :

> Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Je n'ai pu rendre ce mot *grandia*, qui, si l'on en croit les commentateurs, fait allusion à une opinion particulière des anciens : ils croyaient que les hommes dégénéraient de siècle en siècle. Voilà de ces expressions qui sont intraduisibles, parce qu'elles tiennent aux préjugés et aux opinions des anciens.

76 ...... Dieux paternels! ô dieux de mon pays!

Larue joint ensemble *Dii patrii indigetes.* Je crois qu'il se trompe. Une foule d'exemples me fait penser que Virgile parle ici de deux sortes de dieux : *dii patrii*, les dieux du pays, les dieux tutélaires, les dieux pénates; *dii indigetes*, les hommes déifiés.

77 Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate.

Cet endroit des *Géorgiques* semble avoir été écrit dans le temps qu'Auguste et Antoine rassemblaient leurs forces pour cette guerre, dont le succès fut décidé par la défaite d'Antoine et de Cléopâtre au promontoire d'Actium. Antoine tirait ses forces de la partie orientale de l'Empire; c'est ce que Virgile désigne par l'Euphrate : Auguste tirait les siennes de la partie septentrionale; c'est ce qu'exprime *Germania.*

[78] Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière...

Cette comparaison est une apologie adroite d'Auguste, qu'il suppose faire la guerre malgré lui, et comme entraîné par le torrent des événements.

LIVRE II.

[1] Et toi de qui la main vint m'ouvrir la barrière.

J'ai rapproché dans le texte et dans ma traduction ces deux invocations, que d'habiles commentateurs ont cru avoir été mal à propos séparées.

[2] Les uns, sans implorer des soins infructueux.

Il y a dans le texte : *nullis hominum cogentibus, ipse sponte sua veniunt.* Quelques commentateurs ont faussement accusé Virgile en cet endroit d'une erreur de physique. Virgile veut dire qu'il y a des arbres qui viennent, non pas sans semence, mais seulement sans avoir été semés de main d'homme. Il est ridicule d'imaginer que Virgile et les Romains, qui vivaient si habituellement à la campagne, et qui observaient si bien la nature, aient méconnu les siliques du genêt, les chatons du saule, du peuplier, de l'osier, lesquels sont d'autant plus apparents, que les fleurs paraissent avant les feuilles, et ornent la nudité de l'arbre avant qu'il ait recouvré sa verdure.

[3] D'autres furent semés...

Il y a dans le texte *posito de semine.* Le mot *posito* éclaircit ce que j'ai dit plus haut; il signifie une semence déposée, non par le hasard, mais par l'homme.

[4] Ainsi le cerisier aime à voir sous son ombre
S'élever ses enfants...

Le cerisier était un arbre nouveau parmi les Romains du temps de Virgile. Pline nous apprend que Lucullus le transporta du Pont en Italie, après la défaite de Mithridate.

[5] Tels, sans les soins de l'art, d'elle-même autrefois
La nature enfanta les vergers et les bois.

Virgile a marqué les trois manières naturelles dont les arbres peuvent naître, ou d'une semence que le hasard a fait germer, ou d'une semence déposée par l'homme, ou enfin de rejetons; maintenant il va parler des manières artificielles de multiplier les arbres.

[6] Un aride olivier, surpassant ces prodiges,
Des éclats d'un vieux tronc poussent de jeunes tiges.

Lacerda assure qu'il a été témoin de cette reproduction merveilleuse en Espagne, où il écrivait son commentaire sur Virgile. On a remarqué près d'Ollioule, qui est à une lieue de Toulon, et sur la route de Toulon à lières, que la plupart des oliviers sont des rejetons des anciennes tiges qui moururent dans l'hiver de 1709.

[7] Couvrons de pampre Ismare, et Taburne d'olives.

L'Ismare est une montagne de la Thrace, et le Taburne une montagne de la Campanie. La première était fertile en excellents vins, la seconde en oliviers. On la nomme aujourd'hui *Taburo.*

[8] L'arbre né de lui-même...

Virgile, après avoir décrit les manières naturelles et artificielles dont se multiplient les arbres, revient maintenant à ceux qui naissent naturellement, et nous apprend comment l'art peut les rendre fertiles.

[9] Mais chacun d'eux exige un art qu'il faut connaître.

Virgile, après avoir dit comment il faut perfectionner les arbres nés naturellement, revient aux moyens artificiels, et nous apprend lequel de ces moyens convient plus particulièrement à chaque espece d'arbres : ainsi les uns veulent être provignés, d'autres transplantés, d'autres greffés.

[10] De tronçons enfouis l'olivier veut renaître.

Columelle a dit de même : *Melius troncis quam plantis olivetum constituitur.* J'ai rendu *truncis* par *tronçons*, parce qu'en latin *truncus* ne signifie pas seulement le corps, mais encore les différentes parties d'un arbre; et Columelle l'emploie dans ce sens. *Truncus* dans ce vers est opposé à *propagine.*

[11] D'un rameau sort un myrte agréable à Vénus.

Il y a dans le texte *solido de robore*, qui veut dire, je crois, une forte branche. Au reste, tout ce morceau est différemment interprété par les différents commentateurs. Quelques agriculteurs assurent, contre le sentiment de Virgile, que le chêne, le sapin, le palmier, ne peuvent venir que de semence. Cependant il ne faut pas accuser trop légèrement Virgile d'erreur, il vaut mieux croire que la différence de climat et de culture a fait regarder mal à propos comme impossible ce qui était praticable chez les Romains.

[12] L'arbre de Jupiter, celui du fils d'Alcmène...

Le premier de ces arbres est le chêne, et le second le peuplier. Virgile a dit dans une de ses églogues :

Populus Alcidæ gratissima.

[13] D'autres seront greffés...

Ce morceau a été très-critiqué pour la partie agronomique. On prétend qu'on ne peut greffer un arbre que sur un arbre de la même espèce; qu'un frêne ne peut pas porter des poires, ni un orme des glands. Plusieurs expériences récentes prouvent le contraire, et justifient Virgile. La seule difficulté qui s'oppose à cette alliance d'arbres de différentes espèces, c'est que la séve est plus hâtive dans les uns et plus tardive dans les autres. Si donc on peut accélérer ou retarder la séve dans les sujets selon le

Thase était une île de la même mer. Il est probable que le vin maréotide était du vin d'Égypte, près du lac Maréotis. Horace, en parlant de Cléopâtre, dit : *mentemque lymphatam Mareotico redegit in veros timores.*

On ignore d'où vient le nom *psithia* : on sait seulement que le raisin de cette vigne se séchait au soleil ou au feu, et qu'on en exprimait le vin cuit : dans quelques-unes de nos provinces méridionales on fait encore de cette sorte de vin. Les Latins appelaient ce raisin *passum*, du mot *pati*, parce qu'il souffrait le soleil et le feu.

Lageos vient, dit-on, de λαγωὸς, *lièvre*, parce que ce vin en avait la couleur. Pline nous apprend que c'était chez les Romains un vin étranger, ainsi que le vin de Thase et de Maréotide.

Preciæ veut dire, si l'on en croit Servius, du raisin précoce, du mot *præcoquæ*.

Le vin de Rhétie se recueillait sur les confins de l'Italie. Auguste, dit Suétone, l'aimait beaucoup : cela n'empêche point Virgile de le mettre bien au-dessous du Falerne. Sous quelques empereurs peut-être en aurait-il coûté la vie à quiconque aurait osé ne mettre qu'au second rang le vin favori de l'empereur.

Falerne était une montagne de la Campanie où l'on recueillait cet excellent vin tant vanté par les poëtes. Je suis surpris que Virgile n'ait point parlé du Cécube, si célébré par Horace. Virgile appelle l'Aminée *firmissima*, c'est-à-dire un vin qui a du corps et qui se soutient longtemps ; Columelle lui donne le même éloge.

Le *Tmole*, qui était fertile en safran, l'était aussi en excellent vin. On voit à Pouzzole une base dédiée à Tibère, sur laquelle sont quatre figures en bas-relief, représentant quatre provinces d'Asie avec leurs attributs, et le nom des figures au bas de chacune. Le Tmole y est représenté en Bacchus, sans doute à cause de l'abondance et de la bonté de son vin. Dans la collection de mylord Pembrock il y a un buste du Tmole couronné de raisins et de pampres. Canini, dans son *Iconographia*, a [illegible] graver une médaille qui représente un vieillard couronné aussi de raisins, avec ce mot Τμῶλος ; sur le revers est une figure qui tient dans sa main droite un vase incliné, avec cette inscription Σαρδιανῶν, parce que le mont Tmolus était près de la ville de Sardes. Tous ces monuments prouvent combien le vin qu'on y recueillait était estimé. Je ne doute pas que nos peintres et nos sculpteurs, s'ils avaient à caractériser la Champagne ou la Bourgogne, ne fissent le même honneur à leurs vins.

Le vin de Phanée était le même que celui de Chio, île de la mer Égée. Il a eu, comme les autres vins fameux, l'honneur d'être chanté par Horace. L'épithète *rex*, si l'on en croit Servius, est empruntée de Lucinius, qui dit, Χῖος τε δυνάστης.

Le mot *Argitis*, à ce que l'on croit, vient d'Argos, ville du Péloponnèse, aujourd'hui la Morée. La petite espèce était apparemment plus estimée que la grande.

Le vin ou le raisin de Rhodes se présentait au dessert; c'était le moment où l'on faisait des libations en l'honneur des dieux.

Le bumaste était un gros raisin, qui tire son nom du mot grec qui signifie *mamelle de vache*. On connaît encore en Italie, et surtout à Florence, un gros raisin rouge qui se présente au dessert.

[24] Mais qui pourrait compter et nommer tous ces vins?

Pline nous apprend que Démocrite seul avait cru qu'on pouvait compter les diverses espèces de vin. Je ne conçois guère mieux la possibilité que l'utilité d'un pareil calcul.

[25] Tout sol enfin n'est pas propice à toute plante.

Virgile, après avoir traité de la diversité des arbres et de leurs espèces, parle maintenant des terrains les plus propres à chacun d'eux. Chaque sol, chaque climat produit des arbres différents. On a poussé trop loin cette maxime, qui nous a longtemps privés des productions étrangères. L'usage nous apprend tous les jours qu'une foule d'arbres et de plantes qu'on croyait ennemis de notre climat peuvent s'y naturaliser. Les différents pays font tous les jours des échanges de végétaux. La vigne était autrefois inconnue aux Gaules; elle y réussit mieux aujourd'hui qu'en Italie même. Ainsi, quoiqu'il soit vrai de dire qu'il faut consulter la nature du terrain, il n'est pas moins vrai qu'il faut se défier des préjugés qui semblent avoir consacré pour jamais tel sol et tel climat à telles ou telles productions.

[26] Sur les rives du Gange on voit noircir l'ébène.

L'ébène est un bois des Indes, dur et pesant, propre à recevoir le plus beau poli. Il y en a de trois sortes, le noir, le rouge et le vert : on trouve ces trois sortes à Madagascar; l'île de Saint-Maurice fournit une partie de celui qu'on emploie en Europe. On n'est pas d'accord sur la nature de l'arbre qui donne l'ébène noire. Ce bois parut à Rome pour la première fois lorsque Pompée triompha de Mithridate. Pline dit qu'étant brûlé il répand une odeur agréable, ce qui a fait croire que cette ébène n'était pas semblable à la nôtre, et que ce pouvait être une espèce de bois de gaïac.

[27] Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis.

Le cotonnier dont il s'agit ici est un arbuste qui s'élève à la hauteur de huit à neuf pieds; son fruit, arrondi intérieurement et divisé en quatre ou cinq loges, s'ouvre par le haut pour laisser sortir les semences enveloppées d'une espèce de laine propre à être filée, et qu'on nomme *coton*, du nom de la plante.

[28] Ici d'un fil doré les bois sont enrichis.

Les Romains, qui n'avaient point de commerce immédiat avec la Chine, et chez qui la soie n'arrivait qu'après avoir passé par bien des mains étrangères, avaient entendu dire qu'on la recueillait sur des arbres; d'où ils concluaient qu'elle était la production des arbres mêmes. Or, nous savons aujourd'hui que l'on trouve à la Chine une espèce de ver à soie, aussi commune que le sont les chenilles en Europe, qui se nourrit et se métamorphose sur toutes sortes d'arbres, et une autre qui couvre de ses fils les arbres mêmes. Les étoffes de soie, que les Romains achetaient au poids de l'or, n'étaient que des gazes, qui laissaient voir ce qu'elles paraissaient couvrir. Outre la raison de bienséance, une sage politique engageait les Romains à interdire la soie : ils craignaient avec raison que le libre achat de cette précieuse marchandise ne fît passer aux extrémités de l'Orient des sommes immenses qui ne reviendraient point dans l'Empire. Il semble que la nature, en donnant la soie au genre humain, nous a fait un présent très-équivoque : si d'un côté la soie est une source d'agréments, de commodités, de richesses, de l'autre elle est nuisible au progrès de l'agriculture : plus l'usage de la soie est commun, moins on a besoin de laine, moins on nourrit de troupeaux, moins on a d'engrais pour fertiliser les terres. Cette raison, quoique vieille, n'en est pas moins sensée : c'était elle qui avait prévenu le sage Sully contre les manufactures d'étoffes de soie. Peut-être ne devrait-on les admettre que dans les pays stériles, ou dans ceux qui regorgent d'habitants et de cultivateurs, comme la Chine. (La Bletterie.)

[29] Le Nil du vert acanthe admire les feuillages.

Virgile a fait souvent mention de l'acanthe dans le quatrième livre : il le représente comme une plante flexible et tortueuse.

Flexi tacuissem vimen acanthi.

Dans la quatrième églogue il en parle comme d'une plante très-agréable :

Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho.

On a supposé, peut-être avec assez de raison, qu'il y avait deux sortes d'acanthe, dont l'une est une plante d'Égypte, et l'autre une plante à laquelle ont rapport les passages que j'ai cités. L'arbre est décrit par Théophraste. Selon lui, il est nommé *acanthes*, parce qu'à l'exception de sa tige, il est tout hérissé d'épines; sa fleur est belle, et employée par les médecins. Il donne une espèce de gomme. D'après la description qu'en fait Théophraste, il semble que c'est l'acacia d'Égypte, d'où l'on tire ce qu'on appelle la *gomme arabique*. Le suc qu'on exprime des siliques de l'acacia, avant qu'elles soient mûres, s'emploie maintenant au Caire. Prosper Alpin, qui a recueilli lui-même la gomme de cet arbre, assure qu'il est le seul dans l'Arabie et dans l'Égypte qui en produise. Je parlerai de l'autre espèce d'acanthe dans les notes du quatrième livre.

[30] Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages.

Pline dit que le baume est un arbuste qui ne croît que dans la Judée, et qui ne se trouvait autrefois que dans les jardins du roi. Vespasien et Titus firent voir à Rome cet arbuste dans la cérémonie de leur triomphe, après avoir terminé la guerre contre les Juifs. Les Juifs, ajoute-t-il, traitèrent cette plante comme eux-mêmes, en s'efforçant de la détruire, afin que les Romains ne pussent s'en rendre maîtres : les Romains en prirent la défense, et l'on combattit pour un arbuste.

Il ressemble plus à la vigne qu'au myrte : on le coupe avec le verre ou des couteaux de pierre ou d'os : on appelle *opobalsamum* la liqueur qui coule de la plaie, etc. Josèphe dit que cette plante avait été apportée d'Égypte en Judée, et qu'elle fut donnée à Salomon par une reine d'Égypte et d'Éthiopie. (DESFONTAINES.)

[31] Et l'Inde au bord des mers voit monter ses forêts.

Il y a dans le texte : *extremi sinus orbis :* c'est le golfe du Gange; c'était l'extrémité du monde connu. On peut lire dans Quinte-Curce, livre IX, la description des forêts dont parle ici Virgile. Pline a mis en prose ces vers de Virgile : *Arbores quidem tantæ proceritatis traduntur, ut sagittis superari nequeant.*

[32] Vois les arbres du Mède, et son orange amère...

L'arbre que décrit Virgile n'est autre chose que le citronnier; les Grecs l'appelaient *medicum*, et les Latins *citrium.* Virgile en parle comme d'un contre-poison efficace; Athénée, qui lui attribue le même effet, en cite un exemple remarquable. Un gouverneur d'Égypte avait condamné deux malfaiteurs à mourir de la morsure des serpents : comme on les conduisait au lieu du supplice, une personne, touchée de leur sort, leur donna à manger un citron, qui les préserva du venin des serpents. Le gouverneur, surpris, demanda ce qu'ils avaient mangé ou bu ce jour-là : on lui répondit qu'ils n'avaient mangé que du citron. Il ordonna que le jour suivant on en donnerait à l'un des deux seulement. Celui-là fut sauvé une seconde fois, l'autre périt sur-le-champ. Cette histoire a bien l'air d'un conte. Virgile attribue au fruit de cet arbre un goût désagréable : il peut avoir été amélioré par la culture.

[33] Mais l'Inde et ses forêts, et leur riche trésor...

Rien de plus naturellement amené que cet éloge de l'Italie : on peut le comparer avec celui de l'Italie moderne par Addison, dans une épître à milord Halifax. Ce morceau de poésie me paraît digne de Virgile lui-même.

[34] Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux...

Virgile veut dire que l'Italie n'est point riche en fictions comme quelques pays vantés par les Grecs, mais qu'elle possède des biens réels, du blé, du vin, des oliviers, etc. Ces vers font allusion à ces taureaux de la Colchide dont les naseaux jetaient des flammes. Jason les dompta, les attela, et sema les dents du dragon qui gardait la toison d'or : elles devinrent pour lui autant de soldats. Virgile, comme on aura souvent lieu de l'observer, tourne volontiers en ridicule les fictions des Grecs; tel est ce vers dans le premier livre :

Quamvis Elysios miretur Græcia campos;

celui-ci dans le second :

Atque habitæ Graiis oracula quercus;

ceux-ci au commencement du troisième :

Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras ?

et une foule d'autres, où il semble que ce grand poëte s'indignait de la supériorité qu'on avait jusque alors accordée aux Grecs sur les Romains. Personne n'a plus que lui fait pencher la balance.

[35] Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis pleines.

On regarde communément ces vers comme une exagération : cependant Varron et Pline parlent d'un pommier qui, dans un canton d'Italie, près de Coscence en Calabre, portait des fruits deux fois l'année. Un commentateur anglais, que j'ai déjà cité, dit qu'on lui a parlé en Italie d'une vigne près d'Ischia qui donnait du raisin trois fois par an, et qui, par cette raison, s'appelle *uva di tre volte l'anno*. Il y a des grappes qui mûrissent au mois d'août, d'autres au mois d'octobre, d'autres enfin au mois de décembre ou de janvier; ce qui répond à ce passage de Pline : *Vites quidem et triferæ sunt, quas ob id insanas vocant, quoniam in iis aliæ maturescunt, aliæ turgescunt, aliæ florent.* Ils ont aussi des figuiers qui donnent des fruits deux fois l'année, 1° au mois d'août et de septembre, 2° au mois de mai : cette dernière récolte est appelée pour cette raison *fico di Pascha*. Près de Naples il y a un endroit fameux par ses figuiers, où l'on couvre de paillassons les petites figues qui n'ont point mûri en automne; elles passent ainsi l'hiver, mûrissent au printemps. En voilà assez pour justifier Virgile sur cet article.

[36] Mais ce sol ne nourrit ni le tigre inhumain,
Ni le poison qui trompe une imprudente main.

Aucun traducteur n'a fait entendre le véritable sens de ces vers, faute d'avoir pris garde au mot *at*. Virgile veut dire que le climat d'Italie renferme tous les avantages des pays chauds, sans en avoir les inconvénients : ainsi, dit-il, nos arbres et nos troupeaux portent deux fois; mais (malgré la chaleur du climat) on n'y trouve ni poisons ni serpents monstrueux, etc. La suppression du seul mot *mais* défigure entièrement ce morceau; et ce qui forme dans Virgile un rapprochement ingénieux n'offre chez les traducteurs que des idées décousues. Au reste, ce n'est pas dans ce seul endroit qu'ils ont commis cette sorte d'infidélité : partout ils passent les mots qui font liaison. Il est plaisant après cela de voir l'abbé Desfontaines convenir de bonne foi que les *Géorgiques* sont écrites sans méthode.

[37] Nul lion n'y rugit, et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable à longs plis ne s'y traîne.

Virgile ne dit pas qu'il n'y ait point de serpent en Italie, mais seulement qu'on n'y en trouve point de monstrueux

[38] Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages.

Il y a encore en Italie une multitude de villes situées sur des rochers : dans la route de Rome à Naples on en voit quatre d'un seul coup d'œil.

[39] La mer de deux côtés nous présente son sein.

L'Italie est entre deux mers ; la mer Adriatique au septentrion, qu'on appelle aujourd'hui le *golfe de Venise*, et la mer Tyrrhénienne au midi. Ces deux mers s'appelaient *mare superum* et *mare inferum*. (DESFONTAINES.)

[40] Ici le Lare étend son enceinte profonde.

Le Lare est un grand lac au pied des Alpes dans le Milanais : on le nomme aujourd'hui *lago di Compo*. Le Bénac est un autre grand lac dans le Véronais : on l'appelle *lago di Garda*. Pour ce qui regarde les lacs Lucrin et Averne, les historiens nous fournissent l'explication de ce passage. Dion dit : Cumes est une ville de la Campanie, où, entre Misène et Pouzzol, est une place de la figure d'un demi-cercle, presque environnée de monticules stériles. On y compte trois petites baies : la première, qui s'avance le plus dans la mer, est moins éloignée des villes ; la seconde, appelée *Lucrin*, est près de la première ; la troisième, qui entre davantage dans les terres, semble être un lac, et s'appelle *Averne*. La première de ces baies se nomme *la baie Tyrrhénienne*. Entre la première et la troisième, Agrippa resserra le Lucrin : il n'y laissa qu'un peu d'eau, et en fit un port commode. Le golfe Lucrin, dit Strabon, est separé de la mer par une digue longue de huit stades, et seulement assez large pour qu'un chariot puisse rouler dessus. Comme l'eau passait souvent par-dessus la digue, Agrippa la fit rétablir, et ménagea une entrée pour les petits vaisseaux. Le golfe d'Averne est renfermé dans celui de Lucrin. Suétone dit aussi : *Portum Julium apud Baias immisso in Lucrinum et Avernum mari*, (*Agrippa*) *effecit*. Les trois golfes servent à former le port Julius. De l'un on entrait dans l'autre. Le golfe Tyrrhénien était le plus avancé dans la mer ; le Lucrin était séparé du Tyrrhénien par une digue ouverte au milieu, pour donner passage aux vaisseaux ; puis le golfe ou lac Averne, plus avancé dans les terres, et qui recevait l'eau des deux autres golfes. Ce port fut construit l'an de Rome 717, dans le temps du triumvirat.

[41] Toi surtout, toi, César, qui sur des bords lointains
Soumets l'Inde tremblante à l'aigle des Romains.

Il me semble que Virgile ne veut point parler ici des drapeaux que les Parthes renvoyèrent à Auguste, comme le prétend l'abbé Desfontaines : aucun des mots du texte ne favorise cette interprétation forcée. Je crois plus volontiers que le poëte parle ici de quelque avantage remporté sur Cléopâtre et les Égyptiens avant la bataille d'Actium. Le mot *Indum* ne fait rien contre cette explication. Plusieurs auteurs, et Virgile lui-même, ont souvent employé ce mot *Indi* pour tous les peuples qui habitaient les pays chauds, et qui étaient au delà de la mer Méditerranée.

[42] Terre féconde en fruits, en conquérants fertile,
Salut.

J'ai cru qu'on me pardonnerait cette dernière expression, plus vive que ces mots, *Je te salue*. On peut comparer avec ce bel éloge de l'Italie celui que Pline en fait à la fin de son *Histoire naturelle*

[43] Le Toscan sous ses doigts fait résonner l'ivoire.

C'étaient ordinairement des Toscans qui jouaient de la flûte dans les sacrifices : ils étaient fameux pour leur gloutonnerie ; ce qui a fait dire à Virgile *pinguis Tyrrhenus*, comme Catulle avait dit *obesus Etruscus*. Une fois ils quittèrent Rome, parce que (je ne sais en quelle circonstance) on les empêcha de satisfaire leur amour pour la bonne chère. Ils ne consentirent à leur retour que sous la condition qu'on leur permettrait de manger dans les sacrifices. A la villa Justiniani on voit un bas-relief où ils sont représentés avec l'embonpoint que Virgile leur attribue ici. Était-ce en leur qualité de Toscans qu'ils étaient ivrognes et gloutons, ou en leur qualité de musiciens ? je l'ignore.

[44] Va dans ces prés ravis à ma chère Mantoue...

Ces vers ont rapport au sujet de la première églogue. Dans la distribution qu'Auguste fit du territoire de Mantoue aux soldats vétérans, Virgile perdit son patrimoine, qui lui fut rendu par la protection de Mécène. Les vers de Virgile en cet endroit sont pleins de la plus touchante sensibilité et de la plus aimable poésie. Je ne crois pas prêter des beautés à Virgile en faisant remarquer la marche et le ton de la douleur dans ce vers, composé de spondées :

Et qualem infelix amisit Mantua campum.

[45] Mais fuis ce mont pierreux, dont le maigre terrain
Offre à peine à l'abeille un humble romarin.

Il y a dans le texte, *Vix humiles apibus casias roremque ministrat*. On a, je crois, mal entendu ce mot *casia*. Il y en avait de deux sortes ; l'une était un arbrisseau aromatique, que Virgile désigne probablement dans ce vers,

Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi :

l'autre était une herbe commune en Italie ; et c'est sans doute cette seconde espèce que désigne ici Virgile, puisqu'il en parle comme d'une plante vulgaire. Il ne faut pas s'étonner que Virgile emploie pour deux choses différentes la même dénomination. Nous avons déjà vu que les mots *lotos* et *acanthe* désignent chacun un arbre et une plante en même temps. M. Martyn, botaniste anglais, croit que la plante appelée *casia*, qu'il faut distinguer de l'arbrisseau, est le *cneorum* des Grecs, ou le *thymelea* de

Pline, qui porte le *granum cnidium*. Le romarin était appelé ainsi 1° parce qu'il servait d'aspersoir, comme l'hysope dans l'Écriture sainte ; 2° parce qu'il croît dans les pays maritimes.

[46] Pour ce terrain poreux, où l'air trouve un passage...

Ces vers peignent très-fidèlement le territoire de la Campanie, qui pendant une partie du jour est toujours couvert d'un léger brouillard. Quoiqu'il y ait à peine une source dans tout cet espace de pays, cependant le sol est toujours frais : aussi est-il de la plus grande fertilité. M. Holdsworth assure que dans le voyage qu'il y a fait il s'est souvent rappelé ces vers de Virgile.

[47] Telles on aime à voir ces campagnes fécondes
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes ;
Tels les champs du Vésuve, et ces heureux vallons
Dont la riche Capoue admire les moissons.

Capoue était la capitale de la Campanie. On sait que le mont Vésuve est un volcan de la même province. Le Clain est un fleuve très-sujet à se déborder, et qui inonda souvent la ville d'Acerres, bâtie sur ses bords. Cluverius nous apprend que de son temps ce fleuve se débordait encore fréquemment, et qu'on avait creusé des canaux pour recevoir ses eaux et les conduire par un chemin plus court à la mer, entre l'ancienne embouchure de ce fleuve et le Vulturne.

[48] Le pin, le lierre noir, et l'if contagieux...

Les baies de notre lierre commun sont noires quand elles sont mûres : ainsi il est probable que c'est de cette espèce qu'il est ici question. Virgile fait mention ailleurs d'un lierre blanc, ainsi que Théophraste et Pline ; mais nous ne connaissons aucune plante de cette nature. A l'égard de l'if, son fruit passait chez les anciens pour être un poison. Jules César nous apprend qu'un certain Cativulcus s'empoisonna lui-même avec ce fruit. On croyait ses feuilles même funestes aux chevaux, et les Anglais en sont encore persuadés. Plusieurs personnes m'ont assuré avoir mangé de son fruit impunément ; mais cette différence peut venir du climat. Dioscoride prétend que l'if n'est point dangereux partout, mais que son fruit est mortel en Italie. Peut-être y en a-t-il de différentes espèces. En effet, on parle d'une sorte d'if cultivée dans les jardins de Pise, plus touffue que l'if ordinaire, portant des feuilles semblables à celles du sapin, et répandant une odeur si empestée, que quand on la taille les jardiniers n'y peuvent travailler une demi-heure de suite.

[49] Qu'ils soient distribués en espaces égaux.

Larue et quelques autres commentateurs ont cru que Virgile exigeait ici qu'on plantât en quinconce : je croirais plus volontiers qu'il parle de planter en carré. Le quinconce tire son nom dn chiffe romain V. Trois arbres plantés en cette forme sont appelés *le quinconce simple* ; le *quinconce* *double*, c'est le chiffre V doublé qui forme un X, étant composé de quatre arbres qui composent un carré avec un cinquième au centre : or il est clair que, puisque Virgile compare la disposition d'un plant à celle d'une armée, il ne parle que de la forme carrée. Je remarquerai en passant que cette comparaison, la seule qui se trouve dans ce livre, est également juste et ingénieuse. Je me garderai bien cependant de croire, comme je ne sais quel commentateur, que Virgile ait voulu, par l'éclat des armes, désigner celui des raisins ; c'est vouloir prêter de l'esprit à Virgile bien gratuitement.

[50] De son front touche aux cieux, de ses pieds aux enfers.

Ces images ont été répétées mille fois depuis Virgile, et sont devenues triviales, quoique sublimes, comme l'Aurore aux doigts de rose, et une foule d'autres. Cependant je ne puis m'empêcher de citer ces deux beaux vers, où cette image est rajeunie :

Qui, touchant de leur cime à la voûte du monde,
Plongent dans les enfers leur racine profonde.

[51] N'attends rien d'une vigne exposée au couchant.

Columelle, en parlant de l'aspect qu'on doit donner aux vignobles, dit que les anciens étaient fort partagés là-dessus : pour lui, il veut que dans les lieux froids on les expose au midi ; dans les lieux chauds, à l'orient.

[52] Que le vil coudrier n'affame point ton plant.

Les racines du coudrier sont gourmandes, et dérobent à la vigne sa nourriture ; c'est pour cela qu'on faisait de son bois des broches pour rôtir les entrailles des victimes consacrées à Bacchus. C'était immoler à ce dieu un double ennemi.

[53] Fais choix pour le former de la branche nouvelle,
Qui reçoit de plus près la sève maternelle.

Columelle insiste longtemps sur ce précepte. M. Miller, fameux agriculteur, ne veut pas non plus qu'on choisisse la partie supérieure des rejetons : étant plus spongieuse et plus tendre, elle reçoit, dit-il, plus facilement l'humidité ; et quoiqu'elle prenne plus vite et pousse beaucoup plus de bois, elle n'est jamais si fertile que la partie inférieure, dont la substance est plus compacte et plus ferme. Virgile en donne une autre raison, c'est que la partie inférieure a plus d'analogie avec la terre : *tantus amor terræ*.

[54] Surtout que de tes plants l'olivier soit chassé.

Il paraît par ce passage qu'on plantait quelquefois les oliviers sauvages dans les vignes pour leur servir d'appui ; Virgile les proscrit, comme sujets aux incendies : la description qu'il en fait est pleine de force et d'élégance, et vient à propos délasser le lecteur de cette longue suite de préceptes.

[55] L'ennemi des serpents vient après les frimas...

Il y a dans le texte : *Candida venit avis, longis invisa colubris.* Pline nous apprend que dans la Thessalie c'était un crime capital de tuer une cigogne, parce qu'on avait besoin de cet oiseau pour détruire les serpents.

[56] Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux.

Cette grande et magnifique idée du mariage de l'air avec la terre semble empruntée de ces deux vers de Lucrèce :

Pereunt imbres, ubi eos pater Æther
In gremium matris Terrai præcipitavit.

[57] Que l'écaille poreuse enfouie avec eux...

Ceci est encore pratiqué près de Trani dans la Pouille, où on fait d'excellent vin muscat.

[58] ... . Et, sans rompre les lignes,
Que le soc se promème au travers de tes vignes.

Les anciens labouraient souvent les vignes, et cet usage subsiste encore dans quelques provinces; mais alors on écarte davantage les rangs.

[59] Quand ses premiers bourgeons s'empresseront d'éclore.

Il s'agit ici des jeunes vignes, que Virgile défend de tailler avant qu'elles aient pris leur force. Columelle n'est point de l'avis de Virgile dans cet endroit seulement; car dans presque tout ce livre il l'a suivi si exactement, qu'on prendrait le prosateur pour le commentateur du poëte.

[60] Un bouc était le prix de ces grossiers acteurs.

Il y a dans le texte : *Veteres ineunt proscenia ludi.* Le proscénium était un endroit qui allait d'une aile du théâtre à l'autre, entre l'orchestre et la scène; il était plus bas que la scène, et plus élevé que l'orchestre : c'était là que déclamaient les acteurs. Boileau, d'après Horace, attribue l'origine de ces pièces dramatiques à ces jeux grossiers qu'on célébrait en l'honneur du dieu des vendanges.

La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur, où chacun en dansant
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc était le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

C'est encore l'usage en Italie, parmi le peuple, de porter la vendange dans un chariot, de se barbouiller le visage, et d'agacer les passants par des plaisanteries grossières.

[61] Sur des outres glissants bondissaient dans les prés.

Ces outres étaient des peaux de bouc enflées de vent, et frottées d'huile pour les rendre glissantes. Il fallait sauter dessus avec une seule jambe. Les maladroits qui tombaient faisaient pousser aux spectateurs de grands éclats de rire.

[62] Et de l'objet sacré de leurs bruyants hommages
Suspendent à des pins les mobiles images.

Quelques commentateurs ont cru que le mot *oscilla* signifiait des *escarpolettes*. C'étaient de petites têtes de Bacchus, que les vignerons suspendaient à des arbres, persuadés que dans tous les endroits vers lesquels se serait tournée cette image les vignes deviendraient fécondes. M. Holdsworth dit avoir vu le dieu de la vendange ainsi représenté sur une pierre antique de la collection du grand-duc à Florence.

[63] Le soleil tous les ans recommence son cours;
Ainsi roulent en cercle et ta peine et tes jours

On représentait l'année par un serpent roulé en cercle, avec sa queue dans sa bouche.

[64] Ne désire donc point un enclos spacieux :
Le plus riche est celui qui cultive le mieux.

Columelle a dit à propos de cette maxime : *Præclaram nostri poetæ sententiam!* et il ajoute immédiatement après : *Nec dubium quin minus reddat laxus ager non recte cultus, quam angustus, eximie.*

[65] L'olivier, par la terre une fois adopté,
De ces pénibles soins n'attend pas sa beauté.

Quoique Virgile nous assure qu'on ne cultive point l'olivier, les Provençaux l'élaguent de temps en temps. C'est par comparaison avec la vigne que notre poëte prétend que l'olivier ne demande aucun soin. Columelle dit aussi que c'est de tous les arbres celui qui en exige le moins; que, lors même qu'on le néglige, il ne dégénère pas comme la vigne; qu'il ne cesse de porter toujours quelques fruits; et que la plus légère culture lui rend sa première fécondité.

[66] Pour nos jeunes chevreaux les aliziers fleurissent.

Il y a dans le texte *tondentur cytisi*. On est partagé sur la nature de l'arbre que Virgile appelle *cytisus*. Un excellent botaniste anglais croit, d'après tout ce qu'en ont dit Théophraste et Pline, que c'est le *cytisus Maranthæ*.

[67] J'aime et des sombres buis le lugubre coup d'œil,
Et de ces noirs sapins le vénérable deuil.

Il y a dans le texte : *Undantem buxo Cytorum Naryciæque picis lucos.* On est partagé sur la situation du mont Cytorus. Si l'on en croit Strabon, il est dans la Paphlagonie. Naryce était une ville des Locriens.

[68] Pour former nos lambris leurs arbres sont utiles.

Il y a dans le texte : *Domibus cedrosque, cupressosque.* Vitruve prétend qu'au défaut de sapin et d'abiès, on peut se servir de cyprès, de peupiliers, etc.; ce qui semblerait indiquer que Vitruve ne regardait pas le cyprès comme le meilleur bois de construction : mais M. Perrault, dans son édition de Vitruve, remarque « que le cyprès est, sans comparaison, meilleur que l'abiès et le sapin; Théophraste en parle comme du plus durable, et du moins sujet aux vers et à la pourriture, étant celui dont on trouve les plus anciens édifices avoir été bâtis.

[69] Ah! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur!

J'ai exprimé ce que Virgile a sous-entendu : il venait de peindre des combats nés au milieu des festins et de la débauche; il passe à l'éloge du bonheur dont jouissent les laboureurs dans leur paisible médiocrité.

[70] Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques...

Virgile dit : *varios pulchra testudine postes.* Les Romains ornaient leurs portes d'écailles de tortue, qu'ils incrustaient encore de pierres précieuses. *Varios* peut signifier que ces ornements étaient placés de distance en distance.

[71] Des grottes, des étangs, une claire fontaine...

J'ai tâché, dans ma traduction, d'imiter la différence de ton que Virgile a mise entre ce morceau et celui qui précède En peignant les efforts du luxe et la magnificence des grands, ses vers sont travaillés, soutenus, et pompeux.

Si non ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam...

Ici, pour mieux peindre la douce aisance dont jouissent les habitants de la campagne, ses vers sont simples et faciles :

At latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni,
Non absunt, etc.

On ne peut trop le redire, c'est le talent de peindre par les sons qui caractérise Virgile et les grands poëtes.

[72] O vous, à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices!

Le premier vœu de Virgile était d'être grand philosophe, et de percer les secrets de la nature; le second, de vivre en paix dans un asile champêtre. Tout ce morceau est plein de sentiment, de poésie, et de mouvement. Cette dernière qualité, qu'on admire si souvent dans la poésie de Virgile, est aussi rare que précieuse. Quelle différence entre une froide description du bonheur qu'on goûte à la campagne, et ces tours, ces expressions enflammées :

O ubi campi
Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! o qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!

Il faut remarquer ici que les Romains, qui vivaient dans un pays chaud, se faisaient une peinture délicieuse des pays où la chaleur est plus modérée; au contraire, un habitant de la Zemble soupirerait après des climats moins froids.

[73] Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été.

Voilà deux vers qui prouvent combien les anciens étaient peu avancés en astronomie : cette question ne serait guère digne aujourd'hui de nos grands physiciens. Comme ces deux vers finissent la tirade dans Virgile, j'ai cru devoir en ajouter deux qui la terminassent d'une manière plus pompeuse, mais dont le sens est dans ces mots de Virgile, *cœlique vias et sidera monstrent.*

[74] Heureux le sage, instruit des lois de la nature...

Il est clair que c'est de Lucrèce que veut parler ici Virgile. Ces vers expriment l'objet que ce poëte s'était proposé. Il oppose à celui qui sonde les secrets de la nature celui qui sait jouir de ses richesses. Il semble que ceci est une comparaison indirecte entre le poëme de Lucrèce *Sur la Nature des choses* et celui de Virgile sur la culture de la terre.

[75] L'intérêt, dont la voix fait taire le sang même.

Virgile écrivait ses *Géorgiques* dans le temps que Phraate et Tiridate se disputaient le trône de Perse; et c'est à quoi sans doute ce vers fait allusion.

[76] Son cœur n'est attristé de pitié ni d'envie.

Il me semble qu'aucun commentateur ni traducteur n'a compris le vrai sens de ce passage. Ils ont prétendu que Virgile faisait ici du laboureur un stoïcien insensible à toutes les passions. Il ne s'agit plus ici du philosophe, mais d'un habitant paisible des champs : on ne voit point à la campagne, comme dans les villes, les extrêmes de l'opulence et de la pauvreté ; on n'y voit point l'appareil fastueux du luxe contraster avec les lambeaux de la misère : l'égalité y règne. Ainsi cette exemption d'envie et de pitié, que le philosophe ne doit qu'aux efforts d'une raison cultivée, le laboureur la doit à sa situation même, qui recule de ses yeux ce qui peut faire plaindre ou envier le sort d'autrui.

[77] Pour dormir sur la pourpre, et pour boire dans l'or.

Il y a dans le texte *ut gemmâ bibat.* Les anciens se faisaient une gloire de couvrir leurs tables de vases de pierres précieuses; et les coupes d'agate, de jaspe, etc., que l'on conserve dans les cabinets et les trésors publics, servaient probablement aux princes et aux personnes riches : telle est la coupe de saphir que l'on conserve dans l'église de Saint-Jean à Monza, près de Milan. Elle fut laissée par Theudelinde, reine des Lombards, qui bâtit et dota cette église. Dans le trésor de Saint-Denis il y a une large coupe d'agate orientale, avec des bas-reliefs représentant un sacrifice. Pline, dans son *Histoire naturelle*, rapporte que Pétrone, quelques moments avant sa mort, fit briser une coupe d'un très-grand prix, de peur qu'elle ne tombât entre les mains de Néron. *Sarrano ostro*, dans le même vers, signifie la pourpre de Tyr; cette ville était nommée anciennement *Sara :*

[78] Les bois donnent leurs fruits...

Il paraît, par ce passage et par plusieurs autres, que les anciens recueillaient les baies de certains arbres pour former des espèces de confitures, ou pour en exprimer des liqueurs.

Plusieurs poëtes ont fait l'éloge de la vie champêtre; Lucrèce, dans le premier livre de son poëme; Vanière, dans son *Prædium rusticum;* Ange Politien, dans le poëme intitulé *Rusticus :* aucun de ces morceaux ne me paraît approcher de celui de Virgile.

LIVRE III.

[1] Jeune Palès, et toi, divin berger d'Admète.

Palès est la déesse des bergers : les Romains avaient institué en son honneur des fêtes appelées de ce nom *Palilia*. On lui offrait du lait, sorte d'offrande analogue au genre de richesse de ses adorateurs.

Le berger d'Admète est Apollon, qui garda les troupeaux de ce roi sur les bords de l'Amphryse.

Au reste, je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici avec quelle irrévérence les anciens traitaient leurs dieux. Apollon fut berger chez Admète; Apollon et Neptune furent manœuvres chez Laomédon. Minerve, dans Homère, porte une lanterne devant Ulysse. A l'égard de Vénus, on peut voir dans l'*Iliade* le beau rôle qu'elle joue entre Pâris et Hélène. Cependant il faut avouer que plusieurs de ces fables, absurdes en elles-mêmes, étaient utiles par leur but. Il est à croire, par exemple, que la fable d'Apollon berger dut son origine à la politique des premiers législateurs, qui, voulant tirer les Grecs de l'état de barbarie où ont été plongés tous les premiers peuples, s'efforcèrent de leur inspirer le goût de l'agriculture, qui est la base de tout État policé, et sans laquelle il ne peut subsister que des sociétés errantes et des hordes sauvages. Pour les amener à de nouveaux travaux et à une profession qui leur était inconnue, il fallut y attacher des honneurs, des distinctions, faire jouer tous les ressorts de la politique; et celui qu'on mit le plus en œuvre fut la religion, qui, étant le motif le plus saint lorsqu'elle est vraie, est encore le plus puissant lorsqu'elle est fausse. Chez nous la religion et la politique ne se mêlent guère de l'agriculture : nulles distinctions pour cet art utile, nul encouragement de la part des grands; la bassesse et la pauvreté sont le partage de ceux qui le cultivent. Malgré ces obstacles, l'agriculture se soutient; la force de l'habitude, la routine de l'instinct, l'impuissance de changer de lieu, l'ignorance d'un autre état, suppléant à tous ces grands ressorts qui nous manquent, nos laboureurs restent attachés à leurs terres comme le bœuf à la prairie qui l'a vu naître et qui le nourrit. Mais on sent que ce qui suffit dans une nation ancienne, où le branle est donné depuis longtemps, et où l'impulsion reçue se conserve d'elle-même, aurait été insuffisant dans une nation nouvelle, qu'il fallait créer et amener avec effort du brigandage à la société, et d'une vie aventurière et oisive à une vie sédentaire, uniforme, et pénible, où les travaux se succèdent sans interruption.

La mythologie des Grecs leur offrait de grands encouragements : leurs champs, leurs bois, leurs coteaux, leurs jardins, toutes les parties de leur domaine avaient chacune des dieux qui y présidaient, qui veillaient à la conservation de leurs biens, qui étaient les témoins, les juges, les protecteurs de leurs travaux. L'agriculture était un art qui leur venait du ciel; des mains divines avaient manié le soc et sillonné la terre : ils voyaient des dieux sur le haut de la liste de leurs laboureurs et de leurs pâtres. A la Chine l'empereur tous les ans fait la cérémonie d'ouvrir les terres. Il semble que la mythologie grecque, en proposant l'exemple des dieux mêmes, ait renchéri sur la politique chinoise. Cependant il faut convenir que la présence réelle et frappante d'un monarque environné de sa cour doit faire plus d'impression sur les sens grossiers d'un peuple que ne pouvait faire sur les Grecs la présence invisible des dieux.

[2] Eh! qui n'a pas cent fois chanté le jeune Hylas?

Hylas était un jeune homme cher à Hercule : dans le voyage des Argonautes, les nymphes l'enlevèrent près d'une fontaine où il était allé puiser de l'eau.

Eurysthée, roi de Mycènes, fils d'Amphitryon et d'Alcmène, par ordre de Junon condamna Hercule, son frère, à des travaux pénibles.

Busiris était un roi d'Égypte qui immolait à ses dieux les étrangers que le sort jetait dans ses États. Ces sacrifices, assez ordinaires chez les anciens, avaient pour prétexte la religion, et pour véritable motif le soupçon et la crainte. La mort de ce roi est un des travaux d'Hercule.

[3] Qui ne connaît Pélops et sa fatale amante?

Hippodamie était fille d'Œnomaüs, roi d'Élide. L'oracle ayant prédit au père qu'il serait tué par son gendre, il déclara que celui-là seul épouserait sa fille qui pourrait le vaincre à la course des chars; mais que s'il était vaincu il serait mis à mort. Il avait des chevaux admirables, engendrés par le vent, et qui en avaient la vitesse. Treize princes périrent dans cet exercice; le quatorzième fut plus heureux. Pélops, fils de Tantale, corrompit l'écuyer du roi, qui mit au char de son maître un essieu qui se rompit : Œnomaüs tomba, et sa chute lui fit perdre la vie. Pélops épousa Hippodamie. Ce Pélops, fils de Tantale, avait une épaule d'ivoire. *Voyez* le *Dictionnaire de la Fable* de M. Chompré, qui raconte différemment l'histoire d'Hippodamie et d'Œnomaüs. (DESFONTAINES.)

[4] Les courses de Latone et son île flottante.

Latone, après de longues courses, accoucha de Diane et d'Apollon dans Délos, qui, ayant été flottante jusque alors, fut enfin fixée, pour avoir donné un asile à la déesse. On entrevoit encore ici, dans la manière dont Virgile parle des Grecs, une espèce de mépris pour leurs fables, que j'ai déjà fait remarquer ailleurs. On voit dans ce qui suit combien il était jaloux d'enlever aux Grecs la palme de la poésie. Il fut vainqueur de Théocrite dans le genre pastoral. Il semble annoncer ici qu'il veut encore procurer un triomphe à la langue latine sur la langue grecque dans le genre géorgique. Peut-être aussi ce temple qu'il veut bâtir à Auguste n'est-il qu'une allégorie pour annoncer le grand projet de l'*Énéide*. Quoi qu'il en soit, l'idée de ce temple et de ces fêtes est grande et poétique. L'usage voulait, quand on célébrait des fêtes pour remercier les dieux d'une victoire, que celui qui faisait le sacrifice fût revêtu de pourpre, que les courses de chars se fissent sur le bord d'un fleuve, etc. J'ai tâché de rendre fidèlement tout ce costume et tous ces usages.

[5] La Grèce quittera pour ces jeux magnifiques
Ses combats Néméens, ses fêtes Olympiques.

Il y avait dans la Grèce quatre sortes de jeux, les Olympiques, les Pythiens, les Isthmiens et les Néméens. Les jeux Olympiques, qui duraient cinq jours, se célébraient près de la ville d'Olympie tous les quatre ans; de là viennent les Olympiades; les vainqueurs y obtenaient des couronnes d'olivier. Les jeux Pythiens étaient en l'honneur d'Apollon : le vainqueur y était couronné de laurier. Les Isthmiens étaient en l'honneur de Neptune, et les Néméens en l'honneur d'Hercule. Tous les vainqueurs portaient des palmes à la main. L'Alphée était une rivière près de la ville d'Olympie. Les bois de Molorque désignent les jeux Néméens. Virgile ne parle ici que des jeux d'Olympie et de ceux de Némée. Le ceste était un gantelet armé de fer. (DESFONTAINES.)

[6] Le théâtre m'appelle à ses mouvants tableaux.

Il y a dans le texte : *Vel scena ut versis discedat frontibus.* Le théâtre était mobile, et présentait tour à tour différentes faces qui offraient différentes décorations, comme on peut le voir par ce passage de Vitruve : *In singula (loca) tres sint species ornationis, quæque quum, aut fabularum mutationes sunt futuræ, seu deorum adventus cum tonitribus repentinis, versentur, mutantque speciem ornationis in frontes.*

Le théâtre le plus singulier qu'on ait connu chez les Romains est celui que le trop fameux *Curion* fit bâtir, lorsqu'il célébra les funérailles de son père. Il voulut suppléer à la magnificence par la singularité de l'invention. Il fit construire deux planchers de bois en forme de croissant, assez vastes pour tenir assise commodément une portion considérable du peuple romain : chacun de ces deux planchers n'avait d'autre point d'appui qu'un pivot sur lequel on le faisait tourner à volonté : ces deux demi-cercles étaient d'abord adossés l'un à l'autre, mais à une distance convenable, afin qu'ils pussent tourner aisément. On représentait en même temps sur tous les deux des pièces dramatiques, sans que, de part ni d'autre, les comédiens pussent s'entendre ni se troubler; ensuite on faisait tourner les deux croissants, dont les extrémités, venant à se joindre, formaient un cirque où se donnaient des combats de gladiateurs à diverses reprises; et pendant plusieurs jours on se fit un jeu de promener en l'air le peuple romain, plus dévoué à la mort que les gladiateurs dont il s'amusait. (La Bletterie.)

[7] ...... Nos captifs, à ma vue empressée
Étalent ces tapis où leur honte est tracée.

Il y a dans le texte *Intexti tollant aulæa Britanni :* ce qui veut dire, 1° que les victoires remportées par Jules César sur les Bretons étaient représentées sus les tapisseries qui décoraient le théâtre; 2° que ces prisonniers bretons étaient occupés à déployer ces mêmes tapisseries où leur défaite était tracée.

[8] Sur les portes ma main grave nos fiers combats.

Il y a dans le texte : *Victoris arma Quirini.* Romulus était nommé *Quirinus.* Suétone nous apprend que l'on délibéra dans le sénat si l'on ne donnerait point à Auguste le nom de Romulus. Ce titre le flattait beaucoup; et ce n'est sûrement pas sans dessein que Virgile, à la fin du sixième livre de l'*Énéide*, dans l'énumération des grands hommes que Rome devait produire, place Auguste immédiatement après Romulus. Ce que quelques critiques ont regardé comme un défaut d'ordre est une flatterie ingénieuse : il semblait que les deux plus grands hommes de cette maîtresse du monde fussent son premier roi et son premier empereur.

Il y a dans cet endroit deux vers qui ont embarrassé les commentateurs :

Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab litore gentes.

Les uns prétendent, comme le P. Larue, qu'il s'agit de deux victoires remportées sur Antoine, l'une au promontoire d'Actium en Europe, l'autre à Alexandrie en Afrique : cela se concilie très-bien avec *utroque ab litore*, mais ne s'accorde pas avec *diverso hoste*. Peut-être s'agit-il, 1° de la victoire d'Auguste sur Brutus et Cassius, pour laquelle ce prince consacra un temple à Mars, sous le nom de *Mars ultor;* 2° des aigles romaines rendues par les Parthes. En effet, dans cette occasion Auguste éleva un second temple de Mars, sous le nom de *bis ultor*.

Templumque datum nomenque bis ultor.
Ovid. *Fast.* lib. V.

[9] Et l'airain des vaisseaux usurpateurs des mers,
En colonne, à ma voix, va monter dans les airs.

Servius dit que des proues des navires égyptiens Auguste fit faire quatre colonnes d'airain.

[10] Au milieu je ranime en marbre de Paros
Les fils d'Assaracus, les descendants de Tros.

Ce temple poétique devait d'autant plus flatter Auguste, que Virgile semble l'avoir copié sur celui que ce prince fit bâtir à Mars vengeur, et dont Ovide nous a donné la description. Dans l'un et dans l'autre on voit sur les portes les nations vaincues, les ancêtres troyens de la famille des Jules, Romulus remportant des dépouilles opimes, etc.

[11] Dans un coin du tableau je mets l'Envie aux fers.

Ceci regarde sans doute le parti opposé à Auguste. Au reste, il y a probablement dans tout ce morceau des allusions dont l'éloignement des temps nous empêche de sentir toute la finesse.

[12] Viens : déjà des bergers les trompes m'avertissent.

Il y a dans cet endroit plusieurs noms de montagnes et de villes que j'ai passés. Le Cithéron était dans la Béotie, qui tirait son nom du grand nombre de bœufs qu'elle nourrissait. Le Taygète, fameux par ses chiens, était dans la Laconie. Les chevaux d'Épidaure étaient très-renommés.

[13] Je veux dans la génisse une mâle rudesse.

Cette peinture de la vache s'accorde presque en tout avec celles de Columelle et de Varron.

[14] Des gris et des bais-bruns on estime le cœur;
Le blanc, l'alezan-clair languissent sans vigueur.

J'ai transporté ces deux vers ici, parce qu'il me semble qu'étant purement techniques, ils seraient mal placés au milieu d'une description animée. Je m'y étais déterminé avant de connaître un passage de Quintilien où il blâme Virgile d'avoir ainsi placé ces deux vers.

« Il faut qu'un étalon soit d'un beau poil, comme noir de jais, beau gris, bai, alezan, isabelle doré, avec la raie de mulet, les crins et les extrémités noires. Tous les poils qui sont d'une couleur lavée et qui paraissent mal teints doivent être bannis des haras, aussi bien que les chevaux qui ont les extrémités blanches. » (BUFFON.)

[15] L'étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets pliants se balance avec grâce.

« Avec un très-bel extérieur, l'étalon doit avoir encore toutes les qualités intérieures : du courage, de la docilité, de l'ardeur, de l'agilité, de la liberté dans les épaules, de la sûreté dans les jambes, de la souplesse dans les hanches, du ressort par tout le corps, et surtout dans les jarrets. » (BUFFON.)

[16] Il a le ventre court, l'encolure hardie
Une tête effilée, une croupe arrondie.

« La tête du cheval doit être menue, étroite, décharnée et sèche : c'est une partie essentielle de la beauté du cheval. » (SOLLEYSEL.)

« La croupe doit être large et ronde, etc. De la dernière côte jusqu'à l'os de la hanche, qui est proprement les flancs, il doit y avoir peu de distance. » (*Idem.*)

[17] Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille.

Cette peinture pleine de vivacité est cependant inférieure à celle de Job : elle a été citée si souvent, qu'il est inutile de la rapporter ici : mais je crois qu'on retrouvera avec plaisir cette magnifique description du cheval par M. de Buffon, qui est véritablement poëte en cet endroit.

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide; mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'une autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute, qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir. »

[18] Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille.

« Pline fait une assez bonne remarque sur les oreilles d'un cheval : car il dit que par le mouvement de ses oreilles on peut juger de son intention et de son courage. » (SOLLEYSEL.)

[19] Son épine se double et frémit sur son dos.

« Un cheval doit avoir les reins doubles, qui est lorsqu'il les a un peu plus élevés aux deux côtés qu'au milieu du dos; et passant la main tout au long de l'épine, on la trouve large, bien fournie, et double par le canal qui s'y fait. » (SOLLEYSEL.)

[20] Tel, dompté par les mains du frère de Castor...

Plusieurs commentateurs ont accusé Virgile en cet endroit d'un manque de mémoire; ils prétendent que c'était Castor lui-même qui avait dompté Cyllare, et non Pollux, qui ne maniait que le ceste. Un autre commentateur, après avoir rapporté une foule de passages contre Virgile, en entasse une multitude d'autres en sa faveur, et le juge contradictoirement. Je fais grâce au lecteur de cette érudite plaidoirie.

[21] Tel Saturne, surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain.

Saturne fut surpris avec Phillyre, fille de l'Océan, par Rhéa, sa femme : pour échapper à ses reproches, il se sauva sous la figure d'un cheval.

[22] Et surtout dans la lice observe son ardeur.
Le signal est donné...

Cette description épisodique d'une course de cheval est pleine de force et de verve, et faite à grands traits, comme tout ce qu'écrivaient les anciens. Il semble cependant qu'on pourrait reprocher à Virgile d'avoir beaucoup parlé des conducteurs, et presque point des chevaux. Au reste, je crois qu'on a mal entendu cet endroit. Il me semble que la conjonction *quum* porte sur tout ce morceau, composé de neuf vers : « Ne voyez-vous pas leur ardeur, dit Virgile, lorsque les chars s'élancent de la barrière, lorsque les jeunes conducteurs palpitent de crainte et d'espoir, qu'ils frappent leurs coursiers, qu'ils lâchent les rênes, etc. ? » En sorte que ce qu'on croyait faire plusieurs phrases principales n'en fait qu'une seule, composée de phrases incidentes. Alors il me semble qu'il est plus aisé de justifier Virgile, puisqu'en adoptant cette construction, il ne parle des conducteurs qu'incidemment.

On sait que ce morceau est imité d'Homère ; mais avec quelle supériorité ! Il n'y a pas un trait que Virgile n'ait fortifié et embelli. On ne porterait pas le même jugement si on lisait ce morceau d'Homère dans Pope. Peut-être le traducteur est-il supérieur en cet endroit au poëte latin et au poëte grec, parce qu'il a rassemblé dans sa traduction les beautés de l'un et de l'autre, et leur en a prêté de nouvelles.

[23] Érichthon le premier, par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux.

Cicéron, dans le troisième livre *de Natura Deorum*, attribue cette invention à la quatrième Minerve. Newton croit qu'Érichthon était le même qu'Érechthée. Il est plus probable qu'il s'agit ici d'Érichthon fils de Dardanus et père de Tros, parce que Pline le nomme parmi les Phrygiens auxquels il fait honneur d'avoir su atteler à un char plusieurs chevaux.

[24] ...... Sitôt que les tendres désirs
Sollicitent la mère aux amoureux plaisirs...

Il y a dans le texte : *Ubi concubitus primos jam nota voluptas sollicitat. Primos* et *jam nota* semblent se contredire. Je crois que Virgile veut dire qu'elles connaissent ces plaisirs par l'instant du désir ; alors il n'y a plus de contradiction.

[25] Des routes de l'amour l'embonpoint inutile...

Comme Virgile, en parlant de la terre dans le deuxième livre, embellit sa poésie d'images prises de la génération, ici il voile modestement le précepte de l'accouplement par des expressions empruntées du labourage. En général, il semble que la poésie soit une transposition, une métonymie continuelle.

[26] Vole un insecte affreux...

Varron l'appelle *tabanus*, d'où vient notre mot *taon*.

M. Vallisnieri, dans son *Histoire des Insectes*, nous donne la description de celui-ci. « C'est, dit-il, un insecte volant assez semblable au frelon, sans aiguillon et sans trompe à la bouche : il a deux ailes membraneuses, avec lesquelles il fait un horrible bourdonnement : son ventre est terminé par trois longs anneaux, du dernier desquels sort un aiguillon terrible; cet aiguillon est composé d'un tube d'où sortent ses œufs, et de deux tarières qui préparent au tube un chemin pour pénétrer dans la peau des bestiaux : ces tarières sont armées de deux petits dards, qui ont une pointe pour percer et un tranchant pour fendre. De leur aiguillon, ainsi que de celui des abeilles, sort une liqueur venimeuse, qui enflamme et irrite les fibres, et produit une tumeur dans la peau des animaux blessés. Souvent un œuf reste déposé dans cette tumeur, où se forme un ver qui se nourrit du suc des fibres blessées : il y demeure enfermé neuf ou dix mois; et lorsqu'il a pris toute sa croissance, il sort de la peau, se glisse dans quelque trou, y reste quelque temps dans l'état de chrysalide, et s'échappe enfin sous la forme de l'insecte qui l'a produit. » M. Vallisnieri rapporte plusieurs effets surprenants de la terreur qu'inspirent aux animaux leur bourdonnement et leur piqûre : il remarque aussi qu'on ne trouve jamais ces insectes dans les jambes des animaux, ni dans aucun des endroits où ils peuvent atteindre avec leur langue ou leur queue.

[27] Et le reste au hasard bondira dans les prés...

J'ai suivi dans ma traduction la foule des traducteurs. Voici un autre sens que je propose. Virgile distingue les troupeaux nouveau-nés en trois classes : 1° ceux qui doivent repeupler le troupeau; 2° ceux qui seront réservés pour les sacrifices; 3° ceux qui sont destinés au labourage. Ceux des deux première classes, dit-il, peuvent paître et s'engraisser en liberté; pour ceux de la troisième, il faut les former de bonne heure au labourage. Ce sens est, je crois, le véritable. Dryden a traduit ces vers sur l'éducation des jeunes taureaux de la manière la plus ridicule : il les envoie à l'école, leur interdit de voir les exemples corrompus du monde, et leur donne des préceptes de morale.

[28] Tel le fougueux époux de la jeune Orythie.
Vole...

Virgile compare la vitesse du cheval qui galope au souffle rapide de l'Aquilon : de même que l'un ne fait qu'effleurer dans son vol les moissons, les forêts, les champs, et la mer, l'autre, dans sa course, touche à à peine la terre. Cette comparaison offre au premier coup d'œil quelque chose de vague ; et telles sont assez souvent les comparaisons employées par les poëtes anciens ; ils ne cherchent pas des rapports exacts et suivis entre les objets comparés, comme nos auteurs modernes ; ils se proposent moins d'éclaircir leur pensée que de l'embellir : aussi prennent-ils toujours leurs comparaisons dans quelque grand effet de la nature. Les nôtres sont plus ingénieuses en général, plus immédiates, mais moins pittoresques et moins riches.

[29] Ou, plus utile encor dans les champs de la guerre,
Sous de rapides chars faire gémir la terre.

Il y a dans le texte : *Belgica vel molli melius feret esseda collo.* L'*essedum* était tantôt une voiture destinée aux voyages, tantôt un char guerrier ; les Belges en imaginèrent les premiers l'usage ; ce qui lui fait donner par Virgile le nom de *Belgica.*

[30] Ne l'engraisse surtout qu'après l'avoir dompté.

Tout cela (les exercices du manége) doit se faire avant que les jeunes chevaux aient changé de nourriture ; car quand ils sont une fois ce qu'on appelle *engrenés*, c'est-à-dire lorsqu'ils sont au grain et à la paille, comme ils sont plus vigoureux, on a remarqué qu'ils étaient aussi moins dociles et plus difficiles à dresser.

[31] Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage.

J'ai tâché, en multipliant les *a* dans ce vers, de rendre quelque chose de la douce harmonie du vers latin, qui peint si bien la génisse errant paisiblement :

Pascitur in magna silva formosa juvenca.
Ses superbes amants s'élancent pleins de rage,
Illi alternantes multa vi prælia miscent.

Quelle différence entre la douceur du premier vers et l'âpreté du second !

[32] Tel, par un pli léger ridant le sein de l'onde,
Un flot...

Cette comparaison est dans le même goût que celle dont j'ai parlé plus haut : il faut de l'attention pour en voir la justesse. Virgile compare le taureau qui recouvre insensiblement sa force et son courage, et va enfin attaquer son ennemi, à un flot qui s'enfle et se gonfle peu à peu, et va fondre avec impétuosité sur le rivage.

[33] Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore !

Virgile fait ici allusion à l'histoire de Léandre, qui passait un bras de mer pour aller trouver Héro, son amante. Dryden a traduit ce passage sans goût. Tandis que Virgile semble parler en général des effets effrayants de l'amour et se contente de faire allusion à l'histoire de Léandre, qu'il ne nomme pas, le traducteur anglais conte froidement et directement cette aventure.

[34] Vois combattre le lynx, le chien, le cerf lui-même.

Trois sortes d'animaux traînent, selon les poëtes, le char de Bacchus; le tigre, le léopard, et le lynx. Voici les marques qui distinguent ces trois animaux. Le tigre est aussi gros et même plus gros que le lion; son poil est marqué de longues raies. Le léopard est plus petit que le tigre, et marqué de taches rondes. Le lynx est rougeâtre comme le renard, et taché de blanc; ses yeux sont extrêmement vifs et brillants.

Le cerf est aussi furieux, aussi hardi, lorsqu'il est en chaleur, qu'il est timide dans les autres temps.

[35] Quand, pour avoir frustré leur amoureuse ivresse,
Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.

Il y a dans le texte : *Glauci Potniades malis membra absumpsere quadrigæ*. Potnie était une ville de Béotie près de Thèbes. Glaucus, né dans cette ville, empêcha quatre cavales de s'accoupler, pour les rendre plus légères à la course. Vénus, dit-on, le punit de les avoir soustraites à ses lois, en inspirant à ces animaux une rage amoureuse si violente qu'ils déchirèrent leur maître.

[36] O prodige inouï! le zéphyr les féconde.

Une foule d'auteurs anciens attestent cette fécondation merveilleuse. Columelle en parle comme d'un fait connu et avéré. Il ajoute que le fruit des cavales ainsi fécondées par le vent ne vit pas plus de trois ans. Quoique la nature soit infiniment variée dans ses opérations, et même dans ses jeux, tout porte à croire que les anciens ont été trop crédules à cet égard.

[37] Non vers les lieux blanchis par les premiers rayons...

Virgile en cet endroit n'a fait que mettre en vers la prose d'Aristote. Voilà où en sont les poëtes toutes les fois qu'il s'agit de matières philosophiques : trop occupés de l'art des vers pour observer par eux-mêmes, ils adoptent les systèmes des philosophes qui ont le plus de vogue : aussi ne doit-on mettre sur leur compte ni les vérités ni les erreurs; les unes et les autres sont de leur siècle et de leur pays.

[38] Des ronces, je le sais, hérissent ma carrière.

Ce morceau est imité d'un passage de Lucrèce, qui vaut bien les vers de Virgile, sinon pour l'harmonie, du moins pour la beauté des images. Un poëte français qui écrirait aujourd'hui un poëme sur l'agriculture pourrait dire la même chose que Virgile.

[39] D'abord que tes brebis, à couvert sous leurs toits,
Jusqu'au printemps nouveau se nourrissent d'herbage.

« On les nourrit pendant l'hiver, à l'étable, de son, de navets, de paille, de luzerne, de sainfoin, de feuilles d'orme, de frêne, etc. On ne laisse pas de les faire sortir tous les jours, à moins que le temps ne soit fort mauvais; mais c'est plutôt pour les promener que pour les nourrir. » (BUFFON.)

[40] Les chèvres, à leur tour, veulent pour nourriture
Des feuilles d'arboisier et l'onde la plus pure.

« On ne les laisse pas sortir pendant les neiges et les frimas; on les nourrit à l'étable, d'herbes et de petites branches d'arbre cueillies en automne, ou de choux, de navets, et d'autres légumes. » (BUFFON.)

[41] Oui, comme les brebis, l'humble chèvre a ses droits.

Rien de si agréable que cet éloge de la chèvre. Virgile sait nous intéresser à cet animal, que nous regardons comme un des plus vils. M. de Buffon semble avoir dérobé à Virgile son secret; tant il a su relever par son style enchanteur les mœurs et les opérations des animaux! On lira sûrement avec plaisir ce parallèle qu'il fait de la chèvre et de la brebis.

« La chèvre a de sa nature plus de sentiment et de ressource que la brebis : elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément; elle est sensible aux caresses, et capable d'attachement; elle est aussi forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde : ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et qu'on peut la réduire en troupeau; elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer, et même à dormir, sur les pointes des rochers et sur le bord des précipices : elle cherche le mâle avec empressement, elle s'accouple avec ardeur, et produit de très-bonne heure : elle est robuste, aisée à nourrir; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup sur le naturel, ne paraît cependant pas dans la chèvre différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et multiplient de la même manière, et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette. Elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au soleil et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissement ni vertiges : elle ne s'effraye point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie; mais elle paraît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvements extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la formation du corps que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au désir, sont par cette raison beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions : elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache ou fuit comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur; et toute la souplesse des organes, tous les nerfs du corps, suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvements, qui lui sont naturels. »

[42] Ses enfants sont nombreux, son lait ne tarit pas.

« Les chèvres peuvent s'accoupler et produire dans toutes les saisons.

« La chèvre fournit du lait comme la brebis, et même en plus grande abondance.

« Son lait est plus sain et meilleur que celui de la brebis : il est d'usage dans la médecine; il se caille aisément, et l'on en fait de très-bons fromages.

« Les chèvres se laissent teter aisément, même par les enfants, pour lesquels leur lait est une très-bonne nourriture. Elles sont, comme les vaches et les brebis, sujettes à être tetées par la couleuvre, et encore par un oiseau connu sous le nom de *tète-chèvre*, ou *crapaud-volant*, qui s'attache à leur mamelle pendant la nuit, et leur fait, dit-on, perdre leur lait. » (BUFFON.)

[43] Cependant son époux contre l'âpre saison
Nous cède ces longs poils qui parent son menton.

Les anciens, comme on voit, ne tiraient pas autant de parti du poil de chèvre que nous. Les étoffes faites de cette manière sont une des plus grandes richesses des manufactures de Flandre et de Picardie.

[44] Le jour, au fond des bois, au penchant des collines,
Elle vit de buissons, de ronces et d'épines.

« Elles aiment mieux les lieux élevés, et les montagnes même les plus escarpées; elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut dans les bruyères, dans les terrains incultes et dans les terres stériles.

« L'âne et la chèvre ne demandent pas autant de soins que le cheval et la brebis; partout ils trouvent à vivre, et broutent également les plantes de toute espèce, les herbes grossières, les arbrisseaux chargés d'épines; ils sont moins affectés de l'intempérie du climat, ils peuvent mieux se passer du secours de l'homme : moins ils nous appartiennent, plus ils semblent appartenir à la nature. » (BUFFON.)

[45] Mais le printemps renaît, et le zéphyr t'appelle :
Viens; conduis tes troupeaux sur la mousse nouvelle.
Sors sitôt que l'aurore a rougi l'horizon,
Quand de légers frimas blanchissent le gazon;
Lorsque, brillant encor sur la tendre verdure,
Une fraîche rosée invite à la pâture.

M. de Buffon n'est point ici d'accord avec Virgile. La chèvre, selon lui, doit sortir de grand matin. L'herbe chargée de rosée fait grand bien aux chèvres; mais il la croit nuisible aux brebis.

[46] ....Quand déjà de ses chants
La cigale enrouée importune les champs.

Le chant des cigales n'est point produit par les frottements de leurs ailes, comme celui des grillons, des sauterelles; c'est une mécanique qui leur est particulière : elles ont sous le ventre une petite cavité, dans laquelle se trouve une membrane extrêmement roide, élastique, qui a la forme d'une timbale. Deux muscles très-forts frappent sur cette timbale alternativement, et produisent ce chant. M. de Réaumur, ayant disséqué des cigales, mit en jeu ces muscles, et aussitôt il fit parler sa cigale morte depuis plus de trois mois.

Il n'y a que les mâles qui aient cet organe, les femelles en sont privées; en récompense elles ont un instrument dont les mâles sont dépourvus : c'est une tarière très-forte, avec laquelle elles percent le bois pour déposer leurs œufs dans les trous qu'elles y font. L'œuf vient à éclore, s'échappe par le même trou sous la forme d'un ver hexapode, pénètre dans la terre, où il se nourrit de racines d'arbre, jusqu'à ce qu'il soit changé en nymphe, de la classe de celles qui marchent toujours, et qui prennent encore de l'accroissement. Quand sa métamorphose est près de finir, elle sort de terre, et grimpe sur les arbres, dont la séve la nourrit.

[47] Telle de nos Romains une troupe vaillante
Marche d'un pas léger sous sa charge pesante.

Végèce, livre Ier, dit que le fardeau que les soldats romains portaient ordinairement dans leur marche était de soixante livres. Cicéron dit, *Tuscul.* I, *n° 37 : Qui labor, quantus agminis? ferre plus dimidiati mensis cibaria, ferre si quid ad usum velint, ferre vallum. Nam scutum, gladium, in onere nostri milites non plus numerant quam humeros, lacertos, manus.* Voici comme s'exprime à ce sujet M. le président de Montesquieu, dans son excellent livre *De la Grandeur et la Décadence des Romains :* « Pour que les Romains pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il fallait qu'ils se rendissent plus qu'hommes : c'est ce qu'ils firent par un travail continuel, qui augmentait leur force, et par des exercices, qui leur donnaient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a. Nous remarquons aujourd'hui que nos armées dépérissent beaucoup par le travail immodéré des soldats (surtout par le fouillement des terres); et cependant c'était par un travail immense que les Romains se conservaient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étaient continuelles, au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté; ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr. On accoutumait les soldats romains à aller le pas militaire, c'est-à-dire à faire en cinq heures vingt milles et quelquefois vingt-quatre; pendant ces marches on leur faisait porter des poids de soixante livres. On les entretenait dans l'habitude de courir ou de sauter tout armés; ils prenaient, dans leurs exercices, des épées, des javelots, des flèches d'une pesanteur double des armes ordinaires, et ces exercices étaient continuels. »

[48] Mais aux champs où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs et des eaux Méotides...

On a accusé Virgile d'exagération dans la peinture qu'il fait du froid de la Scythie. Mais il faut songer que les anciens entendaient souvent par la Scythie tous les peuples du Nord, comme ils appelaient *Indiens* tous les peuples de l'Orient, et qu'en général les noms géographiques chez les Romains avaient, comme j'ai déjà remarqué, une acception très-étendue. Ovide, qui fut exilé dans ces contrées, semble avoir calqué sa description sur celle de Virgile : c'est une preuve de plus en sa faveur.

[49] La hache fend le vin ; le froid brise le fer.

Le capitaine Jacques, qui passa l'hiver dans le Groënland, en 1631 et 1632, dit que le vinaigre, l'huile et le vin étaient entièrement glacés. Le capitaine Monck, Danois, rapporte aussi que dans le même pays ni le vin ni l'eau-de-vie ne pouvaient résister au froid, qu'ils étaient obligés de couper ces liqueurs avec le fer, et de les faire fondre au feu avant de les boire. M. de Maupertuis, qui avait été envoyé par le roi pour mesurer un degré du méridien sous le cercle arctique, dit que le froid était si grand, que la langue et les lèvres se gelaient sur-le-champ contre la tasse, lorsqu'on voulait boire de l'eau-de-vie, qui était la seule liqueur qu'on pût tenir assez liquide pour la boire, et ne s'en arrachaient que sanglantes. Il ajoute, quelques lignes plus bas, que l'esprit-de-vin se gelait dans les thermomètres.

[50] Là, brute comme l'ours qui fournit sa parure.

Les peaux des bêtes sont l'habillement ordinaire des nations barbares. Quelques peuples d'Amérique n'en connaissaient point d'autres, et c'est ainsi que sont vêtus les Lapons.

[51] Et boit un jus piquant, nectar de ces déserts.

Il y a dans le texte : *Et pocula læti fermento atque acidis imitantur vitea sorbis.* Il s'agit de quelque liqueur semblable à la bière, au cidre, ou au poiré : peut-être cependant était-elle plus forte ; car on sait le goût des peuples sauvages et des habitants du Nord pour les boissons qui piquent vivement le palais. La Motraye, dans ses voyages, parle d'une liqueur nommé *boya*, dont on fait usage dans la Tartarie-Crimée ; c'est, dit-il, une liqueur blanche, faite de fleurs de millet et d'eau qu'on fait fermenter ensemble.

[52] Que tes troupeaux, couverts d'un duvet précieux,
D'une laine sans tache éblouissent les yeux.

« Comme la laine blanche est plus estimée que la noire, on détruit presque partout avec soin les agneaux noirs ou tachés : cependant il y a des endroits où presque toutes les brebis sont noires, et partout on voit souvent naître d'un bélier blanc et d'une brebis blanche des agneaux noirs. En France il n'y a que des moutons blancs, bruns, noirs et tachés : en Espagne il y a des moutons roux ; en Écosse il y en a de jaunes. » (**BUFFON.**)

[53] Sème d'un sel piquant l'herbage qu'on leur donne.

Il faut que le sel soit bien salutaire pour les bestiaux, puisque nos paysans leur en donnent toujours, malgré les précautions qu'on a prises pour rendre chère une chose si commune et si nécessaire.

[54] Il faut savoir aussi dresser des chiens fidèles.

Virgile parle ici des chiens de berger et des chiens de chasse. Voici la peinture charmante qu'en fait M. de Buffon :

« Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux : il leur commande ; il règne lui-même à la tête d'un troupeau ; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger : la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité : c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Ses talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre : marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il le suit pas à pas, et, par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit. »

[55] Tu braves avec eux et les loups affamés,
Et le voleur nocturne, et les brigands armés.

Il y a dans le texte *impacatos Iberos*. Les Ibères ou Espagnols passaient pour de grands voleurs. Ils tirent leur nom du fleuve *Iberus :* c'est l'Èbre.

[56] Du lièvre fugitif interroger la trace.

Il y a dans le texte : *Timidos agitabis onagros*. On ne voit dans aucun auteur latin que l'âne sauvage se trouvât en Italie. Pline nous apprend que Mécène préférait la chair de l'ânon domestique à celle de l'ânon sauvage ; il ajoute que ce voluptueux courtisan avait mis ces mets en honneur, mais que la mode en passa avec lui. On peut conclure de ce passage que l'ânon sauvage se servait sur la table des Romains ; mais ce n'est point une preuve qu'il y en eût en Italie : car on sait que ces vainqueurs du monde avaient rendu l'univers tributaire de leur luxe.

Les Latins, d'après les Grecs, ont appelé l'âne sauvage *onager*, onagre, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques naturalistes et plusieurs voyageurs, avec le zèbre, parce que le zèbre est un animal d'une espèce différente de celle de l'âne. L'onagre, ou l'âne sauvage, n'est point rayé comme le zèbre, il ne l'est pas à beaucoup près d'une manière si élégante. On trouve des ânes sauvages dans quelques îles de l'Archipel, et particulièrement dans celle de Cérigo : il y en a beaucoup dans les déserts de Lybie et de Numidie; ils sont gris, et courent si vite, qu'il n'y a que les chevaux barbes qui puissent les atteindre à la course. Lorsqu'ils voient un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, et ne fuient que lorsqu'on les approche. On les prend dans des piéges et dans des lacs de cordes; ils vont par troupes pâturer et boire.

[57] Poursuis, la flamme en main, tous ces hôtes rampants.

Il y a dans le texte : *Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.* Le galbanum est le suc d'une plante appelée *ferula*. Dioscoride dit qu'on exprime d'une espèce de *ferula*, arbre de Syrie, un suc dont l'odeur est très-forte, et dont la fumée chasse les serpents. Pline dit la même chose. Columelle donne aussi cette recette : il prétend que les cheveux de femme étant brûlés produisent le même effet.

Voici l'explication des mots qui composent cette recette contre les maladies des troupeaux. *Amurca* est la lie de l'huile. Les anciens en faisaient un grand usage en médecine. On peut lire dans Dioscoride l'énumération de toutes les vertus qu'on lui attribuait. *Spumas argenti* n'est point le vif-argent, comme quelques traducteurs l'ont prétendu, c'est l'écume de l'argent qu'on épure. *Scilla*, ou l'oignon de mer, est une plante bulbeuse, qui ressemble à un oignon, mais qui est beaucoup plus grosse. L'ellébore est blanc ou noir : on se sert de l'ellébore blanc pour les maladies de la peau. Le bitume est une substance grasse, sulfureuse, tenace et inflammable, qui sort de la terre ou qui flotte sur l'eau.

[58] Art connu, dans le Nord, de ces peuples guerriers
Qui rougissent leur lait du sang de leurs coursiers.

Ces peuples étaient les Bisaltes, nation de Macédoine; les Gètes, qui habitaient près du Danube; les Gélons, que les uns ont placés dans la Thrace, d'autres dans la Scythie. La Motraye, dans ses voyages, nous apprend que les peuples qui habitent maintenant ce qu'on appelait les déserts des Gètes, et plusieurs autres hordes tartares, vivent encore de la même manière; qu'un de ses guides, après avoir longtemps erré dans ces déserts, saigna son cheval et but son sang.

[59] Timave, Noricie, ô lieux jadis si beaux!

La Noricie est une partie de la Bavière; l'Iapidie est le Frioul ou la Carniole. Le Timave est un petit fleuve du Frioul, qui va se jeter dans la mer Adriatique. Virgile, dans cette description d'une peste, avait sûrement en vue celle qui ravagea l'Attique, et dont on trouve la description dans Thucydide et dans Lucrèce. Plusieurs de ses observations, et même de ses expressions, sont empruntées de ces auteurs; mais il ne faut pas en conclure que cette peste soit la même que celle qu'ils ont décrite. 1° Virgile la place dans un pays différent; 2° la peste de l'Attique attaqua à la fois les hommes et les animaux, tandis que dans Virgile les hommes sont préservés de ce fléau.

[60] Et d'une toux horrible les accès violents
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Les cochons sont sujets à l'esquinancie; ce qui augmente la vérité de l'expression *angit*, car cette maladie se nomme en latin *angina*.

[61] Mais, ses forces bientôt se changeant en fureur,
O ciel! loin des Romains ces transports pleins d'horreur
L'animal frénétique, à son heure dernière,
Tournait contre lui-même une dent meurtrière.

Pour bien comprendre le second de ces quatre vers, il faut se rappeler que Virgile écrivait après les guerres civiles,

Où Rome de ses mains déchirait ses entrailles.

[62] Voyez-vous le taureau fumant sous l'aiguillon?

Virgile a bien senti qu'il ne suffisait pas de décrire avec énergie, comme l'a fait Lucrèce, les symptômes de la peste : il a su intéresser pour les animaux qui en sont les victimes; et c'est en quoi il est infiniment supérieur à Lucrèce.

[63] Hélas que leur servit de sillonner nos plaines?...

Cet endroit plaisait tellement à Scaliger, qu'il aurait mieux aimé, disait-il, en être l'auteur que d'être le favori du plus grand roi de l'univers. On reconnaît là son enthousiasme pour Virgile, qu'il mettait fort au-dessus d'Homère.

[64] L'art vaincu cède au mal...

Il y a dans le texte : *Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus*. Chiron, précepteur d'Achille, était fils de Phillyre; Mélampus était fils d'Amythaon : ils représentent ici tous les médecins en général. *Sacer ignis*, c'est le nom de la maladie contagieuse dont il s'agit : nous l'appelons vulgairement le *feu Saint-Antoine*. On peut comparer cette peste avec celle que décrit Lucrèce, dont M. de la Grange nous a donné une excellente traduction en prose.

LIVRE IV.

[1] Progné, sanglante encor du meurtre de son fils.

L'hirondelle porte des marques rouges sur la poitrine, c'est ce qui a fait imaginer la fable de Progné.

[2] Ainsi, lorsqu'au printemps développant ses ailes,
Le nouveau roi conduit ses peuplades nouvelles...

On sait actuellement que c'est une reine et non pas un roi. Swammerdam a disséqué des mères abeilles dans le temps de leur ponte, et leur a trouvé l'ovaire rempli d'une quantité prodigieuse de petits œufs, dont plusieurs pouvaient se distinguer à la simple vue, sans le secours de la loupe. M. Maraldi les a observées dans le temps même de leur ponte, et M. de Réaumur les a surprises dans des moments plus décisifs encore.

[3] Un suc plus onctueux que la gomme des bois.

C'est la *propolis*, nom qui a été donné par les anciens, et que les modernes lui ont conservé. Cette matière est différente de la cire et du miel; c'est une résine extrêmement visqueuse, d'un brun rougeâtre, qui répand communément une odeur agréable lorsqu'elle est échauffée, et qui se dissout facilement dans l'esprit-de-vin et l'huile de térébenthine : elle varie pour la consistance et pour la couleur, qui est plus ou moins foncée, et pour l'odeur, qui est plus ou moins aromatique. Les anciens, à qui ces différences n'avaient point échappé, reconnaissaient trois sortes de propolis, auxquelles ils avaient même donné des noms. La première, qui était noirâtre, et la plus amère au goût, ils la nommaient *comosis ;* la seconde sorte, qui avait beaucoup moins de consistance, ils l'avaient appelée *pissoceros ;* et ils avaient réservé le nom de *propolis* pour la troisième espèce, qui était moins visqueuse que les deux autres, et se rapprochait davantage de la nature de la cire. On ignore quels sont les plantes et les arbres qui fournissent cette matière aux abeilles, et jamais on n'a pu les trouver occupées à cette récolte : il paraît cependant que cette découverte ne serait point difficile à faire.

C'est à boucher les crevasses de leur habitation que les abeilles emploient communément la propolis. Cependant dans des occasions particulières, elles savent en faire un usage qui prouve l'étendue de leurs vues et les ressources de leur esprit. M. Maraldi vit un jour un gros limaçon qui eut l'imprudence d'entrer dans une ruche : aussitôt l'imbécile animal fut expédié par les mouches. Mais ce n'était point là le plus difficile : il s'agissait de transporter au dehors le cadavre, dont l'odeur aurait pu les infecter par la suite. C'était une masse énorme, toutes les forces de nos petites abeilles réunies ne pouvaient la soulever : le cas était embarrassant. Dans une circonstance aussi critique, elles eurent recours à leur propolis, dont elles masquèrent le corps de leur ennemi mort, et l'embaumèrent comme une momie.

Dans l'histoire des animaux, les faits généraux qui appartiennent à l'espèce entière, qui sont copiés fidèlement par toutes les générations qui se succèdent, et qui se renouvellent perpétuellement avec une régularité invariable, ne sont pas ceux qui prouveraient le plus en faveur de leur intelligence. La régularité même de ces actions devient suspecte : on croit y entrevoir une sorte de nécessité, de mécanisme aveugle ; et notre raison, qui est si changeante, si capricieuse et si déréglée, nous ne sommes point portés à la reconnaître dans des mouvements aussi constants et dans des opérations aussi uniformes. Ce qui fait le plus d'honneur à l'industrie des animaux, ce sont, pour ainsi dire, leurs anecdotes secrètes, les faits particuliers, les événements rares et imprévus, qui supposent une réflexion subite, une détermination prompte ; et si l'on avait un certain nombre de faits pareils, recueillis avec soin, et vérifiés avec scrupule, la fameuse question du machinisme des bêtes ne tarderait pas à être décidée.

[4] Loin de là sur le feu fais rougir l'écrevisse.

Il ne faut pas faire grande attention aux conseils que Virgile donne ici. Il est à croire que le vif attachement qu'ont inspiré les abeilles a pu mettre quelquefois de l'excès et de la timidité dans les précautions que l'on a prises pour les conserver. Il est prouvé maintenant que les vapeurs du limon, toutes les odeurs fortes, celle du fumier, de l'urine même, leur conviennent. Vraisemblablement celle des écrevisses brûlées ne leur serait pas plus funeste : cependant je n'en ai point de certitude ; et il est fort étonnant qu'aucun de ceux qui ont écrit l'histoire des abeilles n'ait pris la peine de faire cette épreuve.

[5] Défends à l'if impur d'ombrager leur maison.

C'est ce qu'on observe encore en Languedoc, où l'on éloigne des ruches non-seulement l'if, mais le tithymale, la jusquiame, la ciguë, et en général toutes les plantes amères et vénéneuses, dont le suc donnerait au miel une mauvaise qualité. On peut se rappeler que dans la fameuse retraite des Dix-mille les soldats grecs, ayant mangé, auprès de Trébisonde, une quantité de miel considérable, éprouvèrent pendant plusieurs jours les crises les plus violentes, qui les mirent aux dernières extrémités. M. de Tournefort, qui s'est transporté sur les lieux, dans ses voyages du Levant, croit avoir reconnu la plante dont les abeilles avaient tiré un miel aussi funeste. Elle est de l'espèce de celles que les botanistes appellent d'un nom bien barbare, *chamærododrendon*.

[6] Bientôt abandonnant les ruches maternelles...

C'est un grand événement que la sortie d'un essaim, et pour les propriétaires des mouches, dont les essaims sont le principal produit, et pour les abeilles, qui abandonnent leur patrie, leurs foyers, une ville toute bâtie, pour aller former un établissement tout nouveau dans une demeure totalement inconnue. Cet événement s'annonce par plusieurs signes extraordinaires : un bourdonnement plus fort et plus continu dans l'intérieur de la ruche; l'interruption de presque tous les travaux pendant un jour ou deux qui précèdent l'émigration; et l'agitation tumultueuse des mouches qui se rassemblent en foule à la porte, s'y entassent les unes sur les autres, forment une grosse masse de groupes très-épais, et semblent préluder, par tous ces mouvements fréquents, au mouvement général qui doit ébranler un partie de la nation. Les essaims prennent l'essor en différents temps de l'année, suivant que les chaleurs sont plus ou moins fortes, le temps plus ou moins serein, les fleurs du canton plus ou moins précoces; et à différentes heures du jour, suivant que la ruche est plus ou moins exposée aû midi ou au nord, au levant ou au couchant. Cependant, dans ce climat il est rare qu'ils se déterminent à sortir plus tôt que la mi-mai, et plus tard que la mi-juillet. Pour l'heure du jour, c'est communément depuis dix à onze heures du matin jusqu'à trois heures après midi, lorsque le soleil est dans sa plus grande force, et que sa chaleur augmentant celle qu'a produite le grand nombre des abeilles, leur rend leur demeure insupportable.

Pour que les essaims se mettent en marche, il faut qu'ils soient accompagnés d'une reine qui ait été fécondée, et qui puisse perpétuer le nouvel état. Toutes les fois que différents accidents auront fait périr les reines qui devaient conduire la nouvelle colonie, il n'y aura plus d'émigration, et les abeilles s'obstineront à rester dans leur ancienne demeure, quoiqu'elle soit devenue trop étroite pour contenir le grand nombre des habitants. Alors on n'a point d'autres ressources que de leur donner ce qu'on appelle des *hausses;* ce sont des cercles de la même matière et du même diamètre, dont on élève et agrandit leurs paniers : en augmentant ainsi l'étendue de leur logement, on prévient les inconvénients d'une population trop nombreuse, et on les met à portée de continuer leurs travaux.

Lorsqu'un essaim a pris enfin l'essor, il voltige pendant quelque temps dans l'air avec une sorte d'irrésolution, et puis va s'abattre sur une branche d'arbre : alors on prépare une ruche qu'on a pris soin de frotter de mélisse ou de thym, et, secouant la branche, on fait tomber l'essaim dans la ruche.

Lorsqu'il s'élève assez haut pour qu'on puisse appréhender de le perdre, on lui jette du sable et de l'eau : cette aspersion faisant l'effet de la pluie, que les abeilles redoutent, les force de descendre pour se fixer dans un endroit qui soit plus à portée. Il y a des pays où l'on suit encore l'usage des anciens, de frapper sur des chaudrons ou sur des bassins de cuivre. On croit imiter par-là le bruit du tonnerre, et retenir les essaims par la peur de l'orage : mais nos naturalistes et nos écrivains économiques ont reconnu et démontré l'insuffisance de ce moyen; et la preuve en est que lorsque les abeilles sont dispersées aux champs pour leur récolte, on a beau les étourdir du bruit des chaudrons, on ne les en voit pas plus intimidées, ni plus empressées à revenir.

Il est vraisemblable que cette pratique bizarre doit son origine à la superstition païenne, et à l'usage où l'on était, dans les fêtes de Cybèle, de frapper sur des bassins de cuivre, en mémoire d'un bruit pareil qu'avaient fait les Corybantes en faveur de Jupiter. On sait que le vieux Saturne ayant la manie de dévorer tous ses enfants, sa femme Cybèle voulut au moins dérober celui-ci à sa fureur ; qu'elle le fit cacher avec soin dans un antre du mont Ida, qu'on nommait *Dictys;* et qu'elle engagea les Corybantes, qui étaient ses ministres et ses prêtres, à faire autour du berceau de son fils un si beau tintamarre, que les cris de son enfant ne pussent point percer. On sait aussi que nos abeilles jouèrent, avec les Corybantes, un grand rôle dans cette importante affaire ; que ce fut à leur miel que Jupiter dut la conservation de ses jours, et qu'elles eurent la gloire d'être les nourrices du plus grand des dieux. Il est bien étrange qu'un usage inutile, ridicule, fondé sur une tradition aussi absurde et aussi puérile, se soit conservé fidèlement jusqu'à nous, et que nos fermiers fassent encore tous les jours, sans le savoir, les honneurs du berceau de Jupiter.

[7] Fais broyer en ces lieux la mélisse ou le thym.

Il y a dans le texte : *Trita milisphylla, et cerinthæ ignobile gramen.* La mélisse est une plante à plusieurs tiges, hautes d'une coudée, carrées, dures, et aisées à rompre ; ses feuilles sont noirâtres, d'une odeur de citron, et d'un goût un peu âcre. Il y a plusieurs espèces de cérinthes décrites par les modernes ; il est probable que celle des anciens est celle qu'on appelle *cerinthe flavo flore asperior :* c'est une des herbes les plus communes de l'Italie et de la Sicile.

[8] Mais lorsque entre deux rois l'ardente ambition
Allume les flambeaux de la division...

Il y a du vrai dans ce que Virgile dit ici sur les dissensions qui sont occasionnées par la pluralité des reines ; mais ce vrai se trouve mêlé de quelques erreurs, dont plusieurs appartiennent au philosophe Aristote, et les autres ne doivent être mises que sur le compte de la poésie.

Quand les essaims ont pris l'essor, il se trouve souvent plusieurs reines, et dans la ruche-mère qu'ils viennent de quitter, et dans la nouvelle où ils commencent à s'établir : alors le désordre se met effectivement parmi les abeilles, les ouvrages sont interrompus, et la paix et l'activité ne reviennent que lorsque les causes du trouble ont cessé, et que toutes les reines surnuméraires ont été mises à mort. On ignore si c'est la reine-mère qui se charge de cette barbare exécution, ou si ce sont ses sujets qui s'écartent pour cette fois de leur amour inviolable pour leurs chefs, et les sacrifient au repos de l'État. Ce qu'il y a de certain, c'est que le combat ne se livre jamais que dans l'intérieur de la ville, et tout le carnage se borne à peu près à celui des reines surnuméraires. Ainsi la pompeuse description de ces armées commandées par leurs rois, et de cette bataille sanglante qui se livre dans les champs de l'air, sont de l'imagination du poëte, qui en cherchant à flatter les objets a manqué leur ressemblance.

L'unité d'une reine chez les abeilles est un point fondamental de leur gouvernement, et un fait incontestable dans leur histoire. M de Réaumur a plongé dans l'eau un grand nombre de ruches, dans différents temps de l'année ; et, après en avoir examiné toutes les mouches les unes après les autres, il n'a jamais pu y découvrir qu'une seule mère. Le seul temps où il en paraît plusieurs, c'est au printemps, lorsque la nation s'est renouvelée par la fécondité de la reine-mère, et que les jeunes essaims ont besoin d'un nouveau chef. Ce fait, dont on ne peut douter, n'a pas été indiqué avec assez de précision et annoncé avec assez de confiance.

En revanche, il nous ont donné une erreur de plus, pour une vérité qu'ils ont omise. Ils ont dit que les abeilles immolaient ceux de leurs chefs qui étaient les plus séditieux et les plus méchants. C'est faire assurément bien de l'honneur à la morale et à la politique des abeilles.

Il y a d'autres combats de ces peuples, qui sont plus sérieux et plus meurtriers que ceux qui se livrent à l'occasion de la pluralité des reines; c'est lorsqu'un essaim a l'injustice ou l'imprudence de se loger dans une ruche déjà occupée par un autre corps d'abeilles : alors il s'allume entre les deux partis une guerre très-opiniâtre, qui dure même plusieurs jours : on combat sans relâche, et avec acharnement, depuis le matin jusqu'au soir; et le champ de bataille se trouve à la fin jonché de plusieurs milliers de morts.

Il est assez inutile de parler maintenant des petits combats particuliers qui se livrent fréquemment d'abeille à abeille, et qui se terminent assez souvent par la mort des deux champions : ce sont de petits faits peu intéressants, après les grands événements dont nous avons fait le récit, et qui n'influent pas sur la fortune de la ruche, comme ces grandes guerres nationales qui emportent la moitié de ses habitants.

[9] Et dans un faible corps s'allume un grand courage.

Ce vers est de M. Racine le fils.

[10] Il faut, comme les rois, distinguer les sujets.

La distinction des deux espèces d'abeilles est une chimère d'Aristote, qui n'a d'autre fondement que les différences que l'âge apporte dans la couleur de ces insectes. Les jeunes abeilles sont grises, et même brunes; elles deviennent rougeâtres lorsqu'elles vieillissent.

[11] Qui dompte l'âpreté d'un vin fougueux et dur.

Les anciens mettaient du miel dans les vins forts.

[12] Arrache seulement les ailes de ses rois.

Ce précepte est-il bien praticable? Comment prendre les rois? comment les choisir au milieu de cette foule de sujets? Cependant Columelle et Pline ont prescrit la même chose que Virgile. Columelle nous apprend comment on peut prendre le roi impunément; c'est, dit-il, en frottant sa main de baume. Mais la difficulté de le saisir ne subsiste pas moins. Cependant j'ai entendu dire à un de mes amis qu'il avait vu, près de Londres, une personne qui avait trouvé l'art d'apprivoiser les reines, et par ce moyen de gouverner sans peine tout ce petit peuple religieux adorateur de ses souverains.

[13] Que Priape, en ces lieux, écarte avec sa faux...

Il y a dans le texte: *Hellespontiaci servet tutela Priapi.* Priape était adoré principalement à Lampsaque, ville bâtie sur l'Hellespont.

[14] Si mon vaisseau, longtemps égaré loin du bord,
Ne se hâtait enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrais les lieux chéris de Flore...

On sait que Rapin a saisi ce sujet présenté par Virgile[*]. Cet ouvrage estimable le serait encore plus si les épisodes étaient moins froids.

[15] Le narcisse en mes vers s'empresserait d'éclore.

D'après la description que les anciens nous ont donnée de leur narcisse, M. Martyn, botaniste anglais, croit le reconnaître dans le *narcissus albus circulo purpureo*, et dans une autre espèce, appelée *narcissus albus circulo croceo minor.*

[16] Les roses m'ouvriraient leurs calices brillants.

Il y a dans le texte *biferique rosaria Pesti.* La ville de Pæstum n'est plus aujourd'hui qu'un village appelé *Pesti*, dans la Lucanie, c'est-à-dire dans la Calabre. Ce pays était autrefois célèbre pour ses belles roses, qui croissent deux fois dans l'année.

[17] Je courberais le lierre et l'acanthe en berceaux.

J'ai déjà observé qu'il y avait deux sortes d'acanthe : l'un est un arbre d'Égypte, décrit par Théophraste ; l'autre est une plante de jardin, décrite par Dioscoride. C'est d'elle qu'il s'agit ici. Ses feuilles sont plus longues et plus larges que celles de la laitue ; elles sont divisées comme celles de la roquette, blanchâtres, épaisses, douces au toucher ; la tige est haute de deux coudées, épaisse d'un doigt, entourée, vers le sommet, de feuilles longues et épineuses, d'où sort une fleur blanche : la semence est longue et jaune ; les racines sont longues, mucilagineuses, rouges et gluantes. Tous les botanistes conviennent que cette plante est la même que celle qu'on cultive dans les jardins sous le nom de *branche ursine.* Elle sert d'ornement dans l'ordre corinthien. Vitruve nous rapporte ce qui y donna lieu. Un panier, couvert d'une tuile, avait été placé, par hasard, sur une racine d'acanthe ; au printemps, la tige et les feuilles embrassèrent le panier, et, après s'être élevées jusqu'au haut, furent repliées en bas par les rebords des coins de la tuile. Callimaque, fameux architecte, passant par hasard, en trouva le coup d'œil agréable, et imita ce panier dans une colonne qu'il bâtit à Corinthe. Effectivement, rien ne ressemble plus à un chapiteau d'ordre corinthien qu'un panier couvert d'une tuile, environné de feuilles d'acanthe arrêtées et repliées par les coins de la tuile ; c'est peut-être ce qui l'a fait appeler par Virgile *flexi acanthi.* A l'égard du lierre blanc, *pallentes hederas*, j'ai déjà remarqué que nous ne connaissons point cette plante.

---

[*] Et Delille lui-même, après Rapin, et avec bien plus de succès.

[18] Aux lieux où le Galèse en des plaines fécondes...

Il y a dans le texte : *Sub Œbaliæ memini me turribus arcis Corycium vidisse senem.* Tarente est ici appelée *Œbalia*, du nom d'*Œbalus*, venu de Lacédémone dans la Lucanie, où il établit une colonie, et bâtit la ville de Tarente. Le Galèse, aujourd'hui appelé *Galeso*, coule dans la Calabre, et se décharge dans la mer près de Tarente. Coryce était une ville de la Cilicie, aujourd'hui nommée *Curco*, dans la Caramanie, vis-à-vis l'île de Chypre.

Il n'y a personne qui ne sente la beauté de ce morceau; rien de si touchant, de si frais, de si naturellement amené. Je n'en reconnais pas qui y ressemble davantage que celui du vieillard que M. de Voltaire a peint dans le premier livre de la *Henriade :* c'est le même ton de sentiment avec des idées différentes.

[19] Lui déjà de l'acanthe émondait les rameaux.

Comment l'hiver, lorsqu'il ravageait tout, pouvait-il respecter les arbustes de ce vieillard? Il est probable qu'il connaissait l'usage des serres, et qu'il y mettait à couvert les arbres, pour les sauver des rigueurs de l'hiver, et pour hâter leur verdure, ou leurs fleurs, ou leurs fruits.

[20] Le sapin pour l'abeille y distillait ses pleurs...

Il y a seulement dans le texte : *illi tiliæ, atque uberrima pinus.* J'en ai fait entendre dans ma traduction le véritable sens, qu'aucun traducteur ne paraît avoir saisi. Ces tilleuls et ces pins étaient destinés à fournir non-seulement de l'ombre au maître du jardin, mais encore du miel et de la cire à ses abeilles. En effet, ces arbres sont onctueux et pleins de suc. Voilà pourquoi Virgile a dit *uberrima pinus;* et dans un autre endroit, en parlant des arbres chers aux abeilles, *pinguem tiliam.* Les deux vers suivants en sont encore une nouvelle preuve :

Ergo apibus fetis idem atque examine multo
Primus abundare...

Ce vieillard plantait des tilleuls et des pins : aussi, dit Virgile, voyait-il le premier ses essaims fécondés, etc.

La liaison de ces deux vers avec les précédents dépend du mot, *ergo*, qui a été passé par presque tous les traducteurs. Ces remarques sont, je crois, moins minutieuses qu'on ne pourrait le croire au premier coup d'œil, puisqu'elles tombent sur des méprises qui défigurent Virgile dans la plupart des traductions.

[21] Il savait aligner, pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux.

Les commentateurs n'ont pas mieux compris ce passage que le précédent. Virgile veut dire que ce vieillard avait trouvé le secret de transplanter des arbres déjà forts : il est aisé de s'en convaincre par les épithètes qu'il a données à chacun des arbres, qu'il nomme, *seras ulmos*, *eduram pyrum*, *spinos jam pruna ferentes*, *jamque ministrantem platanum potantibus umbras*. En effet, Virgile, dans tout ce morceau, représente ce vieillard comme un cultivateur habile, qui avait su perfectionner le jardinage. Au reste, ce secret n'a point été inconnu aux modernes. J'ai vu à Chaulnes une allée entière de tilleuls qui avaient été transplantés très-grands, et qui avaient parfaitement repris. Plusieurs endroits de Marly, grâce au génie du fameux machiniste le P. Sébastien, se trouvèrent ombragés, comme dit Fontenelle, d'allées arrivées de la veille. Mais ce qui était un prodige chez le vieillard de Virgile cesse de l'être chez les rois et les grands, où l'on est accoutumé à voir forcer la nature.

[22] L'une s'en va des fleurs dépouiller le calice.

Aussitôt que les abeilles sont établies dans une ruche, leur premier soin, après avoir bouché avec la propolis toutes les fentes de leur nouvelle demeure, est de recueillir la cire. C'est sur les fleurs qu'elles vont la chercher, et ce sont les étamines ou la poussière de ces fleurs qui fournissent la matière première. La nature les a équipées de tous les instruments propres à cette récolte : elle a hérissé leurs jambes de poils très-longs, et qui leur servent à ramasser les petits grains de poussière : elle a ménagé dans les deux dernières une petite cavité qui présente la forme d'une cuillère ou d'une palette creuse, pour faciliter le transport de leur moisson : en même temps elle a fait la dépense d'un estomac particulier, dans lequel les abeilles font passer la cire et la préparent. Auparavant, la cire n'est qu'une matière brute, un amas de petits grains durs, incohérents, sans souplesse, sans ductilité; et il faut qu'elle ait subi dans l'estomac de l'abeille une espèce d'analyse, avant que de pouvoir être employée avec succès. M. de Réaumur, à qui nous devons cette découverte, et qui n'avait pas encore reconnu la nécessité de cette préparation, avait imaginé de se passer des abeilles, et de faire de la cire tout comme elles. Il avait les matériaux, rien ne lui paraissait si simple que de les mettre en œuvre; mais après plusieurs essais infructueux, il fallut abandonner le projet; la nouvelle manufacture de cire n'eut pas lieu, et il fut forcé de revenir aux anciennes ouvrières, à celles de la nature, qui travaillaient plus habilement et plus sûrement que lui.

[23] Pétrit les fondements de ses murs réguliers.

Lorsque les abeilles ont préparé la cire dans leur estomac, elles songent à l'employer, et commencent à bâtir les petits murs de leurs cellules. Quelquefois celles qui ont préparé les matériaux sont aussi chargées de la construction de l'édifice; quelquefois ce sont d'autres, qui leur succèdent; mais toujours celles qui ont élevé le corps de l'ouvrage ne sont point celles qui le polissent : il en vient d'autres, qui ont cette commission, qui rendent les angles plus exacts, aplanissent les superficies, et donnent à tout la dernière perfection. On a remarqué que celles-ci travaillaient beaucoup plus longtemps que les autres sans se reposer, comme si le travail de polir était moins fatigant que celui d'édifier. Pour la plus grande économie du temps, pendant qu'une partie des abeilles est occupée à la construction des rayons, une autre partie est chargée de la nourriture des ouvrières; ainsi les travaux ne sont point interrompus, et l'ouvrage avance avec une vitesse incroyable. Aussi a-t-on vu des mouches élever en vingt-quatre heures des rayons d'un pied de haut et de six pouces de large, qui contenaient près de quatre mille alvéoles.

Les abeilles travaillent d'abord au haut de leur panier; c'est là qu'elles attachent leurs gâteaux, dont la direction est perpendiculaire à la base de la ruche. Cette méthode paraît avoir bien des inconvénients. Leur ville est, pour ainsi dire, suspendue en l'air. Le poids des alvéoles et des magasins de miel et de cire semblerait devoir faire craindre pour la solidité de l'ouvrage; mais nos architectes ont pourvu à tout. Ils attachent d'abord les rayons avec une glu extrêmement visqueuse, avec leur propolis; ils multiplient de tous côtés ces attaches, et ne négligent rien pour assurer les fondements : en même temps, pour diminuer le poids du bâtiment, ils donnent aux cellules la moindre épaisseur qu'il est possible; et comme les inconvénients naissent les uns des autres, et que le peu d'épaisseur de ces cellules les mettrait hors d'état de résister au mouvement perpétuel des mouches, elles ont soin de fortifier d'un rebord de cire l'entrée de leurs alvéoles, comme étant la partie qui doit souffrir le plus, et qui sera attaquée le plus souvent.

Elles ne se contentent pas de travailler à un seul rayon; elles en élèvent plusieurs à la fois, qui sont parallèles entre eux, et qui, attachés également à la voûte de la ruche, tombent aussi perpendiculairement sur la base. Il y a toujours entre les différents rayons un espace vide, propre à laisser passer deux mouches de front : ce sont les grandes rues de leur cité. De plus, elles ont ménagé différents petits trous par lesquels une mouche peut passer promptement d'un rayon à l'autre, sans prendre un long circuit. Ainsi la communication paraît fort bien établie entre les différentes parties de leur empire, et la correspondance entre les citoyens peut être fort prompte.

Chaque rayon est composé d'un double rang d'alvéoles qui sont adossés les uns contre les autres, et qui ont une base commune. La figure de l'alvéole est un hexagone régulier, à six pans. Pappus, fameux géomètre de l'antiquité, a prouvé que cette figure avait le double avantage de remplir un espace sans y laisser de vide, et de renfermer un plus grand espace dans le même contour; et il est bien étrange que les abeilles aient précisément choisi ou rencontré, entre une infinité de figures, la seule qui pût remplir exactement deux conditions aussi essentielles. La figure de la base est une pyramide formée de trois losanges parfaitement égales; les quatre angles de ces losanges sont encore si heureusement combinés, et leur ouverture est dans une telle proportion, que la cire se trouve employée avec la plus grande économie possible; en sorte que toute autre losange, composée d'angles de toute autre grandeur, n'aurait pu procurer le même avantage. M. Kœnig, qui avait employé l'analyse des infiniment petits pour résoudre ce problème qui lui avait été donné par M. de Réaumur, après bien des calculs, n'était arrivé qu'au résultat des abeilles. La manière dont elles s'y prennent pour construire tous ces côtés de leurs hexagones, toutes ces losanges de leur base, et tous ces angles de leurs losanges, est aussi étonnante que le choix même des figures; mais tous ces détails sont trop compliqués pour avoir place dans une note, et il faudrait que mes lecteurs eussent eux-mêmes bien de la géométrie pour entendre toute celle de nos insectes.

Autre merveille. Il y a dans une ruche trois sortes de mouches: les ouvrières, qu'on trouve au nombre de plus de quinze mille dans les ruches ordinaires; les faux bourdons, ou les mâles, qui n'excèdent guère le nombre de mille, lorsqu'ils abondent le plus; et les reines ou mères, qui sont les moins nombreuses de toutes: on n'en trouve jamais plus de vingt dans la ruche la plus peuplée. Les ouvrières sont les plus petites; les mâles sont beaucoup plus gros, et plus longs; et les reines encore plus que les mâles. Les abeilles, dans la construction de leurs alvéoles, ont égard à ces deux combinaisons, celles de la grosseur et du nombre de mouches qui doivent y naître. Les alvéoles destinés aux ouvrières sont les plus petits et en très-grand nombre; les logements qu'occuperont les mâles sont en moindre nombre et plus grands; et la même combinaison se trouve pour les logements des reines, qui sont les moins nombreux et les plus spacieux de tous, dont un seul pèse autant que cinquante alvéoles ordinaires, et qui sont les palais de cette petite ville.

Les abeilles conservent encore l'hexagone pour les alvéoles des mâles, et se contentent de leur donner plus d'étendue; mais elles abandonnent cette figure pour les cellules des reines, qui sont d'une forme arrondie, oblongue, et en tout assez irrégulière.

M. de Buffon, effrayé des merveilles de l'architecture et de la géométrie des abeilles, et se refusant à leur reconnaître une intelligence qui aurait surpassé la nôtre, a essayé d'expliquer tous ces faits par le mécanisme seul. « Ces hexagones, dit-il, tant vantés, tant admirés, me fournissent une preuve de plus contre l'enthousiasme et l'admiration. Cette figure, toute géométrique et toute régulière qu'elle nous paraît, et qu'elle est dans la spéculation, n'est ici qu'un résultat mécanique et assez imparfait, qui se trouve souvent dans la nature, et que l'on remarque même dans ses productions les plus brutes, les cristaux, et plusieurs autres pierres : quelques sels prennent constamment cette figure dans leur formation. Qu'on observe les petites écailles de la peau d'une roussette, on verra qu'elles sont hexagones, parce que chaque écaille croissant en même temps, se fait obstacle, et tend à occuper le plus d'espace qu'il est possible dans un espace donné. On voit ces mêmes hexagones dans le second estomac des animaux ruminants : on les trouve dans les graines, dans les capsules, dans certaines fleurs, etc. Qu'on remplisse un vaisseau de pois, ou plutôt de quelque autre graine cylindrique, et qu'on le ferme exactement, après y avoir jeté autant d'eau que les intervalles qui restent entre ces graines peuvent en recevoir; qu'on fasse bouillir cette eau, tous ces cylindres deviendront des colonnes de six pans. On en voit clairement la raison, qui est purement mécanique : chaque graine, dont la figure est cylindrique, tend, par son renflement, à occuper le plus d'espace possible dans un espace donné; elles deviennent toutes nécessairement hexagones par la compression réciproque. Chaque abeille cherche à occuper de même le plus d'espace possible dans un espace donné : il est donc nécessaire aussi, puisque le corps des abeilles est cylindrique, que leurs cellules soient hexagones, par la même raison des obstacles réciproques. »

Cette explication est assurément très-ingénieuse; mais j'ose dire, avec le respect que l'on doit à un écrivain tel que M. de Buffon, qu'elle est encore insuffisante. Un des faits les plus certains dans l'histoire de ces insectes, c'est que tous les ouvrages de leur petite république ne sont faits que par les ouvrières, et que les mâles et les reines, loin de contribuer aux travaux publics, n'ont pas même reçu de la nature les organes et les instruments qui y sont propres. Or, si la régularité de ces alvéoles n'avait pas d'autre cause que celle que M. de Buffon lui assigne; si elle n'était produite que par une loi mécanique, et par la compression réciproque de ces insectes, combinée avec leur figure, il est certain que tous les alvéoles auraient la même forme et la même dimension, puisqu'ils sont tous construits par les ouvrières. Ceux des mâles auraient la même grandeur; ceux des femelles auraient la même grandeur et la même figure; et l'on ne verrait point cette étonnante proportion du nombre des différentes cellules avec le nombre des différentes mouches qui doivent y naître. Au reste, je soumets cette observation au jugement de M. de Buffon lui-même.

21 L'autre forme un miel pur d'une essence choisie.

Le miel est une matière liquide qui se trouve au fond du calice des fleurs, dans de petites glandes * que M. Linnæus a découvertes le premier. Cette matière sort souvent des glandes par transpiration, se répand au fond du calice, et se trouve même quelquefois épanchée sur les feuilles.

Les anciens donnaient au miel une origine bien plus noble; ils le regardaient comme une rosée qui tombait du ciel, comme une transpiration de l'air ou des astres qui s'épuraient. Ceci sert à expliquer le premier vers de ce livre : *Aerii mellis cœlestia dona.* Ces deux épithètes ne sont pas, comme on serait tenté de le croire d'abord, des mots vagues et brillants, qui ne servent qu'à remplir et qu'à orner les vers; elles sont l'expression juste et exacte de la mauvaise physique de ce temps.

Les abeilles ont des organes propres pour la récolte du miel, comme pour celle de la cire; une trompe et un estomac particulier. La trompe est une espèce de langue musculeuse, très-forte et très-flexible, que l'abeille allonge et raccourcit à sa volonté, et dont elle se sert pour laper le miel, et le conduire jusqu'à une petite ouverture qui est sa bouche. Cette bouche avait été méconnue jusqu'à M. de Réaumur : elle avait même échappé au fameux Swammerdam, grand observateur et habile anatomiste. La méprise de ce savant homme prouve bien l'extrême difficulté d'observer des objets aussi délicats. Il avait cru que l'abeille pompait le suc des fleurs par un petit trou qu'il supposait à la trompe ; mais M. de Réaumur, en pressant le bout de cette trompe, n'a jamais pu en faire sortir la moindre goutte de liqueur, quoique la pression l'eût gonflée prodigieusement. Il a fait sur la bouche la même expérience, et la liqueur est venue aussi abondamment qu'il l'a désiré.

---

* C'est la partie que M. Linnæus appelle le nectar.

Le miel, transporté par la trompe dans la bouche, passe dans le premier estomac, où il essuie, comme la cire dans le second, une espèce d'analyse et de coction. Une partie reste pour la nourriture de l'insecte, et l'autre est rapportée fidèlement dans la ruche, et déposée dans les cellules, pour la subsistance journalière des mouches, et pour les provisions d'hiver. Une remarque très-curieuse, c'est que les cellules qui renferment le miel dont les abeilles se nourrissent tous les jours restent ouvertes, au lieu que celles qui servent de magasins pour l'arrière-saison sont fermées avec un couvercle de cire.

[25] **L'autre élève à l'État des enfants précieux.**

Rien n'égale les soins que les abeilles prennent de leurs petits, quoique la maternité ne semble pas devoir parler chez elles, et qu'ils ne soient que des enfants de l'État. Elles ont soin de déposer dans les alvéoles où il y a un œuf une espèce de bouillie ou gelée transparente, qui servira pour la nourriture de l'insecte lorsqu'il sera éclos. De temps en temps elles ont l'attention de visiter les alvéoles pour renouveler la provision, au cas qu'elle soit épuisée. M. Maraldi a eu souvent des preuves de leur attachement pour leurs petits. Il avait détaché du haut de la voûte un morceau d'un rayon, dans lequel il y avait plusieurs vers d'abeilles, et l'avait transporté au bas de la ruche ; aussitôt un certain nombre d'abeilles sont descendues sur ce fragment de rayon, et y sont restées fidèlement jusqu'à ce que tous les petits vers eussent pris tout leur accroissement, et ne l'ont abandonné qu'avec les jeunes abeilles.

[26] **En des corps différents les essaims se séparent.**

Les anciens ont été plus hardis que nous. Nos naturalistes modernes n'ont point eu d'expérience assez décisive, qui leur apprît si les différents travaux étaient partagés entre les différents corps d'abeilles, ou si toutes les abeilles ne s'occupent point successivement de différents ouvrages.

[27] **Sur le safran vermeil, sur la sombre hyacinthe...**

L'ardeur du travail est incroyable chez les abeilles ; elles vont quelquefois chercher des fleurs à plus de deux lieues de leur ruche. Or, l'on imagine bien ce que c'est que deux lieues pour une petite mouche. Ce qui nous a instruits de ces grands voyages, ce sont les poussières de certaines plantes qui ne croissent pas dans le voisinage. Virgile, en cet endroit, nomme des plantes et des arbres qui fournissent aux abeilles leur récolte. On connait le safran ; Virgile l'appelle *rubentem*. Le pétale de sa fleur est couleur de pourpre. A l'égard de l'hyacinthe, il y a dans les jardins plusieurs fleurs connues sous ce nom ; aucune ne parait conforme à la description que les anciens nous ont laissée de cette fleur. Ils prétendent qu'on voit tracées sur le pétale les deux lettres A S, qui, selon eux, sont l'expression de la douleur que ressentit Apollon de la perte du jeune Hyacinthe, métamorphosé en la fleur de ce nom. M. Martyn, que j'ai déjà cité, croit voir dans le martagon, que les botanistes appellent *lilium floribus reflexis*, le narcisse célébré par les poëtes anciens. Il y a vu, dit-il, des taches d'une couleur foncée, qui semblent former les lettres A S.

[28] On les voit s'occuper, se délasser ensemble.

Nous sommes forcé de convenir qu'il se trouve encore ici plusieurs méprises. Les abeilles travaillent la nuit comme le jour, se reposent le jour comme la nuit, et ne travaillent jamais toutes à la fois. Dans la plus grande chaleur de l'ouvrage, on voit toujours une partie des ouvrières qui se tiennent dans l'inaction, attachées les unes aux autres par les petits crocs qu'elles ont aux pattes antérieures ; et vraisemblablement dans cette position elles se délassent de leurs fatigues. Effectivement, il était naturel d'imaginer que des insectes qui habitent perpétuellement les ténèbres d'une ruche, et qui dans ces ténèbres élèvent des ouvrages aussi finis que les leurs ; qui ont plus de seize mille yeux, lorsque nous n'en avons que deux, qui ont ces yeux taillés différemment que les nôtres, qui aperçoivent sûrement des différences où nous ne voyons que de l'uniformité, des espaces où nous ne découvrons que des points, qui voient enfin où nous ne voyons plus ; il était, dis-je, naturel d'imaginer que des êtres ainsi conformés ne devaient guère connaitre et attendre ce retour périodique de lumière et d'obscurité que nous avons appelé le *jour* et la *nuit*.

[29] Lesté d'un grain de sable, il affronte le vent.

Ceci n'est qu'une fable débitée par Aristote, copiée par Virgile, et répétée par Pline. Il y a une espèce d'abeille, qu'on appelle *maçonne*, qui bâtit son nid contre les murs, avec un mortier composé de sable et de gravier. Comme cette abeille ressemble à l'autre, des yeux inattentifs les ont confondues d'abord ; et ensuite, les erreurs du jugement se mêlant à celles de la vue, on a imaginé à cette pierre, qu'on croyait voir dans les pattes de notre abeille, un usage qu'elle n'avait point.

[30] L'hymen est inconnu de la pudique abeille.

Il y a encore ici plusieurs erreurs. Pour les faire remarquer, il est nécessaire de reprendre un peu plus haut l'histoire des abeilles.

Il y a un temps de l'année où l'on voit dans une ruche trois sortes de mouches : les abeilles ouvrières ou mulets, les faux bourdons ou les mâles et les abeilles reines ou mères. Les femelles ou les reines ont le corps près de la moitié plus grand que celui des ouvrières, l'aiguillon plus long, les ailes beaucoup plus courtes, les dents plus petites, point de palettes triangulaires, point de brosses, tous les organes du travail sacrifiés en faveur des organes de la génération, où la nature a mis un appareil singulier, des ovaires énormes pour la grosseur de l'insecte, où Swammerdam a compté, dans le temps de la pleine ponte, plus de cinquante vaisseaux, qui chacun renfermaient plus de dix-sept œufs, et tous plus de cinq mille de ceux qui étaient visibles, sans compter une foule d'autres qui, n'étant point encore formés, et ne devant se développer que successivement, échappaient aux yeux et à la loupe. Aussi la reine abeille peut-elle pondre jusqu'à deux cents œufs par jour, dix ou douze mille dans l'espace de sept semaines, et près de trente ou quarante mille dans le cours d'une année. Les faux bourdons ou les mâles sont privés, comme la reine, de toutes les parties propres au travail, et n'ont que les organes distinctifs de leur sexe, tandis que les ouvrières, fournies de tous les instruments nécessaires pour les ouvrages, manquent absolument de tous les organes du plaisir qui pourraient les en distraire.

La reine n'est destinée qu'à produire la nation, les mâles à féconder la reine, et les ouvrières à faire du miel et de la cire; et il semble que cette république ressemble assez à ces gouvernements anciens où les citoyens étaient partagés en différentes classes, dont chacune avait ses fonctions constantes et ses emplois héréditaires.

Il a été facile de connaître les opérations des ouvrières : elles sont à découvert; celles des mâles et des femelles étaient moins faciles à observer. Les gâteaux de cire qui arrêtent les yeux de l'observateur, la multitude d'abeilles qui environnent la reine, son séjour presque continuel dans son sérail, dont elle sort rarement, tout cela a dérobé longtemps à notre connaissance le mystère de la génération : il n'est pas étonnant qu'il ait échappé aux anciens. Les ruches de corne qu'ils avaient imaginées n'étaient pas aussi transparentes que les nôtres; ils n'avaient pas porté aussi loin que nous l'esprit d'observation, et se livraient trop à l'esprit de système; enfin, ils n'avaient pas le microscope. M. Maraldi, qui le premier se servit des ruches de verre, qui avait décrit le sexe des bourdons, et qui avait soupçonné le mystère de la génération, n'avait jamais pu en être témoin. Swammerdam, qui a travaillé dans le même temps que M. Maraldi, quoique son ouvrage n'ait paru que depuis, s'était arrêté au même point. Il semblait que cette découverte avait été réservée pour M. de Réaumur : il perfectionna les ruches de verre, en imagina de différentes formes pour les différentes découvertes qu'il se proposait de faire, sut mettre les abeilles dans des circonstances où elles fussent obligées de révéler leur secret, tira la reine du milieu de son palais, la mit tête à tête avec un mâle, prit la nature sur le fait, et vit qu'à quelques bizarreries près, elle agissait chez les abeilles comme chez les autres animaux.

Après la fécondation vient la ponte de la reine. Suivie d'un petit cortége de mouches, elle entre dans chaque alvéole, ne manque jamais de choisir parmi les différentes cellules celle qui convient à la nature de l'œuf qu'elle va pondre. L'œuf éclôt deux ou trois jours après la ponte, et paraît sous la forme d'un petit ver, qu'on nourrit, comme nous l'avons déjà dit, avec une espèce de bouillie. Au bout de cinq ou six jours, le vers a pris tout son accroissement : on cesse de le nourrir, et les abeilles couvrent son alvéole d'un couvercle de cire. Alors le ver file une soie, et se convertit en nymphe : il reste dans cet état quinze jours; quand il s'est débarrassé des langes de sa nymphe, et que les parties qui le constituent abeille sont développées, l'insecte rompt lui-même son couvercle de cire, et, après quelques moments de langueur, prend enfin son essor. M. Maraldi a vu des abeilles qui le premier jour de leur sortie avaient déjà rapporté deux petites pelotes de cire. Les mâles ou faux bourdons travaillent à la génération jusqu'à la fin de juin, et même de juillet, auquel temps ils sont exterminés par les ouvrières, de peur qu'ils n'affament l'État : leur défaite est facile, quoiqu'ils soient deux fois plus gros que les ouvrières, parce qu'ils sont sans aiguillon.

[31] Quel peuple de l'Asie honore autant son roi ?

Ce que dit ici Virgile de l'attachement des abeilles pour leurs rois est exactement vrai pour les reines; il faut seulement en excepter les deux derniers vers, qui sont une exagération poétique. En général, les abeilles paraissent avoir un but marqué et un objet suivi dans tous leurs travaux : c'est l'amour de leur postérité; et cet amour semble être la source de celui qu'elles ont pour leur reine. Nous avons vu que les essaims ne sortaient point lorsqu'ils n'étaient pas accompagnés d'une mère qui eût été fécondée. Lorsqu'ils en ont une qui est peu féconde, les ouvrages languissent à proportion de sa stérilité : si elle meurt, ils sont absolument interrompus, la nation se détruit; et si dans cet interrègne, funeste à leur empire, on leur donne seulement un ver, une nymphe mère, la société subsiste, les ouvrages sont continués, quoique avec lenteur; et lorsque la jeune reine a quitté sa dépouille, et se trouve en état de remplir les vues de son peuple, toute leur activité revient, et les travaux sont poussés avec la plus grande ardeur.

[32] Enfin, veux-tu ravir leur nectar écumant,
Devant leur magasin porte un tison fumant.

Il y a plusieurs manières de faire la récolte du miel : il ne m'appartient pas de décider quelle est la meilleure; je dirai seulement qu'il faut choisir la moins meurtrière pour les abeilles, puisque c'est la plus avantageuse pour le possesseur des ruches.

[33] Et laisse dans la plaie et son dard et sa vie.

Les abeilles ont dans l'intérieur du ventre une petite bouteille de venin, située à la racine de leur aiguillon. Cet aiguillon est un tuyau creux qui renferme deux petits dards, dont l'extrémité est taillée comme une scie; les dents de cette scie sont dirigées comme le fer d'une flèche, en sorte que le trait pénètre facilement dans la plaie, et s'en retire très-difficilement. Aussi la vengeance des abeilles leur est presque toujours mortelle. On voit par là que le pardon des injures devrait être une des premières lois de ce peuple.

[34] Taygète monte aux cieux pour éclairer le monde.

Taygète est une des Pléiades. Les Pléiades s'élèvent avec le soleil le 22 avril, selon Columelle.

[35] Et lorsque cette nymphe, au retour des hivers,
Redescend tristement dans le gouffre des mers.

Le coucher des Pléiades indique ici la fin d'octobre, ou le commencement de novembre. Il y a dans le texte : *Aut eadem sidus fugiens ubi Piscis aquosi*, etc. Les commentateurs sont fort partagés sur ce que signifie le mot *piscis*. Les uns pensent qu'il s'agit du signe des Poissons, qui se lève en effet après le coucher des Pléiades; les autres, que Virgile a voulu désigner le Dauphin. La Rue prétend qu'il faut entendre par ce mot la constellation de l'Hydre, ce qui paraît moins vraisemblable. Dryden, avec moins de fondement encore, a supposé qu'il s'agissait du Scorpion.

[36] Toutefois, si l'hiver, alarmant ta prudence...

L'hiver est une saison critique pour les abeilles; c'est dans cette saison qu'elles ont le plus besoin de la protection de l'homme, et il faut que ses soins commencent où il semble que ceux de la nature finissent. Elles ont alors deux fléaux à redouter, le froid et la famine; et ce qui augmente le danger de leur situation, c'est qu'elles ne peuvent guère échapper à l'un des deux qu'en succombant à l'autre. Le froid les tue dans les hivers rigoureux, et dans les hivers trop doux c'est la famine.

Les abeilles sont les plus frileux des insectes qui habitent notre climat. Renfermées en petit nombre dans un récipient de verre, elles seraient gelées par les chaleurs de notre printemps, et lorsqu'elles sont entassées par milliers dans une ruche nombreuse, au milieu de leurs retranchements de cire, où les vapeurs chaudes qui s'exhalent du miel et de la cire, et le séjour perpétuel de douze à quinze mille habitants, entretiennent dans les jours froids de janvier une chaleur égale à celle des beaux jours de notre été, elles sont encore saisies par les premiers froids de l'hiver : ceux qui arrêtent la végétation et la naissance des fleurs suffisent pour les plonger dans un engourdissement qui ressemble à la mort. Cette espèce de léthargie est commune à la plupart des insectes. Dans cet état toutes les fonctions animales sont suspendues, la transpiration cesse; et comme il ne se fait plus de perte, il n'est plus besoin de réparation. Cet état n'est point funeste aux abeilles; il est même avantageux pour les propriétaires des ruches, qui conservent également leur miel et leurs mouches : mais si l'hiver devient trop rude, et que les rigueurs du froid augmentent, l'engourdissement devient dangereux, et la léthargie mène à la mort. Pour prévenir cet accident, il faut donner à leurs logements l'exposition la plus chaude; il faut avoir le soin de proportionner le nombre de paniers au nombre de mouches qui les occupent, et surtout peupler les ruches, en réunissant ensemble tous les essaims qui ne seraient pas assez nombreux. Les ruches plus fortes résisteront à des froids qui feraient périr les ruches plus faibles.

Lorsque les hivers sont doux les abeilles ont à redouter la famine. La douce température de l'air les tire de leur engourdissement, et en reprenant tous les mouvements de la vie elles en ressentent tous les besoins. Alors elles sont réduites à consommer les provisions qu'elles ont amassées, et souvent il arrive que leurs magasins sont épuisés avant le retour des beaux jours et des fleurs, et alors elles périssent inévitablement par la famine. Le remède est encore très-simple. Il ne s'agit que de mettre au bas de la ruche une assiette pleine de miel, sur laquelle on aura seulement le soin d'étendre une feuille de papier percée de petits trous, afin que cette liqueur gluante ne mouille et ne colle pas leurs ailes. Ce qu'il y a de difficile, c'est de trouver le degré de froid, la température convenable qui maintienne les abeilles dans cet engourdissement utile qui ménage leurs provisions sans exposer leurs jours, et concilie l'économie du miel avec la conservation des mouches.

37 La chenille en rampant gagne leur pavillon.

L'animal dont parle Virgile est la teigne de la cire. Comme le mot *teigne* n'a point de noblesse dans notre langue, je me suis servi du mot générique de *chenille*. Effectivement c'en est une, qui essuie les métamorphoses communes aux chenilles, et se change à la fin de ses jours en phalène ou papillon de nuit. Quoique cet insecte soit sans armes et sans défense, c'est l'ennemi le plus dangereux pour les abeilles. Le frelon et la guêpe, armés d'un aiguillon redoutable, les attaquent à force ouverte, et leur livrent un combat toujours périlleux pour eux, malgré la supériorité de leurs armes. La teigne a des moyens plus sûrs et moins brillants; elle les prend par la famine, sape leurs murailles de cire, détruit leurs provisions de bouche, et, n'employant que la ruse et ses talents, parvient souvent à se rendre sans danger maîtresse d'une place que la valeur aurait pu disputer à la force. Voici comment le fait arrive. Le papillon qui vient de cette chenille, à la faveur de la nuit, s'introduit secrètement dans la ruche; il traverse un camp de quinze mille ennemis bien armés, et va déposer en silence ses œufs dans un coin de leurs rayons. L'œuf vient à éclore : l'insecte se dérobe d'abord, par sa petitesse, aux yeux vigilants des abeilles; bientôt après, au moment que sa grosseur pourrait le trahir, il s'enveloppe d'une petite coque de soie, qu'il fortifie de jour en jour, et qui devient enfin impénétrable à leur aiguillon. A l'abri de ce retranchement, il se nourrit impunément des provisions qui sont auprès de lui. Quand elles sont épuisées, il file une nouvelle soie, allonge toujours sa galerie, et, s'avançant sous son chemin couvert, traverse tous les rayons, mine tous les alvéoles; et si plusieurs de ces insectes se réunissent, et croisent en même temps leurs travaux, la ruche devient impraticable, et les abeilles sont obligées de l'abandonner.

[38] Le lourd frelon se rit de leur faible aiguillon.

Le frelon est une espèce de guêpe, mais beaucoup plus grosse que l'autre; son aiguillon est si meurtrier, qu'un observateur ayant été piqué à la jambe par un de ces frelons en perdit connaissance pendant quelques moments, et eut la fièvre pendant deux ou trois jours. Cet insecte serait fort dangereux pour les abeilles, sans sa lourdeur et le bruit de son vol, qui avertit sa proie et nuit à sa voracité. Les autres animaux dont il est parlé dans ce morceau, tels que le lézard, les cloportes, l'araignée, ne sont pas bien à craindre pour les abeilles, quoi qu'en disent les anciens. Ils n'ont point parlé du mulot, qui est pourtant un de leurs plus grands destructeurs. C'est l'hiver que cet animal choisit pour ses ravages, dans le temps que les abeilles sont engourdies par le froid, et incapables de se défendre. Il est aisé de prévenir le mal, en fermant alors la porte des ruches avec un grillage de fer.

[39] Comme nous, cependant, ces faibles animaux
Éprouvent la douleur et connaissent les maux.

La seule maladie à laquelle les abeilles soient sujettes, et que nous connaissons, c'est le dévoiement. Il paraît certain, par plusieurs expériences de M. de Réaumur, que cette maladie ne les afflige que lorsque, la cire brute venant à leur manquer, elles ont été réduites pendant longtemps à ne vivre que de miel. On les guérit en leur donnant cette cire, dont la privation avait causé tous leurs maux.

La pomme de chêne est la même chose que la noix de galle; c'est une excroissance qui vient sur les feuilles des chênes au Levant, et qui est occasionnée par la piqûre d'un insecte qui y dépose ses œufs.

[40] .... Et l'herbe du centaure.

L'herbe du centaure est, à ce que pense le P. La Rue, la *petite centaurée*. Son nom lui est venu du centaure Chiron, qui guérit, dit-on, avec le suc de cette plante une blessure faite par les flèches d'Hercule. Cependant l'épithète de *grave olentia*, que Virgile donne au *centaureum*, ne convient point à la petite centaurée, qui a une odeur douce, assez suave, et qui n'est qu'amère au goût.

[41] Mais il est une fleur plus salutaire encore.

Les commentateurs ont été fort partagés sur la qualité de la fleur dont parle ici Virgile. Il est probable qu'il s'agit de l'*aster Atticus*. Cette fleur pousse d'une seule tige un grand nombre de rejetons, *ingentem silvam uno de cespite*. Son disque est jaune, *flos aureus ipse;* mais ses rayons sont pourprés, *sed in foliis violæ sublucet purpura nigræ*. Indépendamment de la conformité de cette fleur avec l'*amellum* de Virgile, cette interprétation est appuyée sur la meilleure autorité possible en fait de botanique, celle du célèbre M. de Jussieu.

[42] Le Melle la voit naître, et lui donne son nom.

Il y a plusieurs rivières de ce nom : celle dont Virgile parle ici est une rivière de Lombardie.

[43] Le peuple dont le Nil inonde les sillons.

Ce passage est le plus difficile de toutes les *Géorgiques*. Je crois que Virgile veut parler ici de la basse Égypte, autrement nommée *le Delta*. Ce pays forme un triangle : Canope forme l'angle occidental, Péluse l'angle oriental, qui est le plus voisin de la Perse. Ce que Virgile appelle les confins de l'angle méridional est l'endroit où le Nil, en se divisant, représente un delta. Mais comment Virgile a-t-il pu dire que le Nil descendait de l'Inde? Huet, pour lever cette difficulté, nous dit que les anciens croyaient que le Nil prenait sa source dans les Indes : mais il est prouvé que du temps de Virgile on était détrompé de cette erreur; d'ailleurs il n'est pas besoin d'avoir recours à cette opinion absurde, puisqu'on sait que les anciens appelaient *Indi* les Éthiopiens, chez qui le Nil prend sa source.

[44] Et de son noir limon voit la verdure éclore.

Il y a dans le texte: *Et viridem Ægyptum nigra fecundat arena*. Lacerda prétend que ce vers n'est pas de Virgile, fondé sur ce que cette opposition *nigra arena viridem Ægyptum* n'est pas digne de ce poëte. Pour réfuter Lacerda il suffit de rapporter cet autre vers, du quatrième livre :

Qua niger humectat flaventia culta Galesus.

où il y a la même antithèse. Je ne vois rien dans ces deux vers qui ne soit digne de Virgile.

[45] De cet art précieux attestent la puissance.

Il y a dans le texte *omnis regio;* ce qui me paraît une nouvelle preuve que Virgile parle d'un seul pays, qui est la basse Égypte.

[46] O surprise, ô merveille! un innombrable essaim
Dans ses flancs échauffés tout à coup vient d'éclore.

Il n'est pas nécessaire de prouver la fausseté de cette résurrection des abeilles; mais comment des peuples entiers, des écrivains éclairés, ont-ils pu admettre une fable aussi absurde, et qu'il paraissait si facile de détruire par l'expérience? Premièrement, il paraît par la suite de ce livre, et par l'histoire d'Aristée, que cette fable était liée aux cérémonies religieuses, et à l'espèce de culte qu'on rendait à Orphée ; c'était la religion des anciens qui l'avait introduite dans leur physique. Dès lors il ne faut plus s'étonner du cours prodigieux qu'elle a eu : l'on sait que la superstition croit tout et n'examine rien. En second lieu, voyez avec quel art on avait exigé la réunion d'une foule de circonstances pour que le prodige s'opérât. Il fallait construire un lieu propre pour l'opération ; il fallait que le taureau n'eût que deux ans ; il fallait le tuer d'une certaine façon ; il fallait qu'après l'avoir criblé de coups la peau ne fût pas seulement entamée. Si vous aviez omis une seule de ces conditions, et que l'expérience ne réussît pas, ce n'était pas le prodige qui manquait, mais c'était vous qui manquiez au prodige. Observez encore que ce merveilleux secret venait d'Égypte, c'est-à-dire d'un pays livré aux superstitions les plus grossières, et où la crédulité des peuples n'était égalée que par l'imposture des prêtres.

47 Près d'elle en ce moment les nymphes de sa cour...

Il y a dans ce morceau plusieurs vers remplis de noms propres. J'ai pris la liberté, à l'exemple de Dryden, d'ajouter quelque épithète ou quelque dénomination à chaque nom de nymphe.

48 Contemple le berceau de cent fleuves naissants.

Platon, dont Virgile avait suivi le système dans ses vers, suppose que toutes les rivières prennent leur source dans une vaste caverne que les poëtes appellent *barathrum*. Le Phase et le Lycus sont deux fleuves fameux de l'Arménie, qui vont se rendre dans la mer Noire. L'Énipée est une rivière de Thessalie. Le Tibre est assez connu. L'Anio est une rivière d'Italie. L'Hypanis arrose la Scythie. Le Caïque prend sa source dans la Mysie. L'Éridan, autrement le Pô, est un grand fleuve d'Italie. Virgile, selon l'usage des poëtes lorsqu'ils parlent des fleuves, lui donne des cornes.

49 Invoquons l'Océan, le vieux père du monde.

Ici Virgile suit le système de Thalès, qui attribuait à l'élément de l'eau la formation de l'univers.

50. Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.

Toute cette fable de Protée est une imitation d'un morceau de l'*Odyssée*.

51 Pallène est sa patrie.

Pallène est une péninsule de la Macédoine.

52 Un jour tu poursuivais sa fidèle Eurydice.

On peut comparer ce morceau avec celui d'Ovide sur le même sujet ; on sera surpris de la différence énorme qu'il y a entre l'un et l'autre. Ovide, qui traite si bien, en général, la partie du sentiment, n'est dans ce morceau qu'un bel esprit versificateur. Le discours qu'il fait tenir à Orphée est plein de mauvais goût ; toute la narration est longue et lâche. Dans tout le morceau de Virgile il n'y a pas un mot qui ne tende à l'effet ; et j'avoue que c'est de toutes les *Géorgiques* l'endroit qui m'a le plus coûté à traduire.

[53] Telle, sur un rameau, durant la nuit obscure...

J'ai déjà fait remarquer que les comparaisons des anciens n'étaient ni aussi ingénieuses, ni aussi brillantes, ni aussi justes que les nôtres, mais qu'elles étaient plus poétiques, plus sensibles, plus pittoresques. Celle-ci en est une nouvelle preuve. Il n'y a pas grand esprit à comparer Orphée pleurant sa femme au rossignol pleurant ses petits : la comparaison n'a pas même beaucoup de justesse. Qu'est-ce donc qui en fait le charme? c'est que le fond en est touchant; c'est que les idées accessoires sont charmantes; c'est que l'harmonie des vers est enchanteresse. Pour me conformer au génie de notre langue, qui n'aime point les comparaisons *à longue queue*, j'ai transporté au commencement ce qui est à la fin, et j'ai terminé la comparaison par l'idée touchante que renferme le mot *implumes*.

[54] Lorsque César, l'amour et l'effroi de la terre,
Faisait trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre.

Ces vers prouvent que Virgile retoucha ses *Géorgiques* toute sa vie. L'époque dont il s'agit ne précède sa mort que d'un an. Auguste commandait alors ses armées en personne sur les bords de l'Euphrate, et forçait Phraate de rendre les aigles romaines que les Parthes avaient arrachées à Crassus.

FIN DES NOTES DES GÉORGIQUES.

LES JARDINS.

CHANT PREMIER.

Le doux printemps revient, et ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphyrs, et les fleurs, et ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire,
Sur son char foudroyant qu'il place la Victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains:
Flore a souri; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art embellit les ombrages,
L'eau, les fleurs, les gazons, et les rochers sauvages;
Des sites, des aspects sait choisir la beauté,
Donne aux scènes la vie et la variété;
Enfin l'adroit ciseau, la noble architecture,
Des chefs-d'œuvre de l'art vont parer la nature.
Toi donc qui, mariant la grâce à la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O muse! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse;
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux,
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avait tenté Virgile[1].
N'empruntons point ici d'ornement étranger;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;

Et comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.
L'art innocent et doux que célèbrent mes vers
Remonte aux premiers jours de l'antique univers.
Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il soigna la parure;
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses lois
Des arbres favoris et des fleurs de son choix.
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique[2]
Décorait un verger. D'un art plus magnifique[3]
Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers[4],
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Allaient calmer leur foudre et reposer leur gloire.
La sagesse autrefois habitait les jardins,
Et d'un air plus riant instruisait les humains.
Et quand les dieux offraient un Élysée aux sages,
Étaient-ce des palais? c'étaient de verts bocages;
C'étaient des prés fleuris, séjour des doux loisirs,
Où d'une longue paix ils goûtaient les plaisirs.
Ouvrons donc, il est temps, ma carrière nouvelle,
Philippe m'encourage et mon sujet m'appelle[5],
Pour embellir les champs, simples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais;
Ce noble emploi demande un artiste qui pense,
Prodigue de génie et non pas de dépense.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre,
Les heures, les saisons variant tour à tour
Le cercle de l'année et le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des riants coteaux les vertes draperies,

Les arbres, les rochers, et les eaux et les fleurs,
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs :
La nature est à vous ; et votre main féconde
Dispose, pour créer, des éléments du monde.
Mais avant de planter, avant que du terrain
Votre bêche imprudente ait entamé le sein ,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Observez, connaissez, imitez la nature.
N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés ,
Rencontré tout à coup ces aspects enchantés
Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce et longue rêverie ?
Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappants,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.
Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore :
Dans ces tableaux choisis vous choisirez encore.
Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre[6],
Chanteloup , fier encor de l'exil de son maître ,
Nous plairont tout à tour. Tel que ce frais bouton[7]
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil[8].
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil[9],
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare !
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste et jeune déité[10],
Trianon joint la grâce avec la majesté.
Pour elle il s'embellit et s'embellit par elle.
Et toi, d'un prince aimable ô l'asile fidèle[11],
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
Lieu charmant ! offre-lui tout ce que je lui doi,

Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poëte,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi, du sein de l'herbe,
La violette croît auprès du lis superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah ! si ma faible voix pouvait chanter comme eux,
Je peindrais tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts et l'amitié qu'il y mène à sa suite.
Beau lieu, fais son bonheur ! et moi, si quelque jour,
Grâce à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je lui promets l'hommage ;
Pour elle je cultive et j'enlace en festons
Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons ;
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.
  Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,
Le Germain offre encor des modèles nouveaux.
Qui ne connaît Rhinsberg, qu'un lac immense arrose,
Où se plaisent les arts, où la valeur repose ;
Potsdam, de la victoire héroïque séjour,
Potsdam qui, pacifique et guerrier tour à tour,
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde ;
Bellevue, où sans bruit roule aujourd'hui son onde
Ce fleuve dont l'orgueil aimait à marier
A ses tresses de jonc des festons de laurier ;
Gosow, fier de ses plans, Cassel, de ses cascades ;
Et du charmant Vorlitz les fraîches promenades ?
L'eau, la terre, les monts, les vallons et les bois,
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.
  Dans les champs des Césars, la maîtresse du monde
Offre sous mille aspects sa ruine féconde :

Partout entremêlés d'arbres pyramidaux,
Marbres, bronzes, palais, urnes, temples, tombeaux,
Parlent de Rome antique; et la vue abusée
Croit, au lieu d'un jardin, parcourir un musée.
L'Ibère avec orgueil dans leur luxe royal
Vante son Aranjuez, son vieil Escurial;
Toi surtout, Ildephonse, et tes fraîches délices.
Là ne sont point ces eaux dont les sources factices,
Se fermant tout à coup, par leur morne repos
Attristent le bocage et trompent les échos :
Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes,
D'intarissables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets;
Lieu superbe, où Philippe, avec magnificence,
Défiait son aïeul, et retraçait la France.
Le Batave à son tour, par un art courageux,
Sut changer en jardins son sol marécageux :
Mais dans le choix des fleurs une recherche vaine,
Des bocages couvrant une insipide plaine,
Sont leur seule parure; et notre œil attristé
Y regrette des monts la sauvage âpreté :
Mais ses riches canaux et leur rive féconde;
De ses moulins dans l'air, de ses barques sur l'onde,
Des troupeaux dans ses prés les mobiles lointains,
Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.
Des arbres résineux la robuste verdure,
Les mousses, les lichens qui bravent la froidure,
Du Russe, presque seuls, parent le long hiver;
Mais l'art subjugue tout : le feu, vainqueur de l'air,
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.
Par ses hardis travaux, tel le plus grand des czars
Sut chez un peuple inculte acclimater les arts.

Heureux si des méchants l'absurde frénésie
Ne vient pas en poison changer leur ambroisie
Et si de Pierre un jour quelque heureux successeur,
Sans craindre leur danger, sait goûter leur douceur !
Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,
Des contrastes frappants, et quelquefois grotesques,
Ses temples, ses palais, richement colorés,
Leurs murs de porcelaine, et leurs globes dorés.
Vous dirai-je quel luxe, aux rives ottomanes,
Charme dans leurs jardins les beautés musulmanes ?
Là les arts enchanteurs prodiguent les berceaux,
Le marbre des bassins, le murmure des eaux,
Les kiosks élégants, les fleurs toujours écloses ;
L'empire d'Orient est l'empire des roses.
Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Tel brille ce superbe et riche paysage
Qui fut de Radzivil l'ingénieux ouvrage :

. . . .

. . . .

Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance, et je découvre un débris plus sacré.
Venez ici, vous tous dont l'âme recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie ;
Voyez ce mausolée, où le bouleau pliant,
Lugubre imitateur du saule d'Orient,
Avec ses longs rameaux, et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendants, vient pleurer sur la tombe.

. . . .

. . . .

Enfin, je viens à toi, florissante Albion,
Au bel art des jardins instruite par Bâcon ;
De Pope, de Milton, les chants le secondèrent ;
A leur voix, des vieux parcs les terrasses tombèrent,

Le niveau fut brisé, tout fut libre ; et tes mains
Ont, comme tes cités, affranchi tes jardins.
Un goût plus pur orna, dessina tes bocages.
Eh ! qui pourrait compter les parcs, les paysages,
Les sites enchanteurs qu'arrose dans son cours
Ce fleuve impérieux qui, dans ses longs détours,
Parmi des prés fleuris, des campagnes fécondes,
Marche vers l'Océan, en souverain des ondes,
Plus riche que l'Hermus, plus vaste que le Rhin,
Et dont l'urne orgueilleuse est l'urne du destin ?

. . . .

. . . .

J'ai dit les lieux charmants que l'art peut imiter ;
Mais il est des écueils que l'art doit éviter.
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au sol les beautés qu'il refuse.
Avant tout, connaissez votre site ; et du lieu
Adorez le génie et consultez le dieu.
Ses lois impunément ne sont pas offensées.
Cependant, moins hardi qu'étrange en ses pensées,
Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût
Change, mêle, déplace, et dénature tout ;
Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un site d'Italie.
Ce que votre terrain adopte avec plaisir,
Sachez le reconnaître, osez vous en saisir.
C'est mieux que la nature, et cependant c'est elle ;
C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.
Ainsi savaient choisir les Berghems, les Poussins.
Voyez, étudiez leurs chefs-d'œuvre divins :
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnaissant le rende à la nature.
Maintenant des terrains examinons le choix,
Et quels lieux se plairont à recevoir vos lois.

Il fut un temps funeste où, tourmentant la terre,
Aux sites les plus beaux l'art déclarait la guerre;
Et comblant les vallons, et rasant les coteaux,
D'un sol heureux formait d'insipides plateaux.
Par un contraire abus, l'art, tyran de campagnes,
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
Évitez ces excès : vos soins infructueux
Vainement combattraient un terrain montueux;
Et dans un sol égal un humble monticule
Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.
Désirez-vous un lieu propice à vos travaux,
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux,
J'aimerais ces hauteurs où, sans orgueil, domine
Sur un riche vallon une belle colline.
Là le terrain est doux sans insipidité,
Élevé sans roideur, sec sans aridité.
Vous marchez, l'horizon vous obéit : la terre
S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre.
Vos sites, vos plaisirs, changent à chaque pas.
Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin symétrique
Confie au froid papier le plan géométrique :
Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,
Dessinez ces aspects, ces coteaux, ce lointain;
Devinez les moyens, pressentez les obstacles :
C'est des difficultés que naissent les miracles.
Le sol le plus ingrat connaîtra la beauté.
Est-il nu? que des bois parent sa nudité :
Couvert? portez la hache en ses forêts profondes :
Humide? en lacs pompeux, en rivières fécondes,
Changez cette onde impure; et, par d'heureux travaux,
Corrigez à la fois l'air, la terre et les eaux :
Aride, enfin? cherchez, sondez, fouillez encore;
L'eau, lente à se trahir, peut-être est près d'éclore.

Ainsi d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.
Il est des soins plus doux, un art plus enchanteur,
C'est peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
Avez-vous donc connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés et des êtres sensibles?
Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,
La muette éloquence et la secrète voix?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,
Du noble au gracieux, les passages sans nombre
M'intéressent toujours. Simple et grand, fort et doux,
Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts.
Là que le peintre vienne enrichir sa palette;
Que l'inspiration y trouble le poëte;
Que le sage du calme y goûte les douceurs;
L'heureux, ses souvenirs; le malheureux, ses pleurs.
Mais l'audace est commune, et le bon sens est rare.
Au lieu d'être piquant souvent on est bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différents
Ne forment qu'un chaos de traits incohérents.
Les contradictions ne sont pas des contrastes.
D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vastes.
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, absurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie,
Où l'art, invraisemblable à la fois et grossier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.
Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,
Variez les sujets, ou que leur aspect change:
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,
Qu'ils offrent tour à tour vingt spectacles divers:

Que de l'effet qui suit, l'adroite incertitude
Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude ;
Qu'enfin les ornements avec goût soient placés,
Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.
Surtout du mouvement : sans lui, sans sa magie,
L'esprit désoccupé retombe en léthargie ;
Sans lui, sur vos champs froids mon œil glisse au hasard.
Des grands peintres encor faut-il attester l'art ?
Voyez-les prodiguer, de leur pinceau fertile,
De mobiles objets sur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les pasteurs, et leurs jeux et leur danse :
Saisissez leur secret, plantez en abondance
Ces souples arbrisseaux, et ces arbres mouvants,
Dont la tête obéit à l'haleine des vents ;
Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,
Et défendez au fer d'outrager la nature.
Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux ;
Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage, augmentant leur souplesse,
Des ondulations leur donna la mollesse.
Mais les ciseaux cruels... Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois ! courez. Que dis-je ? c'en est fait :
L'acier a retranché leur cime verdoyante !
Je n'entends plus au loin sur leur tête ondoyante
Le rapide Aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner et mourir :
Froids, monotones, morts, du fer qui les mutile
Ils semblent avoir pris la roideur immobile.
Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,
A vos arbres laissez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objets la perspective abonde :
Faites courir, tomber et rejaillir cette onde.

Vous voyez ces vallons et ces coteaux déserts;
Des différents troupeaux dans les sites divers,
Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,
Je vois la chèvre pendre; ici de mille agneaux
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine,
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé!
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonnant il plonge, et, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes!
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.
  Ainsi de la nature épuisant le trésor,
Le terrain, les aspects, les eaux et les ombrages
Donnent le mouvement, la vie aux paysages.
  Voulez-vous mieux encor fixer l'œil enchanté,
Joignez au mouvement un air de liberté;
Et laissant des jardins la limite indécise,
Que l'artiste l'efface, ou du moins la déguise.
Où l'œil n'espère plus le charme disparaît.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret:
Bientôt il nous ennuie, et même nous irrite:
Au delà de ces murs, importune limite,
On imagine encor de plus aimables lieux;
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.

Quand, toujours guerroyant, vos gothiques ancêtres
Transformaient en champs clos leurs asiles champêtres,
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre sûrement, vivait emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil et qu'inventa la crainte?
A ces murs qui gênaient, attristaient les regards,
Le goût préférerait ces verdoyants remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille ou la rose inculte, ou la mûre sanglante.
Mais les jardins bornés m'importunent encor.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor
Vers un genre plus vaste et des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.
Les jardins appelaient les champs dans leur séjour;
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.
Du haut de ces coteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,
La Nature au Génie a dit: « Écoute-moi:
Tu vois tous ces trésors; ces trésors sont à toi.
Dans leur pompe sauvage et leur brute richesse,
Mes travaux imparfaits implorent ton adresse. »
Elle dit. Il s'élance; il va de tous côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés;
Des vallons aux coteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie;
Il sait, au gré des yeux, réunir, détacher,
Éclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.
Il ne compose pas; il corrige, il épure,
Il achève les traits qu'ébaucha la nature.
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur;
La forêt égayée adoucit son horreur;
Un ruisseau s'égarait, il dirige sa course;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source;

Il veut, et des sentiers courent de toutes parts
Chercher, saisir, lier, tous ces membres épars
Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
Forment de cent détails un magnifique ensemble.
Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art;
Rentrez dans nos vieux parcs, et voyez d'un regard
Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,
Vous allez embellir un paysage immense.
Tombez devant cet art, fausse magnificence;
Et qu'un jour transformée en un nouvel Éden,
La France à nos regards offre un vaste jardin.
De mes leçons encor je voudrais vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, et l'art de les surprendre.
Mais, avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès longtemps ambitieux rivaux,
Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connaissaient pas,
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des lois, aux ondes des entraves,
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves;
Son air est moins riant et plus majestueux.
L'autre de la nature amant respectueux,
L'orne sans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmants, sa noble négligence,
Sa marche irrégulière, et fait naître avec art
Des beautés du désordre et même du hasard.
Chacun d'eux a ses droits, n'excluons l'un ni l'autre;
Je ne décide point entre Kent et Le Nôtre[12].
L'un, content d'un verger, d'un bocage, d'un bois,
Dessine pour le sage, et l'autre pour les rois.

Les rois sont condamnés à la magnificence :
On attend autour d'eux l'effort de la puissance ;
On y veut admirer, enivrer ses regards
Des prodiges du luxe et du faste des arts.
L'art peut donc subjuguer la nature rebelle ;
Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ses droits ; c'est un usurpateur
Qui doit obtenir grâce à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Insipides réduits, dont l'insipide maître
Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés ;
Ses petits salons verts, bien tondus, bien soignés ;
Son plan bien symétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère ;
Ses sentiers, ennuyés d'obéir au cordeau,
Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,
Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.
Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin ;
Je préfère un champ brut à son triste jardin.
  Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marli,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide ;
Là tout est enchanté, c'est le palais d'Armide ;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos ;
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois ;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture,

Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
Là s'épancher en nappe, ici monter en gerbes,
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains, en ont peuplé les ombres;
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu;
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu:
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.
   Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.
J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées
Roulent pompeusement, avec soin cadencées:
Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur
Pour chercher un ami qui me parle du cœur [13].
Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue
Des ornements de l'art l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle;
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton [14], quand ses puissantes mains
Préparent un asile au premier des humains:
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours des ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornements
L'enfance de la terre et son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,

Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue;
Ou, tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcôve, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?
C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Ève à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre en tressaillant ressentit leurs plaisirs;
Zéphire aux antres verts redisait leurs soupirs;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivrait loin des tourments où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!
Ah! si la paix des champs, si leurs heureux loisirs
N'étaient pas le plus pur, le plus doux des plaisirs,
D'où viendrait sur nos cœurs leur secrète puissance?
Tout regrette ou chérit leur paisible innocence.

Le sage à son jardin destine ses vieux ans;
Un grand fuit son palais pour sa maison des champs;
Le poëte recherche un bosquet solitaire;
A son triste bureau le marchand sédentaire,
Lassé de ses calculs, lassé de son comptoir,
D'avance se promet un champêtre manoir,
Rêve ses boulingrins, ses arbres, son bocage,
Et d'un verger futur se peint déjà l'image.
Que dis-je? au doux repos invitant de grands cœurs,
Un jardin quelquefois fut le prix des vainqueurs.
Là le terrible Mars, sans glaive, sans tonnerre,
Las de l'ensanglanter, fertilise la terre;
Au lieu de ses soldats, il compte ses troupeaux;
Au chêne du bocage il suspend ses drapeaux:
Sur ses foudres éteints je vois s'asseoir Pomone;
Palès ceint en riant les lauriers de Bellone,
Et l'airain, désormais fatal aux daims légers,
A rendu les échos aux chansons des bergers.
Tel est Bleinheim, Bleinheim la gloire de ses maîtres[15],
Plein des pompes de Mars et des pompes champêtres;
En vain ce nom fameux atteste nos revers:
Monument d'un grand homme, il a droit à mes vers.
Si des arts créateurs j'y cherche les prodiges,
Partout l'œil est charmé de leurs brillants prestiges,
Et l'on doute, à l'aspect de ces nobles travaux,
Qui doit frapper le plus, du peuple ou du héros.
Si j'y viens des vieux temps retrouver la mémoire,
Je songe, ô Rosamonde! à ta touchante histoire[16];
De Rose, mieux que toi, qui mérita le nom?
En vain de la beauté le ciel t'avait fait don;
Tendre et fragile fleur, flétrie en ton jeune âge,
Tu ne vécus qu'un jour, ce fut un jour d'orage.
Dans ce nouveau dédale, où te cacha Merlin,
Ta rivale en fureur pénètre, un fil en main;

Et, livrant Rosamonde à sa rage inhumaine,
Ce qui servit l'amour fait triompher la haine.
Ah ! malheureux objet et de haine et d'amour,
Tu n'es plus ; mais ton ombre habite ce séjour :
Chacun vient t'y chercher de tous les coins du monde ;
Chacun grossit de pleurs le puits de Rosamonde ;
Ton nom remplit encor ce bosquet enchanté ;
Et, pour comble de gloire, Addison t'a chanté.
Mais ces tendres amours et ce récit antique,
Qu'ont-ils de comparable au vœu patriotique
Qui, gravé sur l'airain par un don glorieux,
Acquitta de Malbrough les faits victorieux ?

. . . .

Adieu, Bleinheim : Chambord à son tour me rappelle,
Chambord qu'obtint, pour prix de sa palme immortelle,
Ce Saxon, ce héros adopté par mon roi,
Par qui Bleinheim peut-être envia Fontenoi.
Là ne s'élèvent point des tours si magnifiques,
D'aussi riches palais, d'aussi vastes portiques :
Mais sa gloire l'y suit ; mais à de feints combats
Lui-même, en se jouant, conduit ses vieux soldats.
Tels, au bord du Léthé, les héros du vieil âge
De la guerre, dit-on, aiment toujours l'image ;
Et dans ces lieux de paix trouvant les champs de Mars,
Dardent encor la lance et font voler des chars.

CHANT II.

Oh ! si j'avais ce luth dont le charme autrefois
Entraînait sur l'Hémus les rochers et les bois,
Je le ferais parler ; et sur les paysages
Les arbres tout à coup déploieraient leurs ombrages ;
Le chêne, le tilleul, le cèdre et l'oranger,
En cadence viendraient dans mes champs se ranger.
Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles :
La lyre est sans pouvoir, les rochers sans oreilles,
L'arbre reste immobile aux sons les plus flatteurs,
Et l'art et le travail sont les seuls enchanteurs.
  Apprenez donc de l'art quel soin et quelle adresse
Prête aux arbres divers la grâce ou la richesse.
  Par ses fruits, par ses fleurs, par son beau vêtement,
L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement :
Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes !
Là s'étendent ses bras, pompeusement informes ;
Sa tige ailleurs s'élance avec légèreté ;
Ici j'aime sa grâce, et là sa majesté ;
Il tremble au moindre souffle, ou contre la tempête
Roidit son tronc noueux et sa robuste tête ;
Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux,
/ Véritable Protée entre les végétaux,
Il change incessamment, pour orner la nature,
Sa taille, sa couleur, ses fruits et sa verdure.
  Ces effets variés sont les trésors de l'art,
Que le goût lui défend d'employer au hasard.
  Des divers plants encor la forme et l'étendue
Sous des aspects divers viennent charmer la vue.
Tantôt un bois profond, sauvage, ténébreux,
Épanche une ombre immense ; et tantôt, moins nombreux,

Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage.
Plus loin, distribués dans un frais paysage,
Des groupes élégants frappent l'œil enchanté;
Ailleurs, se confiant à sa propre beauté,
Un arbre seul se montre, et seul orne la terre.
Tels, si la paix des champs peut rappeler la guerre,
Une nombreuse armée étale à nos regards
Des bataillons épais, des pelotons épars;
Et là, fier de sa force et de sa renommée,
Un héros seul avance, et vaut seul un armée.
Tous ces plants différents suivent diverses lois.
  Dans les jardins de l'art notre luxe autrefois
Des arbres isolés dédaignait la parure :
Ils plaisent aujourd'hui dans ceux de la nature.
Par un caprice heureux, par de savants hasards,
Leurs plants désordonnés charmeront nos regards.
Qu'ils diffèrent d'aspect, de forme, de distance;
Que toujours la grandeur, ou du moins l'élégance,
Distingue chaque tige, ou que l'arbre honteux
Se cache dans la foule et disparaisse aux yeux.
Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un vieil érable,
Patriarche des bois, lève un front vénérable,
Que toute sa tribu, se rangeant alentour,
S'écarte avec respect, et compose sa cour;
Ainsi l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.
  Avec bien plus de choix et plus de goût encore
Les groupes offriront mille tableaux heureux.
D'arbres plus ou moins forts, et plus ou moins nombreux,
Formez leur masse épaisse ou leurs touffes légères :
De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.
C'est par eux que l'on peut varier ses dessins,
Rapprocher et tantôt repousser les lointains,
Réunir, séparer, et sur les paysages
Étendre ou replier le rideau des ombrages.

Vos groupes sont formés : il est temps que ma voix
A connaître un peu d'art accoutume les bois.
Bois augustes, salut ! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le barde et ses affreux cantiques ;
Un délire plus doux habite vos déserts ;
Et vos antres encor nous instruisent en vers.
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses !
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner ;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.
Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre,
Ici des troncs pressés rembruniront leur ombre ;
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,
Formez un doux combat de la nuit et du jour ;
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières,
Et, flottant l'un vers l'autre et n'osant se toucher,
Paraîtront à la fois se fuir et se chercher.
Ainsi, le bois par vous perd sa rudesse austère ;
Mais n'en détruisez pas le grave caractère :
De détails trop fréquents, d'objets minutieux,
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux ;
Qu'il soit un, simple et grand, et que votre art lui laisse,
Avec toute sa pompe, un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés ; je veux des noirs torrents
Dans les creux des ravins suivre les flots errants.
Du temps, des eaux, de l'air, n'effacez point la trace ;
De ces rochers pendants respectez la menace ;
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle et sauvage beauté.
Mais tel est des humains l'instinct involontaire ;
Le désert les effraye. En ce bois solitaire
Placez donc, s'il se peut, pour consoler le cœur,
L'asile du travail ou celui du malheur.

Il est des temps affreux, où des champs de leurs pères[1]
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères :
Ah! plaignez leur destin, mais félicitez-vous;
De vos riches tableaux le tableau le plus doux,
A ces infortunés vous le devrez peut-être!
Que dans l'immensité de votre enclos champêtre
Un coin leur soit gardé; donnez à leurs débris,
Au fond de vos forêts, de tranquilles abris;
A vos palais pompeux opposez leurs cabanes :
Peuplés par eux, vos bois ne seront plus profanes,
Et leur touchant aspect consacrera ces lieux.
Mais surtout si l'exil de leur cloître pieux[2]
A banni ces reclus qui sous des lois austères
Dérobent aux humains leurs tourments volontaires,
Ces enfants de Bruno, ces enfants de Rancé,
Qui tous, morts au présent, expiant le passé,
Entre le repentir et la douce espérance,
Vers un monde à venir prennent leur vol immense,
Accueillez leur malheur, et que sous d'humbles toits,
Paisible colonie, ils habitent vos bois.
A peine on aura su le sort qui les exile,
Vos soins hospitaliers, et leur modeste asile,
Des hameaux d'alentour femmes, enfants, vieillards,
Vers ces hôtes sacrés courront de toutes parts :
La richesse y viendra visiter l'indigence;
L'orgueil, l'humilité; le plaisir, la souffrance :
Vous-même, abandonnant pour leurs âpres forêts
Et vos salons dorés et vos ombrages frais,
Viendrez au milieu d'eux dans une paix profonde
Désenchanter vos cœurs des voluptés du monde,
Loin de ce monde, où règne un air contagieux,
Vous aimerez ce bois sombre et religieux,
Ses pâles habitants, leur rigide abstinence,
Leur saint recueillement, leur éternel silence,

Et, la bêche à la main, la pénitence en deuil,
Anticipant la mort, et creusant son cercueil.
La terre sentira leur présence féconde :
Pour vous, pour vos moissons, vers le maître du monde
Ils lèveront leurs mains ; vous devrez à leurs vœux
Et les biens d'ici bas et les trésors des cieux ;
Et lorsqu'à la lueur des lampes sépulcrales,
De silences profonds, coupés par intervalles,
Du sein de la forêt leurs nocturnes concerts
En sons lents et plaintifs monteront dans les airs,
Peut-être à ces accents vous trouverez des charmes ;
Vous envierez leurs pleurs, vous y joindrez vos larmes ;
Et le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel,
Vos vœux iront ensemble aux pieds de l'Éternel.
Ainsi votre forêt prend un aspect moins rude ;
Vous charmez son effroi, peuplez sa solitude,
Animez son silence, et goûtez à la fois
Les charmes d'un bienfait et le charme des bois ;
Mais sans nuire à sa pompe égayez sa tristesse.
  Le bocage, moins fier, avec plus de mollesse
Déploie à nos regards des tableaux plus riants,
Veut un site agréable et des contours liants,
Fuit, revient, et s'égare en routes sinueuses,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses,
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Épicure dicter les leçons du plaisir.
  Mais c'est peu qu'en leur sein les bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage ;
Dans l'art d'orner les champs, comme dans nos écrits,
A la variété le goût donne le prix :
. . . .
. . . .
. . . .
Riche variété, délices de la vue,

Accours; viens rompre enfin l'insipide niveau,
Brise la triste équerre et l'ennuyeux cordeau.
Par un mélange heureux de golfes, de saillies,
Les lisières des bois veulent être embellies.
L'œil, qui des plans tracés par l'uniformité
Se fatigue et s'élance à leur extrémité,
Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,
De ces bords ondoyants la forme inattendue;
Il s'égare, il se joue en ces replis nombreux;
Tour à tour il s'enfonce, il ressort avec eux;
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose
De distance en distance avec plaisir repose :
Le bois s'en agrandit, et, dans ses longs retours,
Varie à chaque pas son charme et ses détours.
Dessinez donc sa forme, et d'abord qu'on choisisse
Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice :
Mais ne vous hâtez point; condamnez à regret.
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt,
Ah! songez que du temps ils sont le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,
Que de leur frais abris vous goûtiez la douceur.
  Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords, les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent : de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie et les discrets amours.
Ah! par ces bois sacrés dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
Par ces dômes touffus qui couvraient vos aïeux,
Profanes! respectez ces troncs religieux;
Et quand l'âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste!
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissants,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,

Tomberont sous le fer, et de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière!
O Versaille! ô regret! ô bosquets ravissants,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de Le Nôtre, et des ans!
La hache est à vos pieds, et votre heure est venue.
Ces arbres, dont l'orgueil s'élançait dans la nue,
Frappés dans leur racine, et balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent; et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissaient en voûtes :
Ils sont détruits ces bois dont le front glorieux
Ombrageait de Louis le front victorieux,
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multipliaient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
A son amant, surpris et charmé de l'entendre,
La Vallière apprenait le secret de son cœur,
Et sans se croire aimée avouait son vainqueur?
Tout périt, tout succombe : au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiseaux, fiers d'habiter ces bois,
Qui chantaient leurs amours dans l'asile des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verts portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage, et, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux; et vous, arbres mourants,
Consolez-vous! témoins de la faiblesse humaine,
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne :

Vous comptez cent printemps, hélas ! et nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.

. . . .

. . . .

Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge ;
Mais plus heureux celui qui créa son bocage,
Ces arbres, dont le temps prépare la beauté ;
Il dit comme Cyrus : « C'est moi qui les plantai. »
De leur premier printemps il goûte les délices,
De leur premier bouton il bénit les prémices.

. . . .

. . . .

Suspendez vos travaux impatients d'éclore ;
Méditez-les longtemps, méditez-les encore :
Tel qu'un peintre, arrêtant ses indiscrets pinceaux,
D'avance en sa pensée ébauche ses tableaux,
Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.
Des sites, des aspects, connaissez la puissance,
Et le charme des bois aux coteaux suspendus,
Et la pompe des bois dans la plaine étendus.
Ainsi que les couleurs et les formes amies
Connaissez les couleurs, les formes ennemies.
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés
Repousserait le saule aux longs rameaux baissés ;
Le vert du peuplier combat celui du chêne ;
Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine,
Et, de leur union médiateur heureux,
Un arbre mitoyen les concilie entre eux.
Ainsi, par une teinte avec art assortie,
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.
Tu connus ce secret, ô toi dont le coteau[3],
Dont la verte *Colline* offre un si doux tableau ;
Qui, des bois par degrés nuançant la verdure,
Surpassas le Lorrin, et vainquis la nature.

Toi qui, de ce bel art nous enseignant les lois,
As donné le précepte et l'exemple à la fois :
Ah! puisses-tu longtemps jouir de tes ouvrages,
Et garder dans ton cœur la paix de tes ombrages!
Je ne sais quel instinct me dit que quelque jour,
Entraîné malgré toi de tes champs à la cour,
Tes mains cultiveront une plante plus chère.
Puisse être cet enfant l'image de son père!
Et que jamais n'arrive à cette tendre fleur
Le souffle de la haine et le vent du malheur!
Achève cependant d'embellir tes bocages.
Et vous qu'il instruisit dans l'art des paysages,
Observez comme lui tous ces différents verts,
Plus sombres ou plus gais, plus foncés ou plus clairs.
Remarquez-les surtout, lorsque le pâle automne,
Près de la voir flétrie, embellit sa couronne;
Que de variété! que de pompe et d'éclat!
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun. Bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons :
De moment en moment la feuille sur la terre
En tombant interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits :
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature;
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie :
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie;
Viens, non le front chargé des nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,

Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :
Viens le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.
Ainsi je nourrissais mes tristes rêveries,
Quand de mille arbrisseaux les familles fleuries
Tout à coup m'ont offert leur plant voluptueux.
Adieu, vastes forêts, cèdres majestueux,
Adieu, pompeux ormeaux, et vous, chênes augustes.
Moins fiers, plus élégants, ces modestes arbustes
M'appellent à leur tour. Venez, peuple enchanteur !
Vous êtes la nuance entre l'arbre et la fleur ;
De vos traits délicats venez orner la scène.
Oh ! que si, moins pressé du sujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne hâtais mes pas,
Que j'aurais de plaisir à diriger vos bras !
Je vous reproduirais sous cent formes fécondes ;
Ma main sous vos berceaux ferait rouler les ondes ;
En dômes, en lambris j'unirais vos rameaux ;
Mollement enlacés autour de ces ormeaux,
Vos bras serpenteraient sur leur robuste écorce,
Emblème de la grâce unie avec la force :
Je fondrais vos couleurs, et du blanc le plus pur,
Du plus tendre incarnat jusqu'au plus sombre azur,
De l'œil rassasié variant les délices,
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,
A l'envi s'uniraient dans mes brillants travaux,
Et Van-Huysum lui-même envierait mes tableaux.
Pour vous à qui le ciel prodigua leur richesse,
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse ;
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs ;
Que chacun apportant ses parfums, ses couleurs,
Reparaisse à son tour, et qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.

Ainsi votre jardin varie avec le temps :
Tout mois a ses bosquets, tout bosquet son printemps ;
Printemps bientôt flétri ! Toutefois votre adresse
Peut consoler encor de sa courte richesse.
Que par des soins prudents tous ces arbres plantés,
Quand ils seront sans fleurs, ne soient pas sans beautés.
Ainsi l'adroite Églé, prolongeant son empire,
Au déclin des beaux ans sait encor nous séduire.
Le ciel même, malgré l'inclémence de l'air,
N'a pas de tous ses dons déshérité l'hiver.
Alors, des vents jaloux défiant les outrages,
Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.
Voyez l'if et le lierre, et le pin résineux,
Le houx luisant, armé de ses dards épineux,
Et du laurier divin l'immortelle verdure,
Dédommager la terre et venger la nature ;
Voyez leurs fruits de pourpre, et leurs glands de corail,
Au vert de leurs rameaux mêler un vif émail :
Au milieu des champs nus leur parure m'enchante,
Et plus inespérée, en paraît plus touchante.
De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour ;
Là vous venez saisir les rayons d'un beau jour ;
Là l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,
Vole, et s'égaye encor sous la verte feuillée,
Et, trompé par les lieux, ne connaît plus les temps,
Croit revoir les beaux jours, et chante le printemps.
Toutefois de vos plants quels que soient les prodiges,
L'habitude souvent en détruit les prestiges,
Et le triste dégoût les voit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme secret
Vous rende leur beauté toujours plus attachante ?
Oh ! combien des Lapons l'usage heureux m'enchante !
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux !
Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,

De ces champs ennemis redoutent la froidure ;
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à peine y perce les frimas :
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats,
Par des charmes plus doux, à leurs regards sait plaire ;
Planté pour un ami, pour un fils, pour un père,
Pour un hôte qui part emportant leurs regrets,
Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais.
Vous, dont un ciel plus pur éclaire la patrie,
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie :
Elle animera tout ; vos arbres, vos bosquets
Dès lors ne seront plus ni déserts ni muets ;
Ils seront habités de souvenirs sans nombre,
Et vos amis absents embelliront leur ombre.
  Qui vous empêche encor, quand les bontés des dieux
D'un enfant desiré comblent enfin vos vœux,
De consacrer ce jour par les tiges naissantes
D'un bocage, d'un bois ?... Mais tandis que tu chantes,
Muse, quels cris dans l'air s'élancent à la fois !
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois !
Il est né ! Dans nos murs, dans nos champs, sur les ondes,
Nos foudres triomphants l'annoncent aux deux mondes.
Pour parer son berceau, c'est trop peu que des fleurs ;
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.
Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire ;
Qu'il entende en naissant l'hymne de la victoire :
C'est la fête qu'on doit au pur sang des Bourbons.
. . . .
. . . .
. . . .
Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire,
Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?
Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.

Voyez comme en secret la nature fermente,
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.
Et vous ne l'aidez pas ! Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la séve ; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux :
Dans vos champs, enrichis par des hymens nouveaux,
Des sucs vierges encore essayez le mélange ;
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes et de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs !
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses.
D'un triple diadème ainsi brillent les roses ;
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez : Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.
Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes ;
Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, et vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers :
C'est ainsi qu'il fallait s'asservir l'univers.
Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie,
L'airain, le marbre et l'or frappaient Rome éblouie ;
Le sage dans la foule aimait à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères,
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères
Aller chercher la vigne, et vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus ?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées
Rapportaient, en chantant, ces précieux trophées :

Du pampre triomphal ils couronnaient leurs fronts ;
Le pampre sur leurs dards s'élançait en festons.
Tel revint sur son char le dieu vainqueur du Gange :
Les vallons, les coteaux célébraient la vendange ;
Et partout où coula le nectar enchanté
Coururent le plaisir, l'audace et la gaîté.
  Enfants de ces Gaulois, imitons nos ancêtres ;
Disputons, enlevons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignons, l'éloquent Malesherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes,
Nourrissons inconnus de vingt climats divers,
De la cime des monts, de la rive des mers.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie :
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel; et l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnaissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.
  Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri[4].
Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence[5],
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,
Regrettait dans son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, et ses plaisirs faciles.
Ébloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écriait : « Rendez-moi mes forêts. »
Un jour dans ces jardins où Louis, à grands frais,
Des quatre points du monde en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,

L'Indien parcourait leurs tribus réunies,
Quand tout à coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux : soudain avec des cris perçants
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçaient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encor, et son âme attendrie
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.
  Quels que soient vos bosquets, vos bois et vos vergers,
Enfants de votre sol ou des champs étrangers,
L'art brillant des jardins, s'il veut longtemps nous plaire,
Exige encor de vous un soin plus nécessaire.
Quelquefois en plantant des artistes sans art
Entre eux et la campagne élèvent un rempart;
Leurs arbres sont un voile et non une parure :
Vous, sachez avec goût disposer leur verdure;
Que vos arbres divers, adroitement plantés,
Des plus vastes lointains vous livrent les beautés;
Par elles de vos parcs augmentez l'étendue,
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.
Eh ! qui peut dédaigner ces aspects abondants
En tableaux variés, en heureux accidents!
Par eux l'œil est charmé, la campagne est vivante.
  Là d'un chemin public c'est la scène mouvante;
C'est le bœuf matinal que suit le soc tranchant,
C'est le fier cavalier qui, distrait en marchant,
Du coursier dont sa main abandonnait l'allure
A l'aspect d'un passant relève l'encolure;

C'est le piéton modeste, un bâton à la main,
A qui la rêverie abrège le chemin;
C'est le pas grave et lent de la riche fermière;
C'est le pas leste et vif de la jeune laitière,
Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
Son vase en équilibre, et chemine en chantant;
C'est le lourd chariot, dont la marche bruyante
Fait crier le pavé sous sa charge pesante;
Le char léger du fat, qui vole en un instant
De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.
  Regardez ce moulin, où tombent en cascades
Sur l'arbre de Cérès les ondes de naïades;
Tandis qu'au gré d'Éole, un autre avec fracas
Tourne en cercle sans fin ses gigantesques bras.
  Plus loin, c'est un vieux bourg que des bois environnent.
Là de leurs longs créneaux les cités se couronnent,
Et le clocher, où plane un coq audacieux,
Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.
  Plus heureux, si de loin commande au paysage
Quelque temple fameux, monument du vieil âge,
Dont les royales tours se prolongent dans l'air;
Royaumont, Saint-Denis, ou le vieux Westminster,
Où dorment confondus le guerrier, le poëte,
Les grands hommes d'État, et Chatham à leur tête;
L'éloquent Westminster, où tout parle à l'orgueil
De grandeur, de néant, et de gloire, et de deuil.
  Oublierai-je ce fleuve, et ses bords, et ses îles?
Et si la vaste mer entoure vos asiles,
Quel tableau peut valoir son courroux, son repos,
Et ces vaisseaux lointains qui volent sur les flots?
  O Nice! heureux séjour, montagnes renommées,
De lavande, de thym, de citron parfumées;
Que de fois sous tes plants d'oliviers toujours verts,
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,

J'égarai mes regards sur ce théâtre immense!
Combien je jouissais! soit que l'onde en silence,
Mollement balancée, et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords;
Soit que son vaste sein se gonflât de colère;
J'aimais à voir le flot, d'abord ride légère,
De loin blanchir, s'enfler, s'allonger et marcher,
Bondir tout écumant de rocher en rocher;
Tantôt se déployer comme un serpent flexible,
Tantôt, tel qu'un tonnerre, avec un bruit horrible,
Précipiter sa masse, et de ses tourbillons
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons.
Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente,
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivraient mon esprit, mon oreille, mes yeux,
Et le soir me trouvait immobile en ces lieux.
  Donc, si ce grand spectacle entoure vos domaines,
Montrez, mais variez ces magnifiques scènes :
Ici que la mer brille à travers les rameaux;
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux,
Comme au bout d'un long tube, une voûte la montre;
Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,
La perd encor; enfin la vue en liberté
Tout à coup la découvre en son immensité.
  Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare;
Mais, il faut l'avouer, c'est d'une main avare
Que les hommes, les arts, la nature et le temps,
Sèment autour de nous de riches accidents.
  O plaines de la Grèce! ô champs de l'Ausonie!
Lieux toujours inspirants, toujours chers au génie;
Que de fois, arrêté dans un bel horizon,
Le peintre voit, s'enflamme, et saisit son crayon;
Dessine ces lointains, et ces mers, et ces îles,
Ces ports, ces monts brûlants et devenus fertiles;

Des laves de ces monts encor tout menaçants,
Sur des palais détruits d'autres palais naissants,
Et, dans ce long tourment de la terre et de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde!
  Hélas! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai! de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.
  Vous, au lieu des beautés qu'étalent ces rivages,
N'avez-vous au dehors que de froids paysages,
Formez-vous au dedans un asile enchanteur:
Tel le sage dans lui sait trouver son bonheur.
A vos scènes donnez l'air piquant du mystère;
Que votre art les promette, et que l'œil les espère[6].
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.
  D'un vain luxe non plus n'allez pas m'éblouir.
L'utile a sa beauté; gardez-vous de l'exclure.
La richesse du luxe appauvrit la nature:
Ses plants infructueux un moment flattent l'œil;
Mais Vertumne et Palès, exilés par l'orgueil,
Maudissent ces bosquets et ces fleurs inutiles,
De leur fécond domaine usurpateurs stériles;
Bientôt le soc vengeur y revient sur leurs pas,
Et Cérès en triomphe a repris ses États.
  Plantez donc pour cueillir. Que la grappe pendante,
La pêche veloutée et la poire fondante,
Tapissant de vos murs l'insipide blancheur,
D'un suc délicieux vous offrent la fraîcheur;
Que sur l'oignon du Nil et sur la verte oseille
En globes de rubis descende la groseille;
Que l'arbre offre à vos mains la pomme au teint vermeil,
Et l'abricot doré par les feux du soleil.

A côté de vos fleurs, aimez à voir éclore,
Et le chou panaché que la pourpre colore,
Et les navets sucrés que Freneuse a nourris,
Pour qui mon dur censeur m'accusa de mépris.
Ma muse aux dieux des champs ne fit point cette injure :
Hôte aimable des bois, ami de la nature,
L'art des vers orne tout, et ne dédaigne rien ;
Tout plaît mis à sa place : aussi gardez-vous bien
D'imiter le faux goût qui mêle en son ouvrage
L'inculte, l'élégant, le peigné, le sauvage ;
Que tout soit près de vous, fraîcheur, grâces, attraits ;
Et qu'ailleurs, au hasard désordonnant ses traits,
La nature reprenne une marche plus fière.
  Enfin, pour vous donner un conseil moins vulgaire,
Toujours l'art de planter ne dicte pas des lois
Pour les vergers du sage et les jardins des rois.
  Il est des lieux publics où le peuple s'assemble,
Charmé de voir, d'errer et de jouir ensemble ;
Tant l'instinct social dans ses nobles désirs
Veut, comme ses travaux, partager ses plaisirs !
Là nos libres regards ne souffrent point d'obstacle.
Ils veulent embrasser tout ce riche spectacle ;
Ces panaches flottants, ces perles, ces rubis,
L'orgueil de la coiffure et l'éclat des habits ;
Ces voiles, ces tissus, ces étoffes brillantes,
Et leurs reflets changeants, et leurs pompes mouvantes.
Tels, si dans ces jardins où la fable autrefois
A caché des héros, des belles et des rois,
Dans la tige des lis, des œillets et des roses,
Les dieux mettaient un terme à leurs métamorphoses,
Tout à coup nous verrions, par un contraire effet,
S'animer, se mouvoir l'hyacinthe et l'œillet,
Le lis en blancs atours, la jonquille dorée,
Et la tulipe errante en robe bigarrée.

Tels nous plaisent ces lieux : aux champs élysiens
Tel Paris réunit ses nombreux citoyens ;
Au retour du printemps, tels viennent se confondre
Au parc de Kensington les fiers enfants de Londre ;
Vaste et brillante scène, où chacun est acteur,
Amusant, amusé, spectacle et spectateur.
Muse, quitte un instant les rives paternelles ;
Revole vers ces lieux que tu pris pour modèles :
Chante ce Kensington qui retrace à la fois
Et la main de Le Nôtre et les parcs de nos rois,
Où dans toute sa pompe un grand peuple s'étale.
A peine l'alouette, à la voix matinale,
A du printemps dans l'air gazouillé le retour,
Soudain, du long ennui de ce pompeux séjour,
Où la vie est souffrante, où des foyers sans nombre,
Mêlant aux noirs brouillards leur vapeur lente et sombre,
Par ces canaux fumeux élancés dans les airs,
S'en vont noircir le ciel de la nuit des enfers,
Tout sort : de Kensington tout cherche la montagne ;
La splendeur de la ville étonne la campagne ;
Tout ce peuple paré, tout ce brillant concours,
Le luxe du commerce et le faste des cours ;
Les harnais éclatants, ces coursiers dont l'audace
Du barbe généreux trahit la noble race,
Mouillant le frein d'écume, inquiets, haletants,
Pleins des feux du jeune âge et des feux du printemps ;
Le hardi cavalier qui, plus prompt que la foudre,
Part, vole, et disparaît dans des torrents de poudre ;
Les rapides wiskis, les magnifiques chars ;
Ces essaims de beautés, dont les groupes épars,
Tels que dans l'Élysée, à travers les bocages,
Ces fantômes légers glissent sous les ombrages,
D'un long et blanc tissu rasent le vert gazon ;
L'enfant, emblème heureux de la jeune saison,

Qui, gai comme Zéphire et frais comme l'Aurore,
Des roses du printemps en jouant se colore;
Le vieillard, dont le cœur se sent épanouir
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir;
La jeunesse en sa fleur, et la santé riante,
Et la convalescence à la marche tremblante,
Qui, pâle et faible encor, vient sous un ciel vermeil,
Pour la première fois, saluer le soleil.
Quel tableau varié! Je vois sous ces ombrages
Tous les états unis, tous les rangs, tous les âges.
Ici marche, entouré d'un murmure d'amour,
Ou l'orateur célèbre, ou le héros du jour:
Là c'est le noble chef d'une illustre famille;
Une mère superbe et sa modeste fille,
Qui, mêlant à la grâce un trouble intéressant,
Semble rougir de plaire et plaît en rougissant;
Tandis que, tressaillant dans l'âme maternelle,
L'orgueil jouit tout bas d'être éclipsé par elle:
Plus loin, un digne Anglais, bon père, heureux époux,
Chargé de son enfant, et fier d'un poids si doux,
Le dispute aux baisers d'une mère chérie,
Et semble avec orgueil l'offrir à la patrie.
Voyez ce couple aimable enfoncé dans ces bois;
Là tous deux ont aimé pour la première fois,
Et se montrent la place où, dans son trouble extrême,
L'un d'eux, en palpitant, prononça: Je vous aime.
Là deux bons vieux amis vont discourant entre eux;
Ailleurs un étourdi, qu'emporte un char poudreux,
Jette, en courant, un mot que la rapide roue
Laisse bientôt loin d'elle, et dont Zéphyr se joue.
On se cherche, on se mêle, on se croise au hasard;
On s'envoie un salut, un sourire, un regard;
Cependant, à travers le tourbillon qui roule,
Plus d'un grave penseur, isolé dans la foule,

Va poursuivant son rêve ; ou peut-être un banni
A l'aspect de ce peuple heureux et réuni,
Qu'un beau site, un beau jour, un beau spectacle attire,
Se souvient de Longchamps, se recueille et soupire.

CHANT III.

Je chantais les jardins, les vergers et les bois,
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.
A ces cris, arrachés des foyers de leurs pères,
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères,
Et Mars a de Vénus déserté les bosquets.
Dieux des champs ! dieux ! amis de l'innocente paix,
Ne craignez rien : Louis, au lieu de vous détruire,
Veut sur des bords lointains, étendre votre empire ;
Il veut qu'en liberté les heureux Pensylvains
Puissent cueillir les fruits qu'ont cultivés leurs mains.
Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,
Je ne puis vers York, sur les gouffres de l'onde,
Suivre votre valeur ; mais pour votre retour
Ma muse des jardins embellit le séjour.
Déjà j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes ;
Pour vous de myrtes verts des couronnes sont prêtes.
Je prépare pour vous le murmure des eaux,
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,
Où, mollement assis, oubliant les alarmes,
Tranquilles, vous direz la gloire de nos armes,
Tandis qu'entre la crainte et l'espoir suspendus,
Vos enfants frémiront d'un danger qui n'est plus.
Achevons cependant d'orner ces frais asiles.
Jadis dans nos jardins les sables infertiles,
Tristes, secs, et du jour réfléchissant les feux,
Importunaient les pieds, et fatiguaient les yeux.

Tout était nu, brûlant : mais enfin l'Angleterre
Nous apprit l'art d'orner et d'habiller la terre.
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein :
Sans cesse l'arrosoir ou la faux à la main,
Désaltérez leur soif, tondez leur chevelure;
Que le roulant cylindre en foule la verdure;
Que toujours bien choisis, bien unis, bien serrés,
De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés,
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse;
Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.
Réservez toutefois aux lieux moins éloignés
Ce luxe de verdure et ces gazons soignés.
Du reste composez une riche pâture,
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.
Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux,
Des engrais pour vos champs, des tableaux pour vos yeux.
Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
D'ouvrir vos parcs au bœuf, à la vache féconde,
Qui ne dégradent plus ni vos parcs ni mes vers.
  Sur le climat encor réglez vos plants divers.
N'allez pas des gazons prodiguer la parure
Aux lieux où la chaleur dévore la verdure :
La terre s'en attriste, et de ces prés flétris
Les yeux avec regret parcourent les débris.
Ah! quand le ciel brûlant sèche nos paysages,
Que ne puis-je, Albion, errer sur ces rivages
Où la beauté, foulant le tendre émail des fleurs,
Promène en paix ses yeux innocemment rêveurs!
Belle et fraîche Albion, fille aimable des ondes,
Qui nourris tes tapis de leurs vapeurs fécondes :
Là, même dans l'été, l'horizon le plus pur
D'un rideau nébuleux voile encor son azur;
Par un soleil plus doux les plantes épargnées,
D'une pluie insensible en tout temps sont baignées;

Sa secrète influence en nourrit la fraîcheur;
L'herbe tendre y renaît sous la main du faucheur;
Et l'Anglais sérieux à son ciel chargé d'ombres
Doit des gazons plus gais et des pensers plus sombres.
Quel que soit le climat, dans vos jardins riants,
C'est peu de déployer ces tapis verdoyants;
Il en faut avec goût savoir choisir les formes.
Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes :
En d'insipides ronds, ou d'ennuyeux carrés,
Je ne veux point les voir tristement resserrés :
Un air de liberté fait leur première grâce :
Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embrasse,
D'un air mystérieux ils aillent se cacher,
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.
Telle est d'un beau gazon la force simple et pure.
Voulez-vous mieux l'orner, imitez la nature :
Elle émaille les prés des plus riches couleurs.
Hâtez-vous ; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes ! par vous la nature est plus belle;
Dans ses brillants travaux l'art vous prend pour modèle ;
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire;
Le laurier vous permet de parer la victoire :
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur ;
L'autel même où de Dieu repose la grandeur
Se parfume au printemps de vos douces offrandes;
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,

De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur[1]
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre;
Qu'il possède en jaloux et jouisse en avare.
Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre :
Venez; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués;
Que vos heureux trésors soient partout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure,
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure.
Serpentez en guirlande, entourez ces berceaux;
En Méandres brillants courez au bord des eaux,
Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms;
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le printemps sa guirlande, et l'Amour ses bouquets;
Qu'Anacréon chanta, qui formait avec grâce
Dans les jours de festin la couronne d'Horace;
La rose au doux parfum, de qui l'extrait divin,
Goutte à goutte versé par une avare main,
Parfume, en s'exhalant, tout un palais d'Asie,
Comme un doux souvenir remplit toute la vie?

Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux,
Destinés à tracer de plus mâles tableaux.
Cette variété, charme de la nature,
Dont ma muse tantôt vous traçait la peinture,
Et dont elle dictait les charmantes leçons,
Pour un autre sujet demande d'autres tons.
O vous, dont je foulais les pelouses fleuries,
Il faut donc vous quitter, agréables prairies!
Un site plus sévère appelle mes regards.
Voyez de loin ces rocs confusément épars :
De nos jardins, voués à la monotonie,
Leur sublime âpreté jadis était bannie.
Depuis qu'enfin le peintre, y prescrivant des lois,
Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,
Nos jardins, plus hardis, de ces effets s'emparent;
Mais de quelques beautés que ces masses les parent,
Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,
De la nature en vain, rival présomptueux,
L'art en voudrait tenter une infidèle image.
Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage[2],
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.
Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,
Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale[3],
Whateli, je te suis; viens, j'y monte avec toi.
Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi!
Tous ces rocs variant leurs gigantesques cimes,
Vers le ciel élancés, roulés dans des abîmes,
L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,
Quelquefois dans les airs hardiment suspendus;
Les uns taillés en tours, en arcades rustiques;
Quelques-uns, à travers leurs noirâtres portiques,
Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur;
Des sources, des ruisseaux le cours brillant et pur;

Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,
Ces romantiques lieux qu'ont chantés les poëtes.
Heureux si ces grands traits embellissent vos champs !
  Mais dans votre tableau leurs tons seraient tranchants,
C'est là, c'est pour dompter leur inculte énergie,
Qu'il faut d'un enchanteur le charme et la magie.
Cet enchanteur, c'est l'art; ces charmes sont les bois.
Il parle, les rochers s'ombragent à sa voix,
Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangère.
Quand vous ornez ainsi leur sécheresse austère,
Variez bien vos plants : offrez aux spectateurs
Des contrastes de tons, de formes, de couleurs ;
Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.
N'interromprez-vous point ces masses trop égales ?
Cachez ou découvrez, variez à la fois
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.
  N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,
Des arbustes rampants l'errante chevelure ?
J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejetons,
Sur leurs arides flancs serpenter en festons ;
J'aime à voir leurs fronts nus, et leurs têtes sauvages
Se coiffer de verdure, et s'entourer d'ombrages.
C'est peu : parmi ces rocs un vallon précieux,
Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux,
Saisissez ce bienfait ; déployez à la vue
D'un sol favorisé la richesse imprévue.
C'est un constraste heureux ; c'est la stérilité
Qui cède un coin de terre à la fertilité.
Ainsi vous subjuguez leur âpre caractère.
  Non qu'il faille toujours les orner pour vous plaire ;
Votre art, qui doit toujours en adoucir l'horreur,
Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.
Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice,
D'une simple cabane il pose l'édifice :

Le précipice encore en paraît agrandi.
Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.
A leur terrible aspect je tremble, et de leur cime
L'imagination me suspend sur l'abîme.
Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,
De voyageurs perdus, d'amants précipités;
Vieux récits, qui charmant la foule émerveillée,
Des crédules hameaux abrègent la veillée,
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.
Mais de ces grands effets n'usez que sobrement;
Notre cœur, dans les champs, à ces rudes secousses
Préfère un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le sens, de la cime des monts
J'ai besoin de descendre en mes riants vallons.
Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages;
Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.
  Eh bien, si vos sommets, jadis tout dépouillés,
Sont, grâce à mes leçons, richement habillés,
O rochers! ouvrez-moi vos sources souterraines;
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez partout la vie et la fraîcheur.
Ah! qui peut remplacer votre aspect enchanteur?
De près il nous amuse, et de loin nous invite:
C'est le premier qu'on cherche, et le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs; vous répétez les cieux,
Vous enchantez l'oreille, et vous charmez les yeux.
Venez! puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondants encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, et purs comme vos eaux!
  Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leurs penchants, et même leurs caprices.
Dans la facilité de ses libres détours
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.

De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,
De ses plis sinueux contraindre la mollesse ?
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez ?
Voyez-vous, les cheveux au vent abandonnés,
Sans gêne, sans apprêt, sans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère ?
Sa grâce est dans l'aisance et dans la liberté.
Mais au fond d'un sérail contemplez la beauté :
En vain elle éblouit : vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale ;
Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
Décèle la contrainte, et flétrit ses attraits.
  Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté son esclavage même.
Ainsi, malgré Morel, dont l'éloquente voix
De la simple nature a su plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde, en des canaux pressée,
Part, s'échappe, et jaillit avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre et lance jusqu'aux cieux,
L'homme se dit : « C'est moi qui créai ces prodiges. »
L'homme admire son art dans ces brillants prestiges :
Qu'ils soient donc déployés chez les grands et les rois ;
Mais, je le dis encor : loin le luxe bourgeois,
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à peine, et meurt à deux pieds du parterre.
  C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement ;
Que tout prenne alentour un air d'enchantement.
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une fée, en passant, s'est fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur ;
L'œil de son jet hardi mesure la hauteur ;
Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent ;

Le gazon est plus vert, l'air plus frais, des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux ;
Et les bois, inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.
  Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, et de loin entendue,
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue ;
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers et la terre, et les eaux et les bois.
Employez donc cet art ; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins où, tombant en mesure,
D'un mouvement égal les flots précipités
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.
  La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau, se précipitant dans son lit tortueux,
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde ;
Tantôt avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, et le vert des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.
  Consultez donc l'effet que votre art veut produire :
Et ces flots, toujours prompts à se laisser conduire,
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux.
Tableaux toujours puissants ! Eh ! qui n'a pas de l'onde
Éprouvé sur son cœur l'impression profonde ?
Toujours, soit qu'un courant vif et précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité,

Soit que sur le limon une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente,
Soit qu'à travers les rocs un torrent en courroux
Se brise avec fracas; triste ou gai, vif ou doux,
Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermait les amours, et les tendres désirs,
Et la joie, et l'espoir, précurseur des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle!
Non moins impérieuse, elle renferme en elle
La gaîté, la tristesse, et le trouble et l'effroi.
Eh! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi?
Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres
Que de la nuit encore avaient noircis les ombres,
Accablaient ma pensée et flétrissaient mes sens,
Si d'un ruisseau voisin j'entendais les accents,
J'allais, je visitais ses consolantes ondes;
Le murmure, le frais de ces eaux vagabondes,
Suspendaient mes chagrins, endormaient ma douleur,
Et la sérénité renaissait dans mon cœur.
Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante!
  Pour prix de ces bienfaits, toi, dont le cours m'enchante,
Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,
T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir.
  Un ruisseau siérait mal dans une vaste plaine;
Son lit n'y tracerait qu'une ligne incertaine;
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret;
Son cours orne les bois, les bois sont ses délices;
Là je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis;
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.
Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son ombre agreste et sa course sauvage;

Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.
Là ses flots amoureux vont embrasser des îles ;
Plus loin il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vitesse et de limpidité ;
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour à tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.
Mais vers ses bords riants la rivière m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble et pompeux tableau,
Son onde, moins modeste, en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante.
Elle laisse au ruisseau sa gaîté pétulante,
Et son inquiétude, et ses plis tortueux ;
Son lit, en longs courants, des vallons sinueux
Suivra les doux contours et la molle courbure.
Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La rivière aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verts,
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidents! Là j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts
Trembler du mouvement et des eaux et des airs ;
Ici le flot bruni fuit sous leur voûte obscure ;
Là le jour par filets pénètre leur verdure ;
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent, d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
Ainsi, l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours :
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours ;

Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.
Sachez donc les unir; ou si dans de beaux lieux
La nature sans vous fit cet hymen heureux,
Respectez-la. Malheur à qui ferait mieux qu'elle!
Tel est, cher Watelet[4], mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asile où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.
Ton art la seconda; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur :
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure,
Qui rougit d'être nue et craint les ornements.
Je crois voir le faux goût gâter ces lieux charmants.
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'est qu'un songe importun, qu'une meule qui crie;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison;
Le marbre fastueux outrage le gazon.
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.
Barbares, arrêtez, et respectez ces lieux!
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si, dès mon premier âge,
Je me plus à chanter les prés, l'onde et l'ombrage,
Beaux lieux, offrez longtemps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur?

. . . .
. . . .

Autant que la rivière, en sa molle souplesse,
D'un rivage anguleux redoute la rudesse;
Autant les bords aigus, les longs enfoncements,
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornements.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes,
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes ;
Et qu'ainsi, s'appelant d'un mutuel amour,
Et la terre et les eaux se cherchent tour à tour.
Ces aspects variés amusent votre vue.
L'œil aime dans un lac une vaste étendue :
Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,
Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi, pour abréger leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété;
Ou bien faites éclore une île de verdure :
Les îles sont des eaux la plus riche parure.
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bosquets épars
Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.
Par un contraire effet, si vous voulez l'étendre,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre ;
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau.
A travers ces rideaux où l'eau fuit et se plonge
L'imagination la suit et la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas ;
Ainsi le goût savant prête à tout des appas,
Et des objets qu'il crée, et de ceux qu'il imite,
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.
Du frais miroir des eaux, de leurs nombreux reflets
Sachez aussi connaître et saisir les effets.
Quelle que soit leur forme, étang, lac, ou rivière,
Qu'il soit pour vos bosquets un centre de lumière,

Un foyer éclatant d'où les rayons du jour
Pénètrent doucement dans les bois d'alentour,
Et de l'onde au bocage, et du bocage à l'onde,
Promènent en jouant leur lueur vagabonde ;
L'œil aime à voir glisser à travers les rameaux
Et leur clarté tremblante et leurs jours inégaux :
Là leur teinte est plus claire, ici plus rembrunie,
Et de leurs doux combats résulte l'harmonie.
Or, maintenant que l'art dans ses jardins pompeux
Insulte à mes travaux, dans mes jardins heureux
Partout respire un air de liberté, de joie ;
La pelouse riante à son gré se déploie ;
Les bois indépendants relèvent leurs rameaux,
Les fleurs bravent l'équerre, et l'arbre les ciseaux ;
L'onde chérit ses bords, la terre sa parure ;
Tout est beau, simple et grand : c'est l'art de la nature.
Que dis-je ? vos travaux sont encor imparfaits ;
Ces étangs sont déserts, et ces lacs sont muets.
Eh bien, pour animer leur surface immobile,
L'art vous présente encor plus d'un moyen utile.
Pourquoi sur ces flots morts ne déployez-vous pas
Le flottant appareil des rames et des mâts ?
Leur aspect vous amuse, et des barques légères
Votre œil de loin poursuit les traces passagères ;
Zéphire de la toile enfle les plis mouvants,
Et chaque banderole est le jouet des vents.
Faites plus ; que la tanche, et la perche, et l'anguille,
Y propagent en paix leur nombreuse famille.
Donnez-leur quelques soins ; que, docile à vos lois,
Leur troupe familière accoure à votre voix.
Joignez-y ces oiseaux qui, d'une rame agile,
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile :
A leur tête s'avance, et nage avec fierté,
Le cygne au cou superbe, au plumage argenté ;

Le cygne, à qui l'erreur prêta des chants aimables,
Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables;
A sa suite un essaim de ces oiseaux rameurs,
Tous différents de voix, de plumage, de mœurs,
Fend les eaux, bat les airs de ses ailes bruyantes;
Tout jouit, tout s'anime, et les eaux sont vivantes.
Et si des faits anciens, des traits miraculeux,
Des amours, des combats, ou vrais, ou fabuleux,
Créés par les romans, ou vivant dans l'histoire,
D'un ruisseau, d'une source ont consacré la gloire,
De leur antique honneur ces flots enorgueillis
Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.
Quel cœur sans être ému trouverait Aréthuse,
Alphée, ou le Lignon; toi, surtout, toi, Vaucluse,
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poëte, et surtout nul amant!
Dans ce cercle de monts qui, recourbant leur chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine,
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimais à voir ton eau, qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, et de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe et roule à grand bruit; puis, calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et, sous un ciel d'azur, coule, arrose et féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.
La voilà donc, disais-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmait de sa lyre plaintive;

Ici Pétrarque, à Laure exprimant son amour,
Voyait naître trop tard, mourir trop tôt le jour;
Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères?
Une grotte écartée avait frappé mes yeux;
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux!
M'écriais-je. Un vieux tronc bordait-il le rivage,
Laure avait reposé sous son antique ombrage :
Je redemandais Laure à l'écho du vallon,
Et l'écho n'avait point oublié ce doux nom.
Partout mes yeux cherchaient, voyaient Pétrarque et Laure,
Et par eux ces beaux lieux s'embellissaient encore.
Ah! si dans vos travaux est toujours respecté
Le lieu par un grand homme autrefois habité,
Combien doit l'être un sol embelli par lui-même!
Dans ces sites fameux c'est leur maître qu'on aime.
Eh! qui du Tusculum de l'orateur romain,
Du Tivoli si cher au Pindare latin,
Aurait osé changer la forme antique et pure?
Tout ornement l'altère, et l'art lui fait injure.
Loin donc l'audacieux qui, pour le corriger,
Profane un lieu célèbre en voulant le changer!
Le grand homme au tombeau se plaint de cet outrage,
Et les ans seuls ont droit d'embellir son ouvrage.
Gardez donc d'attenter à ces lieux révérés;
Leurs débris sont divins, leurs défauts sont sacrés.
Conservez leurs enclos, leurs jardins, leurs murailles :
Tel on laisse sa rouille au bronze de médailles.
Tel j'ai vu ce Twicknham dont Pope est créateur[5];
Le goût le défendit d'un art profanateur;
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.
Ciel! avec quel transport j'ai visité ce lieu,
Dont Mindipe est le maître, et dont Pope est le dieu!

Le plus humble réduit avait pour moi des charmes.
Le voilà ce musée où l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse il soupirait le nom ;
Là sa muse évoquait Achille, Agamemnon,
Célébrait Dieu, le monde, et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût, ou les cheveux des belles ;
Je reconnais l'alcôve où jusqu'à son réveil
Les doux rêves du sage amusaient son sommeil ;
Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffait sa verve, en beaux vers exhalée.
Approchez, contemplez ce monument pieux,
Où pleurait en silence un fils religieux :
Là repose sa mère ; et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres ;
Là du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri ;
Et son œil, que déjà couvrait l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.
Salut, saule fameux que ses mains ont planté !
Hélas ! tes vieux rameaux dans leur caducité
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse,
Un jour tu périras ; ses vers vivront sans cesse.
Console-toi pourtant ; celui qui, dans ses vers,
D'Homère, le premier, fit ouïr les concerts,
Bienfaiteur des jardins ainsi que du langage,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage :
A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue, et l'esquif arrêté ;
Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore
Ses regards prolongés se retournent encore.
Mon sort est plus heureux ; par un secret amour
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.
Eh ! comment résister au charme qui m'entraîne ?
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramène.

Le chantre d'Ilion fut embelli par toi;
Virgile, moins heureux, fut imité par moi,
Comme toi, je chéris ma noble indépendance,
Comme toi, des forêts je cherche le silence.
Aussi, dans ces bosquets par ta muse habités,
Viennent errer souvent mes regards enchantés :
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse;
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.
Protège donc ma muse; et si ma main fidèle
Jadis à nos Français te montra pour modèle,
Inspire encor mes chants; c'est toi dont le flambeau
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau;
Ma voix t'en fait hommage, et dans ce lieu champêtre
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même as fait naître.

CHANT IV.

Non, je ne puis quitter le spectale des champs.
Eh! qui dédaignerait ce sujet de mes chants?
Il inspirait Virgile, il séduisait Homère :
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeler, au milieu des batailles,
Les bois, les prés, les champs; et de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.
Et lorsque pour Achille il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les siéges, les alarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,
Sa main trace bientôt, d'un burin consolant,

La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages :
Le héros se revêt de ces douces images,
Part, et porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange et les riches moissons.
Chantre divin, je laisse à tes muses altières
Le soin de diriger ces phalanges guerrières ;
Diriger les jardins est mon paisible emploi.
Déjà le sol docile a reconnu ma loi ;
Des gazons l'ont couvert ; et, de sa main vermeille,
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille ;
Des bois ont couronné les rochers et les eaux.
Maintenant, pour jouir de ces brillants tableaux,
Dans ces champs découverts, sous ces obscures voûtes,
D'agréables sentiers vont me frayer des routes.
Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts ;
Pour les orner enfin j'y conduirai les arts ;
Et le ciseau divin, la noble architecture,
Vont de ces lieux charmants achever la parure.
Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.
Dans vos jardins naissants je défends qu'on les trace.
Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur place ;
Vers les plus beaux aspects sachez les diriger.
Voyez, lorsque vous-même, aux yeux de l'étranger,
Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse
Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,
Lui découvre en passant des sites enchantés,
Lui réserve au retour de nouvelles beautés,
De surprise en surprise et l'amuse et l'entraîne,
D'une scène qui fuit fait naître une autre scène ;
Et toujours remplissant ou piquant son désir,
Souvent, pour l'augmenter, diffère son plaisir.
Eh bien, que vos sentiers vous imitent vous-même.
Dans leurs formes encor fuyez tout vain système,

Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.
La mode règne aux champs ainsi qu'à la cité.
Quand de leur symétrique et pompeuse ordonnance
Les jardins d'Italie eurent charmé la France,
Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir :
Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir;
Tout s'aligna partout; en deux rangs étalées
S'allongèrent sans fin d'éternelles allées.
Autre temps, autre goût. Enfin le parc anglais
D'une beauté plus libre avertit le Français;
Dès lors on ne vit plus que lignes ondoyantes,
Que sentiers tortueux, que routes tournoyantes.
Lassé d'errer, en vain le terme est devant moi :
Il faut encore errer, serpenter malgré soi,
Et, maudissant vingt fois votre importune adresse,
Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.
Évitez ces excès; tout excès dure peu.
De ces sentiers divers chaque genre a son lieu;
L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante
De loin fixe mes yeux et nourrit mon attente;
L'autre m'égarera dans ces réduits secrets
Qu'un art mystérieux semble voiler exprès :
Mais rendez naturel ce dédale factice.
Qu'il ait l'air du besoin, et non pas du caprice;
Que divers accidents rencontrés dans son cours,
Les bois, les eaux, le sol commandent ces détours.
Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse;
Des longs alignements si je hais la tristesse,
Je hais bien plus encor le cours embarrassé
D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,
En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,
De détours redoublés m'inquiète, me lasse,
Et, sans variété, brusque et capricieux,
Tourmente et le terrain, et mes pas, et mes yeux.

Il est des plis heureux, des courbes naturelles,
Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles ;
La route de ces chars, la trace des troupeaux
Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux
La bergère indolente, et qui, dans les prairies,
Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,
Vous enseignent ces plis mollement onduleux.
Loin donc de vos sentiers les contours anguleux ;
Surtout, quand vers le but un long détour nous mène,
Songez que le plaisir doit racheter la peine.
Des poëtes fameux osez imiter l'art ;
Si leur muse en marchant se permet un écart,
Ce détour me rit plus que le chemin lui-même.
C'est Nisus défendant Euryale qu'il aime ;
C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs ;
Qu'ainsi votre art m'égare en de douces erreurs.
Des plus riants objets égayez le passage,
Et qu'au terme arrivés, votre art nous dédommage
Par d'aimables aspects, de riches ornements,
De ce vivant poëme épisodes charmants.
Ici vous m'offrirez des antres verts et sombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres ;
L'imagination y devance les yeux.
Plus loin c'est un beau lac qui réfléchit les cieux ;
Tantôt dans le lointain, confuse et fugitive,
Se déploie une immense et noble perspective ;
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,
Par la nature et vous richement embelli,
Plein d'ombres et de fleurs, et d'un luxe champêtre,
Semble dire : « Arrêtez ! où pouvez-vous mieux être ? »
Soudain la scène change ; au lieu de la gaîté,
C'est la mélancolie et la tranquillité ;
C'est le calme imposant des lieux où sont nourries
La méditation, les longues rêveries.

Là l'homme avec son cœur revient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière;
Quelquefois, rejetant ses regards en arrière,
Se plaît à distinguer, dans le cercle des jours,
Ce peu d'instants, hélas! et si chers et si courts,
Ces fleurs dans un désert, ces temps où le ramène
Le regret du bonheur et même de la peine!
Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs;
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages :
Partout de frais berceaux et d'élégants bocages.
Toujours des fleurs, toujours des festons; c'est toujours
Ou le temple de Flore, ou celui des Amours;
Leur gaîté monotone à la fin m'importune.
Mais vous, osez sortir de la route commune;
Inventez, hasardez des contrastes heureux;
Des effets opposés peuvent s'aider entre eux.
Imitez le Poussin : aux fêtes bocagères[1]
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères,
Les bras entrelacés, dansant sous des ormeaux,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :
Et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,
Semble dire : « Mortels, hâtez-vous de jouir;
Jeux, danses et bergers, tout va s'évanouir. »
Et dans l'âme attendrie, à la vive allégresse
Succède par degrés une douce tristesse.
Imitez ces effets; en de riants tableaux
Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux
D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.
Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle?
Loin d'un monde léger, venez donc à vos pleurs,
Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.

Tout devient un ami pour les âmes sensibles.
Déjà, pour l'embrasser de leurs ombres paisibles,
Se penchent sur la tombe, objet de vos regrets,
L'if, le sombre sapin, et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre.
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,
Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier;
Tu n'es pas l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le sais; mais ton deuil compatit à nos peines.
  Dans tous ces monuments point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchants,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Surtout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice;
Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau :
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.
  Ah! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre [1]
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,
Sans doute. Depuis l'aube, où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée, où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui petille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours;
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours :
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne et ne jette un triste et long regard,
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme?

Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.
Celui qui, de son rang faisant rougir le sort,
Servit son Dieu, son roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau;
Tracez-y ses vertus, et les pleurs du hameau :
Qu'on y lise : *Ci-gît le bon fils, le bon père,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté;
Que leur Muse, toujours ivre de volupté,
Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec des chants de joie, et des habits de fête;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main la première y jeta quelques fleurs.
Revenons, il est temps, sous de plus gais ombrages.
L'architecture encore au fond de ces bocages
M'attend, pour les orner d'édifices charmants.
Ce ne sont plus du deuil les tristes monuments;
Ce sont d'heureux réduits dont la riche parure,
D'arbres environnée, embellit leur verdure.
Mais j'en permets l'usage, et j'en proscris l'abus.
Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers, prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kiosk, et pagode,
Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture, et sans but, et sans choix,
Dont la profusion, stérilement féconde,
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.
Dans Stow, je l'avouerai, l'art plus judicieux[3]
Et choisit mieux leur forme, et les disposa mieux :

Je crois, en admirant leur pompe enchanteresse,
Ou voyager dans Rome, ou parcourir la Grèce.
Mais les Grecs, les Romains, et les âges passés,
Seuls dans ces grands travaux ne sont pas retracés :
Non, ces lieux embellis par vous, par vos ancêtres,
O couple vertueux ! me parlent de leurs maîtres ;
Ces murs, que la concorde honore de son nom,
De votre heureux hymen me montrent l'union :
Qui peut voir, sans songer à vos vertus publiques,
Ce monument sacré des vertus domestiques ?
Salut, temple des arts, temple de l'amitié.....
Mais quoi ! je n'y vois point l'autel de la pitié !
Qui pourtant mieux que vous connut sa douce flamme ?
Ah ! s'il n'est dans ces lieux, son temple est dans votre âme.
En vain cet Élysée, aimable et doux abri,
Croit être du bonheur le séjour favori ;
Il n'est point confiné dans ce riant asile :
Il vous suit aux hameaux, à la cour, à la ville ;
Et faisant des heureux, sans craindre des ingrats,
L'Élysée est partout où s'adressent vos pas.
Quels que soient leur grandeur, leur nombre, leur figure,
Des bâtiments divers que la forme soit pure.
N'y cherchez pas non plus un oisif ornement ;
Et sous l'utilité déguisez l'agrément.
La ferme, le trésor, le plaisir de son maître,
Réclamera d'abord sa parure champêtre.
Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas ;
Il lui doit sa richesse ; et ses simples appas
L'emportent sur son luxe, autant que l'art d'Armide
Cède au souris naïf d'une vierge timide.
La ferme ! à ce nom seul, les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,

Réveillent dans mon cœur mille regrets touchants.
Venez; de vos oiseaux j'entends déjà les chants;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour; mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Élégante à la fois et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.
Ah! par les dieux des champs que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges.
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges;
Que le crible, le van, où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paraître;
Surtout, des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grâce inanimée et la pompe immobile;
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différents et d'instinct et de voix,
Habitant sous l'ardoise, ou la tuile ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux!
A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie et sultan sans mollesse,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté;
Et, fait pour les plaisirs et l'empire et la gloire,
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, et jusqu'à leurs repas.

La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a reparu : la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyants descend tout à la fois :
La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres, toujours chassés et revenant sans cesse,
Assiègent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
  Soignez donc, protégez ce peuple domestique ;
Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés ?
Un seul grain de millet leur plairait davantage.
La Fontaine l'a dit. O véritable sage !
La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux ;
Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireraient mieux ;
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
Pourraient à nos dépens égayer ton pinceau :
Là de tes deux pigeons tu verrais le tableau,
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
Te feraient dire encore : « Amour, tu perdis Troie ! »
Ainsi nous plaît la ferme et son air animé.
  Dans cet autre réduit quel peuple renfermé
De ses cris inconnus a frappé mes oreilles ?
Là sont des animaux, étrangères merveilles ;
Là dans un doux exil vivent emprisonnés
Quadrupèdes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.
N'allez pas rechercher les espèces bizarres ;
Préférez les plus beaux, et non pas les plus rares ;
Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux,
Favoris du soleil, brillent de tous ses feux ;
L'or pourpré du faisan, l'émail de la pintade.
Logez plus richement ces oiseaux de parade :

Eux-mêmes sont un luxe ; et puisque leur beauté
Rachète à vos regards leur inutilité,
De ces captifs brillants que les prisons soient belles.
Surtout ne m'offrez point ces animaux rebelles,
De qui l'orgueil s'indigne et languit dans nos fers.
Eh ! quel œil sans regret peut voir le roi des airs,
L'aigle, qui se jouait au milieu de l'orage,
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage
La fierté de son vol et l'éclair de ses yeux ?
Rendez-lui le soleil et la voûte des cieux :
Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.
   Tandis que, déployant leur parure étrangère,
Ces hôtes différents semblent briguer mon choix,
Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits
Où, de même exilés et ravis à leur terre,
D'étrangers végétaux habitent sous le verre :
Entourez d'un air doux ces frêles rejetons ;
Mais, vainqueur des climats, respectez les saisons ;
Ne forcez point d'éclore, au sein de la froidure,
Des biens qu'à d'autres temps destinait la nature ;
Laissez aux lieux flétris par des hivers constants
Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux printemps ;
Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,
Sans forcer ses présents, attendez ses largesses.
   Mais j'aime à voir ces toits, ces abris transparents,
Receler des climats les tributs différents,
Cet asile enhardir le jasmin d'Ibérie,
La pervenche frileuse oublier sa patrie,
Et le jaune ananas, par ces chaleurs trompé,
Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.
Tel nous plaît Trianon ; tel Paris nous étale
De deux mondes rivaux la pompe végétale :
Tel, formant une cour à l'épouse des rois,
Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix [4] ;

A ces sujets nouveaux leur reine vient sourire;
Chacun, comme Albion, bénit son doux empire,
Et, retrouvant ici son climat, sa saison,
Pardonne son exil, et chérit sa prison.
  Motivez donc toujours vos divers édifices,
Des animaux, des fleurs, agréables hospices.
Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,
Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux
Sous ces saules que baigne une onde salutaire
Je placerais du bain l'asile solitaire;
Plus loin une cabane, où règne la fraîcheur,
Offrirait le filet et la ligne au pêcheur.
Vous voyez de ce bois la douce solitude;
J'y consacre un asile aux muses, à l'étude.
Dans ce majestueux et long enfoncement
J'ordonne un obélisque, auguste monument;
Il s'élève, et j'écris sur la pierre attendrie:
A nos braves marins, mourant pour la patrie.
Quelques pleurs, en passant, s'échappent de vos yeux.
  Là-haut c'est une tour, où l'art ingénieux
Élève et fait jouer ces tablettes parlantes
Qui des faits confiés à leurs feuilles mouvantes
Se transmettent dans l'air les rapides signaux.
Indignée à l'aspect de ces courriers nouveaux,
La déesse aux cent yeux, aux cent voix infidèles,
A brisé sa trompette et replié ses ailes.
  Ainsi vos bâtiments, vos asiles divers
Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.
Au site assortissez leur figure, leur masse;
Que chacun, avec goût établi dans sa place,
Jamais trop resserré, jamais trop étendu,
Laisse briller la scène, et n'y soit point perdu.
  Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.
Un réduit écarté, dans un lieu solitaire,

Peint mieux la solitude encore et l'abandon.
Montrez-vous donc fidèle à chaque expression ;
N'allez pas au grand jour offrir un ermitage ;
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage ;
Un temple veut paraître au penchant d'un coteau ;
Son site aérien répand dans le tableau
L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie ;
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.
  Par un contraire effet, vous cacherez au jour
L'asile du silence, ou celui de l'amour :
Ainsi de Radzivil se dérobe le temple ;
L'œil de loin le devine, et de près le contemple
Dans son île charmante, abri voluptueux.
Là tout est frais, riant, simple, majestueux :
Au dedans un jour doux, le calme, le mystère,
Les traits chéris du dieu qu'en secret on révère ;
Au dehors les parfums de cent vases divers
En nuage odorant exhalés dans les airs ;
Ce beau lac, dont l'azur réfléchit son portique ;
Ces restes d'un vieux temple, et cette voûte antique
Qui voit d'heureux troupeaux dormir aux mêmes lieux
Où leur sang autrefois eût coulé pour les dieux ;
L'heureuse allégorie, et la fable et l'histoire,
Tout ce qui plaît aux yeux, et parle à la mémoire :
La nature et les arts, le génie et le goût,
Tout sert à l'embellir ; lui-même embellit tout.
Heureux quand Radzivil daigne en orner les fêtes,
Et vient au dieu du temple assurer des conquêtes !
Telle est des bâtiments la grâce et la beauté.
  Mais de ces monuments la brillante gaîté,
Et leur luxe moderne, et leur fraîche jeunesse,
D'un auguste débris valent-ils la vieillesse ?
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque attachent les regards ;

Par eux le cours des ans est marqué sur la terre;
Détruits par les volcans, ou l'orage ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Ces masses qui du temps sentent aussi le poids
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux;
Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.
Liez donc à vos plants ces vénérables restes.
Et toi, qui, m'égarant dans ces sites agrestes,
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,
A ces vieux monuments viens redonner la vie;
Viens présenter au goût ces riches accidents,
Que de ses lentes mains a dessinés le temps.
Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,
Saint asile où jadis, dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfants, sur un rustique autel,
Venaient pour les moissons implorer l'Éternel;
Un long respect consacre encore ces ruines.
Tantôt c'est un vieux fort, qui du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portait jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux;
Qui dans ces temps affreux de discorde et d'alarmes
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes
De nos preux chevaliers, des Bayards, des Henris;
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
Ces débris, cette mâle et triste architecture
Qu'environne une fraîche et riante verdure;
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
Et l'enfant qui se joue où combattaient ses pères;

Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux
Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.
Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
Tout à coup s'offre aux yeux, des bois environnée.
Quel silence! C'est là qu'amante du désert
La Méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veillaient, brûlaient, se consumaient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence;
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire
Où peut-être des cœurs, en secret malheureux,
A l'inflexible autel se plaignaient de leurs nœuds,
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes
A la religion dérobaient quelques larmes;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré.
Là, dans la solitude en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces restes révérés,
Augustes ou touchants, profanes ou sacrés.
Mais loin ces monuments dont la ruine feinte [5]
Imite mal du temps l'inimitable empreinte;
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique
Ayant l'air délabré, sans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuissant et grossier!
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,

Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paraître vieux, les grâces du jeune âge.
Mais un débris réel intéresse mes yeux;
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire;
Des peuples et des temps il me redit l'histoire;
Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
Et plus j'admirerai ces restes imposants.
O champs de l'Italie! ô campagnes de Rome!
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme!
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent des objets trésors des paysages.
Voyez de toutes parts comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle;
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidèle
Garde du peuple-roi les exploits éclatants;
Leur masse indestructible a fatigué le temps :
Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde,
Sous ces portes passaient les dépouilles du monde;
Partout confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars,
Tandis que de Virgile, et d'Ovide et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins!
Déjà la main du temps sourdement le seconde;
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,
Étalait tant de faste, ainsi qu'au jour d'Évandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.

Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblants ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons,
Par le souffle des vents semés sur ces ruines;
Le figuier, l'olivier, de leurs faibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.
Mais si vous n'avez pas ces restes renommés,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,
Et ces marbres vivants, déités des vieux âges,
Où l'art seul fut divin et força les hommages?
Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs et des Romains.
Et pourquoi? Dans Athène et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie;
Ces dieux n'étaient-ils pas laboureurs et bergers?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers?
Sans Pomone vos fruits oseront-ils éclore?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore?
Ah! que ces dieux toujours enchantent nos regards!
L'idolâtrie encore est le culte des arts.
Mais que l'art soit parfait; loin des jardins, qu'on chasse
Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grâce.
A chaque déité choisissez son vrai lieu;
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu;
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux?

Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages,
Ces monstres me font peur, même dans leurs images :
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui, tout hideux d'effroi, de soupçons et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes :
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Élysée où leur ombre repose :
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorants, de myrtes toujours verts,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images;
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble, pour leurs cœurs exempts d'inquiétude,
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude;
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérants en ravages fertiles :
Comme ils troublaient le monde, ils troubleraient ces lieux;
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui, par des bienfaits, vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.
Montrez-y Fénelon à notre œil attendri;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.
Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages
Qui dans un noble exil, sur de lointains rivages,

Cherchaient et répandaient les arts consolateurs ;
Toi surtout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs [6],
Unis par les regrets la France et l'Angleterre ;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçait jadis, Triptolème nouveau,
Apportais le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiais la furie.
Ta voile en arrivant leur annonçait la paix ;
Et ta voile en partant leur laissait des bienfaits :
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnaissance ?
Ses vertus en out fait notre concitoyen.
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlants, fendu des mers de glace ;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré ;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?
L'ami des arts, hélas ! meurt en proie aux sauvages !
Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris,
Mêlez donc son image à ces bustes chéris ;
Et que son doux aspect, ses malheurs, et vos larmes,
A ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.
  Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,
Il faut les faire aimer ; et peut-être en mes chants,
Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante
Rendra plus chers encor les travaux que je chante.
Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs,
Quelquefois les rois même ont goûté leurs plaisirs.
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime !
Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme.
Obscur et retiré dans son paisible enclos,
Entre son doux travail et son heureux repos,

Le vieillard oubliait le sang qui le fit naître ;
Nul séjour n'égalait sa demeure champêtre :
D'un côté, c'est Sidon, et son port, et ses mers ;
De l'autre, du Liban les cèdres toujours verts,
Dont les sommets pompeux, disposés en étage,
Levaient cime sur cime, ombrage sur ombrage ;
Au flanc de la montagne, un fertile coteau,
Vêtu d'un vert tapis, s'étendait en plateau,
Et de là deux filets d'une onde cristalline
Tombaient en mumurant le long de la colline ;
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,
Un vallon fortuné se courbait en croissant,
Zone délicieuse, en tout temps ignorée
Et du midi brûlant et du fougueux Borée ;
Dans le fond, les sapins, les cyprès fastueux,
En cercle dessinaient leurs troncs majestueux ;
Mille arbustes divers y versaient sans blessure
Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure ;
Au devant on voyait, déployant son trésor,
Le citron, orgueilleux de son écorce d'or,
Et la rouge grenade, et la figue mielleuse,
Et du riche palmier la datte savoureuse ;
Autour, quelques rochers du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur,
Charmaient plus ses regards, dans leurs masses rustiques,
Que ceux dont l'art jadis décorait ses portiques ;
Sur leurs flancs ondoyaient des arbrisseaux en fleurs,
Différents de parfums, de formes, de couleurs ;
La rose les parait, et sur une onde pure
De vieux saules penchaient leur longue chevelure :
Plus loin c'est un troupeau qui, content sous ses lois,
Lui peignait l'origine et les devoirs des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,
Se disait-il souvent ; mais dans l'âge où nous sommes

Quels sages envieraient ces illustres dangers?
Il disait, et, content du sceptre des bergers,
Il soignait tour à tour ses troupeaux et ses plantes;
Son fils le secondait de ses mains innocentes.
L'un est majestueux encore en son déclin;
Sa barbe en flots d'argent se répand sur son sein;
Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse;
Sa marche est assurée, et son auguste front
Du temps et du malheur semble braver l'affront.
Son fils est dans sa fleur; mais de l'adolescence
Les traits déjà plus mûrs s'éloignent de l'enfance;
La rose est sur sa joue, et d'un léger coton
Le duvet de la pêche ombrage son menton;
Son air est doux, mais fier; et de sa noble race
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.
Tous deux, lorsque le soir tempérait les chaleurs,
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs,
Quelquefois de l'empire ils lisaient les annales,
Et du peuple et des grands les discordes fatales;
Comment, au bruit confus de mille affreuses voix,
Le crime ensanglanta la demeure des rois,
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres.
Le vieillard les pleurait; mais sous ses toits champêtres
Tranquille il était loin d'envier leur splendeur.
Tel n'était point son fils: un instinct de grandeur
Quelquefois dans son âme éveillait son courage
Au-dessus de son sort, au-dessus de son âge;
Mais, l'exemple d'un père arrêtant son essor,
A son labeur champêtre il se plaisait encor.
Tel un jeune arbrisseau, qui sur les vastes plaines
Doit déployer un jour ses ombres souveraines,
Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel,
Faible, se cache encor sous l'abri paternel.

Au centre du jardin est un autel champêtre;
Là tous deux des saisons ils adoraient le maître.
Un soir, après avoir fini leurs doux travaux,
Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,
Au pied de cet autel couronné de guirlandes,
Tous deux agenouillés présentaient leurs offrandes.
L'air était en repos : les rayons du soleil,
Glissant obliquement de l'occident vermeil,
Peignaient au loin les mers de leur pourpre flottante;
Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante
A peine recueillaient quelque souffle des vents;
La vague avec lenteur roulait ses plis mouvants;
Enfin tout était calme, et la nature entière
Semblait avec respect écouter leur prière.
Chaque vœu vers le ciel s'élève en liberté;
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté;
Et les fruits parfumés, les fleurs et la verdure,
Formaient de mille odeurs l'encens de la nature.
Le vieillard, le premier, au maître des humains
Levait, en suppliant, ses vénérables mains :
Il priait pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire.
Sur ses lèvres errait un auguste sourire;
Son fils l'accompagnait de ses timides vœux;
Leurs voix montaient ensemble à l'oreille des dieux;
Soixante ans de vertus recommandent le père;
L'innocence du fils protège sa prière.
Un si touchant spectacle attendrissait le ciel;
Et dans le même instant, au pied du même autel,
Tout l'Olympe attentif contemplait en silence
Le malheur, la vertu, la vieillesse et l'enfance.
Voilà que tout à coup résonne aux environs
L'éclatante trompette et le bruit des clairons;
Une troupe guerrière entoure cette enceinte;
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte :

« Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante pas !
Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats,
Le riche peut trembler, mais le pauvre est tranquille. »
Il dit, reste à l'autel, et demeure immobile.
Mais la trompette sonne une seconde fois,
Et l'écho roule au loin, prolongé dans les bois :
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre !
Fatigué de marcher sur des palais en cendre,
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offraient point des palais les marbres magnifiques :
D'un simple bois de chêne ils étaient façonnés ;
Ces lieux d'un vert rempart étaient environnés ;
Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines,
Ensemble composaient ces murs tissus d'épines.
Alexandre s'arrête ; et ce triomphateur,
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur,
Contemple avec respect cette faible barrière ;
Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière ;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,
Et craint de profaner le calme de ces lieux :
A peine il les a vus, ses passions s'apaisent,
Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent ;
Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,
La nature un instant a repris tous ses droits.
Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche :
« Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche :
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur.
A terrasser les rois je mettais mon honneur ;
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore :
Ton sang régna jadis, il doit régner encore ;
Sors de l'obscurité : les peuples et les rois
Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits.

Ne me refuse pas cette nouvelle gloire ;
C'est le prix le plus doux qu'attendait ma victoire.
Viens donc ; tout te rappelle au rang de tes aïeux,
Tes vertus et ton peuple, Alexandre et les dieux. »
  « Ainsi ta main toujours dispose des couronnes ;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
Répondit le vieillard, et de tes fières lois
Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois !
Hé bien, à mes destins je suis prêt à souscrire ;
Pour le rendre à mon fils, je reprends mon empire.
Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix,
Contemple cet asile, et conçois mes regrets !
Permets donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières
Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières,
Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour,
Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour ;
Demain à mes devoirs je consens à me rendre. »
  Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre ;
Mais durant leurs adieux, le fils, dans le jardin,
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone
Demande à marier sa modeste couronne.
Le héros lui sourit, et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant ;
Il le prend, il l'embrasse ; et, fixant son visage,
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage.
Il part enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret
A ce couple innocent qu'il envie en secret ;
Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle,
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde et perdu le bonheur.
Mais ce jour le console : il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadème,

Qu'ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux,
Fier d'un plus beau triomphe et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente;
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante,
Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur
Recueille avidement un reste de bonheur.
A peine l'horizon avait rougi l'aurore,
Que, pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore,
« Je vais régner, dit-il, et ce terrible emploi,
Mon fils, après ma mort, retombera sur toi :
Que je te plains! ces bois, ces fleurs, sujets fidèles,
Ne m'étaient point ingrats, ne m'étaient point rebelles,
Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui!
Viens donc, ô cher enfant, viens, ô mon doux appui!
Du malheur de régner viens consoler ton père.
Et vous, objets charmants, toi, cabane si chère,
Vous que je cultivais, vergers délicieux,
Arbres que j'ai plantés, recevez mes adieux.
Hélas! coulant ici mes heures fortunées,
Heureux, par vos printemps je comptais mes années;
Ces fastes valaient bien les annales des rois.
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois,
Et, me dédommageant de vos pures délices,
Par le bonheur commun payer mes sacrifices! »
Il dit, promène encor ses regards attendris
Sur ses bois, sur ses fleurs, ses élèves chéris,
Et part, environné d'une brillante escorte.
Mais du palais à peine il a touché la porte,
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur :
Dans un confus transport de joie et de douleur
En silence il parcourt le séjour de ses pères,
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs misères.
Leur ombre l'y poursuit : il pense quelquefois
Entendre autour de lui leur gémissante voix :

Mais les flots d'un vin pur, et le sang des victimes
Achèvent d'effacer la trace de ces crimes;
Il règne, et l'équité préside à ses projets :
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois, loin d'un monde profane
Il revient en secret visiter sa cabane :
Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux,
De ses augustes mains émonde leurs rameaux;
Et s'occupant en roi, se délassant en sage,
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.

NOTES.

CHANT I.

[1] Dont le charme autrefois avait tenté Virgile.

Le lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

> Si mon vaisseau, longtemps égaré loin du bord,
> Ne se hâtait enfin de regagner le port,
> Peut-être je peindrais les lieux chéris de Flore;
> Le narcisse en mes vers s'empresserait d'éclore :
> Les roses m'ouvriraient leurs calices brillants,
> Le tortueux concombre arrondirait ses flancs;
> Du persil toujours vert, des pâles chicorées,
> Ma muse abreuverait les tiges altérées;
> Je courberais le lierre et l'acanthe en berceaux,
> Et du myrte amoureux j'ombragerais les eaux.

On voit que cette composition de jardin est très-simple et très-naturelle. On y trouve mêlés l'utile et l'agréable; c'est à la fois le verger, le potager et le parterre : mais c'est là le jardin d'un habitant ordinaire des champs, tel qu'un sage, avec des goûts simples, voudrait l'orner, le cultiver lui-même; tel que l'aimable poëte qui le décrit eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, des Lucullus, des Crassus, des Pompée et des César, avait remplis des richesses de l'Asie et des dépouilles de l'univers.

[2] Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décorait un verger.

C'est un monument précieux de l'antiquité et de l'histoire des jardins, que la description que fait Homère de celui d'Alcinoüs. On voit qu'elle tient de près à la naissance de l'art; que tout son luxe consiste dans l'ordre et la symétrie, dans la richesse du sol, et dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il est orné; et tous ceux qui voudraient un jardin pour en jouir, et non pour le montrer, n'en demanderaient pas d'autre.

[3] .... D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.

Ces jardins suspendus existaient encore en partie seize siècles après leur création, et firent l'étonnement d'Alexandre à son entrée dans Babylone.

[4] Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Allaient calmer leur foudre et reposer leur gloire.

Il existe un monument très-précieux du goût et de la forme des jardins romains dans une lettre de Pline le Jeune (liv. V, lett. VI) : on y voit qu'on connaissait déjà l'art de tailler les arbres, et de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux; que l'architecture et le luxe des édifices étaient l'un des principaux ornements de leurs parcs; mais que tous avaient un objet d'utilité; ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes.

[5] PHILIPPE m'encourage, et mon sujet m'appelle.

PHILIPPE. Monseigneur le comte d'Artois, frère du roi (depuis Charles X).

Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre.

Belœil était un jardin magnifique de M. le prince de Ligne, situé près d'Ath, dans les Pays-Bas.

[7] .... Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Le local de *Tivoli* se refusait aux grands effets pittoresques; mais M. Boutin a eu le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, et surtout d'avoir le premier essayé avec succès le genre irrégulier.

[8] Les Grâces, en riant, dessinèrent Montreuil.

Montreuil, près Versailles, appartient à madame Élisabeth, sœur du roi.

[9] Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil.

Maupertuis. Ce jardin, connu sous le nom de l'*Élysée*, appartient à M. le marquis de Montesquiou. Si de belles eaux, de superbes plantations, un mélange heureux de collines et de vallons font un beau lieu, l'Élysée est digne de son aimable nom.

Le Désert. Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

Rincy. Ce beau jardin appartient à monseigneur le duc d'Orléans.

Limours. Ce lieu, naturellement sauvage, a été très-embelli par madame la comtesse de Brionne, et a perdu un peu de sa rudesse, sans perdre son caractère.

Auteuil est le premier jardin qui ait été composé dans le véritable goût des jardins anglais. Il appartient à madame la comtesse de Boufflers, si distinguée par son esprit et ses grâces.

[10] Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grâce avec la majesté.

Le *petit Trianon*, jardin de la reine, est un modèle de ce genre. La richesse y paraît avoir été toujours employée par le goût.

[11] Et toi, d'un prince aimable ô l'asile fidèle,
Dont le nom trop modeste est indigne de toi !

Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle*, qui a été composé avec beaucoup de goût pour monseigneur le comte d'Artois.

[12] Je ne décide point entre Kent et Le Nôtre.

Kent, architecte et dessinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec succès le genre libre, qui commence à se répandre dans toute l'Europe.

[13] Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Ce vers, comme on sait, est de Racine (dans *Bérénice*, acte I, scène IV). L'auteur en fait l'application aux charmes du genre irrégulier et naturel, qui, moins éblouissant au premier coup d'œil, est sans doute plus varié, et d'un intérêt plus durable.

[14] Regardez dans Milton, etc.

Plusieurs Anglais prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre, et quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irréguliers; et, quoiqu'il soit probable que ce genre vienne des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton, comme plus poétique. D'ailleurs j'ai cru qu'on verrait avec plaisir toute la magnificence du plus grand roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec les charmes de la nature naissante, l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, et l'intérêt des premières amours.

[15] Tel est Bleinheim, Bleinheim la gloire de ses maîtres.

Bleinheim est un château orné de superbes jardins, et situé à quelques milles de Londres. Ce château a été construit en vertu d'une décision du parlement, pour être offert au duc de Marlborough, en récompense de ses brillants services.

[16] Je songe, ô Rosamonde ! à ta touchante histoire.

Rosamonde, fille du baron Walter de Clifford, a été la première maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre, et une des plus belles femmes du royaume. Elle habitait le palais du roi à Woodstock, où a été bâti depuis le château de Bleinheim; elle quitta ce lieu pour aller s'enfermer dans un couvent, où elle mourut pénitente. Addison a fait de *Rosamonde* le sujet d'un drame lyrique.

CHANT II.

[1] Il est des temps affreux, où des champs de leurs pères
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères.

M. Thomas Weld a fourni un établissement aux religieux de la Trappe sur ses terres, à Lulworth, près Wareham.

[2] Mais surtout, si l'exil de leur cloître pieux...

Allusion à l'hospitalité généreuse que les Chartreux et les frères de la Trappe ont trouvée dans leur exil pendant la révolution, en Suisse, en Westphalie, et surtout en Angleterre.

[3] Tu connus ce secret, ô toi dont le coteau,
Dont la verte *Colline* offre un si doux tableau, etc.

Le duc d'Harcourt, fils aîné du maréchal, avait créé dans sa terre d'Harcourt, près de Caen, un des plus beaux jardins de France, celui de la *Colline;* et il y jouissait en sage des charmes de la retraite, lorsqu'il fut nommé gouverneur du Dauphin, premier fils de Louis XVI, qui est mort à Meudon en 1789. Ce duc, qui avait écrit sur les jardins, est mort en 1800, à Londres, où il était depuis plusieurs années ambassadeur du roi de France.

[4] Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célèbre par plus d'un genre de courage, et connu si avantageusement comme militaire et comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien est très-connu et très-intéressant. Je n'ai fait que changer le lieu de la scène, que j'ai placée au Jardin du Roi. J'aurais voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui existe dans le peu de mots qu'il prononçait en embrassant l'arbre qu'il reconnut, et qui lui rappelait sa patrie. *C'est O-Taïti,* disait-il; et en regardant les autres arbres : *Ce n'est pas O-Taïti.*

[5] Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

On a remarqué dans tous les peuples où la société a fait peu de progrès une certaine innocence dans les mœurs, très-différente de la réserve et de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civilisées. Dans l'île d'O-Taïti, dans la plupart des autres îles de la mer du Sud, à Madagascar, etc., les femmes mariées croient se devoir exclusivement à leurs maris, et manquent rarement à la fidélité conjugale; mais les filles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte; elles ne s'assujettissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce que nous regardons comme des devoirs pour leur sexe. Mais chez elles c'est simplicité, et non corruption : elles ne méprisent point les règles de la décence, elles les ignorent. Dans ce pays la nature est grossière, mais elle n'y est pas dépravée : voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.

[6] Que votre art les promette, et que l'œil les espère.
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.

Ce dernier hémistiche se trouve dans une épître charmante de M. de Saint-Lambert; c'est par réminiscence qu'il s'est glissé dans mon ouvrage.

CHANT III.

[1] Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur.
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur.

Harlem est une ville de Hollande où se fait un grand commerce de fleurs. On sait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté et des jouissances exclusives.

[2] Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons inparfaits.

En général, on ne peut bien imiter les rochers, pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter des hardiesses que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie de l'opulence. C'est ainsi que s'est formé, d'après les dessins de Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination.

[3] Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whateli, je te suis; viens, j'y monte avec toi.

Midleton et *Dovedale*, vallons dans le Derbyshire, renommés par les formes pittoresques de leur chaîne de rochers, décrits par Whateli, fameux dessinateur de jardins anglais, dont j'ai, ainsi que Morel, dans son charmant *Traité des Jardins*, emprunté quelques traits, tels que celui de la cabane et du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartînt les sensations que font naître ces aspects effrayants.

[4] Tel est, cher Watelet, etc.

Claude-Henri Watelet, receveur général des finances, né à Paris, en 1718, l'un des quarante de l'Académie française, membre de plusieurs Académies étrangères, mort à Paris, le 13 février 1786.

[5] Tel j'ai vu ce Twicknham dont Pope est créateur.

Twicknham, village situé à trois lieues de Londres, sur les bords de la Tamise : on y voit encore la maison et le jardin qui avaient appartenu à Pope, et qu'il avait achetés avec le produit de sa traduction d'Homère.

CHANT IV.

[1] Imitez le Poussin : aux fêtes bocagères
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères.

Ce fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de paysages. Si l'on ne savait d'ailleurs combien l'imagination du Poussin s'était nourrie des ouvrages des grands poëtes anciens, ce tableau suffirait pour le prouver. Presque toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractère : partout, au milieu des fêtes et des plaisirs, il montre la mort dans le lointain. « Hâtez-vous, dit-il : qui sait si nous vivrons demain? Nous mourrons, il faudra quitter cette belle maison, cette femme charmante, et de tous ces arbres que vous cultivez, le seul cyprès suivra son maître, hélas! trop peu durable. »

C'est cette même philosophie, puisée dans les poëtes anciens, qui dictait Chaulieu ces vers, pleins d'une si douce mélancolie

Muses qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations moitié voluptueuses, moitié tristes, agitant l'âme en sens contraire, font toujours une impression profonde; et c'est ce qui m'a engagé à jeter au milieu des scènes riantes des jardins la vue mélancolique des urnes et des tombeaux consacrés à l'amitié ou à la vertu.

[2] Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Dans ces vers, consacrés aux humbles sépultures des habitants de la campagne, j'ai imité quelques vers du Cimetière de Gray.

[3] Dans Stow, je l'avouerai, l'art plus judicieux, etc.

Stow, château et jardin situés dans le comté de Buckingham. C'est ce jardin qui a fourni le premier modèle des jardins dits *anglais*.

[4] Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix.

Kiow, résidence royale à deux lieues de Londres : on en admire le jardin botanique, où se trouvent les plantes les plus rares des deux hémisphères.

[5] Mais loin ces monuments dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte.

M. de Chabanon, dans une épître fort agréable, écrite en faveur des jardins du genre irrégulier, a remarqué avant moi que les vieux monuments réveillaient des souvenirs; avantage que n'ont pas les ruines factices.

Cette idée se trouve dans d'autres ouvrages, et particulièrement dans celui de Whateli : et d'ailleurs elle est si naturelle, qu'elle était facile à trouver.

[8] Toi, surtout, brave Cook, etc.

Tout le monde connait les voyages instructifs et courageux du célèbre et malheureux Cook, et l'ordre que fit donner Louis XVI de respecter son vaisseau sur toutes les mers ; ordre qui fait un égal honneur aux sciences, à cet illustre voyageur, et au roi, dont il devenait pour ainsi dire le sujet par ce genre nouveau de bienfaisance et de protection.

L'HOMME DES CHAMPS.

CHANT PREMIER.

Boileau jadis a su, d'une imposante voix,
Dicter de l'art des vers les rigoureuses lois;
Le chantre de Mantoue a su des champs dociles
Hâter les dons tardifs par des leçons utiles :
Mais quoi! l'art de jouir, et de jouir des champs
Se peut-il enseigner? Non, sans doute; et mes chants,
Des austères leçons fuyant le ton sauvage,
Viennent de la nature offrir la douce image,
Inviter les mortels à s'en laisser charmer :
Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.
Ainsi, qu'après Vanière et le bon Hésiode,
Du régime rural d'autres riment le code;
D'un pinceau moins usé, dans un cadre nouveau,
Des champêtres plaisirs je trace le tableau;
Et d'un riant séjour le possesseur tranquille
Le maître bienfaisant, l'agriculteur habile,
L'observateur des champs, leur peintre harmonieux
Tour à tour dans mes vers vont paraître à vos yeux;
Sujet digne en effet du chantre de Mantoue :
A son style divin tout cède, je l'avoue;
Mais dans ce fonds, heureux par sa fécondité,
J'ai pour moi la richesse et la variété.
Inspirez donc mes chants, beaux lieux, frais paysages,
Où la vie est plus pure, où les mortels plus sages
Ne se reprochent point le plaisir qu'ils ont eu!
Qui fait aimer les champs fait aimer la vertu :

Ce sont les vrais plaisirs, les vrais biens que je chante.
Mais peu savent goûter leur volupté touchante :
Pour les bien savourer c'est trop peu que des sens,
Il faut un cœur paisible et des goûts innocents.
Toutefois, n'allons pas, déclamateurs stériles,
Affliger de conseils tristement inutiles
Nos riches d'autrefois, nos pauvres Lucullus,
Errants sur les débris d'un luxe qui n'est plus.
On a trop parmi nous réformé l'opulence !
Mais je ne parle pas seulement à la France ;
Ainsi que tous les temps j'embrasse tous les lieux.
O vous qui dans les champs prétendez vivre heureux,
N'offrez qu'un encens pur aux déités champêtres.
Héritier corrompu de ses simples ancêtres,
Ce riche qui, d'avance usant tous ses plaisirs
Ainsi que son argent, tourmente ses désirs,
S'écrie à son lever : « Que la ville m'ennuie !
Volons aux champs ; c'est là qu'on jouit de la vie,
Qu'on est heureux. » Il part, vole, arrive ; l'ennui[1]
Le reçoit à la grille et se traîne avec lui.
A peine il a de l'œil parcouru son parterre,
Et son nouveau kiosk, et sa nouvelle serre,
Les relais sont mandés : lassé de son château,
Il part, et court bâiller à l'opéra nouveau.
Ainsi, changeant toujours de dégoûts et d'asile,
Il accuse les champs, il accuse la ville ;
Tous deux sont innocents : le tort est à son cœur ;
Un vase impur aigrit la plus douce liqueur.
Le calme heureux des champs craint une pompe vaine :
L'orgueil produit le faste, et le faste la gêne.
Tel est l'homme ; il corrompt et dénature tout.
Qu'au milieu des cités son superbe dégoût
Ait amené les bois, les fleurs et la verdure,
Je lui pardonne encor : j'aime à voir la nature,

Toujours chassée en vain, vengeant toujours ses droits,
Rentrer à force d'art chez les grands et les rois.
Mais je vois en pitié le Crésus imbécile
Qui jusque dans les champs me transporte la ville :
Avec pompe on le couche, on l'habille, on le sert;
Et Mondor au village est à son grand couvert.
  Bien plus à plaindre encor les jeunes téméraires
Qui, lassés tout à coup du manoir de leurs pères,
Vont sur le grand théâtre, ennuyés à grands frais,
Étaler leurs champarts, leurs moulins, leurs forêts;
Des puissances du jour assiègent la demeure,
Pour qu'un regard distrait en passant les effleure;
Ou que par l'homme en place un mot dit de côté
D'un faux air de crédit flatte leur vanité.
Malheureux! qui bientôt reviendront, moins superbes,
Et vendanger leur vigne et recueillir leurs gerbes,
Et sauront qu'il vaut mieux, sous leurs humbles lambris,
Vivre heureux au hameau qu'intrigant à Paris.
  Et vous qui de la cour affrontez les tempêtes,
Qu'ont de commun les champs et le trouble où vous êtes?
Vous y paraissez peu; c'est un gîte étranger,
De votre inquiétude hospice passager.
Qu'un jour vous gémirez de vos erreurs cruelles!
Les flatteurs sont ingrats; vos arbres sont fidèles,
Sont des hôtes plus sûrs, de plus discrets amis,
Et tiennent beaucoup mieux tout ce qu'ils ont promis.
  Désertant des cités la foule solitaire,
D'avance venez donc apprendre à vous y plaire.
Cultivez vos jardins, volez quelques instants
Aux projets des cités, pour vos projets des champs;
Et si vous n'aimez pas la campagne en vrais sage,
La vanité du moins chérira son ouvrage.
  Cependant, pour charmer ses champêtres loisirs,
La plus belle retraite a besoin de plaisirs.

Choisissons : mais d'abord n'ayons pas la folie
De transporter aux champs Melpomène et Thalie.
Non qu'au séjour des grands j'interdise ces jeux :
Cette pompe convient à leurs châteaux pompeux,
Mais sous nos humbles toits ces scènes théâtrales
Gâtent le doux plaisir des scènes pastorales :
Avec l'art des cités arrive leur vain bruit;
L'étalage se montre, et la gaîté s'enfuit.
Puis quelquefois les mœurs se sentent des coulisses,
Et souvent le boudoir y choisit ses actrices.
Joignez-y ce tracas de sotte vanité,
Et les haines naissant de la rivalité;
C'est à qui sera jeune, amant, prince ou princesse,
Et la troupe est souvent un beau sujet de pièce.
Vous dirai-je l'oubli de soins plus importants,
Les devoirs immolés à de vains passe-temps?
Tel néglige ses fils pour mieux jouer les pères;
Je vois une Mérope, et ne vois point de mères.
L'homme fait place au mime, et le sage au bouffon.
Néron, bourreau de Rome, en était l'histrion :
Tant l'homme se corrompt alors qu'il se déplace!
Laissez donc à Molé, cet acteur plein de grâce,
Aux Fleury, aux Sainval, ces artistes chéris,
L'art d'embellir la scène et de charmer Paris;
Charmer est leur devoir : vous, pour qu'on vous estime,
Soyez l'homme des champs; votre rôle est sublime.
   Et quel charme touchant ne promettent-ils pas
A des yeux exercés, à des sens délicats!
Insensible habitant des champêtres demeures,
Sans distinguer les lieux, les saisons et les heures,
Le vulgaire au hasard jouit de leur beauté :
Le sage veut choisir. Tantôt la nouveauté
Prête aux objets naissants sa grâce enchanteresse,
Tantôt de leur déclin l'aspect nous intéresse.

Le cœur vole au plaisir que l'instant a produit,
Et cherche à retenir le plaisir qui s'enfuit.
Ainsi l'âme jouit, soit qu'une fraîche aurore
Donne la vie aux fleurs qui s'empressent d'éclore ;
Soit que l'astre du monde, en achevant son tour,
Jette languissamment les restes d'un beau jour.
Tel quand des fiers combats Homère se repose,
Il aime à colorer l'Aurore aux-doigts de rose :
Tel le brillant Lorrain, de son pinceau touchant,
Souvent dore un beau ciel des rayons du couchant.
Étudiez aussi les moments de l'année :
L'année a son aurore, ainsi que la journée.
Ah ! malheureux qui perd un spectacle si beau !
Le jeune papillon, échappé du tombeau,
Qui sur les fruits naissants, qui sur les fleurs nouvelles,
S'envole frais, brillant, épanoui comme elles,
Jouit moins au sortir de sa triste prison
Que le sage au retour de la jeune saison,
Lorsque sur les coteaux, sur les monts, dans les plaines,
Tout est gazon, zéphyr, ou ruisseaux, ou fontaines.
Ah, les beaux jours vont donc me rendre les beaux vers!
Le chêne s'est éteint dans mes foyers déserts.
Adieu des paravents l'ennuyeuse clôture,
Adieu livres poudreux, adieu triste lecture!
Le grand livre des champs vient de s'ouvrir : je cours
Du ruisseau libre enfin reconnaître le cours,
Du premier rossignol entendre le ramage,
Voir le premier bouton, voir le premier feuillage,
Et renaître moi-même avec l'ombre et les fleurs !
Si du printemps nouveau l'on chérit les faveurs,
Les beaux jours expirants ont aussi leurs délices :
Au printemps de l'année on bénit les prémices ;
Dans l'automne ces bois, ces soleils pâlissants
Intéressent notre âme en attristant nos sens.

Le printemps nous inspire une aimable folie,
L'automne les douceurs de la mélancolie.
On revoit les beaux jours avec ce vif transport
Qu'inspire un tendre ami dont on pleurait la mort;
Leur départ, quoique triste, à jouir nous invite :
Ce sont les doux adieux d'un ami qui nous quitte;
Chaque instant qu'il accorde on aime à le saisir,
Et le regret lui-même augmente le plaisir.
Majestueux été, pardonne à mon silence!
J'admire ton éclat, mais crains ta violence,
Et je n'aime à te voir qu'en de plus doux instants,
Avec l'air de l'automne ou les traits du printemps.
Que dis-je! ah, si tes jours fatiguent la nature,
Que tes nuits ont de charme! et quelle fraîcheur pure
Vient remplacer des cieux le brûlant appareil!
Combien l'œil, fatigué des pompes du soleil,
Aime à voir de la nuit la modeste courrière
Revêtir mollement de sa pâle lumière
Et le sein des vallons et le front des coteaux,
Se glisser dans les bois et trembler dans les eaux!
L'hiver, je l'avouerai, je suis l'ami des villes :
Là des charmes ravis aux campagnes fertiles,
Grâce au pinceau flatteur, aux sons harmonieux,
L'image frappe encor mon oreille et mes yeux;
Et j'aime à comparer, dans ce portrait fidèle,
Le peintre à la nature et l'image au modèle.
Si pourtant dans les champs l'hiver retient mes pas,
L'hiver a ses beautés. Que j'aime et des frimas
L'éclatante blancheur, et la glace brillante
En lustres azurés à ces roches pendante!
Et quel plaisir encor lorsque, échappé dans l'air,
Un rayon du printemps vient embellir l'hiver,
Et, tel qu'un doux souris qui naît parmi des larmes,
A la campagne en deuil rend un moment ses charmes!

Qu'on goûte avec transport cette faveur des cieux !
Quel beau jour peut valoir ce rayon précieux,
Qui du moins un instant console la nature !
Et si mon œil rencontre un reste de verdure
Dans les champs dépouillés, combien j'aime à le voir !
Aux plus doux souvenirs il mêle un doux espoir ;
Et je jouis, malgré la froidure cruelle,
Des beaux jours qu'il promet, des beaux jours qu'il rappelle.
  Le ciel devient-il sombre, eh bien, dans ce salon,
Près d'un chêne brûlant, j'insulte à l'aquilon ;
Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
Mille heureux passe-temps abrègent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe d'un œil avide
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide ;
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir ;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dé, non sans fracas, part, rentre, part encore ;
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.
  Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
Longtemps des camps rivaux le succès est égal ;
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite :
L'autre reste atterré dans sa douleur muette
Et, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor longtemps le coup qui l'a vaincu.

Ailleurs, c'est le piquet des graves douairières,
Le loto du grand-oncle, et le wisk des grands-pères.
Là, sur un tapis vert, un essaim étourdi
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi.
Mais trois coups de marteau font retentir la porte :
C'est la poste du soir, le courrier qui l'apporte,
Ainsi que son cheval, bien morfondu, bien las,
Revient glacé de givre et poudré de frimas,
Portant, sans le savoir, le destin de la terre,
Le sort de Pétersbourg, celui de l'Angleterre,
L'état des fonds publics, les nouvelles de cour,
Billets de mariage et messages d'amour.
Tout cela, grâce au ciel, faiblement l'intéresse;
Mais chaque curieux autour de lui s'empresse :
Qu'est-ce qui s'est passé dans ce pauvre univers,
Et quels travers nouveaux remplacent nos travers ?
Va-t-on des trois pouvoirs établir l'équilibre ?
Quel peuple est par nos rois menacé d'être libre [2] ?
Quel ami des Français sous leurs coups est tombé ?
Voyons, depuis deux jours, quel trône a succombé.
Chacun a son courrier, et chacun sa gazette.
L'un affecte en lisant une mine discrète;
L'autre rit aux éclats, l'autre cache des pleurs.
Ah ! nous sommes vaincus? Non, nous sommes vainqueurs,
Dit l'autre. Où donc eut lieu cette affaire fameuse ?
Eh mais, c'est sur la Sambre. Eh non, c'est sur la Meuse,
Dit l'autre au coin du feu. Vains discours, bruit perdu !
Car on saura demain qu'on ne s'est point battu.
Mais le souper s'annonce, et l'heure de la table
Rejoint les deux partis : un flacon délectable
Verse avec son nectar les aimables propos,
Et comme son bouchon fait partir les bons mots.
On se lève, on reprend sa lecture ordinaire :
On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.

Tantôt un bon roman charme le coin du feu :
Hélas ! et quelquefois un bel esprit du lieu
Tire un traître papier ; il lit, l'ennui circule :
L'un admire en bâillant l'assommant opuscule,
Et d'un sommeil bien franc l'autre dormant tout haut,
Aux battements de mains se réveille en sursaut.
On rit ; on se remet de la triste lecture ;
On tourne un madrigal, on conte une aventure.
Le lendemain promet des plaisirs non moins doux,
Et la gaîté revient, exacte au rendez-vous.
Ainsi dans l'hiver même on connaît l'allégresse.
Ce n'est plus ce dieu sombre, amant de la tristesse,
C'est un riant vieillard, qui sous le faix des ans
Connaît encor la joie, et plaît en cheveux blancs.
En tableaux variés les beaux jours plus fertiles
Ont des plaisirs plus vifs, des scènes moins tranquilles.
Eh ! qui de ses loisirs peut mettre alors l'espoir
Dans ces tristes cartons peints de rouge et de noir !
L'homme veut des plaisirs ; mais leurs pures délices
Ont besoin de santé, la santé d'exercices.
Laissez donc à l'hiver, laissez à la cité,
Tous ces jeux où la sombre et morne oisiveté,
Pour assoupir l'ennui réveillant l'avarice,
Se plaît dans un tourment et s'amuse d'un vice.
Loin ces tristes tapis ! Les eaux et les forêts
De leurs jeux innocents vous offrent les attraits,
Et la guerre des bois et les piéges des ondes.
Compagne des Sylvains, des Nymphes vagabondes,
Muse, viens, conduis-moi dans leurs sentiers déserts :
Le spectacle des champs dicta les premiers vers.
Sous ces saules touffus, dont le feuillage sombre
A la fraîcheur de l'eau joint la fraîcheur de l'ombre,
Le pêcheur patient prend son poste sans bruit,
Tient sa ligne tremblante et sur l'onde la suit.

Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
Le liége qui s'enfonce et le roseau qui ploie.
Quel imprudent, surpris au piége inattendu,
A l'hameçon fatal demeure suspendu?
Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
Ou la perche étalant sa nageoire pourprée,
Ou l'anguille argentée errant en longs anneaux,
Ou le brochet glouton qui dépeuple les eaux[3]?
  Au peuple ailé des airs faut-il livrer la guerre,
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit;
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière?
C'est le vanneau plaintif errant sur la bruyère;
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs!
Tu meurs en préludant à tes tendres concerts!
  Mais pourquoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruit, et ces combats sans gloire!
O Muse! qui souvent, d'une si douce voix,
Imploras la pitié pour les chantres des bois
Ah! dévoue à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,
L'ennemi des troupeaux et celui des moissons.
Mais quoi! du cor bruyant j'entends déjà les sons;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattants,
Le cerf frémit, s'étonne, et balance longtemps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide?
Doit-il leur opposer son audace intrépide?
De son front menaçant ou de ses pieds légers
A qui se fiera-t-il dans ces pressants dangers?
Il flotte irrésolu : la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole : un moment le transporte

Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier, libre enfin, s'élance et prend l'essor :
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête ;
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.
Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie ;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés ;
Alors le cerf tremblant de son pied, qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errants en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas ! chacun fuit sa présence importune,
Et la contagion de sa triste fortune :
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné !
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné.
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les monts, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses.
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un faible appui,
D'un cerf qu'il fait partir l'involontaire audace
Succède à ses dangers, et s'élance à sa place :
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,

Il part, rase la terre; ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas en sautant il interrompt l'empreinte;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et porte alentour ses regards effrayés;
Se relève, repart, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor; s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines;
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément, sans changer de destin.
Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, d'écume dégouttante,
Brûlante de fureur, et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelants.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlants :
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent,
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa faiblesse a recours.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes?
Et que n'a-t-il plus tôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur?
Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Superbe, il se ranime, il s'avance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillants ses plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.

Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux !
Hélas ! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds suspendus sur la pointe des herbes ?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.
  Permettez-vous ces jeux sans en être idolâtre :
N'imitez point ce fou, chasseur opiniâtre,
Qui ne parle jamais que meute, que chevaux ;
Qui croirait avilir l'honneur de ses châteaux
Si de cinquante cerfs les cornes menaçantes
N'ornaient pompeusement ses portes triomphantes ;
Vous conte longuement sa chasse, ses exploits,
Et met, comme le cerf, l'auditeur aux abois.
  Êtes-vous de retour sous vos lambris tranquilles,
Là des jeux moins bruyants, des plaisirs plus utiles
Vous attendent encore. Aux délices des champs
Associez les arts et leurs plaisirs touchants.
Beaux-arts ! eh ! dans quel lieu n'avez-vous droit de plaire !
Est-il à votre joie une joie étrangère ?
Non ; le sage vous doit ses moments les plus doux :
Il s'endort dans vos bras ; il s'éveille pour vous.
Que dis-je ? autour de lui tandis que tout sommeille,
La lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.
Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur ;
Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur,
L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge,
Ses compagnons des champs, ses amis de voyage ;
Et de paix, de vertus, d'études entouré,
L'exil même avec vous est un abri sacré.
Tel l'orateur romain, dans les bois de Tuscule,
Oubliait Rome ingrate ; ou tel, son digne émule,
Dans Frênes, d'Aguesseau goûtait tranquillement
D'un repos occupé le doux recueillement :

Tels de leur noble exil tous deux charmaient les peines.
Malheur aux esprits durs, malheur aux âmes vaines,
Qui dédaignent les arts au temps de leur faveur!
Les beaux-arts à leur tour, dans les temps du malheur,
Les livrent sans ressource à leur vile infortune :
Mais avec leurs amis ils font prison commune,
Les suivent dans les champs, et, payant leur amour,
Amusent leur exil et chantent leur retour[4].
Mais c'est peu des beaux lieux, des beaux jours, de l'étude :
Je veux que l'amitié, peuplant ma solitude,
Me donne ses plaisirs et partage les miens.
O jours de ma jeunesse! hélas! je m'en souviens,
Épris de la campagne, et l'aimant en poëte,
Je ne lui demandais qu'un désert pour retraite,
Pour compagnons, des bois, des oiseaux et des fleurs.
Je l'aimais, je l'aimais jusque dans ses horreurs;
Je me plaisais à voir, battus par les tempêtes,
Les sapins abaisser et redresser leurs têtes;
J'allais sur les frimas graver mes pas errants,
Et de loin j'écoutais la course des torrents.
Mais tout passe; aujourd'hui qu'un sang moins vif m'enflamme,
Que les besoins des sens font place à ceux de l'âme,
S'il est longtemps désert, le plus aimable lieu
Ne me plaît pas longtemps : les arbres parlent peu,
Dit le bon la Fontaine; et ce qu'un bois m'inspire
Je veux à mes côtés trouver à qui le dire.
Ainsi, fermant la porte au sot qui de Paris
Vient troubler votre joie et tuer vos perdrix,
De ceux qu'unit à vous une amitié sincère
Préparez, décorez la chambre hospitalière.
Ce sont de vieux voisins, des proches, des enfants,
Qui visitent des lieux chers à leurs premiers ans :
C'est un père adoré qui vient dans sa vieillesse
Reconnaître les bois qu'a plantés sa jeunesse;

La ferme à son aspect semble se réjouir,
Les bosquets s'égayer, les fleurs s'épanouir.
Tantôt c'est votre ami, votre ami de l'enfance,
Qui de vos simples goûts partage l'innocence.
Chacun retrouve là ses passe-temps chéris,
Son meuble accoutumé, ses livres favoris[5].
Tantôt Robert arrive, et ses riches images
Doublent, en les peignant, vos plus beaux paysages;
Et tantôt son pinceau, dans de plus doux portraits,
De ceux que vous aimez vous reproduit les traits.
Ainsi, plein des objets que votre cœur adore,
De vos amis absents vous jouissez encore.
  Ces lieux chers aux vivants sont aussi chers aux morts :
Qui vous empêchera de placer sur ces bords,
Près d'un ruisseau plaintif, sous un saule qui pleure,
D'un ami regretté la dernière demeure?
Est-il un lieu plus propre à ce doux monument
Où des mânes chéris dorment plus mollement?
Du bon Helvétien qui ne connaît l'usage?
Près d'une eau murmurante, au fond d'un vert bocage,
Il place les tombeaux; il les couvre de fleurs :
Par leur douce culture il charme ses douleurs,
Et pense respirer, quand sa main les arrose,
L'âme de son ami dans l'odeur d'une rose[6].
  Ne pouvez-vous encore y consacrer les traits
De ceux par qui fleurit l'art fécond de Cérès
Pouvez-vous à Berghem refuser un asile,
Un marbre à Théocrite, un bosquet à Virgile?
Hélas! je n'ai point droit d'avoir place auprès d'eux;
Mais si de l'art des vers quelque ami généreux
Daigne un jour m'accorder de modestes hommages,
Ah! qu'il ne place pas le chantre des bocages
Dans le fracas des cours ou le bruit des cités.
Vallons que j'ai chéris, coteaux que j'ai chantés,

Souffrez que parmi vous ce monument repose;
Qu'un peuplier le couvre et qu'un ruisseau l'arrose!
Mes vœux sont exaucés : du sein de leur repos
Un essaim glorieux de belles, de héros,
Qui, successeurs polis des Sarmates sauvages,
De l'antique Vistule honorent les rivages,
Auprès de Saint-Lambert, de Pope, de Thomson,
Offre dans ses jardins une place à mon nom.
Que dis-je? tant d'honneur n'est pas fait pour ma muse :
La gloire de ces noms du mien serait confuse.
Mais si dans un bosquet obscur et retiré
Il est un coin désert, un réduit ignoré,
Au-dessous de Gesner, et bien loin de Virgile,
Hôtes de ces beaux lieux, gardez-moi cet asile.
Content, je vous verrai dans vos riants vallons
De l'art que je chantai pratiquer les leçons,
Enrichir vos hameaux, parer leur solitude,
Des partis turbulents calmer l'inquiétude.
Heureux si quelquefois sous vos ombrages verts
L'écho redit mon nom, mon hommage et mes vers!
 Mais, ne l'oubliez pas : à la ville, au village,
Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.
Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui;
Il ne vit qu'à moitié, s'il ne vit que pour lui.
Vous donc, à qui des champs la joie est étrangère,
Ah! faites-y le bien, et les champs vont vous plaire.
Le bonheur dans les champs a besoin de bonté.
Tout se perd dans le bruit d'une vaste cité;
Mais au sein des hameaux, le château, la chaumière,
Et l'oisive opulence et l'active misère,
Nous offrent de plus près leur contraste affligeant,
Et contre l'homme heureux soulèvent l'indigent.
Alors vient la bonté qui désarme l'envie,
Rend ses droits au malheur, l'équilibre à la vie,

Corrige les saisons, laisse à l'infortuné
Quelques épis du champ par ses mains sillonné,
Comble enfin par ses dons cet utile intervalle
Que met entre les rangs la fortune inégale.
Eh ! dans quels lieux le ciel, mieux qu'au séjour des champs,
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchants ?
De bienfaits mutuels voyez vivre le monde.
Ce champ nourrit le bœuf, et le bœuf le féconde ;
L'arbre suce la terre, et ses rameaux flétris
A leur sol maternel vont mêler leurs débris :
Les monts rendent leurs eaux à la terre arrosée ;
L'onde rafraîchit l'air, l'air s'épanche en rosée :
Tout donne et tout reçoit, tout jouit et tout sert.
Les cœurs durs troublent seuls ce sublime concert.
L'un, si du dé fatal la chance fut perfide,
Parcourt tout son domaine en exacteur avide ;
Sans sécher une larme épuisant son trésor,
L'autre, comme d'un poids, se défait de son or.
Quoi ! ton or t'importune ? ô richesse impudente !
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfants dans leur fleur desséchés par la faim,
Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain ?
Oh ! d'un simple hameau si le ciel m'eût fait maître,
Je saurais en jouir : heureux, digne de l'être,
Je voudrais m'entourer de fleurs, de riches plants,
De beaux fruits, et surtout de visages riants ;
Et ne souffrirais pas qu'attristant ma fortune,
La faim vînt m'étaler sa pâleur importune.
Mais je hais l'homme oisif : la bêche, les râteaux,
Le soc, tout l'arsenal des rustiques travaux,
Attendrait l'indigent, sûr d'un juste salaire,
Et chez moi le travail bannirait la misère.
Enfin des maux cruels affligent-ils ses jours,
Au vieil âge, aux douleurs, nous devons des secours.

Dans les appartements du logis le moins vaste,
Qu'il en soit un où l'art, avec ordre et sans faste,
Arrange le dépôt des remèdes divers
A ses infirmités incessamment offerts.
L'oisif, de qui l'ennui vient vous rendre visite,
Louera plus volontiers, de sa voix parasite,
Vos glaces, vos tapis, votre salon doré ;
Mais pour tous les bons cœurs ce lieu sera sacré.
Souvent à vos bienfaits joignez votre présence ;
Votre aspect consolant doublera leur puissance.
Menez-y vos enfants ; qu'ils viennent sans témoin
Offrir leur don timide au timide besoin ;
Que surtout votre fille, amenant sur vos traces
La touchante pudeur, la première des grâces,
Comme un ange apparaisse à l'humble pauvreté,
Et fasse en rougissant l'essai de la bonté.
Ainsi, comme vos traits, leurs mœurs sont votre image ;
Votre exemple est leur dot, leurs vertus votre ouvrage.
Cœurs durs, qui payez cher de fastueux dégoûts,
Ah ! voyez ces plaisirs, et soyez-en jaloux.
  L'homme le plus obscur quelquefois sous le chaume
Gouverne en son idée une ville, un royaume.
Moi, jamais, dans l'erreur de mes illusions,
Je n'aspire à régler le sort des nations :
Me formant du bonheur une plus humble image
Quelquefois je m'amuse à régler un village ;
Je m'établis le chef de ces petits États.
Mais à mes propres soins je ne me borne pas ;
Au bon gouvernement de ce modeste empire
Je veux que du hameau chaque pouvoir conspire.
O vous, pour qui j'écris le code des hameaux,
Souffrez que mes leçons se changent en tableaux.
  Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère

Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année;
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point pour cet emploi sublime
Cet avide intrigant que l'intérêt anime,
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent;
Qui pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidèle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau
Qui des jeux du village ancien dépositaire
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphants,
Ont vu mourir le père et naître les enfants.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.
Honorez ses travaux. Que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique,
Au dedans des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au dehors :

La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte :
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel :
Et quel spectacle, ô Dieu ! vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage !
Non, Rome subjuguant l'univers abattu
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.
  Il est dans le village une autre autorité :
C'est des enfants craintifs le maître redouté.
Muse, baisse le ton, et, sans être grotesque,
Peins des fils du hameau le mentor pédantesque.
Bientôt j'enseignerai comment un soin prudent
Peut de ce grave emploi seconder l'ascendant.
  Mais le voici : son port, son air de suffisance,
Marquent dans son savoir sa noble confiance.
Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter ;
Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter ;
Connaît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
Prolongent de ses mots les syllabes traînantes !
Tout le monde l'admire, et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
Du reste, inexorable aux moindres négligences,
Tant il a pris à cœur le progrès des sciences !
Paraît-il, sur son front ténébreux ou serein
Le peuple des enfants croit lire son destin.
Il veut, on se sépare ; il fait signe, on s'assemble ;
Il s'égaye, et l'on rit ; il se ride, et tout tremble.

Il caresse, il menace, il punit, il absout.
Même absent, on le craint; il voit, il entend tout :
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille;
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau, dont la verge pliante
Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante,
Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots,
Plus pâles, plus tremblants encor que son feuillage.
Tel, ô doux Chanonat, sur ton charmant rivage,
J'ai vu, j'ai reconnu, j'ai touché de mes mains
Cet arbre dont s'armaient mes pédants inhumains,
Ce saule, mon effroi, mon bienfaiteur peut-être.
  Des enfants du hameau tel est le grave maître[8].
En secondant ses soins rendez-le plus soigneux.
Rien n'est vil pour le sage; un sot est dédaigneux.
Il faut dans les emplois, quoi que l'orgueil en pense,
Aux grands la modestie, aux petits l'importance.
Encouragez-le donc; songez que dans ses mains
De ce peuple naissant reposent les destins;
Et, rendant à ses yeux son office honorable,
Laissez-le s'estimer pour qu'il soit estimable.
  Eh! quel tableau des mœurs ne vous offrira pas
Tout ce peuple d'enfants sujets de ses États!
C'est là que l'homme est lui, que nul art ne déguise
De ses premiers penchants la naïve franchise.
L'un, docile et traitable après le châtiment,
Laisse apaiser d'un mot son court ressentiment;
Il essuie en riant une dernière larme;
Un affront l'irritait, un souris le désarme :
L'autre, ferme, inflexible, affecte un froid dédain,
Et garde obstinément un silence mutin.

Tel, décelant déjà son âme magnanime,
Jadis Caton enfant fut un boudeur sublime.
Mais l'heure des jeux sonne : observez-les encor
Dans ces jeux où l'instinct prend son premier essor.
L'un, apprenti Rubens, charbonne la muraille ;
L'autre, Chevert futur, met sa troupe en bataille ;
L'autre, Euclide nouveau, confie au sol mouvant
Ses cercles, ses carrés, dont s'amuse le vent ;
L'autre de ses châteaux fait, défait l'assemblage ;
L'autre est l'historien, le conteur du village :
Là peut-être un rival des Regnier, des Boileau,
Fouette un buis tournant, qui châtierait les sots.
Peut-être un successeur des Molé, des Préville,
Peint les travers des champs, qui peindrait ceux des villes.
Aujourd'hui, sans songer à son dessein futur,
Son cœur est satisfait si, lancé d'un bras sûr,
Le caillou sur les eaux court, tombe et se relève,
Ou si par un bon vent son cerf-volant s'enlève.
Dès qu'un heureux hasard vient l'offrir à vos yeux,
Hâtez-vous, saisissez ce germe précieux.
Tels ces jeunes œillets n'attendent pour éclore
Qu'un des rayons du jour, qu'un des pleurs de l'Aurore.
Tels d'un lis s'élevant dans le fond des déserts
Les parfums négligés se perdent dans les airs.
Cultivés, protégés par vos secours propices,
Ces jeunes sauvageons croîtront sous vos auspices ;
Hâtés par vos bienfaits, leurs fruits seront plus doux,
Et leur succès flatteur rejaillira sur vous.
Des préjugés aussi préservez le jeune âge.
Naguère des esprits hantaient chaque village ;
Chaque bourg en tremblant consultait son devin ;
Tout château renfermait son spectre, son lutin,
Et dans de longs récits la vieillesse conteuse
En troublait le repos de l'enfance peureuse ;

Surtout, l'orsqu'aux lueurs d'un nocturne flambeau
L'heure de la veillée assemblait le hameau,
Toujours de revenants quelque effrayante histoire
Resserrait de frayeur le crédule auditoire.
Loin d'eux ces fictions, qui sèment la terreur,
Filles des préjugés et mères de l'erreur!
Ah! contons-leur plutôt la bonne moissonneuse,
Soigneuse d'oublier l'épi de la glaneuse;
Le bon fils, le bon père, et l'invisible main
Qui punit l'homicide et nourrit l'orphelin.
Ainsi vous assurez, bienfaiteur du village,
Des secours au vieillard, des leçons au jeune âge.
Ce n'est pas tout encor : que d'heureux passe-temps
De leurs jours désœuvrés amusent les instants.
Hélas! qui l'eût pu croire? une bonté barbare
De ces jours consolants est devenue avare.
Ce temps, leur dites-vous, de stériles loisirs,
Ce temps est au travail volé par les plaisirs.
Ainsi votre bonté du repos les dispense,
Et l'excès du travail en est la récompense!
Hélas! au laboureur, à l'utile ouvrier,
Dans les jours solennels pouvons-nous envier
Le vin et les chansons, le fifre et la musette;
A leur fille l'honneur de sa simple toilette?
Non; laissons-leur du moins, pour prix de leur labeur,
Une part à la vie, une part au bonheur.
Vous-même secondez leur naïve allégresse.
Déjà je crois en voir la scène enchanteresse.
Pour peindre leurs plaisirs et leurs groupes divers,
Donnez, ah! donnez-moi le pinceau de Téniers.
Là des vieillards buvant content avec délices,
L'un ses jeunes amours, l'autre ses vieux services,
Et son grade à la guerre, et dans quel grand combat
Lui seul avec de Saxe il a sauvé l'État.

Près d'eux, non sans frayeur dans les airs suspendue,
Églé monte et descend sur la corde tendue;
Zéphyr vient se jouer dans ses flottants habits,
Et la pudeur craintive en arrange les plis.
Ailleurs s'ouvre un long cirque où des boules rivales
Poursuivent vers le but leurs courses inégales;
Et, leur fil à la main, des experts à genoux
Mesurent la distance et décident des coups.
Ici, sans employer l'élastique raquette,
La main jette la balle, et la main la rejette.
Là d'agiles rivaux sentent battre leur cœur;
Tout part, un cri lointain a nommé le vainqueur.
Plus loin, un buis roulant de la main qui le guide
S'échappe, atteint, parcourt dans son cercle rapide
Ces cones alignés qu'il renverse en son cours,
Et qui, toujours tombant, se redressent toujours;
Quelquefois, de leurs rangs parcourant l'intervalle,
Il hésite, il prélude à leur chute fatale;
Il les menace tous, aucun n'a succombé;
Enfin il se décide, et le neuf est tombé.
Et vous, archers adroits, prenez le trait rapide;
Un pigeon est le but. L'un de l'oiseau timide
Effleure le plumage, un autre rompt ses nœuds;
L'autre le suit de l'œil, et l'atteint dans les cieux :
L'oiseau tourne dans l'air sur son aile sanglante,
Et rapporte en tombant la flèche triomphante.
Mais c'est auprès du temple, autour du grand ormeau,
Que s'assemblent la fleur et l'amour du hameau.
L'archet rustique part, chacun choisit sa belle;
On s'enlace, on s'enlève, on retombe avec elle.
Plus d'un cœur bat, pressé d'une furtive main,
Et le folâtre amour prélude au sage hymen.
Partout rit le bonheur, partout brille la joie;
L'adresse s'entretient, la vigueur se déploie :

Leurs jeux sont innocents, leur plaisir acheté,
Et même le repos bannit l'oisiveté.
Vous, charmé de ces jeux, riche de leur aisance,
Vous goûtez le bonheur qui suit la bienfaisance.
Heureux, vous unissez dans votre heureux hameau
Le riche à l'indigent, la cabane au château;
Vous créez des plaisirs, vous soulagez des peines,
Du lien social vous resserrez les chaînes;
Et, satisfait de tout, et ne regrettant rien,
Vous dites comme Dieu : Ce que j'ai fait est bien.

CHANT II.

Heureux qui dans le sein de ses dieux domestiques
Se dérobe au fracas des tempêtes publiques,
Et, dans de frais abris trompant tous les regards,
Cultive ses jardins, les vertus et les arts!
Tel, quand des triumvirs la main ensanglantée
Disputait les lambeaux de Rome épouvantée,
Virgile, des partis laissant rouler les flots,
Du nom d'Amaryllis enchantait les échos.
Nul mortel n'eût osé, troublant de si doux charmes,
Entourer son réduit du tumulte des armes;
Et lorsque Rome, enfin lasse de tant d'horreurs,
Sous un règne plus calme oubliait ses fureurs,
S'il vint redemander au maître de la terre
Le champ de ses aïeux que lui ravit la guerre,
Bientôt on le revit, loin du bruit des palais,
Favori du dieu Pan, courtisan de Palès,
Fouler, près du beau lac où le cygne se joue,
Les prés délicieux de sa chère Mantoue[1];
Là, tranquille au milieu des vergers, des troupeaux,
Sa bouche harmonieuse errait sur ses pipeaux,

Et, ranimant le goût des richesses rustiques,
Chantait aux fiers Romains ses douces Géorgiques.
Comme lui je n'eus point un champ de mes aïeux,
Et le peu que j'avais je l'abandonne aux dieux;
Mais comme lui, fuyant les discordes civiles,
J'échappe dans les bois au tumulte des villes,
Et, content de former quelques rustiques sons,
A nos cultivateurs je dicte des leçons.
Vous donc qui prétendiez, profanant ma retraite,
En intrigant d'État transformer un poëte,
Épargnez à ma Muse un regard indiscret;
De son heureux loisir respectez le secret.
Auguste triomphant pour Virgile fut juste :
J'imitai le poëte, imitez donc Auguste,
Et laissez-moi, sans nom, sans fortune et sans fers,
Rêver au bruit des eaux, de la lyre et des vers.
  Quand des agriculteurs j'enseigne l'art utile,
Je ne viens plus, marchant sur les pas de Virgile,
Répéter aux Français les leçons des Romains :
Sans guide m'élançant par de nouveaux chemins,
Je vais orner de fleurs le soc de Triptolème,
Et sur mon propre luth chanter un art que j'aime.
  Je ne prends pas non plus pour sujet de mes chants
Les vulgaires moyens qui fécondent les champs :
Je ne vous dirai point dans quel lieu, sous quel signe
Il faut planter le cep et marier la vigne;
Quel sol veut l'olivier, dans quels heureux terrains
Réussissent les fruits et prospèrent les grains.
La culture offre ici de plus brillants spectacles :
Au lieu de ses travaux, je chante ses miracles,
Ses plus nobles efforts, ses plus rares bienfaits.
Féconde en grands moyens, fertile en grands effets,
Ce n'est plus cette simple et rustique déesse
Qui suit ses vieilles lois; c'est une enchanteresse

Qui, la baguette en main, par de hardis travaux
Fait naître des aspects et des trésors nouveaux,
Compose un sol plus riche et des races plus belles,
Fertilise les monts, dompte les rocs rebelles,
Dirige dans leurs cours les flots emprisonnés,
Fait commercer entre eux les fleuves étonnés;
Triomphe des climats, et sous ses mains fécondes
Confond les lieux, les temps, les saisons et les mondes.
Quand l'homme cultiva pour la première fois,
De ce premier des arts il ignorait les lois;
Sans distinguer le sol et les monts et les plaines,
Son imprudente main leur confia ses graines :
Mais bientôt, plus instruit, il connut les terrains;
Chaque arbre eut sa patrie, et chaque sol ses grains.
Vous, faites plus encore; osez par la culture
Corriger le terroir et dompter la nature.
Rival de Duhamel, surprenez ses secrets[1];
Connaissez, employez l'art fécond des engrais :
Pour fournir à vos champs l'aliment qu'ils demandent,
La castine, la chaux, la marne vous attendent :
Que la cendre tantôt, tantôt les vils débris
Des grains dont sous leurs toits vos pigeons sont nourris;
Tantôt de vos troupeaux la litière féconde,
Changent en sucs heureux un aliment immonde :
Ici, pour réparer la maigreur de vos champs,
Mêlez la grasse argile à leurs sables tranchants;
Ailleurs, pour diviser les terres limoneuses,
Mariez à leur sol les terres sablonneuses.
Vous, dont le fol espoir, couvant un vain trésor,
D'un stérile travail croit voir sortir de l'or,
D'un chimérique bien laissez là l'imposture :
L'or naît dans les sillons qu'enrichit la culture;
La terre est le creuset qui mûrit vos travaux,
Et le soleil lui-même échauffe vos fourneaux.

Les voilà, les vrais biens, et la vraie alchimie.
Jadis, heureux vainqueur d'une terre ennemie,
Un vieillard avait su de ses champs plus féconds
Vaincre l'ingratitude et doubler les moissons.
Il avait, devinant l'art heureux d'Angleterre,
Pétri, décomposé, recomposé la terre,
Créé des prés nouveaux; et les riches sainfoins
Et l'herbe à triple feuille avaient payé ses soins;
Ici des jeunes fleurs il doublait la couronne,
Là de fruits inconnus enrichissait l'automne :
Nul repos pour ses champs, et la variété,
Seule, les délassait de leur fécondité.
Enviant à ses soins un si beau privilége,
Un voisin accusa son art de sortilége.
Cité devant le juge, il étale à ses yeux
Sa herse, ses râteaux, ses bras laborieux;
Raconte par quels soins son adresse féconde
A su changer la terre, a su diriger l'onde :
« Voilà mon sortilége et mes enchantements, »
Leur dit-il. Tout éclate en applaudissements :
On l'absout; et son art, doux charme de sa vie,
Comme d'un sol ingrat, triompha de l'envie[3].
Imitez son secret : que votre art souverain
Ose changer, dompter ou créer le terrain.
Augmentez, propagez les richesses rustiques,
Et joignez votre exemple aux usages antiques.
Pourtant, des nouveautés amant présomptueux,
N'allez pas vous bercer d'essais infructueux;
Gardez-vous d'imiter ces docteurs téméraires,
Hardis blasphémateurs des travaux de leurs pères;
Laissez là ces projets recueillis par Rozier[4],
Beaux dans le cabinet, féconds sur le papier,
Des semeurs citadins l'élégante méthode,
Leurs modernes semoirs, leur charrue à la mode,

Leur ferme en miniature ; enfin tous les secrets
Qu'admire *le Mercure* et que maudit Cérès :
De vos sages aïeux respectant les pratiques,
Laissez à ces docteurs leurs tréteaux dogmatiques.
Cependant n'allez pas, trop superstitieux,
Suivre servilement les pas de vos aïeux :
Créant à l'art des champs de nouvelles ressources,
Tentez d'autres chemins, ouvrez-vous d'autres sources.
Ne vous rebutez pas; eh! quels brillants succès
Ne vous ont pas payés de vos premiers essais !
Dans nos champs étonnés que de métamorphoses !
Sur un simple buisson jadis naissaient les roses,
Et le pommier dans l'air déployait ses rameaux :
Le rosier maintenant, ô prodiges nouveaux !
Élève vers les cieux sa tête enorgueillie,
Et sur des arbres nains la pomme est recueillie.
Que de fleurs parmi nous, fières de leurs rayons,
Ont accru leurs honneurs et doublé leurs festons !
Osez plus : appelez les familles lointaines,
Et mariez leur race aux races indigènes.
Pourtant n'imitez pas cet amateur fougueux
Qui hait tous nos trésors ; l'arbre le plus pompeux
Lui déplaît s'il n'est pas nourrisson de l'Afrique,
Ou naturel de l'Inde, ou colon d'Amérique.
Ainsi, quand de Paris les inconstants dégoûts
De Londres, sa rivale, adoptèrent les goûts,
La scène, les salons, et la cour et la ville,
Tout paya son tribut à cette humeur servile.
Devenus, d'inventeurs, copistes maladroits,
Nos arts dépaysés méconnurent leurs droits ;
Sous de pesants jokeys nos chevaux haletèrent,
Nos clubs de politique et de punch s'enivrèrent ;
Versailles s'occupa de popularité ;
Chacun eut ses wiskis, ses vapeurs et son thé.

Moi-même, comparant le parc anglais au nôtre,
J'hésitai, je l'avoue, entre Kent et le Nôtre;
Mais je permis l'usage et proscrivis l'excès.
Sensible à la beauté de nos arbres français,
Le bon cultivateur, malgré leurs vieilles formes,
N'exclut point nos tilleuls, nos chênes et nos ormes;
Il fuit des nouveautés les goûts extravagants :
Mais si par un beau tronc, des rameaux élégants,
L'arbre d'un sol lointain offre un hôte agréable,
Les nôtres font accueil à l'étranger aimable;
Plutôt pour ses appas que pour sa rareté,
Ils lui font les honneurs de l'hospitalité;
Et si l'utilité vient se joindre à la grâce,
Aux droits de citoyen ils admettent sa race.
Tel des Alpes nous vint le cytise riant[5];
Ainsi pleure incliné le saule d'Orient,
Consacré par l'amour à la mélancolie;
Le peuplier reçut ses frères d'Italie,
Et pour nous, fatigué d'obéir au turban,
Le cèdre impérial descendit du Liban.
Sachez aussi comment de leurs terres natales
S'éloignent sans péril les races végétales;
Préparez leur exil : vers un ciel étranger
Un passage trop brusque est souvent un danger;
Faites-leur par degrés oublier leur patrie.
De ces ménagements tu connus l'industrie,
Ingénieux Nollin, qui d'arbres de ton choix
Si souvent enrichis les jardins de nos rois :
Du tropique brûlant sur ses roches poudreuses
Malte accueillait d'abord ces plantes voyageuses;
D'Hières, à leur tour, les champs moins embrasés
Présentaient un asile aux plants dépaysés;
Lyon les attendait, et son climat propice
A la plante adoptive offrait un doux auspice;

Et dans Paris enfin l'arbuste acclimaté,
Prêtait à nos jardins son ombrage emprunté.
Ainsi de lieux en lieux, et de races en races,
De son sol primitif l'arbre perdait les traces,
Changeait son naturel, et pour de nouveaux cieux
Quittait, sans s'appauvrir, les champs de ses aïeux;
Tant les ans et les soins, et l'adroite culture,
Subjuguent l'habitude et domptent la nature!
Imitez ce grand art, et des plants délicats
Nuancez le passage à de nouveaux climats.
  Vous dirai-je, à l'aspect de ces riches peuplades,
Quel charme embellira vos douces promenades?
Par elles votre esprit parcourt tous les climats :
Ces pins aux verts rameaux, amoureux des frimas,
Nourrissons de l'Écosse ou de la Virginie,
Et des deux continents heureuse colonie,
En vous offrant les plants des deux mondes divers,
Vous portent aux deux bouts de l'immense univers.
Le thuya vous ramène aux plaines de la Chine.
L'arbre heureux de Judée, à la fleur purpurine,
Se montre-t-il à vous, vous vous peignez soudain
Les bords religieux qu'arrose le Jourdain.
Vous parcourez des champs policés ou sauvages;
Vos plants sont des pays, vos pensers des voyages,
Et vous changez cent fois de climats et de lieux.
  Soit donc que par les soins d'un art industrieux
Il donne à son pays des familles nouvelles,
Soit que par ses secours nos races soient plus belles,
Heureux l'homme entouré de ses nombreux sujets!
Le vulgaire n'y voit que des arbres muets;
Vous, ce sont vos enfants : vous aidez leur faiblesse,
Vous formez leurs beaux ans, vous soignez leur vieillesse;
Vous en étudiez les diverses humeurs,
Vous leur donnez des lois, vous leur donnez des mœurs;

Et corrigeant leurs fruits, leurs fleurs et leur feuillage,
De la création vous achevez l'ouvrage.
Donnez les mêmes soins aux divers animaux :
Qu'ils soient par vous plus forts, mieux vêtus et plus beaux;
Soignez bien les enfants, choisissez bien les mères,
Changez ou maintenez les mœurs héréditaires;
A ceux dont nos cantons reçoivent les tributs
Ajoutez, s'il se peut, d'étrangères tribus :
Mais toujours sur les lieux réglez votre industrie.
Ne contraignez jamais à quitter leur patrie
Ceux qui, féconds ailleurs, semblent, pour vous punir,
Refuser de s'aimer, refuser de s'unir,
Ou qui, dégénérant de leur antique race,
De leurs traits primitifs perdent bientôt la trace.
A cet oiseau parleur que sa triste beauté
Ne dédommage pas de sa stérilité
Je préfère celui qui, né dans nos campagnes,
A son nid, ses amours, ses chants et ses compagnes
Et qui ne connaît point le pouvoir des climats?
Le tigre parmi nous ne se reproduit pas;
Le lion, dont le sang incessamment bouillonne,
Dédaigne sous nos toits l'amour de la lionne;
Les chiens de nos climats, sujets aux mêmes lois,
Perdent chez l'Africain et leur poil et leur voix :
Et, sans lait pour son fils, la mère européenne
Le remet dans l'Asie à la femme indienne[6].
Faites donc votre choix : ceux de qui les penchants
Se font à votre ciel, se plaisent à vos champs,
Adoptez-les. Ainsi des rochers de la Suisse
S'unit à nos taureaux la féconde génisse,
Et, pendue aux buissons de ce coteau riant,
La chèvre aventurière a quitté l'Orient.
Là le bélier anglais paît la verte campagne :
Là la brebis d'Afrique et le mouton d'Espagne

De leur belle toison traînent le riche poids.
Ici le coursier barbe est errant dans vos bois;
Là bondit d'Albion la cavale superbe,
Tandis que ses enfants qui folâtrent sur l'herbe,
Se cherchant, se fuyant, se défiant entre eux,
De leur course rivale entrelacent les jeux 7.
Aspects délicieux! perspectives charmantes!
Quelle scène est égale à ces scènes mouvantes,
A ces riants tableaux! Oh! de mes derniers jours
Si le ciel à mon choix avait laissé le cours,
Oui, je l'avoue, après l'aimable poésie,
L'utile agriculture eût exercé ma vie.
Est-il un soin plus doux? Calme, mais occupé,
C'est là qu'en ses désirs le sage est peu trompé:
Autour de ses jardins, de ses flottantes gerbes,
De ses riches vergers, de ses troupeaux superbes,
L'espoir au front riant se promène avec lui:
Il voit ses jeunes ceps embrasser leur appui;
Sur le fruit qui mûrit, sur la fleur près d'éclore,
Il court interroger le lever de l'aurore,
Les vapeurs du midi, les nuages du soir.
L'inquiétude même assaisonne l'espoir;
Et toujours entouré de dons ou de promesses,
Il sème, attend, recueille, ou compte ses richesses.
Et trop heureux encor lorsque des soins si doux
Par le même intérêt unissent deux époux,
Et resserrent les nœuds d'une sage famille!
Le père et son enfant, et la mère et sa fille,
Chacun a son emploi. Les travaux importants,
Les forêts à planter, la culture des champs,
L'art par qui la moisson et la vigne prospère,
Sont les amusements et la gloire du père:
Son fils aux mêmes soins s'exerce sous ses lois;
Lui-même l'initie à ses heureux emplois,

Lui conte ses projets; il lui lègue d'avance
Ses desseins, ses succès, sa longue expérience :
« Ces vergers, lui dit-il, ces prés créés par moi,
Ces travaux commencés seront finis par toi;
Entretiens ces canaux, ils furent mon ouvrage;
Soigne ces jeunes plants, ces bois sont de ton âge. »
Trésor de son ménage, et chère à son époux,
La mère a des emplois moins graves et plus doux :
Les soins du colombier, ceux de la bergerie,
Occupent ses moments; la fraîche laiterie
Lui doit l'appétissante et simple propreté,
Le parterre ses fleurs, la maison sa gaîté;
Elle tient sous ses lois les oiseaux domestiques,
Prépare leur enceinte et leurs palais rustiques,
Leur perche pour dormir, leur abri pour couver :
Elle y court le matin; son œil aime à trouver
La mère sur son nid, l'enfant qui vient d'éclore,
Et la poule en travail, et son œuf tiède encore.
Joyeuse, elle saisit son innocent butin,
Et déjà le promet au banquet du matin.
Et pourrais-je oublier les soins de la volière?
Elle-même nourrit la troupe familière,
Console ces captifs de l'empire de l'air,
Leur porte le mouron, la chenille et le ver;
Elle-même préside à leurs doux mariages,
Elle assortit leur race, établit leurs ménages,
Des couples amoureux forme l'heureux lien,
Et voit dans leur bonheur une image du sien.
Les temps sont-ils venus d'une chaîne si douce,
C'est elle qui leur jette et la laine et la mousse,
Et le tendre coton qui, tapissant leurs nids,
Sur le plus fin duvet recevra leurs petits.
Sa fille l'accompagne, et, doucement rêveuse,
Prodigue aussi ses soins à la troupe amoureuse;

Tantôt les agaçant du geste et de la voix,
A leurs becs irrités abandonne ses doigts.
L'une et l'autre préside au luxe de la table;
Le café par leurs soins coule plus délectable,
Et le gâteau doré, délices du festin,
Paraît plus savoureux préparé par leur main.
Cependant la moisson, les fruits, et les vendanges,
Remplissent les pressoirs, les celliers et les granges.
Tels vivaient nos aïeux, tels on vit ces châteaux,
De nos vieux chevaliers vénérables berceaux;
Ainsi les champs, les bois, prodiguaient à leur maître
Leur richesse innocente et leur luxe champêtre.
  Hélas! pour mes vieux jours j'attendais ces plaisirs;
Et déjà l'espérance, au gré de mes désirs,
De mon domaine heureux m'investissait d'avance.
Je ne possédais pas un héritage immense;
Mais j'avais mon verger, mon bosquet, mon berceau.
Dieux! dans quels frais sentiers serpentait mon ruisseau!
Combien je chérissais mes fleurs et mon ombrage!
Quels gras troupeaux erraient dans mon gras pâturage!
Tout riait à mes yeux; mon esprit ne rêvait
Que des meules d'épis et des ruisseaux de lait.
Trop courte illusion! délices chimériques!
De mon triste pays les troubles politiques
M'ont laissé pour tout bien mes agrestes pipeaux.
Adieu mes fleurs! adieu mes fruits et mes troupeaux!
Eh bien, forêts du Pinde, asiles frais et sombres,
Revenez, rendez-moi vos poétiques ombres.
Si le sort m'interdit les doux travaux des champs,
Du moins à leurs bienfaits je consacre mes chants:
Des vergers, des guérets tous les dieux me secondent,
La colline m'écoute, et les bois me répondent.
  Vous donc qui, comme moi, de ce bel art épris,
Voulez à vos rivaux en disputer le prix,

Monts où j'ai tant rêvé, pour qui, dans mon ivresse,
Des plus riants vallons j'oubliais la mollesse,
Ne pourrai-je encor voir vos rocs majestueux,
Entendre de vos flots le cours tumultueux?
Oh! qui m'enfoncera sous vos portiques sombres,
Dans vos sentiers noircis d'impénétrables ombres!
Mais ce n'est plus le temps : autrefois des beaux-arts
Sur ces monts, sur ces rocs j'appelais les regards :
C'est au cultivateur qu'aujourd'hui je m'adresse,
J'invoque le besoin, le travail et l'adresse;
Je leur dis : Voyez-vous bondir ces flots errants?
Courez, emparez-vous de ces fougueux torrents;
Guidez dans des canaux leur onde apprivoisée;
Que, tantôt réunie et tantôt divisée,
Elle tourne la roue, élève les marteaux,
Et dévide la soie, ou dompte les métaux.
Là, docile ouvrier, le fier torrent façonne
Les toisons de Palès, les sabres de Bellone :
Là, plus prompt que l'éclair, le flot lance les mâts
Destinés à voguer vers de lointains climats :
Là pour l'art des Didot Annonay voit paraître
Les feuilles où ces vers seront tracés peut-être.
Tout vit; j'entends partout retentir les échos
Du bruit des ateliers, des forges et des flots;
Les rocs sont subjugués : l'homme est grand, l'art sublime;
La montagne s'égaye et le désert s'anime.
Sachez aussi comment des fleuves, des ruisseaux,
On peut mettre à profit les salutaires eaux;
Et Pomone et Palès, et Flore et les Dryades,
Doivent leurs doux trésors à l'urne des Naïades,
Surtout dans les climats où l'ardente saison
Jusque dans sa racine attaque le gazon,
Et laisse à peine au sein de la terre embrasée
Tomber d'un ciel avare une faible rosée.

Non loin est un ruisseau; mais de ce mont jaloux
Le rempart ennemi le sépare de vous :
Eh bien, osez tenter une grande conquête.
Venez, de vos sapeurs déjà l'armée est prête.
Sous leurs coups redoublés le mont cède en croulant.
La brouette aux longs bras, qui gémit en roulant,
Qui, partout se frayant un facile passage,
Sur son unique roue agilement voyage,
S'emplissant, se vidant, allant, venant cent fois,
Des débris entassés transporte au loin le poids.
Enfin le mont succombe : il s'ouvre, et sous sa voûte
Ouvre au ruisseau joyeux une facile route.
La Naïade s'étonne, et, dans son lit nouveau,
A ses brillants destins abandonne son eau.
Il vient, il se partage en fertiles rigoles;
Ses limpides filets sont autant de Pactoles.
Sur son passage heureux tout renaît, tout verdit :
De ses États nouveaux son onde s'applaudit;
Et, source de fraîcheur, d'abondance et de gloire,
Vous paye en peu de temps les frais de la victoire[9].
Dans les champs où, plus près de l'astre ardent du jour,
Au sein de ses vallons Lima sent tour à tour,
Par le vent de la mer, par celui des montagnes,
Le soir et le matin rafraîchir ses campagnes,
Avec bien moins de frais et bien moins d'art encor,
L'homme sait des ruisseaux disposer le trésor;
Et, suivant qu'il répand ou suspend leur largesse,
Retarde sa récolte ou hâte sa richesse.
Près du fruit coloré la fleur s'épanouit,
L'arbre donne et promet : l'homme espère et jouit.
Là le cep obéit au fer qui le façonne;
Ici de grappes d'or la vigne se couronne;
Et, sans que l'eau du ciel lui dispense ses dons,
L'homme au cours des ruisseaux asservit les saisons.

Lieux charmants, où les cieux sont féconds sans nuage,
Et qui ne doivent point leur richesse à l'orage !
Tant l'art a de pouvoir ! tant l'homme audacieux
Sait vaincre la nature et corriger les cieux !
Ne pouvez-vous encor de ces terres fangeuses
Guider dans des canaux les eaux marécageuses,
Et, donnant à Cérès des trésors imprévus,
Montrer au ciel des champs qu'il n'avait jamais vus ?
Tantôt, coulant sans but, des sources vagabondes
A leur libre penchant abandonnent leurs ondes,
Et suivent au hasard leur cours licencieux :
Changez en long canal ces flots capricieux ;
Bientôt vous allez voir mille barques agiles
Descendre, remonter sur ses ondes dociles :
Aux cantons étrangers il porte vos trésors ;
Des fruits d'un sol lointain il enrichit vos bords ;
Par lui les intérêts, les besoins se confondent,
Tous les biens sont communs, tous les lieux se répondent,
Et l'air, l'onde et la terre, en bénissent l'auteur.
Riquet de ce grand art atteignit la hauteur,
Lorsqu'à ce grand travail du peuple monastique,
Dont longtemps l'ignorance honora Rome antique,
Son art joignit encor des prodiges nouveaux,
Et réunit deux mers par ses hardis travaux.
Non, l'Égypte et son lac, le Nil et ses merveilles,
Jamais de tels récits n'ont frappé les oreilles.
Là, par un art magique, à vos yeux sont offerts
Des fleuves sur des ponts, des vaisseaux dans les airs ;
Des chemins sous des monts, des rocs changés en voûte,
Où vingt fleuves, suivant leur ténébreuse route,
Dans de noirs souterrains conduisent les vaisseaux
Qui du noir Achéron semblent fendre les eaux ;
Puis, gagnant lentement l'ouverture opposée,
Découvrent tout à coup un riant Élysée,

Des vergers pleins de fruits, et des prés pleins de fleurs,
Et d'un bel horizon les brillantes couleurs.
En contemplant du mont la hauteur menaçante,
Le fleuve quelque temps s'arrête d'épouvante;
Mais, d'espace en espace en tombant retenus,
Avec art aplanis, avec art soutenus,
Du mont, dont la hauteur au vallon doit les rendre,
Les flots, de chute en chute, apprennent à descendre;
Puis, traversant en paix l'émail fleuri des prés,
Conduisent à la mer les vaisseaux rassurés :
Chef-d'œuvre qui vainquit les monts, les champs, les ondes,
Et joignit les deux mers qui joignent les deux mondes!
  Mais ces fleuves féconds sont souvent destructeurs :
Sachez donc réprimer ces flots dévastateurs.
Tout connut ce bel art; et l'antiquité même
En présente à nos yeux l'ingénieux emblème.
Du fabuleux Ovide écoutez le récit.
  Achéloüs, dit-il, échappé de son lit,
Entraînait les troupeaux dans ses eaux orageuses,
Roulait l'or des moissons dans ses vagues fangeuses,
Emportait les hameaux, dépeuplait les cités,
Et changeait en déserts les champs épouvantés.
Soudain Hercule arrive, et veut dompter sa rage.
Dans les flots écumants il se jette à la nage,
Les fend d'un bras nerveux, apaise leurs bouillons,
Et ramène en leur lit leurs fougueux tourbillons.
Du fleuve subjugué l'onde en courroux murmure :
Aussitôt d'un serpent il revêt la figure;
Il siffle, il s'enfle, il roule, il déroule ses nœuds
Et de ses vastes plis bat ses bords sablonneux.
A peine il l'aperçoit, le vaillant fils d'Alcmène
De ses bras vigoureux le saisit et l'enchaîne;
Il le presse, il l'étouffe, et de son corps mourant
Laisse le dernier pli sur l'arène expirant,

Se relève en fureur, et lui dit : « Téméraire !
Osas-tu bien d'Hercule affronter la colère ?
Et ne savais-tu pas qu'en son berceau fameux
Des serpents étouffés furent ses premiers jeux ? »
Étonné, furieux de sa double victoire,
Le fleuve de ses flots prétend venger la gloire ;
Il fond sur son vainqueur : ce n'est plus un serpent
En replis onduleux sur le sable rampant,
C'est un taureau superbe, au front large et sauvage ;
Ses bonds impétueux déchirent son rivage,
Sa tête bat les vents, le feu sort de ses yeux ;
Il mugit, et sa voix a fait trembler les cieux.
Hercule, sans effroi, voit renaître la guerre,
Part, vole, le saisit, le combat et l'atterre,
L'accable de son poids, presse de son genou
Sa gorge haletante et son robuste cou ;
Puis, fier et triomphant de sa rage étouffée,
Arrache un de ses dards, et s'en fait un trophée.
Aussitôt les sylvains, les nymphes de ces bords,
Dont il vengea l'empire et sauva les trésors,
Au vainqueur qui repose apportent leurs offrandes,
L'entourent de festons, le parent de guirlandes ;
Et dans la corne heureuse épanchant leurs faveurs,
La remplissent de fruits, la couronnent de fleurs.
   Heureuse fiction, aimable allégorie,
Du peintre et du poëte également chérie !
Eh ! qui dans ce serpent, dans ces plis sinueux,
Ne voit des flots errants les détours tortueux
Soumettant à nos lois leur fureur vagabonde ?
Ce taureau qui mugit, c'est la vague qui gronde ;
Ces deux cornes du fleuve expriment les deux bras ;
Celle qu'arrache Alcide en ces fameux combats,
Riche des dons de Flore et des fruits de Pomone,
De l'homme, heureux vainqueur des eaux qu'il emprisonne,

Marque la récompense ; et sous ces heureux traits
L'abondance aux mortels verse encor ses bienfaits.
Ce travail vous étonne? Eh ! voyez le Batave
Donner un frein puissant à l'Océan esclave.
Là le chêne, en son sein fixé profondément,
Présente une barrière au fougueux élément;
S'il n'a plus ces rameaux et ces pompeux feuillages
Qui paraient le printemps et bravaient les orages,
Sa tige dans les mers soutient d'autres assauts,
Et brise fièrement la colère des eaux.
Là d'un long mur de joncs l'ondoyante souplesse,
Puissante par leur art, forte par sa faiblesse,
Sur le bord qu'il menace attend le flot grondant,
Trompe sa violence, et résiste en cédant.
De là ce sol conquis et ces plaines fécondes
Que la terre étonnée a vus sortir des ondes,
Ces champs pleins de troupeaux, ces prés enfants de l'art.
Le long des flots bruyants qui battent ce rempart,
Le voyageur, surpris, au-dessus de sa tête
Entend gronder la vague et mugir la tempête,
Et dans ce sol heureux à force de tourment
La nature est tout art, l'art tout enchantement.
Vous ne pouvez sans doute offrir ces grands spectacles;
Mais votre art plus borné peut avoir des miracles :
Donnez-lui donc l'essor ; sachez par vos travaux
Vaincre ou mettre à profit le cours puissant des eaux.
Tantôt à votre sol l'onde livrant la guerre
Mord en secret ses bords, et dévore sa terre ;
Tantôt par son penchant le courant entraîné
Vous livre, en s'éloignant, son lit abandonné;
Ailleurs, d'un champ qu'il ronge emportant les ruines,
Ses flots officieux vous cèdent leurs rapines.
Recevez leurs présents, et, protégeant leurs bords,
De l'onde usurpatrice arrêtez les efforts;

Et, gouvernant son cours rebelle ou volontaire,
Traitez-le comme esclave ou comme tributaire.
Souvent même, dit-on, tout un frêle terrain
De sa base d'argile est détaché soudain,
Glisse, vogue sur l'onde, et vers l'autre rivage
D'un voisin étonné va joindre l'héritage.
Le nouveau possesseur, qu'enrichissent ces eaux,
Contemple à son réveil ses domaines nouveaux,
Tandis qu'à l'autre bord ses déplorables maîtres
Ont vu s'enfuir loin d'eux les champs de leurs ancêtres.
Muse, attendris tes sons, et chante la douleur
De la belle Égérie, heureuse en son malheur.
Sous les monts de l'Écosse, en un lac où des îles
Pressent, dit-on, les flots de leurs masses mobiles;
Son père possédait un modique terrain,
Élevé sur les eaux et flottant sur leur sein;
Telle, comme une fleur jetée au sein de l'onde,
Callimaque nous peint cette île vagabonde,
L'asile de Latone et le berceau des dieux.
Du hasard et des flots travail capricieux,
Celle que je décris, de racines sauvages,
De mousses, de rameaux enlacés par les âges,
Se forma lentement; des feuillages flétris
L'enrichissent encor de leurs féconds débris,
Et les caps avancés, à qui l'eau fait la guerre,
De leur lente ruine avaient accru sa terre;
Autour d'elle flottaient des saules, des roseaux.
Là n'étaient point nourris de superbes troupeaux,
La génisse féconde et la brebis bêlante :
Quelques chevreaux épars, famille pétulante,
Sous les lois d'Égérie erraient seuls en ce lieu :
C'était peu; mais le pauvre est riche de si peu!
Souvent, en l'embrassant, son respectable père
Lui disait : « O ma fille, image de ta mère!

Mon cœur se l'est promis, cette île que tu vois,
C'est ta dot; ces chevreaux et ce pré sont à toi. »
Maître, au bord opposé, d'un bois, d'une prairie,
Dolon depuis longtemps adorait Égérie :
Trop heureux si, troublant un bonheur aussi doux,
Son père n'eût déjà fait choix d'un autre époux !
Toutefois, de l'amour l'adresse industrieuse
A les dédommager était ingénieuse.
Le lac plus d'une fois sur ses flots complaisants
Du rivage opposé leur porta les présents,
Les beaux fruits de Dolon, les fleurs de la bergère;
Souvent l'heureux Dolon, sur sa barque légère,
Visitait l'île heureuse. On sait que de l'amour
Les îles en tout temps sont le plus cher séjour.
Celle-ci n'était point la magique retraite
Que d'Alcine ou d'Armide enfanta la baguette;
Un charme encor plus doux y fixait ces amants :
Se voir, s'aimer, voilà leurs seuls enchantements;
Fallait-il se quitter? condamnés à l'absence,
En perdant le plaisir, ils gardaient l'espérance.
Enfin le tendre Amour, au gré de leur ardeur,
Voulut unir leur sort, comme il unit leur cœur.
Parmi les déités que révèrent ces ondes,
Doris fut la plus belle; en ses grottes profondes
Le lac n'enferma point un plus rare trésor.
Sous les flots azurés brillaient ses tresses d'or;
L'eau s'enorgueillissait d'une charge aussi belle,
Les flots plus mollement murmuraient autour d'elle,
Les nymphes l'admiraient. Le jeune Palémon
Pour elle de sa trompe adoucissait le son,
Et jamais chez Thétis nymphe plus ravissante
Ne reçut les baisers de l'onde caressante.
Éole l'adorait, et son fougueux amour
Vainement l'appelait dans sa bruyante cour;

La nymphe refusait les farouches hommages
D'un dieu dont les soupirs ressemblent aux orages :
L'amant le plus bruyant n'est pas le plus aimé.
L'Amour vole à ce dieu par lui-même enflammé :
« Éole, écoute-moi, lui dit-il. Égérie
Du sensible Dolon dès longtemps est chérie ;
Son père la destine aux vœux d'un autre amant :
Seconde mes désirs pour ce couple charmant ;
Que l'île d'Égérie, au gré de la tempête,
Vers les champs de Dolon vogue, aborde, et s'arrête ;
Qu'alors tous deux unis, ils se donnent leur foi :
Je le jure, à ce prix Doris vivra pour toi ;
Mais ne l'entraîne point dans ta cour turbulente,
Permets-lui d'habiter dans sa grotte charmante ;
Écarte de ses bords l'aquilon furieux,
Et que les seuls zéphyrs soupirent dans ces lieux :
L'Amour le veut ainsi. » Le dieu parle et s'envole.
L'espoir d'un prix si doux flatte le cœur d'Éole.
Pour hâter un bonheur de qui dépend le sien,
Il veut de ces amants former l'heureux lien.
Un jour (l'île ce jour ne les vit point ensemble)
Soudain l'air a mugi, l'onde croît, l'île tremble ;
Les flots tumultueux rugissent alentour :
Rien n'égale un orage excité par l'Amour.
L'île cède : Égérie est en pleurs sur la rive ;
Elle rappelle en vain son île fugitive,
Hélas ! et son amour, injuste un seul moment,
Craint en perdant sa dot de perdre son amant.
Fille aimable, bannis une crainte importune !
L'aveugle Amour est cher à l'aveugle Fortune,
Et tous deux de ton île ils dirigent le cours.
Le terrain vagabond, après de longs détours,
Se rapproche des lieux où, seul sur le rivage,
Dolon, triste et pensif, entend gronder l'orage.

Il regarde, il s'étonne; il observe longtemps
Cette île voyageuse et ces arbres flottants,
Quand soudain à ses yeux, quelle surprise extrême!
La terre, en approchant, montre l'île qu'il aime.
Il tremble : il craint pour elle une vague, un écueil;
Il la suit sur les eaux, il la conduit de l'œil.
L'île longtemps encor flotte au gré de l'orage;
La vague enfin la pousse et l'applique au rivage.
Dolon court, Dolon vole : il parcourt ces beaux lieux
Si chéris de son cœur, si connus à ses yeux;
Il cherche le bosquet, il cherche la cabane,
Où leurs discrets amours fuyaient un œil profane;
Les flots impétueux auront-ils respecté
Les fleurs qu'elle arrosait, l'arbre qu'elle a planté ?
Trouvera-t-il encor sur l'écorce légère
De leurs chiffres unis le tendre caractère ?
Tout l'émeut, tout occupe et son âme et ses yeux;
D'un cœur moins effrayé, d'un œil moins curieux,
Un tendre ami parcourt l'air, les traits, le visage
D'un ami que les flots jetèrent au rivage.
  Le calme sur les eaux à peine a reparu,
Dolon retourne aux lieux d'où l'île a disparu,
Va trouver ses amis, les console, les mène
Au rivage où leur île est jointe à son domaine.
Le changement d'abord la déguise à leurs vœux;
Mais d'Égérie à peine elle a frappé les yeux :
« Ah! la voilà! dit-elle. » « Oui, la voilà, s'écrie
Le sensible Dolon, ton île tant chérie!
Viens; nous pourrons encore, à l'ombre de ces bois,
Entrelacer nos noms et marier nos voix :
N'accuse point le sort, n'accuse point l'orage;
Puisqu'il sert mon amour, je bénis son naufrage.
Un dieu, sans doute, un dieu propice aux tendres cœurs
Sur la vague orageuse a guidé ses erreurs,

Vers ce rivage ami les dieux l'ont amenée :
Qu'ainsi puisse nous joindre un heureux hyménée ! »
Il dit : la mère pleure et le père consent,
Et la belle Égérie accepte en rougissant.
Et cependant il veut que cette île si chère
Reprenne sa parure et sa forme première :
Un pont joint à ses bords ce fortuné séjour,
Sacré par le malheur, plus sacré par l'amour ;
Mais son art l'affermit, et l'onde mugissante
Vient briser sur ses bords sa colère impuissante.
Ainsi cette île errante eut un frein dans les flots,
Le bonheur un asile, et l'amour sa Délos.

CHANT III.

Que j'aime le mortel, noble dans ses penchants,
Qui cultive à la fois son esprit et ses champs !
Lui seul jouit de tout. Dans sa triste ignorance
Le vulgaire voit tout avec indifférence :
Des desseins du grand Être atteignant la hauteur,
Il ne sait point monter de l'ouvrage à l'auteur.
Non, ce n'est pas pour lui qu'en ses tableaux si vastes
Le grand peintre forma d'harmonieux contrastes :
Il ne sait pas comment, dans ses secrets canaux,
De la racine au tronc, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage, accourt la séve errante ;
Comment naît des cristaux la masse transparente,
L'union, les reflets et le jeu des couleurs :
Étranger à ses bois, étranger à ses fleurs,
Il ne sait point leurs noms, leurs vertus, leur famille :
D'une grossière main il prend dans la charmille
Ses fils au rossignol, au printemps ses concerts.
Le sage seul, instruit des lois de l'univers,

Sait goûter dans les champs une volupté pure :
C'est pour l'ami des arts qu'existe la nature.
Vous donc, quand des travaux ou des soins importants
Du bonheur domestique ont rempli les instants,
Cherchez autour de vous de riches connaissances
Qui, charmant vos loisirs, doublent vos jouissances.
Trois règnes à vos yeux étalent leurs secrets.
Un maître doit toujours connaître ses sujets :
Observez les trésors que la nature assemble.
Venez ; marchons, voyons, et jouissons ensemble.
Dans ces aspects divers que de variété !
Là tout est élégance, harmonie et beauté.
C'est la molle épaisseur de la fraîche verdure,
C'est de mille ruisseaux le caressant murmure,
Des coteaux arrondis, des bois majestueux,
Et des antres riants l'abri voluptueux ;
Ici d'affreux débris, des crevasses affreuses,
Des ravages du temps empreintes désastreuses,
Un sable infructueux aux vents abandonné ;
Des rebelles torrents le cours désordonné ;
La ronce, la bruyère, et la mousse sauvage,
Et d'un sol dévasté l'épouvantable image.
Partout des biens, des maux, des fléaux, des bienfaits !
Pour en interpréter les causes, les effets,
Vous n'aurez point recours à ce double génie
Dont l'un veut le désordre, et l'autre l'harmonie :
Pour vous développer ces mystères profonds,
Venez, le vrai génie est celui des Buffons.
Autrefois, disent-ils, un terrible déluge,
Laissant l'onde sans frein et l'homme sans refuge,
Répandit, confondit en une vaste mer
Et les eaux de la terre et les torrents de l'air ;
Où s'élevaient des monts étendit des campagnes,
Où furent des vallons éleva des montagnes,

Joignit deux continents dans les mêmes tombeaux,
Du globe déchiré dispersa les lambeaux,
Lança l'eau sur la terre et la terre dans l'onde,
Et roula le chaos sur les débris du monde.
De là ces grands amas dans la terre enfermés,
Ces bois, noirs aliments des volcans enflammés,
Et ces énormes lits, ces couches intestines,
Qui d'un monde sur l'autre entassent les ruines.
Ailleurs d'autres dépôts se présentent à vous,
Formés plus lentement par des moyens plus doux.
Les fleuves, nous dit-on, dans leurs errantes courses,
En apportant aux mers les tributs de leurs sources,
Entraînèrent des corps l'un à l'autre étrangers,
Quelques-uns plus pesants, les autres plus légers :
Les uns au fond de l'eau tout à coup se plongèrent;
Quelque temps suspendus, les autres surnagèrent;
De là, précipités dans l'humide séjour,
Sur ces premiers dépôts s'assirent à leur tour :
Des couches de limon sur eux se répandirent,
Sur ces lits étendus d'autres lits s'étendirent;
Des arbustes sur eux gravèrent leurs rameaux,
Non brisés par des chocs, non dissous par les eaux,
Mais dans leur forme pure. En vain leurs caractères
Semblent offrir aux yeux des plantes étrangères,
Que des fleuves, des lacs, et des mers en courroux,
Le roulement affreux apporta parmi nous :
Leurs traits inaltérés, les couches plus profondes
Des lits que de la mer ont arrêtés les ondes ;
Souvent de minces lits, léger travail des eaux,
L'un sur l'autre sculptés par les mêmes rameaux,
Tout d'une cause lente annonce aux yeux l'ouvrage.
Ainsi, sans recourir à tout ce grand ravage,
Le sage ne voit plus que des effets constants,
Le cours de la nature et la marche du temps.

Mais j'aperçois d'ici les débris d'un village :
D'un désastre fameux tout annonce l'image.
Quels malheurs l'ont produit ? Avançons, consultons
Les lieux et les vieillards de ces tristes cantons.
Dans les concavités de ces roches profondes,
Où des fleuves futurs l'air déposait les ondes,
L'eau, parmi les rochers se filtrant lentement,
De ces grands réservoirs mina le fondement :
Les voûtes, tout à coup à grand bruit écroulées,
Remplirent ces bassins ; et les eaux refoulées,
Se soulevant en masse et brisant leurs remparts,
Avec les bois, les rocs, et leurs débris épars,
Des hameaux, des cités traînèrent les ruines ;
Leur cours se lit encore au creux de ces ravines,
Et l'ermite du lieu, sur un décombre assis,
En fait aux voyageurs d'effroyables récits.
Ailleurs ces noirs sommets dans le fond des campagnes
Versèrent tout à coup leurs liquides montagnes,
Et le débordement de leurs bruyantes eaux
Forma de nouveaux lacs et des courants nouveaux.
Voyez-vous ce mont chauve et dépouillé de terre,
A qui fait l'aquilon une éternelle guerre ?
L'Olympe pluvieux, de son front escarpé
Détachant le limon par ses eaux détrempé,
L'emporta dans les champs, et de sa cime nue
Laissa les noirs sommets se perdre dans la nue :
L'œil s'afflige à l'aspect de ces rochers hideux.
Poursuivons : descendons de ces sauvages lieux,
Des terrains variés marquons la différence.
Voyons comment le sol, dont la simple substance
Sur les monts primitifs où les dieux l'ont jeté,
Conserve, vierge encor, toute sa pureté,
S'altère en descendant des montagnes aux plaines.
De nuance en nuance et de veines en veines

L'observateur le suit d'un regard curieux[1].
Tantôt de l'ouragan c'est le cours furieux ;
Terrible, il prend son vol, et dans des flots de poudre
Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre;
Balaye, en se jouant, et forêt et cité;
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté,
Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et tourmente en courant les airs, la terre et l'onde;
De là sous d'autres champs ces champs ensevelis,
Ces monts changeant de place, et ces fleuves de lits;
Et la terre sans fruits, sans fleurs et sans verdure,
Pleure en habit de deuil sa riante parure.
Non moins impétueux et non moins dévorants,
Les feux ont leur tempête et l'Etna ses torrents.
La terre dans son sein, épouvantable gouffre,
Nourrit de noirs amas de bitume et de soufre,
Enflamme l'air et l'onde, et de ses propres flancs
Sur ses fruits et ses fleurs vomit des flots bouillants :
Emblème trop frappant des ardeurs turbulentes
Dans le volcan de l'âme incessamment brûlantes,
Et qui, sortant soudain de l'abîme des cœurs,
Dévorent de la vie et les fruits et les fleurs!
Ces rocs tout calcinés, cette terre noirâtre,
Tout d'un grand incendie annonce le théâtre.
Là grondait un volcan : ses feux sont assoupis;
Flore y donne des fleurs et Cérès des épis.
Sur l'un de ses côtés son désastre s'efface;
Mais la pente opposée en garde encor la trace :
C'est ici que la lave en longs torrents coula;
Voici le lit profond où le fleuve roula,
Et plus loin à longs flots sa masse répandue
Se refroidit soudain et resta suspendue.
Dans ce désastre affreux quels fleuves ont tari!
Quels sommets ont croulé, quels peuples ont péri!

Les vieux âges l'ont su, l'âge présent l'ignore;
Mais de ce grand fléau la terreur dure encore.
Un jour, peut-être, un jour les peuples de ces lieux
Que l'horrible volcan inonda de ses feux,
Heurtant avec le soc des restes de murailles,
Découvriront ce gouffre, et, creusant ses entrailles,
Contempleront au loin avec étonnement
Des hommes et des arts ce profond monument;
Cet aspect si nouveau des demeures antiques,
Ces cirques, ces palais, ces temples, ces portiques,
Ces gymnases du sage autrefois fréquentés,
D'hommes qui semblent vivre encor tout habités;
Simulacres légers, prêts à tomber en poudre,
Tous gardant l'attitude où les surprit la foudre :
L'un enlevant son fils, l'autre emportant son or;
Cet autre ses écrits, son plus riche trésor;
Celui-ci dans ses mains tient son dieu tutélaire;
L'autre, non moins pieux, s'est chargé de son père;
L'autre, paré de fleurs et la coupe à la main,
A vu sa dernière heure et son dernier festin.
  Gloire, honneur à Buffon, qui, pour guider nos sages,
Éleva sept fanaux sur l'océan des âges,
Et, noble historien de l'antique univers,
Nous peignit à grands traits ces changements divers!
Mais il quitta trop peu sa retraite profonde :
Des bosquets de Montbard Buffon jugeait le monde ;
A des yeux étrangers se confiant en vain,
Il vit peu par lui-même ; et, tel qu'un souverain,
De loin, et sur la foi d'une vaine peinture,
Par ses ambassadeurs courtisa la nature.
  O ma chère patrie ! ô champs délicieux,
Où les fastes du temps frappent partout les yeux !
Oh ! s'il eût parcouru cette belle Limagne,
Qu'il eût joui de voir dans la même campagne

Trois âges de volcans que distinguent entre eux
Leurs aspects, leurs courants, leurs foyers sulfureux!
La mer couvrit les uns par des couches profondes,
D'autres ont recouvert le vieux séjour des ondes;
L'un d'une côte à l'autre étendit ses torrents;
L'autre en fleuve de feu versa ses flots errants
Dans ces fonds qu'a creusés la longue main des âges.
En voyant du passé ces sublimes images,
Ces grands foyers éteints dans des siècles divers,
Des mers sur des volcans, des volcans sur des mers,
Vers l'antique chaos notre âme est repoussée,
Et des âges sans fin pèsent sur la pensée.
Mais, sans quitter vos monts et vos vallons chéris,
Voyez d'un marbre usé le plus mince débris:
Quel riche monument! de quelle grande histoire
Ses révolutions conservent la mémoire!
Composé des dépôts de l'empire animé,
Par la destruction ce marbre fut formé;
Pour créer les débris dont les eaux le pétrirent,
De générations quelles foules périrent!
Combien de temps sur lui l'océan a coulé!
Que de temps dans leur sein les vagues l'ont roulé!
En descendant des monts dans ses profonds abîmes,
L'océan autrefois le laissa sur leurs cimes;
L'orage dans les mers de nouveau le porta;
De nouveau sur ses bords la mer le rejeta,
Le reprit, le rendit: ainsi, rongé par l'âge,
Il endura les vents, et les flots, et l'orage:
Enfin, de ces grands monts humble contemporain,
Ce marbre fut un roc, ce roc n'est plus qu'un grain;
Mais, fils du temps, de l'air, de la terre et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.
Et quelle source encor d'études, de plaisirs,
Va de pensers sans nombre occuper vos loisirs,

Si la mer elle-même et ses vastes domaines
Vous offrent de plus près leurs riches phénomènes !
O mer, terrible mer, quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect !
De quelle impression tu frappas mon enfance !
Mais alors je ne vis que ton espace immense ;
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor !
Là le génie humain prit son plus noble essor :
Tous ces nombreux vaisseaux suspendus sur ses ondes
Sont le nœud des États , les courriers des deux mondes.
Comme elle, à son aspect, vos pensers sont profonds :
Tantôt vous demandez à ces gouffres sans fonds
Les débris disparus des nations guerrières,
Leur or, leurs bataillons, et leurs flottes entières ;
Tantôt, avec Linnée enfoncé sous les eaux,
Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux ,
De la Flore des mers invisible héritage,
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage ;
Éponges, polypiers, madrépores, coraux ,
Des insectes des mers miraculeux travaux.
Que de fleuves obscurs y dérobent leur source !
Que de fleuves fameux y terminent leur course !
Tantôt avec effroi vous y suivez de l'œil
Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil [2] ;
Souvent avec Buffon vos yeux y viennent lire
Les révolutions de ce bruyant empire,
Ces courants, ces reflux, ces grands événements
Qui de l'axe incliné suivent les mouvements ;
Tous ces volcans éteints qui du sein de la terre
Jadis allaient aux cieux défier le tonnerre ;
Ceux dont le foyer brûle au sein des flots amers,
Ceux dont la voûte ardente est la base des mers,
Et qui peut-être un jour sur les eaux écumantes
Vomiront des rochers et des îles fumantes.

Peindrai-je ces vieux caps, sur les ondes pendants;
Ces golfes qu'à leur tour rongent les flots grondants,
Ces monts ensevelis sous ces voûtes obscures,
Les Alpes d'autrefois et les Alpes futures;
Tandis que ces vallons, ces monts que voit le jour,
Dans les profondes eaux vont rentrer à leur tour?
Échanges éternels de la terre et de l'onde,
Qui semblent lentement se disputer le monde!
Ainsi l'ancre s'attache où paissaient les troupeaux,
Ainsi roulent des chars où voguaient des vaisseaux!
Et le monde, vieilli par la mer qui voyage,
Dans l'abîme des temps s'en va cacher son âge.
  Après les vastes mers et leurs mouvants tableaux
Vous aimerez à voir les fleuves, les ruisseaux;
Non point ceux qu'ont chantés tous ces rimeurs si fades,
De qui les vers usés ont vieilli leurs Naïades,
Mais ceux de qui les eaux présentent à vos yeux
Des effets nobles, grands, rares ou curieux.
Tantôt dans son berceau vous recherchez leur source;
Tantôt dans ses replis vous observez leur course,
Comme, d'un bord à l'autre errant en longs détours,
D'angles creux ou saillants chacun marque son cours.
  Dirai-je ces ruisseaux, ces sources, ces fontaines
Qui de nos corps souffrants adoucissent les peines?
Là, de votre canton doux et tristes tableaux,
La joie et la douleur, les plaisirs et les maux,
Vous font chaque printemps leur visite annuelle;
Là, mêlant leur gaîté, leur plainte mutuelle,
Viennent de tous côtés, exacts au rendez-vous,
Des vieillards écloppés, un jeune essaim de fous.
Dans le même salon là viennent se confondre
La belle vaporeuse et le triste hypocondre:
Lise y vient de son teint rafraîchir les couleurs,
Le guerrier de sa plaie adoucir les douleurs,

Le gourmand de sa table expier les délices.
Au dieu de la santé tous font leurs sacrifices :
Tous, lassant de leurs maux valets, amis, voisins,
Veulent être guéris, mais surtout être plaints;
Le matin voit errer l'essaim mélancolique;
Le soir le jeu, le bal, les festins, la musique,
Mêlent à mille maux mille plaisirs divers :
On croit voir l'Élysée au milieu des enfers.
  Mais laissant là la foule et ses bruyantes scènes,
Reprenons notre course autour de vos domaines,
Et du palais magique où se rendent les eaux,
Ensemble remontons au lieu de leurs berceaux,
Vers ces monts, de vos champs dominateurs antiques.
Quels sublimes aspects! quels tableaux romantiques!
Sur ces vastes rochers, confusément épars,
Je crois voir le génie appeler tous les arts :
Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre;
Le poëte y conçoit de plus sublimes chants;
Le sage y voit des mœurs les spectacles touchants :
Des siècles autour d'eux ont passé comme une heure,
Et l'aigle et l'homme libre en aiment la demeure;
Et vous, vous y venez, d'un œil observateur,
Admirer dans ses plans l'éternel créateur.
Là le temps a tracé les annales du monde :
Vous distinguez ces monts, lents ouvrages de l'onde,
Ceux que des feux soudains ont lancés dans les airs,
Et les monts primitifs, nés avec l'univers;
Leurs lits si variés, leur couche verticale,
Leurs terrains inclinés, leur forme horizontale :
Du hasard et du temps travail mystérieux.
Tantôt vous parcourez d'un regard curieux
De leurs rochers pendants l'informe amphithéâtre,
L'ouvrage des volcans, le basalte noirâtre,

Le granit par les eaux lentement façonné,
Et les feuilles du schiste, et le marbre veiné;
Vous fouillez dans leur sein, vous percez leur structure,
Vous y voyez empreints Dieu, l'homme et la nature :
La nature, tantôt riante en tous ses traits,
De verdure et de fleurs égayant ses attraits;
Tantôt mâle, âpre et forte, et dédaignant les grâces,
Fière, et du vieux chaos gardant encor les traces.
Ici, modeste encore au sortir du berceau,
Glisse en minces filets un timide ruisseau;
Là s'élance en grondant la cascade écumante;
Là le zéphyr caresse, ou l'aquilon tourmente;
Vous y voyez unis des volcans, des vergers,
Et l'écho du tonnerre, et l'écho des bergers;
Ici de frais vallons, une terre féconde;
Là des rocs décharnés, vieux ossements du monde :
A leur pied le printemps, sur leur front les hivers.
Salut, pompeux Jura, terrible Montanverts!
De neiges, de glaçons entassements énormes,
Du temple des frimas colonnades informes;
Prismes éblouissants, dont les pans azurés,
Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse,
Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour!
Non, jamais, au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchants, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse dans ces lieux
Ou languir la pensée ou reposer les yeux.
  Malheureux cependant les mortels téméraires
Qui viennent visiter ces horreurs solitaires,
Si par un bruit prudent de tous ces noirs frimas
Leurs tubes enflammés n'interrogent l'amas!

Souvent un grand effet naît d'une faible cause ;
Souvent sur ces hauteurs l'oiseau qui se repose
Détache un grain de neige : à ce léger fardeau
Des grains dont il s'accroît se joint le poids nouveau,
La neige autour de lui rapidement s'amasse ;
De moment en moment il augmente sa masse ;
L'air en tremble, et soudain, s'écroulant à la fois,
Des hivers entassés l'épouvantable poids
Bondit de roc en roc, roule de cime en cime,
Et de sa chute immense ébranle au loin l'abîme :
Les hameaux sont détruits et les bois emportés ;
On cherche en vain la place où furent les cités,
Et sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent,
Avant d'être frappés, les voyageurs succombent.
Ainsi quand des excès, suivis d'excès nouveaux,
D'un État par degrés ont préparé les maux,
De malheur en malheur sa chute se consomme :
Tyr n'est plus, Thèbes meurt, et les yeux cherchent Rome !
O France, ô ma patrie ! ô séjour de douleurs[3] !
Mes yeux à ces pensers se sont mouillés de pleurs.
  Vos pas sont-ils lassés de ces sites sauvages,
Eh bien, redescendez dans ces frais paysages :
Là le long des vallons, au bord des clairs ruisseaux,
De fertiles vergers, d'aimables arbrisseaux,
Et des arbres pompeux, et des fleurs odorantes,
Viennent vous étaler leurs races différentes.
Quel nouvel intérêt ils donnent à vos champs !
Observez leurs couleurs, leurs formes, leurs penchants,
Leurs amours, leurs hymens, la greffe et ses prodiges ;
Comment, des sauvageons civilisant les tiges,
L'art corrige leurs fruits, leur prête des rameaux,
Et peuple ces vergers de citoyens nouveaux ;
Comment, dans les canaux où sa course s'achève,
Dans ses balancements monte et descend la sève ;

Comment le suc, enfin, de la même liqueur
Forme le bois, la feuille, et le fruit, et la fleur.
Et les humbles tribus, le peuple immense d'herbes
Qu'effleure l'ignorant de ses regards superbes,
N'ont-ils pas leurs beautés et leurs bienfaits divers?
Le même Dieu créa la mousse et l'univers.
De leurs secrets pouvoirs connaissez les mystères,
Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires :
Par eux autour de vous rien n'est inhabité,
Et même le désert n'est jamais sans beauté.
Souvent, pour visiter leurs riantes peuplades,
Vous dirigez vers eux vos douces promenades,
Soit que vous parcouriez les coteaux de Marli,
Ou le riche Meudon, ou le frais Chantilli.
Et voulez-vous encore embellir le voyage,
Qu'une troupe d'amis avec vous le partage;
La peine est plus légère et le plaisir plus doux :
Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares
Où les accents du cor et le bruit des fanfares
Épouvantent de loin les hôtes des forêts :
Paissez, jeunes chevreuils, sous vos ombrages frais;
Oiseaux, ne craignez rien : ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes;
Et des prés et des bois, et des champs, et des monts,
Le portefeuille avide attend déjà les dons.
On part : l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice;
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté[4].

Chacun dans sa recherche à l'envi se signale ;
Étamine, pistil, et corolle, et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux,
Vous voyez les premiers avec reconnaissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance ;
L'un est un vieil ami, qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu, que l'on doit éprouver.
Eh ! quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat, et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux !
Voyez quand la pervenche, en nos champs ignorée,
Offre à Rousseau sa fleur, si longtemps désirée ;
La pervenche, grand Dieu ! la pervenche ! Soudain
Il la couve des yeux, il y porte la main,
Saisit sa douce proie : avec moins de tendresse
L'amant voit, reconnaît, adore sa maîtresse.
  Mais le besoin commande : un champêtre repas,
Pour ranimer leur force, a suspendu leurs pas.
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cascades
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des Naïades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horizon,
Les oiseaux pour concert, pour table le gazon.
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois, que leurs mains ont conquise[5],
Voilà leurs simples mets : grâce à leurs doux travaux,
Leur appétit insulte à tout l'art des Méots[6].
On fête, on chante Flore et l'antique Cybèle
Éternellement jeune, éternellement belle :
Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
Par la mode introduits, par la mode emportés ;
Mais la grandeur d'un Dieu, mais sa bonté féconde,
La nature immortelle, et les secrets du monde.

La troupe enfin se lève ; on vole de nouveau
Des bois à la prairie, et des champs au coteau ;
Et le soir dans l'herbier, dont les feuilles sont prêtes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.
Aux plantes toutefois le destin n'a donné
Qu'une vie imparfaite et qu'un instinct borné.
Moins étrangers à l'homme, et plus près de son être,
Les animaux divers sont plus doux à connaître :
Les uns sont ses sujets, d'autres ses ennemis ;
Ceux-ci ses compagnons, et ceux-là ses amis.
Suivez, étudiez ces familles sans nombre ;
Ceux que cachent les bois, qu'abrite un antre sombre ;
Ceux dont l'essaim léger perche sur des rameaux :
Les hôtes de vos cours, les hôtes des hameaux ;
Ceux qui peuplent les monts, qui vivent sous la terre ;
Ceux que vous combattez, qui vous livrent la guerre.
Étudiez leurs mœurs, leurs ruses, leurs combats,
Et surtout les degrés si fins, si délicats,
Par qui l'instinct changeant de l'échelle vivante
Ou s'élève vers l'homme, ou descend vers la plante.
C'est peu ; pour vous donner un intérêt nouveau,
De ces vastes objets rassemblez le tableau :
Que d'un lieu préparé l'étroite enceinte assemble
Les trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble ;
Que chacun ait ici ses tiroirs, ses cartons ;
Que, divisés par classe, et rangés par cantons,
Ils offrent de plaisir une source féconde,
L'extrait de la nature et l'abrégé du monde.
Mais plutôt réprimez de trop vastes projets.
Contentez-vous d'abord d'étaler les objets
Dont le ciel a pour vous peuplé votre domaine,
Sur qui votre regard chaque jour se promène :
Nés dans vos propres champs, ils vous en plairont mieux.
Entre les minéraux présentez à nos yeux

Les terres et les sels, le soufre, le bitume,
La pyrite, cachant le feu qui la consume;
Les métaux colorés et les brillants cristaux,
Nobles fils du rocher, aussi purs que ses eaux :
L'argile à qui le feu donna l'éclat du verre,
Et les bois que les eaux ont transformés en pierre,
Soit qu'un limon durci les recouvre au dehors,
Soit que des sucs pierreux aient pénétré leur corps;
Enfin tous ces objets, combinaison féconde
De la flamme, de l'air, de la terre et de l'onde.
D'un œil plus curieux et plus avide encor
Du règne végétal je cherche le trésor.
Là sont en cent tableaux, avec art mariées,
Du varec, fils des mers, les teintes variées;
Le lichen parasite, aux chênes attaché;
Le puissant agaric, qui du sang épanché
Arrête les ruisseaux, et dont le sein fidèle
Du caillou petillant recueille l'étincelle;
Le nénufar, ami de l'humide séjour,
Destructeur des plaisirs et poison de l'amour,
Et ces rameaux vivants, ces plantes populeuses,
De deux règnes rivaux races miraculeuses.
Dans le monde vivant même variété :
Le contraste surtout en fera la beauté.
Un même lieu voit l'aigle et la mouche légère,
Les oiseaux du climat, la caille passagère,
L'ours à la masse informe, et le léger chevreuil,
Et la lente tortue, et le vif écureuil;
L'animal recouvert de son épaisse croûte,
Celui dont la coquille est arrondie en voûte;
L'écaille du serpent, et celle du poisson;
Le poil uni du rat, les dards du hérisson;
Le nautile sur l'eau dirigeant sa gondole;
La grue, au haut des airs naviguant sans boussole;

Le perroquet, le singe, imitateurs adroits,
L'un des gestes de l'homme, et l'autre de sa voix;
Les peuples casaniers, les races vagabondes;
L'équivoque habitant de la terre et des ondes;
Et les oiseaux rameurs, et les poissons ailés.
Vous-mêmes dans ces lieux vous serez appelés,
Vous, le dernier degré de cette grande échelle,
Vous, insectes sans nombre, ou volants ou sans aile,
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,
Tourbillonnez dans l'air, ou jouez sur les eaux.
Là je place le ver, la nymphe, la chenille;
Son fils, beau parvenu, honteux de sa famille,
L'insecte de tout rang et de toutes couleurs,
L'habitant de la fange, et les hôtes des fleurs;
Et ceux qui, se creusant un plus secret asile,
Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile:
Le ver rongeur des fruits, et le ver assassin,
En rubans animés vivant dans notre sein,
J'y veux voir de nos murs la tapissière agile,
La mouche qui bâtit, et la mouche qui file;
Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau,
Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau;
L'insecte dont un an borne la destinée;
Celui qui naît, jouit, et meurt dans la journée,
Et dont la vie au moins n'a pas d'instants perdus.
Vous tous, dans l'univers en foule répandus,
Dont les races sans fin sans fin se renouvellent,
Insectes, paraissez, vos cartons vous appellent;
Venez avec l'éclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis,
Et ces fourreaux brillants, et ces étuis fidèles,
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes,
Ces prismes, ces miroirs, savamment travaillés,
Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés;

Les uns semés sur vous en brillants microscopes,
D'autres se déployant en de longs télescopes;
Montrez-moi ces fuseaux, ces tarières, ces dards,
Armes de vos combats, instruments de vos arts,
Et les filets prudents de ces longues antennes,
Qui sondent devant vous les routes incertaines.
Que j'observe de près ces clairons, ces tambours,
Signal de vos fureurs, signal de vos amours,
Qui guidaient vos héros dans les champs de la gloire,
Et sonnaient les dangers, la charge et la victoire;
Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux,
Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,
Chefs-d'œuvre d'une main en merveilles féconde,
Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde!
  Tel est le triple empire à vos ordres soumis.
De nouveaux citoyens sans cesse y sont admis.
Cette ardeur d'acquérir, que chaque jour augmente,
Vous embellira tout; une pierre, une plante,
Un insecte qui vole, une fleur qui sourit,
Tout vous plaît, tout vous charme; et déjà votre esprit
Voit le rang, le gradin, la tablette fidèle,
Tout prêts à recevoir leur richesse nouvelle;
Et peut-être en secret déjà vous flattez-vous
Du dépit d'un rival et d'un voisin jaloux.
Là les yeux sont charmés, la pensée est active;
L'imagination n'y reste point oisive;
Et quand par les frimas vous êtes retenus,
Elle part, elle vole aux lieux, aux champs connus;
Elle revoit le bois, le coteau, la prairie,
Où, s'offrant tout à coup à votre rêverie,
Une fleur, un arbuste, un caillou précieux
Vint suspendre vos pas, et vint frapper vos yeux.
  Et lorsque vous quittez enfin votre retraite,
Combien de souvenirs l'illusion secrète

Des campagnes pour vous embellit le tableau!
Là votre œil découvrit un insecte nouveau;
Ici la mer, couvrant ou quittant son rivage,
Vous fit don d'un fucus, ou d'un beau coquillage.
Là sortit de la mine un riche échantillon;
Ici, nouveau pour vous, un brillant papillon
Fut surpris sur ces fleurs, et votre main avide
De son règne incomplet courut remplir le vide.
Vous marchez; vos trésors, vos plaisirs sont partout.
  Cependant arrangez ces trésors avec goût;
Que dans tous vos cartons un ordre heureux réside;
Qu'à vos compartiments avec grâce préside
La propreté, l'aimable et simple propreté,
Qui donne un air d'éclat même à la pauvreté.
Surtout des animaux consultez l'habitude;
Conservez à chacun son air, son attitude,
Son maintien, son regard. Que l'oiseau semble encor,
Perché sur son rameau, méditer son essor;
Avec son air fripon montrez-nous la belette
A la mine allongée, à la taille fluette;
Et, sournois dans son air, rusé dans son regard,
Qu'un projet d'embuscade occupe le renard;
Que la nature enfin soit partout embellie,
Et même après la mort, y ressemble à la vie.
  Laissez aux cabinets des villes et des rois
Ces corps où la nature a violé ses lois,
Ces fœtus monstrueux, ces corps à double tête,
La momie à la mort disputant sa conquête,
Et ces os de géant, et l'avorton hideux
Que l'être et le néant réclamèrent tous deux.
Mais si quelque oiseau cher, un chien, ami fidèle,
A distrait vos chagrins, vous a marqué son zèle,
Au lieu de lui donner les honneurs du cercueil
Qui dégradent la tombe et profanent le deuil,

Faites-en dans ces lieux la simple apothéose,
Que dans votre Élysée avec grâce il repose :
C'est là qu'on veut le voir; c'est là que tu vivrais,
O toi, dont la Fontaine eût vanté les attraits,
O ma chère Raton! qui, rare en ton espèce,
Eus la grâce du chat et du chien la tendresse :
Qui, fière avec douceur et fine avec bonté,
Ignoras l'égoïsme à ta race imputé.
Là je voudrais te voir telle que je t'ai vue,
De ta molle fourrure élégamment vêtue,
Affectant l'air distrait, jouant l'air endormi,
Épier une mouche, ou le rat ennemi,
Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire
Ronge indifféremment Dubartas ou Voltaire;
Ou telle que tu vins, minaudant avec art,
De mon sobre dîner solliciter ta part;
Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,
Offrir ta douce hermine à ma main caressante,
Ou déranger gaîment par mille bonds divers
Et la plume et la main qui t'adresse ces vers.

CHANT IV.

Oui, les riches aspects et des champs et de l'onde[1]
D'intéressants tableaux sont la source féconde :
Oui, toujours je revois avec un plaisir pur
Dans l'azur de ces lacs briller ce ciel d'azur,
Ces fleuves s'épancher en nappes transparentes,
Ces gazons serpenter le long des eaux errantes,
Se noircir ces forêts et jaunir les moissons,
En de riants bassins s'enfoncer ces vallons,
Les monts porter les cieux sur leurs têtes hautaines,
Et s'étendre à leur pied l'immensité des plaines;

Tandis que, colorant tous ces tableaux divers,
Le soleil marche en pompe autour de l'univers.
Heureux qui, contemplant cette scène imposante,
Jouit de ses beautés! plus heureux qui les chante!
Pour lui tout s'embellit; il rassemble à son choix
Les agréments épars et des champs et des bois,
Et dans ses vers brillants, rivaux de la nature,
Ainsi que des objets, jouit de leur peinture.
  Mais loin ces écrivains dont le vers ennuyeux
Nous dit ce que cent fois on a dit encor mieux!
Insipides rimeurs, n'avez-vous pas encore
Épuisé, dites-moi, tous les parfums de Flore?
Entendrai-je toujours les bonds de vos troupeaux?
Faut-il toujours dormir au bruit de vos ruisseaux?
Zéphyr n'est-il point las de caresser la rose,
De ses jeunes boutons depuis longtemps éclose?
Et l'écho de vos vers ne peut-il une fois
Laisser dormir en paix les échos de nos bois?
Peut-on être si pauvre en chantant la nature?
Oh! que plus varié, moins vague en sa peinture,
Horace nous décrit en vers délicieux
Ce pâle peuplier, ce pin audacieux,
Ensemble mariant leurs rameaux frais et sombres,
Et prêtant au buveur l'hospice de leurs ombres;
Tandis qu'un clair ruisseau, se hâtant dans son cours,
Fuit, roule, et de son lit abrège les détours!
La nature en ses vers semble toujours nouvelle,
Et vos vers en naissant sont déjà vieux comme elle.
  Ah! c'est que pour les peindre il faut aimer les champs!
Mais, hélas! insensible à leurs charmes touchants,
Des rimeurs citadins la muse peu champêtre
Les peint sans les aimer, souvent sans les connaître;
A peine ils ont goûté la paix de leur séjour,
La fraîcheur d'un beau soir, ou l'aube d'un beau jour.

Aussi, lisez leurs vers; on connaît à leur style
Dans ces peintres des champs les amis de la ville;
Voyez-les prodiguer, toujours riches de mots,
L'émeraude des prés et le cristal des flots,
L'Aurore, sans briller sur un trône d'opale
Ne peut point éclairer la rive orientale;
Le pourpre et le saphir forment ses vêtements :
Répand-elle des fleurs, ce sont des diamants!
Ils vont puiser à Tyr, vont chercher au Potose
Le teint de la jonquille et celui de la rose.
Ainsi, d'or et d'argent, de perles, de rubis,
De la simple nature ils chargent les habits;
Et, croyant l'embellir, leur main la défigure.
  Puisque la poésie est sœur de la peinture,
Écoutez de Zeuxis ces mots trop peu connus.
Une artiste novice osait peindre Vénus :
Ce n'étaient point ces traits et ces grâces touchantes,
D'un buste harmonieux les rondeurs élégantes,
Ces contours d'un beau sein, ces bras voluptueux,
Ce n'était point Vénus; son pinceau fastueux
Avait prodigué l'or, l'argent, les pierreries,
Et Cypris se perdait sous d'amples draperies.
« Que fais-tu, malheureux? dit Zeuxis irrité;
Tu nous peins la richesse, et non pas la beauté! »
  Rimeurs sans goût, ce mot vous regarde vous-même.
Je le répète : il faut peindre ce que l'on aime.
N'imitez pas pourtant ces auteurs trop soigneux
Qui, des beautés des champs amants minutieux,
Préférant dans leurs vers Linnæus à Virgile,
Prodiguent des objets un détail inutile,
Sur le plus vil insecte épuisent leurs pinceaux,
Et la loupe à la main composent leurs tableaux :
C'est un peintre sans goût, dont le soin ridicule
En peignant une femme, imite avec scrupule

Ses ongles, ses cheveux, les taches de son sein.
Vous, peignez plus en grand. Au retour du matin
Avez-vous quelquefois, du sommet des montagnes,
Embrassé d'un coup d'œil la scène des campagnes,
Les fleuves, les moissons, les vallons, les coteaux,
Les bois, les champs, les prés blanchis par les troupeaux,
Et, dans l'enfoncement de l'horizon bleuâtre,
De ces monts fugitifs le long amphithéâtre?
Voilà votre modèle. Imitez dans vos vers
Ces masses de beautés et ces groupes divers.
Je sais qu'un peintre adroit du fond d'un paysage
De quelque objet saillant peut détacher l'image :
Mais ne choisissez point ces objets au hasard;
Pour la belle nature épuisez tout votre art.
Cependant laissez croire à la foule grossière
Que la belle nature est toujours régulière;
Ces arbres arrondis, droits et majestueux,
Peignez-les, j'y consens; mais ce tronc tortueux,
Qui, bizarre en sa masse, informe en sa parure,
Et jetant au hasard des touffes de verdure,
Étend ses bras pendants sur des rochers déserts,
Dans ses brutes beautés mérite aussi vos vers :
Jusque dans ses horreurs la nature intéresse.
Nature, ô séduisante et sublime déesse,
Que tes traits sont divers! Tu fais naître dans moi,
Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.
Tantôt, dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs :
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire;
De ton souffle léger s'exhale le zéphire,
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois
Sont les accents divers de ta brillante voix :

Tantôt dans les déserts divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entre-choquant dans l'air,
Des torrents écumeux battent tes flancs ; l'éclair
Sort de tes yeux : ta voix est la foudre qui gronde
Et du bruit des volcans épouvante le monde.
Oh ! qui pourra saisir dans leur variété
De tes riches aspects la changeante beauté !
Qui peindra d'un ton vrai tes ouvrages sublimes,
Depuis les monts altiers jusqu'aux profonds abîmes ;
Depuis ces bois pompeux, dans les airs égarés,
Jusqu'à la violette, humble amante des prés !
Quelquefois, oubliant nos simples paysages,
Cherchez sous d'autres cieux de plus grandes images :
Passez les mers ; volez aux lieux où le soleil
Donne aux quatre saisons un plus riche appareil ;
Sous le ciel éclatant de cette ardente zone
Montrez-nous l'Orénoque et l'immense Amazone,
Qui, fiers enfants des monts, nobles rivaux des mers,
Et baignant la moitié de ce vaste univers,
Épuisent, pour former les trésors de leur onde,
Les plus vastes sommets qui dominent le monde ;
Baignent d'oiseaux brillants un innombrable essaim,
De masses de verdure enrichissent leur sein ;
Tantôt se déployant avec magnificence,
Voyagent lentement, et marchent en silence ;
Tantôt avec fracas précipitent leurs flots,
De leurs mugissements fatiguent les échos,
Et semblent, à leur poids, à leur bruyant tonnerre,
Plutôt tomber des cieux que rouler sur la terre.
Peignez de ces beaux lieux les oiseaux et les fleurs,
Où le ciel prodigua le luxe des couleurs ;
De ces vastes forêts l'immensité profonde,
Noires comme la nuit, vieilles comme le monde ;

Ces bois indépendants, ces champs abandonnés;
Ces vergers, du hasard enfants désordonnés;
Ces troupeaux sans pasteurs, ces moissons sans culture;
Enfin cette imposante et sublime nature,
Près de qui l'Apennin n'est qu'un humble coteau,
Nos forêts des buissons, le Danube un ruisseau.
  Tantôt de ces beaux lieux, de ces plaines fécondes,
Portez-nous dans les champs sans verdure, sans ondes,
D'où s'exile la vie et la fécondité :
Peignez-nous, dans leur triste et morne aridité,
Des sables africains l'espace solitaire,
Qu'un limpide ruisseau jamais ne désaltère :
Que l'ardeur du climat, la soif de ces déserts
Embrase vos tableaux et brûle dans vos vers;
Que l'hydre épouvantable à longs plis les sillonne;
Que, gonflé du poison dont tout son sang bouillonne.
L'affreux dragon s'y dresse, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil :
Livrez à l'ouragan cette arène mouvante;
Que le tigre et l'hyène y portent l'épouvante,
Et que du fier lion la rugissante voix
Proclame le courroux du monarque des bois.
  Tantôt vous nous portez aux limites du monde,
Où l'hiver tient sa cour, où l'aquilon qui gronde
Sans cesse fait partir de son trône orageux
Et le givre piquant et les flocons neigeux,
Et des frimas durcis les balles bondissantes,
Sur la terre sonore au loin rentissantes.
Tracez toute l'horreur de ce ciel rigoureux;
Que tout le corps frissonne à ces récits affreux.
Mais ces lieux ont leur pompe et leur beauté sauvage :
Du palais des frimas presentez-nous l'image :
Ces prismes colorés, ce luxe des hivers,
Qui, se jouant aux yeux en cent reflets divers,

Brise des traits du jour les flèches transparentes,
Se suspend aux rochers en aiguilles brillantes,
Tremble sur les sapins en mobiles cristaux,
D'une écorce de glace entoure les roseaux;
Recouvre les étangs, les lacs, les mers profondes,
Et change en bloc d'azur leurs immobiles ondes;
Éblouissant désert, brillante immensité,
Où sur son char glissant légèrement porté,
Le rapide Lapon court, vole, et de ses rennes,
Coursiers de ces climats, laisse flotter les rênes.
  Ainsi vous parcourez mille sites divers :
Mais bientôt, revenu dans des climats plus chers,
Plus doux dans leur été, plus doux dans leur froidure,
Et d'un ciel sans rigueur molle température,
Vous nous rendez nos prés, nos bois, nos arbrisseaux,
Les nids de nos buissons, le bruit de nos ruisseaux,
Nos fruits qu'un teint moins vif plus doucement colore,
Notre simple Palès, notre modeste Flore;
Et, pauvre de couleurs, mais riche de sa voix,
Le rossignol encore enchantera nos bois.
  Mais n'allez pas non plus toujours peindre et décrire :
Dans l'art d'intéresser consiste l'art d'écrire.
Souvent dans vos tableaux placez des spectateurs;
Sur la scène des champs amenez des acteurs;
Cet art de l'intérêt est la source féconde.
Oui, l'homme aux yeux de l'homme est l'ornement du monde :
Les lieux les plus riants sans lui nous touchent peu;
C'est un temple désert qui demande son dieu.
Avec lui, mouvement, plaisir, gaîté, culture,
Tout renaît, tout revit : ainsi qu'à la nature
La présence de l'homme est nécessaire aux arts.
C'est lui dans vos tableaux que cherchent nos regards.
Peuplez donc ces coteaux de jeunes vendangeuses,
Ces vallons de bergers, et ces eaux de baigneuses,

Qui, timides, à peine osant aux flots discrets
Confier le trésor de leurs charmes secrets,
Semblent en tressaillant, dans leurs frayeurs extrêmes,
Craindre leurs propres yeux et rougir d'elles-mêmes;
Tandis que, les suivant sous le cristal de l'eau,
Un faune du feuillage entr'ouvre le rideau.
  Tantôt, de la pitié prenant le doux langage,
Peignez en vers touchants les malheurs du village :
Montrez-nous l'ouragan et ses noirs tourbillons
De leur naissant espoir dépouillant les sillons,
Les torrents destructeurs, la grêle impitoyable,
Et ce fléau cruel, cent fois plus effroyable,
Qui désole les champs, dépeuple les hameaux,
Et tourmente à la fois l'homme et les animaux,
La corvée ! A ce nom les cabanes gémissent[2],
Les fruits sont desséchés, les moissons se flétrissent.
Mais pourquoi ce concours, ces urnes, ces billets?
Ah! Mars vient demander des soldats à Cérès.
Dans le cirque fatal le village s'assemble :
Les noms sont agités; tout attend et tout tremble :
Chaque père en secret déjà se sent frémir;
Quelles sœurs vont pleurer, quelles mères gémir?
Les noms sortent! soudain sur les fronts se déploie
D'un côté la douleur et de l'autre la joie;
Et tandis qu'un vieillard embrasse avec transport
Son fils, son tendre fils, favorisé du sort,
Le jeune infortuné que le destin condamne
A d'un dernier regard salué sa cabane :
Heureux si quelque jour il revient sous ses toits
Au foyer paternel raconter ses exploits!
  Peignez-nous ces malheurs; mais des maux du village
Gardez de prolonger la déchirante image :
Et quand vous avez peint ces tableaux désolants,
Offrez vite, offrez-nous des tableaux consolants :

Présentez à nos yeux la douce bienfaisance,
Dans son réduit secret surprenant l'indigence,
Prévenant ses besoins, corrigeant par ses dons
Et les rigueurs du ciel et l'oubli des saisons;
Ou des jeux villageois la scène variée;
Les noces du hameau, la jeune mariée,
Triste et gaie à la fois, et d'un air gracieux
Abandonnant sa main et détournant ses yeux.
  Vous n'irez pas non plus, dans vos tableaux vulgaires,
Peindre toujours des champs les fêtes populaires,
Les noces de Colin, les danses sous l'ormeau.
Souvent le luxe même, au modeste hameau,
Des champêtres plaisirs empruntant l'innocence,
Y donne un air riant à sa magnificence;
Et souvent les ruisseaux, les bosquets et les fleurs,
De la fête des grands ont fait tous les honneurs.
Ainsi quand, dérobant à l'ombre du mystère
Ses talents, en secret cultivés par sa mère,
Pareille au doux rayon prélude d'un beau jour,
La belle Géorgine apparut à la cour,
Pour fêter son succès, d'une mère idolâtre
Le goût ne choisit pas la ville pour théâtre;
Un jardin fut la scène, et des fleurs l'ornement;
Le bosquet à des fleurs dut son luxe charmant;
Les fleurs d'un temple agreste embrassaient les colonnes,
Serpentaient en festons, s'enlaçaient en couronnes.
Que dis-je? tout prend part à ce triomphe heureux;
Mars prête aux doux plaisirs ses fifres belliqueux;
Le tambour retentit, les trompettes, moins fières,
Adoucissent le ton des fanfares guerrières:
Ici, la rame en main, de jeunes matelots
Du courant ombragé fendent gaîment les flots;
Là, suspendue en l'air, la beauté se balance;
Là folâtrent les jeux, ailleurs s'ouvre la danse:

La belle Géorgine, à la tête des chœurs[3],
Est la rose liant une chaîne de fleurs;
Tout l'admire : sa mère elle-même s'étonne;
C'est Diane dansant sous les yeux de Latone.
Empressé de la joindre aux nymphes de sa cour,
L'Hymen de loin la suit et la montre à l'Amour.
Mais enfin le soir vient, et sur son char d'ébène
La nuit de ce beau jour ferme à regret la scène;
Et des pas de la danse, et des tons du hautbois,
Déjà les derniers sons vont mourir dans les bois.
Tout part : mais d'un beau lieu, d'un beau jour, du bel âge,
Heureux, vous emportez l'attendrissante image;
Et l'homme, et ses plaisirs, ses fêtes, ses concerts,
De votre cœur ému vont passer dans vos vers.
Que si l'homme est absent de vos tableaux rustiques,
Quel peuple d'animaux sauvages, domestiques,
Courageux ou craintifs, rebelles ou soumis,
Esclaves patients ou généreux amis,
Dont le lait vous nourrit, dont vous filez la laine,
D'acteurs intéressants vient occuper la scène?
Ceux qui de Wouvermans exerçaient les pinceaux,
Qui du riant Berghem animaient les tableaux,
Ne vous disent-ils rien? La lyre du poëte
Ne peut-elle du peintre égaler la palette?
Ah! soyez peintre aussi! venez; à votre voix
Les hôtes de la plaine, et des monts, et des bois,
S'en vont donner la vie au plus froid paysage:
Là, dès qu'un vent léger fait frémir le feuillage,
Aussi tremblant que lui, le timide chevreuil
Fuit, plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil;
Ici, des prés fleuris paissant l'herbe abondante,
La vache gonfle en paix sa mamelle pendante,
Et son folâtre enfant se joue à son côté.
Plus loin, fier de sa race, et sûr de sa beauté,

S'il entend ou le cor ou le cri des cavales,
De son sérail nombreux hennissantes rivales,
Du rempart épineux qui borde le vallon,
Indocile, inquiet, le fougueux étalon
S'échappe, et, libre enfin, bondissant et superbe
Tantôt d'un pied léger à peine effleure l'herbe,
Tantôt demande aux vents les objets de ses feux;
Tantôt, vers la fraîcheur d'un bain voluptueux,
Fier, relevant ses crins que le zéphyr déploie,
Vole, et frémit d'orgueil, de jeunesse et de joie :
Ses pas dans vos accents retentissent encor.
  Voulez-vous d'intérêt un plus riche trésor,
Dans tous ces animaux peignez les mœurs humaines;
Donnez-leur notre espoir, nos plaisirs et nos peines,
Et par nos passions rapprochez-les de nous.
En vain le grand Buffon, de leur gloire jaloux,
Peu d'accord avec soi, dans sa prose divine
Voulut ne voir en eux qu'une adroite machine,
Qu'une argile mouvante, et d'aveugles ressorts
D'une grossière vie organisant leur corps :
Buffon les peint : chacun de sa main immortelle
Du feu de Prométhée obtint une étincelle :
Le chien eut la tendresse et la fidélité;
Le bœuf la patience et la docilité;
Et, fier de porter l'homme, et sensible à la gloire,
Le coursier partagea l'orgueil de la victoire.
Ainsi chaque animal, rétabli dans ses droits,
Lui dut un caractère, et des mœurs et des lois.
Mais que dis-je? déjà l'auguste poésie
Avait donné l'exemple à la philosophie :
C'est elle qui toujours, dans ses riches tableaux,
Unit les dieux à l'homme, et l'homme aux animaux.
Voyez-vous dans Homère, aux siècles poétiques,
Les héros haranguant leurs coursiers héroïques?

Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,
Tout mon cœur tressaillit; et la beauté des lieux,
Et les riches coteaux, et la plaine riante,
Mes yeux ne voyaient rien; mon âme impatiente,
Des rapides coursiers accusant la lenteur,
Appelait, implorait ce lieu cher à mon cœur :
Je le vis : je sentis une joie inconnue :
J'allais, j'errais; partout où je portais la vue,
En foule s'élevaient des souvenirs charmants :
Voici l'arbre témoin de mes amusements.
C'est ici que Zéphir, de sa jalouse haleine,
Effaçait mes palais dessinés sur l'arène;
C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
Glissait, sautait, glissait, et sautait de nouveau :
Un rien m'intéressait. Mais avec quelle ivresse
J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblants,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance!
Souvent je m'écriais : « Témoins de ma naissance
Témoins de mes beaux jours, de mes premiers désirs,
Beaux lieux! qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs? »
  Mais loin de mon sujet ce doux sujet m'entraîne.
Vous donc, peintre des champs, animez chaque scène;
Présentez-nous, au lieu d'un site inanimé,
Les lieux que l'on aima, ceux où l'on fut aimé;
D'autres fois, du contraste essayant la puissance,
Des asiles du vice à ceux de l'innocence
Opposez les tableaux terribles ou touchants,
Et des maux de la ville embellissez les champs.
  Du haut de ces coteaux d'où Paris nous découvre
Ses temples, ses palais, ses dômes et son Louvre,
Sur ces grands monuments arrêtant vos regards,
Là règnent, dites-vous, l'opulence et les arts :

Là le ciseau divin, la céleste harmonie,
Les écrits immortels où s'empreint le génie,
Amusent noblement la reine des cités.
Mais bientôt, oubliant ces trompeuses beautés,
Là règnent, direz-vous, l'orgueil et la bassesse,
Les maux de la misère et ceux de la richesse;
Là, sans cesse attirés des bouts de l'univers,
Fermentent à la fois tous les vices divers:
Là, sombre, et dédaignant les plaisirs légitimes,
Le dégoût mène au vice, et l'ennui veut des crimes;
Là le noir suicide, égarant la raison,
Aiguise le poignard et verse le poison:
Là règne des Laïs la cohorte effrénée,
Honte du célibat, fléau de l'hyménée;
Là, dans des murs infects, asiles dévorants,
La charité cruelle entasse les mourants;
Là des fripons gagés surveillent leurs complices[6],
Et le repos public est fondé sur des vices;
Là le pâle joueur, dans son antre infernal,
D'un bras désespéré lance le dé fatal.
Que d'enfants au berceau délaissés par leur mère!
Combien n'ont jamais vu le sourire d'un père!
Que de crimes cachés! que d'obscures douleurs!
Combien coule de sang! combien coulent de pleurs!
La nature en frémit. Mais bientôt vos images
Nous rendent les ruisseaux, les gazons, les ombrages:
Ce contraste puissant les embellit pour nous;
L'ombrage, les ruisseaux, les zéphyrs sont plus doux;
Et le cœur, que flétrit ce séjour d'imposture,
Revient s'épanouir au sein de la nature.
Ainsi lorsque Rousseau, dans ses bosquets chéris,
Du bout de son allée apercevait Paris[7]:
« De vices, de vertus effroyable mélange,
Paris, ville de bruit, de fumée et de fange;

Trop heureux, disait-il, qui peut loin de tes murs
Fuir tes brouillards infects et tes vices impurs! »
Et soudain, revenant dans ses routes chéries,
Il promenait en paix ses douces rêveries.
Hélas! pourquoi faut-il que celui dont les chants
Enseignent l'art d'orner et d'habiter les champs
Ne puisse encor jouir des objets qu'il adore?
O champs! ô mes amis! quand vous verrai-je encore?
Quand pourrai-je, tantôt goûtant un doux sommeil,
Et des bons vieux auteurs amusant mon réveil,
Tantôt ornant sans art mes rustiques demeures,
Tantôt laissant couler mes indolentes heures,
Boire l'heureux oubli des soins tumultueux,
Ignorer les humains, et vivre ignoré d'eux[8]?
Vous, cependant, semez des figures sans nombre;
Mêlez le fort au doux et le riant au sombre:
Quels qu'ils soient, aux objets conformez votre ton;
Ainsi que par les mots, exprimez par le son:
Peignez en vers légers l'amant léger de Flore;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore:
Entend-on d'un torrent les ondes bouillonner,
Le vers tumultueux en roulant doit tonner;
Que d'un pas lent et lourd le bœuf fende la plaine,
Chaque syllabe pèse, et chaque mot se traîne;
Mais si le daim léger bondit, vole et fend l'air,
Le vers vole et le suit, aussi prompt que l'éclair [9].
Ainsi de votre chant la marche cadencée
Imite l'action et note la pensée.
Mais, malgré ces travaux, trop heureux si toujours
Vous aviez à chanter les beaux lieux, les beaux jours!
Mais lorsque vous dictez des préceptes rustiques,
C'est là qu'il faut ouvrir vos trésors poétiques:
Un précepte est aride, il le faut embellir;
Ennuyeux, l'égayer; vulgaire, l'ennoblir.

Quelquefois, des leçons interrompant la chaîne,
Suspendez votre course, et, reprenant haleine,
Au lecteur fatigué présentez à propos
D'un épisode heureux l'agréable repos.
Homère, en décrivant les soins du labourage,
Offre de ce précepte une charmante image;
Chaque fois que du bœuf pressé de l'aiguillon
Le conducteur, lassé, touche au bout du sillon,
Chaque fois d'un vin pur abreuvé par son maître,
Il retourne gaîment à son labeur champêtre :
Ainsi, par la douceur de vos digressions,
Faites boire l'oubli des austères leçons;
Puis suivez votre course un instant suspendue,
Et de votre sujet parcourez l'étendue.
Mais pourquoi ces conseils tracés si longuement?
Ah! pour toute leçon j'aurais dû seulement
Dire : « Lisez Virgile. » Avec quelle harmonie
Aux rustiques travaux il instruit l'Ausonie!
De la scène des champs s'il m'offre le tableau,
Que ses pinceaux sont vrais! Le limpide ruisseau,
Où le berger pensif voit flotter son image,
Rend moins fidèlement les fleurs de son rivage;
S'il me peint les bergers, leurs amours, leurs concerts,
L'âge d'or tout entier respire dans ses vers.
Lisez Virgile : heureux qui sait goûter ses charmes!
Malheureux qui le lit sans verser quelques larmes!
Lorsque sa voix si douce, en des sons si touchants,
S'écrie : « Heureux vieillard, tu conserves tes champs! »
Combien il m'intéresse à ce vieillard champêtre!
Ce verger qu'il planta, ce toit qui le vit naître,
J'y crois être avec lui; le tendre tourtereau,
Et l'amoureux ramier roucoulant sous l'ormeau;
Sur la saussaie en fleur l'abeille qui bourdonne,
Les airs qu'au haut des monts le bûcheron fredonne,

Ces bois, ces frais ruisseaux! Ah ! quel peintre eut jamais
De plus douces couleurs et des tableaux plus vrais?
Mais qu'entends-je? quels sons! ah! c'est Gallus qui chante;
Il chante Lycoris, sa Lycoris absente :
Sa voix pour Lycoris conjure les frimas
D'émousser leurs glaçons sous ses pieds délicats.
Dieu du chant pastoral, ô Virgile ! ô mon maître!
Quand je voulus chanter la nature champêtre,
Je l'observai; j'errais avec des yeux ravis
Dans les bois, dans les prés : je te lus, et je vis
Que la nature et toi n'étaient qu'un. Ah! pardonne
Si, fier de ramasser des fleurs de ta couronne,
J'essayai d'imiter tes tableaux ravissants!
Que ne puis-je les rendre ainsi que je les sens!
Mais ils ont animé mes premières esquisses,
Et s'ils n'ont fait ma gloire, ils ont fait mes délices.
  Mais, hélas! que nos temps, nos destins sont divers!
Sur l'autel de Cérès quand tu portas tes vers,
La douce agriculture avait repris ses charmes,
Les beaux-arts renaissaient, Mars déposait ses armes;
Thémis rétablissait ses autels renversés,
Le pouvoir rassemblait ses faisceaux dispersés;
Et, réparant ses maux dans une paix profonde,
Rome enfin respirait sur le trône du monde:
Et nous, infortunés que proscrivent les dieux[10],
L'orageux avenir se noircit à nos yeux :
La France, malheureuse au milieu de sa gloire,
Mêle un cri de détresse à ses chants de victoire;
Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
D'un côté le triomphe, et de l'autre la faim,
Et quand le monde entier est ébranlé par elle,
Elle-même en ressent la secousse cruelle :
Auprès de son trophée on creuse son cercueil;
Ses succès sont un piége et ses fêtes un deuil;

Et la guerre étrangère et la guerre intestine
De ma triste patrie achèvent la ruine.
Tel s'abîme un vaisseau battu des flots grondants;
Le vent siffle au dehors, le feu court au dedans......
Où sont ses arts, ses ports, et ses îles fécondes?
Son sang a des deux mers décoloré les ondes;
Deux mondes à l'envi s'enivrent de fureurs.
Levant trop tard au ciel ses yeux mouillés de pleurs,
L'humanité tremblante à ses malheurs succombe;
L'enfance est sans berceau, la vieillesse sans tombe;
Le besoin frappe en vain au seuil de l'amitié,
Hélas! l'excès des maux a détruit la pitié!
Quel amas de complots, de vengeances, de crimes!
Que d'illustres proscrits! quelles grandes victimes!
Tu meurs, ô Lamoignon! toi dont l'austère voix
Plaida cent fois la cause et du peuple et des lois!
Tu meurs avec ta fille, et sa fille avec elle;
Chacune de ces morts rend ta mort plus cruelle:
Trois générations en un jour ont péri.
Et toi que j'aimais tant, toi dont je fus chéri,
Dont le cœur fut si bon, l'esprit si plein de charmes,
Pour qui mes tristes yeux ont épuisé leurs larmes,
O Thiars[11]! tu n'es plus! Mais du moins avant toi
Ton amie avait fui de ce séjour d'effroi[12];
D'incroyables douleurs terminèrent sa vie;
Par la main des bourreaux la tienne fut ravie:
Mais l'amitié vous pleure, et doute de vous deux
Qui fut le plus aimable et le plus malheureux.
Vous qui leur survivez, déplorables familles,
Partez, n'attendez pas que vos fils, que vos filles,
Traînés sur l'échafaud, ou frappés dans vos bras,
De leur père, en mourant, avancent le trépas.
Attendez que le ciel ait apaisé l'orage;
Alors, rentrés au port et rendus au rivage,

Tranquilles, vous vivrez où vivaient vos aïeux.
Mais, dieux ! quel triste aspect s'en va frapper vos yeux !
Vos bois livrés au fer, vos fermes embrasées,
Sous leurs combles brûlants vos maisons écrasées !
Vos regards affligés redemandent en vain
Le verger, le bosquet que planta votre main ;
Tout est détruit. Ainsi lorsque des mains barbares
De l'hirondelle absente ont ravagé les lares,
Malheureuse, elle pleure, et, poussant de longs cris,
Vient et revient sans cesse à ces tristes débris.
Consolez-vous pourtant, et calmez vos alarmes :
Un jour ces souvenirs auront pour vous des charmes
Un jour à vos enfants, dans des moments plus doux,
Vous conterez vos maux : « Ici, leur direz-vous,
Des deux monstres d'Arras les barbares cohortes
De ces murs investis enfoncèrent les portes,
Et la horde nocturne, assiégeant mon sommeil,
Des torches de la mort éclaira mon réveil :
Là je luttai longtemps, et ma main paternelle
Arracha votre sœur à leur main criminelle :
Là, les cheveux épars, errant sous ces lambris,
Votre mère enlevait quelques tristes débris :
Par cette brèche heureuse on sauva mon vieux père,
Du haut de ce balcon votre malheureux frère
Vint tomber tout sanglant à mes yeux pleins d'effroi,
Et son sang, justes dieux ! rejaillit jusqu'à moi :
Là-bas, dans ce vallon, et sous ce chêne sombre,
Nos parents, nos amis s'assemblèrent dans l'ombre :
Là, tremblante et craignant le retour du soleil,
Au milieu de la nuit la frayeur tint conseil,
Et n'eut, prête à chercher les terres étrangères,
Que le choix de l'exil et celui des misères :
Là, pressés l'un par l'autre, et les larmes aux yeux,
Un long embrassement attendrit nos adieux.

Que de fois en marchant mes douleurs m'arrêtèrent !
Que de fois vers ces murs mes yeux se détournèrent,
Et sur ces toits chéris, objets de mes regrets,
De la flamme en pleurant suivirent les progrès ! »
Et quand vous conterez votre longue infortune,
Les tourments de l'espoir et l'attente importune,
Votre vie inquiète et vos destins errants,
Et dans un seul exil tant d'exils différents ;
Cette patrie, objet de crainte et de tendresse,
Sans cesse se montrant et vous fuyant sans cesse ;
Ces lambeaux, ce pain noir, et ces tristes secours
Qui prolongeaient vos maux en prolongeant vos jours ;
Quand vous peindrez la faim, dans ses accès funestes.
D'un luxe évanoui vous arrachant les restes ;
La beauté délicate aux plus rudes métiers
Dévouant sa faiblesse ; ailleurs de vieux guerriers
Échangeant pour du pain, en les baignant de larmes,
Ces croix, prix de leur sang et l'honneur de leurs armes :
Vous-même d'un peu d'or, cher et dernier débris,
Dépouillant le portrait d'une fille, d'un fils ;
Hélas ! et pour nourrir leur mère infortunée,
Livrant jusqu'à l'anneau que bénit l'hyménée :
Vous verrez vos enfants, ressentant vos douleurs,
Se jeter dans vos bras, pour y cacher leurs pleurs ;
Mais bientôt vous rirez de leurs tendres alarmes,
Et par un doux baiser effacerez leurs larmes.
Cependant revenus d'un exil rigoureux ;
Oubliez, il est temps, ces tableaux douloureux ;
De vos champs, de vos bois, réparez les ravages.
Et toi, qui m'appris l'art d'orner les paysages,
Muse, viens effacer ces vestiges de deuil :
Que des touffes de rose embrassent ce cercueil.
Le long de ces remparts, autour de ces murailles,
Qu'a noircis de ses feux le démon des batailles,

Courez, tendres lilas, courez, jasmins fleuris;
De vos jeunes rameaux égayez ces débris;
Que la vigne en rampant gagne ces colonnades,
Monte à ces chapiteaux, et pende à ces arcades,
Et qu'un voile de fruits, de verdure, et de fleurs,
Cache ces noirs témoins de nos longues fureurs.
Hélas! et que n'en peut la sanglante mémoire,
Ainsi que de ces murs, s'effacer de l'histoire[13]!
Et vous, peuple des champs, vous de qui tant de fois
Nous portâmes la plainte aux oreilles des rois;
Parlez : qu'avez-vous fait de vos vertus antiques?
D'où vient que j'aperçois sous vos chaumes rustiques
Ce faste, ces débris de châteaux dépouillés?
Pourquoi ces ornements dont vos murs sont souillés?
Quel fruit vous revient-il de ces pompes cruelles?
Ah! les remords chez vous sont entrés avec elles!
Et ce lit fastueux, dépouille des palais,
Ne vaut pas l'humble couche où vous dormiez en paix.
Ainsi je célébrais d'une voix libre et pure
L'innocence, les champs, les arts et la nature.
Veuillent les dieux sourire à mes agrestes sons!
Et moi, puissé-je encor, pour prix de mes leçons,
Compter quelques printemps, et dans les champs que j'aime
Vivre pour mes amis, mes livres et moi-même!

NOTES.

CHANT PREMIER.

[1] ... . Il part, vole, arrive; l'ennui
Le reçoit à la grille, et se traîne avec lui.

Nous citons ici les vers d'Horace, dont ceux-ci sont l'imitation :

> Iidem eadem possunt horam durare probantes?
> Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis,
> Si dixit dives, lacus et mare sentit amorem
> Festinantis heri, cui si vitiosa libido
> Fecerit auspicium, cras ferramenta Teanum
> Tolletis, fabri. Lectus genialis in aula est?
> Nil ait esse prius, melius nil cœlibe vita :
> Si non est, jurat bene solis esse maritis.
> Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?
> HORAT. *Epist.*, l. I, ep. 1, v. 82.

[2] Quel peuple est par nos rois menacé d'être libre?

Allusion aux sept cents *rois* de la Convention.

[3] Ou le brochet glouton qui dépeuple les eaux ?

Quelques-uns de ces vers sont imités de *la Forêt de Windsor*, par Pope, ainsi que quelques autres vers de la description de la chasse le sont du poëte Denham.

[4] Amusent leur exil, et chantent leur retour.

Ces vers furent récités à l'Académie le jour où M. de Malesherbes, reçu dans ce corps, et M. de Choiseul, qui assistait à cette réception, paraissaient après leur exil en public pour la première fois. Le public les nomma tous deux par ses applaudissements.

[5] Son meuble accoutumé, ses livres favoris.

On sait avec quelle grâce et quelle attention le roi de Pologne, Stanislas Poniatowsky, reçut la célèbre madame Geoffrin. Elle retrouva, en arrivant dans l'appartement qui lui était destiné, les mêmes meubles, les mêmes tableaux, les mêmes livres qu'elle avait laissés dans son appartement à Paris; et l'amitié attentive qui avait présidé à cet arrangement, et l'étonnement agréable qu'il lui causa, ne fut pas un des moindres plaisirs qu'elle goûta dans ce voyage.

[6] L'âme de son ami dans l'odeur d'une rose.

Cette idée est tirée d'un voyage de Suisse; et quoiqu'elle ait été déjà employée plusieurs fois, elle est si intéressante et si doucement mélancolique, que l'auteur a cru devoir la reproduire. « Autour de l'église (dit M. Robert, *Voyage dans les treize cantons suisses*, tome II, page 231), des tombes couvertes d'œillets cultivés par les mains d'une fille, d'un frère, d'un fils, d'une épouse, ou par celles d'un ami, me peignaient d'une manière attendrissante la sensibilité des cœurs qui ne sont point émoussés par des jouissances factices, ni dégradés par de mauvaises institutions. Le temps des œillets est-il passé, on y substitue d'autres fleurs, suivant la saison, et tous les villages du canton montrent le même attachement pour leurs proches. »

[9] Des enfants du hameau tel est le grave maître.

Quelques vers du portrait du pasteur et de celui du maître d'école sont imités du charmant poëme de Goldsmith, *The deserted Village*.

CHANT II.

[1] Les prés, alors si beaux, de sa chère Mantoue.

Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cycnos, etc.

... Dans ces prés ravis à ma chère Mantoue,
Où le cygne argenté sur les ondes se joue, etc.
VIRG., *Géorg.*, l. II.

[2] Rival de Duhamel, surprenez ces secrets.

Duhamel-Dumonceau est principalement connu par ses *Éléments d'Agriculture* et son *Traité des arbustes qui se cultivent en France*.

[3] Comme d'un sol ingrat triompha de l'envie.

Voyez cette anecdote dans Pline, *Hist. Nat.*, XVIII, 8.

[4] Laissez là ces projets recueillis par Rozier.

L'abbé Rozier, célèbre par ses connaissances en agriculture, ne prétendait pas répondre de tous les mémoires qu'il insérait dans son estimable recueil : plusieurs renfermaient des vues utiles, d'autres proposaient des procédés inexécutables, et plus séduisants dans la théorie que faciles dans la pratique : l'auteur devait faire connaître les inventions bonnes ou mauvaises.

[5] Tel des Alpes nous vint le cytise riant.

Cet arbre, de moyenne grandeur, y croît naturellement : son bois est dur et d'une couleur d'ébène, verte et jaunâtre, avec des veines brunes : ce qui le fait ressembler au bois des îles : il est précieux pour les tabletiers et les tourneurs. On ne connaît pas au juste le cytise des anciens.

[6] Et sans lait pour son fils, la mère européenne
Le remet dans l'Asie à la femme indienne.

Ce n'est pas faute de lait ; mais sous la zone torride l'influence de la chaleur le rend si amer que son nourrisson le refuse. Ce fait, consigné dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences de Paris*, en 1707, a été adopté par Haller dans sa *Physiologie*.

[7] De leur course rivale entrelacent les jeux.

On a essayé de rendre le *texuntque fugas* de Virgile, *Æneid.* lib. V.

[8] O riant Gemenos! ô vallon fortuné!

Gemenos est un des vallons les plus riches et les plus riants de la Provence : il est situé sur la route de Marseille à Toulon. Le malheureux M. d'Albertas, égorgé dans son jardin au milieu d'une fête qu'il donnait aux villages voisins dans les premières années de la révolution, avait créé auprès de son château un des plus magnifiques jardins anglais qui existent; une vieille église de templiers y présente une ruine plus naturelle et plus imposante que la plupart de celles dont on prétend embellir nos jardins modernes.

J'ai cru devoir à ce lieu charmant, où j'ai échappé aux rigueurs du fameux hiver de 1769, cette marque de souvenir et ce témoignage de reconnaissance.

[9] Vous paye en peu de temps les frais de la victoire.

M. de Paynes, procureur général des états de Provence, a augmenté le revenu d'une de ses terres de 12,000 livres, par le procédé utile et courageux que j'ai essayé de décrire dans ces vers.

CHANT III.

[1] L'observateur le suit d'un regard curieux.

Personne n'a écrit sur cet objet d'une manière plus lumineuse que M. Rouenne, beau-père du célèbre Darcet.

[2] Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil.

Ces monstrueuses baleines, ces cachalots, qui abondent non-seulement dans les mers du Nord, où l'on va à leur pêche, mais encore dans d'autres mers, et dont la majeure partie est encore si peu connue.

[3] O France, ô ma patrie! ô séjour de douleurs!

Ce morceau a été composé en 1793.

[4] Et rend à chaque plant son débris emprunté.

Ces vers expriment un fait arrivé au célèbre Jussieu, que ses disciples cherchaient en vain à tromper, et qui du premier coup d'œil aperçut dans l'assemblage factice de plusieurs débris de plantes les différentes parties dont il était composé.

[5] Et la fraise des bois que leurs mains ont conquise.

On sait que la fraise est nommée par les botanistes *solatiolum herborisantium*.

[6] Leur appétit insulte à tout l'art des Méots.

On connaissait à Paris lorsque ce poëme fut publié le célèbre restaurateur Méot. L'auteur est loin de prétendre donner à son nom la même célébrité que Boileau a donnée à Bergerat, connu dans son temps comme Méot dans le sien :

Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.

Tout le monde a retenu ce vers de l'une des épitres de Boileau.

CHANT IV.

[1] Oui les riches aspects et des champs et de l'onde.

M. de La Harpe, longtemps après que ce morceau eut été lu à l'Académie, a fait imprimer un poëme plein d'intérêt sur un sujet à peu près semblable. J'espère que, la lecture publique de mon ouvrage ayant précédé de plusieurs années la publication de celui de M. de La Harpe, on ne m'accusera pas de plagiat, pour quelques ressemblances qui se trouvent dans quelques passages de ces deux poëmes.

[2] La corvée! A ce nom les cabanes gémissent.
……………………………………
Ah! Mars vient demander des soldats à Cérès.

Ces vers ont été faits avant la révolution.

[3] La belle Géorgine, à la tête des chœurs.

Madame la duchesse Géorgine de Devonshire parut devant la cour, pour la première fois, dans une fête magnifique, telle que la représente le poëte. Elle a composé sur son passage du Saint-Gothard un poëme que Delille a traduit. (*Voyez les Traductions.*)

[4] Et s'en retourne enfin seule et désespérée!

Je n'ai pas prétendu m'approprier ce vers de Racine; mais j'ai cru pouvoir l'employer dans un morceau où je conseille au peintre des champs, pour rendre les animaux plus intéressants, de leur prêter nos penchants et nos passions. Tout le monde sait que ce vers

Je m'en retournerai seule et désespérée!
Iphigénie, act. IV, sc. IV.

a été mis par Racine dans la bouche de Clytemnestre disputant sa fille à l'ambition de son époux.

[5] O champs de la Limagne ! ô fortuné séjour !

La Limagne, qui est la patrie de l'auteur, a aussi été celle de Pascal, de Domat, de Savaron, Guébriard, Sirmond, l'Hôpital, de Marmontel, Thomas, etc.

[6] Là des fripons gagés surveillent leurs complices.

On sait que dans toutes les grandes villes la police emploie des fripons pour découvrir des friponneries.

[7] Du bout de son allée apercevait Paris.

« Adieu donc, Paris ! ville célèbre, ville de bruit, de fumée et de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu ! Adieu, Paris ! nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence ; nous ne serons jamais assez loin de toi. » (*Émile*, liv. IV.)

[8] Ignorer les humains, et vivre ignoré d'eux.

Ces vers sont imités d'Horace, et peut-être ne sera-t-on pas fâché de retrouver ici l'imitation qu'en a faite le célèbre Despréaux.

O rus ! quando ego te aspiciam, quandoque licebit,
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ ?
Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis !

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde !

Ces vers, comparés à ceux d'Horace, suffisent pour montrer au lecteur la différence du génie de ces deux poëtes : elle est d'autant plus sensible, qu'elle se montre dans l'expression très-différente de la même idée et du même sentiment. Boileau en traduisant Horace est encore Boileau. Ce poëte, si supérieur à son modèle dans la satire, n'a jamais eu dans la poésie philosophique ni sa douceur, ni sa grâce, ni son aimable abandon.

O fortuné séjour ! ô chants aimés des cieux !

ne vaut pas la simplicité touchante de ces mots, *O champs ! quand pourrai-je vous voir ?* Horace ne demande pas de fortuné séjour, des champs aimés des cieux, il *demande la campagne ;* la campagne, quelle qu'elle soit, suffit à ses désirs : « *O rus ! quando ego te aspiciam ?* » On est fâché de ne pas retrouver dans les vers de Boileau cette voluptueuse distribution du temps entre le sommeil, la lecture des anciens et la paresse. Quelle douceur à la fois et quelle hardiesse dans l'*inertibus horis*, les heures paresseuses ! Combien on doit regretter aussi ce vers charmant :

Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ !

Boire l'heureux oubli d'une vie inquiète.

Enfin quelle différence, pour l'harmonie, la grâce et l'expression de l'amour de la solitude, entre

Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis,

et ce vers,

Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!

Enfin Horace a trouvé ces vers dans son âme; et Boileau a pris les siens dans Horace, mais avec la différence qu'ont dû mettre entre le poëte et l'imitateur la sensibilité exquise de l'un et l'élégance un peu laborieuse de l'autre. C'est à cette correction, fruit du goût et du travail, que Chapelle fait allusion dans ces vers si plaisants et si vrais :

Tout bon habitant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère;
Pour moi c'est ainsi que j'en fais :
Je les ferais bien plus mauvais
Si je tâchais de les mieux faire.
Quant à monsieur Despréaux,
Il en compose de fort beaux.

La Fontaine seul nous offre des exemples de cette douce sensibilité et de cet abandon plein de grâce que j'admirais dans ces vers d'Horace, lorsqu'au sujet de l'amour il s'écrie :

Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète?
Ah! si mon cœur encore osait se renflammer!
Ne trouverai-je plus de charme qui m'arrête?
  Ai-je passé le temps d'aimer?

Le sujet est différent, mais le caractère du style est le même.

[9] Le vers vole et le suit, aussi prompt que l'éclair.

Dans une société où se trouvait M. le chevalier de Boufflers, on avait parlé d'harmonie imitative dans les vers, des personnes de beaucoup d'esprit niaient l'existence de cette harmonie. L'auteur de ce poëme, invité à lire quelques vers, choisit le morceau qui avait pour objet l'harmonie imitative. Alors M. le chevalier de Boufflers dit, avec l'esprit et la finesse qui lui sont si familiers : « Il a fait comme le philosophe à qui l'on niait le mouvement; il a marché. »

[10] Et nous, infortunés que proscrivent les dieux.

Ce morceau a été composé pendant l'émigration de l'auteur.

[11] O Thiars! tu n'es plus!

M. de Thiars, lieutenant général des armées du roi, commandant en Provence, puis en Bretagne, arraché des bras de son digne ami M. de Clermont-Gallerande, pour aller à l'échafaud. Un de ses amis les plus estimés conserve de lui une lettre écrite au moment où il marchait à la mort, pleine de la fermeté la plus héroïque et de l'amitié la plus tendre pour l'amie dont j'ai fait mention dans ces vers, et dont il ignorait la mort.

[12] Ton amie avait fui de ce séjour d'effroi.

Madame de Serrant.

[13] Hélas! et que n'en peut la sanglante mémoire,
Ainsi que de ces murs, s'effacer de l'histoire!

J'ai déjà remarqué, dans le discours préliminaire, que le poëme de Virgile, publié dans un temps de calme et de bonheur, fut composé dans des circonstances trop malheureusement semblables à celles où ce morceau des *Géorgiques françaises* fut écrit. On en sera convaincu par la lecture de ces vers, qui terminent le premier livre des *Géorgiques latines :*

Quippe ubi fas versum atque nefas : tot bella per orbem,
Tam multæ scelerum facies! non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum :
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe.
Ut, quum carceribus sese effudere, quadrigæ
Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

Traduction par Delille.

Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, la terre sans culture,
En des champs de carnage on change les guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès!
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate;
Partout la guerre tonne et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

J'ai à me reprocher, dans cette traduction, d'avoir infidèlement rendu ces mots, *fas versum atque nefas :* ils rendent avec une précision et une énergie extrême le plus grand malheur des grandes crises des empires : c'est la confusion des idées morales et politiques, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Les bornes une fois arrachées, on ne sait plus où les replacer. De cette incertitude naît le combat des opinions, qui l'augmente encore. Si l'incertitude est un grand tourment pour les particuliers, elle est un plus grand tourment pour les empires : de là résulte pour les âmes communes une attente inquiète, pour les âmes pusillanimes le découragement, pour les âmes ambitieuses l'audace des entreprises téméraires et désorganisatrices. Et comment jouir de quelque bonheur dans un état de choses où la constitution, la religion, l'éducation, les institutions civiles et militaires marchent, ou plutôt se traînent, au milieu de craintes et de projets, de contradictions et de réclamations sans nombre, qui résultent nécessairement des souvenirs du passé, du sentiment douloureux du présent, et de la perspective incertaine de l'avenir? Les nouveaux riches ne jouissent qu'en tremblant du fruit de leurs rapines; les hommes dépouillés, du fond de leur misère, voient avec indignation l'apparition scandaleuse des fortunes nouvelles élevées sur leurs débris : tout est inquiétude, inimitié, fureur; tous attendent, souffrent ou conspirent : *quippe ubi fas versum atque nefas.*

MALHEUR ET PITIÉ,

POËME

EN QUATRE CHANTS.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'auteur de ce poëme ne se dissimule pas toutes les haines que doit lui attirer sa publication. Il attaque un million de propriétaires illégitimes et de spoliateurs barbares. Aucun regret ni aucun ressentiment personnels n'ont conduit sa plume ; il ne s'est jamais permis aucune satire, il n'a répondu à aucune ; et quand il a réfuté quelques critiques de ses ouvrages, c'était moins pour les justifier que pour dissiper quelques préjugés littéraires, ou pour répandre quelques principes de goût trop méconnus. Il opposera la même impassibilité au déchaînement dont on le menace : de pareilles attaques ne peuvent effrayer celui qui sous les couteaux de Robespierre lui refusa un hymne pour l'Être suprême, qu'outrageaient ses hommages, que calomniait son existence, et qu'a trop tard justifié son supplice.

Si l'on avait réuni les voix de ceux dont il défend la cause, peut-être cet ouvrage n'aurait point vu le jour ; mais un homme profondément indigné de l'injustice ne consulte ni les oppresseurs ni les opprimés ; il écoute l'humanité et la justice. A ces motifs s'est joint le souvenir ineffaçable de ce qu'il doit à ses augustes bienfaiteurs : il a voué à leur mémoire le respect qu'il eut pour eux dans les temps de leur prospérité, et qu'il leur a fidèlement conservé dans leur infortune : rien ne meurt pour les cœurs reconnaissants.

Ce poëme n'est pas, comme on pourrait le croire, un ouvrage purement de circonstance. L'auteur, dans le PREMIER CHANT, peint la pitié exercée par les particuliers envers les animaux, les serviteurs, les parents, les amis ; et indistinctement tous les êtres à qui leurs malheurs et leurs besoins donnent des droits à la pitié des âmes sensibles. Il contient deux épisodes d'un genre et d'un caractère différents : dans l'un l'auteur a peint, avec des couleurs plus sombres et d'une manière plus énergique, les misères de la ville ; dans l'autre, avec des teintes plus douces, la misère des campagnes, où elle se montre moins effrayante et moins hideuse. Le lieu même de la scène demandait un ton différent. De ces deux épisodes, l'un est un fait réel, assez intéressant pour que le célèbre Danloux se soit proposé, d'après la lecture que l'auteur lui en a faite, de lui consacrer l'admirable talent qui a rendu si touchant son beau tableau de *la Vestale*, auquel toute l'Angleterre a couru. Le second épisode est tout entier d'imagination.

Le SECOND CHANT a pour objet la pitié des gouvernements, exercée dans les établissements publics de justice et de charité, dans les prisons, dans les hôpitaux civils et militaires, dans les guerres de peuple à peuple, et même dans la guerre civile. Il se termine par un épisode qui présente un des plus intéressants et des plus terribles tableaux que pût tracer la poésie, celui de deux camps français de la Vendée, volant l'un vers l'autre dans un moment de trêve ; toutes les animosités oubliées, toutes les fureurs suspendues, la nature et le sang reprenant leurs droits ; chacun reconnaissant, embrassant son ami, son parent, le compagnon de son enfance ; et, au milieu de cet attendrissement et de cette allégresse universels, le signal terrible du retour à leurs drapeaux parricides, et du renouvellement des massacres.

Le TROISIÈME CHANT a pour sujet la pitié dans les temps orageux des révolutions, et c'est là que le poëme prend davantage la couleur d'un ouvrage de circonstance ; mais l'auteur a eu soin d'attacher tous les détails à des idées générales ; il a cherché les sources de la pitié : il les a trouvées dans la grandeur déchue, dont on mesure les malheurs par la hauteur de sa chute ; dans le spectacle de la beauté malheureuse et de la vertu proscrite, de la vieillesse et de l'enfance persécutées. Les détails et les récits ne sont que l'application des faits aux principes et des effets aux causes.

La peinture des malheurs inouïs de la plus auguste et de la plus infortunée des races royales est naturellement amenée par l'expression des différents genres de pitié qu'inspirent les différents malheurs ; car, par une incroyable fatalité, cette famille offre la réunion lamentable de tous les désastres qui peuvent affliger une maison royale, après huit cents ans de gloire et de prospérité. Il y avait dans ce sujet un grand écueil à éviter ; c'est la monotonie horrible de ces scènes innombrables de supplices et de massacres. Pour donner quelque variété à ces terribles peintures, l'auteur a tâché d'y mêler quelquefois, sans disparate, des images douces et même riantes. Ainsi, dans la description de la mort tragique de l'infortuné duc de Brissac, après ces vers :

> Ah ! dans ce temps barbare,
> Qui n'aime à retrouver une vertu si rare ?

l'auteur ajoute :

> Avec moins de plaisir les yeux d'un voyageur
> Dans un désert brûlant rencontrent une fleur ;
> Avec moins de transport des flancs d'un roc aride
> L'œil charmé voit jaillir une source limpide.

De même, dans la peinture du règne de la terreur il a interrompu un instant cette longue suite de meurtres abominables, par ces vers d'un ton plus doux et d'une couleur moins lugubre :

> Ah ! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence
> A qui l'obscurité garantit l'indulgence !
> Eh ! qu'importe au pouvoir qu'auprès de ses troupeaux
> Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux ?
> Qu'importe le mortel dont la table champêtre
> Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître ?

C'est dans la même intention que l'auteur a ajouté ici le juste éloge des femmes, qui presque toutes sont montées sur l'échafaud avec un courage dont l'histoire offre à peine quelques exemples, cités sans cesse et rarement imités. Enfin, pour varier encore cet épouvantable tableau de la plus effroyable époque du genre humain, il a terminé ce chant par la description d'une fête champêtre instituée en l'honneur de ces douze filles de Verdun, également intéressantes par leur vertu et leur beauté ; toutes immolées dans un même jour, et dont la mort prématurée rappelle d'une manière si touchante ce mot charmant d'un Grec après une bataille où la jeunesse athénienne périt en foule : *L'année a perdu son printemps*. Par cette description, naturellement amenée, le lecteur, consolé, passe avec plaisir et sans secousse, des massacres à une fête, de la terreur des échafauds aux spectacles délicieux des bocages, des fleurs et du printemps. Plus ces images sont inattendues, plus l'effet en est sûr.

Dans le QUATRIÈME CHANT, enfin, il a peint la pitié dans les temps de spoliation et d'émigration. Là se trouvent encore des idées générales de justice et de morale, opposées au despotisme et à la tyrannie. On lira dans ce chant un épisode intéressant par sa nouveauté : c'est l'histoire de deux jeunes époux qui, voulant fuir bien loin du spectacle douloureux de leur patrie opprimée et sanglante, se sont établis sur les bords de l'Amazone, y ont porté les arts et les productions de leur patrie; y sont devenus constructeurs, cultivateurs et fermiers. L'auteur, après avoir lu à un de ses amis cet épisode, imaginé par lui pour donner plus d'intérêt à son ouvrage, apprit avec étonnement que ce récit n'était point une vaine fiction, mais l'histoire réelle de deux jeunes époux d'une famille distinguée : seulement le lieu de la scène est différent, et le poëte se trouve avoir placé dans l'Amérique méridionale un fait arrivé dans le nord de cette partie du monde. Peu de hasards heureux lui ont fait autant de plaisir que cette espèce de divination.

Il se hâte de répondre à ceux dont les incroyables et pacifiques invitations à la patience et à l'oubli de nos calamités accusent d'avance cet ouvrage, destiné à en perpétuer le souvenir, en traduisant, dans leur véritable sens, les déclamations de ces hommes modérés, et en donnant à l'expression de leurs idées toute la naïveté et toute la franchise qu'ils n'ont osé lui donner eux-mêmes.

Pourquoi revenir sur les traces de nos anciennes calamités? Pourquoi remuer toutes ces cendres, rouvrir tous ces tombeaux? Une révolution qui devait enrichir les brigands, comme les débris d'un naufrage enrichissent ceux qui les attendent sur le rivage, a renversé la plus ancienne des monarchies. Dans cet écroulement subit, des hommes avides se sont emparés des dépouilles. N'allez pas leur disputer des richesses conquises par leur audace, et légitimées par leurs lois. Des hommes plus habiles encore ont spéculé sur les armées, sur les convois, sur les tentes, sur les magasins; et ce qui est plus courageux encore, sur les remèdes des malades et le pansement des blessés. Des malheurs innombrables ont alimenté leur fortune nouvelle; des millions d'hommes ont péri pour la consolider : gardez-vous de troubler leur jouissance; que tant de sang ne soit pas perdu. Ralliez-vous au gouvernement, disent d'autres encore; il faut l'aimer, car il est terrible; il faut le servir, car il peut vous perdre. Ainsi parlent ces apologistes complaisants de tout ce qui a fait nos malheurs, et leurs déclamations ressemblent au bruit des tambours et des cymbales qui, dans les sacrifices humains, empêchaient d'arriver aux oreilles des mères les cris des enfants égorgés ou précipités dans les flammes. Eh quoi! la plainte n'est-elle plus le droit du malheur? Espérez-vous étouffer par vos conseils pacifiques les cris d'une douleur si profonde, et calmer les convulsions d'une agonie si cruelle? Sans doute la haine doit se taire, mais la vérité doit parler : elle doit vous apprendre que la dissolution des corps politiques, comme celle des corps physiques, produit immédiatement cette horrible population qui sort de leurs ruines et se nourrit de leurs cadavres. Les récits des calamités et des fautes passées sont le patrimoine de l'avenir, c'est l'instruction des empires et des siècles. Pouvez-vous bien nous enlever jusqu'aux leçons de l'infortune, et nous priver même de nos malheurs? Vous avez vaincu : régnez par la force, mais ne raisonnez pas avec la souffrance. Jouissez, mais n'insultez pas, ne commandez pas le silence à la douleur et la résignation au désespoir.

On n'ajoutera plus qu'un mot. Des malheurs inévitables qu'entraînent les grands bouleversements dans les vieux empires, un des plus funestes, des moins remarqués, c'est l'incertitude de ce qu'il faut mettre à la place de ce qui n'est plus. Dans la peinture que fait Virgile des maux de la guerre civile, à la fin du premier livre des *Géorgiques*, l'auteur s'est toujours reproché d'avoir infidèlement traduit quelques mots, dont le sens profond n'est pas assez senti :

> ...... Ubi fas versum atque nefas,

dit Virgile, *le bien et le mal sont confondus*. Telle est la suite inévitable des révolutions. Tant que Rome eut des lois stables, et qu'on respecta l'ancienne constitution, on pouvait distinguer le juste de l'injuste : cette constitution une fois détruite par la violence, l'incertitude régna dans toutes les délibérations et dans tous les esprits. Les uns voulaient le rétablissement de l'ancien gouvernement, les autres la royauté, les autres la dictature. Les limites une fois arrachées, personne ne sait plus où les replacer : les anciennes fortunes renversées regardent avec indignation les fortunes élevées sur leurs ruines; les vaincus abhorrent les vainqueurs : ceux-ci s'efforcent d'en anéantir ce qui reste; les esprits systématiques enfantent des projets de constitutions qui s'écroulent les unes sur les autres, et ensevelissent sous leurs débris et leurs ennemis et leurs auteurs. La nouveauté combat les anciennes habitudes; le choc des systèmes religieux vient ajouter à ces orages : tout est inquiétude, désordre, animosité, fureur. Le parti écrasé, qui avait oublié ses injures, saisit avec ardeur l'occasion de la vengeance; jusqu'à ce que les haines des factions rivales viennent mourir de fatigue et d'épuisement aux pieds du vainqueur, qui, bientôt dégoûté de l'abjection de leur basse et facile obéissance, s'arme contre un peuple avili, et par sa révolte et par la servitude qui la suit toujours, de tout le mépris qu'il inspire. *Rempublicam fessam civilibus odiis Augustus Cæsar excepit.*

.. ... Quippe ubi fas versum atque nefas.

MALHEUR ET PITIÉ.

CHANT PREMIER.

Trop longtemps ont grondé les foudres de la guerre ;
Trop longtemps des plaisirs, corrupteurs de la terre,
La mollesse écouta les sons voluptueux :
Maintenant, des bons cœurs instinct affectueux,
Accours, douce Pitié, sers mon tendre délire ;
Viens mouiller de tes pleurs les cordes de ma lyre ;
Viens prêter à mes vers tes sons les plus touchants :
C'est pour toi que je chante, inspire donc mes chants.
Puissent-ils, consolant cette terre où nous sommes,
Être approuvés des dieux, être bénis des hommes,
Apprivoiser le peuple, intéresser les rois,
Rendre à l'heureux des pleurs, au malheureux ses droits !
Glorieux attribut de l'homme, roi du monde,
La Pitié de ses biens est la source féconde.
La force n'en fit point le roi des animaux ;
Non, c'est cette Pitié qui gémit sur les maux.
Vers la terre, courbés par un instinct servile,
Ses sujets n'ont du ciel reçu qu'une âme vile ;
Conduits par le besoin et non par l'amitié,
Ils sentent la douleur, et jamais la pitié.
L'homme pleure, et voilà son plus beau privilège ;
Au cœur de ses égaux la Pitié le protege.
Nous pleurons quand, ravie au bonheur, aux amours,
La jeune vierge expire au printemps de ses jours ;
Nous pleurons lorsqu'en proie au ravisseur avide,
Tombe dans le malheur un orphelin timide ;

Et lorsqu'aux tribunaux sa modeste pudeur
De son front ingénu fait parler la candeur,
La Pitié, dans notre âme embrassant sa défense,
Du côté de ses pleurs fait pencher la balance.
Un instinct de pitié nous apprend à gémir,
D'un péril étranger nous force de frémir.
Que dis-je? du malheur la touchante peinture
Exerce son pouvoir sur l'âme la plus dure.
Nous pleurons quand Poussin, de son adroit pinceau
Peint les jours menacés de Moïse au berceau;
Nous pleurons quand Danloux, dans la fosse fatale,
Plonge, vivante encor, sa charmante Vestale [1] :
Vers sa tombe avec elle il conduit la Pitié;
On ne voit que ses maux, son crime est oublié.
La Pitié, doux portrait de la bonté divine,
Rappelle les mortels à leur noble origine.
Malheur aux nations qui, violant nos droits,
De la Pitié touchante ont étouffé la voix !
L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes [2].
L'intérêt mieux instruit bénit ses douces chaînes;
Elle inspire les arts, elle adoucit les mœurs,
Et le cœur le plus dur s'amollit à ses pleurs.
  C'est peu : du genre humain douce consolatrice,
De la société tu fondas l'édifice!
Oui, ce fut sur la foi de ce doux sentiment,
Plus puissant que les lois, plus fort que le serment,
Que les hommes, fuyant leurs sauvages asiles,
Joignirent leurs foyers dans l'enceinte des villes.
Là vinrent les mortels, dans les forêts épars,
Sous de communes lois, dans les mêmes remparts,
Prêts à se secourir aux premiers cris d'alarmes,
S'aider de leurs talents, de leurs biens, de leurs armes,
Et, rapprochés entre eux par un besoin pareil,
S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.

Mais bientôt tout changea : la fortune inégale
Vint assigner aux rangs leur utile intervalle.
Auprès de la richesse on vit la pauvreté,
Près des tristes besoins la molle oisiveté ;
Alors vint la Pitié, seconde providence :
Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence,
La Pitié préleva la part de l'indigent[3] ;
Le luxe fut humain, le pouvoir indulgent,
Des cœurs compatissants la tristesse eut des charmes,
Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes ;
Et, plaçant le bonheur auprès de la bonté,
La vertu fut d'accord avec la volupté.
Tel fut l'ordre du monde, et l'arrêt des dieux mêmes.
Mortels, obéissez à ces décrets suprêmes ;
Écoutez la Pitié, secourez vos égaux,
Ajoutez à vos biens en soulageant leurs maux !
Enfin, tout ce qui vit sous votre obéissance
Doit sentir vos bienfaits, bénir votre puissance.
  Vous donc, soyez d'abord le sujet de mes chants,
O vous, qui fécondez ou qui peuplez nos champs !
Vous êtes nos sujets : le dieu de la nature
Vous forma, je le sais, d'une argile moins pure ;
Il ne l'anima point d'un rayon immortel,
Et nous seuls sommes nés cohéritiers du ciel :
Mais au même séjour nous habitons ensemble ;
Mais par des nœuds communs le besoin nous rassemble.
  Pourtant, quelque intérêt que m'inspirent vos maux,
Je n'irai point, rival du vieillard de Samos[4],
Répéter aux humains sa plainte attendrissante ;
Je ne m'écrierai point, d'une voix gémissante :
« Cruels ! que vous ont fait l'innocente brebis[5],
Dont la molle toison a tissu vos habits ;
La chèvre, qui, pendue aux roches buissonneuses,
Compose son festin de ronces épineuses ?

Que vous a fait l'oiseau, dont la touchante voix
Est l'honneur du printemps et le charme des bois?
Que vous a fait le bœuf, enfant de vos domaines,
Laboureur de vos champs, compagnon de vos peines?
Barbares! pouvez-vous, au sortir du sillon,
Quand son flanc saigne encor des coups de l'aiguillon,
Frapper du fer mortel, pour prix d'un long servage,
Son front tout dépouillé par le joug qui l'outrage!
Quoi! les mets manquent-ils à votre avide faim?
Voyez ces fruits pendants inviter votre main.
Pour vous mûrit le blé, pour vous la séve errante
Vient gonfler d'un doux suc la grappe transparente.
N'avez-vous pas du miel le nectar parfumé?
Du lait, qui rafraîchit votre sang enflammé
La vache nourricière est-elle donc avare?
Ah, cruels! rejetez un aliment barbare,
Digne festin des loups, des tigres et des ours!
La nature en frémit. » Inutiles discours :
Dès longtemps l'habitude a vaincu la nature;
Mais elle n'en a pas étouffé le murmure.
Soyez donc leurs tombeaux, vivez de leur trépas;
Mais d'un tourment sans fruit ne les accablez pas :
L'Éternel le défend; la Pitié protectrice
Permet leur esclavage et non pas leur supplice.
  Cependant je l'ai vu; j'ai vu des animaux
Courbés injustement sous d'énormes fardeaux;
L'homme s'armer contre eux, et, comme leur paresse,
Par de durs traitements châtier leur faiblesse.
J'ai vu, les nerfs roidis et les jarrets tendus,
Tomber ces malheureux sur la terre étendus.
J'ai vu du fouet cruel les atteintes funestes
De leurs esprits mourants solliciter les restes;
Et, de coups redoublés accablant leur langueur,
Par l'excès des tourments ranimer leur vigueur.

Ah! dételez vos chars; qu'heureux auxiliaires,
Vos coursiers généreux viennent aider leurs frères,
O vous! que le hasard amène dans ce lieu :
Ainsi vous secondez les grands desseins de Dieu;
Ainsi, portant sa part du joug qui les accable,
La brute sert la brute, et l'homme son semblable.
Cent fois plus criminel, et plus injuste encor,
Celui dont le coursier, pour mieux prendre l'essor,
Avec art amaigri, bien loin de la barrière,
Sous l'acier déchirant dévore la carrière;
Et, contraint de voler, plutôt que de courir,
Doit partir, fendre l'air, arriver et mourir :
Des vains jeux de l'orgueil épouvantable scène!
Eh! qui peut sans rougir de l'injustice humaine
Voir ces coursiers rivaux, ces violents efforts,
De la vie à la fois usant tous les ressorts;
Tout leur corps en travail sous le fouet qui les presse,
Ces longs élancements, cette immense vitesse
Dont l'éclair les dérobe aux yeux épouvantés;
Leur souffle haletant, leurs flancs ensanglantés?
Et pourquoi? Pour qu'un fat, s'appropriant leur gloire,
Sur leur corps palpitant, crie : A moi la victoire!
Ou que d'un vil pari le calcul inhumain
De cet infâme honneur tire un infâme gain.
Eh! voyez Albion, cette terre chérie,
Albion, des coursiers indulgente patrie :
C'est là que, de leur race entretenant l'honneur,
L'homme instruit leur instinct et soigne leur bonheur.
Avec moins de plaisir ces hordes inconstantes
Qui près de leurs coursiers reposent sous leurs tentes
D'un zèle fraternel veillent à leurs besoins.
Le coursier est sensible à ces généreux soins[6] :
Aussi, que la carrière à ses yeux se présente,
L'homme à peine contient sa fougue impatiente;

Que vous a fait l'oiseau, dont la touch
Est l'honneur du printemps et le ch
Que vous a fait le bœuf, enfant d t;
Laboureur de vos champs, co
Barbares ! pouvez-vous, au s quête.
Quand son flanc saigne en ent :
Frapper du fer mortel, ent
Son front tout dépouil a la nature,
Quoi ! les mets mar nt l'injure.
Voyez ces fruits p at l'a-t-il donc oublié !
Pour vous mûri et si peu de pitié?
Vient gonfler garth ; sa main compatissante
N'avez-vous aux l'histoire attendrissante :
Du lait, ble élan, ces admirables mots
La vach me généreuse et sensible à leurs maux,
Ah, voyant des coursiers torturés par leur maître,
Di rie : « O cœur barbare ! homme dur, qui peut-être
J au sein de ton ami plongerais le poignard,
Tu n'as donc jamais vu les peintures d'Hogarth [7] ? »
Suivez donc son exemple, écoutez ses maximes :
Qu'ils soient vos serviteurs et non pas vos victimes.
Mais c'est à toi surtout que l'on doit la pitié,
Animal généreux, modèle d'amitié,
Qui, le jour et la nuit prodiguant tes services,
Gouvernes nos troupeaux, ou gardes nos hospices,
Dont l'œil nous cherche encor de ses regards mourants.
Sois donc et le sujet et l'honneur de mes chants,
O toi ! qui, consolant ta royale maîtresse [8],
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse,
Qui charmais ses malheurs, égayais sa prison ;
O des adieux d'un frère unique et triste don !
Hélas ! lorsque le sort, qui lui ravit son père,
Pour comble de malheur la sépara d'un frère,
Livré seul aux rigueurs d'un destin ennemi,
Pour elle il se priva de son dernier ami.

Des tyrans incroyable caprice !
aîner ses parents au supplice,
morts, l'accabla de revers,
compagnon de ses fers.
leurs honneurs funéraires[9],
pour des cendres si chères,
seul, au siècle des ingrats,
malheur ne l'abandonnas pas :
Élysée, où ton ombre repose,
doux honneurs de ton apothéose!
e mettrai point près du chien de Procris;
offre un plus doux asile à tes mânes chéris :
De Poniatowsky, de sa sœur vertueuse,
Les jardins recevront ton ombre généreuse.
Là, parmi les gazons, les ruisseaux et les bois,
Tu dormiras tranquille; et la fille des rois,
En proie à tant de maux, objet de tant d'alarmes,
Y reviendra pleurer, s'il lui reste des larmes[10] !
Il est pour la pitié de plus dignes objets,
Que Dieu fit nos égaux, et le sort nos sujets :
C'est vous qui, sous nos toits serviteurs volontaires,
Par vos soins assidus méritez vos salaires.
Non que je veuille ici, prêchant l'égalité,
Dissoudre les liens de la société :
Dieu lui-même des rangs forma la chaîne immense,
Qu'un atome finit, que l'Éternel commence.
Mais n'allez pas, brisant le pacte mutuel,
De votre autorité faire un abus cruel;
Songez bien que tout homme, en servant son semblable,
Sacrifie à son maître un bien inestimable,
Sa liberté. Lui-même à vos commandements
Soumet ses jours, ses nuits, ses heures, ses moments.
Ah ! de la liberté si le trompeur fantôme
A pu dans un instant renverser un royaume;

Si, vengeant la nature et les droits des humains,
Un esclave*, autrefois, fit trembler les Romains,
Et, de ses fers rompus se forgeant une épée,
Souleva l'Italie et balança Pompée,
Jugez combien le ciel jusques au fond du cœur
Grava profondément ce sentiment vainqueur.
Ne l'outragez donc pas : payez ces sacrifices;
Qu'on serve vos besoins, et non pas vos caprices;
Sous un air paternel cachez l'autorité,
Et mêlez la douceur à la sévérité.
Que le maître indulgent, le serviteur fidèle,
Fassent commerce entre eux de bienfaits et de zèle :
Ensemble associés par ces soins délicats,
L'un ne commande point, l'autre n'obéit pas,
Le cœur a deviné bien avant qu'on ordonne;
Grâce à ce doux attrait où l'âme s'abandonne,
D'un côté le penchant, de l'autre la bonté
Donne à l'obéissance un air de volonté :
L'amitié rend toujours bien plus qu'on ne demande.
  Mais ce que la pitié surtout vous recommande,
C'est ce bon serviteur qui vieillit sous vos toits :
Du service et des ans allégez-lui le poids.
Que chez vous son utile et noble vétérance
Soit d'un long dévouement la juste récompense.
Il veut encor pour vous tout ce qu'il ne peut pas :
Son exemple vous sert au défaut de ses bras.
Nestor des serviteurs, son âge leur commande,
Son sourire applaudit, son regard réprimande;
Et quand son zèle, enfin, deviendrait impuissant,
Verrez-vous sans pitié son déclin languissant?
Pouvez-vous au besoin, par un oubli funeste,
Des jours usés pour vous abandonner le reste?

---

* *Spartacus.*

La pitié le défend, et même l'équité.
Que s'il ne peut suffire aux soins de la cité,
Qu'il habite vos champs; que dans ce doux asile
Ses vieux ans soient heureux, et son repos utile.
Et vous, quand les beaux jours vous y rappelleront,
Avec délice encor vos yeux le reverront.
Témoin de vos plaisirs, de vos maux domestiques,
Tels que ces monuments des annales antiques,
Ses vieux ressouvenirs reviendront sur vos pas;
Ils vous retraceront vos chasses, vos combats,
De votre grand cartel la mémorable histoire,
Ce vieux procès gagné, ce siége plein de gloire
Où vous fûtes blessé, votre hymen, vos amours;
Et ses récits encor vous rendront vos beaux jours.
  Tairai-je ces enfants de la rive africaine
Qui cultivent pour nous la terre américaine?
Différents de couleur, ils ont les mêmes droits;
Vous-mêmes contre vous les armez de vos lois.
Loin de moi cependant ces précepteurs du monde
Dont la pitié cruelle, en désastres féconde,
Déchaînant tout à coup des monstres furieux,
Dans leurs sanglantes mains mit le fer et les feux!
O champs de Saint-Domingue! ô scènes exécrables!
Ah! fuyez, sauvez-vous, familles déplorables!
Les tigres sont lancés; du soleil africain
Tous les feux à la fois bouillonnent dans leur sein.
Pour vous leur art cruel raffina les souffrances,
Robespierre lui-même envierait leurs vengeances.
Là des enfants portés sur la pointe des dards
De leurs noirs bataillons forment les étendards;
Ici tombe le fils égorgé sur son père,
Le frère sur la sœur, la fille sur la mère.
Chaque lieu, comme nous, a son noir tribunal;
Partout la mort moissonne; et le démon du mal,

Volant d'un pôle à l'autre, et planant sur les ondes,
Sur le choix des malheurs hésite entre deux mondes.
Quelle cause a produit ces fléaux désastreux?
Quelques abus des droits que vous aviez sur eux.
Leur haine s'en souvint; et la noire imposture
Dans leurs cœurs ulcérés vint aigrir cette injure.
Ah! que les deux partis écoutent la pitié;
Qu'entre les deux couleurs renaisse l'amitié!
Évitez qu'un excès de rigueur, d'indulgence,
N'encourage l'audace ou n'arme la vengeance;
Et que ce sol enfin, trempé de leurs sueurs,
Ne soit plus teint de sang et baigné de leurs pleurs.
D'un cri plus fort encore, et d'un accent plus tendre,
A votre cœur ému le sang se fait entendre.
Vos parents malheureux ont droit à vos secours.
Et comment pouvez-vous couler en paix vos jours
Alors qu'en proie aux maux qui pèsent sur leurs têtes,
Le cri de leur douleur vous reproche vos fêtes?
Ah! le remords les venge, et leurs affreux destins
Attristent vos plaisirs et troublent vos festins.
En vain la loi se tait quand la nature exige.
Voyez ces rejetons nés de la même tige:
L'un regorge de séve, et cet autre affamé
Languit privé d'un suc vainement réclamé.
Mais le jardinier vient, dont la rigueur féconde
Dispense également la séve vagabonde;
Et, pour alimenter leurs frères appauvris,
Prive du superflu les rameaux trop nourris.
Dans votre luxe, ingrats! trompant la Providence,
N'épuisez donc pas seuls votre injuste abondance;
Aux droits de votre sang sacrifiez vos droits,
Et corrigez le ciel, le hasard et les lois.
Eh! qui ne connaît pas quelle volupté pure
A ce doux sentiment attacha la nature;

Fidélia le prouve, elle dont Addison
A la postérité transmit l'aimable nom *.
La mort à son enfance avait ravi sa mère ;
Mais ses traits enchanteurs en offraient à son père
La douce ressemblance et le vivant portrait ;
De ce père chéri le cœur l'idolâtrait.
Une épouse des sens flatte la tendre ivresse,
Les fils l'ambition, les filles la tendresse ;
Et pour elles l'amour d'un père vertueux,
Sans en être moins pur, est plus affectueux.
Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle,
La beauté que je chante eût servi de modèle.
Un amant l'adorait, tel que le dieu d'amour
L'eût choisi pour charmer les nymphes de sa cour.
Elle-même admirait sa grâce enchanteresse,
Mais l'amour filial étouffait sa tendresse ;
Et d'un père chéri les douleurs, les besoins,
Sans remplir tout son cœur, occupaient tous ses soins.
Son âme, dévouée à ces doux exercices,
A son vieux domestique enviait ses services ;
Les plus humbles emplois flattaient son tendre orgueil :
Elle-même avec art dessina le fauteuil
Qui, par un double appui soutenant sa faiblesse,
Sur un triple coussin reposait sa vieillesse ;
Elle-même à son père offrait ses vêtements,
Lui préparait ses bains, soignait ses aliments ;
Elle-même, à genoux, ajustait sa chaussure ;
Elle-même peignait sa blanche chevelure,
Près de lui rassemblait ses meubles favoris,
Ses amis de l'enfance et ses livres chéris.
Souvent quand la beauté, méditant des conquêtes,
Se parait pour le bal, les festins ou les fêtes,

---

* *Spectateur,* nº 449.

Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,
Écoutait le récit de ses exploits guerriers;
Dansait, pinçait son luth; tantôt, avec adresse,
Lui chantait les vieux airs qui charmaient sa jeunesse;
Le soir le conduisait au lieu de son sommeil,
Veillait à son chevet, épiait son réveil,
Dressait pour lui la table, et des plantes d'Asie
Lui versait de sa main l'odorante ambroisie.
Vainement ses amis lui disaient quelquefois:
« Faut-il vivre toujours sous ces austères lois,
Et, même avant l'hymen connaissant le veuvage,
En ces pieux ennuis couler votre jeune âge?
Hâtez-vous de saisir ces rapides instants:
Vous les regretterez, il n'en sera plus temps.
Plus prompte que l'éclair, la jeunesse s'envole:
De ces tristes devoirs qu'un époux vous console! »
« Ah! ma mère n'est plus, disait-elle, et sa mort
D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort.
De frivoles plaisirs que la foule s'amuse;
Pour moi, mon cœur jouit des biens qu'il se refuse;
Je jouis quand je vois, au sortir du sommeil,
D'un rayon de gaîté briller son doux réveil;
Je jouis quand le soir, prolongeant ma lecture,
J'endors près de son lit les douleurs qu'il endure;
Je jouis quand le jour, appuyé sur mon bras,
Mes secours attentifs aident ses faibles pas.
Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée
Par deux objets chéris se verrait partagée:
L'amour lui volerait une part de mes soins;
Je l'aimerais autant, je le soignerais moins.
Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,
Rien ne pourra jamais me séparer d'un père. »
Tel était son langage. Et moi, puissent mes chants
Nourrir, entretenir ces vertueux penchants!

Doux et sublime emploi du bel art que j'adore,
Art charmant! c'est ainsi que le monde t'honore,
Et que du luth sacré les sons religieux
Sont l'amour de la terre et les échos des cieux.
  Et si c'est un ami que le malheur oppresse,
Un ami! ce mot seul dit tout à la tendresse:
Vous-même à ce tribut vous vous êtes soumis:
Le sort fait les parents, le choix fait les amis.
Le jour qui vous unit d'une chaîne commune
L'un à l'autre engagea vos soins, votre fortune;
Et la loi d'amitié, ce doux contrat des cœurs,
D'avance à votre charge a mis tous ses malheurs.
Mais qui sait acquitter cette dette sublime?
Ah! c'est toi, de mes maux compagne magnanime,
O toi! l'inspiratrice et l'objet de mes chants[11],
Qui joins à mes accords des accords si touchants!
Hélas! lorsque mes yeux, appesantis par l'âge,
S'ouvrent à peine au jour, plus d'un charmant ouvrage
Était perdu pour moi; mais à ma cécité
Ta secourable voix en transmet la beauté.
Des filles de Milton qui ne sait la tendresse[12]?
Je n'eus ni ses talents ni sa lâche faiblesse:
Admirable poëte, et mauvais citoyen,
Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien[13].
Mais, comme ce grand homme, au sein de sa famille,
En toi, dans mon exil, je retrouve une fille,
Dont l'organe enchanteur, les sons mélodieux
Ravissent mon oreille, et remplacent mes yeux.
Déjà de ton ami douce consolatrice,
Dirai-je envers les tiens ta bonté bienfaitrice,
Et comment en secret tes soins attendrissants
D'un père vertueux soulagent les vieux ans?
Ah! tu m'en es plus chère, et ta noble indigence
Rit plus à mes regards que la fière opulence,

« Qui prévient les besoins prévient donc les forfaits ! »
L'un s'applaudit d'avoir trouvé de vieux palais,
L'autre un peuple inconnu, l'autre une île féconde,
Herschell un autre ciel, Vespuce un nouveau monde;
Et vous, par un hasard plus doux pour votre cœur,
Vous avez découvert et servi le malheur :
N'abandonnez donc pas vos recherches heureuses.
Mais les cris du malheur, ses plaintes douloureuses,
Au milieu des états et des rangs confondus,
Dans nos vastes cités trop souvent sont perdus.
Dans ce pompeux fracas sa voix meurt égarée;
Dans le sein des hameaux la douleur éplorée
Moins souvent se dérobe à l'œil compatissant :
Cherchez donc, secourez le malheur innocent.
Je sais que de nos jours, en crimes trop fertiles,
Les champs ont imité les désordres des villes;
Le culte saint, la paix et la simplicité
Sont bannis du hameau comme de la cité.
Partout la soif de l'or, l'audace, la licence,
De son dernier asile ont chassé l'innocence;
Et moi, qui célébrai le bon peuple des champs,
Je ne reconnais plus le sujet de mes chants.
L'esprit fort, en patois, prêche contre les prêtres;
Gros-Jean fait le procès au Dieu de ses ancêtres;
Plus d'un Mathieu Garo s'érige en novateur,
Lucas est usurier, Colas agioteur;
Et déjà, des cités affectant l'opulence,
Ces parvenus des champs en ont pris l'insolence.
Mais peu se sont souillés de ces excès honteux :
Plaignez le criminel, aidez le malheureux.
Que tantôt du travail l'appareil nécessaire,
Aux mains de l'industrie écarte la misère;
Tantôt qu'un luxe heureux des heureux qu'il a faits
Sous un faste apparent déguise les bienfaits;

Tantôt de la bonté que la marche secrète
Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
C'est peu : les ouragans, et la grêle, et les feux
Exercent trop souvent leurs fléaux désastreux :
Alors, ah ! c'est alors que le besoin réclame
La pitié que le ciel imprima dans notre âme,
Cette pitié, du ciel présent consolateur,
Si douce au malheureux, plus douce au bienfaiteur !
Le vertueux Mopsus en offre un noble exemple.
 Du bonheur, des vertus son chaume était le temple :
L'aurore, tous les jours, le voyait le premier
Quitter pour ses travaux son rustique foyer ;
Le soir, pour son retour, sa femme vigilante
Préparait du sarment la flamme petillante ;
Ses enfants l'attendaient, et briguaient sur le seuil
Et son premier souris et son premier coup d'œil.
Leurs cœurs étaient heureux, quand d'un noir incendie
La flamme, dans son cours par les vents agrandie,
Dévora leur cabane, et dans ses tourbillons
Engloutit le produit et l'espoir des sillons.
L'année avait perdu le prix de sa culture,
La flamme avait détruit la semence future ;
Et leurs cœurs, aux regrets mêlant le désespoir,
N'osaient se souvenir et tremblaient de prévoir.
Pour comble de malheur, ces animaux utiles
Qui paissaient dans leurs champs, ou les rendaient fertiles,
Se débattant en vain sous leurs toits embrasés,
Ensemble avaient péri, par leur chute écrasés.
Ils pleuraient, quand, l'honneur et l'amour du village,
Le sensible Dormond dans ce triste ravage,
rce pour lui de joie ainsi que de douleurs,
ouchant espoir d'essuyer quelques pleurs.
ous ses toits leur misère est soignée,
los d'une ferme éloignée

Qui, répandant au loin ses flots dévastateurs,
Va soudoyer le vice et corrompre les cœurs.
Tel un torrent fougueux, élancé des montagnes,
De ses flots débordés va noyer les campagnes;
Tandis que dans son cours un modeste ruisseau,
Distribuant sans bruit son mince filet d'eau,
Dans le champ paternel s'insinue en silence,
Et de sa pauvreté fait naître l'abondance:
Les bois, les fruits, les fleurs accompagnent son cours.
Ainsi, répartissant ses vertueux secours,
La tendre pitié souffre et jouit dans les autres.
Toutefois c'est trop peu de soulager les nôtres:
L'étranger a ses droits sur un cœur généreux.
Mais ne l'oubliez pas: toujours le malheureux
Ne vient point au grand jour, dans les places publiques,
Étaler le tableau de ses maux domestiques.
Renfermant son secret dans le fond de son cœur,
Le malheur a sa honte et sa noble pudeur;
Seul, et réfugié dans son asile sombre,
Aux regards indiscrets il se cache dans l'ombre.
Sachez donc le trouver dans son réduit affreux;
Épiez les moments et les hasards heureux.
De la douce pitié la consolante gloire,
Ainsi que le génie, ainsi que la victoire,
A ses instants choisis, envoyés par le ciel;
Sachez donc les saisir. Voyez-vous ce mortel [14]
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme,
Hésitant, frémissant, reculant près du crime,
Tout à coup emporté d'un mouvement soudain,
D'un vol dont il rougit vient de souiller sa main?
Il fuit: suivez ses pas; sous le toit du coupable
Pénétrez avec lui. Quel tableau lamentable!
Des enfants demi-nus, sur la terre couchés,
Immobiles de froid, de besoin desséchés!

Menacés de la mort, si près de leur naissance,
Ils ignorent les jeux de la folâtre enfance.
Sur le sein maternel leur frère appelle en vain
Quelques gouttes d'un lait consumé par la faim.
Autour d'eux, des murs nus; hier, un encan funeste,
D'un vil ameublement a dispersé le reste;
Et, pour comble de maux, de leurs derniers débris
D'avides créanciers ont dévoré le prix.
Partout le dénûment, le deuil et le silence.
D'un désespoir muet domptant la violence,
Leur père à côté d'eux, triste, pâle et défait,
Tourmenté par la faim, moins que par son forfait,
En détournant ses yeux d'un tableau qui l'accable,
Leur jette et se refuse un aliment coupable,
Que leurs avides mains se disputent entre eux;
Puis, d'un air, d'un regard, d'un accent douloureux,
Où son cœur déchiré tout à la fois exprime
Et l'excès de ses maux et l'horreur de son crime:
« O vous! qui violez l'asile du malheur,
Étranger, venez-vous épier ma douleur?
Eh bien! venez, voyez ces enfants, cette mère:
Suis-je assez malheureux d'être homme, époux et père!
Hélas! jusqu'à ce jour mon sort fut moins cruel;
J'étais infortuné, mais non pas criminel.
Allez, révélez tout! je bénis mon supplice:
Vos lois me feront grâce en me faisant justice.
Que sais-je? une autre fois mon funeste destin
Peut-être d'un brigand ferait un assassin.
Allez, délivrez-moi du jour et de moi-même! »
A ces mots, il succombe à sa douleur extrême.
Vous, heureux d'adoucir l'injustice des dieux,
L'or tombe de vos mains, les larmes de vos yeux;
Vous consolez ses maux, vous réparez son crime,
Et recueillez tout bas cette leçon sublime:

Et, qu'arrachant aux fers le remords vertueux,
Le pardon change en biens des maux infructueux.
Ou, s'il faut par sa mort que le crime s'expie,
Ah ! préparez son cœur : sur cette tête impie
Que la grâce divine épanche ses trésors,
Et sauve au moins son âme, en nous livrant son corps.
Dieu lui-même en pitié prend déjà la victime ;
Dieu chérit la vertu, mais mourut pour le crime :
Par la terre proscrit, son refuge est au ciel.
Quels qu'ils soient, n'allez pas stérilement cruel,
Dans le fatal séjour où la loi les exile,
Aggraver leurs malheurs d'un malheur inutile,
Rendre leurs fers plus lourds, et sans nécessité
Joindre la solitude à la captivité.
Dans ce triste abandon, où lui-même s'abhorre
Par ses pensers cruels le malheur se dévore.
Ah ! laissez arriver ses chers consolateurs,
Et que des pleurs du moins répondent à ses pleurs !
La justice est coupable alors qu'elle est cruelle.
  Ton âme le connut, ce noble et tendre zèle,
Howard ! dont le nom seul console les prisons.
Qu'on ne me vante plus les malheurs vagabonds
De ce roi voyageur, père de Télémaque,
Cherchant pendant dix ans son invisible Ithaque.
Avec un but plus noble, un cœur plus courageux,
Sur les monts escarpés, sur les flots orageux,
Dans les sables brûlants, vers la zone inféconde,
Où languit la nature aux limites du monde,
Aux lieux où du croissant on adore les lois,
Aux lieux où triompha l'étendard de la croix,
Partout où l'on connaît le malheur et les larmes,
Suivant d'un doux penchant les invincibles charmes,
Le magnanime Howard parcourt trente climats.
Est-ce la gloire ou l'or qui conduisent ses pas ?

Hélas! dans la prison, triste sœur de la tombe,
Sa main vient soutenir le malheur qui succombe,
Vient charmer ces cachots dont l'aspect fait frémir,
Dont les échos jamais n'ont appris qu'à gémir.
Oubliant et le monde et ses riantes scènes,
Il marche environné du bruit affreux des chaînes,
De grilles, de verrous, de barreaux sans pitié,
Que jamais n'a franchis la voix de l'amitié,
Par cent degrés tournant sous des voûtes horribles
Plonge jusques au fond de ces cachots terribles,
Habités par la mort, et pavés d'ossements,
D'un funeste trépas funestes monuments;
Y mène le pardon, quelquefois la justice,
Et par un court trépas abrège un long supplice;
Prête, en pleurant, l'oreille aux maux qu'ils ont soufferts;
S'il ne peut les briser, il allège leurs fers;
Tantôt, pour adoucir la loi trop rigoureuse,
Porte au pouvoir l'accent de leur voix douloureuse;
Et, rompant leurs liens pour des liens plus doux,
Dans les bras de l'épouse il remet son époux,
Le père à son enfant, l'enfant à ce qu'il aime.
Par lui l'homme s'élève au-dessus de lui-même.
Les séraphins, surpris, demandent dans le ciel
Quel ange erre ici-bas sous les traits d'un mortel.
Devant lui la mort fuit, la douleur se retire,
Et l'ange affreux du mal le maudit et l'admire.
Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux :
Le bonheur appartient à qui fait des heureux.
Reviens dans ta patrie, en une paix profonde,
Goûter la liberté que tu donnais au monde :
Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,
N'a rien vu d'aussi rare et d'aussi grand que toi.
Toutefois, quelques soins dont ses mains généreuses
Aient tempéré l'horreur de ces maisons affreuses,

Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux,
Des besoins, des douleurs abris religieux,
Où la tendre Pitié, pour adoucir leurs peines,
Joint les secours divins aux charités humaines.
Elle-même en posa les sacrés fondements;
Mais de ces saints abris, ouvrage des vieux temps,
Souvent la négligence ou l'infâme avarice
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.
Là sont amoncelés, dans des murs dévorants,
Les vivants sur les morts, les morts sur les mourants;
Là d'impures vapeurs la vie environnée
Par un air corrompu languit empoisonnée;
Là le long de ces lits où gémit le malheur,
Victime des secours plus que de la douleur,
L'ignorance en courant fait sa ronde homicide,
L'indifférence observe, et le hasard décide.
Mais la Pitié revient achever ses travaux,
Sépare les douleurs, et distingue les maux;
Les recommande à l'art que sa bonté seconde;
Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde,
Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs,
De l'air renouvelé puissants réparateurs.
Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle;
La propreté soigneuse y préside avec elle.
La vie est à l'abri du souffle de la mort;
Grâce à ses soins pieux, sans terreur, sans remord,
L'agonie en ses bras plus doucement s'achève;
L'heureux convalescent sur son lit se relève,
Et revient, échappé des horreurs du trépas,
D'un pied tremblant encor former ses premiers pas.
Les besoins, la douleur, la santé la bénissent;
La terre est consolée, et les cieux applaudissent.
Que puissent à jamais les maux, la pauvreté,
Dans ces asiles saints bénir la charité!

Mais quel génie affreux de la France s'empare?
De la destruction le délire barbare
Se promène en tous lieux, et, dans ses noirs transports,
Tourmente les vivants, les mourants et les morts.
Le berceau, le tombeau, la cité, le village,
Le temple somptueux, le modeste ermitage,
Tout subit sa fureur. Vous tombez avec eux,
Des maux, de l'indigence, ô refuges pieux!
Où des saints fondateurs la charité sublime
Consacrait la richesse ou rachetait le crime.
Je ne vois plus ces sœurs, dont les soins délicats[4]
Apaisaient la souffrance, ou charmaient le trépas;
Qui, pour le malheur seul connaissant la tendresse,
Aux besoins du vieil âge immolaient leur jeunesse.
Leurs toits hospitaliers sont fermés aux douleurs,
Et la tendre Pitié s'enfuit les yeux en pleurs,
Le pauvre des bienfaits voit la source tarie,
Et l'enfant vient mourir sur le seuil de la vie.
Mais quel secours nouveau, céleste, inespéré,
A l'exil indigent ouvre un port assuré?
Salut, ô Sommerstown, abri cher à la France!
Là le malheur encor bénit la Providence
Là nos fiers vétérans retrouvent le repos,
Et le héros instruit les enfants des héros:
Là près d'un dieu sévère éclate un dieu propice.
Quel riche bienfaisant a fondé cet hospice:
A la voix de Carron le luxe s'attendrit[5],
Sa vertu les soutient, et son nom les nourrit.
Par lui, pour l'indigent, la douce bienfaisance
Trouve le superflu, même dans l'indigence;
Et parmi les bannis ses pieuses moissons
De l'avare opulence ont surpassé les dons.
Et vous, sexe charmant, nourri dans les délices,
Que vous faites à Dieu de touchants sacrifices!

Votre zèle pieux donne l'exemple à tous,
Affronte les dangers, surmonte les dégoûts,
Visite des souffrants les demeures obscures;
Vient soigner une plaie ou fermer des blessures,
De cette même main dont l'Amour eût fait choix
Pour tresser sa couronne ou remplir son carquois.
La Foi, l'Humanité sont partout sur vos traces;
Et le lit de douleur est veillé par les Grâces.
Mais quels accents plaintifs ont frappé mes esprits?
J'entends, je reconnais vos lamentables cris,
Enfants infortunés, famille illégitime,
Que le crime a fait naître et qu'immola le crime.
Ah! si les sages même ont pleuré quelquefois
L'enfant né sous le dais, dans la pourpre des rois,
Et si pour lui du sort ils ont craint les injures,
Qui peut voir sans pitié ces frêles créatures,
Ces enfants de l'amour, que la honte a proscrits?
De leur mère jamais ils n'auront un souris;
Ils n'auront point leur part aux caresses d'un père;
Loin d'eux ces noms si doux et de sœur et de frère:
Condamnés en naissant, dans leur triste abandon,
Ils ont reçu le jour sans recevoir un nom.
D'autres de leurs aïeux recueillent l'héritage:
Votre pitié, voilà leur unique partage!
Que dis-je? A leur naissance, incertains d'un berceau,
D'une goutte de lait, d'un abri, d'un lambeau
Qui de leurs membres nus écarte la froidure!
Ah! que la pitié parle où se tait la nature!
Ne la refusez pas à ces infortunés,
Menacés de mourir au moment qu'il sont nés.
Nos frères dans le ciel, ils sont ce que nous sommes;
Peut-être ces enfants nous cachent de grands hommes.
De l'intérêt public écoutez donc la voix.
Du sage agriculteur voyez les doux emplois;

De l'orme adolescent il soigne la jeunesse,
Du chêne décrépit rajeunit la vieillesse,
C'est peu : si quelque arbuste à ses regards offert
Languit abandonné dans le vallon désert,
Aux arbres de son clos, enfants héréditaires,
Il aime à réunir ces tiges étrangères;
Et la plante orpheline, en son nouveau séjour,
Avec ses plants chéris partage son amour.
Sages législateurs, voilà votre modèle.
Remplacez par vos soins la pitié maternelle;
Conquérez à l'État ces enfants malheureux;
Que l'école des arts soit ouverte pour eux;
Donnez, pour les rejoindre à la grande famille,
Au jeune homme un métier, une dot à la fille.
Ainsi pour Albion naissent des matelots,
Des bras pour le travail, pour les camps des héros;
Ainsi la bienfaisance accueille la misère;
Le riche est leur parent, la patrie est leur mère.
  Cependant, en ces lieux au malheur consacrés,
De la tendre Pitié les droits sont plus sacrés.
Il est, il est des lieux plus étrangers pour elle.
Voyez de loin ces champs où la guerre cruelle
Dans un ordre effrayant range ses bataillons,
Qui de torrents de sang vont noyer les sillons :
Eh bien! c'est en ces lieux que je vais la conduire;
Mars, le terrible Mars connaîtra son empire.
Là la Nécessité, dans sa fatale main
Tenant son joug de fer et ses chaînes d'airain,
Trop souvent au soldat ordonne le ravage,
Prescrit l'embrasement et promet le pillage.
Mais la douce Pitié suit en pleurant ses pas;
Elle adoucit ses coups, elle arrête son bras;
Au meurtrier farouche elle arrache ses armes,
Conserve sa chaumière au laboureur en larmes,

Court disputer au feu les hameaux embrasés.
Des escadrons tonnants, dans les rangs écrasés,
Tantôt elle suspend l'épouvantable orage;
Quelquefois, réclamant pour ses droits qu'on outrage,
Elle crie : « Arrêtez, impitoyables cœurs,
Qui prodiguez le sang ! Maudits soient les vainqueurs
Qui font des malheureux immolés à leur gloire
Le marchepied sanglant de leur char de victoire ! »
Le bronze a-t-il cessé de vomir le trépas,
Dans les champs du carnage elle porte ses pas,
Rend des honneurs touchants aux morts qu'elle console;
De là, plus prompte encore, elle part, elle vole
Vers le lit de douleur de ces braves guerriers,
Dont le sang des vainqueurs a payé les lauriers;
Des larmes du regret, du suc heureux des plantes,
Arrose en gémissant leurs blessures sanglantes;
Tantôt d'un œil craintif suit l'acier rigoureux
Qui s'ouvre dans la plaie un chemin douloureux;
Tantôt leur fonde un temple, et tout près un bois sombre
Semble un autre Élysée où vient errer leur ombre.
Tel, au bord de la Seine, à nos yeux éblouis,
S'offre ce monument du plus grand des Louis.
Tel brille ce Greenwich [6], où l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir, et repartir les flottes :
Ainsi parlent encor de champs et de vaisseaux
Les vainqueurs de la terre et les vainqueurs des eaux.
Tels encor leurs vieux ans content leurs vieux services :
L'œil voit avec respect leurs nobles cicatrices;
Leurs maux sont adoucis, leur sang est expié,
Et la Victoire en pleurs embrasse la Pitié.
  Toutefois dans les camps sa voix, mal entendue,
Pour des cœurs inhumains est bien souvent perdue.
O peuples, vantez-nous et vos arts et vos mœurs!
Mars jamais n'a coûté tant de sang et de pleurs.

Ah! que l'affreux Huron, en mugissant de joie,
Prêt à la dévorer, danse autour de sa proie,
Se repaisse en fureur de ses membres tremblants,
Et boive avec plaisir dans des crânes sanglants!
Mais quel génie affreux, quel démon du carnage
Aux modernes héros souffle toute sa rage?
Barbares combattants, plus barbares vainqueurs,
Tout sentiment humain a-t-il fui de vos cœurs?
Ces bourreaux beaux esprits, ces sages sanguinaires,
Au théâtre pleuraient des maux imaginaires;
Et, dans des flots de sang se noyant à loisir,
D'un massacre inutile ils se font un plaisir!
Le front ceint de cyprès, leur hideuse victoire
Étale aux nations l'opprobre de sa gloire.
Le succès, le bonheur ne les attendrit pas:
Sur des captifs tremblants, échappés au trépas,
Leur triomphe cruel dirige son tonnerre [7],
Et leur perfide paix ensanglante la terre.
  Ah! si le sort, un jour, aux malheureux Français
Envoyait un moment le pouvoir des bienfaits!
O vous, tristes captifs, délaissés par la France [8],
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence;
Dites-nous maintenant si ces nobles proscrits
Méritaient vos fureurs, méritaient vos mépris!
Dans leurs persécuteurs ils n'ont vu que leurs frères!
Leur misère, en pleurant, a servi vos misères.
Bannis par l'injustice, et Français par le cœur,
Vaincus, ils ont donné des larmes au vainqueur.
L'étranger s'en étonne, et vos jours de victoire
De notre exil à peine ont égalé la gloire:
Ah! la gloire n'est pas où n'est pas la bonté.
  Eh! comment leur triomphe à l'ennemi dompté
Serait-il indulgent, lorsque leurs mains perfides
Portent chez leurs amis leurs fureurs homicides?

De la triste Helvétie écoutez les accents.
Peuples, jadis heureux, aujourd'hui gémissants,
Quel bonheur vous manquait? Dans ses pompes profanes,
Le luxe des palais enviait vos cabanes;
L'oreille avec plaisir écoutait vos torrents;
L'œil de vos clairs ruisseaux suivait les flots errants;
Le sommeil se plaisait au bruit de vos cascades;
Les arts industrieux habitaient vos bourgades;
Le sage les aimait; l'orgueil même, séduit,
Chez vous pour ses vieux ans projetait un réduit.
Les richesses pour vous coulaient moins inégales;
Vos bras étaient guerriers, et vos mœurs pastorales;
L'étranger parmi vous s'arrêtait enchanté;
Et sur vos monts enfin Haller avait chanté.
Haller, chantre divin, frais comme vos campagnes,
Doux comme vos vallons, fier comme vos montagnes,
Et qui ne prévit pas que son hymen, un jour,
Du cygne harmonieux ferait naître un vautour [9]!
  Cependant, près de vous grondait l'affreuse guerre;
De moment en moment s'approchait son tonnerre.
Que faisiez-vous alors! vos magistrats muets
Dormaient au bruit flatteur des paroles de paix [10];
Et d'un agent vénal la souplesse odieuse
Bordait d'un miel trompeur la coupe insidieuse.
En vain le vieux Steiger [11], digne de jours plus beaux,
Évoquait vos aïeux du fond de leurs tombeaux;
En vain vos ennemis, par d'habiles outrages,
Essayaient vos frayeurs et tâtaient vos courages :
La paix, le long oubli des efforts vertueux,
Des folles nouveautés l'amour présomptueux,
L'égoïsme, fatal au malheureux qui s'aime,
Ce monstre, adorateur et bourreau de lui-même,
Qui, façonnant au joug les peuples abattus,
Sans oser les forfaits, assoupit les vertus :

Tout réprimait des cœurs l'élan patriotique.
Mais des traces restaient de l'héroïsme antique :
Plus d'un brave guerrier, plus d'un vieux sénateur,
Rappelaient vos beaux jours. Le peuple agriculteur
De la flamme sacrée avait sauvé les restes;
L'honneur même enflammait leurs milices agrestes;
Pouvaient-ils oublier leurs amis, leurs parents,
Sous de lâches poignards sans défense expirants?
Leur sang criait vengeance, et leurs augustes mânes
Erraient inapaisés autour de vos cabanes.
Aussi, l'affreux signal à peine a retenti,
Du fond de ses rochers tout un peuple est sorti.
Soudain, tel que l'on voit le brasier de la veille
Répondre sous la cendre au souffle qui l'éveille,
Tout s'enflamme à la fois : femmes, enfants, vieillards,
Entourent leurs foyers de leurs vivants remparts.
De leurs monts paternels les rocs inviolables
Sont moins majestueux et moins inébranlables.
Des Français un instant les foudres se sont tus,
Et la fureur chancelle à l'aspect des vertus,
Mais Rapinat paraît [12], et, contre les victimes,
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.
Soudain ce vil ramas qui, souillé de forfaits,
S'en vient mêler sa lie au pur sang de Français,
Vomit ses bataillons dans les champs qu'ils inondent :
Le fer luit, le sang coule, et les tonnerres grondent.
L'écho, qui des bergers redisait la chanson,
En répète à regret l'épouvantable son.
Ah! qui pourrait tracer ces scènes de carnage [13]?
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge,
Le sexe par ses pleurs, les morts par leurs tombeaux,
Et la férocité veut des crimes nouveaux.
Du sein qu'a déchiré leur fureur meurtrière,
L'enfant avant le temps arrive à la lumière;

Sa mère palpitante expire sous leurs pas.
Du malheureux qui meurt ils hâtent le trépas.
Prêtres saints, cachez-vous, fermez le tabernacle :
Épargnez à mes yeux l'effroyable spectacle
De vos corps déchirés sur vos parvis sanglants !
De la vierge à genoux leur rage ouvre les flancs,
S'irrite sans obstacle, égorge sans colère,
Et, s'il n'est teint de sang, l'or ne saurait lui plaire.
Tout ce qui du passé gardait le souvenir,
Tout ce qui promettait un bonheur à venir,
Tout ce qui du présent accroît la jouissance,
Les monuments des arts, ceux de la bienfaisance;
Tout subit leur fureur. S'il offre un trait humain,
L'airain trouve un bourreau, le marbre un assassin.
En vain, pressant les rangs, et domptant les obstacles,
Leurs bandes des vieux temps rappellent les miracles,
C'en est fait ! et le nombre accable la valeur.
Ah ! que les arts du moins consacrent le malheur !
D'un côté, montrez-moi les noms, les noms sublimes
De ceux qui de l'État ont péri les victimes :
Qu'ils vivent sur l'airain, que la main des pasteurs
Les entoure d'ombrage et les pare de fleurs !
De l'autre, sur un roc stérile, affreux, sauvage,
De vos champs dévastés épouvantable image,
Du monstre Rapinat gravez le nom cruel,
Nom maudit par la terre, abhorré par le ciel.
Qu'à son funeste aspect les amantes frémissent;
De loin, en le voyant, que les mères gémissent;
Que le passant troublé le lise avec horreur;
Que l'enfant au berceau l'écoute avec terreur;
Que j'entende la sœur lui demander son frère,
L'orphelin s'écrier : « Qu'as-tu fait de mon père ?
Que puissent tour à tour toutes les nations
Y porter leur tribut de malédictions;

Et qu'enfin sa mémoire, en vengeance féconde,
Aille irriter la haine et soulever le monde !
Mes vœux sont entendus : la touchante Pitié
Qui, les yeux attendris, le front humilié,
Pleurait sur le malheur, consolait la faiblesse,
Dès qu'elle est outragée, implacable déesse,
Se relève en fureur, et pour venger ses droits,
Terrible, au fond des cœurs fait entendre sa voix ;
Va des cieux indignés allumer le tonnerre ;
Des flambeaux à la main, parcourt toute la terre ;
Appelle la vengeance, et de ses défenseurs
Arme, en courant, les bras contre ses oppresseurs.
Aux cris de l'Helvétie, ainsi l'Europe en armes
Sort de son long sommeil et jette un cri d'alarmes.
Tremblez, vils assassins, lâches déprédateurs :
Les maux paieront les maux, les pleurs paieront les pleurs !
  Plus terribles cent fois, et cent fois plus cruelles,
Ces guerres où le sang teint les mains fraternelles ;
Où s'arment en fureur, pour le choix de tyrans,
Sujets contre sujets, parents contre parents.
Là sous des traits hideux s'offre la race humaine ;
Plus forts sont les liens, et plus forte est la haine.
Par la main qu'il chérit chacun est égorgé ;
La nature est souffrante, et le sang outragé ;
Son cri meurt étouffé : plus de fils, plus de père :
L'ami dans son ami, le frère dans son frère,
Trouvent un assassin ; et, dans ce choc affreux,
Toujours les plus vengés sont les plus malheureux.
Quand le luxe insolent et l'infâme licence
Ont d'un dieu courroucé provoqué la vengeance,
Alors, laissant dormir la foudre dans ses mains,
C'est ce fléau cruel qu'il envoie aux humains.
En vain Rome à ses lois soumet la terre et l'onde :
La Discorde, au milieu des dépouilles du monde,

Lève sa tête affreuse, et, s'emparant des cœurs,
Du malheur des vaincus vient punir les vainqueurs :
Tant l'abus du pouvoir amène l'esclavage !
Mais pourquoi recourir aux fastes du vieil âge ?
 La Vendée ! à ce nom la nature frémit,
L'humanité recule, et la Pitié gémit.
La funeste Vendée, en sa fatale guerre,
De Français égorgés couvrait au loin la terre ;
Et le sujet des rois, l'esclave des tyrans,
De leur sang répandu confondaient les torrents.
Enfin entre les camps la trêve se déclare :
Soudain tous ont franchi le lieu qui les sépare,
Volent d'un camp à l'autre. A peine on s'est mêlé,
La vengeance s'est tue, et le sang a parlé[14].
A ces traits jadis chers, à ces voix qu'ils connaissent,
La tendresse s'éveille, et les remords renaissent ;
Les mains serrent les mains, les cœurs pressent les cœurs,
De leur vieille amitié les souvenirs vainqueurs
Leur montrent leurs parents ou leurs compagnons d'armes,
Ceux de qui les bienfaits essuyèrent leurs larmes,
Ceux qui de leur hymen préparèrent les nœuds,
Ceux qui de leur enfance ont partagé les jeux.
Dans leurs embrassements leurs transports se confondent ;
Leurs larmes, leurs soupirs, leurs sanglots se répondent ;
Des banquets sont dressés, le vin coule à grands flots,
Les chants de l'amitié consolent les échos ;
Tout redevient Français, ami, parent et père ;
L'humanité respire et la nature espère.
Mais du départ fatal le signal est donné ;
Chacun d'eux aussitôt baisse un front consterné.
Aux cris joyeux succède un lugubre silence :
Tous, pressentant leurs maux et les maux de la France,
S'éloignent lentement, et, les larmes aux yeux,
D'un triste et long regard se sont fait leurs adieux.

Mais le remords redouble au milieu des ténèbres,
Leur sommeil est troublé de fantômes funèbres :
D'un hôte, d'un ami, l'un croit percer le flanc,
L'autre égorger son frère, et rouler dans son sang.
Enfin le jour renaît, et l'airain des batailles
Fait entendre ce son, signal des funérailles.
Accours, douce Pitié, préviens ces jeux sanglants ;
Cours, les cheveux épars, vole de rangs en rangs ;
Dis à ces malheureux : « Cruels, qu'allez-vous faire ?
Vos bras dénaturés déchirent votre mère.
Laissez là ces mousquets, ces piques et ces dards ;
La nature a maudit vos affreux étendards.
Hélas ! hier encore, assis aux mêmes tables,
Votre bouche abjurait ces lauriers détestables.
Avez-vous oublié vos doux serments d'amour ?
Le ciel à vos combats prête à regret le jour.
Et moi, si du malheur vous sentez les atteintes,
Cruels, je fermerai mon oreille à vos plaintes ;
Je resterai muette, et vos justes malheurs
A mes yeux vainement demanderont des pleurs.
Et vous qui, les premiers provoquant la vengeance,
Avez des cœurs français rompu l'intelligence,
C'est à vous de donner le signal de la paix :
Vos barbares exploits sont autant de forfaits.
Assez, pour féconder les palmes de la guerre,
De cadavres sanglants ont engraissé la terre.
Ah ! revenez à vous ; voyez la France en deuil
Pleurer de vos lauriers le parricide orgueil.
Le chemin qui conduit ses enfants aux conquêtes
Est teint de notre sang et pavé de nos têtes ;
Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
D'un côté le Triomphe, et de l'autre la Faim.
Abjurez, il est temps, vos palmes funéraires ;
Aimez-vous en Français, embrassez-vous en frères ;

Et qu'aux chants de la mort succèdent, en ce jour,
Les cris de l'allégresse et les hymnes d'amour !

CHANT III.

Pourquoi faut-il toujours qu'en mes tristes tableaux
Ton histoire, ô Pitié, soit celle de nos maux ?
J'ai tracé les horreurs de nos guerres civiles :
Funestes dans les camps, combien plus dans les villes !
Les camps sont quelquefois l'école des grands cœurs,
Et souvent les vaincus embrassent les vainqueurs ;
Les foudres, les lauriers, l'éclat de la victoire,
Viennent couvrir le deuil des rayons de la gloire ;
Pour saisir une palme ils volent aux combats,
Et l'espoir du triomphe ennoblit le trépas.
Mais au sein de nos murs quand les discordes naissent,
Les pensers généreux, les vertus disparaissent.
Des licteurs pour soldats, des crêpes pour drapeaux,
La victoire pour trône y veut des échafauds :
Tout est vil ou cruel, assassin ou victime ;
Et la vertu sans arme y tend la gorge au crime.
O mes concitoyens, comment ont pu vos cœurs
Des camps dans les cités surpasser les fureurs ?
Là tout parle de meurtre ; ici tout vous rappelle
A la douce concorde, à la paix fraternelle ;
Les mêmes tribunaux jugent vos différends,
Le culte au même autel appelle tous les rangs ;
Le théâtre vous voit rire et pleurer ensemble ;
Dans vos jours solennels même lieu vous rassemble ;
Enfin, tout vous unit. Pourquoi donc ces fureurs,
Ces spectacles sanglants et ces scènes d'horreurs ?
Ah ! de nos propres mains nous creusant des abîmes,
Nous payons chèrement la dette de nos crimes.

Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,
La Pitié dans les cœurs fait entendre sa voix;
Mais quand un peuple impie outrage sa puissance,
Alors elle se tait; et voilà sa vengeance.
Des vices tout à coup se débordent les flots;
Les cœurs sont des volcans, et l'empire un chaos:
Du sang des deux partis la discorde l'inonde,
Et ses calamités sont la leçon du monde.
Ainsi, le ciel vengeur tour à tour immola
Sylla par Marius, Marius par Sylla,
La race des Yorks par celle des Lancastres.
Mais que sont ces malheurs auprès de nos désastres?
Hélas! pour oublier ces funestes tableaux,
Quelle main du Léthé nous versera les eaux?
Mais non : que leur récit, au défaut du tonnerre,
Des châtiments du crime épouvante la terre;
Et que l'exemple affreux de nos divisions
D'un salutaire effroi frappe les nations.
Dégagée une fois du lien légitime,
D'abord de maux en maux, bientôt de crime en crime,
La France a pris l'essor; et dans ses attentats
Sa rapide fureur ne se repose pas.
Ainsi, quand d'un berger l'imprudence cruelle
Jette au pied d'un sapin l'invisible étincelle,
Le feu, nourri du suc dont le bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit;
Il s'empare du tronc; et, gagnant le feuillage,
Dévore, en petillant, l'aliment de sa rage;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet,
S'étend de tige en tige, embrase la forêt.
Lui, du haut d'un rocher, voit leurs touffes brûlantes,
Et suit d'un œil temblant les flammes triomphantes.
Tels furent nos destins : ainsi dans un moment
Naquit d'une étincelle un vaste embrasement.

A peine la Discorde, en ses noirs sacrifices,
Du sang de l'innocence a goûté les prémices,
Sa terrible moisson se poursuit en tout lieu :
Les temples des beaux-arts, les demeures de Dieu,
Les lieux où nous prions les puissances célestes,
Des proscrits entassés sont les dépôts funestes.
Tous les bras sont vendus, tous les cœurs sont cruels.
Image de ces dieux, la terreur des mortels,
Dont nul n'ose aborder l'autel impitoyable,
Que dégouttant du sang de quelque misérable,
L'idole à qui la France a confié son sort
N'accepte que du sang, ne sourit qu'à la mort.
Femme, enfant, sont voués à son culte terrible;
L'innocente beauté pare sa pompe horrible;
La hache est sans repos, la crainte sans espoir;
Le matin dit les noms des victimes du soir;
L'effroi veille au milieu des familles tremblantes;
Les jours sont inquiets et les nuits menaçantes.
Imprudent, jadis fier de ton nom, de ton or,
Hâte-toi d'enfouir tes titres, ton trésor :
Tout ce qui fut heureux demeure sans excuse;
L'opulence dénonce et la naissance accuse.
Pour racheter tes jours en vain ton or est prêt,
Le fisc inexorable a dicté ton arrêt.
L'avidité peut vendre une paix passagère;
Mais elle veut sa proie, et la veut tout entière.
Ne parlez plus d'amis, de devoirs, de liens :
Plus d'amis, de parents, ni de concitoyens.
Le fils, épouvanté, craint l'abord de son père;
Le frère se détourne à l'aspect de son frère;
L'amour même est timide; et, dans cet abandon,
La nature est sans voix sous des lois sans pardon.
Ainsi, quand, sur ses pas semant les funérailles,
La mort contagieuse erre dans nos murailles,

Tous les nœuds sont rompus ; l'ami dans son ami,
Le frère dans sa sœur, redoute un ennemi ;
Et sur ses gonds muets, triste, inhospitalière,
Refuse de tourner la porte solitaire.
Mais quels maux je compare à des malheurs si grands ;
On conjure la peste, et non pas les tyrans.
Aux cœurs lâches du moins les tyrans font justice,
Leur crainte, en le fuyant, rencontre le supplice.
Tous à leur infortune ajoutant le remord,
Séparés par l'effroi, sont rejoints par la mort ;
Et dans un même char, où sa main les rassemble,
Voisins, amis, parents, vont expirer ensemble,
A moins que, de la vie incertain possesseur,
L'opprimé tout à coup ne se fasse oppresseur.
Son heure vient plus tard ; mais il aura son heure :
Le lâche fait mourir, en attendant qu'il meure.
Ses chefs auront leur tour ; leur pouvoir les proscrit :
Sur leurs tables de mort déjà leur nom s'inscrit.
Robespierre, Danton, iront aux rives sombres
De leur aspect horrible épouvanter les ombres ;
Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits[1],
Va dans des flots de sang se débattre à jamais.
Partout la soif du meurtre et la faim du carnage.
Les arts jadis si doux, le sexe, le jeune âge,
Tout prend un cœur d'airain : la farouche beauté
Préfère à notre scène un cirque ensanglanté ;
Le jeune enfant sourit aux tourments des victimes ;
Les arts aident le meurtre et célèbrent les crimes.
Que dis-je ? la nature, ô comble de nos maux !
De tous ses éléments seconde nos bourreaux.
Dans leurs cachots impurs l'air infecte la vie ;
Le feu dans les hameaux promène l'incendie ;
Et la terre complice, en ses avides flancs,
Recèle par milliers les cadavres sanglants.

A peine elle a peuplé ses cavernes profondes,
La mort infatigable a volé sur les ondes.
Ministres saints, du fer ne craignez plus les coups;
Le baptême de sang est achevé pour vous.
Par un art tout nouveau, des nacelles perfides
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides[2];
Et le jour et la nuit l'onde porte aux échos
Le bruit fréquent des corps qui tombent dans les flots.
Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage[3],
Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,
Les deux sexes unis par un hymen affreux.
O Loire, tu les vis, ces hymens qu'on abhorre;
Tu les vis, et tes flots en frémissent encore[4].
Cependant, le trépas s'accuse de lenteur :
Eh bien! ange de mort, ange exterminateur,
Va, joins les feux aux flots, joins le fer à la foudre :
Maison, ville, habitants, que tout soit mis en poudre;
Qu'enchaînés par milliers, femmes, enfants, vieillards,
Jonchent le sol natal de leurs membres épars.
Là, repose tes yeux sur ce vaste carnage :
Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé :
Annonce le pardon; et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève[5].
Français, vous pleurerez un jour ces attentats :
Oui, vous les pleurerez; mais vous n'y croirez pas.
Ah! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence,
A qui l'obscurité garantit l'indulgence!
Eh! qu'importe au pouvoir qu'auprès de ses troupeaux
Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux?
Qu'importe le mortel dont la table champêtre
Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître?

Ah ! contre la rigueur d'un pouvoir abhorré
Pas un asile sûr, pas un antre ignoré !
Pareil à cette énorme et bruyante déesse
Qui voit tout, entend tout, va, vient, revient sans cesse,
De la proscription le génie odieux,
Ayant partout des bras, des oreilles, des yeux,
Des cités aux hameaux, parcourt la France entière;
Comme au palais des grands, frappe à l'humble chaumière;
Le pauvre en vain s'endort sur la foi de ses maux,
Le pauvre a ses tyrans, le pâtre a ses bourreaux.
  Mais pourquoi s'arrêter à ces malheurs vulgaires ?
Assez d'autres ont peint les douleurs populaires.
Moi-même, il m'en souvient, mes vers compatissants
Cherchaient pour eux les sons les plus attendrissants.
Par moi, du laboureur, étranger à la gloire,
Un simple monument honora la mémoire;
J'encourageais les sons de l'humble chalumeau,
Et portais aux cités les plaintes du hameau.
Mais pourrais-je des grands oublier la souffrance !
O vous, cœurs révoltés, que leur éclat offense,
Vainement à leurs maux vous refusez des pleurs :
Plus leur bonheur fut grand, plus grands sont leurs malheurs;
Et moi, qui des bergers ornai jadis la tombe,
Aujourd'hui des hauteurs d'où la puissance tombe
Je la suis dans le gouffre, et pleure ses débris.
Que de grands noms éteints, que d'illustres proscrits !
Lamballe a succombé, Lamballe, dont le zèle
A sa reine, en mourant, est demeuré fidèle;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel, on les montre à ses yeux[6] !
La nature en frémit; et l'amitié, tremblante,
A des traits si chéris recule d'épouvante.
O Mouchys ! expiez votre amour pour vos rois :
Que l'épouse et l'époux périssent à la fois.

Je ne t'oublierai point, toi dont l'âme sublime
Gardait un cœur si pur sous le règne du crime.
O guerrier magnanime, et chevalier loyal,
Digne héritier d'un sang ami d'un sang royal,
Respectable Brissac! Ah! dans ce temps barbare,
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?
Avec moins de plaisir les yeux d'un voyageur
Dans un désert brûlant rencontrent une fleur;
Avec moins de transports des flancs d'un roc aride
L'œil charmé voit jaillir une source limpide.
Modèle des sujets, et non des courtisans,
Les vertus du vieil âge honoraient tes vieux ans.
A son roi malheureux quel sujet plus fidèle?
Hélas! sous le pouvoir d'une ligue cruelle,
Tout fléchissait la tête; et même la vertu
Baissait sous les poignards un regard abattu;
Rien n'altéra ta foi, n'ébranla ton courage;
Mais enfin, à ton tour, victime de leur rage,
Tu passes sans regret, ainsi que sans remord,
Du Louvre dans les fers, et des fers à la mort.
O ville trop coupable! ô malheureux Versailles!
Son rang accusateur souille encor tes murailles.
Un cortége cruel a feint de protéger
D'infortunés captifs qu'il va faire égorger.
Le char est entouré, les sabres étincellent;
Sur les monceaux de morts les mourants s'amoncellent;
Et de son sang glacé souillant ses cheveux blancs,
La tête d'un héros roule aux pieds des brigands.
O martyr du devoir, du zèle, et de la gloire!
Tant que du nóm français durera la mémoire,
J'en jure par ta mort, tu vivras dans nos cœurs.
   Mais combien ton trépas présage de malheurs!
Que je plains de l'État la fortune orageuse!
A peine délaissé par ta main courageuse,

J'entends tomber le trône; et le sang de nos rois
Hélas! m'offre à pleurer tous les maux à la fois :
Le deuil de la beauté, les pleurs de l'innocence,
Les malheurs des vieux ans, les malheurs de l'enfance,
La chute du pouvoir. Parmi ces grands débris,
Louis frappe d'abord mes regards attendris.
O douleur! ô pitié! quelle grande victime,
D'un rang plus élevé, descendit dans l'abîme!
Hélas! le vœu public dictait ses sages lois,
Gouvernait ses conseils, présidait à ses choix;
Les ordres de l'État, convoqués par lui-même,
Semblaient associés à son pouvoir suprême.
O mon maître! ô mon roi! comment a pu ton cœur,
Respirant les bienfaits, inspirer la fureur!
O jour, jour exécrable! où des monstres perfides
Souillèrent son palais de leurs mains homicides!
J'entends encor ces voix, ces lamentables voix,
Ces voix : « Sauvez la reine et le sang de nos rois! »
La reine, à ce signal, inquiète, troublée,
Son enfant dans les bras, s'enfuit échevelée[7];
Tandis que, de sa porte ensanglantant le seuil,
Sa garde généreuse expire avec orgueil;
Et que, la pique en main, la cohorte infernale
Plonge le fer trompé dans la couche royale,
Le ciel, le juste ciel, a conservé ses jours.
Ah! puisse-t-il longtemps en protéger le cours!
Enfin, la mort s'apaise, et le meurtre s'arrête;
Mais le calme bientôt fait place à la tempête.
Le bruit affreux redouble; et des sujets sans foi
Parlent insolemment de conquérir leur roi.
Ils appellent triomphe un crime détestable.
Ah! comment le tracer ce départ lamentable!
De leur palais sanglant ces otages sacrés
Descendent à travers leurs gardes massacrés.

Pour suite des brigands ! des bourreaux pour cortége !
Ils traversent les flots d'un peuple sacrilége,
Hérissé de mousquets, de lances et de dards ;
Des lambeaux teints de sang forment leurs étendards.
Tout dégouttants de meurtre, et d'ivresse, et de fange,
Ils marchent ; au milieu de l'horrible phalange,
Vient à pas lents ce char où brillent à la fois
Le sang des empereurs et celui de nos rois,
Tout ce que le malheur offre de plus auguste,
Des mères la plus tendre et des rois le plus juste,
Deux enfants malheureux. O fille des Césars !
Quand, de ses fiers Hongrois cherchant les étendards,
Ta mère vint s'offrir à leur troupe enflammée,
Son enfant dans ses bras lui conquit une armée :
Et, pâle, l'œil en pleurs, tendant ses faibles mains,
Le tien ne peut fléchir ces monstres inhumains !
Les uns autour de vous hurlent leurs chants atroces ;
D'autres sur votre char portent leurs mains féroces ;
Au bout d'un fer sanglant d'autres lèvent aux cieux
De leurs affreux exploits le trophée odieux :
Ces fronts défigurés, ces têtes pâlissantes,
Des flots d'un sang fidèle encor toutes fumantes !
Que de cris forcenés ! que d'imprécations !
Vous marchez au milieu des malédictions.
Du crime soudoyé l'ignorance barbare
Prête sa voix servile au crime qui l'égare,
Et, du peuple à son prince imputant le malheur,
Des maux qu'eux seuls ont faits accable sa douleur.
Ah ! si par les tourments sa marche est mesurée,
Quels siècles en pourraient égaler la durée !
Abrège, Dieu des rois, ces affreux attentats ;
Avance, char fatal ; coursiers, hâtez vos pas.
Non : la rage, à plaisir, éternise leur route,
Et la coupe des maux s'épanche goutte à goutte.

Cependant on approche, on découvre ces lieux
Où l'airain reproduit son aïeul à ses yeux.
Il les voit; et leur vue, ô douleur lamentable!
Lui rappelle ce jour, ce jour épouvantable,
Où, dans ce même lieu, l'hymen pâle et tremblant
S'enfuit, enveloppé de son voile sanglant;
Et, changeant ses flambeaux en torche sépulcrale,
Vit se couvrir de morts cette enceinte fatale.
Ah! malheureux époux, et plus malheureux roi,
Puisse être un jour ce lieu moins funeste pour toi!
Puissions-nous n'y pas voir de plus horribles fêtes!
Enfin, parmi les cris, les dards chargés de têtes,
Entraînant les débris du trône ensanglanté,
Le char fatal arrive au Louvre épouvanté.
Le peuple tient sa proie, et les chefs leur victime!
  Ah! peut-être ses maux désarmeront le crime.
Non : de son infortune on aggrave le poids,
Et Louis est captif dans le palais des rois.
O catastrophe horrible! ô douloureux voyage!
Bien différent de ceux où, bordant son passage,
Son peuple pour ses jours levait au ciel les mains,
Et de fleurs sous ses pas parfumait les chemins.
Le vieillard consolé bénissait la lumière;
L'enfant lui souriait du seuil de la chaumière;
Tous les yeux le cherchaient avec avidité;
Et, quand fuyait loin d'eux son char précipité,
De ce peuple, ennemi d'un maître qui l'adore,
L'amour, les vœux, les cris le poursuivaient encore.
  Que les temps sont changés! O vous, sensibles cœurs,
Dites s'il est des maux pareils à ses malheurs!
Du pouvoir avili misérable fantôme,
Monarque sans sujets, souverain sans royaume,
Tel qu'un vaisseau battu des flots capricieux
Est tantôt dans l'abîme et tantôt dans les cieux,

Il passe tour à tour, jouet d'un long orage,
Des honneurs aux affronts, de l'insulte à l'hommage.
Dans sa rage hypocrite, un sénat oppresseur
Mêle à ses cruautés une fausse douceur :
Tel le tigre, en jouant, dans sa barbare joie,
Mord, lâche, ressaisit, et dévore sa proie.
Plus de paix en son cœur, de trêve à son tourment.
Dans le jardin des rois s'il respire un moment[8],
Il marche environné de surveillants barbares;
De l'air commun à tous ses tyrans sont avares;
La haine curieuse assiège son réveil,
Ses pas, ses entretiens, et jusqu'à son sommeil;
Et, le dernier des rois, le premier des esclaves,
Quand par lui tout est libre, il est chargé d'entraves !
Heureux lorsqu'en secret, libre dans ses douleurs,
Aux pleurs de son épouse il peut mêler ses pleurs.
Eh bien ! vous qu'offensait sa puissance suprême,
Des honneurs outrageants de son vain diadème,
Venez ! que tardez-vous de dépouiller son front?
Terminez, il est temps, cet éclatant affront.
Tout est prêt : ce n'est plus ce peuple mercenaire,
Par des cris insolents méritant son salaire :
Le Louvre est investi; la bassesse et l'effroi
Aux brigands de Marseille abandonnent mon roi.
Je vois couler le sang, j'entends gronder la foudre;
La France est sans monarque, et le trône est en poudre.
O toi qu'ont fait gémir ces illustres malheurs,
Tendre Pitié, retiens, retiens encor tes pleurs :
Pour des revers plus grands je réserve tes larmes;
Les lois vont consacrer les attentats des armes.
Hélas! toujours trompé, mais espérant toujours[9],
Louis à ses tyrans vient confier ses jours.
On l'insulte, on l'outrage; et des décrets funestes
De son titre royal ont déchiré les restes.

Puisse ne point éclore un plus terrible arrêt !
Que dis-je ? l'arrêt part, et le cachot est prêt.
O vous, vous, murs cruels, demeures désastreuses !
Je tremble à m'enfoncer sous vos voûtes affreuses.
Non, les revers fameux de tant de potentats,
De l'horrible Whitehall les sanglants attentats [10],
Ne peuvent s'égaler à cette tour fatale.
Ce n'est plus ce palais, cette prison royale,
Où de la majesté quelques tristes lambeaux
Déguisaient l'infortune, et décoraient ses maux.
Son malheur, en ces lieux, tout entier se consomme :
Destructeur du monarque, il persécute l'homme.
Noirs esprits des enfers ! quel conseil ténébreux
Inventa, dites-moi, ces traitements affreux ?
Chaque heure a son tourment, chaque instant son outrage
La ruse aide la force, et l'art guide la rage.
O noms sacrés de père, et d'époux, et de fils,
Noms aujourd'hui cruels, noms autrefois chéris !
Vous étiez leurs plaisirs, vous êtes leur torture.
La haine arme contre eux jusques à la nature.
Malheureux, hâtez-vous de saisir ces moments ;
Précipitez du cœur les doux épanchements ;
Redoublez vos transports, redoublez vos tendresses.
Quels maux ne s'oublieraient dans vos saintes caresses !
  Mais c'en est fait : ô cœurs nés pour vous adorer,
Votre malheur commence, il faut vous séparer.
Vos tyrans l'ont voulu ; leur sombre inquiétude
A l'emprisonnement unit la solitude.
Hélas ! au milieu d'eux vos regards consolés
Distinguaient quelquefois des serviteurs zélés ;
Et du moins d'un soupir, triste et muet langage,
A leur roi dans les fers ils envoyaient l'hommage.
Vous ne les verrez plus : sur Louis et sur vous
Déjà j'entends crier d'inflexibles verrous.

Non : vous ne pourrez plus, trompant la vigilance,
Deviner vos soupirs, vos pleurs, votre silence,
Vous comprendre du geste, et vous parler des yeux.
Sans espoir de se voir, captifs aux mêmes lieux,
Le fils est en exil à côté de son père,
L'époux près de l'épouse, et la sœur près du frère.
Lui seul pleure pour tous. Que dis-je ? ô coup du sort !
Son retour dans leurs bras leur annonce sa mort.
Pour le perdre à jamais les tyrans le leur rendent ;
Les échafauds sont prêts et les bourreaux l'attendent.
Oh ! qui peut concevoir ces scènes de douleurs,
Ce mélange de cris, de sanglots et de pleurs,
Ces funestes adieux, pleins d'horreur et de charmes !
Chaque mot commencé vient mourir dans les larmes ;
Et, par de longs soupirs cherchant à s'exhaler,
Leurs cœurs veulent tout et ne peuvent parler.
Ah ! moi-même je sens défaillir mon courage.
D'autres du jour fatal retraceront l'image[11] :
Dans ce vaste Paris, le calme du cercueil ;
Les citoyens, cachés dans leurs maisons en deuil,
Croyant sur eux du ciel voir tomber la vengeance ;
Le char affreux, roulant dans un profond silence ;
Ce char qui, plus terrible, entendu de moins près,
Du crime, en s'éloignant, avance les apprêts ;
L'échafaud régicide et la hache fumante ;
Cette tête sacrée et de sang dégouttante
Dans les mains du bourreau, de son crime effrayé[12].
Ces tableaux font horreur ; et je peins la Pitié !
La Pitié pour Louis ! il n'est plus fait pour elle.
O vous qui l'observiez de la voûte éternelle,
Anges, applaudissez ; il prend vers vous l'essor.
Commencez vos concerts, prenez vos lyres d'or.
Déjà son nom s'inscrit aux célestes annales ;
Préparez, préparez vos palmes triomphales,

De sa lutte sanglante il sort victorieux,
Et l'échafaud n'était qu'un degré vers les cieux.
Mais d'où vient tout à coup que mon cœur se resserre!
Hélas! il faut des cieux revenir sur la terre!
Louis en vain assiste aux célestes concerts;
Les cieux sont imparfaits, son épouse est aux fers.
O mélange touchant de malheurs et de charmes!
Ton nom seul a rouvert la source de mes larmes.
O vous qui des hauts rangs déplorez les malheurs,
Ah! combien de vos yeux doivent couler de pleurs
Lorsque des grands revers l'image douloureuse
Joint au pouvoir détruit la beauté malheureuse!
Qui peut voir sans pitié se flétrir ses attraits,
Et les traits du malheur s'imprimer sur ses traits?
Français, qui l'avez vue, et jeune, et belle, et reine,
Répondez : est-ce là l'auguste souveraine
Qui donnait tant d'éclat au trône des Bourbons,
Tant de charme au pouvoir, tant de grâce à ses dons?
Hélas! tant qu'elle a pu, dans sa tour solitaire,
D'un auguste captif partager la misère,
Tous deux s'aidaient l'un l'autre à porter leurs douleurs;
N'ayant plus d'autres biens, ils se donnaient des pleurs.
Une fois arrachée à cet époux fidèle,
Elle vivait sans lui, mais il vivait près d'elle.
Ah! combien ses malheurs se sont appesantis!
Elle n'a plus d'époux, et tremble pour son fils[13].
Ah! d'une seule mort si leur rage contente,
Respectait dans ses bras cette tête innocente;
Si du soin d'élever cette royale fleur
Elle pouvait charmer son auguste douleur!
Mais lui-même on l'arrache à sa main maternelle;
Leur prison séparée en devient plus cruelle.
Ses pensers désormais vont se partager tous
Entre les fers d'un fils et l'ombre d'un époux.

Ah, cruels ! désarmez vos rigueurs inhumaines :
Hélas ! elle eut un sceptre, et vous voyez ses chaînes !
Vains discours ; chaque instant voit aggraver son sort.
Prisonnière à côté du tribunal de mort,
On l'immole longtemps, et le coup qui s'apprête
Reste éternellement suspendu sur sa tête.
A cette attente horrible on joint tous les tourments,
Tout ce qui flétrit l'âme, et révolte les sens ;
Sans cesse elle respire une vapeur immonde ;
Le froid glace ces mains qu'idolâtrait le monde ;
Un vil grabat succède à des lits somptueux ;
A sa faim, qu'éveillaient des mets voluptueux,
On épargne une vile et sale nourriture,
Et la pourpre des rois a fait place à la bure.
Elle-même, que dis-je ? incroyable destin !
S'impose un vil travail, et, l'aiguille à la main,
Oubliant et Versaille et les pompes du Louvre,
Répare les lambeaux de l'habit qui la couvre.
Ses besoins sont toujours le signal des refus,
Et son malheur s'accroît d'un bonheur qui n'est plus.
Quoi ! les trônes des rois sont-ils donc tous en poudre ?
Et l'aigle des Césars a-t-il perdu la foudre ?
Hélas ! partout l'oubli, l'impuissance ou l'effroi.
Ah ! dans cet abandon, tendre Pitié, dis-moi,
N'est-il pas une issue, une route secrète,
Qui conduise mes pas vers sa sombre retraite ?
Que je puisse, à genoux, adorant ses malheurs,
Au prix de tout mon sang sécher un de ses pleurs !
Mais il n'en est plus temps : l'affreux conseil s'assemble,
On vient, le verrou crie, on l'entraîne ; je tremble.
C'en est fait : le voici, voici l'instant fatal.
Eh bien ! je vais la suivre au sanglant tribunal.
Moi-même, à haute voix, je dénonce ses crimes.
Vous qui fîtes tomber les plus grandes victimes,

Juges de votre reine, écoutez ses forfaits.
Sa facile bonté prodigua les bienfaits;
Son cœur de son époux partagea l'indulgence,
Ce cœur, fait pour aimer, ignora la vengeance.
« J'ai tout vu, j'ai su tout, et j'ai tout oublié. »
Ce mot, inconcevable aux âmes sans pitié,
Ce mot, dont la noblesse encouragea le crime,
Il fut de son grand cœur l'expression sublime.
Elle fit des heureux, elle fit des ingrats.
Tigres, oserez-vous ordonner son trépas?
Ah! leurs horribles fronts l'ont prononcé d'avance.
Mais je n'attendrai point l'effroyable sentence :
Non, je n'attendrai point qu'une exécrable loi
Envoie à l'échafaud l'épouse de mon roi.
Non, je ne verrai point le tombereau du crime,
Ces licteurs, ce vil peuple, outrageant leur victime,
Tant de rois, d'empereurs, dans elle humiliés,
Ses beaux bras, ô douleur! indignement liés!
Le ciseau dépouillant cette tête charmante,
La hache!... ah! tout mon sang se glace d'épouvante!
Non, je vais aux déserts enfermer mes douleurs;
Là je voue à son ombre un long tribut de pleurs;
Là, de mon désespoir douce consolatrice,
Ma lyre chantera ma noble bienfaitrice;
Et les monts, les vallons, les rochers, et les bois,
En lugubres échos répondront à ma voix.
   Et toi qui, parmi nous prolongeant ta misère,
Ne vivais ici-bas que pour pleurer un frère,
D'un frère vertueux, ô digne et tendre sœur [14]!
Reçois de la pitié son tribut de douleur.
Ah! si dans ses revers la beauté gémissante,
Porte au fond de nos cœurs sa plainte attendrissante,
Combien de la vertu les droits sont plus puissants!
Sa bonté la rend chère aux cœurs compatissants :

Pour son propre intérêt l'homme insensible l'aime :
Et pleurer sur ses maux, c'est pleurer sur soi-même.
Aussi, des attentats de ce siècle effréné,
Ton trépas, ombre illustre, est le moins pardonné.
O Dieu ! et quel prétexte à ce forfait infâme ?
Ton nom était sans tache aussi bien que ton âme ;
Ton cœur, dans ce haut rang, formant d'humbles désirs,
Eut les malheurs du trône et n'eut pas ses plaisirs.
Seule, aux pieds de ton Dieu, gémissant sur un frère,
Sur un malheureux fils, un plus malheureux père,
Tu suppliais pour eux le maître des humains ;
Ce ciel, où tu levais tes innocentes mains,
Était moins pur que toi. Dieu ! quels monstres barbares
Purent donc attenter à des vertus si rares ?
Ah ! le ciel t'enviait à ce séjour d'effroi.
Va donc, va retrouver et ton frère et ton roi ;
Porte-lui cette fleur, gage de l'innocence,
Emblème de tes mœurs, comme de ta naissance ;
Mêle sur ce beau front, où siège la candeur,
Les roses du martyre aux lis de la pudeur.
Trop longtemps tu daignas, dans ce séjour funeste,
Laisser des traits mortels à ton âme céleste.
Pars, nos cœurs te suivront ; pars, emporte les vœux
Des peuples et des rois, de la terre et des cieux.
Non moins dignes de pleurs, quand le sort les offense,
La débile vieillesse et la fragile enfance :
Un enfant, un vieillard ! qui peut les voir souffrir ?
L'un ne fait que de naître, et l'autre va mourir.
Je pleure avec Priam, quand sa bouche tremblante
Du meurtrier d'Hector presse la main sanglante ;
Lorsque, autour des tombeaux de ses cinquante fils,
D'Hécube en cheveux blancs les lamentables cris
Redemandent Pâris, Polyxène, Cassandre,
Je partage son deuil, et pleure sur leur cendre :

Tant cet âge si faible est puissant sur nos cœurs !
Mais pourquoi des vieux temps rappeler les douleurs ?
Ah ! dans ce siècle impie et si fécond en crimes,
Manquons-nous de malheurs, manquons-nous de victimes ?
  O filles de mes rois, dans quels lieux pleurez-vous [15] ?
Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous ?
Le ciel vous épargna la douleur d'être mères ;
Mais que de vos vieux ans les larmes sont amères !
Votre exil, vos rois morts, le trône renversé,
De votre sang royal le reste dispersé,
Il vous restait un Dieu, son culte, et vos prières.
Mais, quoi ! vos yeux ont vu par des mains meurtrières
Les temples du Seigneur de carnage souillés,
Leur pontife proscrit, leurs autels dépouillés.
De vos jours fortunés la mémoire importune,
Hélas ! s'en vient encore aigrir votre infortune.
De deux règnes brillants vous vîtes la grandeur ;
Et le trône et l'autel ont perdu leur splendeur ;
Et, pour comble de maux, le sort qui vous outrage
Réservait ces malheurs au déclin de votre âge.
Quel cœur d'airain pourrait vous refuser des pleurs ?
  Mais l'enfance surtout a des droits sur nos cœurs.
Au fils d'Ochosias que j'ai donné de larmes !
Pour lui de Josabeth je ressens les alarmes ;
J'assemble autour de lui les ministres sacrés.
Tantôt mes yeux en pleurs, sur le Nil égarés,
Du berceau d'un enfant redoutent le naufrage ;
Et je rends grâce au flot qui le rend au rivage :
Tant cet âge est touchant ! mais quel sort inhumain
Du dernier fils des rois égale le destin ?
  Je reviens donc à vous, famille infortunée !
Par quelle inconcevable et triste destinée,
Hélas ! faut-il toujours que mes lugubres vers
Puisent dans vos malheurs l'exemple des revers ?

Louis sur l'échafaud a terminé sa vie;
Son épouse n'est plus, et sa sœur l'a suivie:
D'effroyables malheurs ont banni ses parents.
Seul, au fond de sa tour, sous l'œil de ses tyrans,
Un fils respire encore; il n'a pour sa défense
Que ses traits enchanteurs et que son innocence:
Contre tant de faiblesse a-t-on tant de courroux!
Cruels, il n'a rien fait, n'a rien pu contre vous!
Veille sur lui, grand Dieu, protecteur de sa cause,
Dieu puissant! c'est sur lui que notre espoir repose
Accueille ses soupirs, de toi seul entendus;
Qu'ils montent vers ce ciel, hélas! qu'il ne voit plus.
Tu connais ses dangers, et tu vois sa faiblesse.
Ses parents ne sont plus, son peuple le délaisse;
Que peuvent pour ses jours ses timides amis?
Les assassins du père environnent le fils;
Sa ruine est jurée. A peine leur furie
Lui laisse arriver l'air, aliment de la vie.
Son courage naissant et ses jeunes vertus
Par le vent du malheur languissent abattus.
Leurs horribles conseils et leur doctrine infâme,
En attendant son corps, empoisonnent son âme[16].
Déjà même, déjà de sa triste prison
La longue solitude a troublé sa raison.
Quoi! n'était-il donc plus d'espoir pour sa jeunesse?
De l'amour maternel l'ingénieuse adresse,
Le zèle, le devoir, pour défendre ses jours,
Étaient-ils sans courage, étaient-ils sans secours?
Abner sauva Joas; sous l'œil même d'Ulysse
Un faux Astyanax fut conduit au supplice.
Mais, quoi! pour remplacer cet enfant plein d'attraits,
Quel visage enchanteur eût imité ses traits!
L'œil le moins soupçonneux eût percé le mystère;
Et la beauté du fils aurait trahi la mère.

Aujourd'hui plus d'amis, de sujets, de vengeur;
Chaque jour dans son sein verse un poison rongeur.
Quelles mains ont hâté son atteinte funeste?
Le monde apprit sa fin, la tombe sait le reste.
Ah! malheureux enfant, ah! prince infortuné!
Sous quelque chaume obscur pourquoi n'es-tu pas né!
Pleurez, Français, pleurez tant de maux et de charmes:
Il eût tari vos pleurs, ayant versé des larmes;
Victime d'un long trouble, il eût aimé la paix.
  Mais je respire enfin : le règne des forfaits
Sans doute est achevé. De ce sang que j'adore,
Moins à craindre pour eux, un enfant reste encore.
Elle a, sans rien prétendre au trône de nos rois,
Les grâces de son frère, et n'en a pas les droits.
Bénissons ses malheurs: son sexe est sa défense;
Peut-être ils feront grâce à sa faible innocence.
Déjà brille autour d'elle un plus pur horizon.
Mais que de pleurs encor vont baigner sa prison!
Où ses parents sont-ils? qu'est devenu son frère?
Essuiera-t-elle encor les larmes de sa mère?
Son père est-il vivant? Conserve-t-il sa sœur?
Douter de leur destin est sa seule douceur;
Aucun de ces doux noms n'arrive à son oreille,
Rien n'apaise sa crainte, hélas! et tout l'éveille.
Mais quel jour pur se glisse à travers ses barreaux?
Le ciel veut-il s'absoudre en terminant ses maux?
Oui, l'heure est arrivée: un Dieu finit ses peines,
Et de ses belles mains je vois tomber ses chaînes.
Fuis! ô fille des rois! fuis ces scènes d'horreur,
Vole aux champs maternels. Hélas! notre terreur
Ne peut t'offrir encor, sur ton morne passage,
Qu'une pitié captive et qu'un muet hommage.
Mais à peine échappée à ce séjour d'effroi,
Les cœurs en liberté vont s'envoler vers toi.

Tous plaindront du malheur l'image attendrissante,
Ces traits décolorés, cette langueur touchante,
Et dans ces yeux, longtemps noyés dans les douleurs,
Chercheront en pleurant la trace de tes pleurs.
Et vous qui, terminant sa triste incertitude,
Devez de tous les coups lui porter le plus rude,
Ah! ménagez son âme, et de tout son malheur
N'allez pas tout d'un coup accabler sa douleur.
Qu'elle implore le ciel, qu'elle invoque, en ses peines,
Pour des maux plus qu'humains, des forces plus qu'humaines!
Qu'on la mène aux autels, qu'on lui montre à la fois
Son père à l'échafaud et son Dieu sur la croix.
Ce Dieu servit d'exemple au courage du père;
Tous deux dans ses malheurs ont soutenu la mère:
Qu'elle soit digne d'eux, en acceptant ses maux.
Cependant de son deuil égayez les tableaux;
Que les fleurs, les gazons, de ces tristes demeures
Lui fassent oublier les languissantes heures.
Déjà les noirs chagrins semblent s'évanouir,
Ses traits se ranimer, son front s'épanouir.
Ainsi l'état douteux du crépuscule sombre
Semble insensiblement se dégager de l'ombre,
Et mêle, en colorant la vapeur qui s'enfuit,
Les prémices du jour aux restes de la nuit.
   Cependant, au milieu de tant de barbarie,
Lorsque, parmi les maux de ma triste patrie,
La timide Pitié n'osait lever la voix,
Des rayons de vertu ont brillé quelquefois.
On a vu des enfants s'immoler pour leurs pères,
Des frères disputer le trépas à leurs frères[17].
Que dis-je? Quand septembre, aux Français si fatal,
Du massacre partout donnait l'affreux signal,
On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,

Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux ;
Et, tout couverts de sang, s'attendrir avec eux [18].
Eh ! dans ces jours d'effroi, de ce sexe timide
Qui n'a point admiré le courage intrépide ?
Viens, ô viens terminer cet horrible tableau,
Toi qui donnas au monde un spectacle nouveau,
O toi, du genre humain la moitié la plus chère !
Une seule dément ton noble caractère [19] :
Le reste est héroïque, et passe sans effort
Des plaisirs aux douleurs, des douleurs à la mort.
Pas un lâche soupir, pas une indigne larme ;
Leur courage leur prête encore un nouveau charme.
Superbe et triomphante à ses derniers moments,
Chacune se choisit ses plus beaux vêtements ;
Comme aux pompes d'hymen, au supplice s'apprête,
Et de son jour de mort se fait un jour de fête.
Notre sexe est jaloux de ces traits généreux ;
Près d'elles du trépas l'aspect est moins affreux.
La beauté, sur la mort exerçant son empire,
L'adoucit d'un regard, l'embellit d'un sourire :
On dirait que le ciel met dans ses faibles mains
La gloire de la France et l'honneur des humains.
Telles, dans la nuit sombre éclatants météores,
Du pôle nébuleux les brillantes aurores,
Consolent du soleil, et remplacent le jour.
Quel prodige de foi, de constance et d'amour !
Tarente, que te veut cet assassin farouche ?
A trahir ton amie il veut forcer ta bouche [20] ;
En vain s'offre à tes yeux le sanglant échafaud ;
Ta reine dans les fers te parle encore plus haut.
Chaque âge, chaque peuple ont eu leur héroïne ;
Thèbe eut une Antigone, et Rome une Éponine ;
Mais chaque jour nous rend ces modèles fameux.
Rome, ne vante plus tes triomphes pompeux :

Ce sexe efface tout, et ton char sanguinaire
A vu moins de héros que son char funéraire.
Il a ses Thraséas, ses Catons, ses Brutus.
Ah! que la Grèce antique, école des vertus,
Ait des filles de Sparte admiré le courage;
Mais vous, charme d'un peuple élégant et volage,
Qui dès vos premiers ans entendîtes toujours
Le son de la louange et le luth des amours,
Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque?
O vierges de Verdun, jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs [21]!
Hélas! lorsque l'hymen préparait sa couronne,
Comme l'herbe des champs, le trépas vous moissonne;
Même heure, même lieu vous virent immoler.
Ah! des yeux maternels quel pleurs durent couler!
Mais vos noms sans vengeur ne seront pas sans gloire;
Non: si ces vers touchants vivent dans la mémoire,
Ils diront vos vertus. C'est peu: je veux un jour
Qu'un marbre solennel atteste notre amour.
Je n'en parerai point ce funeste Élysée,
Qui de torrents de sang vit la terre arrosée.
Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli[22],
Par ses bals scandaleux trop longtemps avili,
Où d'infâmes beautés, dans leur profane danse,
Aux mânes de son maître insultent en cadence!
Mais s'il est quelque lieu, quelques vallons déserts,
Épargnés des tyrans, ignorés des pervers,
Là je veux qu'on célèbre une fête touchante,
Aimable comme vous, comme vous innocente.
De là j'écarterai les images de deuil;
Là ce sexe charmant dont vous êtes l'orgueil
Dans la jeune saison reviendra chaque année
Consoler par ses chants votre ombre infortunée.

« Salut, objets touchants! diront-elles en chœur,
Salut, de notre sexe irréparable honneur!
Le temps, qui rajeunit et vieillit la nature,
Ramène les zéphyrs, les fleurs et la verdure;
Mais les ans dans leur cours ne ramèneront pas
Une vertu si rare unie à tant d'appas.
Espoir de vos parents, ornement de votre âge,
Vous eûtes la beauté, vous eûtes le courage;
Vous vîtes sans effroi le sanglant tribunal;
Vos fronts n'ont point pâli sous le couteau fatal :
Adieu, touchants objets, adieu! Puissent vos ombres
Revenir quelquefois dans ces asiles sombres!
Pour vous le rossignol prendra ses plus doux sons;
Zéphyr suivra vos pas, écho dira vos noms.
Adieu! Quand le printemps reprendra ses guirlandes,
Nous reviendrons encor vous porter nos offrandes;
Aujourd'hui recevez ces dons consolateurs,
Ces hymnes, nos regrets, nos larmes et nos fleurs! »

CHANT IV.

A combien de fléaux le ciel livra le monde:
Ici des champs entiers sont submergés sous l'onde;
Ailleurs le volcan tonne, et ses horribles flancs
Dévorent les palais et les temples brûlants;
Tantôt les ouragans, plus prompts que le tonnerre,
D'un immense débris couvrent au loin la terre :
Mais du monde tremblant ces horribles fléaux
Des révolutions n'égalent pas les maux.
Au lieu de cette douce et puissante habitude,
Qui de nos passions endort l'inquiétude;
Au lieu de ce respect, conseiller du devoir,
Dont l'heureuse magie entoure le pouvoir,

D'un sénat oppresseur les lois usurpatrices
Gouvernent par la peur, règnent par les supplices.
Quelques abus font place à des malheurs plus grands,
Et des débris d'un roi naissent mille tyrans.
La France, que le monde avec effroi contemple,
En offre dans ses chefs l'épouvantable exemple.
De notre liberté despotiques amis,
Où sont-ils, ces beaux jours qu'ils nous avaient promis?
La misère est pour nous, et pour eux l'opulence;
Sur la chute du trône élevant leur puissance,
D'un front jadis rampant, ils affrontent les cieux.
Un moins hideux spectacle affligerait les yeux
Si, changés tout à coup en d'informes ruines,
Les bois baissaient leur tête et levaient leurs racines.
Hélas! depuis ce jour, si fécond en forfaits,
Où le crime vainqueur vint s'asseoir sous le dais,
Où le bonnet sanglant remplaça la couronne,
De quels maux inouïs l'essaim nous environne!
Par ce premier malheur que de maux enfantés!
L'œil en pleurs, le sein nu, les bras ensanglantés,
La France, qu'enviaient les nations voisines,
Des ruines du monde accroissant ses ruines,
De son corps gigantesque étale en vain l'orgueil,
Assemblage hideux de victoire et de deuil.
Ses biens de tous les maux renferment la semence;
Son calme est la fatigue, et non l'obéissance.
Mais, hélas! des malheurs où l'État est plongé
Le plus affreux n'est pas l'empire ravagé:
Ses enfants dispersés aux quatre coins du monde,
De toutes ses douleurs voilà la plus profonde.
Doublement affligée, elle pleure en son cœur
L'injustice des uns, des autres le malheur.
Qu'il est dur de quitter, de perdre sa patrie!
Absents, elle est présente à notre âme attendrie:

Alors on se souvient de tout ce qu'on aima,
Des sites enchanteurs dont l'aspect nous charma,
Des jeux de notre enfance, et même de ses peines.
  Voyez le triste Hébreu, sur des rives lointaines,
Lorsque emmené captif chez un peuple inhumain,
A l'aspect de l'Euphrate il pleure le Jourdain.
Ses temples, ses festins, les beaux jours de sa gloire,
Reviennent tour à tour à sa triste mémoire;
Et les maux de l'exil et de l'oppression
Croissent au souvenir de sa chère Sion.
Souvent en l'insultant, ses vainqueurs tyranniques
Lui criaient : « Chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Que vous chantiez aux jours de vos solennités.
— Ah! que demandez-vous à nos cœurs attristés?
Comment chanterions-nous aux rives étrangères?
Répondaient-ils en pleurs. O berceau de nos pères!
Notre chère Sion! si tu n'es pas toujours
Et nos premiers regrets et nos derniers amours,
Que nous restions sans voix; que nos langues séchées
A nos palais brûlants demeurent attachées!
Sion, unique objet de joie et de douleurs,
Jusqu'au dernier soupir, Sion, chère à nos cœurs!
Quoi! ne verrons-nous plus les tombes paternelles,
Tes temples, tes banquets, tes fêtes solennelles?
Ne pourrons-nous un jour, unis dans le saint lieu,
Du retour de tes fils remercier ton Dieu? »
  Ainsi pleurait l'Hébreu; mais du moins par ses frères
Il n'était point banni du séjour de ses pères.
Ah! combién du Français le sort est plus cruel!
Chassé par des Français loin du sol paternel,
Il fuit sous d'autres cieux; et pour comble de peine,
De sa patrie ingrate il emporte la haine.
O ciel! à ce départ, que de pleurs, de regrets!
Chacun quitte ses biens, ses travaux, ses projets :

L'un, cent fois s'éloignant et revenant encore,
Pleure, en fuyant, ses blés qui commençaient d'éclore ;
L'autre, de ses jardins les bosquets enchantés ;
L'autre, ses jeunes ceps nouvellement plantés,
Avant d'avoir pressé dans la cuve fumante
De ses premiers raisins la vendange écumante.
A ses livres choisis l'autre fait ses adieux ;
L'autre baigne de pleurs son réduit studieux ;
Et, loin du lieu chéri, confident de ses veilles,
De sa muse exilée emporte les merveilles.
Bientôt d'affreux encans dispersent au hasard
Les chefs-d'œuvre du goût, les prodiges de l'art.
Souvent pour un vil prix, pour un plus vil usage,
Aux mains de l'ignorance ils tombent en partage :
Un Raphael échoit au magister du lieu ;
Racine d'un manant alimente le feu ;
En piles sont vendus les Buffons, les Voltaires,
Leurs tomes isolés redemandent leurs frères ;
Et, vengeant une fois Pelletier consolé,
En cornets, à son tour, Despréaux est roulé[1].
Le dieu du mal sourit à ces honteux ravages.
   Mais que sont de nos arts ces hideux brigandages
Près du viol affreux de la propriété !
O toi, premier appui de la société,
Qui, seul des immortels restant au Capitole,
Après le roi des dieux fus sa première idole,
Dieu Terme ! que dis-tu de ces barbares lois[2]
Qui, du premier contrat violant tous les droits,
Et des usurpateurs consacrant l'injustice,
Du pacte social renversent l'édifice ?
Vous, allez maintenant, complaisants possesseurs,
D'avance enrichissez vos heureux successeurs ;
Appelez les brebis des nations lointaines ;
Épurez par le choix les races indigènes :

Voilà pour quelles mains vous soignez vos troupeaux,
Vous fécondez vos champs, vous plantez vos coteaux !
Ah ! contre leur injuste et triste jouissance
Je n'irai point des lois invoquer la puissance.
Viens ! ô tendre Pitié, viens ! pour toucher les cœurs
J'ai besoin de ta voix, j'ai besoin de tes pleurs.
Disons-leur : « Vous blessez les lois de la nature.
Pouvez-vous être heureux quand l'équité murmure ?
Maudits soient ces mortels, qui se font avec art
Du malheur une proie, et des lois un poignard !
Barbares, remplissez vos celliers et vos granges :
Vos guérets usurpés, vos coupables vendanges
Déposent contre vous. » Mais j'entends des flatteurs
Démentir lâchement mes vers accusateurs.
« Tout est changé, dit-on ; et le pouvoir répare
La longue iniquité d'un régime barbare. »
Sans doute le Français, malheureux, dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé[3] ;
Peut errer sous les murs habités par ses pères,
Voir ses blés moissonnés par des mains étrangères ;
Et, par ses souvenirs déchiré de plus près,
Joindre à tant d'autres maux le tourment des regrets.
Ah ! quel exil affreux égale ce supplice !
La justice imparfaite est encor l'injustice.
Oh ! si je vous contais tous les fléaux divers
Dont ce vil brigandage a rempli l'univers,
Ma voix dans votre cœur porterait l'épouvante.
Je vous dirais : « Ces biens, qu'une loi révoltante
Arracha par la force à leurs vrais possesseurs,
Ont inondé la France et de sang et de pleurs,
Ont séduit l'avarice, ont acheté les crimes,
Sur les deux continents entassé les victimes,
Soudoyé les bourreaux, engraissé les tyrans,
Soulevé les sujets, divisé les parents,

Desséché le commerce, étouffé l'industrie,
Et, par ses propres mains, égorgé la patrie. »
Ces tableaux font horreur... Et vous qui sans remords
Recevez des bourreaux la dépouille des morts,
Avez-vous oublié cette touchante histoire
Dont Virgile, en beaux vers, retraça la mémoire?
Au fils du vieux Priam un monstre, affamé d'or,
Avait avec la vie arraché son trésor;
Cent traits l'avaient percé. La forêt meurtrière
Bientôt de verts rameaux ombragea sa poussière.
Par le prince troyen sur la tombe penché,
Un de ces arbrisseaux à peine est arraché,
L'arbuste tout sanglant aussitôt l'épouvante :
Sa main veut redoubler; une voix gémissante
Lui crie : « Épargne-moi, jeune et noble Troyen,
Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
Pourquoi d'un attentat souiller des mains si pures?
Viens-tu troubler ma cendre, rouvrir mes blessures?
Arrête!... » A ces accents, à ces cris douloureux
Un saint effroi saisit le héros généreux :
Il fuit; et loin de lui sa main épouvantée
Rejette avec horreur la tige ensanglantée.
Et vous, de la Pitié repoussant les leçons,
Vous poursuivez en paix vos barbares moissons;
Et, parmi les cercueils, vos iniques enchères
Se disputent des champs teints du sang de vos frères!
Ah! cruels, osez-vous, engraissés de trépas,
Moissonner sur la tombe? Et ne craignez-vous pas
Que vos gerbes, vos fleurs, de meurtres dégouttantes,
Ne distillent du sang entre vos mains tremblantes?
Le cri de la nature est du moins écouté :
Dans les temps du malheur la tendre parenté
Des secours mutuels doit resserrer les chaînes;
Mettre en commun ses biens, ses larmes et ses peines.

Mais non : à l'intérêt tout est sacrifié,
Tout lien est rompu, tout devoir oublié.
Aux besoins de l'exil le fils livre sa mère;
Le frère s'enrichit des dépouilles du frère.
O honte! le lion protège son enfant,
Son amour le nourrit, sa fureur le défend;
Le tigre affreux lui-même écoute la nature,
A sa famille horrible il porte sa pâture :
Et, barbare héritier de ses enfants bannis,
Le père sans horreur boit le sang de ses fils!
Lâches diffamateurs de la nature humaine,
De votre dureté vous porterez la peine :
Je flétrirai vos noms, hommes vils; et mes vers
Iront de votre crime effrayer l'univers.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Mais c'est vous, rois du monde, oui, c'est vous qu'intéresse
Le sort de ces proscrits. Cette brave noblesse,
Ces prêtres, ces prélats dispersés en tout lieu,
Souffrent, vous le savez, pour leur roi, pour leur Dieu.
Vous leur devez un port au milieu de l'orage;
Et pour eux et pour vous honorez leur courage;
Celui dont le respect vous adresse sa voix,
Aux jours de son bonheur, accueilli par les rois,
Oublié dans ses maux, vous demeura fidèle;
Mais tous, n'en doutez point, n'ont pas le même zèle.
Non, non : le temps n'est plus où la soumission,
D'un amour idolâtre heureuse illusion,
Environnait le trône : une raison hardie,
De ce vieil univers nouvelle maladie,
Calcule ses devoirs et discute vos droits,
Sous la pourpre avilie interroge les rois,

Désenchante l'esprit et paralyse l'âme,
Du feu chevaleresque éteint la noble flamme,
De l'état social désordonne les rangs;
Des grands et des petits, des amis, des parents,
Des rois et des sujets brise l'antique chaîne.
Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène
De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs rois[1].
L'avenir du présent se venge quelquefois.
Un faux amour de paix enfante les orages,
Et la faute d'un jour pèse sur tous les âges.
Redoutez du moment le conseil mensonger :
Un excès de prudence est souvent un danger.
Des affronts faits aux siens, qu'il combat et qu'il aime,
Le Français, croyez-moi, s'indignerait lui-même.
Pour n'être point trahis, ne soyez point ingrats.
Et toi, tendre Pitié, parcours tous les États;
Va, parle; et s'il en est que la terreur arrête,
Dis-leur : « N'espérez pas conjurer la tempête;
Du monstre à votre tour vous sentirez les coups,
Et leurs maux dédaignés retomberont sur vous. »
Laissez donc de l'effroi la molle complaisance :
Par votre courageuse et noble bienfaisance,
Obtenez des bons cœurs un généreux retour,
Et semez les bienfaits, pour recueillir l'amour.
  Que d'autres des guerriers éternisent la gloire,
Attellent la terreur au char de la victoire :
Bien plus heureux celui qui chante l'amitié,
La vertu généreuse, et surtout la Pitié!
  O Virgile! ô mon maître, ô délices du monde!
Je reviens donc à toi. Dans ta muse féconde
D'autres admireront le langage des dieux,
Ta force, ta douceur, ton vers mélodieux;
Mais ce qui te rend cher aux âmes bienfaisantes
Ah! c'est de la Pitié tes peintures touchantes.

Eh! regardez Didon, lorsqu'aux bords libyens
Un orage a poussé le héros des Troyens :
Pour la mieux préparer à plaindre sa misère,
Sous des traits empruntés l'Amour, son jeune frère,
Le plus beau des enfants, le plus puissant des dieux,
A cette reine encor n'a pas lancé ses feux ;
Elle n'a pas encor, dans sa veille amoureuse,
Écouté du héros l'histoire douloureuse ;
Mais déjà le malheur est sacré dans sa cour,
Et la Pitié chez elle a devancé l'Amour.
« Venez, nobles bannis, leur dit-elle avec joie ;
Carthage hospitalière est l'asile de Troie.
Le destin vous poursuit, c'est assez pour mon cœur :
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »
Pour ces mêmes bannis, jouets d'un sort funeste,
Qui ne connaît l'accueil du généreux Aceste ?
Bon roi, tendre parent, il n'a pas oublié
Que les chaînes du sang avec eux l'ont lié.
A peine il les a vus du haut de la colline,
Vers eux à pas pressés le vieillard s'achemine ;
Ses trésors, son palais, ses ports leur sont ouverts ;
Il gémit sur leurs maux, console leurs revers,
Encourage leurs jeux, solennise leurs fêtes.
Sont-ils prêts à braver de nouvelles tempêtes,
Du nectar de Sicile il emplit leurs vaisseaux,
Et ses regards longtemps les suivent sur les eaux.
Récits charmants, pourquoi n'êtes-vous que des fables !
Mais Virgile exprimait des plaisirs véritables :
Ah ! sans doute il sentait ce qu'il chantait si bien,
Et dans le cœur d'Aceste il nous peignait le sien.
Et même entre ennemis, que son vers plein de charme
Peint bien cette Pitié dont la voix les désarme !
Qui ne sait d'Ilion les terribles combats,
Quand Achille aux Troyens envoyait le trépas,

Les poussait dans leurs camps, ou contre leurs murailles,
Écrasait leurs débris échappés aux batailles?
On combattit dix ans; mais contre la Pitié
Que peut des nations la longue inimitié?
Avec peine échappé des coups de Polyphème,
Le Grec Achéménide, en sa misère extrême,
Arraché par la faim du fond de son rocher,
Voit le chef des Troyens, et tremble d'approcher.
Quelques tristes lambeaux, qu'attachent des épines,
Composent ses habits; des glands et des racines
Alimentent ses jours; sur ses pieds chancelants,
Maigre et pâle fantôme, il se traîne à pas lents;
Tout à coup il s'écrie : « Abrégez mon supplice,
O Troyens! vous voyez un compagnon d'Ulysse.
Percez-moi de vos traits, plongez-moi dans les flots :
Vous me devez la mort. » Le Troyen, à ces mots,
S'émeut, verse des pleurs, le recueille avec joie;
Et la mer voit un Grec sur les vaisseaux de Troie[5] :
Tant la Pitié touchante a de droits sur nos cœurs!
Vous donc, de mon pays généreux bienfaiteurs,
Acceptez mon encens! Qu'à travers cette scène
De partis turbulents, de discorde et de haine,
Avec un son plus tendre et des accents plus doux,
Nos vœux reconnaissants arrivent jusqu'à vous!
  Pontife des Liégeois, accepte mon hommage[6];
Le plus près du volcan, tu défias l'orage :
Tes États sont bornés, et tes dons infinis.
La Haie, Anspach, Neuwied, sont peuplés de bannis.
Salut, murs de Constance! et toi, daigne m'entendre,
Waldeck, homme éclairé, prince aimable, ami tendre!
Je ne te vis jamais : par l'estime dicté,
Mon vers par tes faveurs n'est point décrédité;
Tu ne commandes point à de vastes provinces;
Mais mon cœur t'a choisi dans la foule des princes.

Lorsque vingt nations dévoraient nos débris,
Dans un encan barbare achetés à bas prix,
Leurs remparts se fermaient à la France exilée;
L'humanité te vit, et sourit consolée.
D'autres ont des jardins, des palais somptueux,
Le monde entier vient voir leurs parcs voluptueux;
Mais des pas d'un Français l'on n'y voit pas l'empreinte :
On craindrait que ses maux n'en souillassent l'enceinte.
Ah! ces jardins pompeux et ces vastes palais
Valent-ils un des pleurs taris par tes bienfaits?
Tombez devant ce luxe, altières colonnades;
Croulez, fiers chapiteaux, orgueilleuses arcades;
Et que le sol ingrat d'un ingrat possesseur
Soit sec comme ses yeux et dur comme son cœur!
  Mais vous, soyez bénis, vous, peuples magnanimes,
Qui de nos oppresseurs réparâtes les crimes!
Toi, surtout, brave Anglais, libre ami de tes rois,
Qui, mettant ton bonheur sous la garde des lois,
Des partis dans ton sein vois expirer la rage,
Ainsi que sur tes bords vient se briser l'orage!
Ce ne sont plus ici ces asiles cruels,
Où des brigands, cachés à l'ombre des autels,
Où l'assassin, souillé du sang de sa victime,
Demandaient aux lieux saints l'impunité du crime.
Contre le vil brigand et l'infâme assassin
Albion au malheur ouvre aujourd'hui son sein.
Là viennent respirer de leur longue souffrance.
Ces dignes magistrats, oracles de la France;
Là des guerriers fameux embrassent leurs rivaux
Là ces ministres saints, échappés aux bourreaux,
Protégés par la loi, gardent leur culte antique :
Sion dans son exil chante le saint cantique;
Et l'une et l'autre église abjurent leurs combats,
Et la fille à sa mère ouvre en pleurant les bras.

Pour corriger encor la fortune ennemie,
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin[7]
Que l'homme infortuné ne lit jamais en vain,
Qui, du double évangile ancien dépositaire,
Nous transmit de la foi le culte héréditaire;
Vous montre un avenir; fait, des palais du ciel,
Dans vos humbles réduits descendre l'Éternel;
Console votre exil, charme votre souffrance,
Nourrit la foi, l'amour, la céleste espérance,
Présent plus précieux, et plus cher mille fois,
Que les trésors du monde et les bienfaits des rois.
Plus de rivalité, de haine, ni d'envie :
Au banquet fraternel Albion nous convie;
Son sein s'ouvre pour tous, et ne distingue plus
Les fils qu'elle adopta de ceux qu'elle a conçus.
Telle une terre heureuse à tous les plants du monde
Se montre hospitalière; et sa séve féconde
Nourrit des mêmes sucs l'arbre qu'elle enfanta
Et le germe étranger que l'orage y porta.
Poursuis, fière Albion, fais bénir ta puissance :
Tous les honneurs unis forment ta gloire immense :
Le monde tributaire entretient ton trésor;
Le Nord nourrit tes mâts, l'onde mûrit ton or;
La France, avec ses vins, te verse l'allégresse;
Tes lois sont la raison, tes mœurs sont la sagesse,
Tes femmes la beauté, leurs discours la candeur,
Leur maintien la décence, et leur teint la pudeur;
Tu joins les fruits des arts aux dons de la fortune,
Le tonnerre de Mars au trident de Neptune.
Tantôt, foulant aux pieds l'athée audacieux,
C'est Minerve s'armant pour la cause des dieux;
Tantôt, fille des mers, belle, fraîche et féconde,
C'est Vénus s'élevant de l'empire de l'onde.

Jouis, fière Albion; mais, dans ta noble ardeur,
Mets un frein à ta force, un terme à ta grandeur.
Carthage, attaquant Rome, expia cet outrage;
Rome hâta sa chute en renversant Carthage.
Les Indes, les deux mers, tout a subi ta loi :
Il ne te reste plus qu'à triompher de toi.
Parmi les bienfaiteurs de ma triste patrie,
Pourrais-je t'oublier, terre que j'ai chérie,
O malheureuse Suisse! Eh! comment oublier
Tes cascades, tes rocs, ton sol hospitalier?
Non, non : je l'ai promis à l'aimable Glairesse[8];
Beau lieu, qui nourrissais ma poétique ivresse!
J'ai juré sur tes monts, et je tiens mon serment,
De payer mon hommage à ton site charmant.
Amoureux des torrents, des bois, des précipices,
Dans quel ravissement je goûtais leurs délices!
De leurs âpres hauteurs lentement descendu,
Que j'aimais ce beau lac à mes pieds étendu,
Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse[9]!
O bords infortunés! en vain nos oppresseurs
Nous ont de votre asile envié les douceurs;
Et menaçant de loin vos frêles républiques,
Ont lancé contre nous leurs arrêts tyranniques :
Chacun de vos rochers cachait un malheureux.
Mais hélas! pour la France ils n'avaient que leurs vœux;
Des femmes, des enfants, des vieillards et des prêtres,
Que pouvaient-ils de plus, que prier pour leurs maîtres?
Choisis, Muse, choisis tes plus nobles accents :
Les héros de Condé te demandent des chants[10];
Laisse de la Pitié le luth mélancolique;
Dis leur exil armé, leur malheur héroïque.
Ce ne sont plus ici ces belliqueux essaims
Dont les croisés en foule inondaient les lieux saints.

Si leur nombre est moins grand, leur cause est aussi belle ;
De leur Dieu, de leurs rois ils vengent la querelle.
Sparte, ne parle plus de tes trois cents guerriers :
Un seul de leurs combats égale tes lauriers.
Là la France exilée en armes vient se rendre ;
Là, pour mieux s'élever, tous sont fiers de descendre ;
Tous dans un grade obscur n'en ont que plus d'éclat ;
Tout soldat vaut un chef, plus d'un chef est soldat.
Les d'Hector, les d'Aymar, portent avec courage
Le poids du havre-sac et le fardeau de l'âge.
Leur zèle a pour la tente oublié leurs vaisseaux :
Ils servent sur la terre, ils régnaient sur les eaux ;
Là vit le feu sacré, l'amour de la patrie,
Et de l'antique honneur la noble idolâtrie.
La France est dans leurs camps. Ainsi, delà les mers,
Loin de ce Capitole où se forgeaient leurs fers,
Utique rassemblait, sous les lois d'un seul homme,
La fleur de la patrie et le pur sang de Rome.
Angoulême, Berri, soutiennent leur grand nom.
Qu'on ne me vante plus ce triple Géryon
Dont trois âmes mouvaient la masse épouvantable.
J'aime à voir, surpassant les récits de la fable,
Un même espoir mouvoir trois héros à la fois :
Condé, Bourbon, Enghien, se font d'autres Rocrois ;
Et, prodigues d'un sang chéri de la victoire,
Trois générations vont ensemble à la gloire.
Tel l'arbre aux pommes d'or, de la même liqueur,
Forme le fruit naissant, le fruit mûr et la fleur.
Eh ! quels transports nouveaux, quels moments pleins de charmes !
Quand parut votre roi, votre compagnon d'armes [11],
Quand, fort de votre amour, paré de son malheur,
D'un regard, d'un sourire, il payait la valeur ;
Distribuait ces mots où la bonté respire,
Que le cœur seul entend, que le cœur seul inspire !

Tout votre sang s'émut; et ce sang glorieux
Sollicitait l'honneur de couler sous ses yeux.
Hélas! le sort jaloux peut vous être infidèle;
Mais il reste une palme et plus rare et plus belle.
Si Mars dans les combats trahit votre valeur,
Eh bien, par la vertu subjuguez le malheur;
Et de tant de revers quand le poids vous opprime,
Français, privés de tout, gardez du moins l'estime.
Si tous ne sont pas nés pour combattre en héros,
Tous peuvent par leurs mœurs consacrer leur repos.
Supportez vos défauts, entr'aidez vos misères;
N'allez pas étaler aux terres étrangères
De l'animosité les scandaleux éclats :
On ne plaint pas longtemps ceux qu'on n'estime pas.
Hélas! plus d'un Français, dans ces temps d'infortune,
Sourd aux plaintifs accents de la mère commune,
Se montra des Français l'implacable ennemi.
  Tel ne fut pas ton cœur, toi, courageux ami [12]
De ceux que poursuivait la fortune inhumaine!
Toi, que chérit Bellone, ainsi que Melpomène,
Qui, parant la vertu par d'aimables dehors,
Joins la beauté de l'âme à la beauté du corps.
Qu'on ne me vante plus le chantre de la Thrace,
Des tigres, des lions apprivoisant l'audace.
Ton art, qui dans la Grèce aurait eu des autels,
O Marin! sut dompter des monstres plus cruels:
Le désespoir affreux, la hideuse indigence.
Que de fois, au plaisir mêlant la bienfaisance,
Stérile pour toi seul, ton talent généreux
Mit son noble salaire aux mains des malheureux.
Ainsi, par le concours de brillantes merveilles,
Charmant le cœur, l'esprit, les yeux et les oreilles,
On te vit, tour à tour, vouer à nos malheurs
Ta lyre et ton épée, et ton sang et tes pleurs.

Le concert de vertu, de grâce et de génie,
Ah! voilà ta plus belle et plus douce harmonie :
Tel, beau, jeune et vainqueur, le dieu de l'Hélicon
Chantait, touchait sa lyre, et combattait Python.
Mais surtout des bienfaits usez avec noblesse :
L'honneur est une fleur que peu de chose blesse.
Gardez-vous d'ajouter à tant d'autres fléaux
Le malheur bien plus grand de mériter vos maux.
Armez d'un juste orgueil votre illustre infortune :
La Pitié se retire alors qu'on l'importune.
Faites plus : s'il se peut, ne devez rien qu'à vous;
Luttez contre le sort; que d'un regard jaloux,
Même au sein du malheur, le luxe vous contemple :
Déjà plus d'un banni vous en donne l'exemple.
Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers!
La beauté, que jadis occupait sa parure,
Pour d'autres que pour soi dessine une coiffure :
L'une brode des fleurs, l'autre tresse un chapeau
L'une tient la navette, et l'autre le pinceau.
Le marquis sémillant au comptoir est tranquille;
Plus d'un jeune guerrier tient le rabot d'Émile;
Le modeste atelier, au sortir du saint lieu,
Reçoit avec respect le ministre de Dieu.
Que dis-je! ce poëme, où je peins vos misères,
Doit le jour à des mains noblement mercenaires;
De son vêtement d'or un Caumont l'embellit [13],
Et de son luxe heureux mon art s'enorgueillit.
Tairai-je ces mortels qui, las d'un long orage,
Et de leur désespoir empruntant leur courage,
Bien loin de cette Europe en proie aux factions,
Loin des débris sanglants de tant de nations,
Dans un autre univers portant leur industrie,
Ont par un long adieu salué leur patrie?

Ah ! quand ces malheureux, doublement exilés
Vont chercher un asile en des bords reculés,
Sur eux, tendre Pitié, tu veilleras sans doute :
Pourvois à leurs besoins et dirige leur route ;
Sauve-les des écueils, des flots capricieux ;
Et si des bords lointains présentent à leurs yeux
Quelque heureux coin de terre où des bois, une source,
Offrent un doux hospice, arrête là leur course.
Là, profitant du ciel, du site et des hasards,
Qu'instruit par les besoins l'homme invente les arts ;
Que puissent autour d'eux, dans un beau paysage,
Les coteaux, les vallons, et les eaux et l'ombrage,
Par quelque doux rapport, retracer à leurs yeux
De leur séjour natal l'aspect délicieux !
Pour rendre, s'il se peut, leur triste exil moins rude,
Que des enfants chéris charment leur solitude ;
Que leur mère avec eux console leurs revers :
Avec ce doux cortége il n'est plus de déserts.
Un jour peut-être, un jour, sur ce lointain rivage,
Quelque banni viendra, suspendant son voyage,
Chercher les pas de l'homme ; et de leurs longs travaux,
Tous deux, en les contant, soulageront les maux.
Et si c'est un Français, Dieu ! quelle douce ivresse
Que de transports de joie et de pleurs d'allégresse,
De récits commencés, suspendus et repris !
Ah, si de tels moments on sent partout le prix,
Combien ils sont plus chers si loin de sa patrie !
Telle je nourrissais ma douce rêverie,
Lorsque de deux Français le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux[14].
  Craignant de son pays la discorde fatale,
Un Français avait fui de sa terre natale ;
Il l'aimait, et cent fois vers ces climats chéris,
En partant, il tourna ses regards attendris.

Mais, pour mieux oublier leur misère profonde,
Son cœur entre eux.et lui mit les gouffres de l'onde.
Il partit, il courut, d'un regard curieux,
Reconnaître la terre, étudier les cieux.
De nombreux végétaux, dans sa course intrépide,
Avaient déjà grossi son portefeuille avide :
Il observait les vents, interrogeait les mers,
Leurs rives, leur reflux, et leurs courants divers.
Tantôt, de l'océan ramené sur la rive,
Le mercure captif, à sa vue attentive,
Des monts, entre ses mains, mesurait la hauteur,
Et des vagues de l'air jugeait la pesanteur;
Tantôt, les monuments, les ruines antiques,
Les animaux divers, sauvages, domestiques,
Les mœurs des nations, leur commerce, leurs lois,
De mille objets nouveaux lui présentaient le choix;
Tantôt, quittant la plage, et revenant sur l'onde,
Sa main tenait la montre, et l'aiguille, et la sonde;
Et la nature, et l'homme, et la terre, et les eaux,
Variaient à ses yeux leurs mobiles tableaux.
Enfin il touche aux bords, où des peuples sauvages
De l'immense Amazone habitent les rivages :
Magnifique séjour, où des champs plus féconds,
Des fleuves plus pompeux, de plus superbes monts,
Dans toute sa grandeur étalent la nature.
Un jour que dans ces lieux il erre à l'aventure,
Tout à coup à ses yeux, par un heureux hasard,
Se présente un chemin tracé des mains de l'art.
Il avance, étonné, sous des voûtes d'ombrage;
Par degrés s'adoucit la nature sauvage;
Déjà même un logis se présente à ses yeux,
Qu'environne l'enclos d'un verger spacieux.
Il s'arrête enchanté. Tout à coup, ô merveille!
Les sons d'un chant français ont frappé son oreille.

Trois fois, plein de surprise, il écoute; et trois fois
Arrive jusqu'à lui cette touchante voix.
Son cœur bat de plaisir, ses yeux versent des larmes :
Jamais accent humain n'eut pour lui tant de charmes.
« Des Français sont ici! » s'écria-t-il soudain :
« Je verrai des Français ! » Il dit, suit son chemin;
Il approche, il arrive auprès d'un humble hospice;
Il entre, il aperçoit une blanche génisse;
Une femme charmante, assise à ses côtés,
Exprimait de son lait les ruisseaux argentés,
Avec un air de nymphe, un habit de bergère,
Un maintien distingué sous sa robe légère;
Tout l'étonne : du lis son teint a la fraîcheur,
Du lait qu'elle exprimait ses mains ont la blancheur.
Tous deux se sont fixés dans un profond silence;
Enfin, un double cri des deux côtés s'élance :
« Quoi! c'est vous! quoi! c'est vous! Viens accours, cher ami;
C'est notre cher Frémon! c'est lui-même, c'est lui! »
Le jeune époux accourt. Dieux! quels élans de joie!
Dans leurs embrassements tout leur cœur se déploie,
Les pleurs que tous les deux l'un pour l'autre ont versés,
Et leur bonheur présent, et leurs malheurs passés,
Sur ces bords éloignés leur rencontre imprévue,
Tout accroît leur transport. Durant cette entrevue
Le vieux chien du logis, en des temps plus heureux
Leur compagnon de chasse et témoin de leurs jeux,
Par des cris, par des bonds, marquant son allégresse,
Revient de l'un à l'autre, et pleure de tendresse.
A peine à l'étranger, défaillant de langueur,
Un modeste repas eut rendu sa vigueur,
Aux bras de son ami tout à coup il s'élance :
« Cher ami, satisfais à mon impatience;
Conte-moi ton départ, ton exil, ton bonheur;
Oui, je veux tout savoir, tout entendre : mon cœur

Déjà vole au-devant des récits que j'implore.
Ah ! mon plus grand bonheur est de te voir encore,
Le plus grand de mes maux, de douter de ton sort ! »
— « Tu veux savoir le mien ; ami, je suis au port.
Vois ces riches coteaux, cette belle campagne,
Ce fruit de nos amours, ma fidèle compagne ;
Le hasard fortuné qui t'amène en ces lieux !
Cher ami, puis-je assez remercier les dieux !
Mais, puisque sur mon sort, sur tout ce qui me touche,
Tu veux que l'amitié s'explique par ma bouche,
Je raconterai tout. Quand la mort, la terreur,
Eurent changé la France en théâtre d'horreur,
Ces spectacles sanglants fatiguèrent mon âme.
Avec peine échappé de ce séjour infâme,
Je partis. Ces beaux lieux, empire du soleil,
Ces monts majestueux, ce ciel pur et vermeil,
Ces fleuves, à grand bruit précipitant leurs ondes ;
Le sol luxuriant de ces plaines fécondes,
Dès longtemps m'enflammaient du désir curieux
De voir, de parcourir, d'interroger ces lieux.
Un vaisseau m'apporta sur cet heureux rivage ;
L'accueil hospitalier d'un simple et bon sauvage
Releva mon espoir ; et tandis qu'à Paris
Des brigands policés dévoraient mes débris,
L'ignorante bonté vint soulager mes peines.
Cependant je voulus, dans ces fertiles plaines,
Comme aux champs paternels fortuné possesseur,
De la propriété connaître la douceur.
Le fameux Robinson revint à ma mémoire ;
Son roman fut mon sort, sa fable mon histoire :
Que ne peut, en effet, le travail excité
Par l'aiguillon pressant de la nécessité !
Des instruments des arts j'étudiai l'usage ;
Moi-même par degrés j'en fis l'apprentissage ;

Je plantai mon jardin, je bâtis ma maison;
Des moissons, des labours, je connus la saison;
L'air libre du vallon, l'abri de la montagne,
M'offrirent vingt climats dans la même campagne.
Des plantes avec nous avaient passé les mers:
Ce sol connut les fruits de deux mondes divers,
Le nectar de Bordeaux, la figue de Provence;
Et dans un sol étroit je parcourais la France.
Trop faible illusion! A mes champs paternels,
Hélas! aurais-je fait des adieux éternels?
Mais enfin dans ces bois les passions se taisent;
De nos troubles passés les tumultes s'apaisent.
Le travail en ces lieux est mon premier trésor :
Les plaisirs du travail manquaient à l'âge d'or.
J'en hais l'oisiveté, j'en aime l'innocence.
Tout seconde mes soins; des troubles de la France
Victime, ainsi que nous, ce bon vieux serviteur,
Laboureur comme moi, comme moi constructeur,
N'a connu qu'en ces lieux l'égalité première.
Nous sommes journaliers; mon épouse est fermière.
Le laitage du soir et celui du matin
Nous paraissent plus doux, présentés par sa main.
Les vrais plaisirs sont ceux que l'on doit à soi-même,
Et les fruits les plus doux sont les fruits que l'on sème.
Quelquefois revenus à nos premiers plaisirs,
Des arts plus élégants amusent nos loisirs.
Le dieu maçon dans Troie et berger chez Admète
Ne tenait pas toujours l'équerre et la houlette :
Souvent dans son exil, comme au séjour des dieux,
Ses doigts divins touchaient son luth mélodieux.
Nous avons imité cet exilé céleste :
Les arts charment souvent notre labeur agreste;
La harpe, les crayons reviennent, chaque soir,
Remplacer le marteau, la bêche et l'arrosoir;

Et notre douce vie, en délices féconde,
Aux goûts des temps polis joint ceux du premier monde.
Tel est mon sort. Un bien manquait à mes désirs;
Viens en les partageant achever mes plaisirs.
Qu'une seconde fois le bonheur nous rassemble;
Nous vécûmes heureux, eh bien! mourons ensemble. »
  Comme il disait ces mots, ce sauvage ingénu
Que par des bienfaits seuls son hôte avait connu
Avec un air mêlé de candeur et d'audace,
Entre, tenant en main les tributs de sa chasse;
Il les jette, et repart : « Cher ami, tu le vois;
La bonté simple et franche habite dans ces bois.
Oh! ce n'est qu'à Paris que sont les vrais sauvages!
Consens donc d'être heureux sur ces heureux rivages. »
  Il dit : sa femme en pleurs seconde ce discours;
Tous trois dans ces beaux lieux coulent encor leurs jours;
Et des arts et des champs l'agréable culture
Pour eux d'un double charme embellit la nature.
Et vous qu'un faible espoir retient près du séjour
Où vivaient nos aïeux, où nous vîmes le jour,
Je retourne vers vous. Que votre impatience
N'affronte pas encor le chaos de la France!
Vous confier trop tôt à ce ciel orageux
Ne serait qu'imprudent, et non pas courageux.
Un démon désastreux plane encor sur vos têtes.
Attendez que les dieux aient calmé les tempêtes,
Alors vos reverrez l'asile paternel;
Mais ce bienfait encor cache un piége cruel.
Tel que le basilic, de sa prunelle ardente,
Fixe, attire, et saisit sa proie obéissante,
De mon triste pays le prestige assassin
Pour dévorer ses fils les appelle en son sein;
Ou, telle que Charybde, en ses grottes profondes,
Engloutit tour à tour et rechasse les ondes,

La France impitoyable, en ses horribles flancs,
Attire tour à tour et vomit ses enfants.
Eh! comptez-vous pour rien ce que la gloire ordonne?
L'honneur est-il muet? Ah! sans doute on pardonne
Au besoin affamé, qui parmi les tombeaux
S'en va, pâle et tremblant, saisir quelques lambeaux.
Mais loin ces vils mortels qui, parlant de courage,
Vont les mains pleines d'or mendier l'esclavage,
Et veulent recueillir, dans leur lâche bonheur,
Les profits de la honte et le prix de l'honneur!
  Ainsi, jeté moi-même aux rives étrangères,
Je chantais la Pitié, je peignais nos misères.
Souris à mes accents, ô prince généreux [15]
A qui je dus ma gloire en des temps plus heureux!
Toi l'âme de mes chants, mon appui tutélaire,
Qu'adore le Français et que l'Anglais révère;
Toi dont le cœur loyal à nos yeux attendris
Fait briller un rayon du plus grand des Henris;
Qui, sûr de notre amour, as conquis notre estime:
Grand prince, tendre ami, chevalier magnanime,
Modèle de la grâce, exemple de l'honneur!
Tu t'en souviens peut-être: aux jours de mon bonheur
Je chantai tes bienfaits; et quand la tyrannie
Nous faisait de son joug subir l'ignominie,
J'en atteste le ciel, dans ces moments d'effroi,
Je m'oubliais moi-même et volais près de toi.
Oui: d'autres lieux en vain bénissaient ta présence,
Le doux ressouvenir ne connaît point l'absence.
Au milieu de l'exil et de l'adversité,
Toujours tu fus présent à ma fidélité.
Ainsi l'adorateur du grand astre du monde,
Quand le ciel s'obscurcit, quand la tempête gronde,
Par la pensée encore accompagne son cours;
Le suit sous son nuage, et l'adore toujours.

Mais que dis-je ? au milieu des malheurs de l'empire,
Un rayon de bonheur vient du moins te sourire.
Par les nœuds de l'hymen ton œil voit réunis
La fille de ton frère et ton auguste fils.
C'est l'espoir de l'État : leur union féconde
Doit des appuis au trône et des héros au monde.
O couple vertueux ! ô fortunés époux !
Si longtemps séparés, que votre sort est doux !
Tels deux jeunes ruisseaux, nés de la même source,
Après de longs détours se joignent dans leur course ;
Et dans le même lit, sous les mêmes berceaux,
Unissent leur murmure et confondent leurs eaux.
A leur hymen heureux les oiseaux applaudissent,
Autour naissent les fleurs, et les troupeaux bondissent,
Et de leurs flots unis le cours délicieux
Fertilise la terre et répète les cieux.
C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaînes
Toi qui du Nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne héritier de l'empire des czars [16] !
Sur toi le monde entier a fixé ses regards.
Quels prodiges nouveaux vont signaler ta course !
Tel que l'astre du Nord, le char brillant de l'ourse,
Toujours visible aux yeux dans ton climat glacé,
Comme un phare éternel par les dieux fut placé.
Ton regard vigilant, du fond du pôle arctique,
Sans cesse éclairera l'horizon politique.
Ta sagesse saura combien est dangereux
Le succès corrupteur des attentats heureux.
Oui, tu protégeras ce prince déplorable,
Que relève à tes yeux une chute honorable ;
Qui d'un œil paternel pleurant des fils ingrats,
L'olive dans la main, en vain leur tend les bras.
Quel malheur plus touchant ! quelle cause plus juste
Réclament le secours de ta puissance auguste !

Souviens-toi de ton nom : Alexandre autrefois
Fit monter un vieillard sur le trône des rois.
Sur le front de Louis tu mettras la couronne :
Le sceptre le plus beau, c'est celui que l'on donne.

NOTES,

PAR M. L. AIMÉ MARTIN.

CHANT I.

[1] Nous pleurons quand Danloux dans la fosse fatale
Plonge vivante encor sa charmante vestale.

Ce tableau, composé en Angleterre et chanté par Delille, représente le supplice d'une vestale ; il fut exposé au salon de 1802, avec quelques autres compositions du même auteur. Mais il ne faut pas le dissimuler, c'est aux vers et à l'amitié de l'abbé Delille que Danloux, peintre médiocre, mais homme doux et modeste, doit sa véritable illustration. Nos grands peintres ont trop souvent négligé ces associations honorables, qui, mieux qu'une grande page, leur assureraient la reconnaissance de la postérité.

[2] L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes.

L'auteur désigne sous ce titre le temple de la *Miséricorde*, élevé par Hyllus, fils d'Hercule, et où les Athéniens ouvrirent un asile aux malheureux et aux coupables. Il y avait en Grèce un assez grand nombre de ces temples-asiles, et c'était une opinion commune que leur profanation entraînait les plus grands malheurs. La fin tragique du censeur Fulvius Flaccus et la maladie effroyable qui termina la vie de l'heureux Sylla furent attribuées à de semblables sacriléges. Voyez, sur ces temples. Pausanias, *in Attic.*; — Diod. Sic., lib. 11 ; — Thucyd., lib. 1 ; et spécialement sur le temple d'Athènes, Statius, lib. 2.

[3] Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence
La pitié préleva la part de l'indigent.

L'auteur peint ici des plus vives couleurs la Pitié descendant du cœur du riche vers l'indigent; nous l'avons vue, nous, plus sainte et plus sublime, remonter du peuple vers les rois. C'était le 31 juillet 1830. Au moment où une multitude en délire se précipitait sur la route de Rambouillet, je traversais le pont des Arts ; un homme sans bas, portant un bâton d'épine, des souliers ferrés, une blouse de toile usée, s'arrêta près de moi ; tous deux nous contemplions tristement et en silence la foule, qui s'écoulait devant nous comme un torrent furieux ; tout à coup, les yeux humides, les mains jointes et tendues vers ce fleuve de colère, l'homme à la blouse s'écria avec un accent profond de pitié : « Nous ne voulons ni le sang du vieillard ni celui de l'enfant ! Qu'on les laisse aller, et que l'État leur fasse une pension. » Puis, me regardant avec une noble fierté : « Il faut, dit-il, que l'histoire l'inscrive dans ses pages : *le populaire* en fureur n'aime la liberté que parce qu'il est généreux ! » L'éloquence brute de cet homme arrêtait les passants, et tous les siens, en guenilles, l'écoutaient et l'approuvaient. J'ai rapporté fidèlement ses paroles, où la pitié pour le vieillard et l'enfant fut exprimée d'une manière sublime. Cette sainte pitié, en remontant ainsi du peuple jusqu'au roi, avait ennobli la révolte et la victoire.

[4] Je n'irai point, rival du vieillard de Samos.

Delille désigne ainsi Pythagore. On sait que les disciples de ce philosophe, dans leur régime diététique, n'admettaient rien de ce qui avait eu vie. Au reste, Pythagore n'a jamais rien écrit, et nous ne connaissons ses doctrines que par divers traités pseudonymes, et par quelques passages de Plutarque.

[5] Cruels ! que vous ont fait l'innocente brebis, etc.?

Ces vers sont imités du passage suivant des *Métamorphoses* :

Quid meruistis, oves, placidum pecus, inque tuendos
Natum homines, pleno quæ fertis ubere nectar,
Mollia quæ nobis vestras velamina lanas
Præbetis, etc. ?

On rapprochera avec plaisir ce fragment d'Ovide du petit traité de Plutarque intitulé : *S'il est loisible de manger de la chair.* Nous devons à Rousseau (*Émile*, livre 2) une traduction libre d'un passage de ce traité, et sa prose, fortement colorée quoiqu'un peu déclamatoire, l'emporte infiniment sur les vers d'Ovide, et peut soutenir la comparaison de ceux de Delille.

[6] Le coursier est sensible à ses soins généreux.

Jamais les Arabes ne frappent leurs chevaux ; ils les dressent à force de caresses, et ils les rendent si dociles qu'il n'y en a point dans le monde qui leur soient comparables. Ces animaux viennent la nuit se coucher dans la tente commune, au milieu des enfants, sans jamais les blesser ! et lorsqu'un cavalier tombe dans une course, son cheval s'arrête, et attend qu'il se relève. On ne peut lire sans attendrissement ce que raconte à ce sujet le consul Darrieux, dans son *Voyage au Liban* : « Un pauvre Arabe du désert avait « pour tout bien une magnifique jument. Le consul de France à Seyde « lui proposa de la lui vendre, dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. « L'Arabe, pressé par le besoin, balança longtemps ; enfin il y consentit, « et en demanda un prix considérable. Le consul n'osant, de son chef, « donner une si grosse somme, écrivit à la cour, et Louis XIV donna « ordre que la somme fût comptée. Sur-le-champ le consul mande l'Arabe, « qui arrive monté sur sa belle coursière, et il lui compte l'or qu'il avait

« demandé. L'Arabe, couvert d'une pauvre natte, met pied à terre, re-
« garde l'or, jette ensuite les yeux sur sa jument, soupire, et dit : A qui
« vais-je te livrer? à des Européens, qui t'attacheront, qui te battront, qui
« te rendront malheureuse. Reviens avec moi, ma belle, ma mignonne,
« ma gazelle; sois la joie de mes enfants et le bonheur de ton maître! En
« disant ces mots il s'élance sur son cheval, et regagne le désert. »

[6] Tu n'as donc jamais vu les peintures d'Hogarth?

Célèbre peintre et graveur anglais du dix-huitième siècle, et qui excellait dans les peintures du vice. Ses gravures étaient de véritables drames. Il se fit l'avocat des animaux dans une suite de planches intitulées : *Scènes de cruauté.* Cet ouvrage contribua beaucoup à adoucir les mœurs d'une classe du peuple. On en peut juger par le trait de ce passant qui, dans une rue de Londres, voyant un charretier frapper rudement un de ses chevaux, s'écria : *Malheureux! tu n'as donc pas vu le tableau d'Hogarth?*

[7] O toi qui, consolant ta royale maîtresse,
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse,
Qui charmais ses malheurs, égayais sa prison;
O des adieux d'un frère unique et triste don!

Il ne faut point croire les premiers détails de l'anecdote contée ici par le poëte : ils feraient trop d'honneur à d'infâmes bourreaux. Aucune consolation ne fut laissée, dans la prison du Temple, à la fille infortunée de nos rois. Objet éternel d'amour et de douleur, Marie-Thérèse-Charlotte de France fut élevée au milieu des illusions de la grandeur jusqu'à l'époque où une populace furieuse apprit à son enfance que le sceptre, la couronne et la vie des rois ne sont que de vains jouets, et que, à quelque hauteur que le sort nous élève, la vertu est sur la terre la seule véritable supériorité. Cette supériorité n'a point manqué à la victime : c'est le seul trône qui lui reste aujourd'hui dans son exil; c'est la seule grandeur que l'on n'ait pu lui arracher.

[8] Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires, etc.

Delille s'était élevé, dans son poëme des *Jardins*, contre les monuments élevés à des chiens :

Dans tous ces monuments, point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchants,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Surtout ne feignez rien : loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice;
Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau!
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

[9] .... Et la fille des rois
Y reviendra pleurer, s'il lui reste des larmes.

Cette partie de l'anecdote est la seule véritable. Le prince Poniatowski fit en effet élever dans ses jardins un monument au chien de la fille de Louis XVI; mais ce chien n'était point un don du frère de la princesse, et il ne l'avait pas consolé dans sa captivité.

[10] O toi, l'inspiratrice et l'objet de mes chants

Pauvre, aveugle, infirme, exilé, le poëte qui chante ici la Pitié trouva dans mademoiselle de Vaudchamp une compagne dévouée et la plus tendre des amies. Admiratrice passionnée des beaux vers, elle écrivait sous la dictée de Delille, lisait pour lui, voyait pour lui, l'environnait d'amis attentifs, et charmait ses loisirs, et par les agréments de sa conversation, et par les sons harmonieux de la voix la plus touchante. Plus tard, dans son veuvage, nous l'avons vue toujours préoccupée d'un objet si cher, et ne vivant, pour ainsi dire, que de sa mémoire, parler de lui, le pleurer, publier ses ouvrages; lui élever un tombeau, visiter chaque jour ce monument, y porter des fleurs. Telles furent jusqu'à sa dernière heure les occupations de la veuve du poëte! L'hommage que lui rend ici Delille sera consacré par la postérité.

[11] Des filles de Milton qui ne sait la tendresse?

Malgré cette assertion du poëte, il faut l'avouer, Milton ne fut pas heureux avec ses filles. On sait que les deux aînées lui donnèrent quelques soucis, et qu'il fut obligé de les éloigner de sa maison. Toutefois, dans sa vieillesse, elles lui lisaient à haute voix des livres latins, grecs, hébreux, syriaques; tâche d'autant plus pénible qu'elles n'entendaient pas un seul mot de ces langues savantes. Ce trait de leur vie a sans doute effacé tous les autres, et les vers de Delille y font allusion.

[12] Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien.

Le crime de Milton est d'avoir cherché à justifier l'assassinat de Charles I^{er}. Dans le premier écrit qu'il publia sur ce malheureux sujet, en 1649, il soutient que les principes de l'Église protestante condamnent les tyrans et permettent de les traduire en jugement. Dans un autre ouvrage il trace l'apologie de Cromwell, et le compare à Atlas, capable de porter seul le poids du monde entier. Il ajoute que rien n'égale ses talents, si ce n'est ses vertus, et il termine en l'appelant le père de la patrie. Ce panégyrique lui valut mille livres sterling; mais cet argent fut le prix de son ouvrage, et non de sa conscience, car il écrivait de conviction. Il pouvait mal distribuer son encens, il était incapable de le vendre.

[13] .... Voyez-vous ce mortel,
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme, etc.?

Ce trait, rapporté par M. de Salo, premier auteur du *Journal des Savants*, a été le sujet d'un drame joué sous le titre de *la Famille indigente*. Le peintre Danloux, entendant les vers de Delille, fut frappé du tableau qu'ils offraient à son imagination; et, s'étant aussitôt mis à y travailler, il l'exécuta avec le plus grand succès.

CHANT II.

[1] Et, le cœur consumé d'un respect sans espoir,
Il cherche la lumière, et gémit de la voir.

Dans ce morceau, Delille fait allusion aux inscriptions nombreuses qu'on trouva sur les murs des prisons après le 9 thermidor. Mais le tableau qu'il trace des prisons de la terreur n'est qu'une esquisse bien incomplète. Une foule de mémoires, publiés après le poëme de *la Pitié*, ont dévoilé ces hideux cloaques, où les prisonniers, hommes, femmes, enfants, entassés pêle-mêle, mouraient par centaines sans que la plupart du temps on songeât à séparer les vivants d'avec les morts. (Voyez à ce sujet la collection des *Mémoires sur la Révolution*, publiée chez le libraire Baudouin. Quoique le texte de ces mémoires ait été souvent adouci, on n'a pas tout supprimé.)

[2] Eh ! qui ne connaît pas le consolant spectacle
Qu'étale des bandits ce vaste réceptacle,
Cette Botany-Bay, sentine d'Albion.

Depuis que Delille a tracé le vigoureux tableau de cette colonie, elle s'est singulièrement améliorée. Flétrie dès son berceau, quoique si digne d'attirer l'attention du philosophe, elle n'était regardée qu'avec mépris, et comme une sorte d'égoût pour le crime. Personne ne croyait qu'avec le rebut de sa population l'Angleterre pourrait créer, en quelques années, aux extrémités du globe, une colonie aussi florissante et aussi utile ; et l'on oubliait que quelques-unes des provinces des États-Unis d'Amérique, et particulièrement la Floride et la Virginie, n'ont pas eu d'autre origine.

Voici le tableau de ses progrès. En 1788, époque de sa fondation, le nombre des déportés s'élevait à 1030 ; en 1796 à 3,959, et en 1802 à 12,215 ; aujourd'hui cette partie de la Nouvelle-Hollande a changé son nom de Botany-Bay contre celui de comté de Cumberland, ou colonie anglaise du Port-Jackson. A l'égard des criminels, les uns sont condamnés à l'esclavage pour la vie, d'autres doivent redevenir libres après un certain nombre d'années, mais ne peuvent jamais quitter la colonie ; d'autres enfin, après le temps de leur esclavage, sont maitres de partir ou de rester. La plupart finissent par devenir propriétaires. Des moyens également puissants, la crainte et l'espérance, la récompense et le châtiment, sont employés pour contenir cette population bizarre et pour l'améliorer, et ces moyens ont été couronnés du plus étonnant succès. Nous renvoyons nos lecteurs aux *Voyages* de Péron et du capitaine Freycynet, qui offrent les détails les plus intéressants sur l'administration, les écoles, l'agriculture et le gouvernement de cette colonie.

[3] Howard ! dont le nom seul console les prisons.

Ce touchant épisode n'a rien d'exagéré ; on pourrait même dire que les vers du poëte atteignent à peine à la vérité. La vie d'Howard fut une vie de privations, de travail et de bienfaits. Après avoir obtenu du parlement l'amélioration des hôpitaux et des prisons de l'Angleterre, son attention se porta sur les divers établissements de ce genre des pays étrangers. Dans l'espace de douze ans, de 1775 à 1787, il fit trois voyages en France, quatre en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, un en Espagne et en Portugal, et plusieurs dans les contrées septentrionales et en Turquie. Tous ces voyages n'avaient d'autre but que d'étudier l'état des prisons et des hôpitaux sur le globe, et de travailler à leur amélioration. Sa mort couronna dignement sa vie. Ce fut en visitant un malade à Cherson, en Crimée, qu'il prit les germes d'une fièvre maligne, à laquelle il succomba le 20 janvier 1790. Il a publié plusieurs ouvrages, dans lesquels il expose le but de ses voyages, ses recherches et leurs résultats; le plus considérable est intitulé : « *État des prisons en Angleterre et dans le pays de Galles,* « *avec des observations préliminaires et un tableau de quelques prisons* « *étrangères*, 1777, in-4°. » Cet ouvrage a été traduit en français, et fut accueilli avec le plus vif intérêt. La vie d'Howard, composée en anglais par John Aikin, a été traduite par M. Boulard, ami de Delille, et auteur lui-même de plusieurs ouvrages estimables.

[4] Je ne vois plus ces sœurs dont les soins délicats
Apaisaient la souffrance, ou charmaient le trépas.

L'association religieuse des sœurs grises, à qui Delille rend un juste et si honorable hommage, subsiste encore aujourd'hui : elle eut pour fondateur saint Vincent de Paul.

[5] A la voix de Carron le luxe s'attendrit.

L'abbé Carron est du petit nombre de ces ecclésiastiques qui, fuyant les grandeurs et les vanités mondaines, ont consacré leur vie à des œuvres de bienfaisance. Forcé de quitter la France à l'époque de la révolution, il établit à Londres une école pour les enfants des émigrés, et un hospice pour les vieillards et les infirmes. Son zèle infatigable à solliciter la charité d'autrui suppléait à son manque de fortune; et c'est ainsi qu'il se procura les moyens nécessaires à l'établissement et à l'entretien de l'école et de l'hospice dont il était le fondateur. On raconte à ce sujet qu'un jour, ayant obtenu l'autorisation de quêter dans un temple protestant, un jeune homme, indigné de sa présence, s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet : tout le monde s'émut de cette odieuse insulte, l'abbé Carron seul conserva le calme de son âme; il tendit sa main au jeune homme en lui disant : Le soufflet est pour moi, mais n'avez-vous rien à donner pour les pauvres?

Revenu à Paris en 1814, il y ouvrit une école pour les jeunes filles, semblable à celle qu'il avait fondée en Angleterre; et ce fut au milieu de ces occupations pieuses que la mort l'enleva aux infortunés, le 15 mai 1821. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire* de Feller.

[6] Tel brille ce Greenwich, où l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir, et repartir les flottes.

Cet hôtel, fondé par la reine Anne, sert à la fois d'asile aux matelots invalides et de maison d'éducation aux enfants de ces matelots. Ainsi, la retraite de la génération qui finit touche le berceau de la génération qui commence. Mais c'est dans la situation de ces deux établissements que la prévoyance du gouvernement se manifeste. De Greenwich on voit la Tamise couverte de vaisseaux. Le cœur du matelot invalide palpite à cet aspect qui lui rappelle sa vie aventureuse. Non loin de là, les enfants, émus de ces grands spectacles, brûlent de sillonner à leur tour cette mer dont ils ne voient pas les dangers, et dont l'immensité éveille leurs désirs et tourmente leurs pensées.

[7] Sur des captifs tremblants, échappés au trépas,
Leur triomphe cruel dirige le tonnerre.

Barrère, après avoir reproché au gouvernement britannique de nombreux actes de perfidie, fit décréter par la Convention l'ordre de fusiller tous les prisonniers anglais ou hanovriens. On sait que les généraux français refusèrent d'exécuter cet ordre. L'humanité n'existait alors que dans nos camps. Ce décret, du 26 juin 1794, fut rapporté le 30 décembre de la même année.

[8] O vous, tristes captifs, délaissés par la France,
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence.

Tout le monde connaît les maux que nos prisonniers éprouvèrent en Angleterre; mais ce qu'on ne sait point assez, c'est que les émigrés français s'empressèrent de venir à leur secours. Des familles dépouillées par la révolution retranchèrent de leur nécessaire; de pauvres prêtres qui n'avaient que deux habits en donnèrent un. Enfin les malheureux des deux partis se tendirent une main amie sur la terre étrangère.

[9] Et qui ne prévit pas que son hymen, un jour,
Du cygne harmonieux ferait naître un vautour.

Un des descendants du poëte Haller était alors fournisseur des armées françaises, où il avait acquis une funeste célébrité par ses dilapidations.

[10] Que faisiez-vous alors? Vos magistrats muets
Dormaient au bruit flatteur des paroles de paix.

Le Directoire berça longtemps le grand conseil de Berne de l'espoir d'une paix qu'il se proposait de rompre au premier moment favorable. Enfin ce moment étant venu, nos troupes entrèrent en Suisse sous prétexte de rétablir la tranquillité troublée par l'insurrection des Vaudois contre le gouvernement de Berne : insurrection fomentée par la France. Le véritable motif de cette agression était le dessein de ravir le trésor de Berne, et de se venger de l'asile accordé aux émigrés et aux fructidorisés. La prise de Berne entraîna la soumission de toute la Suisse.

[11] En vain le vieux Steiger, digne de jours plus beaux,
Évoquait vos aïeux du fond de leurs tombeaux.

L'histoire conservera ce nom. Ce magnanime vieillard ne se laissa pas tromper aux artifices du Directoire; seul il soutint le parti de la guerre, et son énergie entraîna quatre-vingt-seize de ses collègues dans les deux conseils. Ni les périls de tout genre qu'il avait à courir, ni le poids de soixante-neuf ans, ni la supériorité de l'armée ennemie, n'ébranlèrent son courage. A la tête de sa petite troupe, il ne quitta point le feu pendant les cinq combats qui précédèrent la reddition de Berne.

[12] Mais Rapinat paraît, et, contre les victimes,
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.

Voici ce que Mallet du Pan a dit de ce commissaire du Directoire, dont le nom a survécu à toutes les célébrités du même genre :

« La tyrannie fiscale marche aussitôt sur les traces de la tyrannie armée. Lecarlier, juge trop *humain*, cède le sceptre des déprédations aux commissaires Rouhière et Rapinat.

« Ce dernier, chef de l'expédition, chargé des instructions secrètes, choisi par Rewbel, et son allié, offre un nouvel enfer. Totila et Alaric furent miséricordieux à côté de ces déprédateurs modernes, élevés dans les lycées de Paris.

« La Suisse, écrasée, passe sous un système de terreur : la prison, la confiscation, l'inquisition, l'échafaud, attendent les murmures et la première résistance.

« En un mot, une oppression si effrénée aliénait jusqu'aux Jacobins les plus immoraux, et le Directoire se vit forcé de feindre de désavouer et de rappeler Rapinat. » (*Mercure Brit.*, vol. 1, p. 250 et suiv.)

[13] Ah! qui pourrait tracer ces scènes de carnage?
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge.

Ce tableau fut composé en Allemagne, au moment des plus grands malheurs de la Suisse, et sous l'impression même de ces événements. Des ordres de police le firent supprimer dans les éditions in-8° et in-18 de 1803.

[14] .... A peine on s'est mêlé,
La vengeance s'est tue et le sang a parlé.

Cette scène touchante appartient au poëte, et non à l'histoire. La guerre de la Vendée fut horrible et sans réconciliation. Delille a imité cet épisode du quatrième chant de *la Pharsale;* et le huitième chant du même poëme lui a inspiré quelques-uns des vers qui suivent, et qui commencent ainsi :

Mais le remords redouble au milieu des ténèbres, etc.

CHANT III.

[1] Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits,
Va dans des flots de sang se débattre à jamais.

Fouquier-Tinville : jamais on ne vit un homme plus profondément artificieux, plus habile à supposer le crime et à controuver les faits. Son regard fixe faisait baisser les yeux de ses victimes. Lorsqu'il s'apprêtait à parler, il fronçait le sourcil et plissait le front. Sa voix était haute, rude et menaçante ; elle passait soudainement de l'aigu au grave, et du grave à l'aigu. En vain une épouse en pleurs le conjurait à deux genoux d'entendre jusqu'à la fin la justification de son mari ; sourd aux accents de la douleur, il prononçait froidement la condamnation, et passait aussitôt à une autre victime.

Cet homme à son tour trouva des juges, et fut condamné à mort. Ceux qui avaient échappé à sa fureur le virent passer dans le tombereau fatal, Un témoin oculaire raconte que les vastes degrés du Palais de Justice étaient couverts d'une foule immense de spectateurs, qui, au premier aspect de ce bourreau, jetèrent un cri d'indignation et d'effroi. Son front, immobile comme le marbre, défia tous les regards. On l'entendit même murmurer des paroles menaçantes. Mais au pied de l'échafaud, lorsqu'il fallut voir la mort en face, son audace l'abandonna, et il parut comprendre tout à coup l'énormité de ses forfaits. Le misérable trembla à son tour sous le glaive sanglant qui avait fait tomber les têtes de tant de victimes innocentes.

[2] Par un art tout nouveau, des nacelles perfides
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides.

Les crimes de Carrier sont si effrayants qu'on est tenté de nier leur possibilité. Il disait à qui voulait l'entendre : Nous ferons un cimetière de la France ! Nous voulons qu'elle soit réduite au quart de sa population. « N'épargnez pas les femmes, répétait-il à ses agents ; elles engendreraient « trop si on les laissait vivre. Quant aux petits enfants, ce sont des louve- « teaux qu'il faut étouffer. » Pour multiplier le nombre des victimes, il inventa plusieurs supplices, et entre autres les bateaux à soupapes. Voici, à ce sujet, la déposition d'un témoin dans son procès. « Lamberty m'as- « sura qu'il avait des ordres de Carrier de noyer les brigands ; il me prévint « que pendant la nuit il exécuterait une noyade, et m'engagea à m'y « trouver : je m'y rendis. J'ai assisté à deux ou trois noyades. On attachait « les brigands, on les faisait descendre dans une gabarre ; on ouvrait les « soupapes, ils étaient engloutis. » Pendant ce temps les bourreaux chantaient des hymnes patriotiques, et achevaient à coups de sabre ceux qui tentaient de s'échapper. Dans un compte rendu d'une de ces opérations où l'on submergea quatre-vingts prêtres, qui n'avaient été condamnés qu'à la déportation, Carrier écrivait : Le décret de déportation fut exécuté *verticalement*. On sait que la quantité des cadavres engloutis dans la Loire fut si grande, que les eaux en furent longtemps infectées. (Voyez les pièces du procès de Carrier, publiées en deux volumes in-8°; Paris, an III de la république.)

[3] Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage.

Tout le monde connaît le mot féroce de Dumas, président du tribunal révolutionnaire, qui, interrogeant une femme plus que sexagénaire, et ne pouvant en obtenir de réponse à cause de sa surdité, dit au greffier : Écrivez qu'elle a conspiré *sourdement*. On se rappelle aussi la lâcheté de son confrère Coffinhal, qui, après avoir prononcé la sentence de mort d'un maître en fait d'armes, lui dit : *Pare cette botte-là, si tu peux*. Dans la note précédente, nous avons cité un trait semblable de Carrier.

[4] O Loire ! tu les vis, ces hymens qu'on abhorre,
Tu les vis, et tes flots en frémissent encore.

On attachait nus un jeune homme et une jeune fille, et on les jetait dans la Loire. Carrier appelait ces exécutions *des mariages républicains*. Ils furent nombreux. Un témoin déposait ainsi dans le procès de Carrier : « Vers la fin de brumaire, j'entre dans un café, sur la place du Bouffay; « un batelier, nommé Pédreau, gros homme fort et trapu, me demande « une prise de tabac : Je l'ai bien gagnée, me dit-il, je viens d'en expé« dier sept à huit cents. — Mais, lui dis-je, comment vous y prenez-vous « pour expédier tant de monde en aussi peu de temps? — Rien de plus aisé, « me dit-il; lorsque je fais des *baignades*, je dépouille les hommes et les fem« mes, je les attache deux à deux par les bras et par les poignets; je les con« duis sur mon bateau au milieu de la Loire, deux hommes les poussent « par derrière et les précipitent dans l'eau. — Mais ces gens pouvaient nager « sur le dos et se soustraire à la mort? — Oh! répond le batelier, nous avons « de grands bâtons avec lesquels nous les assommons. C'est ce que nous « appelons le *mariage civique*. » (Voyez le *Recueil historique des crimes de Carrier*, tome 1^er^, p. 146.)

[5] Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé :
Annonce le pardon, et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève.

Après le siége de Toulon, un grand nombre de citoyens de cette ville furent réunis sur une place, où les ordres étaient donnés de tirer sur eux à mitraille. Le représentant qui assistait à cette exécution se promena froidement sur ce champ de mort, et s'étant aperçu que quelques-unes des victimes avaient échappé à la mitraille, il s'écria tout haut : *Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, la république leur pardonne*. Quelques-uns de ces malheureux se relevèrent en effet; et l'ordre fut sur-le-champ donné de les fusiller.

[6] Lamballe a succombé, Lamballe dont le zèle
A sa reine en mourant est demeuré fidèle;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel! on les montre à ses yeux.

Les assassins venus pour l'égorger firent de vains efforts pour l'obliger à répéter les outrages dont ils couvrirent le nom de la reine : Non, non, répondit-elle, jamais, jamais. Entraînée par ses bourreaux auprès d'un amas de cadavres, on la force à se mettre à genoux, et, après l'avoir frappée, on déchire son sein, on lui arrache le cœur. Par un raffinement de barbarie, ses longs cheveux blonds sont frisés et poudrés, ses joues sont rougies avec du fard et du sang; les assassins forment ensuite un horrible cortége, précédé de fifres et de tambours; portent sa tête au bout d'une pique à travers les rues de Paris, s'arrêtent devant le palais du duc d'Orléans, qui se montre à une croisée, ayant à côté de lui sa maîtresse, madame de Buffon, et portent enfin cet épouvantable trophée au Temple, sous les fenêtres de la reine, qu'ils appellent à grands cris pour lui montrer les restes mutilés de son amie. N'ayant pu y réussir, deux des bourreaux pénètrent dans la prison, et s'adressant à la reine, ils lui dirent froidement : Nous voulions te montrer la tête de la Lamballe. A ces mots, la princesse tombe évanouie, et les bourreaux satisfaits se retirent.

[7] La reine, à ce signal, inquiète, troublée,
Son enfant dans les bras, s'enfuit échevelée.

L'auteur trace ici le tableau des tristes événements des 5 et 6 octobre à Versailles. La reine, en effet, n'échappa que par hasard à la fureur des assassins. Deux gardes du corps, Varicourt et Deshuttes, en faction auprès de son appartement, furent égorgés, et leur résistance donna le temps à la reine de fuir, à demi vêtue, dans les appartements du roi. Les assassins parvinrent jusqu'à son lit, qu'ils percèrent de plusieurs coups de sabre et de baïonnette.

[8] Dans le jardin des rois s'il respire un moment,
Il marche environné de surveillants barbares.

Après la catastrophe de Varennes, le roi est captif dans son propre palais : les gardes du corps sont licenciés; on lui donne une garde sous les ordres de Lafayette; et cette garde, introduite jusque dans la chambre de la reine, observe son sommeil et répond de la personne de ces deux illustres victimes.

[9] Hélas! toujours trompé, mais espérant toujours,
Louis à ses tyrans viens confier ses jours.

Après avoir tout disposé pour la défense de son palais, au 10 août, Louis XVI chancelle et oublie bientôt la résolution où il était de se défendre. Rœderer le surprend dans ces dispositions, et l'invite à se réfugier au sein de l'Assemblée nationale. Louis suit ce conseil; et il va demander un asile à cette assemblée, qui va le renverser du trône. Là, relégué dans la loge d'un journaliste, il est condamné, pendant trois jours, aux plus sanglants outrages; là, enfin, il entend Vergniaud lire et l'Assemblée adopter sur-le-champ, le décret qui ordonne son emprisonnement et celui de toute sa famille.

[10] De l'horrible Whitehall les sanglants attentats.

C'est contre les murs de ce vieux palais des rois d'Angleterre que fut dressé l'échafaud où périt Charles Ier. Aujourd'hui la fenêtre au niveau de laquelle l'échafaud était placé a été murée, et une statue de Charles II montre du doigt la place où coula le sang de Charles Ier.

[11] D'autres du jour fatal retraceront l'image :
Dans ce vaste Paris, le calme du cercueil, etc.

Les bourreaux ont tout prévu pour achever leur crime : on dispose de l'artillerie sur toutes les places et sur tous les abords du lieu de l'exécution. Il est défendu de se tenir en groupes dans les rues, sous peine de mort. On invite les citoyens à ne pas se montrer aux fenêtres pendant le passage du cortége. Sur la proposition de Robespierre, on désigne dans chaque section des hommes dévoués qui doivent se réunir autour de l'échafaud. Enfin la voiture s'avance environnée de soldats; on roule des canons en avant et en arrière, et cependant la multitude est muette, consternée, et le seul bruit qui se fasse entendre est celui des armes et des tambours.

[12] Dans les mains du bourreau, de son crime effrayé.

Plusieurs récits touchants de la mort de Louis XVI ont été publiés. En voici un qui est peu connu, et que nous insérons ici comme une pièce digne de tenir sa place dans l'histoire. C'est une lettre du bourreau lui-même, qui se plaint de l'infidélité d'un journal, lequel journal avait jeté quelques soupçons sur la fermeté de Louis XVI à ses derniers moments.

« CITOYEN,

« Un voyage d'un instant a été la cause que je n'ai pas eu l'honneur de « répondre à l'invitation que vous me faites dans votre journal, au sujet « de Louis Capet. (Le journaliste contredit par Sanson l'avait invité à « tracer le récit exact de l'exécution du roi.) Voici, suivant ma promesse, « l'exacte vérité de ce qui s'est passé. Descendant de la voiture pour l'exé« cution, on lui a dit qu'il fallait ôter son habit; il fit quelques difficultés « en disant qu'on pouvait l'exécuter comme il était. Sur la représentation « que la chose était impossible, il a lui-même aidé à ôter son habit. Il fit « ensuite la même difficulté lorsqu'il s'est agi de lui lier les mains, qu'il « donna lui-même lorsque la personne qui l'accompagnait lui eut dit que « c'était un dernier sacrifice. Il s'informa si les tambours battraient tou« jours, il lui fut répondu que l'on n'en savait rien, et c'était la vérité. Il « monta l'échafaud, et voulut foncer sur le devant, comme voulant parler;

« mais on lui représenta que la chose était impossible encore; il se laissa
« alors conduire à l'endroit, où on l'attacha et où il s'est écrié très-haut :
« Peuple, je meurs innocent! Ensuite, se retournant vers nous, il
« nous dit : Messieurs, je suis innocent de tout ce dont on m'inculpe. Je
« souhaite que mon sang puisse cimenter le bonheur des Français. Voilà,
« citoyen, ses dernières et véritables paroles.

« L'espèce de petit débat qui se fit au pied de l'échafaud roulait sur ce
« qu'il ne croyait pas nécessaire qu'il ôtât son habit et qu'on lui liât les
« mains. Il fit aussi la proposition de se couper lui-même les cheveux.

« Et, pour rendre hommage à la vérité, il a soutenu tout cela avec un
« sang-froid et une fermeté qui nous a tous étonnés, et je reste très-con-
« vaincu qu'il avait puisé cette fermeté dans les principes de la religion,
« dont personne plus que lui ne paraissait pénétré ni persuadé.

« Vous pouvez être assuré, citoyen, que voilà la vérité dans son plus
« grand jour.

« *Signé* SANSON. »

Paris, ce 20 février 1793, l'an 1er de la république française.

Quel hommage et quel récit! Ne croirait-on pas entendre le centenier chargé de garder Jésus glorifier Dieu malgré lui au moment où Jésus expire, en disant : *Certe hic homo justus erat.* Les dernières lignes de la lettre de Sanson sont peut-être le plus grand triomphe que jamais la religion ait obtenu.

[13] Ah, combien ses malheurs se sont appesantis!
Elle n'a plus d'époux et tremble pour son fils.

Il serait inutile d'entrer ici dans aucun détail sur le procès de la reine. Sa prison, ses interrogatoires et son supplice, se trouvent rapportés fidèlement dans les *Mémoires* de Cléry et de Weber, ainsi que dans un ouvrage intitulé : *Histoire complète de la captivité de Louis XVI et de sa famille;* 1 volume in-8°, 1816.

[14] Et toi qui, parmi nous prolongeant ta misère
Ne vivais ici-bas que pour pleurer un frère,
D'un frère vertueux ô digne et tendre sœur.

Sept mois après le supplice de la reine, madame Élisabeth fut immolée sur le même échafaud. On affecta de la conduire au supplice sans aucune distinction, en l'associant sur le fatal tombereau à vingt-quatre autres victimes. Plusieurs femmes de la cour étaient de ce nombre. L'une d'elles, quoique enceinte, a refusé de se soustraire à la mort par sa déclaration. Madame Élisabeth fait avertir les juges, et la sauve. Exécutée la dernière, elle porte sur l'échafaud, couvert de sang et de cadavres, cette angélique sérénité qui ne l'a pas abandonnée un seul instant, ni pendant sa vie ni à l'heure de sa mort.

[15] O filles de mes rois, dans quels lieux pleurez-vous?
Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous?

Mesdames de France, Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV, et tantes de Louis XVI, se rendirent à Rome en 1791, et passèrent plusieurs années dans cette ville, sous la protection de Pie VI. La conquête de l'Italie par les Français vint les arracher à cet asile. Elles passèrent successivement à Naples, à Caserte et à Trieste, fuyant devant nos armées, et ne trouvant nulle part le repos. Madame Victoire mourut à Trieste, le 8 juin 1799, et madame Adélaïde le 18 février 1800. Leurs dépouilles mortelles furent apportées en France et déposées à Saint-Denis, au mois de janvier 1817. (Voyez les *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française, recueillis par ordre de Pie VI;* Rome, 1794.)

[16] Leurs horribles conseils et leur doctrine infâme,
En attendant son corps, empoisonnent son âme.

Les détails de la captivité de Louis XVII et de son horrible geôlier Simon se trouvent partout. Mais une anecdote moins connue, c'est que le jeune prince, dans les derniers temps de sa vie, se condamna à un silence complet. Les commissaires chargés de la surveillance du Temple, interrogés par le comité de sûreté générale, sur la date de cet événement, répondirent : que le refus de répondre à toutes les questions datait du jour où Hébert et Simon lui avaient arraché une déposition contre sa mère. Ils ne doutaient pas que cette horrible scène ne fût la seule cause d'une résolution si extraordinaire dans un enfant de cet âge. Voyez le récit touchant de Harmand de la Meuse, dans ses *Anecdotes et événements remarquables de la révolution*, page 172, un volume in-8°; Paris, 1820.

[17] On a vu des enfants s'immoler pour leurs pères,
Des frères disputer le trépas à leurs frères.

L'infortuné Loiserolles reçoit à la Conciergerie un acte d'accusation: c'était celui de son fils. Il garde le silence, obéit à la voix du guichetier, qui lui signifie l'ordre de descendre au greffe. L'erreur ne fut point reconnue parce qu'il fit tout pour la rendre complète. Il tremblait que son fils, qui ignorait ce dévouement, ne vînt réclamer sa place. Ce vieillard vénérable, attaché à la planche, s'écria : J'ai réussi! et il reçut le coup de la mort. Cette généreuse victime fut une des dernières. Un jour de plus, et elle était sauvée. Robespierre et ses complices tombèrent le lendemain.

[18] On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,
Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux
Et, tout couverts de sang, s'attendrir avec eux.

Cazotte, âgé de soixante-treize ans, condamné à mourir sous le fer des septembriseurs, a déjà passé le guichet de l'Abbaye, lorsque sa fille accourt, l'embrasse, le couvre de son corps, demande pour toute grâce de mourir la première. A cette vue la populace, qui n'est là que pour regarder, s'émeut : Grâce! grâce! crie-t-on de toutes parts; les assassins, étonnés, laissent échapper leur victime, et la fille et le père sont emportés en triomphe dans les flots de la multitude. Malheureusement ce triomphe ne fut pas de longue durée, et Cazotte périt dix jours après sur l'échafaud. Le trait de mademoiselle de Sombreuil n'est ni moins touchant ni moins digne d'admiration. On sait à quel prix il lui fallut acheter l'horrible clémence des bourreaux. Ils lui présentèrent un verre de sang!... Elle emporta son père entre ses bras. Mademoiselle de Sombreuil est morte en 1823.

[19] O toi du genre humain la moitié la plus chère,
Une seule dément ton noble caractère.

Dans ce dernier vers l'auteur désigne madame Dubarry, la seule femme qui se soit montrée faible en présence de l'échafaud.

[20] Tarente, que te veut cet assassin farouche?
A trahir ton amie il veut forcer ta bouche.

« La princesse de Tarente se sauva à force d'héroïsme. Traduite devant « les juges-bourreaux du 2 septembre, après avoir attendu son tour pen- « dant quarante heures, sans fermer l'œil, au milieu des cris des victimes « qu'on immolait, et des angoisses de celles qui allaient être massacrées, « elle retrouva toute son énergie lorsqu'elle vit que les interrogatoires « qu'on lui faisait subir tendaient à obtenir d'elle des déclarations qui in- « culpassent la reine. Elle réfuta si victorieusement toutes les calomnies « sur lesquelles elle était interrogée, que l'opinion de tout l'auditoire, « hautement prononcée, força ses juges à la déclarer innocente. »

(BERTRAND-MOLLEVILLE.)

[21] O vierges de Verdun, jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs!

Quatorze jeunes filles de Verdun sont amenées à Paris, et conduites au supplice pour avoir paru à un bal donné par les Prussiens. Le peuple les voit, les plaint, entend ces voix virginales chanter des cantiques pieux jusque sous le fer de la guillotine, et personne ne crie grâce! personne ne s'élance pour les délivrer! La boucherie humaine est ouverte, et le peuple, abruti par le spectacle du sang, n'éprouve plus ni émotion ni pitié! Voilà le sort de la France pendant près de deux ans, sous ses tribuns populaires.

[22] Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli,
Par ses bals scandaleux trop longtemps avili,

Après la terreur, le peuple fut saisi de la frénésie des bals, des fêtes, des parures; et le monument le plus curieux de cette époque est, sans aucun doute, le *Journal des Modes*. Delille, dans ces vers, fait allusion à ce goût effréné du plaisir, et peut-être aussi à ces bals devenus célèbres sous le nom de *Bal à la victime*. On sait que pour y être admis il fallait présenter un certificat attestant qu'on avait perdu un père, une mère, un mari, une femme, un frère, une sœur, sous le fer de la guillotine. La mort des collatéraux ne donnait pas le droit d'assister à ces fêtes. On dansait en souvenir des morts, comme autrefois on priait pour eux.

CHANT IV.

[1] En cornets, à son tour, Despréaux est roulé.

Le poëte rappelle ici, d'une manière fort piquante, le trait satirique de Boileau :

> .... Et j'ai tout Pelletier
> Roulé dans mon office en cornets de papier.
> *Satire* III.

[2] Dieu Terme ! que dis-tu de ces barbares lois?

C'est le dieu protecteur des bornes que l'on met dans les champs et le vengeur des usurpations. Numa inventa cette divinité, comme un frein plus capable que la loi d'arrêter la cupidité. Après avoir fait au peuple la distribution des terres, il bâtit un petit temple sur la roche tarpéienne, et le consacra au dieu Terme. Ainsi chez les anciens les limites des champs étaient sacrées : ceux qui avaient l'audace de les changer étaient dévoués aux Furies, et il était permis de les tuer comme des sacriléges.

[3] Sans doute le Français, malheureux, dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé.

Delille ajouta ces vers à son poëme en 1802, au moment même de sa publication. Buonaparte venait d'amnistier les émigrés, et de réduire à une liste *permanente* de mille noms le nombre des proscrits, qui s'élevait alors à cent cinquante mille, et remplissait neuf volumes. Les biens non vendus furent restitués à leurs anciens propriétaires; mais il y eut une exception pour les bois et les forêts de 400 arpents, les immeubles affectés aux services publics, etc., etc. C'est ce qui éteint toute reconnaissance dans le cœur du poëte, et lui arrache ce vers plein d'amertume :

> La justice imparfaite est encor l'injustice !

> Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène
> De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs rois.

Ces vers sont une accusation directe contre Buonaparte, alors tout-puissant, et qui venait d'obtenir de la Prusse l'arrestation d'Imbert Colomès, dont il se fit remettre les papiers. Ce vieillard, alors âgé de soixante-seize ans, fut détenu au secret, gardé par quatre soldats, et resta longtemps sous le poids de cette arrestation. Ses papiers, imprimés et publiés par le gouvernement, forment un gros volume, qui porte le titre de *Papiers saisis à Bareuth ;* Paris, 1801, in-8°.

[5] Et la mer voit un Grec sur les vaisseaux de Troie !

C'est la quatrième imitation de Virgile dont le poëte ait enrichi cette partie de son ouvrage ; et l'on doit dire que jamais il n'a été plus heureux que dans ces emprunts faits à son maître. Voyez, dans le troisième livre de l'*Énéide*, l'intéressant épisode du Grec Achéménide et celui du jeune Polydore. Ce dernier a certainement inspiré à notre poëte les vers les plus touchants et les plus énergiques de son poëme.

[6] Pontife des Liégeois, accepte mon hommage ;
Le plus près du volcan, tu défias l'orage.

Le prince-évêque de Liége se montra, dès le commencement de l'émigration, l'un des plus empressés à secourir les malheureux Français obligés de quitter leur patrie ; mais ses généreux secours ne leur furent pas longtemps utiles : le prélat vit bientôt ses États envahis, et il fut lui-même obligé de fuir devant les ennemis de la religion et de la monarchie.

[7] Pour corriger encor la fortune ennemie,
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin, etc.

L'université d'Oxford fit faire à ses frais une édition de la Bible, qu'elle distribua à tous les ecclésiastiques français que l'émigration avait conduits en Angleterre.

[8] Non, non : je l'ai promis à l'aimable Glairesse ;
Beau lieu, qui nourrissais ma poétique ivresse !

Petit village sur le lac de Bienne, à deux lieues de l'île de Saint-Pierre, et dans une position charmante. Delille y passa quelques mois en 1796, époque à laquelle il travaillait à la traduction de l'*Énéide.*

[9] Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse.

Tout le monde connaît les belles pages de Rousseau sur l'île de Saint-Pierre, et le récit qu'il a fait de ses promenades dans cette partie de la Suisse, alors presque inconnue et aujourd'hui visitée par tous les voyageurs. Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, et l'on y voit encore la chambre du philosophe et la trappe par où il s'échappait lorsque des visites importunes venaient troubler sa solitude.

[10] Les héros de Condé te demandent des chants.

On sait que les souverains étrangers s'opposèrent toujours à ce que le chef de la maison de Bourbon, qu'ils reconnaissaient comme roi (Louis XVIII), se mît à la tête des émigrés français. Ce commandement fut laissé au prince de Condé, dont la petite armée, toujours placée aux avant-gardes dans les attaques, et aux arrière-gardes dans les retraites, fit des prodiges de valeur et fut continuellement sacrifiée. Les mémoires du temps entrent dans de grands détails sur cette exécrable politique de l'Autriche et de l'Angleterre, dont l'unique but était de détruire la France et non de rendre un trône aux Bourbons.

[11] Quand parut votre roi, votre compagnon d'armes.

Ce fut en 1796 que Louis XVIII, chassé de Vérone par les armées françaises, rejoignit le corps du prince de Condé à Radstadt. Il y arriva le 28 avril, et le 18 mai il fut contraint de le quitter par le gouvernement autrichien, dont nous avons rappelé la politique dans la note précédente. C'est en passant à Dillingen en Souabe que ce prince fut blessé d'un coup de feu parti d'une main inconnue, mais qu'on suppose dirigée par le Directoire.

[12] Tel ne fut point ton cœur, toi courageux ami.

M. Marin avait servi dans l'armée de Condé; et ses talents en musique, que le poëte a vantés avec tant de chaleur, avaient charmé plus d'une fois ses compagnons d'armes.

[13] De son vêtement d'or un Caumont l'embellit.

Plusieurs émigrés, plutôt que de recevoir des secours d'un gouvernement étranger, se firent une ressource de leurs talents. Quelques-uns embrassèrent des professions mécaniques; de ce nombre fut M. de Caumont, maréchal de camp, dont les belles reliures obtinrent de la célébrité. D'autres se firent imprimeurs, et multiplièrent à Londres les chefs-d'œuvre de notre littérature. Nous avons sous les yeux plusieurs réimpressions de *Paul et Virginie* et de *la Chaumière* faites par des émigrés français, qui relevèrent ainsi leur petite fortune.

[14] Lorsque de deux Français le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux.

Cet épisode n'est point une fiction du poëte; une multitude d'émigrés français fondèrent des établissements semblables dans diverses parties de l'Amérique. On sait que Delille, ayant lu ces vers dans une nombreuse société, apprit avec étonnement que M. et M^{me} de Latour du Pin étaient les héros de cette histoire, dont il se croyait l'invénteur. Seulement le lieu de la scène était changé, et ce que l'auteur place sur les bords de l'Amazone se réalisait sur les bords de la Delaware.

[15] Souris à mes accents, ô prince généreux !

Ce morceau est l'expression touchante d'une reconnaissance qui dura autant que la vie du poëte. Le comte d'Artois, aujourd'hui Charles X, s'était déclaré le Mécène du traducteur des *Géorgiques*, et l'abbaye de Saint-Séverin en Poitou fut le premier bienfait de ce prince.

[16] C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaînes,
Toi qui du Nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne héritier de l'empire des Czars !

Le mariage de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême et de Madame, fille de Louis XVI, s'est fait, en 1798, à Mittau, en Courlande, sous les auspices de Paul Ier. Peu de temps après, Alexandre lui succéda, et c'est à cet empereur que sont adressés les vers de Delille, devenus si prophétiques. Un magnifique exemplaire, imprimé à Paris dès longtemps, relié aux armes de Russie, et dans lequel ce passage n'avait pas été supprimé, malgré la surveillance de la police de Buonaparte, fut mis sous les yeux de l'empereur de Russie deux heures après son entrée à Paris, le 31 mars 1814, au moment où il venait placer la couronne sur le front de Louis XVIII.

TABLE.

Pages

Notice biographique et littéraire sur J. Delille 1

LES GÉORGIQUES DE VIRGILE.

Discours préliminaire 13
Livre Ier. 39
Livre II. 69
Livre III. 100
Livre IV. 132
Notes. 163

LES JARDINS.

Chant Ier. 237
Chant II. 254
Chant III. 275
Chant IV. 293
Notes. 319

L'HOMME DES CHAMPS.

Chant Ier 327
Chant II. 351
Chant III. 374
Chant IV. 393
Notes. 415

MALHEUR ET PITIÉ.

Préface de l'auteur. 425
Chant Ier. 429
Chant II. 447
Chant III. 464
Chant IV 487
Notes, par M. L. Martin. 512

FIN.